This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

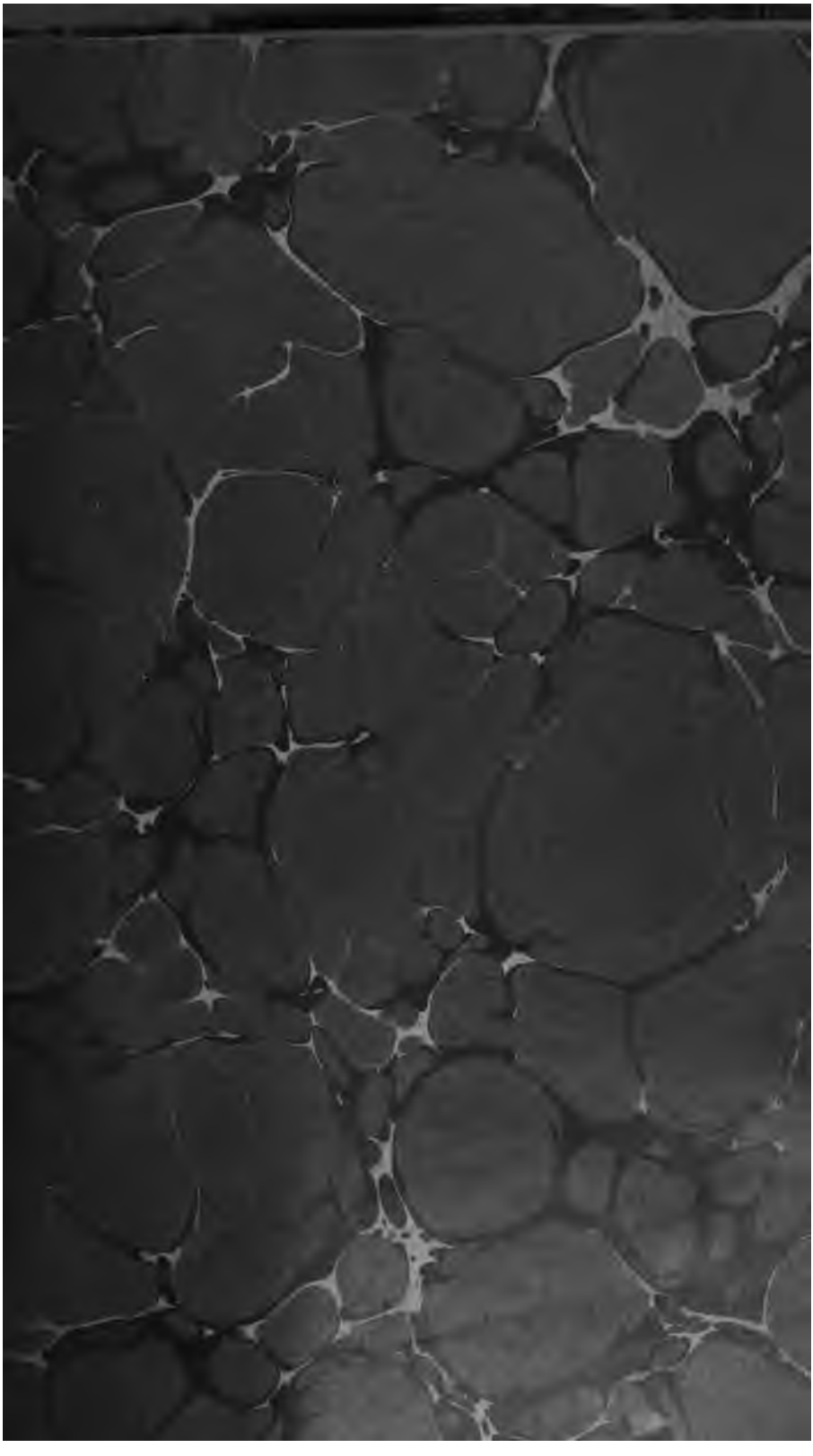
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY



DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

PAR N.-A. DE SALVANDY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

Réserve de tous droits

1857

DON ALONSO

OU

L'ESPAGNE

LIVRE SEIZIÈME

RETOUR A L'ATSULAÏ ET REPRISE DU RÉCIT DE L'ERMITE

SOULÈVEMENT DE L'ESPAGNE.

LOPEZ : ..... ya imprudentes'
Armaban se los pueblos rebelados.
VIUDA : Nunca se rebelde una nacion entera.
(MARTINEZ DE LA ROSA, *La veuve de Padilla.*)

Retour à l'Atsulaï. — Reprise du récit de l'ermite. — Les Français au foyer du peuple espagnol. Esprit de l'armée. Esprit du gouvernement impérial. — Etat de la capitale. Fray Pablo à Madrid le 2 mai. Son intervention. — Palais du grand-duc de Berg. Espérances de la vieille cour. Passions de Matéa. — Confidence de Matéa à Pablo sur la marquise. Entrée de Pablo dans la junte d'État. — Voyages à Bayonne. Déclarations impériales. Renonciations de Charles IV. Instructions de Ferdinand. — Soumission apparente. Les grands à Bayonne. — Combats et deuil d'Alonso. Révoltes. — Désertion de Frey don Jaymé. — Soulèvement de la Navarre, de l'Aragon, de toutes les provinces. Héroïne de Saragosse.— Douleur de Matéa. Hésitation de Pablo.— Constitution de Bayonne. Esprit et avenir des grands. — Du gouvernement représentatif.

I.

Au lever du jour, un empressement curieux me conduisit aux croupes escarpées au milieu desquelles vivait, ermite ignoré, le frère de don Alonso. Il priait en face du soleil levant. Il ne me reconnut pas. Je crus que mes efforts pour rappeler sa mémoire égarée seraient inutiles; peu à peu il

parut sortir d'un rêve pénible, et sembla touché de mon retour auprès de lui. Je ne voulus pas contester une consolation à son âme souffrante, en lui disant quel autre intérêt que celui de ses malheurs m'amenait dans sa retraite, et j'attendis de sa propre histoire le dénouement que j'étais impatient de connaître. Il consentit à me raconter la suite des vicissitudes qui avaient agité sa vie. Je ne l'écoutai pas sans rapprocher son récit des mémoires de don Alonso. Puisse le lecteur, frappé ainsi que moi de la diversité des impressions et du langage, réfléchir à tout ce qu'il y a d'incertitude dans nos jugements, à tout ce que se doivent d'indulgence les partis contraires! Le spectacle d'hommes du même sang, que les mêmes vœux entraînent dans des rangs opposés, nous avertit de ne haïr que les persécuteurs, de ne mépriser que les transfuges et les apostats.

A quels égarements ne peut pas arriver la conscience elle-même, si, ne considérant que sous un seul point de vue les affaires humaines, nous nous laissons éblouir jusqu'à séparer l'utile du juste? C'est une fatale erreur de croire que l'intérêt public excuse tout. Soutenir un pouvoir fondé sur des actes ou des principes coupables, c'est tremper dans le crime et encourir une part du châtiment.

REPRISE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

« Je ne sais si je vous ai déjà dit qu'attaché à la fortune de don Fernand par mes affections et par mes efforts, je partageai ses périls lors du procès de l'Escurial. Sa correspondance mystérieuse avec l'empereur, une commission de lieutenant général du royaume souscrite par lui en faveur du duc de l'Infantado, d'autres papiers encore qui tombèrent aux mains de l'autorité, ne rendaient que trop faciles les poursuites de Godoy. Mais cet homme avait amassé contre soi tant de haines, qu'il ne put trouver des juges pour frapper la victime auguste de son insolente rivalité. Les fers de l'Altesse royale ne tardèrent pas à être brisés;

les nôtres ne le furent que longtemps après. Je venais de retrouver la liberté, la liberté du cloître, quand doña Léonor et don Luis se virent tout à coup placés sous la main du saint-office.

« Ce fut alors qu'une révolution à la fois populaire et militaire remit aux mains du jeune et auguste martyr de l'oppression et de la décadence publiques le sceptre paternel. Vous savez comment quelques gardes du corps, appuyés d'une marche du peuple de Madrid sur Aranjuez, qui ne rappelait que trop le début de vos orages, déposèrent les vieux souverains pour élever sur le pavois le prince que des haines et des tentatives communes leur avaient rendu cher. Les rois de l'Europe gardèrent le silence en présence de ce grave incident, qui commençait pour notre patrie de nouvelles destinées. Un seul d'entre eux se posa le défenseur du droit des trônes : ce fut Napoléon. Il ne pouvait pas se méprendre, quelque masque de loyauté monarchique qu'on revêtît, aux caractères vrais de cette intervention de la multitude et de l'armée dans le gouvernement des Espagnes. Il nous fallait, sous peine d'être effacés de la carte du monde, la régénération et le progrès, mais qui nous vinssent du pouvoir. Au lieu de cela, nous avions la révolution : c'était un long avenir de sang et de larmes qui s'ouvrait pour nous ! Les troupes impériales, le grand-duc de Berg à leur tête, se mirent en marche pour entrer dans les murs de Madrid.

« L'Espagne était loin de pénétrer la secrète pensée qui présidait à leurs mouvements. La vieille cour et la nouvelle, celle qui appuyait le favori et celle qui voulait châtier l'indigne ministre, l'indigne reine, le trop faible monarque, plaçaient un égal espoir sur l'intervention de l'empereur. Mais c'étaient là des situations accidentelles et passagères. Au fond, dans la nation, le parti des temps et des besoins nouveaux se sentait d'intelligence avec la France. Le parti des abus, des préjugés, des idées oppressives et serviles, du passé enfin, ne suivait qu'avec ombrage les progrès de vos drapeaux. Les chefs des ordres religieux surtout redoutaient

la génération de 1789. Votre nom ne pouvait être prononcé tout haut qu'avec des malédictions à San-Lorenzo-del-Escorial.

« Un matin, j'étais à l'extrémité de la Fresnéda, sur un roc stérile, au pied duquel paissaient les taureaux de la communauté. Tout à coup des fanfares remplissent les airs; je regarde : le long des hauteurs de Guadalapagar descendait, ses aigles déployées, une division dont l'élégante tenue, la marche régulière, les armes brillantes disaient assez que c'étaient là des régiments français.

« Vos soldats, à l'aspect du long chapeau blanc qui chargeait ma tête, de la double robe de laine blanche dont j'étais vêtu et des fonctions pastorales auxquelles je semblais livré, me saluèrent d'un rire inextinguible. Un officier général vint à moi, et s'efforça de m'adresser en castillan des excuses. Je lui répondis dans sa langue; il fut surpris de ma facilité, et plus encore de mon empressement à la parler. Nous n'avions pas marché une demi-lieue que nous nous promîmes amitié, et nous arrivâmes ensemble sous ces voûtes du royal monastère où d'autres soldats de la France avaient paru en armes, il y avait cent ans, pour nous donner la postérité de Louis XIV.

« Chaque jour rendit plus étroites mes relations avec les officiers français. J'aimais leur caractère aussi franc, mais moins rude que le nôtre; aussi fier, mais cachant davantage ce qu'il a de confiant, de dédaigneux peut-être, sous des formes légères et polies. J'aimais vos soldats, et leurs larges cicatrices, et cet air impassible d'hommes qui, ne connaissant pas le danger, connaissaient bien la victoire; j'admirais ces récits des temps héroïques, où les souvenirs de la vieille Égypte s'alliaient simplement à ceux de la Pologne et de l'Italie; où ne respirait aucune surprise d'une réunion de hauts faits qui, de siècle en siècle, ira étonner le monde, où surtout ne se montrait jamais la pensée que la fortune pût retrouver quelque jour sa naturelle inconstance et briser à son tour une domination fondée sur les ruines de l'édifice entier de l'ancien monde. Chaque soldat employait

la langue du chef de l'empire. Même mépris du passé, même insouciance des désirs et des efforts des peuples, même confiance dans je ne sais quelle force surhumaine qui se riait des hommes et ne songeait pas à Dieu. Tous parlaient comme le destin. Napoléon avait pris les armées de la république sans croyances; il parut, et elles étaient fatalistes; mais il leur présenta le sort, moins comme le maître que comme le ministre de leur puissance; il le leur montra placé dans son génie et dans leurs baïonnettes.

« Cette religion de la victoire avait de quoi séduire les jeunes imaginations. C'était la politique impériale de créer une société nouvelle, de gouverner l'âge mûr et la vieillesse par les générations ivres d'espérance. Cette politique s'appuyait sur la gloire, axe puissant dont la force résidait dans toutes les passions actives de la nature humaine. Le mouvement ascendant qu'imprimait un tel ressort n'était que trop selon mes idées et mes vœux : j'espérais le voir appliquer à mon pays; j'y trouvais la solution du problème qui avait fatigué mes jours et mes veilles, et j'étais sûr de n'être pas le seul dans la communauté ! Hélas ! ce problème était de trouver un pouvoir réparateur et fort; d'entrer dans les phases nouvelles dont l'Espagne était altérée, sans arriver aux procédés révolutionnaires dont nous avions tous horreur. Je n'allais pas jusqu'à imaginer un changement de dynastie pour symbole. Je ne doutais pas qu'après les premières hésitations d'une tête couronnée à consacrer l'œuvre de la révolte, Napoléon ne reconnût le jeune roi en lui imprimant les directions de son génie, et, sans me demander si don Fernand songerait à récompenser le zèle dont j'avais fait preuve pour sa cause, je savais gré à l'influence impériale de commencer pour la monarchie une ère de grandeur et de vie où il se pourrait que je trouvasse un jour une action à la place d'un éternel repos, la liberté en échange de ma servitude, des honneurs au lieu des châtiments et des outrages.

« Vous savez avec quelle rapidité les événements marchèrent. Napoléon s'était inopinément transporté à Bayonne

en grand appareil, avec toute sa cour. Tous nos Bourbons y arrivèrent mandés par lui, et attendant que l'arbitre des destins du monde prononçât sur leurs différends. Avant son départ, don Fernand m'avait assigné un poste élevé dans sa chapelle. Je me préparai à quitter pour jamais le séjour où j'avais tant souffert; mais c'était là aussi que j'avais connu des sentiments qui faisaient tout l'intérêt de ma vie. J'avais dans ce lieu un ou deux amis véritables, frères d'armes de la prière et de la souffrance, qui sentaient comme moi, peut-être au delà de moi, le poids du joug appesanti sur nous. Étrange disposition du cœur de l'homme! Je m'éloignai avec une émotion pénible de cette sombre demeure que j'avais brûlé si longtemps de fuir.

II.

« Dieu voulut que ce fut le matin d'un jour néfaste! j'entrai à Madrid pendant les scènes mémorables et fatales du 2 mai; le spectacle d'une populace altérée de sang et conduite au massacre par des prêtres, ce spectacle inattendu fit sur moi une impression profonde. Je frémis de songer qu'il y eût parmi nous des hommes tellement insensés qu'ils recourussent, dans l'intérêt du trône, aux fureurs populaires, et qu'ils provoquassent au combat, dans l'intérêt de don Fernand, le grand homme qui avait dans la main sa couronne et sa vie.

« Vos soldats, avec leur calme effroyable, balayèrent les flots d'une multitude follement soulevée. Alors la junte d'État que don Fernand avait investie du pouvoir suprême, et l'état-major français, parcoururent ensemble les faubourgs pour ramener les esprits à l'obéissance. Moi-même, dans mon dévoûment à la paix publique, soutenu par deux grenadiers, je haranguai le peuple à la Puerta del Sol; c'est là que l'embranchement des seules rues considérables de Madrid porte sans cesse la population occupée, et que la population oisive vient promener le fardeau monotone d'un

jour qui, dans notre Espagne, ne manquait jamais de ressembler à la veille, et auquel devait ressembler le lendemain. Ma voix retentissait d'une extrémité à l'autre de cette place irrégulière : attirée par l'habit religieux et par le nom de don Fernand que j'invoquais, la foule m'environna. Mais à peine avait-on aperçu la tribune étrange sur laquelle j'étais monté, ou reconnu que mon langage n'était pas celui des passions aveugles, tout fuyait. Je demeurai seul au milieu du carrefour, et le général, devenu mon ami à San-Lorenzo, m'entraîna au palais du grand-duc.

« Je trouvai le prince rentrant à cheval dans sa demeure, vaste maison qu'un ministre de Charles III avait bâtie, où Godoy venait d'étaler son faste, où le généralissime français eut lui-même pour successeurs, quelques années après, les cortès de Cadix. L'histoire entière de l'Espagne est dans cette étrange vicissitude. Un gouvernement, faible de sa nature, parce que le pouvoir royal était absolu et isolé, ne pouvait pas demeurer longtemps habile et sage. Après les grands ministres d'un grand roi, vint le favori inepte et corrompu par qui l'État fut successivement livré à l'invasion et à l'anarchie.

« Don Joachim me reçut avec cette affabilité impérieuse que tout le monde lui a connue. Il me parla de l'insurrection en homme habitué à ne comprendre que les résistances des masses organisées; les colères de la multitude lui inspiraient un profond mépris. Il connaissait trop mal le caractère espagnol pour juger des secousses qui suivraient un premier choc, si sa politique en aggravait l'impression au lieu de l'arrêter. Habitué à ne manier que la force, à n'agir que par elle, il pensa que le développement d'une rigueur impitoyable frapperait les esprits, et que la fierté castillane plierait sans retour devant l'heureux ascendant de la peur. Cette fierté naturelle, noble et inflexible comme l'honneur qu'elle a pour principe, se confondait trop à ses yeux avec une sorte de jactance méridionale qui n'en est que la parodie.

« L'Espagne entière était représentée dans les salons du

généralissime, mais je m'étonnai d'y rencontrer surtout la vieille cour. Charles IV avait, en partant, annulé son abdication dans l'espoir de reprendre les rênes de l'empire; les serviteurs de Godoy se pressaient autour de son superbe protecteur; le plus ardent, le plus audacieux d'entre eux, Frey don Jaymé, promenait au milieu des groupes sa fatuité toujours dédaigneuse et toujours mécontente. Sa présence chez le généralissime de vos armées gênait les sentiments que j'avais éprouvés en voyant arriver parmi nous les compatriotes de ma mère, ceux de qui j'attendais la réparation de nos longs malheurs. Ma confiance se ranima en voyant également auprès du prince quelques-unes des plus illustres victimes des persécutions de don Manuel, les ministres de Charles III qu'il avait eu le courage de tenir quinze ans captifs, les récents secrétaires d'État de Ferdinand, les membres de la junte à laquelle ce prince avait délégué l'exercice de son autorité, enfin son oncle même, l'infant don Antonio, qui présidait la junte en son nom. J'en conclus que c'était bien, en effet, un de ces moments où les nations n'ont qu'une ancre de salut, et j'espérai que tout ce qui avait du patriotisme et des lumières était disposé à s'y attacher. Dans leur lutte violente l'un contre l'autre, les deux rois s'accordaient sur l'injonction, sans cesse renouvelée, de pacifier les esprits et de satisfaire la France. Les membres les plus éminents des conseils suprêmes reconnaissaient en gémissant que la marche tracée par don Fernand comme par son père, l'était encore par une autre puissance qu'on appelle la nécessité.

« Au milieu de ces hommes de partis et de rangs divers, se distinguait par la dignité de son port et de son langage un prélat qui joignait à l'autorité de son ministère celle de ses vertus. Don Fray Isidro ***, l'un des personnages éminents que la junte d'État avait appelés dans son sein, intercédait, avec une noble fermeté, en faveur des trop nombreuses victimes désignées par le grand-duc pour faire un exemple. L'amitié qu'il portait à mon frère et à la marquise m'en-

hardit à m'approcher de lui. Je me nommai : son accueil fut aussi bienveillant que triste. « Vous avez, me dit-il, « rendu tout à l'heure un vrai service par vos efforts pour « calmer les esprits. Jamais gouvernement n'eut autant be- « soin de circonspection que notre malheureuse régence. « Nous appartenons à don Fernand par nos affections et « par nos devoirs. Charles IV prétend avoir repris les rênes « de l'État; c'est lui qui ordonne à l'infant don Antonio de « faire partir pour Bayonne son plus jeune fils et la reine « d'Étrurie. Nous avions pris sur nous d'opposer un refus aux « sommations de Son Altesse Impériale; mais un message « de don Fernand nous est parvenu cette nuit. Sa Majesté « prescrit la patience et la soumission; elle a refusé de sous- « crire à l'abdication de sa couronne. L'empereur est irrité; « ses ressentiments sont redoutables; nous pouvons crain- « dre pour une tête sacrée. Puissent les mouvements désor- « donnés d'une multitude que l'hérétique Angleterre sou- « doie, n'avoir pas compromis sans retour le succès de « négociations auxquelles sont attachées les destinées de la « monarchie! »

« Plusieurs grands s'approchèrent de nous et exprimèrent les mêmes sollicitudes. Des généraux, à qui la gloire du nom espagnol était chère comme leur propre gloire, qui depuis ont marché à la tête des bandes insurgées, s'indignèrent de penser qu'une poignée de religieux et de femmes eussent exposé Madrid aux dévastations d'un assaut, les princes du sang de nos rois à de funestes représailles, la Péninsule à l'humiliation de la conquête. Des magistrats d'une longue expérience déploraient l'effervescence populaire comme une source de calamités. Tant de suffrages auraient porté la sécurité dans ma conscience, si la force des Français et notre faiblesse n'avaient pas suffisamment justifié le parti que j'embrassais.

« Je ne balançai donc pas à rédiger, sous les yeux du généralissime, une proclamation qu'il adressait aux habitants de Madrid. L'exaltation et la promptitude de mes

idées, donnaient à mon style plus d'énergie qu'il n'y en avait dans mon caractère. Mon ouvrage satisfit pleinement le grand-duc; ses félicitations appelaient déjà sur moi les regards de sa cour, lorsqu'une femme, qui venait d'arriver dans le salon, s'approcha vivement, environnée d'un cercle d'officiers français; elle porta ma main à ses lèvres et me dit que cet hommage s'adressait moins à mon habit qu'à mes sentiments et à mon langage. Elle releva sa tête; je tressaillis : c'était la de D***. Une seconde existence commençait pour moi dans ce mouvement d'hommes et d'affaires. L'accent passionné de Matéa porta au fond de mon cœur je ne sais quelles folles visions. Il me sembla qu'elle serait l'ange de ma nouvelle vie.

« Je fus frappé du ravage de sa beauté depuis son séjour à l'Escurial. Son visage était pâle et souffrant, ses yeux noyés de larmes, ses traits empreints d'une expression d'égarement et de douleur. Mais, loin de perdre de ses séductions, elle en avait seulemeut changé : il y avait dans sa tristesse visible un charme inexprimable qui resserra ma chaîne.

« Retenue depuis le matin loin de Madrid, elle me demandait avec anxiété de lui raconter les événements qui avaient marqué cette journée : la révolte, le combat, ses fureurs contraires, les victimes sans nombre, le long carnage, et, ensuite, les exécutions sanglantes malgré toutes nos prières. Comme je parlais, un bruit sinistre se fit encore une fois entendre à cette heure avancée du soir; je frémis : des lignes de factieux tombaient au Prado sous le plomb vengeur. Tout ce qu'il y avait d'Espagnols dans les appartements se retira presque aussitôt, et, après quelques moments, Matéa fit comme la foule.

« Elle voulut que j'acceptasse sa maison pour demeure. Mes impressions furent bien douces et bien vives : j'oubliai un moment que mes concitoyens venaient de succomber aux coups de l'étranger. Mon âme était livrée tout entière à un trouble qui effaçait en moi le sentiment et la pensée.

« L'hôtel de D*** est situé sur le Prado, promenade magni-

tique que Charles III a créée. Là était, avant lui, une prairie écartée, où les grands, revêtus du chapeau pastoral et de la veste élégante des villageois andaloux, venaient chercher la fraîcheur des soirs; là, de son temps, la galanterie trouva un asile solennel pour ses plaisirs, et la vengeance pour ses assassinats. Maintenant, des arbres superbes ombragent ce beau lieu; des fontaines monumentales le décorent; des rues, des palais l'entourent, et chaque jour, à son déclin, y voit accourir la population entière; c'étaient là que venaient de tomber sous le plomb étranger les victimes de nos discordes! A la lueur des flambeaux, on emportait sur des brancards leurs restes sanglants, et les soldats français, que la cruelle sentence avait eus pour exécuteurs, essuyaient des larmes roulant sur leur face guerrière. Ce spectacle me fit horreur. La comtesse n'était pas moins émue que moi. Il y avait dans son accent une agitation qu'elle essayait en vain de cacher. « Votre frère, me dit-elle, en regardant le lugubre cortége, « votre frère est là peut-être. — Quoi! se pourrait-il? m'é- « criai-je épouvanté. — Votre frère, reprit-elle, repose peut- « être sur ce lit d'honneur! Je sais qu'il a quitté tantôt « Ocaña pour venir se placer à la tête des fanatiques qui ont « tout compromis. Le grand-duc m'a promis d'avoir sur-le- « champ de ses nouvelles. Je les attends. Je vous les don- « nerai! »

« Frey don Jaymé montait les degrés avec nous. — « Votre « sœur, ajouta-t-il, doit avoir eu le même sort. — Comment, « Jaymé! que dites-vous? interrompit la comtesse, dans un « état d'agitation extraordinaire. — Oui, » continua le commandeur, en faisant effort pour montrer une indifférence que ses vrais sentiments paraissaient démentir, « c'est une nouvelle Bradamante : je l'ai vue charger « la garde impériale comme un foudre de guerre; elle « eût fait pâlir l'ordre tout entier des dames de la hache,

[1] Institué en faveur des femmes de Tortose, qui défendirent cette ville contre les Sarrasins, en 1149.

« et on dit beaucoup qu'elle est du nombre de ceux qui « viennent d'expier cette coupable prouesse. Le grand-duc « s'en inquiétait. » Tout mon sang s'était glacé : Matéa, très-troublée elle-même, essaya de me rassurer, de me consoler du moins. Ses soins me touchèrent sans dissiper mes tristes sollicitudes : l'abandon où m'avait laissé mon frère, où les familles laissent toujours ceux de leurs membres qui se sont retranchés du monde, n'avait pas éteint dans mon cœur les affections de mon enfance. Je fis d'inutiles efforts pour être fixé sur ces chères destinées. Je passai la nuit en proie à d'inexprimables angoisses; jusqu'alors j'avais cru que l'insomnie et le désespoir n'habitaient que les cellules de nos cloîtres, et voilà que je mouillais de pleurs l'édredon de nos palais! J'avais quitté, le matin seulement, le monastère, et déjà la tristesse avait repris sur moi son empire; jamais je n'avais éprouvé plus de perplexités... Cependant j'étais libre! je reposais sous le même toit que cette femme dont la seule présence était à mes yeux le terme des biens auxquels je pouvais prétendre. Oh! quelle est donc cette vie constamment agitée qui a partout des souffrances, qui n'a nulle part le repos, et le bonheur bien moins encore?

III.

« J'attendais avec impatience le lever du jour pour courir à l'hôtel de la marquise. Il était désert; j'appris que les domestiques, le chapelain, mes parents, instruits de la catastrophe du Prado, l'avaient abandonné dès les premières heures de la nuit. Le chapelain était parti en toute hâte pour porter au marquis la nouvelle du fatal destin de sa maîtresse, et donner des consolations au vieillard. Je ne pus rien découvrir sur mon frère : la junte d'État ignorait jusqu'au nombre des victimes.

« Dans les rues, la douleur se montrait peinte sur tous les visages, mais une douleur irritée et menaçante. Il était facile de comprendre que les hommes d'État à qui les deux rois avaient confié le soin de maintenir l'obéissance et la

paix publique, entreprenaient une tâche laborieuse en essayant de soustraire la monarchie aux périls de l'intervention violente du peuple, et aux désastres de la guerre.

« Le jeune infant don Francisco, dont l'éloignement avait été le motif ou le prétexte de la lutte, partit; l'infant don Antonio résolut de suivre ses neveux. Surpris des grands événements qui agitaient la fin de ses jours, blessé plus d'une fois des manières de don Joachim, averti du sort réservé à sa famille, l'infant voulut, malgré les prières de la junte, rejoindre, pour mourir avec eux, ceux près de qui la Providence l'avait fait naître. Dès lors, le généralissime se porta pour le successeur de l'auguste vieillard, et, bravant les protestations de la régence, il alla siéger au milieu d'elle. Bientôt une commission du roi Charles vint autoriser ses prétentions. Le conseil de Castille, le saint-office, tous les corps de l'État complimentèrent le nouveau lieutenant général du royaume.

« Le grand-duc ne tarda pas à me nommer secrétaire de son gouvernement. Je refusai d'abord ce poste pour lequel mon instruction, disait-on, et plus encore mon habit, m'avaient désigné au choix du généralissime, malgré mon inexpérience et mon âge. Je persistai fermement. Il me semblait que le sang de Maria, celui d'Alonso peut-être, s'élevaient entre les Français et moi.

« La comtesse mit un intérêt extraordinaire à triompher de ma résolution. Elle était sortie de son abattement pour tourner contre mes doutes la puissance de ses discours et celle de ses enchantements. Elle ne m'ébranlait pas en me rappelant ma mère si sainte, traitée comme la bienheureuse Thérèse elle-même l'avait été, atteinte par l'inquisition ainsi que mon père, le plus religieux des hommes, et tous deux enlevés par la toute-puissance de don Joachim aux rigueurs du saint tribunal. Elle m'apprit que mon frère n'avait pas péri au 2 mai. Un de ses pages, arrivé à l'instant même d'Ocaña, racontait que don Alonso y avait reparu et en était parti, emmenant ses soldats insurgés à travers les

plaines de la Manche, « théâtre bien choisi, ajoutait-elle, « pour un don Quichotte tel que lui ! » Et comme j'opposais toujours à ses prières le meurtre de la marquise : « Hé « bien, s'écria-t-elle hors d'elle-même, apprenez un grand « secret que je puis dire puisqu'elle n'est plus... Sachez que « cette marquise, poursuivit Matéa, n'était rien pour vous, « rien pour votre frère... et pour aucun des vôtres; je vous « expliquerai plus tard ce mystère. Ne songez maintenant « qu'à votre pays, dont il faut défendre le repos et l'indépen- « dance contre les mendiants, les fous, les moines et les « Anglais. »

« La comtesse, malgré son éloquence persuasive, aurait échoué peut-être, si elle avait été seule à me tenir ce langage. Le plus vertueux des hommes, don Fray Isidro, me peignit sous les couleurs les plus vives la nécessité de former un seul faisceau de tous les membres de la famille espagnole; il me parla d'une manière pressante du besoin de défendre la monarchie, veuve de ses augustes gardiens; il me montra tant de dangers amassés sur la maison royale tout entière captive, et sur la nation tout entière envahie, que je finis, après de longs combats, par sentir qu'il y aurait lâcheté à refuser mon concours aux grands citoyens qui se dévouaient pour la cause commune. Tous les esprits étaient unanimes pour ne voir de salut que dans la convocation des cortès. La circonspection, la concorde, l'unité des vues et des efforts pouvaient seules désormais obtenir ce bienfait de la fortune des Espagnes.

« Le vœu du roi s'accordait avec le vœu des sujets; il avait refusé, durant quinze jours, son abdication à l'empereur. Il ne la refusa point à son père. Elle fut souscrite le 5 mai. Mais, cherchant un refuge dans la puissance nationale que ses prédécesseurs avaient brisée, le malheureux prince ne voulait résigner la couronne qu'*en présence de son peuple réuni en cortès*. Il défendit inébranlablement cette prétention contre les sommations de Napoléon et contre les fureurs de Charles IV, qui menaçaient sa tête. A la fin,

le vieux monarque reprit purement et simplement la couronne, mais en ne faisant usage de ses droits que pour les transmettre sans réserve à Napoléon, au nom de toute sa race. Cette négociation fut conduite par Godoy. Son intervention fut un malheur. Bien évidemment, il n'y avait pas pour nous d'autre issue à ce dédale. Mais il ne manquait à la fatalité de cet homme, que de terminer, à quarante ans, sa trop longue carrière, en ayant l'air de vendre à l'étranger, pour se venger de la haine publique, le trône de ses rois et les destinées tout entières de son pays. Dieu avait permis qu'un tel ministre fût né sous le règne d'une princesse qui aimait mieux déshériter sa race que de voir triompher l'aîné de ses enfants, en même temps que sous le sceptre d'un prince assez maîtrisé par la femme et l'ami qui le trahissaient, pour cesser à leur gré d'être Bourbon, Espagnol, roi et père! Se pourrait-il, qu'après de tels spectacles, il y eût encore dans la Péninsule des hommes qui se refusassent à placer le repos, l'honneur et l'indépendance de l'empire sous la sauvegarde d'institutions fortes et dignes!

« La junte reçut des deux rois l'ordre de publier les renonciations qu'avaient souscrites avec eux tous les princes de leur sang. Le message que don Fernand nous adressa, pour recommander l'obéissance, nous fit penser que le chanoine Escoïquiz, qui l'avait rédigé, se consolait de l'exil du fils par la chute du père. Ce sentiment fut commun aux deux partis. Tandis que le peuple accueillait les abdications avec une sorte de terreur, les amis de don Fernand préféraient un règne nouveau à celui du prince de la Paix, et les amis de la vieille cour préféraient cette révolution au triomphe de don Fernand. L'inquisition, le conseil de Castille, les conseils des ordres, des finances, de la guerre, les municipalités, invités à énoncer un vœu pour le choix du prince en faveur de qui Napoléon se démettrait de sa souveraineté, optèrent plus ou moins formellement, comme les instructions le prescrivirent, pour celui des frères de l'empereur qui régnait alors sur les Deux-Siciles. Le grand-duc,

qui aspirait visiblement à la couronne et qui y mettait un puérile ardeur, surprenante dans une si haute fortune, ne s rendait pas compte qu'il était devenu impossible par le san versé trop légèrement au 2 mai. Napoléon montra son gran sens à nous présenter un prince étranger aux scènes d Madrid, comme à celles de Bayonne. Joachim tomba malad jusqu'au délire, de son mécompte. Le peuple voyait là u châtiment. Ce prince de la veille avait un tel désespoir de l couronne de Naples proposée en dédommagement à so front, qu'on dirait le secret pressentiment que sur ce rivag viendrait le chercher quelque jour cette mort du duc d'En ghien que lui-même venait si fatalement de prodiguer à plu sieurs centaines d'Espagnols, évidemment innocents d conflit où ils périssaient!

« Ce ne fut qu'après ces actes qu'un contrebandier arag nais apporta secrètement à un membre de la junte un dé cret de don Fernand, qui nous prescrivait de transférer l gouvernement hors de toute atteinte étrangère, et de con voquer les cortès pour veiller au salut public.

« Ce décret entraîna, parmi les dépositaires de l'autorit royale, une longue discussion. Unanime pour déplorer tou ce qui venait de se passer, et déterminée à servir, malgr tout, l'infortuné don Fernand, la régence porta tristemer ses regards autour de soi; elle vit un pays sans soldat sans finances, sans places fortes, sans chefs; au cœur d l'État, une armée formidable; plus loin, la puissance devar qui tous les rois et tous les peuples avaient courbé la tête elle vit nos princes séparés de nous par l'impénétrable ba rière des Pyrénées; un trône vacant; des partis qui n'au raient plus de frein, si un pouvoir plein de force ne s plaçait au-dessus d'eux; une nation enfin dont les class inférieures, celles que la licence rend si terribles, sem blaient seules manifester de la répugnance pour l'avén ment d'une dynastie nouvelle; en un mot, les conseils, l grands, les prélats, tout ce qui avait des propriétés ou des l mières, empressés à souscrire aux renonciations plutôt qu

les contester par le fer et le feu! La junte appela dans son sein les gouverneurs et doyens du conseil de Castille, et, composée de ce qu'il y avait d'Espagnols les plus éminents par leurs services et les plus signalés par leur dévouement à la cause du prince des Asturies, elle fut presque unanime pour reconnaître qu'un ordre démenti par des actes postérieurs, un ordre qu'il n'était pas en notre puissance d'exécuter, ne pourrait que mettre en péril les jours de l'illustre captif et ensanglanter une révolution désormais inévitable. Dans l'intérêt même de don Fernand, sa lettre fut détruite. Peu de jours après, des confidents de sa pensée intime nous remercièrent en son nom de notre prudente désobéissance.

« Maintenant que la Providence s'est jouée de tous les calculs des hommes; que le maître du continent est tombé, contre toute attente, sous le poids du monde soulevé, il est facile de condamner ceux qui ne s'établirent pas les juges des actes de Bayonne, quand les plus grands des potentats les ratifièrent sans hésiter; ceux qui ne crurent pas pouvoir résister seuls au torrent dont le cours emportait l'univers; ceux qui abandonnèrent la cause d'une dynastie accusée, il faut le dire, de s'être abandonnée elle-même; ceux qui préférèrent pour leur pays le régime des lois au régime de la conquête.

« Tout ce qui avait de l'instruction et de la naissance justifia, dans le premier moment, nos résolutions par ses adresses et ses serments : depuis lors, la plupart désertèrent du jour au lendemain les drapeaux auxquels ils venaient de s'allier, tandis que nous sommes demeurés fidèles. L'histoire dira de quel côté furent la sagesse et la dignité. Mais on sait où a été la fortune, où elle s'est fixée après bien des malheurs et bien des vicissitudes. Nous sommes des pervers, et ils sont des héros!

« Le monde ne sait pas assez combien, dès longtemps, les esprits éclairés s'étaient associés au vœu de Louis XIV : ils ne voulaient plus de Pyrénées. Chaque jour un despotisme caduc, en cherchant à nous tenir plus loin de notre siècle et de votre Europe, avait développé dans les cœurs le be-

soin d'une régénération que trois cents ans de décadence et d'agonie rendaient de moment en moment plus nécessaire.

« Après tout, les armes françaises nous avaient donné la maison de Bourbon; les armes françaises reprenaient leur présent. N'était-il pas évident qu'une révolution pouvait seule ranimer le grand corps de la monarchie espagnole? Ne valait-il pas mieux y employer un pouvoir fort et sage? Quelle main plus propre à rappeler l'industrie, les arts, les sciences dans leur antique berceau, à étouffer les discordes et fonder nos lois, que le grand homme qui avait su créer, au milieu de toutes les ruines amassées par vos dissensions civiles, la plus belle législation et le plus formidable empire des temps modernes? Napoléon aurait, parmi nous, dépensé utilement pour notre prospérité comme pour sa gloire cette puissance de génie dont l'avait doté le ciel. Après avoir aplani les Alpes, uni les continents par des routes, les mers par des canaux, creusé des ports immenses, élevé des remparts, des temples, des statues, reproduit l'âge de Périclès pour la France déjà si riche et si belle, il allait donner des chemins à nos provinces, des ponts à nos fleuves, des armes et des vêtements à nos soldats, des écoles, des ateliers à nos cités, des villes à nos déserts. Il avait déjà demandé, à Bayonne, tous les documents qui devaient guider son génie. Son administration forte et habile nous aurait mis en possession des biens que nous a inutilement prodigués la Providence. A sa voix, des flottes sortaient de nos chantiers; une nation de mendiants hideux et de vagabonds redoutables cessait d'attrister nos villes et d'infester nos campagnes; la population entière s'élevait à la culture, aux mœurs douces, aux jouissances enfin des peuples civilisés; le clergé perdait une part de ses richesses oisives pour acquérir une autorité fondée sur la reconnaissance et le respect des peuples; nos grands, enfin, se souvenaient du temps où, au lieu de végéter dans le désœuvrement des honneurs serviles du palais, ils marchaient à la tête des affaires et des armées!

« Les grands! ils avaient à gagner plus que personne à ces pacifiques et glorieux changements. Cette étroite et riche portion de la noblesse castillane, rapetissée jusqu'au niveau de ses étroites prérogatives dont beaucoup n'ont pas d'équivalent dans les cours européennes, ne sait qu'assister au lever et au coucher du maître, humilier le nom de ses aïeux dans l'exercice de fonctions qui assujettissent, non pas le feudataire au suzerain, mais l'homme à l'homme, et quitter l'antichambre à minuit, pour revenir le lendemain y attendre, dès l'aurore, que les fastes de leur race s'ennoblissent d'un quartier de plus. Le palais est un lieu d'exil que les terreurs du trône leur assignèrent dans d'autres temps. Philippe II les appela dans sa capitale, et leur interdit le séjour de leurs États. Alors, ils étaient redoutables; ils formaient une barrière contre les envahissements de la couronne : la nation pouvait trouver en eux les défenseurs des droits de tous. Depuis ce temps, exclus des emplois de l'État pour ne plus posséder que ceux de la cour, ou réservés uniquement aux ambassades de famille et aux vice-royautés de l'Amérique, parce qu'ils y brillent de l'éclat de leurs richesses et de leurs noms, tous disparurent peu à peu de la scène politique. La monarchie, d'abord par calcul, depuis par habitude, s'étaya constamment sur des hommes nouveaux. L'Espagne ne recevait plus de ses grands que du dommage; leurs majorats désordonnés absorbaient un sol qui restait inculte et devenait désert; ils n'étaient pas même utiles à l'autorité souveraine pour laquelle ils s'étaient voués au suicide; car, en cessant de lui être une digue, ils avaient cessé de pouvoir lui servir d'appuis, et, au besoin, de boulevards.

« La constitution de Bayonne allait leur ouvrir un nouvel avenir. Une noblesse de palais serait devenue une aristocratie de gouvernement. C'était désormais l'unique chance de salut que les classes privilégiées eussent parmi nous. La révolution, en accomplissant notre régénération inévitable, les nivellera : Napoléon les aurait relevées. Appliqué à créer une

aristocratie militaire au sein de la société française qui n'est que poussière, il aurait été trop heureux de trouver sur le sol espagnol une aristocratie toute faite, antique, territoriale, liée à tous nos souvenirs nationaux, rentrant naturellement en scène avec la nation même. C'était le problème social résolu, le progrès avec l'ordre et les réformes avec la hiérarchie; c'est-à-dire peut-être l'explication de ce phénomène jeté par le Providence au milieu du vieux monde : le règne des Bonaparte! Au lieu de cela, on aura des révolutions sans terme, des révolutions encore, et toujours des révolutions. Il n'y aura pour nous de points d'arrêts nulle part. Car, traitée par les anarchistes comme elle l'a été par les rois, l'aristocratie espagnole, qu'elle soit exterminée ou non comme la vôtre, en réalité n'existera plus.

« Certes, l'Espagne pouvait sans honte accepter une destinée dont l'Italie, l'Allemagne, la Hollande ne rougissaient pas, qu'invoquait la Pologne, que la religion et la victoire avaient partout consacrée de concert. Pourquoi l'intervention de la France, que les Castillans du dernier siècle avaient accueillie, aurait-elle indigné les Castillans d'aujourd'hui quand la nécessité en faisait une loi et les circonstances un bienfait? Les formes avaient été mauvaises et fatales, je le sais trop. Mais ne faut-il voir dans ce monde que les formes? N'est-ce pas le fond des choses qui importe, quand il s'agit du sort des peuples?

« Hé bien, non! les passions en ont décidé autrement. L'étranger s'est disputé pied à pied la Péninsule; l'Anglais a saccagé nos provinces; le pillage a désolé nos villes, l'incendie détruit nos villages; un million d'hommes est tombé sur les champs de bataille. A quoi ont servi tant de larmes et tant de sang? Au rétablissement de l'ancien despotisme et de l'ancienne misère! Le conseil de Castille, le saint-office, les jésuites que Charles III avait expulsés, notre législation surannée, l'arbitraire enfin et la torture ont refleuri; la tyrannie a agrandi et encombré les cachots, peuplé d'exils les écueils de la Méditerranée. Elle a chargé l'avenir

de réactions et de bouleversements qui feront de l'Espagne un jour l'effroi, la honte ou le jouet des nations civilisées. Ceux qui se vantent d'avoir vaincu avec le secours de l'hérétique Angleterre, avec celui du monde, arriveront en fin de compte, de calamités en calamités, à la pire de toutes les solutions : au règne permanent de l'anarchie populaire. Rien alors ne manquera à leur gloire que ce dernier trait d'attendre sans fin de l'émeute, des réactions, de la guerre civile, les réformes que, grâce à nous, l'autorité leur eût données.

« Pardonnez : que Dieu me pardonne d'employer encore le langage du siècle! Je ne comprends pas qu'en revenant sur le passé les choses s'offrent encore à moi sous leur premier aspect, que ma tête ait encore des idées, et que les mêmes paroles se placent sur mes lèvres pour les exprimer. Hélas! les considérations que je viens d'exposer devant vous étaient puissantes, et, s'il y eût erreur, mon esprit fut seul coupable et l'est encore. Dieu m'est témoin qu'en me soumettant au parti français, je ne fus entraîné que par la vue des intérêts de mon pays! Je le crus du moins. Car telle est notre faiblesse, que nous sommes quelquefois les premiers que trompent nos passions, en prenant le masque des vertus.

IV.

« Les derniers jours de mai et les premiers jours de juin offrirent un étrange spectacle : c'est le contraste entre ce que pensaient et disaient les nombreux Espagnols rassemblés à Bayonne, ce que croyait avec eux le puissant génie qu'ils entouraient, et ce qui se passa réellement d'un bout de l'Espagne à l'autre. A Bayonne, régnait le mirage d'une soumission universelle, d'une couronne transmise et recueillie sans effort, de la leçon terrible du 2 mai pleinement acceptée; et en même temps la *longue-vue* de l'empereur Napoléon lui aurait suffi pour voir, de son château de Marrac, en face du littoral français, les rivages de la Cantabrie, comme ceux de toute la Péninsule, en feu et en armes; la

Navarre, à ses portes, et sous sa main, insurgée comme l'Espagne entière, ses armées, jusque-là partout victorieuses, frappées partout à la fois, sur le territoire du royaume catholique, d'impuissance et de revers.

« L'illusion s'explique. Le mois de mai sembla s'écouler presque tout entier calme et pacifique. La police française était trop séparée du mouvement et de l'esprit des populations pour pénétrer les effets des nouvelles semées. La junte d'État elle-même ne prévit pas les sanglants désordres qui allaient être presque au même jour le contrecoup du 2 mai et la réponse aux actes de Bayonne, dans le royaume entier. On ne voyait que les adresses des chapitres, des universités, des *Ayantamientos*[1], des *Maestranzas*[2] qui avaient d'abord obéi à l'instruction d'adhérer aux cessions de Bayonne. Au milieu de ces promesses d'assentiment, une junte de notables, qui devait être composée de tout ce qu'il y avait d'éminent par la naissance, les talents et les services, avait été mandée autour de l'empereur pour reconnaître le souverain en faveur duquel il allait se dessaisir des droits que nos princes lui avaient transmis; elle devait arrêter les bases de la constitution destinée à nous régir. Ce mot de constitution avait semblé avoir une puissance magique : on eût dit qu'il devait tout concilier à la dynastie nouvelle, quelques jours auparavant, il charmait la noblesse, la bourgeoisie, le clergé séculier. Seuls, les religieux, les *Frayles* surtout, s'indignaient d'une nouveauté dans laquelle ils voyaient leur ruine renfermée; et, comme vous pensez, ils n'avaient pas une impression qui n'ébranlât la tourbe populaire. Le père provincial Fray Cayétano, après avoir conspiré avec nous pour jeter Ferdinand dans les rangs du parti français, avait promptement changé de bannière. Nous ne pouvions nous étonner de ce qui nous était dit des adhésions promises dans les rangs élevés à l'œuvre du légis-

[1] Municipalités.
[2] Corporations nobles.

lateur de la France, plus que nous ne nous étonnions de l'opposition sourde que l'assistance de l'empereur soulevait chez les ennemis des vieux abus. De vieilles femmes, des sbires, des manolos nous paraissaient les seuls instruments possibles d'une jacquerie impuissante et subalterne à laquelle je rougissais de voir associés la mémoire de la marquise et le nom de mon frère.

« Joseph arriva à Bayonne; plus de soixante membres de la junte des notables étaient déjà rassemblés. Le saint-office, les chefs des ordres religieux, les députations des conseils suprêmes et de l'armée lui payèrent le tribut de la soumission commune. Les grands, qui n'avaient jamais formé un corps dans l'État, se constituèrent cette fois pour promettre *leur fidélité* au successeur des Bourbons; et ce fut le chef du parti de don Fernand, le duc de l'Infantado, qui porta la parole au nom de la grandesse. A son exemple, les chambellans, les officiers de la couronne, quiconque avait exercé des charges dans le gouvernement de Ferdinand VII ou dans son palais, se pressèrent, avec toute la cour de Charles IV, autour du nouveau souverain.

« La comtesse en était déjà à s'inquiéter de voir ceux qui l'avaient outragée conserver sous trois règnes leur orgueilleux empire. Je ne peux dire avec quelle passion elle était attentive à tous ces mouvements. Le hasard a laissé dans mes mains une lettre qu'un de ses parents, frère de Jaymé, lui écrivait alors. Ce papier s'est rencontré dans le petit nombre de ceux que je conserve. Vous allez le parcourir. Vous verrez que les esprits étaient loin d'être arrivés aux sentiments et aux idées qui depuis ont fait tant de bruit et ont été si implacables. »

L'ermite se leva, ouvrit un buffet à demi brisé qui lui servait de prie-Dieu, en tira du pain, un rosaire, des papiers en désordre, qui, pour la plupart, vont prendre place dans le cours de ce récit. Je transcris la lettre de don Carlos.

« Bayonne, 9 juin 1808.

« Réjouis-toi, tante de mon cœur : il semble que nos « grands changements, qui ont bien mal commencé, soient « destinés à mieux finir. Avant de nous quitter, les princes « s'étaient soumis à la nécessité; personne ne dit plus : à la « force, et encore moins à la violence. Nous faisons comme « eux. Nous n'entendons ici qu'un son; nous ne voyons « qu'une lumière. Une volonté qui a quelque chose des puis- « sances surnaturelles entraîne et fascine tout. On nous « applique à faire une constitution; elle sera faite. On nous « donne un roi à reconnaître; nous le reconnaissons. Il y a « un préjugé établi, qu'on entre aisément à Bayonne, mais « qu'on ne rentre pas si aisément en Espagne. Cette pensée « facilite beaucoup les transitions.

« Depuis deux jours, le roi Pépé[1] est parmi nous. Pour « être tout à fait sincère, je dois dire qu'il a un air de vrai « roi. Sa bonne grâce, son affabilité, son instruction qu'il « montre trop, mais qui passe en effet tout ce que nous « avons coutume de désirer dans les princes, font notre « conquête. Tu peux compter sur une cour spirituelle, « amusante et guerrière, toutes choses qui seront d'heu- « reuses nouveautés.

« Sa Majesté vient de déclarer qu'elle conserve à chacun « de nous les charges dont nous sommes revêtus, en sorte « que rien ne sera changé, sinon que nous aurons une cons- « titution de plus, et Godoy, Marie-Louise, probablement « aussi le saint-office, de moins. Il se rencontre bien quel- « ques visages étonnés; il n'en est pas de récalcitrants. Mon « oncle, le marquis de C***, est le plus curieux de tous, « parce qu'il est le plus convaincu que nous passons ré- « gulièrement du service de Ferdinand VII à celui de Jo- « seph XIV. Il n'avait pas quitté son appartement depuis « que nous avons appris comment mon ange de tante a péri

[1] Petit nom de José (Giuseppé), Joseph.

« victime de son entraînement déplorable. Mais il ne s'est « pas cru permis de manquer au premier baisemain, et les « paroles de consolation qu'il a reçues ont fait de lui le su- « jet le plus affectionné de la nouvelle monarchie. Une seule « chose inquiète sa conscience. Le roi d'Espagne n'a pas « voulu qu'à table les chambellans de semaine le servissent « à genoux, attention qui l'a rendu très-populaire parmi « les jeunes grands. Le marquis, attaché aux vieilles cou- « tumes, s'effraie de l'innovation; il faut son immuable « fidélité, pour qu'elle n'en soit pas ébranlée. Hélas! nos « aïeux, aux jours de nos cortès et de notre gloire, se te- « naient debout et se couvraient devant leurs rois.

« Quelques-uns de nous avons été groupés en députa- « tions de la Grandesse, de l'armée, des conseils, du clergé, « et chacun de ces grands corps, ainsi représentés, ont pro- « noncé les discours qu'exigeait la circonstance. Exigeait est « bien dit. Car le duc de l'Infantado avait, à ce qu'il paraît, « quelque peu équivoqué en parlant au nom de la Grandesse. « *La circonstance* lui a fait une scène terrible, sous les traits « de S. M. I. et R. Il ne s'agissait de rien moins que d'être « fusillé en sortant du baisemain... Les autres discours « ont été parfaitement convenables; ils ont dit tout ce qu'il « fallait.

« Maintenant, ma chère tante, permets-moi de t'avouer « qu'au milieu de cette soumission universelle, je suis un « peu déconcerté du rôle que joue l'Espagne dans la per- « sonne de ses plus illustres enfants. Passant hier d'un roi « détrôné, Dieu sait de quelle façon, à son successeur qui « tombe des nues, nous sommes traités, ce me semble, « comme le mobilier du palais. Le meurtre de la magna- « nime sœur d'Alonso, les fusillades du 2 mai, l'insurrec- « tion de la capitale, cette insurrection qu'on nous dit so- « litaire et insensée, sans même parler de tout ce qui avait « précédé, ne tranquillisent pas mon for intérieur. Il me « passe par l'esprit des fantaisies héroïques. On me dit qu'en « ouvrant l'histoire nous n'y voyons guère d'origines plus

« pures; je n'en suis pas convaincu. Dans tous les cas, je « sais bien que si j'étais plus jeune de huit cents ans, je « prendrais parti pour l'héritier des Carlovingiens, empri- « sonné traîtreusement par son spoliateur sur les rives de « la Loire.

« Enfin, Dieu merci! les scènes tragiques sont finies. Elles « étaient rudes aux cœurs espagnols. L'avenir, assure-t-on, « nous dédommagera. Déjà Bayonne offre un coup d'œil « divertissant. Nos hôtes nous regardent comme des ressus- « cités du moyen âge. Les plus polis se bornent à étudier, « dans nos usages et dans nos costumes, la cour de Phi- « lippe V, et l'Europe du temps de Louis XIV. Ils nous « prennent littéralement pour des momies. Ils n'ont que « trop raison! Nous n'admirons pas moins les Français : ils « cherchent en nous ce que furent leurs pères; nous cher- « chons en eux ce que seront nos fils.

« Les deux peuples s'étonnent par leur érudition diverse; « esprit national à part, je crois qu'en fait d'art militaire, « de législation, d'économie politique, de sciences exactes, « on en sait ici plus que nous, plus que moi du moins. Il « n'est pas un de ces officiers, de ces administrateurs, de « ces chambellans même, qui ne pût jouter avec nos rec- « teurs d'université. Nous prenons, il est vrai, glorieuse- « ment notre revanche dans certaines branches des con- « naissances humaines. Le marquis, par exemple, se trouve, « à sa grande surprise, un puits d'érudition; il explique le « nombre de pas qu'un président du conseil de Castille « accorde à un ambassadeur, à un évêque, à un corrégidor « dont il reçoit la visite, et autres choses de cette impor- « tance. Don Mathias s'émerveille de ne rencontrer per- « sonne qui possède comme lui les faits et gestes de tous « les rois que l'Espagne a vus régner sur elle depuis Noé, « venu en Ibérie tout exprès pour fonder Tarragone, jusqu'au « grand et bon prince Arganthonius. Personne ne sait non « plus comme lui le syllogisme. Aristote jouit à la cour de « l'empereur d'une médiocre considération; l'immortel Scott

« y est à peu près inconnu ; promu en grade par l'ignorance « de ces messieurs, je suis obligé de leur professer la théo- « logie.

« Hier, je causais avec un jeune officier d'ordonnance, « lorsque nous vîmes, en tête d'un attirail de voitures, de « mules, de laquais, un grave personnage s'avancer dans un « de ces carrosses dorés dont la forme séculaire égaye ici « tout le monde. Mon Français de m'interroger sur le nou- « veau venu. — C'est, lui répondis-je, un général. — Com- « ment? avec cette tête qui est rasée, ce menton qui ne l'est « pas, cette robe brune dans laquelle il est enseveli tout « entier? — Oui, un général qui a vingt mille soldats, tous « portant le même uniforme et rendant les mêmes services « à l'État. — Il doit avoir d'énormes traitements pour entre- « tenir une telle suite! — Sans doute; il a je ne sais combien « de cent mille réaux de rente, attendu qu'il a fait vœu de « pauvreté. — Mais écoutez! on le traite d'Excellence, hon- « neur que la France réserve aux ministres et aux maré- « chaux de l'empire. — Nous donnons ce titre aux grands « d'Espagne, et le général dont je parle possède, à cause « de sa charge, la grandesse de première classe, et, à cause « de son mérite, la Toison d'or : le tout, attendu qu'il a fait « vœu d'humilité.

« Conçois-tu des gens qui ne savent pas ce que c'est qu'un « général des capucins? Quelle bénédiction! Ce qui ne me « donne nulle envie de rire, c'est l'idée qu'ils ont, et qu'ils « nous montrent sans façon, de leur supériorité. Il n'y a « pas un sous-lieutenant sortant des écoles qui ne se croie « un plus grand guerrier que nos plus vieux généraux. « J'avais entrepris l'autre jour de dire qu'il y avait des choses « que nous savions très-bien, comme par exemple d'échar- « per l'invincible empereur Charlemagne dans un défilé « bien choisi, entre deux montagnes, à Roncevaux; je me « suis arrêté à propos. Mais il me souvient que mon ado- « rable tante Maria, dont je pleurerai le trépas le reste de « ma vie, disait souvent : la folie de la croix. Qu'arriverait-il

« si on disait la folie de la colère et du martyre d'un peu-
« ple offensé dans ses idées de probité, dans ses idées de
« justice, dans sa dignité, dans ses rois!

« Une bonne histoire : j'ai vu... je ne te dirai pas com-
« ment, tu sais que le futur grand d'Espagne don Carlos
« peut passer par des trous de serrure, j'ai vu, *ce qui s'ap-*
« *pelle vu*, la copie d'une lettre récente du grand homme
« qui plane ici sur nous et sur le monde. Cette lettre fera
« un jour, j'espère, le bonheur, sinon l'édification, de la
« postérité. Il écrit de sa main à M. de Talleyrand qu'il
« le charge d'*amuser* nos chers princes à Valençay, et son
« génie s'abaisse à prévoir *les amusements* les moins ortho-
« doxes. Puis, il ajoute : « Quant à vous, votre mission est
« assez honorable. Recevoir chez vous trois illustres per-
« sonnages pour les *amuser* (le mot lui plaît, il le répète!)
« *est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui*
« *de votre rang...* » Chère tante, de qui l'empereur entend-
« il se moquer? Est-ce de *la nation* française, des personnages
« de haut *rang* en général, ou de ce très-véritable grand sei-
« gneur qui orne sa cour, en particulier? Je ne sais; mais j'ai
« toujours cru que les despotes et les conquérants méprisent
« beaucoup les hommes. L'Espagne aurait une noble mis-
« sion, chère belle tante : c'est d'apprendre au monde s'ils
« ont raison. Quant à moi, s'ils nous méprisent en effet
« autant qu'ils en ont l'air, je me sens en fonds pour le
« leur rendre. Je partirai d'ici, si on en part, ne sachant
« pas admirer plus que de coutume. La bien-aimée mar-
« quise prétendait que c'est un sens qui me manque, et elle
« avait tort. J'admirais fort ses enchanteresses vertus, ta
« beauté non moins enchanteresse et les grâces touchantes
« de ma cousine Fernandina. Je m'en tiens là...!

« Justement, je vois paraître un vieux paysan espagnol,
« vêtu comme un Basque, vif comme un Andaloux, le front
« chauve, l'air belliqueux et résolu, qui me demande un
« entretien d'un air mystérieux. Cette apparition ressemble
« trop à une aventure pour que tu ne m'excuses pas de

« mettre à tes pieds, un peu à la hâte, ton neveu passionné
« Q. L. B.[1]

« DON CARLOS. »

Je rendis à l'ermite la lettre du colonel aux gardes, et le priai de reprendre son histoire. Il porta la main à son front dépouillé, et, après quelques moments, il poursuivit en ces termes :

« Tandis que don Carlos approchait, à Bayonne, le nouveau souverain, et que je m'apprêtais dans Madrid à le servir, mon frère agitait, sur les sommets de la Sierra-Moréna, l'étendard de la révolte. Il n'était plus le chef d'un régiment; sa troupe, grossie de paysans furieux, présentait à tous les mécontents un point d'appui formidable. Les gardes espagnoles et walonnes s'échappèrent de Madrid; ces corps avaient formé des partis, dont plusieurs allèrent se ranger sous les ordres d'Alonso. Avec cet appui, il instituait des juntes indépendantes; il proclamait roi un prince que le maître du monde avait en sa puissance, et marchait à la tête de son armée ceint d'une écharpe noire, voilant d'un crêpe ses drapeaux, prenant pour devise : *Ferdinand, patrie et vengeance!*

« Le ressentiment du déplorable destin de Maria avait exaspéré son âme altière et passionnée. On intercepta une lettre qu'il adressait à don Carlos ; je ne pus la lire sans être navré de son désespoir.

« On vous trompe tous, mon ami, écrivait-il, l'Espagne en-
« tière est soulevée. Elle est en armes; toutes les cités, tous
« les villages, le nord et le midi sont en feu. A vos portes,
« sous tes yeux, l'Aragon et les Asturies ont poussé le cri
« de guerre du patriotisme et de la fidélité, comme Grenade,
« Valence et l'Andalousie. L'Espagne est un soldat qui a
« jeté le fourreau, qu'un ennemi audacieux a outragé, et
« qui versera la dernière goutte de son sang ou se vengera.

[1] Qui les baise.

« La colère publique est de l'ivresse, de la furie. Hier, un « grand tumulte me frappa : des cris de mort auxquels se « mêlait le nom de doña Léonor me firent tressaillir. Une « multitude, implacable pour le nom français, prétendait « l'immoler sous mes yeux à ses trop légitimes inimitiés. « Je me ranimai pour défendre ma mère. J'ai été long- « temps insensé de douleur; depuis le 2 mai, je n'avais « ni un sentiment, ni une idée. Maintenant, j'énonce une « opinion, je la discute, je la fais exécuter; la patrie, l'hon- « neur, la vengeance surtout, ce premier des devoirs de « l'homme de cœur envers lui-même, ont ranimé ma vie. Mais « ma douleur n'en est devenue que plus vive et plus amère. Je « mesure le vide immense que l'ange a laissé dans mon exis- « tence. La tête me tourne lorsque je vois la profondeur de « cet abîme. Plus les jours s'écoulent, plus je sens que tout « est fini pour moi. Il a fallu pour me soutenir cet im- « mense devoir envers la patrie et envers sa mémoire. J'ai « dû vivre pour l'imiter. Mais je n'assiste que de loin aux « choses de la terre; habitant une région où tout est glacé « comme la pierre du cercueil, j'assiste à nos luttes, à nos « scènes et m'y sens étranger. Des voyages multipliés, des « négociations, des combats, rien ne réussit à distraire ma « pensée, que les mêmes images occupent sans cesse. Le « sommeil a fui loin de mes paupières; du moment que des « ténèbres m'environnent, elle m'apparaît, me montre ses « blessures sanglantes, ou bien, la tête cachée dans les « splendeurs du ciel, elle se présente semblable à cette di- « vinité mystérieuse du songe qui marqua pour moi le « passage d'un douloureux repos à la vie active : moment « trompeur! Alors mon imagination, élancée vers l'avenir, « n'embrassait que des espérances. Il lui a fallu s'ensevelir « dans un tombeau!

« O mon ami, toi qui sais ce qu'elle était pour moi, ima- « gines-tu qu'elle ne soit plus sur la terre quand j'y suis en- « core ? Je ne vivais pas quand elle était absente : vivrai-je, « elle morte? Ou bien est-ce un rêve cruel qui me la montre

« attendant à genoux le plomb des guerriers et des cou-
« pables?

« Comment s'est-il trouvé des hommes pour tourner leurs
« armes contre la plus noble et la plus sainte des femmes,
« pour traiter en révolté un peuple héroïque qui défendait
« ses princes contre le rapt, et sa patrie contre l'étranger?
« Il fallait faire un exemple, ont-ils dit... Quoi! par l'assas-
« sinat ajouté à tant de trahisons! Et ils n'ont pas craint
« de livrer à l'opprobre le nom français, d'allumer dans le
« cœur de dix millions d'Espagnols une haine que des flots
« de sang ne pourront pas éteindre! Le Corse a su déjà
« corrompre assez l'antique honneur d'un grand peuple
« pour oser faire de son lieutenant un meurtrier, et de ses
« soldats des bourreaux!... On dit qu'il s'est rencontré de
« ces braves qui n'ont pas eu le courage d'accomplir la sen-
« tence; que les officiers se sont hâtés d'emmener leurs
« troupes afin que les victimes épargnées pussent chercher
« un asile loin de ce théâtre de mort... Mais Maria n'a point
« consenti à feindre le trépas pour l'éviter, et c'est dans
« un séjour meilleur qu'elle attend que je l'aille rejoindre!
« C'est là-haut que la cherche toujours ma pensée. Il ne
« me semble pas qu'elle ait pu laisser quelque chose d'elle-
« même ici-bas; elle m'apparaît remontée tout entière vers
« sa céleste patrie. Je ne sépare pas son âme ardente et
« pure du regard et du sourire dans lequel cette âme
« angélique se peignait si bien. Ah! je ne vis que pour
« punir ses bourreaux!

« Mon ami, nos malheurs rendront exécrables par toute
« la terre les gouvernements absolus. Ce sont les favoris
« et les courtisans qui nous ont livrés à l'invasion étran-
« gère. C'est à force de mensonge, de corruption et de ter-
« reur, que Bonaparte peut contraindre la France à trem-
« per, par sa soumission, qu'elle déplorera un jour, dans
« la guerre impie qu'il nous intente. Sois avec Dieu!

« ALONSO. »

V.

« Don Alonso disait trop vrai : nous avions vu de tous côtés l'horizon se charger d'orages. Le feu de la révolte, allumé dans Madrid, au 2 mai, s'était propagé souterrainement dans les provinces; il éclata partout à la fois. La multitude protestait à sa manière, c'est-à-dire par des assassinats, contre les actes des maîtres qu'elle prétendait défendre. Séville, Cadix, Grenade, Malaga, Jaen, Valence, la Corogne, Carthagène, Ségovie, Saragosse, préludèrent à une guerre furibonde, en versant à flots sur les places publiques le sang des capitaines-généraux, des grands, des gouverneurs, des magistrats, de tout ce qui était suspect de pencher pour le régime nouveau. Le brigandage, le meurtre, désolèrent la Péninsule; la terreur enfin régna, une terreur qui eut bientôt comme la vôtre, en 1793, de l'or, des armes, des chefs. Ce cruel mois de mai n'avait pas achevé son cours que la Péninsule entière n'était déjà plus qu'un vaste incendie. Le malheur voulut que la fête de saint Ferdinand vînt alors (30 mai). Ce jour-là, le prince, que Napoléon croyait détrôné, régna sur l'Espagne entière. A Badajoz, l'artillerie hésitait à commencer les salves qui allaient décider l'insurrection et engager la lutte. Une femme, de noble maison, se précipita sur les pièces et y mit le feu : tout suivit. Chaque village établissait des juntes révolutionnaires pour diriger la levée de boucliers. Les villes, les provinces imitèrent cet exemple. Les Asturies et l'Aragon, si près de la France, de ses armées, du regard de l'empereur; les Asturies, sous les auspices du marquis de Santa Cruz et du comte de Toreno, l'Aragon sous ceux du marquis de Lassan et des deux Palafox, ses frères, avaient donné le signal. La Catalogne le répéta. Napoléon fut obligé de prendre des précautions pour que sa frontière ne fût pas envahie. Partout eurent lieu les mêmes scènes. La junte de Séville signalait sa puissance par d'effroyables attentats; elle usurpa le titre de junte centrale du royaume. Elle appela à la révolte l'armée du camp de

Saint-Roc, comme celle que Godoy avait réunie autour de sa souveraineté ridicule des Algarves. Les soldats sympathisèrent partout avec la populace du sein de laquelle ils étaient sortis. Les officiers, les généraux étaient entraînés. Des troupes nombreuses s'avançaient sous les ordres du général Castaños, de la Cuesta, de Blake, du marquis de Castellar, de son fils le marquis de Belveder. Ce n'était déjà plus l'insurrection. C'était la guerre, la guerre à l'empire français. Chaque junte l'avait solennellement déclarée, pour ne pas imiter les procédés de l'invasion impériale. Chacun en même temps déclara l'alliance anglaise, les armements, les levées en masse; vos généraux, étonnés, incertains, inquiets de leurs communications, se sentaient partout impuissants. Duhesme ne put sortir de Barcelone; Lefebvre Desnouettes, pénétrer dans Saragosse; Moncey, s'avancer jusqu'à Valence; Dupont, tenir dans Cordoue, dont le sac ajouta, comme celui de Cuenca, plus tard, un grief à tous les griefs, et un brandon à tous les incendies. Vos glorieuses armées pliaient ainsi devant des bandes indisciplinées qui croyaient conquérir le ciel en dévastant la terre et trouver le martyre en cherchant la victoire. L'amiral Rosily, avec les restes de la flotte française de Trafalgar, fut obligé d'amener son pavillon dans Cadix, et de plus grands désastres attendaient vos armées. C'était une seconde Calabre sur une plus grande échelle. Moins de quinze jours avaient suffi à cette succession d'événements qui changeaient la face du monde. Bien évidemment, Napoléon rencontrait les limites ignorées de sa puissance; son étoile avait pâli. Ah! les changements de dynastie coûtent cher aux nations : les révolutions l'attestent! on allait apprendre ce qu'ils peuvent coûter aux conquérants. On est toujours trop disposé à oublier que ces arbres-là ont des racines.

« L'empereur avait eu le tort de ne montrer que cent ou cent vingt mille hommes à la Péninsule. Il ne connaissait pas la fibre orgueilleuse et irritable de notre nation. Le résul-

tat fut que la multitude ne put rencontrer nulle part une compression assez rapide ni assez soutenue. Dispersée un jour, elle ne craignait pas de renouveler le lendemain une provocation à peu près impunie. Le peuple espagnol, qui depuis quatre cents ans n'a pas eu à réfléchir sur les grands intérêts publics, chez qui l'imagination est froide, l'esprit paresseux, l'existence immobile, manque de prévoyance; ses regards ne se portent pas sur l'avenir. On sut qu'il n'était pas complétement impossible de rejeter derrière les Pyrénées des corps composés souvent de soldats novices; on ne songea point que votre France était hérissée de bataillons devant qui s'était humilié le monde. Des esprits inquiets, des ambitieux sans talents, mais non pas sans courage, une foule de jeunes gens nourris dans l'ignorance de l'ancien régime et peu touchés de voir leur patrie promue au rang des États éclairés, craignirent de ne pas lever assez tôt l'étendard de la révolte; ils voulaient devancer la fortune pour mériter une part des profits de la victoire. Ces mots de l'honneur espagnol outragé, du bien-aimé Fernand dépouillé, de la religion menacée (en quoi l'était-elle?), suffisaient pour exalter toutes les imaginations. On semblait avoir peur de ne pas arriver à temps pour avoir combattu.

« J'avais souvent rencontré Frey don Jaymé chez la comtesse : il portait à mon frère une haine qu'il ne cachait pas. Je suivais d'autres bannières qu'Alonso. A ce titre, sa bienveillance me fut acquise. Il ne pouvait pas d'ailleurs ne pas savoir bon gré aux Français d'avoir arraché Godoy et lui-même à la haine nationale. C'est ce qu'il appelait le *petit service* que le grand duc lui avait rendu. J'apercevais cependant chez lui des sentiments divers et confus, une sourde agitation dans son âme, et je ne fus que très-peu surpris, lorsqu'un jour il vint essayer de m'entraîner sur ses traces dans les rangs de l'insurrection. Il ne croyait pas que don Fernand pût être reconquis sur l'empereur, et il n'eût pas désiré une telle conquête.

« Mais, me dit-il, le *desengaño*[1] s'est emparé de moi « depuis bien longtemps, et une mort récente qui empoi- « sonnera le reste de ma vie, sans que je le dise, est venue « m'en faire sentir bien plus vivement les atteintes. Avant « cela, j'ai toujours dit que je ne pouvais y échapper que par « le cloître ou la guerre. Les cloîtres vont être fermés; peut- « être même les partisans des nouveautés iront-ils jusqu'à « me reprendre ma commanderie. Quant à la guerre, j'aime « mieux la faire aux Français qui sont au milieu de nous, « qu'aller la soutenir pour eux à cinq cents lieues au delà des « Pyrénées, en Suède, nous dit le grand duc, pour nous « monter la tête! Ils sont trop vains de leurs succès; ils « nous traitent comme s'ils ne savaient pas que l'Espagne « est la première nation de la terre. Rien ne m'indigne « plus que de les entendre s'exprimer sur le 2 mai, comme « si c'était une revanche de Saint-Quentin et de Pavie. J'ai « vu, ce jour-là, une simple femme, faire hésiter tout un ba- « taillon de la vieille garde. Pour abattre la vaillante Angus- « tias, il a fallu la tuer en coupable, et ils prétendraient nous « avoir vaincus! J'ai envie de leur montrer de quelle race « de héros nous sommes descendus. Je n'aimais pas le « *Bien-Aimé* don Fernand; mais j'aime moins encore que « des étrangers osent en user avec lui comme on a fait. « Ces vainqueurs de l'Allemagne ou de l'Italie sauront ce « qu'il en coûte pour s'attaquer à la nation espagnole. Trois « cents d'entre nous ont conquis les Amériques, et le grand « Napoléon, j'imagine, n'est pas plus difficile à vaincre que « Charlemagne. »

« Je fis observer au commandeur que les factieux dussent-ils obtenir la victoire, une révolution opérée par la multitude et ses guides sacrés assurerait l'éternelle durée du saint-office et du droit d'aînesse. J'eus soin d'insister sur

[1] Désenchantement. Cette situation d'esprit, commune dans la Péninsule, contribuait plus qu'aucune autre cause, on l'a dit au volume précédent, à peupler les monastères.

ce dernier mot. Il reprit : « C'est une partie à jouer, une « aventure à courir. On saura ensuite les conséquences. « Vous aurez la France avec vous, nous l'Angleterre; vous « aurez les poltrons et les gens comme il faut, nous, les gens « de cœur et les gens de rien : on verra ce qui sortira de cette « lutte. Dépouillé de tout par nos lois cruelles, je ne peux « rien perdre dans le combat, hormis une vie à laquelle je « ne tiens plus; et si j'avais la gloire d'arracher à Napoléon, « dans Valençay ou Compiègne, le prince des Asturies vivant, « on verrait sur qui porteraient ses faveurs, des chambellans « de Pépé ou des défenseurs de sa couronne. Don Carlos, lors « des premières violences de l'empereur, nous écrivait des « phrases d'indignation tout à fait romaines. Maintenant, « je le vois disposé, comme tous les autres, à rester le « serviteur galonné du premier roi venu. Il est bien digne « d'être l'aîné de la famille, d'avoir en partage tous les hon- « neurs comme toutes les richesses! Moi, je n'aurais pas été « de caractère à plier le genou devant les fils d'un petit gen- « tilhomme d'Ajaccio; j'aime mieux courir les chances de « la guerre que mendier de semblables faveurs. »

« Le commandeur tint parole; Matéa indignée apprit bientôt qu'il avait livré, sur la frontière de la Galice, un véritable combat. Dans le même temps où il se rangeait parmi les insurgés pour fuir le frère qu'il haïssait, don Carlos s'était enrôlé sous les mêmes bannières. Il écrivait à la comtesse :

« Saragosse, 15 juillet.

« Me voilà parmi les *factieux*, tante de mon cœur, et j'es- « père que, désabusée ainsi que moi, tu ne tarderas pas à « fortifier la cause commune du secours de tes vœux, de ton « esprit et de tes trésors.

« Tu te rappelles le paysan qui interrompit mon dernier « message: il m'apportait une lettre qu'une main mysté- « rieuse avait tracée. Cette lettre me présenta sous un jour « nouveau les affaires de la Péninsule. Elle m'assignait un

« rendez-vous de gloire sous les murs de Saragosse; j'y « courus.

« Rien de ce qui s'était passé sur une terre étrangère, au « milieu des armes, ne pouvait être légitime si l'assentiment « national ne le consacrait pas. J'apprenais que la nation, « loin de s'abandonner aux transports d'une joie unanime, « protestait, d'un bout de l'Espagne à l'autre, contre des « abdications que la force avait arrachées. Dès lors de nou- « veaux devoirs m'étaient tracés : je me mis en œuvre pour « les remplir.

Les feuilles de France m'accusent de manquer à mes « serments. Ceux que j'ai faits, je les ai prêtés au roi des « Espagnes et des Indes; le roi des Espagnes n'est pas, quoi « qu'en disent les casuistes de Bayonne, celui qui voit les « populations entières s'armer contre son avénement. Aussi « est-ce tout à fait sans scrupule qu'à la nouvelle du parti « généreux embrassé par Alonso, par la junte de Séville, « par l'Aragon tout entier, par les Asturies, la Galice, la « Catalogne, Léon, que dis-je? par l'empire espagnol tout « entier, j'ai fui, décidé à vaincre ou à mourir. On nous dit « qu'à ce jeu nous perdrons l'Amérique. C'est bien possible. « Les Anglais nous l'auraient enlevée si nous avions eu un « roi français. Devenus nos alliés, essayeront-ils de nous « la faire perdre? Nous venons d'apprendre qu'il y a des « alliés capables de tout! Dans tous les cas, ce malheur « immense peut, en effet, être une suite de l'anarchie où « nous sommes. Et qui nous y a mis traîtreusement, in- « dignement?... Ne ris pas, tante de mon cœur. Mais je « te déclare que j'ai horreur des grands hommes, de ce- « lui que je viens de voir à l'œuvre à tout le moins. Je « ne comprends pas où est le génie et la grandeur à « menacer dix Bourbons qu'on tient captifs et désarmés « dans un guet-apens, de les faire fusiller. La grandeur « serait tout au plus de le pouvoir, d'en avoir le droit « et de n'en avoir pas la pensée. Évidemment, le grand « et le sublime sont ailleurs. Il y en a dans ce monde, Dieu

« merci ! j'en ai vu ; je veux te dire où tu pourras le voir « quand tu voudras.

« Mon paysan m'aida à gagner la frontière par Aïnhoa et « Urdax. Parvenu au milieu d'un riche paysage, je vis quel- « ques milliers d'hommes rangés en bataille, avec l'ex- « pression du recueillement, dans l'attitude de la prière, « au pied d'une colline sur laquelle un religieux, entouré « des vapeurs de la vallée, et brillant avec sa robe blan- « che comme un envoyé du ciel, bénissait des étendards. « Une femme à cheval parcourait les rangs ; sa voix atten- « drie parlait de religion, d'honneur, de patrie. Je ne « te dirai pas combien elle était belle. Dans un tel mo- « ment, quelle femme ne l'eût pas été ! Tous ces hommes, « dont les acclamations répondaient à ses cris généreux, « ne portaient que le vêtement d'humbles villageois. Ils « n'avaient que des armes grossières ; mais leurs mâles « visages annonçaient des guerriers, et au besoin des hé- « ros. Leurs filles, leurs mères, leurs femmes, en les ser- « rant contre leur poitrine, en les mouillant de larmes, leur « recommandaient de ne pas oublier la devise gravée sur « le ruban rouge dont elles décoraient leurs chapeaux, et « tous remplissaient à la fois les airs du serment de *vencer* « *o morir por la patria y por Fernando VII*. Alors les tam- « bours mêlaient leur belliqueuse harmonie aux accents « sauvages de la cornemuse ; ces bruits, que prolongeaient « les mille échos des Pyrénées, pouvaient porter de l'autre « côté des monts, jusque dans l'âme de l'oppresseur du « continent, un salutaire effroi. Quelques-uns parlaient de « traverser les montagnes et d'aller sur le sol français rendre « au grand empire guerre pour guerre. O Matéa ! ces cris « de guerre, poussés par des hommes simples qui ne comp- « taient pas leurs ennemis, mais leurs injures, qui ne sa- « vaient pas combattre, mais qui savaient mourir, t'auraient « émue comme moi. Mon vieux guide courut réclamer une « place dans les premiers rangs, et ce fut avec transport que « je le suivis. Une voix me déféra le commandement : toutes

« les voix répétèrent cette élection inattendue, et j'acceptai « avec orgueil l'honneur de conduire au combat les défen- « seurs de la nation outragée. Nous n'aurons pas besoin « de l'étranger pour accomplir la régénération publique : « nous l'accomplirons par nos victoires. Malheur à qui ne « s'attacherait pas, de toutes les forces de son âme, à une « bannière sur laquelle se lisent gravés les mots d'indépen- « dance et de liberté!

« La jeune et belle amazone, qui avait armé ces bandes, « embrasait tous les cœurs du feu sacré dont le sien était « rempli. Ses vives harangues, en révélant les mystères « de Bayonne, excitaient dans les cantons que traversait « notre marche guerrière une généreuse effervescence, et « nos troupes allaient grossissant de hameau en hameau. « Ses encouragements et ses exemples exaltaient jusqu'à la « fureur le courage des dignes enfants du Guipuscoa et de « la Navarre. Nous ne rencontrions pas les détachements « isolés de l'ennemi, de cet ennemi que toutes les voix de « la renommée disaient depuis si longtemps invincible, sans « qu'étonnés de notre apparition, ils ne se repliassent de- « vant nous, j'aurais pu dire devant elle; ou, si nos vil- « lageois succombaient sous la discipline, ils se retrou- « vaient tous au lieu où elle avait annoncé que flotterait « son panache. Lorsque nous avions choisi nos bivouacs « sur la crête des monts, dans les gorges inaccessibles, au « fond des vallées sans issues, les curés ou les alcaldes, « marchant à la tête de leurs paroisses, réunissaient l'armée « autour d'elle, pour invoquer le Dieu qui donne la victoire. « Elle mêlait des cantiques à la prière commune. Ses ac- « cents paraissaient partir du ciel plutôt que d'y monter. « Moi, qui me suis tant de fois montré peu soucieux des « choses saintes, je n'écoutais pas ces hymnes sans qu'au « dedans de moi-même une voix secrète n'y répondît; je me « sentais réconcilié avec les idées que j'avais repoussées si « longtemps. Cet élan de tout un peuple renonçant aux « douceurs de la paix et aux affections de la famille pour

« courir au carnage; cette grande voix de la patrie qui rem-
« plissait toutes les âmes d'une ardeur inouïe jusqu'alors,
« nos combats, nos périls, cette femme, jeune et belle, dont
« l'air inspiré semblait annoncer une mission divine, tout
« me pénétrait d'une émotion religieuse, et je n'osais plus
« contester ces vérités sublimes qui m'avaient trouvé sourd
« tant de fois, même dans la bouche d'Alonso. Le bonheur
« inconnu, l'extase plutôt que j'éprouvais, me semblait la
« meilleure démonstration du parti que j'avais embrassé.
« De telles impressions ne peuvent pas appartenir aux dé-
« fenseurs d'une mauvaise cause.

« Mon langage va te surprendre; tu le trouveras bien
« grave, pour un étourdi tel que don Carlos; mais je crois
« valoir mieux que ma légèreté d'emprunt qui accusait sur-
« tout le fastidieux désœuvrement de ma vie. Il me fallait
« une arène, je l'ai trouvée : les événements ont doublé mes
« forces; affranchi du joug sous lequel l'Espagne était cour-
« bée, je vaux dix fois davantage.

« Après un mois de campagne, nous sommes venus nous
« placer sous l'autorité des trois Palafox. Les petits neveux
« du cardinal Portocarrero qui fit tant pour la cause de Phi-
« lippe V, Paiafoxes et Montijos, doivent maintenir la cou-
« ronne au front de son petit-fils. Nous nous sommes en-
« fermés avec eux dans cette vieille cité qui a pour remparts
« cinquante mille enfants de l'Aragon. Une telle muraille
« est à l'épreuve de la bombe: le fer ne mord pas sur l'Ara-
« gonais[1].

« A tes pieds, ton neveu Q. L. B. »

« Les anathèmes de Bayonne nous avaient instruits déjà de la prompte défection de don Carlos. La comtesse l'apprit avec emportement. Ces mouvements impétueux révélaient seuls ce qu'il y avait de passion et d'ardeur dans son âme.

[1] Don Carlos fait allusion à un dicton populaire qui représente l'Aragonais enfonçant avec son front un clou dans une pierre.

Elle était toujours en proie à un sombre désespoir; distraite, l'œil ardent, le sein agité, elle errait au Prado, dans les églises, à travers les galeries de son palais, aux cercles du grand-duc, comme si elle eût cherché un objet absent, ou essayé de fuir une importune pensée. Je voyais trop que des peines secrètes tourmentaient son cœur; je suivais ses efforts pour me tromper, pour se tromper peut-être elle-même sur sa douleur, et l'attribuer toute aux malheurs publics. Sa tristesse la rendait plus touchante; j'aurais voulu savoir la consoler. Ne répondant à mes vives expressions que par un sourire, mais me promettant une réelle amitié, souvent elle abandonnait sa main à mes baisers brûlants; souvent elle me donnait la pajitao qu'elle laissait tomber de sa bouche, en fondant en pleurs. Cette intimité de chaque jour, de chaque instant nourrissait ma tendresse et l'exaltait.

« Rien ne m'étonnait plus que son accent, lorsqu'elle prononçait le nom de mon frère, et ce nom, ses lèvres le rencontraient incessamment. Il y avait alors dans le son de sa voix et dans la vivacité de ses regards, quelque chose de passionné comme la haine, comme l'amour peut-être. Sa colère appelait des malédictions sur la tête du rebelle; mais, à la manière dont elle souhaitait sa perte, je pouvais croire que son cœur se révoltait contre ses propres vœux, et je me surpris plus d'une fois à craindre qu'elle n'aimât surtout dans ma présence la ressemblance fidèle, et, disait-on, le son même de la voix d'Alonso.

« Ombrageuse et méfiante, elle croyait toujours me voir prêt à passer dans le camp des factieux. Je lui savais gré de ce qu'elle mettait en œuvre d'efforts et de prières pour me conserver au parti de l'ordre et des réformes. Mais tous mes soins ne réussissaient pas à dissiper ses doutes. Je ne recevais point un message qu'elle ne me supposât une correspondance mystérieuse avec le jeune chef autour duquel se groupaient nos provinces. Je ne paraissais pas un moment triste et rêveur qu'elle ne me crût agité du projet de

le rejoindre, et ses craintes se trahissaient ou par d'amers reproches ou par des pleurs déchirants.

« Ses terreurs redoublèrent : Alonso m'écrivit pour me séparer de ceux qu'il appelait les assassins du 2 mai. « L'Es-« pagne, disait-il, est tout entière outragée dans ses enfants « assassinés et dans ses princes captifs. Elle l'est encore, tous « les hommes de cœur le sont avec elle, dans les principes « au nom desquels le meurtrier des Condé exige notre dé-« pendance; ces princes du sang de la révolution française « croient au droit des trônes jusqu'à imaginer qu'un roi « puisse transférer ses peuples d'une famille à une autre « comme un vil troupeau ! Ils me révoltent par ce démenti « insolent à tous les titres et à tous les droits de la race « humaine. Quiconque transige avec une invasion soutenue « par de tels moyens et de telles maximes commet en « même temps un sacrilége, une folie, une lâcheté. Quoi « de plus lâche que de voir foulée aux pieds l'indépendance « de son pays, et de ne pas courir aux armes? Quoi de plus « insensé que d'attendre des institutions généreuses d'un « pouvoir établi à la fois par le sophisme et le brigandage? « Quoi de plus impie que de croire au règne paisible d'un « prince prétendu qui se présente sous de tels auspices? « C'est oublier qu'il est un Dieu qui veille sur son ouvrage, « un Dieu qui venge et qui châtie. » Alonso me parlait aussi beaucoup de la marquise; son désespoir était sans bornes. Les accents de sa douleur me désolaient; et, si je pensais à lui faire savoir que Maria ne nous appartenait point; si, d'abord, je demandais à la comtesse l'explication de ce mystère, elle se troublait; elle refusait de me répondre; elle me défendait d'instruire mon malheureux frère. Elle exigeait le serment d'un secret éternel. Je voyais qu'elle se repentait des paroles qui lui étaient échappées. « Maria ne vit plus, reprenais-je, et vécût-elle encore, « qu'importerait un tel secret? — Vous garderez, répli-« quait-elle, le silence inviolable que vous m'avez promis, « ou vous saurez jusqu'où peut aller ma vengeance. » Il se

passait dans son âme des choses que je n'entendais pas.

« Hélas! moi aussi j'éprouvais d'étranges perplexités. Du silence de San-Lorenzo, j'étais passé dans le bruit d'une monarchie s'écroulant sous le poids des siècles, de l'isolement du cloître dans le palais d'une femme charmante, de mon oisiveté dans le mouvement d'une révolution à laquelle je n'étais pas inutile. Pourtant un sentiment amer, plus douloureux que toutes mes anciennes sollicitudes, me dominait toujours. Mon ambition n'avait pas de jouissances, mon attachement pas d'illusions qui ne fussent démenties en moi par une voix secrète. Je ne sais quelle crainte mystérieuse glaçait mon cœur au sein des plus vives impressions. Étaient-ce les maux de mon pays qui portaient en moi cette invincible tristesse? Devais-je l'imputer aux doutes de ma conscience, ou bien, fallait-il la mettre sur le compte de ma destinée nécessairement incomplète et fausse? Je ne pouvais goûter les douceurs d'aucun des biens de la vie, moi qui m'étais interdit, par un vœu solennel, devant Dieu et devant les hommes, le droit d'y prétendre; vaincu par mes passions, ne sachant pas les immoler à la loi que je m'étais faite, je voyais, de quelque côté que je portasse ma vue, des doutes qui m'alarmaient ou des devoirs qui criaient contre moi.

VI.

« Cependant, la constitution que le roi Joseph avait soumise aux votes de la junte des notables fut promulguée enfin, après trois semaines d'une libre discussion. Les bons esprtis applaudirent à cette œuvre de sagesse. Les généraux de plusieurs ordres religieux se hâtèrent d'y adhérer. Le cardinal de Bourbon, seul prince de la famille royale qui ne fût pas captif, le marquis de la Romana, placé à la tête de vingt mille hommes dans les îles lointaines du Danemark; enfin, à peu près tous les personnages éminents que nous avons vus depuis lors à la tête du parti de Cadix, envoyèrent leurs serments.

« Ce fut sous ces auspices que le frère de Napoléon se mit en marche avec sa cour pour venir prendre possession du trône de Philippe V. Une armée française l'environnait. Le maréchal Bessière, par la victoire éclatante de Medina de Rio Seco, sur Blake et La Cuesta, assura sa marche. Il sembla que ce fût la bataille de Villaviciosa de Philippe V. L'ivresse des jours précédents parut tomber. Les plus opiniâtres comprirent la puissance des armes impériales qu'une folle jactance avait oubliée. Des arcs de triomphe s'élevèrent sur la route. Le autorités prononcèrent les discours qui leur furent demandés. On put croire que la solitude des villes et des campagnes serait passagère et que l'avénement de la nouvelle dynastie, malgré ces premiers soulèvements, n'aurait coûté qu'une lutte moins longue et moins sanglante que celle qui avait couronné Philippe V.

« Nous étions au jour qui précéda l'entrée du monarque. Il avait conservé dans son conseil les ministres d'Aranjuez. Formé à Bayonne, son gouvernement négligea de m'assigner un emploi. Je siégeais pour la dernière fois dans le palais royal, au bureau où les conseillers de la couronne et les officiers de leurs secrétaireries viennent chaque matin administrer l'empire. Enveloppé de son manteau, un Anglais, sir Georges parut. Il me croyait rangé par ma disgrâce au nombre des mécontents, et ne craignait pas de venir tenter ma conscience par d'indignes séductions. Il eut soin de me montrer l'armée anglaise qui débarquait en Portugal ; l'Autriche prête à reprendre les armes ; la Prusse, facile à entraîner ; la cour de Russie divisée ; la Suède implacable ; la Sicile, la Calabre, cette obscure Calabre invincible ; une ceinture de feu enserrant l'empire. A ce moment, ma porte s'ouvre, et la de D*** paraît ; elle était hors d'elle-même. Elle venait d'apercevoir, à la Puerta del Sol, Frey don Jaymé qui, tout couvert de sang français, osa la braver d'un sourire. Jamais elle n'avait été plus ardente pour la cause du gouvernement nouveau : un emploi lui était assuré dans la maison de la reine ; les grands qui venaient de déserter Joseph étaient ceux-là même qui

l'avaient le plus dédaigneusement repoussée; à l'exemple d'Olivarès, elle se réjouissait de leur révolte comme de leur châtiment et de sa vengeance; et, à ce moment, elle voyait le commandeur, après s'être associé à d'affreux massacres, son corps entier détruit en quelques heures de combat par vos généraux, se réfugier hardiment dans Madrid!

« Ivre à la fois d'espoir et de colère, la comtesse aperçut sir Georges auprès de moi. Elle s'arrêta, frémit, et s'enfuyant : « Quoi! s'écria-t-elle, vous aussi, mon révérend « père, vous nous trahissez! » — Je n'eus que le temps d'assurer la retraite de l'Anglais : appelés par elle, des soldats arrivaient pour le saisir.

« Je demeurai seul. Matéa me croyait parjure. L'idée de son inimitié était pour moi le plus grand des malheurs. Il me sembla que, si je pouvais arriver jusqu'à elle, je retrouverais son affection et sa confiance, en lui montrant que je n'avais pas cessé d'en être digne. Je la suivis précipitamment. Quelle ne fut pas ma surprise de voir sa camaréra s'élancer au-devant des appartements et m'interdire le passage! Je savais qu'elle ne me pardonnait pas d'avoir renoncé au service du cloître pour les travaux de la junte d'État. Je crus à un abus d'autorité. Elle m'envoya mille malédictions au sujet de tous les maux que Dieu et ses saints préparaient au royaume catholique, et s'enfuit, me laissant en présence d'un sous-officier de la vieille garde, qui demeurait chez la comtesse avec son général, et poursuivait de ses soins la belle Navarraise. Il m'apprit, dans son langage militaire, que Matéa venait, à l'instant même, de m'exiler de sa présence et de sa maison. « Monsieur le curé, me dit « le brave, en portant la main respectueusement à son front, « madame la comtesse a donné l'ordre qu'on vous invitât à « établir ailleurs vos quartiers. »

« Je me rendis le soir au cercle du gouverneur français. Une voix, qui prononçait mon nom, vint frapper mon oreille au milieu des galeries; ébranlé de cet accent, je m'arrêtai.

« Sa jeunesse, disait Matéa, et son inexpérience m'avaient « intéressée : l'ardeur de ses sentiments, l'élévation sin- « gulière et vraiment remarquable de son esprit, tout me « promettait un défenseur utile du repos et de la liberté de « l'Espagne. Qui m'eût dit que je nourrissais en lui un « traître de plus! Faut-il que tout ce que j'aime se jette « dans les bras de la faction anglaise! » Ici des larmes étouffèrent sa voix; mais elle reprit aussitôt : « L'arrestation « du parjure peut seule vous préserver des plus grands pé- « rils; songez qu'il possède tous les secrets de votre gou- « vernement; que par son frère, et sans doute aussi par des « relations souterraines avec sa communauté, il doit être « initié à tous les mystères de la rébellion; puisque vous « envoyez nos transfuges dans les cachots du donjon de « Vincennes, hâtez-vous! vous ne pouvez pas faire de « meilleure prise sur le parti de vos éternels ennemis. »

« Les emportements de la comtesse se prolongèrent; toute cette chaleur d'âme, cette énergie impérieuse qui m'avaient charmé se tournaient contre moi. — « Au nom de la mère « de Dieu, s'écria-t-elle, prenez garde à une chose surtout; « prenez garde qu'il ne rejoigne don Alonso, qu'il ne se rallie « à l'étendard que son frère a planté sur la Sierra-Morena, « ou à un autre drapeau encore, celui qui flotte sur les « murs de Saragosse... Si vous ne veillez pas sur lui, je « déclare que je m'en chargerai. Il ne tournera point ses « pas vers l'Andalousie ou l'Aragon sans rencontrer sur sa « route la pointe du fer vengeur! »

« La foule des officiers, charmés de ces ardeurs d'une femme jeune et belle, applaudissaient gaiement, et moi, éperdu, accablé, je n'osai pas franchir le seuil du salon où le cercle étroit du gouverneur était réuni; les accusations de Matéa m'auraient trouvé sans défense, et sa haine sans courage. Je m'enfuis plein de désespoir; je savais trop quel ressentiment nourrissaient vos généraux de voir partout les assassinats ensanglanter les villages et les chemins, une partie de la population madrilègne abandonner la ville à

l'approche du roi, les préparatifs de guerre se continuer partout dans les provinces soulevées. Il me sembla que l'autorité française, dont la junte d'État s'était séparée presque tout entière, allait se hâter d'appesantir sur moi ses vengeances.

« D'autres craintes, et les plus vulgaires, vinrent froisser mon âme; dépouillé de ma rapide puissance, je ne trouvai pas dans le vestibule le soldat espagnol de qui je me faisais fidèlement accompagner le soir. J'appelai à moi, pour ne pas traverser sans protection des rues populeuses, deux de ces *serenos*, seuls et impuissants gardiens de la sûreté publique. Avec cette escorte je gagnai ma demeure; ce n'était plus le riche hôtel de Matéa. La douleur a quelque chose de plus poignant et de plus intime, si les objets extérieurs semblent la réfléchir, nous rejetant ainsi au dedans de nous-mêmes, quand nous aurions le plus besoin de trouver au dehors un refuge : la Fontana de Oro, quoique la première hôtellerie de Madrid, me parut, après n'avoir connu hors du monastère royal que des palais, un séjour hideux.

« Je franchis rapidement un étroit vestibule, le long duquel se prolonge une taverne, ou si vous voulez un café immense, qui, depuis lors, a servi de théâtre bien des fois aux orgies populaires; la porte ouverte permit à quelques malédictions d'accueillir mon passage; je courus m'ensevelir dans la chambre nue et délabrée, où un valet d'auberge me conduisit avec des sarcasmes. Il me demanda ce dont j'avais besoin... pour judaïser! Là, je me trouvai en présence de mes regrets, de mes terreurs, persécuté par celle dont l'amitié était tout mon orgueil et toute ma richesse, dans un isolement au milieu duquel j'étais alarmé de tout et de moi-même, comme l'enfant abandonné dans une profonde nuit. Je voyais armés contre moi le parti des réformes que j'avais servi, comme la faction anglaise que j'avais combattue, la vile multitude comme les classes élevées, les deux camps enfin, et toute cette foule d'ennemis personnels que la prospérité fait naître, que l'adversité dévoile et enhardit jusqu'à l'acharnement. Ah! malheur à qui tra-

verse les affaires publiques sans puiser dans le strict accomplissement de tous les devoirs, dans l'autorité de sa vie, dans la justice et la bonté manifestes de sa cause, la satisfaction de pouvoir toujours traverser la foule, fort du respect des hommes!

« Alors, je l'avoue, mes regards se tournèrent un moment vers les insurgés. Là, les chefs de mon ordre m'appelaient à eux; mon frère me tendait les bras; Maria, l'ombre de Maria, me parlait de sa mort à punir : mon cœur fut ébranlé. Mais j'entendis les cris de la multitude déchaînée et les gémissements de ses victimes; je vis trois cents Valenciens expiant, dans l'amphithéâtre, le crime d'avoir eu des Français pour ancêtres; trente officiers espagnols massacrés, en un jour, à Saragosse; les généraux, qui se montraient trop lents à seconder l'impatience populaire, égorgés d'un bout de la Péninsule à l'autre; des soldats mis en croix, coupés en morceaux, voués à des supplices, en même temps licencieux et féroces, dont se seraient étonnés des Cannibales; le royaume de Léon et la Galice retentissant du fracas des palais détruits par une populace qui avait pour devise : *Mort aux hérétiques, aux riches, aux savants, aux Français!* Je n'admettais pas l'excuse facile de l'indignation contre les torts de l'étranger, quand je voyais avec humiliation la barbarie déchaînée.

« Sur le seuil du camp ennemi s'agitaient deux monstres qui m'inspiraient une aversion presque égale : le spectre du vieux despotisme, et l'hydre de la démagogie. Je songeai que, vaincus, nous livrerions notre pays à la conquête; que, vainqueurs, nous rendrions la monarchie au régime déplorable d'où elle sortait à peine. Cette dernière pensée me fit horreur.

« Jeune homme, on dit que votre France, sous le sceptre des Bourbons généreux, échappe à tous ces fléaux, qu'il vous est donné de vivre sous un régime où les hommes, en possession de leur dignité native, ne plient que devant des forces morales, où le talent et la considération sont les pre-

mières de toutes, où l'illustration, puissante et honorée, ne dispense pas du mérite et le provoque, où la pensée libre se mesure à elle-même l'espace et la lumière, où le pouvoir est préservé par les institutions, tant qu'il y enchaîne ses destinées, des extrêmes fautes et des extrêmes malheurs. Bénissez Dieu d'avoir donné ces biens à votre patrie, et sachez les conserver pour l'honneur et l'exemple du genre humain! »

LIVRE DIX-SEPTIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

DÉSASTRES DE BAYLEN ET DE LISBONNE.

Justitia sine prudentiâ multùm poterit, sine justitiâ, nihil valebit potentia.
Cic., *Off.* 2.

Entrée du roi Joseph à Madrid. Sa cour. État des esprits. — Accord de don Domingo et de don Fray Isidro. Nouvelle sinistre. — Sécurité de la cour de Joseph. — Bataille de Baylen et capitulation de Cintra. Autres revers. — Fray Pablo emprisonné avec Bartholomé. — La Gitana. — Départs de Joseph et de l'armée. Joie publique. Retraite jusqu'à l'Èbre. Périls de Fray Pablo. Don Isidro l'arrache aux meurtriers. — Processions. Troubles de Madrid. Entrée dans Madrid des généraux espagnols victorieux. — Fuite de Fray Pablo.

I.

« Le 20 juillet (1808), le roi Joseph fit son entrée dans Madrid. Il semblait que par là la fortune de Napoléon devint bien réellement la maîtresse du monde. Ce jour-là se passaient à notre insu, dans la Péninsule, des événements où vinrent se briser le génie du conquérant et sa grandeur.

« Comme tout devait être contradictoire et faux dans la situation extraordinaire où nous étions, il y eut une grande différence entre l'esprit du palais et celui de la cité. Le peuple resta silencieux devant son nouveau maître : ce n'est pas ainsi que fut accueilli Philippe V un siècle auparavant. La population ne présenta au frère de l'empereur que des visages mornes ou ennemis; tous ces frayles, tous ces hommes des faubourgs, l'œil enfoncé sous le chapeau à larges

bords, la main, le couteau peut-être, cachés sous les lambeaux d'étoffe brune qu'ils appellent un manteau, avaient, dans leur contenance muette, quelque chose de sinistre : on aurait pu suivre dans ces regards où la colère s'allumait de proche en proche, les progrès de la marche triomphale. Des médailles leur furent jetées; ils ouvrirent les rangs pour les laisser passer, comme s'ils redoutaient un contact impur; le pavé resta jonché de monnaies perdues, jusqu'à ce que les soldats français eussent ordre de les recueillir. On voyait ces mendiants, dont Madrid abonde, ces enfants, ces femmes, ces hommes robustes qui attristent toutes nos rues par l'étalage de plaies saignantes, repousser d'auprès d'eux les présents du roi; ils aimaient mieux attendre leur pain de la pitié des passants qu'accepter une part de sa munificence.

« En vain quelques Espagnols dévoués, la comtesse à leur tête, s'efforcèrent-ils d'ébranler la foule par leurs démonstrations de joie et d'amour. En vain don Mathias, qui venait d'arriver de Bayonne avec le marquis, allait-il rappelant que la Péninsule n'a vu régner sur aucun de ses trônes aucune race royale qui ne fût d'origine étrangère, et que, sans compter nos Bourbons, les vieux rois de la Castille, du Portugal, de la Navarre, de Sobrarbe, appartinrent à des maisons françaises. En vain des administrateurs respectés, de grands seigneurs, des savants illustres, essayaient-ils l'empire de leur nom et de leur exemple. Tous ces cris furent étouffés sous le poids du silence public; vos soldats eux-mêmes, vainqueurs si récents de Medina de Rio Seco, glacés par l'impression commune, se contentèrent presque du salut des armes, en ouvrant leurs lignes à un prince dont l'avénement attestait leur gloire.

« Cependant, une cour nombreuse entourait Joseph. Ces vastes appartements, qui l'emportent sur ceux des Tuileries en grandeur et presque en richesse, semblaient ne pas suffire aux adhérents de sa fortune. Indépendamment des états-majors français qui tenaient une grande place, les

titres de Castille, les prélats, les membres du corps diplomatique, des généraux, se pressaient sur le passage de celui qui venait lier nos destinées au génie de la France. Les ministres étaient des hommes d'État éminents que la monarchie avait légués à la nouvelle royauté. Les grandes charges rassemblaient toujours sous les yeux de l'Espagne ses noms les plus illustres. Rien n'était changé, qu'un homme.

« Là je vis briller Matéa; sa sombre préoccupation lui restait fidèle sous ces voûtes où elle avait désiré si longtemps brûler de l'encens et en recevoir; mais sa fierté, qui avait si bien connu les peines de l'humiliation, ne se ressentait pas des joies du triomphe. Elle paraissait ne se ressouvenir ni de ses chagrins, ni de ses succès; elle semblait avoir oublié aussi de me persécuter. A peine quelquefois, tandis que j'errais l'œil tristement attaché sur elle, un de ses regards venait-il me chercher dans mon isolement. Ce regard, dont l'expression était indéfinissable, pénétrait au fond de mon âme ainsi qu'un dard brûlant. Si alors je voulais m'approcher d'elle, la sévérité soudaine de son visage glaçait mes transports et irritait mon désespoir. Le mépris, la haine, la vengeance prenaient dans ses traits la place de l'attendrissement. Hélas! cet attendrissement s'adressait-il à un autre que moi?

« Aujourd'hui, le temps et les remords, plus destructeurs que les années, ont hâté pour moi les sérieuses réflexions comme les rides d'un autre âge; je ne comprends pas qu'une femme puisse exercer un tel empire et s'établir si fortement en nous-mêmes, qu'il ne nous reste ni le courage de l'en bannir, ni celui de chercher loin d'elle un refuge. L'Espagne fut longtemps fameuse par ces passions sans terme, quoique sans espoir. Elle en nourrit encore.

« Je trouvai dans le palais le vieux marquis de C***. « Il « faut, me dit-il, un devoir impérieux pour que je porte « mon cœur flétri au milieu des pompes de la cour; le « bonheur de contempler à toute heure les traits du sou-

« verain que la Providence appelle à nous régir, ne réussit « pas à me distraire de mes peines. » Il me parla de la marquise d'une façon désolée. Du reste, le digne chambellan ne se lassait point d'admirer l'extérieur noble du roi, son urbanité, sa politesse attentive. « Sa Majesté fera le « bonheur et la gloire de l'Espagne, poursuivit-il. La na- « tion reconnaît, sur ce front auguste, l'empreinte du sceau « ineffaçable dont le ciel marque toujours les têtes couron- « nées. » Le marquis voyait l'Espagne dans la salle du trône, et, même là, il y avait sur les visages quelque chose d'inquiet et d'étonné qui prouvait que l'obéissance manquait de conviction, et que, de tant de serviteurs apparents, il en était bien peu qui ne fussent pas à la discrétion de la fortune.

« On ne sait pas combien les classes éclairées se déconcertent promptement et s'alarment de leur solitude, quand le peuple ne sympathise pas avec elles. Soutenues, elles ont la force de la pensée mettant en œuvre le levier d'Archimède; isolées, elles ressemblent à une âme qui n'aurait pas de corps : rien alors ne peut égaler leur impuissance. On a vu, dans la France de 93, la furie populaire triompher non-seulement des obstacles intérieurs, mais aussi de l'Europe armée pour l'écraser; et, parmi nous, la multitude, loin d'être abandonnée à elle-même, avait trouvé au dedans et au dehors des alliés qui ne rougissaient pas de prêter main-forte à ses poignards et à ses crucifix ensanglantés. C'était le malheur de notre régénération d'avoir à refaire le destin d'un peuple qui ne savait ni la comprendre, ni la supporter.

« Le parti des institutions généreuses n'aurait pu triompher des résistances qui se formaient autour de lui, que si, marchant avec ensemble, il s'était serré auprès du trône, et déjà se révélaient dans ce camp si étroit des divisions profondes. La terre du saint-office est la seule en Europe qui, dans le siècle où nous sommes, porte encore des athées ! La terre du conseil de Castille, de la Camarilla, du pouvoir absolu, porte de rares, mais ardents démagogues ! Ces

hommes, jaloux d'imiter pas à pas, dans ses folies, la révolution française, murmuraient déjà contre une constitution émanée du trône et conservant la royauté grande et forte; quelques esprits ombrageux s'inquiétèrent d'apprendre que cinq ans se dussent écouler avant que l'Espagne fût mise en possession de ses nouvelles conquêtes. Nous comptâmes de moment en moment de nombreux déserteurs, et au fond, ce qui les ébranlait, c'était ce qu'ils entendaient dire sourdement des incertitudes de la victoire.

« Dominés par des intérêts mercantiles, nos négociants s'effrayaient de voir la Péninsule engagée dans la grande lutte du continent. Cette portion considérable de l'Espagne éclairée se prononça tout entière et tout à coup contre nous. C'est ainsi que don Domingo acheva de se ranger au nombre de nos ennemis. Depuis son retour de Bayonne, il gardait avec moi un opiniâtre silence, et on pouvait aisément comprendre qu'une résolution ardente s'agitait au fond de son âme. Je le voyais paraître sans cesse à la Puerta del Sol ou au Prado, avec un personnage en qui il avait déploré jusqu'alors une aussi grande différence de caractère que de doctrines.

« Don Fray Isidro, après avoir peu à peu abandonné la junte d'État, s'était soumis aux cessions de la maison royale, comme à des arrêts inévitables de la Providence. Mais, instruit, disait-il, de toutes les circonstances qui avaient accompagné les abdications, en réalité frappé des soulèvements populaires et plus instruit qu'il n'en convenait, il formait tout haut des vœux pour leur triomphe. Le rapprochement subit de ces deux hommes, dont l'un pouvait ébranler le commerce, l'autre remuer le clergé séculier de la Péninsule, me parut un coup de mort pour notre système. Par cette coalition, l'état des choses était changé; nous n'étions plus le parti des idées nouvelles : placé entre les deux extrêmes de l'ordre social, nous étions le parti de la sagesse, le parti des transactions..... Quatre cent mille baïonnettes n'ont pu nous faire triompher.

II.

« La fête de saint Jacques de Compostelle, le patron du royaume, se célébrait trois jours après l'entrée du roi. Elle avait été indiquée pour l'inauguration solennelle de la constitution et du monarque. Ce jour-là devaient être prêtés tous les serments. Un fait étrange vint révéler le péril inconnu qui nous entourait. Le conseil de Castille, jusque là indécis entre ses devoirs contraires et par suite également suspect à tous les partis, refusa ses hommages au nouveau pouvoir et aux nouvelles lois, tant que les Cortès n'auraient pas été régulièrement convoquées. Ce fut une surprise universelle. Tout le monde se demanda ce qui s'était passé.

« Je me rappelle que, la veille, j'interrogeais, dans une de mes méditations solitaires, les chances de l'avenir ; j'y entrevoyais malgré tout une ère de prospérité pour mon pays, j'espérais pour moi les combats de la tribune. Sur la porte de la Fontana de Oro, un homme, enveloppé d'un manteau noir, parlait d'une manière animée ; il venait de traverser à cheval la rue de San Geronimo ; sa taille, sa grâce, ses habits de deuil, seules choses que j'eusse aperçues de lui, avaient fixé mes regards. Maintenant, je ne pouvais pas non plus découvrir son visage, et j'étais trop éloigné pour entendre les paroles précipitées qu'il prononçait à voix basse, mais je pouvais les suivre en quelque sorte dans les impressions qu'elles faisaient naître. Sa pensée semblait se peindre sur la figure de celui qui l'écoutait. La surprise, la joie s'y succédèrent avec une énergie et une rapidité qui n'appartiennent qu'à notre Espagne. Ce langage avait tant de clarté que je compris à l'instant qu'un grand malheur était arrivé à vos armes. L'inconnu s'élança sur un magnifique cheval de bataille que lui amenait un page à grande livrée ; j'appelai l'homme qui me servait, espèce de gracioso intelligent et fanatique, dans l'espoir d'éclaircir mes craintes. Je lui demandai, par un mouvement irréfléchi, si ce n'était pas le colonel, et, comme on disait maintenant, le général don Alonso que

je venais d'apercevoir. Je fus ébranlé du oui qu'il me répondit sans se troubler, et tous mes efforts pour en apprendre davantage le trouvèrent impassible. Il accumulait d'ordinaire autour de ses hôtes les récits, les quolibets, les questions, les sarcasmes. Dans ce moment, sa réserve fut seule à le trahir. Une secrète joie brillait à travers son silence; ses réponses avaient quelque chose d'insouciant qui ne m'empêchait pas de remarquer combien ma conversation lui était importune. Il ne se ranima, au moment de me quitter, qu'en repoussant avec un sourire quelque disposition prévoyante que je lui commandais. « Vraiment? me « dit-il, des projets de huit jours! vous êtes donc bien as- « suré que les schismatiques et les renégats vivront en- « core en ce temps-là? » — Ce langage familier peut surprendre un Français; mais en Espagne, où il n'est resté quelque trace des anciens prestiges qu'autour du trône, l'égalité a pénétré si avant dans les usages, qu'à table les domestiques prennent part à la causerie commune, et au théâtre vous les verrez installés dans la même loge que leurs maîtres, si toutefois le séjour de vos armées n'a pas changé les vieilles habitudes.

« Le ton inusité des dernières paroles leur donnait un caractère menaçant; bientôt je vis un mouvement de maison en maison dont je compris trop bien le sens. Une nouvelle hostile courait, comme l'étincelle électrique, d'un côté jusqu'au Prado, de l'autre jusqu'aux portes du palais.

« Je sortis : il me semblait voir une satisfaction intérieure percer sur les visages. J'entrai dans une boutique de la Puerta del Sol; le maître du logis, vaniteux Castillan, que la constitution de Bayonne avait conquis à Joseph, ne parlait plus de ce pacte salutaire qu'en accompagnant chaque éloge d'une censure ou d'une réticence; don Mathias, qui se trouvait là, pérorant suivant son usage, accusait tout haut, pour la première fois, les lois nouvelles de nous faire une part de liberté moins grande que les institutions tombées en désuétude sous la maison d'Autriche.

« Le père de Matéa s'offrit à moi; il s'informa de mes sentiments, et, les trouvant d'accord avec les serments que nous avions tous prêtés, il parut arrêter sur ses lèvres un secret prêt à se trahir. Il voyait avec colère le roi s'appuyer sur l'ancienne aristocratie, ouvrir ses conseils aux ministres de don Fernand, composer son cortége de tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi nous.

« Toute illusion, me dit-il, doit être dissipée. Quiconque « n'apporte que la recommandation du mérite, rencontre « avec peine les regards de ces princes parvenus. Ils ont « besoin d'avoir autour de soi des titres fastueux et des cé- « lébrités héréditaires. Cherchons une arène où nous soyons « sûrs de ne rencontrer ni ducs ni rois. Celle des grands « dangers, des grands efforts les aura bientôt lassés. Ma « résolution est arrêtée; je ferai tout pour que l'Espagne « rejette derrière les Pyrénées les étrangers qui osent lui « apporter des lois. Nous aurons gagné à leur invasion « l'avantage de mettre en jeu les masses, et de constituer « un gouvernement établi d'après les principes du contrat « social. L'interrègne aura eu cela d'excellent. On verra ce « que peut une nation sur qui ne pèse plus le fardeau d'une « tête couronnée. »

« Don Fray Isidro vint à nous; il m'entraîna dans l'hôtellerie où Domingo nous suivit, et, prenant mes mains dans les siennes : « Je vous apporte, me dit l'archevêque avec dou- « ceur, les paroles d'un frère. De grands devoirs ont empêché « l'admirable don Alonso de chercher vos embrassements : « il vient de traverser nos murs, volant au secours de la « Numance des temps modernes, l'immortelle Saragosse. »

— « L'imprudent! m'écriai-je. — J'aime cet effroi, mais « rassurez-vous..... — Il n'y a de péril que pour les traî- « tres, interrompit le Gaditan; le peuple est partout d'in- « telligence avec ses libérateurs. Si les Français avaient « prétendu saisir l'un des héros de l'Andalousie, nos rues « auraient été pavées de leurs cadavres. Madrid nous ap- « partient, non pas aux tyrans. » Un bras étendu vers

Domingo pour réprimer sa furie, l'autre appuyé sur moi, le vieux missionnaire se hâta d'ajouter : « Nous sommes « tous concitoyens ici; quelques dissentiments peuvent « nous partager; mais la voix de l'Espagne sait, par-dessus « tout, se faire entendre : voyez nos longues discordes, « mon cher Domingo! Cette voix sainte les a dissipées. « Elle dira, elle a sûrement dit bien des fois à notre frère, « que, lorsque des étrangers sont d'un côté, et de l'autre « la terre de nos aïeux, nous n'avons pas le droit de balan- « cer et de choisir. C'est Dieu même qui, en nous faisant « naître sous le ciel des Castilles, a choisi pour nous. » L'archevêque se tut. J'accusai les préjugés aveugles. « Ar- « rêtez, reprit-il avec une autorité paternelle; la patrie, « mon fils, est une religion. Il ne faut pas discuter contre « elle, mais obéir. Cette religion est comme celle de Jésus- « Christ; elle pardonne de longues erreurs pour un mo- « ment de repentir. Un frère vous appelle; venez, ne le « laissez pas rattacher seul une nouvelle gloire à l'illustra- « tion de vos pères. Il est à la tête d'une junte puissante; « des armées s'assemblent à sa voix. Vous souriez, téméraire! sachez que l'intrus n'a pas à jouir d'un long triomphe; il n'a vu ces murs que pour y trouver la mort ou « l'ignominie! La nation tout entière ne forme qu'un faisceau. Elle connaît les droits que Dieu lui a donnés; tout « entière elle court aux armes pour les défendre. Un peuple qui a la foi est plus fort sur les champs de bataille « que des armées dont toutes les pensées et toutes les espérances sont de ce monde. On avait trop oublié quel « poids le crucifix met dans la balance des choses humaines, et peut-être le ciel permet-il que les loups ravisseurs « inondent nos cités pour que nous donnions un grand « exemple à l'univers. On verra ce que peut l'Évangile « contre des sénatus-consultes. »

« Je rappelai la longue décadence de la monarchie, les maux qu'elle avait soufferts, ceux qui l'accableraient encore si les insurgents pouvaient triompher, c'est-à-dire assurer la

restauration du despotisme et de l'ignorance. « L'ignorance « et le despotisme! s'écria le négociant, c'est là une des « plus insolentes prétentions des Joséphinos. Suis-je, par « hasard, un ennemi de la philosophie et de la liberté, un « esclave de la superstition et du *favoritisme?* » — Le pontife calma encore l'impétuosité andalouse de Domingo. « Fray Pablo, continua-t-il, oublie que la Péninsule est « unanime dans le vœu d'obtenir un gouvernement sage et « réparateur. Nous sommes tous chrétiens, et c'est le chris- « tianisme qui a détruit l'esclavage sur la terre; nous som- « mes tous Espagnols, et nous ne voulons plus qu'une Marie- « Louise ou un Godoy nous vendent à l'étranger. Notre « premier soin va être de rassembler les Cortès, d'établir « des barrières contre le despotisme ministériel qui nous a « perdus; seulement nos lois seront fondées sur les tradi- « tions nationales; leurs bienfaits ne seront point des ap- « pâts-trompeurs, leurs déclarations des mensonges, et un « conquérant ne les tracera pas à la pointe de son épée. » — J'opposai à ces folles promesses de deux factions ennemies le tableau des scènes de meurtre déroulées, depuis deux mois, devant nos regards. « Qui a reçu la mort, répondit le « Gaditan, dans les entraînements de la plus légitime indi- « gnation dont se soit jamais gonflée la poitrine d'une nation? « des traîtres, des ennemis du peuple, des complices de « l'usurpateur de nos droits, à tout le moins des tièdes, in- « dignes de vivre s'ils pouvaient hésiter entre l'honneur et « l'infamie! Le dernier supplice est peu de chose pour de « tels forfaits. — Hélas! poursuivit le prélat, hommes fai- « bles et passionnés que nous sommes, quelle cause em- « brasserait-on si on voulait attendre qu'il y eût une « opinion que des crimes n'eussent pas appuyée ou plutôt « compromise? Cette fois, qui doit répondre, devant Dieu « et devant les hommes, des torts de quelques populations « exaspérées, sinon ceux qui les ont abandonnées à elles- « mêmes pour faire alliance avec l'ennemi public, ceux « qui parlent d'attentats et ne rougissent pas de prêter

« leur assistance au plus grand de tous, à la spoliation de « leur roi, à l'asservissement de leur pays, au scandale de « la perfidie et du brigandage sur les trônes? »

« Ici, j'invoquai ce temps, peu éloigné encore, où un pouvoir, maintenant objet de tant d'anathèmes, recevait les serments de l'illustrissime, de l'excellentissime Fray don Isidro et les miens. Je lui parlai de la consécration divine que notre religion sainte donne aux puissants de la terre : je rappelai l'*omnis potestas est à Deo*. — « Bri- « sons là, repartit le Gaditan qu'irritait cette longue discus- « sion. Nous avons courbé la tête quand nous ignorions le « secret des infamies de Bayonne, quand nous n'avions pas « assisté aux assassinats du 2 mai, quand nous n'espérions « pas le réveil d'un peuple endormi trois cents ans. Tout « est changé. Si l'Être-Suprême a fait le pouvoir de l'em- « pereur, il a aussi fait celui de l'insurrection triomphante. « Sachez.... » Un regard du prélat arrêta les paroles de don Domingo. — « Je vois trop, répliquai-je, que les armes « françaises ont rencontré un revers; la Providence qui « veille sur nos destinées se chargera de le réparer. Le ciel « fera une différence entre les hommes dont les opinions « dépendaient du sort des combats et ceux qui n'ont eu, « depuis le commencement de nos troubles, qu'une manière « de sentir. Je déplore les discordes de la grande famille « espagnole; je donnerais mille fois ma vie pour nous voir « tous réunis sous les mêmes bannières. Mais alors même « que je voudrais passer sous les vôtres, je ne choisirais pas « le jour où vous triomphez; je ne donnerais pas à la re- « nommée le droit de répandre que des Espagnols déser- « tent à la suite de la Fortune! » Les deux vieillards me quittèrent. Le Gaditan avait l'imprécation à la bouche; l'archevêque, en franchissant le seuil, poussa un soupir. — « Mon fils, me dit-il, souvenez-vous qu'ici le succès est la « justice. Quand il s'agit du sort d'un peuple, sa volonté est « quelque chose : car c'est précisément sa volonté intrépide « et héroïque qui fixe la victoire. »

« J'allai à la cour; la sécurité y régnait. Mes questions, mes doutes, sans réussir à ébranler une confiance opiniâtre, rendirent mes sentiments suspects. Sur le bruit de mes alarmes, une exaspération nouvelle anima la comtesse, et plusieurs partisans décidés de Godoy s'associèrent, pour me perdre, à ses efforts. Soit qu'ils haïssent encore, dans le salon de Joseph, mon ancien attachement au prince des Asturies; soit que, redoutant par dessus toutes choses le retour de don Fernand, ils s'indignassent d'entendre mes sollicitudes ébranler leur foi dans l'éternelle durée du nouveau pouvoir, ils allaient dénonçant partout ma défiance comme une apostasie.

« Un jour et un autre encore s'écoulèrent. La nouvelle hostile était connue, était fêtée sous le toit le plus misérable des faubourgs; le *Te Deum* retentissait sous la voûte de tous les temples; et le palais ignorait un désastre par lequel l'Espagne échappait à Joseph, et peut-être le monde à Napoléon.

« Cependant le peuple ne put si bien garder son secret, qu'il ne finit par arriver à l'oreille de quelques courtisans : tous le surent. L'un d'eux osa instruire le prince; le monarque surpris amusa son cercle d'un rare exemple de crédulité : un officier lui avait annoncé le matin que vingt-cinq mille des vieux fils de la Victoire venaient de mettre bas les armes devant les bandes insurgées! Tous les auditeurs du prince connaissaient l'événement dont le récit lui avait paru une fable ridicule : ils échangèrent entre eux des regards déconcertés, et leur silence sembla confirmer sa gaieté railleuse. Tel est le privilége des trônes! La vérité, triste étrangère, n'arrive pas si haut, et elle ne saurait essayer de forcer les barrières sans qu'on ne la traitât en coupable de lèse-majesté. Hélas! moi, comme tant d'autres, j'ai bien souvent reproché avec un fier dédain le manque de lumières aux princes des vieilles races. On écrit des histoires saturées de ce sentiment. Quel souverain légitime eût été plus aveugle et aussi ridicule que ce roi d'hier?

« Enfin, le roi sut quelle fatalité avait flétri vos aigles aux pieds de la Sierra-Moréna. Dans ce siècle de triomphes,

une armée française de trois divisions passa sous les Fourches Caudines; l'empire eût ce spectacle que l'ancienne monarchie n'avait jamais donné. Nos soldats sans discipline, nos paysans sans armes le virent et ne le croyaient pas. Castaños eut tous les honneurs de ce prodige, et le Suisse Reding en avait, dit-on, partagé le mérite. Dans le nombre des jeunes chefs que l'insurrection rangea depuis ce jour parmi les héros, se trouva mon frère : le nom d'Alonso devint illustre. Le parti anglais a fait de la journée de Baylen un bruit immense; les événements qu'elle entraîna ont donné gain de cause à ce parti. Cependant, voici toute sa gloire : désarmés par une capitulation coupable, les hommes d'Austerlitz se rendirent, et la plupart furent égorgés. Napoléon semblait n'avoir étendu sur nous la main que pour trouver dans nos provinces un second Trafalgar.

III.

« Le prestige de vos armes une fois détruit, la révolte devait prendre un élan que rien ne put arrêter. Le clergé régulier se mit à multiplier les miracles en exaltant le plus grand de tous, celui de vos revers. Un peuple crédule vit la réprobation du ciel attachée à vos enseignes : ce peuple, que le moindre échec surprend sans l'abattre et que le moindre succès enivre sans l'étonner, crut que partout vos armées tomberaient devant le bruit de ses clairons. La Providence sembla vouloir donner raison à ces folies. Les armes françaises fléchirent partout à la fois. Un autre désastre les atteignit à la surprise du monde. L'ambassade du comte de Toréno, les efforts du jeune Martinez de la Rosa, l'aspect enfin de nos armements avaient déterminé l'Angleterre à hasarder une armée britannique en face de ces bandes terribles de l'empire. Elle avait paru en Portugal, sur le théâtre des infractions altières au traité de Fontainebleau. C'était dans le duel des deux puissances, leur première rencontre. Il fallait à l'empereur la première victoire. La Providence la lui refusa, comme elle devait plus tard lui refuser la der-

nière. Parmi les généraux anglais, figurait ce jeune sir Arthur Wellesley, l'adversaire prédestiné de Napoléon. Le général Junot, privé de tout, entouré, ne pouvant combattre, capitula honorablement. Mais enfin, dans le même quart d'heure, l'Europe vit deux armées françaises de vingt-cinq mille hommes mettre bas les armes. La victoire n'était pas propice aux actes de Bayonne.

« Ce ne fut pas tout. Dans le même temps, un premier assaut de vos intrépides soldats avait échoué devant Saragosse. Un second, qui emporta une moitié de la ville, au milieu du sang et des ruines, allait se perdre, avec tous ses résultats, dans le mouvement général de retraite de vos armées. Le marquis de Palacios arrivait des îles Baléares pour faire lever, de concert avec le comte de Montijo et le comte de Caldagues, le siége de Gironne et celui de Taragone. Déjà on savait que l'armée du marquis de la Romana, depuis longtemps perdue au fond du Danemark, après s'être échappée d'île en île jusqu'en Scanie, avait paru tout à coup sur nos rivages à bord des flottes anglaises, et il n'y avait pas assez d'enthousiasme dans les âmes espagnoles pour célébrer ce prodige. Le roi Joseph n'attendit pas cette longue suite d'incidents funestes pour parler de départ. Baylen avait suffi. Il se sentait emprisonné dans Madrid. Le duc de Rovigo, le vrai lieutenant de l'empereur, souscrivit aux vues d'évacuation. Il allait ramener le roi qu'il nous avait donné, le long de cette même route par laquelle il enlevait, au prix de tant d'astuces, le roi Ferdinand VII, quatre mois auparavant. Cette retraite désastreuse était le pire des revers. La cour, presque entière, déserta. Il y eut des défections jusque dans le conseil des ministres. Le marquis de Cévallos et un autre donnèrent le signal. Le duc de l'Infantado, le duc d'Ossuna, le duc de Médina-Cœli, le duc de Hijar, le comte d'Altamira, le prince de Castel-Franco, tous les membres de la junte de Bayonne, tous les captifs, il faut le dire, d'un pouvoir réputé invincible, rompirent leurs chaînes. Joseph avait noblement au-

torisé leur résolution. Il comprenait que des actes tels que ceux de Bayonne avaient pour condition la victoire; la grandeur de la défection était couverte par la grandeur de la lutte où tous ces personnages s'engageaient. Napoléon, en les frappant de décrets de proscription, fit voir combien il ressentait cette condamnation de ses actes et ce défi à sa fortune. Par là il rendit plus cher aux Espagnols ce renfort de noms illustres. Au bout de quelques semaines, le duc de l'Infantado était général en chef des armées de l'insurrection.

« Il arriva ainsi promptement que la noblesse espagnole, après avoir généralement adhéré à l'idée d'un gouvernement réparateur et pondéré, se trouva ralliée partout au mouvement qui y coupait court. Elle prit largement sa part des sacrifices et des périls. Elle fit corps d'un bout de l'Espagne à l'autre, avec les classes inférieures, et au fond, c'était tout simple.

La liberté est, après le pouvoir, la meilleure chose de ce monde, parce qu'elle est ce qui lui ressemble davantage : elle étend au grand nombre les bienfaits que le pouvoir restreint à quelques hommes. L'un et l'autre élèvent les intelligences et les âmes de ceux à qui le sort les fait échoir. L'un et l'autre manquent depuis trois siècles à nos grands seigneurs; aussi la plupart sont-ils peuple par les mêmes habitudes, les mêmes idées, la même piété minutieuse et fervente, le même respect pour les influences monastiques et royales. Ils avaient également en eux *ce point d'honneur* national, irréfléchi et exalté (*pundonorosa nacion*, disons-nous), que les procédés de Napoléon avaient si malheureusement blessé au plus vif des sentiments espagnols. Ils n'étaient donc en rien dépaysés dans les rangs de l'insurrection. Tout au plus s'étonnèrent-ils d'avoir pour rivaux de commandement un contrebandier, un moine, un forgeron, qui ne consentaient pas toujours à céder les postes que leur avait déférés le hasard; mais, une fois engagé, on ne recule pas, et, si l'insurrection se fortifiait peu par le concours des noms illustres, elle s'ennoblissait : c'était un manteau ducal jeté sur des horreurs

jusque-là trop révoltantes pour ne pas ruiner la meilleure cause.

IV.

« Les projets de départ n'étaient pas publics encore. L'irritation du revers exaspéra, comme il arrive toujours, les défiances et les haines. Matéa s'affermit dans la pensée de ma trahison; ses dénonciations trouvèrent des échos; le pouvoir désespéré fut crédule, et je me vis jeté dans la prison de la couronne : c'était là une de ces satisfactions que s'accordent toujours les vaincus; ils trouvent moins humiliant et plus commode de s'en prendre à de petites causes que de reconnaître les grands mobiles des décisions du sort.

« Tandis que l'autorité me frappait comme un ennemi, le concierge et l'aumônier de la prison ne virent en moi qu'un complice connu de la révolution. J'eus pour demeure un étroit cachot où arrivait à peine la clarté du jour. Un homme se débattait dans un coin contre la chaîne qui l'y tenait attaché. Par un jeu bizarre de la fortune, il se trouva que c'était moi-même qui, auparavant, l'avais fait jeter dans ce lieu désolé où je venais le rejoindre : c'était le *justicier*, brigand qui, après avoir rendu terrible ce nom dont il se parait, s'était laissé surprendre, fumant avec audace au milieu de la Puerta del Sol : il osait venir, jusque sous nos yeux, lever des soldats.

« J'arrivai auprès de mon compagnon d'infortune, irrité de mon malheur, et disposé, je l'avoue, à détester les ingrats qui me donnaient des fers. En écoutant cet homme, en voyant quel sort sa rage réservait à ce qu'il appelait des traîtres, quels attentats il méditait au sein même de son impuissance, je sentis plus que jamais qu'il n'y avait de salut pour l'Espagne qu'à l'ombre des bannières auxquelles je m'étais attaché. Mes injures s'effaçaient devant un intérêt plus cher : le parti de la multitude ne pouvait présenter à mon pays que malheur et crime.

« Je voulus profiter des moments de la prière, afin de

calmer ce furieux. Mais non! après des heures qu'il employait à l'invocation de toutes les choses sacrées, il se relevait de terre pour passer d'un recueillement profond à de plus fougueux emportements. Mes paroles de modération et d'humanité le révoltaient comme sacriléges; il semblait puiser dans sa ferveur même une nouvelle soif du sang des hommes.

« Le second jour de ma captivité, la porte roula tout à coup sur ses gonds; une femme se précipita avec des pleurs de joie et d'amour dans les bras du chef de quadrille, qui, en la pressant contre sa poitrine, ne put empêcher aussi quelques larmes de courir à travers les rides de son visage farouche. Ils restèrent tous deux muets longtemps; enfin : « Je t'ai donc revu, mon Bartolomé! s'écria la jeune femme, « et c'est pour ne plus te quitter. — Ne plus me quitter! « toi aussi, tu dois mourir? » répliqua l'Aragonais avec un calme que je ne lui avais pas vu encore. — « Non, non, « nous ne mourrons pas; tu vivras : crois la Salvadora, que « le sort n'a jamais trompée. — Jamais! et je suis dans ce « cachot, et j'attends d'heure en heure la mort que les « monstres me préparent : et tu m'avais promis des succès, « des honneurs, de la gloire! Je ne regrette pas ce que j'ai « fait pour Dieu et don Fernand : je le ferais encore! Notre-« Dame del Pilar m'est témoin que je voudrais pouvoir dé-« chirer les entrailles des traîtres! Mais je sais ce que vaut « ton art schismatique; tes prédictions ne m'abuseront plus. « Souhaitons seulement que nos frères nous vengent, et « disposons-nous à bien recevoir la couronne du martyre. « — O mon ami, mon art est plus vrai que tu ne penses; « apprends que les soldats de la sainte cause ont dés-« armé cent mille de ces *singes*[1] perfides, qui n'ont de « l'homme que la figure, mais pour ce qui est d'une âme, « n'en ont pas plus que des vers de terre, des juifs et des « hérétiques. Au lever du jour, hier et ce matin, la sta-

[1] Nom que le peuple donnait aux Français.

« tue de saint Isidore a entonné le *Hosanna in excelsis;* « tout Madrid l'a entendu. Nos libérateurs arrivent. Bien« tôt, demain peut-être, ils seront dans ces murs; seule« ment il faut que tu vives jusque-là, et c'est aujourd'hui « que les mécréants disent qu'ils te jugent. — Eh bien! « qu'espères-tu? que veux-tu? comment es-tu là? qu'as-tu « fait de nos enfants? — J'ai su ton malheur, j'ai mis ces « chers anges en sûreté, et je suis accourue. J'ai pensé à la « maîtresse de ta nièce Inès, à cette femme qui a tout trahi, « sa religion, son pays, son roi; mais n'importe, si Dieu « permet qu'il y ait des méchants, c'est sûrement pour le « salut des bons. En possession de tous ses secrets, je ne « suis pas embarrassée pour lui adresser des menaces qui « l'épouvantent; j'ai exigé qu'elle m'ouvrît ton cachot. « Elle a promis au chef des infidèles que je saurais te « résoudre à nommer tes complices, à dévoiler les mys« tères de la bonne cause. — Malheureuse! — Arrête! il ne « s'agit que de gagner du temps, de tromper les hérétiques, « d'amuser leur colère par des révélations inutiles. — Quoi! « tu veux racheter ma vie par des mensonges! Va, tu es « bien une fille des Gitanos, race qui sait tuer et ne sait pas « mourir. »

« L'Aragonais n'avait prononcé ces derniers mots qu'avec fureur : il saisit sa femme, et parut prêt à l'étouffer. Je m'élance pour lui disputer sa victime. « Que faites-vous? « s'écrie aussitôt la Gitana, en tournant contre moi sa co« lère. Pensez-vous qu'un nœud légitime ne m'unisse pas « au général don Bartolomé? Sachez que je lui appartiens « devant Dieu. L'usage qu'il fait de sa puissance ne re« garde personne, si ce n'est la reine des anges. Vous, vivez « mille années, et laissez-nous en paix. » Puis, s'adressant avec une douleur passionnée à son mari qui, loin d'être désarmé, semblait vouloir l'accabler encore : « Ame de mon « cœur, lui disait-elle en pressant ses genoux, frappe, « frappe toujours celle que tu as tant aimée; mais ne l'aban« donne pas. »

« Un officier entra dans le cachot. « Je viens, dit-il à « l'Aragonais, recueillir les révélations que vous avez à faire, « ou vous conduire devant vos juges. — Emmenez-moi, « répondit le prisonnier sans s'émouvoir, je n'ai rien à vous « dire. — Mais vous avez des complices : il est des hommes « qui vous ont conseillé la révolte, et qui sans doute ont « payé vos attentats? — Si j'avais combattu pour le gain, « il vous serait facile d'avoir mon secret; mais l'appât de « l'or n'a jamais guidé mon bras. — Cependant, votre pro- « fession... — Je n'ai voulu que rester libre, me montrer « l'égal du monde entier, châtier la servitude des Castilles « et l'irréligion de ses maîtres. La mère de Dieu sait que j'ai « fait en conscience mon métier de justicia-mayor; il ne « me fallait rien de plus. Je n'ai pas cherché à amasser « pour mes enfants d'autres trésors que la foi et l'indépen- « dance de leur père. — Mais, repartit l'officier, si un sen- « timent d'honneur, si l'amour de la liberté vous ont fait « adopter la vie des brigands, pourquoi avez-vous pris les « armes contre le roi qui vous apporte tous les biens après « lesquels vous avez couru? Il vous assure que vous aurez « des concitoyens et plus de maîtres, des égaux et plus d'op- « presseurs. Abjurez votre emportement coupable, recon- « naissez votre souverain, méritez sa clémence par vos « aveux. » Ici le justicier frémit, ses traits étaient tendus et son œil enflammé. La Gitana éplorée faisait de vains efforts pour l'apaiser. — « Croyez-vous, reprit-il, que nous « ignorions quels biens le royaume catholique peut attendre « de gens qui ont tué leur roi et renié leur Dieu? Vous par- « lez de liberté, quand don Fernand est dans les fers! Vous « dites que vous êtes nos alliés, et vous avez surpris nos « citadelles, pillé nos églises, regardé nos femmes d'un œil « d'envie! Vous avez attaqué, ce qui est pis encore, vous « avez outragé tout Espagnol dans ses rois! Vous allez nous « faire perdre nos royaumes d'Amérique, après nos flottes « ensevelies à Trafalgar! Vous nous avez tous, autant qu'il « était en vous, assassinés au 2 mai! Le sac de Cordoue,

« croyez-vous que je n'en aie pas au cœur des plaies éter-
« nelles? Il y a guerre, guerre à mort entre nous; mais c'est
« vous qui devez périr; car nous croyons en Dieu! »

« L'officier semblait interdit de cette éloquence d'un homme sans culture. Le brigand fut entraîné; la Bohémienne resta dans le cachot. Elle était à genoux, priant et pleurant; ses larmes ruisselaient sur le chapelet qui courait dans ses doigts. Elle pressait avec amour contre ses lèvres une figure de saint Barthélemi, en sollicitant de son intercession la vie de l'homme qui lui était cher, et ne faisait trêve quelquefois à ses invocations que pour menacer le saint de le briser comme verre s'il n'exauçait pas son désespoir. Cette jeune femme était tantôt livrée à une douleur sans consolation; tantôt elle relevait la tête et regardait le ciel, puis elle disait : « Je ne saurais me tromper; j'ai bien calculé les nom-
« bres. La France sera écrasée, le justicier aura des grades
« et des honneurs; nos enfants... » Et, tandis qu'elle souriait à cet avenir, si un bruit venait à se faire entendre, elle tressaillait, pressait son crucifix et s'abandonnait à la désolation. Une nuit se passa ainsi. Sa douleur ne faisait que s'accroître; je voulus ranimer son courage, et lui présenter des chances de salut. Jamais je n'oublierai le regard qu'elle tourna sur moi : il éclaira les ténèbres où nous étions. Elle semblait vouloir arracher à mon âme toutes ses pensées, ou à mon destin tous ses secrets. Puis, après un moment de silence : « Gardez vos douces paroles, me dit-elle; je vous
« trouve un air d'Iscariote trahissant son divin maître...
« Révérendissime Fray Pablo, » ajouta-t-elle en se réfugiant avec effroi dans le fond du cachot, « vous me faites horreur,
« vous n'êtes qu'un traître, un parricide! »

« Ces mots m'accablèrent : les tristes dispositions de mon âme avaient sans doute préparé mon esprit à l'impression que je reçus. Tous mes membres étaient glacés : ma pensée semblait l'être aussi, lorsqu'un bruit confus, au milieu duquel se distinguaient les cris de *vivent les Bourbons!* et *mort aux parjures!* vinrent m'arracher à mon abattement.

V.

« Après dix jours de résidence, Joseph et son armée avaient quitté, durant la nuit, la capitale des Castilles. Il partit avec l'armée, et partit en fugitif. Tout manqua à ce départ. Dès qu'on avait vu les premiers apprêts, toutes les charrettes furent brûlées dans toutes les maisons, de peur qu'elles ne fussent requises pour le service des Français. Tous les domestiques espagnols du roi, de la cour, des états-majors français disparurent. Madrid, qui s'était endormie sous les lois d'un gouvernement régulier, se réveilla livrée à toutes les fureurs d'une multitude que nul frein ne réprimait plus. Peu après, les portes de la prison tombèrent brisées. Un grand flot de lumière et de peuple pénétra en même temps dans ma sombre demeure; tous les hôtes de cette geôle populeuse, la plupart souillés de forfaits ou de délits ignobles, sortirent en triomphateurs de ce lieu où ils étaient entrés en coupables. Le peuple saluait dans chacun de nous une victime de la tyrannie française. Mon vêtement me signala d'abord au respect de tous, et des salves de *vive le bien-aimé Fernand!* m'accueillirent. Mais la Gitana était à mes côtés. Ses emportements ne trouvèrent pas assez d'outrages pour me dénoncer à la haine publique. Grâce à elle, mon nom vola de bouche en bouche avec mille récits divers de ce qu'on appelait mes attentats. J'avais trahi don Fernand, incendié le royal monastère de San Lorenzo, judaïsé avec les Mamelucks, présidé aux assassinats du 2 mai.

« En ce moment, un peuple immense se portait sur le Buen-Retiro, ivre de fureur et de joie. C'était là qu'avaient péri, comme on disait, les héros de l'indépendance, Daoïz et Velardé, les deux premières victimes du monstre Murat. On disait que là les Français, maîtres des hauteurs, s'apprêtaient à vomir sur la ville l'incendie et la mort. Je fus entraîné pour recevoir les premiers coups de ceux en faveur de qui j'avais renié la Vierge Marie, mis ma sœur à mort et

apostasié publiquement. Cette foule, composée de militaires et d'artisans, de manolas et de dames du haut parage, de religieux de tous les ordres, de citoyens de toutes les provinces, avait, dans l'uniformité de ses impressions, à travers la diversité des rangs, des costumes et des âges, une attitude terrible. Le nom du bien-aimé Fernand, ceux des vainqueurs de Baylen, étaient mêlés aux imprécations homicides, et j'entendais la gloire d'Alonso célébrée par les mêmes bouches qui me maudissaient.

« Je voulus invoquer la protection de sa renommée : — « Toi, son frère! répondit un Andaloux frénétique; « oui, comme tu l'étais de la marquise, une vraie sainte « et martyre dont les monstres ont caché le tombeau parce « qu'il ferait des miracles! Digne allié des singes du « Nord, tu n'as du héros de la Sierra-Moréna et de l'hé- « roïne du 2 mai que la ressemblance, comme tu n'as « d'un religieux que le vêtement. Les Français seront des « chrétiens tels que nous, avant que don Alonso consente « à te nommer son frère. » — Bientôt une voix crie : « A la « place de la Cebada! » Toutes les voix répètent cet arrêt de mort, et je suis entraîné, au milieu d'un peuple qui, après les premières expressions de son bonheur, venait de reprendre le morne silence dont il avait l'habitude. Les manteaux bruns marchaient aussi calmes que s'ils n'eussent pas ressenti une vive satisfaction et médité un grand crime. Tout à coup, au moment où nous traversions la place de l'Ayuntamiento, j'étais au pied de la tour dans laquelle l'empereur Charles, déshonorant sa victoire, laissa gémir François Ier captif : la cloche de Saint-Isidore se fait entendre. Le premier coup est suivi d'un second, puis d'un troisième, et la multitude tombe agenouillée. C'était l'*Angelus*. Mais la prière ne désarme point sa fureur. Un capucin se relève le premier : « Dieu vous défend, dit-il d'une voix tonnante, de « suspendre plus longtemps ses vengeances; c'est la face « contre terre, en le traînant par les pieds, qu'il faut con- « duire l'apostat au supplice. » On appelle cela *arrastrar*. Le

mot court dans toutes les bouches, et cette sentence affreuse ne rompt qu'un moment le silence public. Des femmes, ne dirais-je pas plutôt des furies? accourent, et avec un accent, un regard, des convulsions effroyables : « Lâches, dit une « d'entre elles que le capucin ne quittait pas, vous n'avez « pas le cœur de voir mourir un homme! Prenez nos bas- « quines et nos mantilles; laissez-nous faire, nous qui ne « craignons pas de tuer un ennemi de Dieu et du bien-aimé « Fernand. » A peine elle a dit, que la Gitana, qu'une heure auparavant j'avais vue connaître l'amour et la douleur, furibonde maintenant et inexorable, se jette sur moi comme altérée de mon sang, et impatiente de me déchirer. J'étais perdu si les portes de l'hôtel municipal ne s'étaient ouvertes alors à grand bruit. L'ayuntamiento parut. Le corrégidor marchait en tête; les alguaciles à cheval, les membres du conseil suprême, quelques grands qui, la veille, servaient la table de Joseph, grossissaient le cortége. Le marquis d'Astorga, en sa qualité d'alferez mayor, fermait le cortége, portant la bannière de la monarchie, et elle ne pouvait certes reposer dans de plus nobles, ni de plus dignes mains. La procession triomphale fut saluée de bruyantes bénédictions. Ce concert n'était interrompu que par les outrages qu'on adressait de tous côtés au conseil de Castille comme au complice des crimes de Marie-Louise et de Godoy, et au servile instrument, disait-on, des attentats du monstre du 2 mai et de l'ogre de Corse. On parvint sur la place Mayor : là, les autorités municipales proclamèrent don Fernand roi des Espagnes, et déclarèrent, à son de trompe, la guerre à mort au peuple français. L'avouerai-je? Cette simple cérémonie, cette audace, ces pleurs de joie que versa tout un peuple en écoutant la formule solennelle, ces serments de vaincre ou de périr, ces embrassements d'une foule qui sembla un moment ne plus connaître que de nobles émotions, ces noms qui me furent, qui m'étaient si chers encore, et que des milliers de voix portaient aux cieux parmi des fanfares; tout me fit oublier jusqu'à mes périls, et je partageai l'at-

tendrissement public. La cérémonie terminée, le capucin, la Gitana, une vieille femme dont le couteau menaçant me poursuivait partout, eurent soin de rappeler à la multitude l'arrêt qu'elle avait porté. Le corrégidor demanda la cause du tumulte; un jeune homme, couvert de haillons, prit la parole, comme si les assistants la lui avaient décernée, et dit, avec cette voix sonore, cette facilité méridionale que les étrangers admirent : « Seigneur, le peuple de Madrid a saisi un traître, un secrétaire d'État de l'intrus, « et nous allons lui infliger le châtiment de ses crimes. Nous « invitons Votre Excellence à se rendre en corps à la place « de la Cebada, pour voir exécuter ce parjure qui a renié « Dieu, le roi et la patrie. » Une acclamation sanctionna ce discours; mais le corrégidor étendant la main : « Magnanimes citoyens, dit-il, vous avez des magistrats pour « exécuter les lois et punir les coupables. Allez dans vos « demeures célébrer en paix ce grand jour, qui va permettre à la nation affranchie de constituer un gouvernement central, de s'assembler en cortès, et d'établir une « véritable constitution, une constitution sincère, généreuse, espagnole surtout et catholique, dont les garanties « nous préserveront à l'avenir du retour de semblables calamités. Ne souillons pas nos lauriers d'un sang impur. « Héroïques par nos victoires, soyons-le par notre bon « ordre; que votre soumission aux autorités légitimes « montre à l'Europe, qui a les yeux sur nous, que vous « êtes les vassaux obéissants de notre seigneur bien-aimé « Ferdinand VII de Bourbon, que Dieu garde éternellement! »

« Deux alguaciles, écartant la foule avec leur baguette blanche, me firent reprendre le chemin de ma prison. Je remarquai partout de jeunes hommes, des enfants, des vieillards alignés qui étaient formés en bataille, et essayaient d'apprendre à manier la première arme qu'ils avaient rencontrée. Un soldat invalide, un religieux quelquefois, instruisaient ces volontaires d'un jour. Lacédémoniennes à

leur insu, les mères louaient, en pleurant, cet enthousiasme guerrier.

« Au moment d'entrer dans la prison, don Fray Isidro m'aperçut. Il s'avançait, reconnaissable au chapeau vert à larges bords, à sa croix pastorale, et plus encore au respect qui ouvrait devant ses pas les rangs pressés des Madrilègnes. Il fit un signe, et le groupe ennemi qui restait attaché à mes pas s'agenouilla. Le prélat leur parla le langage de l'Évangile, les bénit et m'emmena. La Bohémienne osa seule protester, et d'un ton prophétique : « Seigneur, » s'écria-t-elle en s'éloignant à grands pas, « votre seigneurie illustrissime « se repentira d'avoir sauvé ce traître, ce parricide ! »

VI.

« J'arrivai à la demeure du pontife; sa charité me prodigua les soins qu'exigeait mon accablement autant que mes nombreuses blessures; ses mains étanchèrent le sang dont j'étais couvert; pendant ce temps, le peuple, irrité de la victime qui lui avait échappé, rencontra, loin de l'œil des magistrats, un vieillard, don Luis de Viguri, créature de Godoy, et partisan supposé du roi Joseph. Il fut impitoyablement massacré. Les scènes de carnage étaient un simple jeu pour nos populations à demi-barbares. Le sang avait coulé ainsi, à la première émotion, dans toutes nos cités. Un peuple qui a pour fêtes les courses de taureaux, qui s'est accoutumé à ces spectacles atroces, qu'on a élevé à en jouir avec ivresse, doit se plaire au meurtre, s'y livrer dans toutes ses ivresses et toutes ses colères. L'espoir de voir le génie de la France proscrire ces horribles jeux, effacer pour jamais ce dernier reste des abominations de l'amphithéâtre, mettre dans nos mœurs l'humanité française à la place de la barbarie païenne, le génie chrétien et ses nobles exercices de l'esprit et de l'âme à la place du génie musulman et de sa grossièreté fatale; cet espoir était une des pensées qui m'avaient le plus réellement fait accepter la fortune des Bonaparte.

« Fray Cayétano avait vu le triste spectacle du meurtre de don Luis de Viguri. Il entra, trouvant évidemment tout simples ces attentats contre des hommes qui avaient voulu, disait-il, transplanter parmi nous les maximes et les pratiques de la révolution française. Je vis trop à qui s'adressaient ses outrages. « Votre paternité sait mieux que moi, répondis-je « sans m'émouvoir, dans quels rangs prennent place aujour- « d'hui les hommes qui prétendent bannir Dieu du ciel et les « rois de la terre. C'est d'accord avec vous et à votre ombre « qu'ils travaillent à détruire l'édifice que nous entreprenons « de fonder. Par l'empereur et par nous, la royauté, le sacer- « doce, l'aristocratie seraient restés debout. Napoléon a pu « seul vaincre une hydre jusqu'alors indomptable, seul ré- « tablir la religion, la monarchie, la noblesse, sur un sol qui « les avait repoussées quinze ans. Sans ce grand homme, « suscité par la Providence pour rappeler les peuples sous « le joug d'institutions fortes et sages, c'en serait fait en « France de l'autel, aussi bien que du trône. En déchaî- « nant la révolution dans notre patrie, vous nous prépa- « rez tous les maux auxquels nos voisins viennent à peine « d'échapper.

« Fray Cayétano portait sur son visage l'expression d'une indignation croissante; le prélat se taisait aussi : sa main agitait la Toison d'or sur sa poitrine. Tout son air annonçait un combat de sentiments et de pensées contraires. Au bout d'un moment, il se leva, nous offrit des cigares, alla chercher le réchaud de fer pour l'allumer, et de l'eau fraîche avec des *azuearillas*. « Bonaparte, dit-il alors de sa voix « la plus calme, Bonaparte est dans le royaume catholique « et sera partout peut-être le champion de l'impiété; il at- « taque au Vatican, il frappe, il dépouille le représentant « de Notre Seigneur Jésus-Christ en ce monde. Parmi nous, il « prétend porter ses mains sur l'arche sainte; il menace les « ordres religieux : c'est déchirer l'Évangile à la manière « de la Convention. — Seulement, s'écria le père provin- « cial, le monstre est plus facile à détruire. Maintenant il

« n'a qu'une tête. Une fois sa puissance renversée, nous « nous souviendrons, j'espère, du temps où la nation était « régie par des assemblées qui s'appelaient des conciles[1]. « Qu'ont fait, depuis lors, les nobles et les rois? Nous per- « dant et se perdant eux-mêmes, ils ont prétendu opposer « l'épée à la croix, la couronne à la tiare. N'est-ce pas le « dernier degré de la folie humaine, quand un vicaire de « Dieu, son représentant et son image, réside sur la terre, « de chercher ailleurs une autorité suprême? Vouloir d'au- « tres commandements que ceux qui viennent de lui, « d'autres guides que les ministres consacrés par Dieu lui- « même, certes cette révolte de la créature contre le Père « tout-puissant qui l'anima, contre le Rédempteur qui s'est « sacrifié pour elle, cette entreprise du vermisseau débile « contre le roi de l'univers, me confond, dirai-je, par l'excès « de sa démence ou par l'excès de sa perversité! Les Juifs « n'étaient pas autrement coupables quand ils portaient les « mains sur le Dieu vivant. Mais on sent bien là le doigt de « la Providence! La révolution française qui devait tout « perdre aura tout sauvé. L'échafaud de tant de martyrs « a été posé comme une borne fatale devant laquelle le « genre humain reculera d'épouvante. L'esprit catholique « ressaisira le monde et le refera comme nous ne l'aurions « jamais pu sans cette utile assistance des folies de Vol- « taire et de la Convention. Déjà les successeurs des Saül « ne sont plus parmi nous; l'esprit de vertige s'est emparé « de nos pharisiens et de nos docteurs : nous restons avec « ces hommes simples qui entendent la voix du Seigneur, « parmi lesquels il choisit ses apôtres. Ceux-là prêteront « main forte aux restaurateurs du temple. Je n'ai qu'une « crainte, c'est que, de bataille en bataille, cette vaillante « milice de l'autel, grâce à Dieu encore plus que du trône, « n'en vienne à briser les fers des Infants avant que l'an- « tique, le véritable édifice ne soit relevé de ses ruines.

[1] Du quatrième au neuvième siècle, sous la monarchie des Goths.

« On m'annonce qu'un prince des Deux-Siciles, le jeune « Léopold[1], et son beau-frère, le duc d'Orléans, vont se « présenter sur nos bords pour montrer des Bourbons à la « tête de nos guerriers. Nous aurons soin de les renvoyer à « Palerme dès qu'il auront touché nos rivages espagnols. Je « veux bien que la famille royale reparaisse quelque jour « sur les trônes; mais il n'est pas temps encore. Pour souffrir « un Infant, ou, comme veut l'Aragon, un archiduc parmi « nous, attendons qu'ils ne puissent pas contester à Samuel « l'autorité sainte par laquelle existe sur la terre ce rejeton « du bâton pontifical qu'on appelle le sceptre des rois. »

« Les discours de Fray Cayétano auraient seuls dissipé mes doutes. Je résolus de chercher les moyens de rejoindre le camp français. Je savais que l'armée terrible de Murcie et de Valence, sous la conduite de Llamas, que celle de Baylen, sous le commandement de Castaños, allaient bientôt faire leur entrée dans Madrid. Je prévoyais les derniers excès. Mon habit religieux, et des soins que je pris pour déguiser mes traits, me rassuraient contre les périls du voyage. A mon départ, l'archevêque essaya encore, pour me retenir, le pouvoir de sa douce et noble éloquence. Il me dit que les Cortès, invoquées par don Fernand, rassembleraient les débris de nos lois; que les communes, le clergé, la noblesse, le trône, reprendraient les places qu'aucune de ces puissances n'auraient dû quitter. — « Non, lui répondis-je; « comment pourrais-je compter sur vos promesses? Vous « ne voulez faire rétrograder l'Espagne que jusqu'au quator- « zième siècle : votre ami prétend la ramener au huitième; « et, certes, il a plus de chances de succès que vous. Une fois « entraînés dans une pente aussi rapide, on ne s'arrête pas à « moitié chemin. Les plus violents ont le peuple avec eux. « Au delà de vos dissentiments, je vois les opinions révolu- « tionnaires dont vous ne vous effrayez pas encore et qui

[1] Ce prince ne débarqua en Espagne qu'en décembre suivant : il fut congédié aussitôt.

« finiront par tout dominer. Votre camp renferme l'assem-
« blage entier des opinions humaines. Comme vous êtes
« sans autorité suprême et tutélaire, le temps viendra où
« elles triompheront tour à tour par le fer et le feu! La
« constitution de Bayonne me prémunit contre tous ces
« malheurs. Je lui reste fidèle, dussiez-vous avoir mille fois
« pour vous le sort des armes. »

« Au moment où je sortais, je fus obligé de m'arrêter devant un rassemblement qui fermait la rue d'Alcala tout entière, malgré son immense largeur. C'étaient des *manolos* continuant à célébrer le revers des Français par des chants de joie et des cris de fureur. Une procession passa; elle fut saluée des acclamations favorites : « Vive le roi notre
« seigneur! vivent les vainqueurs de Baylen! vivent les
« véritables Cortès! mort aux assassins du 2 mai! » Tous les membres de la confrérie, ou les pieux assistants qui s'étaient joints à eux, répondirent : « Vive à jamais le bien-
« aimé don Fernand et les Cortès de la monarchie! mort
« au bourreau de Madrid! » Un seul d'entre eux garda le silence; une jeune femme, qui se trouvait derrière lui, signala le *confrère*[1] silencieux à l'animadversion publique. « Par-
« tisan des Français, s'écriait-elle, esclave de l'intrus, hé-
« rétique du Nord, dis : Vive don Fernand! ou ce bras
« n'aura pas approché impunément ton visage de Sarra-
« sin! » La multitude accompagnait ces imprécations de clameurs impérieuses. « Seigneurs Madrilègnes, » répondit avec un admirable sang-froid l'homme menacé, « j'ai la fa-
« veur de prier vos grâces de considérer qu'aucun de vous
« ne peut se vanter autant que moi d'une haine éprouvée
« contre les Français; car voici plus de cent ans que je les
« ai en horreur. — Tu prétends te railler de nous, » reprit la jeune femme, « nous allons t'apprendre à renier ta reli-
« gion et ton roi. — Femme, » repartit le cavalier avec calme, « l'Espagne entière, depuis cent ans, a abjuré ses

[1] Membre de confrérie.

« antiques serments, et Dieu sait que je ne me suis pas un « jour départi de ceux de mes pères. La maison de Bour- « bon vient d'être punie de son usurpation, de... — Vous « l'entendez, s'écria-t-on, il parle le langage des pervers; « c'est un *afrancesado*. — Point, répliqua-t-il, nous sommes « d'accord sur ces démons incarnés, qui sont athées et ré- « gicides. Seulement je vous rappelle, comme il appartient « à un citoyen de l'immortelle Xativa, que votre roi légitime « est le descendant du seigneur don Carlos, troisième du « nom, du sang d'Autriche, sur qui usurpa Philippe d'An- « jou, ivrogne et borgne, comme chacun sait. Le moment « est venu de rendre à César ce qui appartient à César. » Cette harangue fut suivie d'une sourde rumeur. Les uns riaient de l'orateur, les autres virent en lui un parjure; et ces furieux auraient châtié sévèrement la malheureuse fidélité de l'inconnu, si la jeune femme qui avait provoqué ces colères n'eût tout à coup poussé un cri aigu. Elle croisa les mains avec désespoir, considéra d'un air égaré le caballero dont elle voulait la tête un moment auparavant, et, tombant à ses pieds, la face contre terre : « Miséricorde « divine! s'écria-t-elle; malheureuse Margarita! après « avoir abandonné mon père à dix ans pour ce misérable « Fortunato, j'allais le faire assassiner. »

« Le fier gentilhomme recula de deux pas, épouvanté. La foule étonnée fit un grand cercle pour contempler la scène, et j'en profitai pour m'évader. Je m'informai de Matéa, malgré ses fureurs. Elle était partie, l'âme déchirée. Son père l'avait maudite, et, dans sa furie, l'impétueux Gaditan lui avait enlevé sa fille, la seule consolation de sa vie. Le marquis de C*** avait également suivi la cour. Les attentats de la multitude révoltaient son âme, et le loyal vieillard ne comprenait pas que, pour être battu, Joseph Napoléon fût plus ou moins son roi. Il était parti seul. Aucun de ses gens les plus fidèles n'avait consenti à l'accompagner. Son chapelain, le docteur don Mathias, avait fait comme le reste de sa maison et s'en excusait fort mal : « Je plains, me dit-

« il, sa vieillesse, sa solitude, ce veuvage qui, dans les « rangs des insurgés, ferait sa gloire et lui vaudrait des « commandements. Mais, décidément, la constitution de « Bayonne n'est pas appropriée aux besoins du siècle; la « nation n'en veut pas. Elle froisse nos souvenirs et blesse « le sentiment espagnol comme une importation étrangère. « Un sénat est repoussé par les lumières du temps où nous « vivons. N'est-il pas monstrueux de voir dans le monde « chrétien autre chose que des gouvernements fondés sur « le principe de l'égalité? Jésus-Christ prit-il naissance sur « les degrés d'un trône? Choisit-il pour apôtres des fils de « satrapes et de consuls? Il eut une crèche pour berceau, « d'humbles manœuvres pour apôtres, des esclaves, des « laboureurs pour premiers fidèles. Ouvrez l'Évangile, et « qui verrez-vous condamnés à toutes les pages du divin « livre, sinon les pharisiens et les docteurs, c'est-à-dire les « grands et le haut clergé d'alors? Qui osa mettre à mort « un Dieu, sinon ces classes élevées que le Rédempteur vo- « nait détruire? Qui osa, pendant quatre cents ans, con- « tester à Jésus-Christ sa mission divine, sinon les flamines « et les patriciens? C'est que le christianisme n'est au- « tre chose que la révolution jointe au dogme! Ayant « comme elle fraternité, liberté, égalité, pour devise, il a « combattu durant des siècles en faveur de cette grande « cause, qui est celle de Dieu et des hommes. Si mainte- « nant Bonaparte, corrompu par le pouvoir, prend la place « de tout ce que la révolution détrôna et ne nous impose des « princes nouveaux que pour river aux vieilles hiérarchies « nos vieilles chaînes, armons-nous contre lui, et, pour châ- « timent, réduisons-le à ne plus voir triompher sur la terre « que les doctrines qu'il a faussées ou méconnues! »

« Tout en écoutant ces folies, je réfléchissais à tout ce qu'il y avait de principes et de vœux contraires dans le camp soulevé contre la seule autorité qui pût nous rallier et nous défendre. Je rapprochais les discours de Fray Cayétano et ceux de don Mathias; je ne pouvais admirer

assez l'extravagance de ces opinions extrêmes qui s'alliaient pour conquérir sur nous un champ de bataille, et se livrer ensuite, de génération en génération, une guerre destinée à produire la destruction commune, tandis que notre système leur ouvrait uue carrière de gloire et de prospérité où seraient également défendus leurs véritables intérêts, également exaucés leurs vœux légitimes.

« Je partis à cheval, sans escorte, seul, effrayé de mon isolement, triste de ma fuite, accablé de mes chagrins, plus accablé encore des malheurs de mon pays. Je trouvais une consolation à songer qu'au milieu de tant de passions déchaînées, la fortune pouvait se tourner un moment contre nos espérances, mais qu'au moins la raison était bien sûrement pour nous. »

LIVRE DIX-HUITIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

LEVÉE DU SIÉGE DE SARAGOSSE.

> Une particularité de ce peuple est l'usage où sont les hommes dans la force de l'âge de s'assembler, munis de moyens de défense et d'attaque, dans les parties montagneuses et difficiles du pays; ils parcourent toute l'Espagne en troupes considérables, s'enrichissent de rapines, et se livrent sans inquiétude à ce genre de vie. Armés à la légère, parfaitement adroits et lestes, inaccessibles ainsi pour tout le monde, ils font leur patrie des lieux escarpés et sauvages : une fois dans leurs asiles, de grandes et pesantes armées ne peuvent les atteindre. Les Romains, qui leur ont beaucoup fait la guerre, sont bien parvenus à réprimer leur excessive audace; mais ils se firent longtemps un point d'honneur de mettre un terme à ces brigandages : les Romains échouèrent.
>
> DIOD. DE SIC., liv. V, ch. LXXXIV, édit. de P. Wesseling.

Arrivée de Fray Pablo au milieu d'une guérilla. — Composition de la guérilla. Spoliation et meurtre d'un alcalde. Meurtre de soldats français. — Village de Somo-Sierra. Matéa et dona Inès. Scène de soldats français et de bandits espagnols. Attaque subite. — Dangers et fuite de Matéa. Intervention d'Alonso. — — Récit de Matéa sur la naissance de Maria. — Cour de Joseph à Miranda. — Suite du siége de Saragosse. Héroïne de Saragosse. — Don Carlos à Miranda. Ses efforts pour détacher le chambellan du parti de Joseph. — Dangers de don Alonso. Junte centrale. — Conférence d'Erfurth.

« A travers l'obscurité, je ne tardai pas à reconnaître une cavalcade que je ne pouvais plus fuir. J'espérai que c'était un gros de soldats français qui fermaient la marche de l'armée; une troupe de Castillans m'environna : « Qui es-tu? « me dit l'un d'entre eux, d'une voix tonnante; es-tu un « patriote ou un damné d'afrancesado? — Dieu sait que je « suis patriote, répondis-je avec émotion. — Vraiment! re- « prit mon farouche interlocuteur. Où vas-tu donc vers le « nord? — Je vais à Burgos; » et l'un des cavaliers, s'ap-

prochant de moi, me dit, en me frappant sur l'épaule : « Homme! tu sais le proverbe : *Couteau de Pampelune,* « *ami de Burgos, et chaussure mignarde; de tous les trois* « *Dieu vous garde!* Tu ressembles à un traître comme le « fils de saint Joseph au fils de Dieu le père. — Fortunato « a raison, ajouta celui qui paraissait le chef de la troupe; « fils de Satan, mets pied à terre; la reine des anges t'en- « voie tout exprès pour compléter l'équipement d'un dé- « fenseur de la religion et de don Fernand. » En parlant ainsi, le brigand avait écarté le manteau qui cachait la moitié de son visage, étendu la main et saisi la bride de mon cheval. Je reconnus le farouche Bartolomé. Il eût été inutile de chercher à me défendre contre cette troupe armée qui m'entourait, mêlant la menace à l'insulte. Je parlai de mon monastère, et entr'ouvris la cape bleue sous laquelle je cachais mon habit religieux. L'Aragonais porta aussitôt la main à son front, et la quadrille fit silence. Une seule voix s'écria : « Qu'importe! les ministres de l'autel ne sont-ils « pas membres de la cité? citoyens comme nous, plus que « nous propriétaires, ils doivent concourir à la défense com- « mune. Que le bon religieux aille comme allait Jésus son « maître. C'en est fait de l'aristocratie terrestre pour ceux « dont le royaume n'est pas de ce monde. — Paix! jeune « homme, » dit le contrebandier à un Madrilègne, grand, maigre, vêtu de noir, paré de lunettes vertes, que je ne m'étonnai pas d'entendre appeler le seigneur avocat. Le zèle patriotique avait conduit don Estevan où nous nous rencontrions tous deux. « Le très-révérend père, ajouta Bar- « tolomé, restera dans notre compagnie. Il priera pour le « succès de nos armes, et, si quelqu'un de nous va rejoindre « ses aïeux, il nous donnera un passe-port pour le prince « des apôtres. »

« Je me soumis à l'arrêt du capitaine, en me promettant de saisir la première occasion qui s'offrirait de fuir ces dangereux compagnons de voyage. La plupart paraissaient être des voleurs de grand chemin. Leurs vêtements, leur air

féroce, annonçaient assez la profession qui avait occupé leur vie. L'un d'eux, celui qu'on appelait Fortunato, avait la forfanterie de la perversité. Ses camarades le raillaient de ses crimes, et il en tirait vanité. Quelques autres appartenaient à des conditions plus relevées. Celui qu'on appelait l'avocat, et qui n'était qu'un escribano à peine gradué, vint à moi : « Ministre du Très-Haut, me dit-il dans un langage fami- « lier que nos rois, quoique habitués à tutoyer leurs sujets, « n'emploient jamais envers les serviteurs du ciel, si tu as « ouvert les yeux à la lumière des temps modernes, tu seras « heureux de partager nos travaux. Nous avons fait de nos « mâles courages et de nos esprits indépendants un tout in- « divisible comme l'intelligence souveraine, fort comme la « matière, durable comme l'éternité. Nous voulons accom- « plir un grand œuvre : il s'agit d'achever ce qu'a com- « mencé si bien mon livre de la sociabilité universelle. « — Démonio! interrompit Bartolomé, quel diable de « *tiquismiquis*, comme on dit, nous parles-tu là? J'ai vu « dans ma vie bien des possédés qui n'en avaient pas autant « l'air que toi. — Possédé! mon général, s'écriait le jeune « homme! possédé! je le suis. » — A ce mot, la troupe poussa un cri d'horreur. Estevan continua sans s'en apercevoir : « Oui, je suis possédé d'un amour des hommes « aussi brûlant que l'astre du jour. La liberté remplit mon « âme des plus nobles et des plus doux transports. Malheu- « reux, qui, à cette heure, lorsque la lune cache son disque « argenté derrière les nuages, lorsque tout dort, les esclaves « et les tyrans, ne trouverait pas un charme ineffable dans « l'indépendance de notre marche guerrière! défenseurs « de la société, nous n'avons même pas ses entraves. Le « monde est à nous; des périls ennoblissent notre carrière, « et la gloire qui la couvre de ses rayons y verse les tor- « rents d'une clarté plus suave que les parfums d'Idalie et « de Tempé! » Un long éclat de rire suivit cette péroraison. L'orateur voulut en vain ramener les brigands au silence et au respect. Les sarcasmes l'accablèrent. Il se réfugia au-

près de moi, et me dit avec un sang-froid auquel le mien ne put tenir : « J'éprouve le sort de tous les défenseurs de « l'humanité. Confutzée, Zoroastre, Jésus ont souffert ainsi « que moi. Mais qu'importe qu'on persécute les amis des « hommes, pourvu qu'on les écoute! »

« Ici l'un des bandits, qui suivait péniblement à pied la quadrille, se plaignit de ne pas voir exécuter les promesses de la noble compagnie. « Il convient, répondit Bartolomé, « que les peines soient égales. Chacun fera le fantassin à « son tour, jusqu'à ce que nous ayons complété notre cava- « lerie. Le plus jeune n'a qu'à mettre pied à terre. — C'est « trop juste, » dirent tous les autres en signifiant au malencontreux apôtre de la liberté indéfinie l'ordre de céder au traînard sa vieille haquenée. Don Estevan marcha tristement à mes côtés, et ses compagnons d'armes poursuivirent longtemps le malheureux piéton de leurs railleries.

« L'enthousiaste me parut devoir être calmé, dans ses admirations poétiques, par la fatigue et la colère. Je saisis cet instant pour essayer d'apprendre positivement de lui en quelle société je voyageais. Bartolomé répondit : « Nous « composons, me dit-il, une guérilla destinée à venger le « roi, la foi et la patrie; nous avons tous juré de vaincre « ou de mourir pour cette sainte cause. — Oui, interrompit « Fortunato, de vaincre ou de mourir. — Je ne parlais pas « de toi, digne fils d'une reine de théâtre, reprit l'Arago- « nais; ton épée vaut le sceptre de ta mère; tu n'es bon « qu'à faire du bruit, et à nous attirer les malédictions de « Dieu et des saints. » — Toute la troupe accompagna d'un éclat de rire les paroles du capitaine; je vis que là aussi le commandement obtenait la première des flatteries, celle de l'imitation. Le brigand déconcerté se tut d'abord, et dit : « On verra ce que je sais faire. J'ai résolu de gagner des « grades à la pointe de mon épée, et on sera bien surpris « quand je serai devenu colonel et général. — Dans quelle « pièce? » interrompit, avec son nazillement goguenard, un Andaloux qui courait en chantant aux deux extrémités

de la quadrille : c'était Antonio; je frémis d'effroi. « Camarade, répondit Fortunato, allume mon cigare qui vient « de s'éteindre; pendant ce temps-là tu ne me diras pas « d'injures. — Et tu n'entendras point de vérités, dit l'Aragonais! tu en as peur comme de la poudre. — Bien, général; plaisante tant que tu voudras; j'avoue que je ne « me sens pas de vocation pour représenter en public sur « la place de la Cébada ou sur toute autre. — Tu es cependant né pour les planches, reprit l'Andaloux. — Peut-être, « mais non pas pour la corde; je ne veux pas servir de pendant à Ramon. » Cette réponse fut suivie des plus révoltantes plaisanteries sur le sort du malheureux page. « Trêve « de blasphèmes, s'écria Bartolomé; ce pauvre Ramon « était un bon serviteur de notre sainte religion, un homme « du vieux sang, un de ceux dont la race n'a point pactisé « avec les démons de l'autre monde et les grands de celui-ci; « il est mort martyr des lois qu'ont faites ceux qui ont détruit les nôtres. Dans le bon temps, n'est-il pas vrai, mon « très-révérend père, sous le règne de son altesse le justicia-« mayor d'Aragon, il y avait une justice dans les États de « cette couronne? mais on a détruit nos libertés, et tout a « été perdu depuis lors, la foi, la loi, le roi; aussi don « Fernand paye pour ses aïeux. Patience! nous laverons dans « le sang nos souillures. Pour ma part, j'égorgerai plus de « traîtres que les taureaux de Darroca n'écrasent de fourmis « en dix ans. »

« Nous arrivâmes à un village. Le capitaine prévint ses dignes soldats qu'il allait tenir les conditions de leur engagement. Il frappa rudement à la porte d'une maison délabrée qu'ennoblissait un écusson de pierre, et la porte se brisa sous l'effort. Aussitôt arriva, demi-nu et tout épouvanté, un homme qui, en signant son front, et joignant ses mains pour se recommander à tous les saints du calendrier, nous déclara qu'il était l'alcalde du lieu. Fortunato se prit à rire de son costume; quelques autres brigands l'imitèrent. — « Paix! » dit Bartolomé, avec sa voix de tonnerre; puis

s'adressant au vieillard qui tremblait : « C'est toi que je « cherche, lui cria-t-il. — Reine des anges, ayez pitié de « nous, répondit le chef du village; êtes-vous encore un « lieutenant des douanes comme celui qui, l'année dernière, « à la même époque, vint tout bouleverser et tout saisir? « — Nous sommes des défenseurs de Dieu et du roi. Il nous « faut des rations pour nos montures, des vivres pour nous, « un cheval, et cinq cents réaux, le tout dans une heure. « — Miséricorde! seigneur cavalier; mais Dieu le père sait « qu'il n'y a pas sous la voûte du ciel un lieu plus pauvre « que celui-ci, sans compter que nous venions de payer la « dîme, d'acquitter les rentes et de vendre, malgré la loi, « les lits et les mules de tout le canton, quand ces maudits « Français au passage ne nous ont pas laissé les yeux pour « pleurer. — Trêve de paroles, vieux juif! si ton village a « payé les impôts, c'est à Pépé [1]; il mérite de payer encore. « Si tu mens, les habitants doivent toujours leur contribu- « tion, nous venons la toucher, et tu payeras pour eux. — « Seigneur cavalier, les Mameluks, que Dieu maudisse! « ont pillé ma maison; il n'y reste rien. — Il y reste quel- « que chose de trop : c'est ta langue, qui ferait mieux de « se taire. Contente-toi de me répondre. Ton village est-il « de ceux chez qui les revenus publics ne sont répartis et « perçus que par les régidores? — Oui, seigneur cavalier, « nous avons obtenu, dans l'année de grâce 1803, le privi- « lége de n'avoir plus rien à démêler avec l'administration « qui n'était qu'un pillage. — J'entends; au lieu du sous- « intendant, c'est toi qui voles, assisté de ton *regimiento* [2] « peut-être héréditaire. Eh bien! alors, comme tu as sûre- « ment détourné la contribution de tes frères, tu vas faire « une restitution à l'État, en ajoutant, pour ta quote-part, « cinq cents réaux à ceux que j'ai demandés. — La verge « de cornouiller, s'écria Fortunato, ne trouve pas plus sû-

[1] Joseph.

[2] Corps des régidores, espèce de conseillers municipaux.

« rement une source cachée, que moi un coffre-fort. J'aurai « bientôt déterré les trésors de ce vieux partisan de l'in- « trus; car il sent l'afrancesado, ou je ne m'y connais pas. » — Quelques-uns des bandits secondèrent cette perquisition; d'autres paraissaient étonnés de prendre part à un tel brigandage; Estevan leur cria pour les rassurer : « Sans « doute la propriété est l'un des droits les plus saints « que le pacte social établisse. Mais maintenant la société « est dissoute, il n'y a plus de gouvernement; nous som- « mes rentrés dans le droit naturel jusqu'à ce que la régé- « nération, qui sera notre conquête, nous rende les garan- « ties et les jouissances dont il est fait un si délicieux « tableau dans le livre du *Système de la Nature* et dans les « sublimes productions traduites du grand Diderot. Et toi, « vieillard, » ajouta-t-il, en se tournant vers l'alcalde qui pleurait son infortune, « de quel droit protesterais-tu con- « tre la sommation légale qui t'est adressée de secourir la « communauté périclitante? Réjouis-toi de déposer une « offrande sur l'autel de la patrie. » Moi seul écoutais ces folies, et gémissais de penser que, veuve de son roi, l'Espagne allait être livrée à des insensés, proclamant ainsi des doctrines redoutables qu'eux-mêmes n'entendaient pas.

« Cependant la bande répandue dans le hameau se faisait donner des vivres; la seule mule qu'on y trouva fut destinée à Estevan, qui ne s'inquiétait nullement de prêter la main à un ignoble pillage. Le farouche capitaine, fumant sur la porte de la maison, et mangeant une croûte de pain noir, veillait, disait-il, à ce que ses soldats ne commissent pas de désordres. J'essayai de saisir cet instant pour assurer ma fuite; déjà je m'étais éloigné du gros de la troupe, et j'espérais atteindre, sans être aperçu, l'extrémité du village, lorsqu'un coup de feu se fit entendre, et je vis aussitôt accourir Fortunato, qui m'appelait à grands cris. « Qu'est-ce? lui dis-je. — Rien, me répondit-il, qu'un « chrétien qui a besoin au plus vite du *te absolvo*. Imaginez « que cet imbécile d'alcalde, dont j'ai déniché les piastres

« chéries, a si bien perdu la raison, en les voyant prendre « le grand air, qu'il s'est jeté sur moi, furieux comme « Satan quand on le bénit; il est tombé sur le bout de mon « pistolet, et si vous n'arrivez à temps, le voilà damné sans « miséricorde. » Je courus. Le vieillard sanglant put recevoir ma bénédiction, et la guérilla se mit en marche, grossie de quelques jeunes villageois dont l'ardeur n'était pas découragée par le meurtre de leur magistrat. — « Jamais, « disaient-ils, justice n'a été mieux faite dans les royau- « mes de Castille; tout ce que ce vieil avare et ses aïeux, « de père en fils, ont envoyé de nos habitants périr dans « les présides, devra suffire pour remplir la vallée de Josa- « phat, au jour du dernier jugement; et tout ce qu'il a volé « de piastres dans l'administration de nos finances ne « tiendrait pas entre le ciel et la terre. »

« La troupe marchait silencieusement. Don Estevan était resté en arrière, méditant sur quelque nouveau chapitre de son livre immortel; il accourut en s'écriant : « Magnanimes « champions de la liberté, je vous préviens qu'une femme « jeune, belle, charmante, peut-être la déesse de la vertu « ou celle de la victoire, accompagne nos pas. Comme les « chevaliers du vieux temps, nous irons au combat soute- « nus par le regard de la beauté; les preux de la raison « universelle, les paladins des droits de l'homme, méritent « bien que les myrtes de Paphos les ombragent, greffés sur « les lauriers de Bellone. »

« Les sollicitudes qui m'occupaient ne purent me défendre de la contagion de l'hilarité commune en écoutant sa harangue; les yeux éteints et fixes d'Estevan, ses vêtements désordonnés, complétaient le ridicule de ses paroles. Tous lui demandèrent une explication, et il se hâta d'ajouter : « Une femme, au regard de feu, à la taille de palmier, nous « suit à pied depuis les portes de la capitale de l'empire. « Elle a tout ce qu'il faut pour contraindre les esprits les « plus sublimes à rabattre, malgré eux, leur vol, des hau- « teurs solaires de l'abstraction, sur le terrain, trop sou-

« vent aride, des réalités. L'aigle se plairait à raser le sol, « s'il le voyait émaillé de semblables fleurs, ou plutôt il « croirait planer encore dans les cieux! » De nouveaux éclats de ce rire inextinguible dont parle Homère vinrent interrompre l'enthousiaste, et prouver que la gravité espagnole n'est pas aussi opiniâtre que vous le supposez de ce côté des Pyrénées. Enfin on put comprendre qu'une inconnue nous suivait avec deux enfants : l'un était dans ses bras, et l'autre marchait à ses côtés; elle avait refusé pour elle le cheval que lui offrait le courtois cavalier, mais non pas pour sa fille; et, soulevant son manteau, Estevan nous montra la petite malheureuse assise sur ses arçons, et pleurant d'épouvante. A ce spectacle, la gaieté de la troupe prit un nouvel essor, et Fortunato, tout couvert qu'il était de sang, jouta avec l'Andaloux de railleries et d'injures. Cependant Bartolomé reconnaissait l'aînée de ses enfants, et s'en saisissait avec tendresse, lorsque des cris vinrent annoncer l'approche de la mère désolée; la disparition de sa Paquita chérie l'avait mise hors d'elle-même, et elle tomba en pleurant dans les bras de l'Aragonais. Je reconnus avec effroi la Salvadora, qui avait tout fait pour m'assassiner; elle s'était attachée, depuis le départ, aux traces de la guérilla, dans l'espoir d'en partager les travaux et les périls en dépit du justicier; il gourmanda durement sa désobéissance, repoussa ses paroles passionnées, prit sa fille en croupe, et ordonna au barbier de la compagnie de céder sa monture à la *générale*. La jeune femme, au teint cuivré, à l'air sauvage, s'élança d'un saut léger sur la mule, et, laissant flotter les rênes, elle se mit à entonner d'une voix attendrie une vieille romance qui respirait l'amour et la gloire. Elle marchait ainsi à notre tête, non sans grâce et sans majesté; les brigands écoutaient, charmés par ses nobles accents, et Estevan, dont les premiers rayons du jour montraient l'air étonné, semblait oublier, en tenant les yeux sur elle, les spéculations qui remplissaient et troublaient sa pensée. Cette scène empruntait à l'aspect de mes compagnons, au silence des déserts cas-

tillans, à la splendeur du soleil levé sur nos montagnes, aux hasards de notre marche militaire, je ne sais quoi de grave et de touchant; moi seul n'en jouissais pas : je songeais que si cette femme, qui avait tant d'âme dans le regard et dans la voix, venait à reconnaître en moi la victime qui, la veille, était échappée à ses coups, elle se sentirait de nouveau altérée de mon sang, et l'épuiserait sans pitié. Je resserrai mon manteau sur mon visage, afin de dérober mes traits à celle qui se montrait ainsi tour à tour une simple femme aimante et sensible, ou une affreuse, une implacable Euménide.

« En ce moment, Bartolomé me consulta pour savoir s'il n'y avait point, ce jour-là, dans le calendrier, quelque saint qui rendît la messe obligatoire. Je me hâtai de le rassurer; et, comme chaque brigand craignait que ce ne fût la fête du patron de sa paroisse, ou même la sienne propre, je leur prononçai un nom barbare dont ils se contentèrent. On se borna aux prières du matin. Tous firent halte. A genoux sur le bord de la route, la tête baissée, les mains jointes, le visage tourné vers l'aurore, ils répétaient les paroles que je prononçais en inclinant mon front sur le sable; je les bénis avec une émotion qui ne tenait pas seulement de la crainte : cette adoration fervente était l'acte le plus religieux que j'eusse rencontré dans ma vie. L'air énergique, le costume, les armes de ces hommes, en agrandissaient le caractère.

« Sur ces entrefaites, parurent quelques traînards de l'armée française, des soldats qui, jeunes encore, et sans expérience de la guerre, croyaient marcher sous la sauvegarde de la foi publique. Fortunato s'écria : « Le saint du jour, « dont je ne me rappelle plus le nom, nous exauce! » et les malheureux tombèrent égorgés. Le lâche Fortunato, cruel avec dérision, la Gitana avec emportement, d'autres encore, épuisèrent, sur les cadavres de leurs victimes, des raffinements de férocité inconnus dans l'état sauvage. Un barbier s'écriait : *Numquam meliùs anatomisatum est.* — Deux ou trois étudiants gardaient le silence. L'escribano seul essayait de se monter la tête sur le mérite de ces atrocités patrioti-

ques, mais c'était en détournant les yeux; et moi, contraint de me dérober à l'attention de tous, il me fallait rester l'inactif et muet témoin de ces horreurs! J'y trouvais une justification nouvelle du parti que j'avais embrassé, et je ne pouvais assez maudire les factions opposées qui fondaient sur de tels attentats le triomphe d'une cause à laquelle on donnait pour devise : Dieu et la patrie, le roi et la liberté

« Plusieurs fois j'avais essayé de demeurer en arrière, de disparaître aux regards de mes redoutables compagnons. Ce fut en vain; je considérais avec une inexprimable terreur la nécessité de passer tout un jour entre Bartolomé, Antonio et la Gitana.

« C'était Salvadora qui m'inspirait les plus vives sollicitudes. Sa joie d'avoir rejoint la quadrille allait jusqu'à l'ivresse; l'Aragonais avait fini par lui pardonner; elle parcourait les rangs, nous parlait avec enthousiasme des victoires qui nous étaient promises, annonçant à chacun la destinée qui l'attendait, et mêlant à ses discours des airs tour à tour belliqueux et tendres. Plus d'une fois elle attacha sur moi ses regards étincelants. Toujours une facétie d'Antonio, une exclamation pindarique d'Estevan, un mot de Bartolomé ou de Paquita, l'avaient éloignée avant qu'elle pût remarquer mon soin à me cacher et à me taire.

II.

« Nous arrivâmes dans un aride vallon où s'était écoulée mon enfance. La quadrille prit alors brusquement sur la gauche. Les Français n'étaient pas loin de nous, et Bartolomé voulait gagner les derniers coups de vitesse, pour leur couper les issues de la Somo-Sierra. Je passai près de la maison abandonnée où, tant de fois, ma mère m'avait consolé par ses caresses de mon isolement, tandis qu'Alonso et Maria couraient ensemble dans la montagne. Les tristes pensées que m'inspirait ce lieu furent interrompues par les noms de

la marquise et de mon frère qui vinrent frapper mon oreille.

« Si elle avait péri au 2 mai, disait la Bohémienne, tous « mes horoscopes m'auraient trompée. J'ai lu, dans le livre « de l'avenir, que les destinées du héros de Baylen et de « l'excellentissime Angustias sont attachées l'une à l'autre; « ils s'aiment de toute la force de leur âme, et j'ai peine « à croire, » ajouta-t-elle, en regardant son farouche mari, qui ne parut pas comprendre son accent, « j'ai peine à croire « que la mère des anges laisse briser tout seul un cœur qui « sait aimer. — Ce n'est pas, dit Antonio, la première fois « qu'un frère et une sœur meurent l'un avant l'autre. D'ail- « leurs, j'ai vu de mes yeux cette abomination, et j'aurais « voulu à ce moment retourner dans le sein de ma mère ou « dans celui du Rédempteur. J'étais avec le colonel, lorsque « nous vîmes tomber devant nous la ligne entière. Ivre de « colère et de douleur, il mit l'épée à la main, et se pré- « cipita sur les bourreaux, qui le désarmèrent sans peine, « et le conduisirent à un poste voisin. J'allai trouver mon « frère, le révérendissime Fray Aparicio, un saint homme « de capucin qui a souvent des apparitions de saint Michel « archange; j'étais bien sûr qu'à son aide j'obtiendrais la « délivrance du plus brave cavalier qu'il y ait jamais eu « dans l'Espagne des deux mondes. — Ne t'en déplaise, « homme, dit Bartolomé, sans moi don Alonso serait main- « tenant dans les mains du saint porte-clefs du ciel. J'arri- « vai, je brisai ses fers, et je l'arrachai à la rage des tigres, « malgré lui-même; car, dans son désespoir, il demandait « à grands cris la mort; et je lui ai dit : Si tu es homme, « ne meurs qu'après t'être vengé; si tu es Espagnol, ne « meurs qu'après avoir vaincu... Il est vrai que c'est le « religieux peut-être, et ses prières, qui ont fait triompher « la force de mon bras; mais il aurait bien dû aussi m'em- « pêcher, plus tard, de tomber sous les griffes d'une troupe « de singes qui m'ont tenu vingt jours dans un cachot, moi « que Dieu a fait Aragonais, et que mon épée a fait libre. « Enfin, la mère de Dieu soit louée! » continua-t-il, en dé-

couvrant son front. « Notre-Dame del Pilar[1] n'a jamais « abandonné ceux qui se sont voués à elle. Ils m'ont jugé; « mais, en me conduisant au champ de mort, un sergent a « dit tout haut : Quand on mène un prisonnier, s'il cherche « à s'évader, on le tue; mais ce qui se passe derrière soi, « on ne le voit pas. Ceci prouve bien que, bon gré, malgré, « Satan est obligé quelquefois de faire la volonté de Dieu. »

« Cet entretien me montrait la distance qui sépare la valeur douce et humaine des pays policés, et l'affreux courage de ceux où la civilisation n'a pu faire pénétrer encore ses bienfaisantes clartés. Je remarquais que tous ces hommes, voués la plupart au vol et à la rapine, ne parlaient pas d'un peuple loyal et *franc* comme son nom, sans accuser sa perfidie. Ce que la politique impériale avait pu avoir de torts dans la conduite des événements, faisait rejaillir sur la nation française tout entière les reproches que son chef avait seul encourus. Les gouvernements ne commettent pas d'erreurs qui ne calomnient les peuples aux yeux du monde!

« Nous étions parvenus aux dernières gorges de la Somo-Sierra; devant nous se montrait, encaissée dans les escarpements de la montagne, la route tortueuse et rapide d'Aranda de Duéro : nous la reconnaissions à ses hautes colonnes milliaires qui, dans l'hiver, aident le voyageur à retrouver le chemin caché sous les neiges. Elle était déserte; seulement quelques soldats français gisaient çà et là blessés ou morts. Nous étions séparés du grand chemin par une rapide descente et un ravin profond. Les flancs de la montagne n'offraient pour abri qu'une ou deux huttes de pasteurs, quelques arbres et des blocs de rochers. Bartolomé fit laisser les chevaux sur la hauteur, confiés à la garde d'Antonio, ainsi que la petite Paquita. Suivi de la Gitana, qui embrassa tendrement sa fille avant de se glisser à travers les roches aiguës, il distribua sa troupe derrière toutes les saillies propres à cacher un homme. Tout à coup une voix

[1] Madone de Saragosse, objet d'une grande vénération.

souterraine se fit entendre : on cherchait le lieu d'où elle pouvait partir : un canon de fusil, qui s'agitait à la surface du terrain, nous guida vers un trou inaperçu au fond duquel se tenait un Castillan. C'était un gardien des troupeaux du voisinage; introduit, par une issue éloignée, dans une caverne probablement contemporaine de l'invasion des Arabes, il avait pratiqué ce créneau invisible pour envoyer la mort sans péril. Nous avions sous les yeux, le long de la route, ses sanglants trophées. L'entrée de ces galeries se trouvait trop loin pour que le justicier pût songer à y établir sa troupe. Il ne savait pas d'ailleurs si tous les Français n'avaient pas achevé leur passage. Il résolut de reconnaître le village prochain, et désigna quelques hommes de la bande pour le suivre. Je me désolai d'être du nombre.

« La petite cavalcade gagna péniblement le chemin pour gravir au hameau de Somo-Sierra. Nous arrivâmes; les femmes filaient sur les portes de leurs chaumières; les hommes, coiffés d'une étroite montéra et enveloppés de leurs manteaux, fumaient, la plupart appuyés le long de leurs murailles, ou assis sur les degrés de la citerne. Leurs yeux suivaient, d'un air insouciant et fier, une troupe de grenadiers français qui semblaient étonnés du mélange inconnu de misère et de dignité qu'ils trouvaient dans cette population immobile et ces hideuses demeures. Vos soldats s'employaient à réparer, sur la porte de l'auberge, une voiture dont les ressorts venaient de se briser dans la rue inégale et escarpée de Somo-Sierra. Les paysans espagnols assistaient à leur travail immobiles. Une escorte de chasseurs de la garde annonçaient un rang élevé. Je reconnus les armes et la voiture de la comtesse. Tout mon être fut ébranlé de la pensée que je rencontrais Matéa, et des périls qu'elle allait courir. Bartolomé poussa droit à ce groupe, mit pied à terre en promenant autour de soi un regard assuré, attacha son cheval à un barreau d'une grille chancelante qui fermait la fenêtre, et nous fit signe de l'imiter. Il entra dans l'auberge en se munissant de son espingole, comme nous

des nôtres, et nous montâmes par un escalier qui tremblai sous nos pas, à l'étage supérieur. La salle étroite et noir où nous parvînmes avait au plafond une même issue pou laisser entrer le jour et sortir la fumée; nous vîmes, autou du foyer rond, bâti au milieu de la chambre, des paysans des soldats, des femmes. Deux dames, en chapeaux de gaz recouverts d'un voile, étaient assises sous la cheminée, a banc d'honneur enfumé qu'on appelle *la gloria*. La maîtresse de cette humble hôtellerie était à côté d'elles, le mains jointes, et tenait l'œil baissé, à moins que ce ne fût pour regarder, par intervalle, d'un air d'intelligence, deu capucins qui jouaient de leur bâton avec les cendres du foyer. Des villageois prolongeaient le cercle autour d'un sergent de la vieille garde et de deux grenadiers établis devant le feu sur leur havresac, pour donner leurs soins à une cuisine grossière. La Gitana alla prendre une place qui restait sur la gloria auprès des deux inconnues. Bartolomé s'appuya négligemment sur son fusil. Estevan adressa à la compagnie un salut que les Français lui rendirent à moitié, et cette assemblée bizarre, où tout était menaçant hormis les soldats, demeura dans un profond silence. Enfin, l'un des grenadiers, qui portait sur sa poitrine la récompense de ses longs services, prit la parole : « Bertrand, » dit-il au sous-officier, en relevant sa moustache, « sais-tu le quantième? — « Oui, Sans-Peur, » répond le sergent qui était l'hôte de la comtesse, l'assidu admirateur de doña Inès; « ce doit être « aujourd'hui l'anniversaire de la bataille des Pyramides; » et le silence recommença. Cependant, l'autre grenadier ajouta peu après : « Dans ce temps-là, le petit Caporal n'é- « tait pas si gros seigneur qu'aujourd'hui. — Non, repartit « Bertrand, c'était le temps des guerres de la liberté. — « Sais-tu bien, sergent, continua le légionnaire, que, dans « ce vilain trou noir, nous pourrions nous croire au fond « des catacombes de Thèbes. Regarde donc si tous ces « oiseaux de mauvais augure n'ont pas l'air d'être em- « paillés; ils ne bougent pas plus que des momies. » — A

« ce mot, le sous-officier porta son regard autour de soi. « Je « me trompe fort, reprit-il, ou le mieux drapé de ces Ro- « mains en guenilles me doit la vie. Il ressemble terriblement « au rebelle que j'ai lâché avant-hier. C'est un vilain mé- « tier qu'on nous fait prendre là, depuis la journée du grand- « duc de Berg. En tout, cette affaire d'Espagne ne me va « pas. Nous aurions mené tout cela autrement. Enfin, main- « tenant que le vin est tiré, il faut le boire. Je ne demande « pas mieux que de tuer des ennemis sur le champ de ba- « taille; mais ailleurs je n'en suis plus. Ceux que j'ai fait « mourir au 2 mai ne s'en portent que mieux. — Vertu de « Dieu! ajouta Sans-Peur, le Tondu se moque de nous. S'il « ne donne que cinq sous par jour à ses soldats, c'est qu'il « y a de l'honneur à l'être. »

« Je me penchai sur Bartolomé pour lui apprendre, sans découvrir mon visage, que Bertrand était son libérateur. — « Je l'ai reconnu. — « Vous ne les attaquerez donc pas? — « Pourquoi non? » répliqua-t-il froidement. A ce mot, la Salvadora, qui s'était approchée de nous, fit un signe de croix : elle se révoltait contre cette résolution, et l'Aragonais, jetant sur elle un regard de fureur, l'entraîna aussitôt. Don Estevan les suivit; les religieux, les paysans sortirent. Un d'eux rentra pour me dire, à l'oreille, que le général m'attendait. Je fis répondre au chef d'aller, que je le suivrais à l'instant; et, comme les grenadiers ne remarquaient seulement pas le départ mystérieux de tous ces hommes, je leur révélai le péril dont ils étaient menacés. Matéa, qui jusqu'alors avait gardé le silence, le rompit pour s'élancer vers moi. Son empressement, partout ailleurs, aurait semblé être celui de l'affection; il n'était que celui de la terreur. Elle releva le voile qui la tenait cachée, et me montra des yeux gonflés de larmes. « Que faites-vous là, me dit-elle, « avec ces hommes, ces brigands, sans doute, dont le pré- « sence me causait un mortel effroi? Êtes-vous leur com- « plice? — Non, repartis-je, je suis leur prisonnier. La Pro- « vidence m'a envoyé parmi eux pour que je pusse essayer

« de sauver vos jours. Cet homme qui vient de sortir est le « terrible Bartolomé de Darroca. — Quoi! s'écria-t-elle, « c'est là le pâtre qui assassina le comte! et cette Gitana « serait celle dont j'ai voulu me délivrer à Salamanque, « celle qui, depuis lors, me persécute de ses apparitions et « de ses oracles! » Doña Inès rougit. La comtesse en fut frappée; et, tandis qu'elle demandait à sa camaréra ce qui l'avait troublée, je racontai au sergent les projets et la position de la guerilla. Je voulais que Matéa montât à cheval, au milieu de l'escorte, et sous ma conduite, pour s'éloigner du grand chemin, et atteindre, par un détour, l'armée de Joseph, qui devait être au pied des montagnes. Bertrand se rit de mes craintes; après tout ce qu'il avait déjà vu, il ne concevait pas encore que des hommes, qui n'avaient pas un uniforme, pussent être redoutables; et, malgré mes représentations, malgré les prières de la comtesse, il achevait, sans s'émouvoir, les apprêts de son repas, en nous disant : « Si vous m'aviez vu, dans le désert, faire le moulinet au « milieu d'un gros de Bédouins, ou bien encore, la veille « de la bataille de Friedland, gesticuler avec mon bri- « quet dans une nuée de Kalmoulks, vous ne vous tour- « menteriez pas des velléités guerrières d'un péquin arago- « nais. »

Il en était là, lorsque des coups de fusil, partis de l'ouverture pratiquée sur nos têtes, vinrent briser dans ses mains le vase de fer qui les occupait. « Il pleut dur, » dit froidement le vieux brave, et il saisit ses armes. Le même bruit se fit entendre dans la rue; un Français tombait sous une décharge faite à bout portant : ses frères d'armes, étonnés de voir les terribles effets du coup et non pas les mains qui l'avaient porté, se rangèrent devant la voiture de Matéa; les postillons avaient attelé, elle voulut partir avant que toute la population du village ne vînt nous assiéger. Doña Inès descendait la première; une hache, passant à travers les parois de la cloison à demi brisée, s'appesantit auprès d'elle et l'aurait étendue sans vie, si Bertrand, qui ne la perdait pas

de vue, n'eût opposé son fusil à ce coup terrible. Mais, non content d'avoir sauvé celle qu'il aimait, il voulut une satisfaction pour l'attaque perfide que sa troupe venait d'éprouver : la demeure de ces sauvages ennemis fut embrasée sans miséricorde. Je persistais à demander que notre faible convoi prît des sentiers écartés; le sergent continua de repousser mes conseils, et, après avoir veillé un moment à ce que personne ne vînt éteindre l'incendie, il plaça son camarade mort sur le siége de la voiture pour lui rendre plus tard les honneurs funèbres!

« Le signal du départ fut donné; nous traversâmes le hameau dont les habitants, toujours immobiles sur le seuil de leurs maisons, nous regardèrent passer sans s'émouvoir. Il fallut descendre la longue côte de Somo-Sierra au pas des grenadiers; le sergent était seul en tête, sa petite troupe marchant derrière lui en bataille. Les chasseurs se tenaient aux portières. J'étais à cheval avec eux. Je frémissais pour Matéa de la voir engagée dans ces gorges que je savais hérissées d'assassins.

« Le silence régnait sur les monts; tout était désert; mais nous foulions à chaque instant des cadavres. Quelques-uns, attachés à des troncs d'arbre ou placés dans des postures ridicules, faisaient trop connaître quels ennemis avaient tranché leurs jours. Matéa était inanimée de frayeur. Elle promit à Notre-Dame-de-Regla vingt mille cierges et une église à son saint patron, si elle rejoignait l'armée; moi-même, connaissant de la peur toutes ses angoisses, maintenant que je tremblais pour elle, je marchais comme on va au supplice, et je voyais nos défenseurs impuissants, ces hommes qui s'étaient montrés avec gloire du Zuyderzée aux cataractes du Nil, s'étonner d'une guerre où l'on meurt sans combattre, où l'on succombe sans être vaincu.

« Une balle vint siffler à travers les glaces de la portière, et renverser mort un des cavaliers de l'escorte : le postillon fouette ses mules, et les entraîne au galop; Bertrand s'écarte pour livrer passage : il regarde où sont ses adversaires

et ne les aperçoit pas; il mesure de l'œil le ravin qui sans doute les sépare de lui, et voit le précipice trop escarpé pour pouvoir le franchir. L'arme au bras et sans presser sa marche, il continue de descendre la pente rapide, à la tête de ses hommes aussi calmes que lui; ces braves ne hâtent le pas que pour secourir la comtesse et la camaréra, dont l'équipage venait d'être brisé. Une grêle meurtrière fond alors sur nous; le postillon, plusieurs mules, des grenadiers, des chasseurs tombent sans mouvement; nous soutenons avec peine les deux femmes évanouies. Tout aurait péri si, au déclin de la montagne, n'avait paru la Gitana criant aux guerriers invisibles qui lançaient contre nous la mort : « Arrêtez « ou tuez-moi! Arrêtez! vous allez assassiner, sans qu'il soit « en état de grâce, l'homme qui m'a sauvé la vie et mille « fois davantage! Il a sauvé votre grand chef don Barto- « lomé. Attendez qu'il soit réconcilié avec Dieu! » Le feu cessa : Matéa, un peu revenue de sa terreur, put s'appuyer sur moi. Doña Inès, devant qui Bertrand se tenait immobile pour lui parer la mort, prit avec émotion le bras du sergent et nous nous hâtâmes de fuir; deux balles isolées vinrent, en passant par-dessus la Gitana, poursuivre au loin notre fuite, et un autre grenadier succomba encore. « Avoir « des armes et ne pouvoir pas s'en servir! » disait Bertrand en laissant tomber une larme sur une joue sillonnée par de nobles cicatrices; « les lâches! ils tuent et ne se montrent pas! »

« Les brigands se montrèrent enfin; quelques-uns parcoururent à cheval la hauteur; trop éloignés de nous pour que leurs fusils pussent nous atteindre, ils se hâtaient afin de nous immoler à l'issue du défilé. Déjà nous apercevions la vaste plaine pavoisée des drapeaux français; mais nous ne pouvions espérer d'être secourus; le bras de la comtesse qui tremblait sur mon cœur, le faisait battre d'autant d'effroi que d'émotion. Jamais la mort ne m'avait semblé plus redoutable, et il n'était plus possible de la fuir.

« Un inconnu, enveloppé d'un manteau noir avec un

gros de cavaliers armés de lances autour de lui, s'était montré sur la montagne, du côté opposé. Il descendit, comme l'éclair, le long de ses flancs arides, traversa la route auprès de nous, suspendit un moment la marche rapide de son cheval, puis passa. Je ne vis de lui qu'un œil où se peignait, parmi tous les feux d'une âme ardente, l'expression du désespoir. — « C'est Alonso! » s'écria la comtesse qui s'était d'abord arrêtée, et elle pressa le pas, en ajoutant avec un vif accent de douleur et de colère : « Faut-il qu'il m'ait vue « dans un tel état de détresse! Quel triomphe mon humi- « liation lui donne! »

« Je ne pus que suivre de l'œil mon frère gravissant le revers des monts, et courant à nos assassins. Il étendit le bras, tous baissèrent leurs armes devant lui; la Gitana disputait aux bandits la faveur de lui baiser la main; les acclamations en l'honneur du roi don Fernand, des vainqueurs de Baylen, de l'invincible général don Alonso, nous poursuivirent d'écho en écho jusqu'aux avenues du gros bourg de Boceguillas; là nous eûmes le bonheur de retrouver la sauvegarde du camp français. Les cris de la quadrille avaient porté un trouble inexprimable dans le cœur de Matéa; elle pleurait de désespoir; le secours que nous avions reçu d'Alonso désolait sa fierté, et moi je gémissais de honte en songeant aux compagnons d'armes qu'adoptait mon frère, aux applaudissements qu'obtenait son orgueil, aux triomphes qui couronnaient des efforts que j'appelais parricides..... Ce parti a vaincu : j'expie dans la proscription et le déshonneur le tort de n'avoir pas su, comme eux, me plonger les mains dans le sang.

III.

« La retraite du roi Joseph sur les provinces du nord fut rapide. J'étais heureux d'avoir retrouvé mon amie, de voir dissipés ses outrageux soupçons. Je lui racontai tout ce que j'avais entendu sous les bannières de la guérilla, durant mon

enrôlement forcé. Les paroles de la Bohémienne sur les destinées de Maria se rattachaient au mystère dont la comtesse m'avait entretenu. Je la pressai un jour de tenir la parole qu'elle m'avait alors donnée. Nous gravissions à pied les hauteurs d'Aranda-de-Duero. C'était le soir. Une fraîcheur délicieuse succédait aux chaleurs brûlantes du jour. Nous marchions, à travers les rangs de l'armée française, dans un bois qui domine la ville, le fleuve, les longues plaines, leur imposante ceinture de montagnes. Matéa s'assit au pied d'un châtaignier, et, me tendant une main que je baisai avec bonheur, elle me dit : « Je vais vous découvrir des « secrets dont vous ne recevrez la confidence que pour les « garder éternellement renfermés dans votre cœur. En « achevant des révélations commencées par le hasard, je « suis sûre d'obtenir de vous l'inviolable silence que vous « m'avez promis. »

« Je ne comprenais pas qu'il y eût quelque intérêt à tenir cachée l'histoire de l'infortunée Maria, qui ne vivait plus. Je promi pourtants, et elle continua :

« Quelques mois après le départ de votre frère pour « l'Amérique, je vis vos parents. Votre père eut pour moi « la courtoisie excessive, mais fort respectueuse, des an- « ciens temps. Je lui parlai de ses campagnes et de celui « de ses fils qui m'était connu : il fut enchanté. Ses visites « se multiplièrent. J'étais la confidente de ses admirations « paternelles, je le devins de ses secrets. Comptant à l'a- « vance sur la main de ma fille pour élever son Alonso à la « grandesse, le bon Castillan croyait déjà qu'il ne pouvait « plus exister de mystères entre nous. Dans un de ses « épanchements, il me raconta ce que je vous répète.

« Vous savez comment votre mère fut forcée de séjourner, « il y a vingt ans, dans un coin désert de l'Andalousie, au « pied des monts de Constantina. Doña Léonor apprit, au « milieu des plus vives souffrances de l'enfantement, que « la métairie où elle avait trouvé un refuge, venait d'échoir, « avec le duché de L***, à son persécuteur. L'image du gou-

« verneur de la Havane, présentée en un pareil moment, « éveilla dans son âme le souvenir de ses épreuves, et la « crainte de nouveaux dangers. Son saisissement fut ex- « traordinaire. Elle donna le jour à un fils qui ne vivait « plus. Le morne silence dont elle fut environnée lui révéla « son malheur; tant d'impressions cruelles la conduisirent « aux portes du tombeau. Ses yeux étaient fixes; un froid « mortel l'avait saisie : don Luis, au désespoir, crut l'en- « fant et la mère réunis pour jamais.

« La fermière, qui avait recueilli vos parents dans leur « détresse, attendait depuis plusieurs jours son mari absent. « Elle aimait comme les Andalouses savent aimer. » Ici, Matéa s'arrêta. Il y avait des larmes dans ses yeux et dans sa voix. Son sein était gonflé. Je la contemplai longtemps, muet comme elle. Elle reprit :

« Il y avait entre eux une différence d'âge très-grande. « Mais peut-être la renommée, en répétant à la jeune pay- « sanne, d'une manière trop fidèle, toutes les aventures qui « avaient marqué pour son mari le cours d'une jeunesse dis- « sipée, le lui rendait-elle plus cher : les femmes sont ja- « louses de tout, même du passé..... même de l'avenir, « et un sentiment, qui serait peut-être resté vulgaire, « s'exalte par la jalousie jusqu'à la passion et au désespoir. »

« Matéa se tut de nouveau, se leva, poursuivit sa route. Elle rejoignit sa voiture; j'y montai avec elle. Son chapelain et doña Inès étaient avec nous. Le directeur ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil. — « Je peux achever main- « tenant mon histoire, reprit la comtesse. Inès sait tout ce « que j'ai à vous dire. Dépositaire de mes plus intimes pen- « sées, elle connut, dès le premier moment, un secret qui « ne paraissait pas avoir d'importance. Je n'aurai sûrement « jamais à me repentir d'une confiance à laquelle, depuis « dix ans, je n'ai pas mis de bornes. Elle sait qu'il y va de « son salut éternel, car, comme vous, elle a juré...; de son « salut, dis-je, et de sa vie! »

« La camaréra s'inclina sur la main de sa maîtresse, qui

la considérait avec une attention menaçante. Enfin, cette scène muette eut un terme; Matéa poursuivit :

« Le fermier, après les premiers embrassements, offrit, « en riant, à sa compagne, une corbeille pesante. Elle sou- « lève le tissu sous lequel était caché le présent de son « mari. Elle voit une petite fille d'un ou deux mois, qui « annonçait, par l'azur de ses yeux et les teintes dorées de « ses cheveux naissants, qu'elle avait une Bizcayne, peut- « être une personne du Nord pour mère. L'Andalouse se crut « trahie. Elle poussa des cris de désespoir; la maison en fut « ébranlée. Doña Léonor reprit ses sens, mais ce fut pour de- « mander son enfant ou la mort. Don Luis éperdu lui pré- « senta celle que vous avez appelée jusqu'ici votre sœur. « La pitié du fermier venait de la recueillir sur les grands « chemins.

« Votre mère s'est attachée chaque jour davantage à « l'orpheline qu'elle croyait sa fille. Don Luis n'osa jamais « désabuser sa tendresse. Le marquis, en épousant doña « Maria de las Angustias, fit des sacrifices d'ambition et « d'orgueil en faveur des Ricos Homes dont il la croyait « issue, dont il portait les titres. Vous comprenez quelle « eût été..... quelle serait encore son indignation, s'il savait « qu'un mensonge éleva jusqu'à lui une inconnue sans nom « et sans aïeux. Vous le voyez, Fray Pablo, vous êtes inté- « ressé à conserver la parole que j'ai reçue de vous. La tra- « hir, ce serait pour votre père le déshonneur.

« Je vous dirai plus. J'ai cru, dans ces derniers temps, « n'avoir plus d'intérêt personnel à ce secret. Je puis m'être « trompée, et cet intérêt est de ceux pour lesquels un cœur « de femme donnerait mille fois les vies les plus chères. « Souvenez-vous-en tous deux. » Inès rougit plus que jamais, en s'inclinant sur les genoux de sa maîtresse. Il y avait en elle une expression de terreur indéfinissable.

IV.

« Nous atteignîmes Joseph dans la capitale de la Vieille-

Castille. Il partit, au bout de quelques jours, pour Miranda de Ebro; ce fut dans cette ville, petite et pauvre, que, fugitif comme l'avait été longtemps le neveu de Louis XIV, il établit sa cour ou plutôt assit son camp. Car, ayant abandonné la ligne du Duero et celle de Burgos, il ne devait pas se trouver en sûreté sur la ligne de l'Èbre. Il lui fallait la vue des Pyrénées et la concentration de tous les corps français pour se rassurer.

« Les événements se précipitaient autour de nous; des armées anglaises avançaient dans la Péninsule. Le marquis de la Romana entrait en ligne. Toutes les levées de nos provinces et de nos royaumes, mal armées, mal vêtues, mal disciplinées accouraient de toutes parts, convaincues qu'elles étaient invincibles. L'Èbre ne leur servit bientôt plus de barrière; ces partis ou plutôt ces armées ne cessaient pas de s'étendre jusque dans la Navarre. Les nouvelles du siége de Saragosse étaient, dans les deux camps, la principale préoccupation et la grande attente de tous les esprits. Là aussi nous était réservé un prochain et cruel mécompte.

« Matéa reçut une lettre écrite du milieu des ruines.

Saragosse, 4 août 1808.

« On est ici, ma chère cousine, à mille lieues du monde.
« Nous expédions des messagers à tout ce qui nous est cher
« sans avoir jamais de réponse. Le bruit d'un succès obtenu
« dans le midi par les armées espagnoles s'est pourtant
« frayé passage jusqu'à nous. Mais les récits de la renom-
« mée ont une ressemblance fort suspecte avec ceux que
« fait l'histoire des batailles gagnées par nos pères sur les
« Sarrasins : on parle de trois cent mille prisonniers.

« Ces nouvelles ont traversé la ligne assiégeante à la suite
« d'un convoi de vivres, de poudre et d'armes. Tous les pa-
« piers se sont perdus dans la mêlée. Les soldats qui escor-
« taient cet utile secours n'ont pas même su nous dire le
« nom de leur général, auquel nous sommes redevables de

« leurs regards nous montrent le ciel, où elles viendront « bientôt nous rejoindre. La comtesse de Burita, dont le « nom appartient désormais à l'histoire, est une de ces « amazones. Dans leurs rangs essaie de se cacher celle dont « la voix rassembla les bataillons que j'ai sous mes ordres. « Ah! ma chère tante, quelle perfection! timide partout « ailleurs que sur le champ de bataille, le commandement « lui eût été déféré en vain; elle ne demande au ciel qu'une « chose, le salut de son pays; elle ne veut rien des hommes, « si ce n'est l'oubli de ce qu'elle fait pour eux. La première, « quand il faut secourir nos batteries épuisées; la première « encore s'il s'agit de reconquérir nos blessés, ou de panser « leurs plaies sous le feu de l'ennemi, elle tait son nom à « la reconnaissance publique, et un voile épais dérobe son « visage à tous les regards. La foule se demande quels mo- « tifs elle peut avoir à se cacher ainsi, quand tous les yeux « et toutes les âmes sont fixés sur elle. Les privations de « ce séjour, la grandeur des périls, la lutte terrible où l'Es- « pagne est engagée, rien ne l'étonne, hormis l'admiration « qu'elle inspire. Son audace, sa charité, sa douceur, sa « grâce angélique nous ravissent, et elle ignore que tous « ces présents du ciel soient son partage : j'admire qu'on « puisse allier ainsi le charme doux et tendre de ton sexe « aux vertus du nôtre. Elle me fait bien sentir que les fem- « mes ne sont pas des créatures comme nous : vous êtes « les anges de la terre.

« Te l'avouerai-je, j'avais quelquefois douté des mer- « veilles qu'on raconte de la veuve de Padilla soutenant « seule le siége de Tolède contre le nom et les armes de « Charles-Quint. Nous revoyons les mêmes prodiges. Évi- « demment, ces choses-là sont dans le sang espagnol.

« Je t'écris dans le palais du dernier justicier. Auprès de « moi ne pleure point, mais prie une jeune Aragonaise, « dont le mari vient de tomber dans le dernier assaut, lors- « que l'étage au-dessous duquel nous sommes a été em- « porté par les Français; ce triomphe leur a coûté si cher

« qu'ils nous donnent du repos. L'infortunée a résolu de « rester, quoi qu'il arrive, au lieu où son mari a été frappé. « Elle veut payer là sa dette suprême à son pays!

« Imagine ce qu'est une existence qui s'écoule entre les « émotions de la victoire et celles du martyre, au milieu « des destructions et des combats, parmi un peuple de vic- « times désignées et de morts non ensevelis; dans les adieux « que chacun adresse d'heure en heure aux objets de sa ten- « dresse, à sa patrie, à ses ambitions, à son avenir. Je con- « temple, sans pouvoir les imiter, ces fils de l'Aragon, aussi « calmes dans les batailles que dans les fêtes, et conservant, « au sein de crises terribles, la froide majesté que nos his- « toriens et nos peintres prêtent aux sénateurs romains.

« Dans une ville où il ne reste que des cendres et du fer, « où tout est combattant, le culte a conservé ses pompes. « Des processions, éclatantes de tout le luxe que nos pères « ont consacré aux choses saintes, parcourent les rues à « demi incendiées, mêlent la mélodie des cantiques aux cris « des assiégés, aux retentissements de l'artillerie française, « et prient pour une patrie qui vit encore, en marchant sur « les restes des femmes, des citoyens tombés pour elle. Ah! « je reconnais maintenant que Notre-Dame del Pilar fait « des miracles, et je pleure bien souvent quand je vois ce « peuple si ferme devant l'ennemi, tomber à genoux, parce « qu'un vieux moine, un bras en écharpe, nous bénit en « son nom.

« O Matéa! que parles-tu de prudence, d'ordre, de paix « publique? La raison doit être, comme y est la justice, sur « ce théâtre de gloire. Pourquoi ne peux-tu contempler ce « vaste sépulcre où une population immense répète chaque « jour le vœu de périr sur les ossements de ses pères? La « nation semblait assoupie; elle s'est réveillée pour se mon- « trer ce qu'elle fut au temps de Sagonte et de Numance. « Boulevard de l'indépendance espagnole, capitale long- « temps du royaume le plus libre de la terre, Saragosse « fera sortir de ses ruines un congrès national qui rendra

« nos rois à leur trône et forcera leur oreille d'entendre en-
« core le salutaire *sinon, non.*

« Adieu, tante de mon cœur! je suis heureux de sentir
« que tu montreras quelque jour avec orgueil une lettre
« datée du milieu des cendres de Saragosse.

« A tes pieds, ton neveu Q. L. B.

« DON CARLOS. »

V.

« La résistance de la capitale de l'Aragon, célébrée alors avec un enthousiasme méridional, s'explique aisément. Déterminés à combattre aujourd'hui par l'exaspération des massacres qu'ils avaient commis la veille, cinquante mille hommes, la plupart pâtres sauvages, contrebandiers, carabiniers habitués au métier des armes, avaient réussi à défendre, durant quelques semaines, une ville dont les rues sont étroites, les édifices construits comme des citadelles, la population opiniâtre autant que superstitieuse, et les approches difficiles de tous les côtés. L'armée assiégeante, quatre ou cinq fois moins nombreuse que la garnison, dépourvue de munitions et de vivres, inquiétée sans cesse par des bandes ennemies, avait emporté une grande partie de la ville, et là est le vrai miracle! Par malheur, elle dut lever le siége de ce qui restait de Saragosse. Un élan nouveau fut donné à l'insurrection. L'effervescence alla croissant; il se manifesta une exaltation encore plus déplorable que le premier recours aux armes. L'empereur sentit qu'un vaste développement de forces était devenu nécessaire pour arracher l'Espagne aux convulsions de cette sanglante anarchie. Une armée puissante s'assembla aux pieds des Pyrénées.

« La cour était encore à Miranda. Les réfugiés espagnols vivaient confondus avec les officiers français. Ces relations journalières étaient fécondes en discordes. Tandis que le parti anglais nous accusait de livrer notre pays sans défense

à l'étranger, les déplaisirs ou les ombrages de notre fierté nationale nous obligeaient à beaucoup vivre entre nous. L'honnête Azanza, le sage Urquijo, le loyal O'Farill, le vaillant Mazzarédo, l'habile Cabarrhus, demeurés, sans hésiter, aux côtés du maître qu'ils avaient accepté, faisaient de vains efforts pour garder la dignité d'un gouvernement entre le double dédain de nos amis et de nos ennemis.

« Le vieux marquis de C***, qui avait connu pour la première fois l'exil l'année précédente, connaissait pour la première fois les revers. En sortant de chez le roi, nous nous étions un jour promenés sur la route d'Espagne. Nous arrivâmes bientôt au pied des premières hauteurs de la chaîne d'Occa. A notre droite s'étendaient les monts auxquels s'attache plus loin l'étrange rangée des rochers à pic de Pancorbo, à notre gauche, des ravins profonds et des gorges escarpées. Tout à coup, du milieu des rochers qui bordaient les chemins, un cavalier s'élance, il arrive à nous, et s'écrie : « Salut, seigneur marquis, c'est toi que je venais « chercher. » L'inconnu met pied à terre, presse la main du chambellan, se découvre, et montre don Carlos à son oncle étonné. Ce fut, dans tout le cours de cette déplorable guerre, un des malheurs de l'armée impériale, que la facilité des officiers de l'insurrection à pénétrer, grâce aux couleurs nationales, dans le camp de Joseph, et par conséquent dans le camp français. Le colonel aux gardes arrivait de Saragosse délivrée. « Je me suis hasardé, reprit-il, à me mon- « trer dans les lieux que Pépé occupe encore, pour venir « au nom de tout ce qui t'est..., de tout ce qui te fut cher, « te demander d'abandonner une cause impie : tu ne peux « pas prétendre que le pistolet, placé par Napoléon sur la « gorge de don Fernand, ait rendu sa déposition légitime, « ni que Charles IV ait eu le droit de nous léguer, comme « les joyaux de sa couronne, au Corse qui dépouillait son « fils. A Bayonne, seuls, sans appuis, entretenus des adhé- « sions unanimes de l'Espagne, nous avons pu, comme nos

« princes, nous soumettre à la destinée. Mais tu le vois : « indignée de la captivité de ses chefs, la nation proteste « au prix de tout son sang contre la plus insolente usur- « pation qui fût jamais. Tu n'as plus qu'un moment pour « te rallier aux drapeaux de l'Espagne et des Bourbons; « car demain nous aurons rejeté les oppresseurs derrière « les Pyrénées; et sais-tu si le peuple espagnol, une fois « affranchi, consentirait ensuite à t'ouvrir son sein ? » Le « marquis écoutait : Ton langage, répondit-il, m'étonne « et m'afflige. Toi qui étais le neveu de mon cœur, celui « sur qui j'avais porté ma prédilection depuis que l'enfant « de mon frère m'a été ravie, se peut-il que tu oublies et ma « longue tendresse et mes cheveux blancs! »

« Don Carlos se précipita dans les bras du vieillard; il se désolait de l'avoir attristé. « Tout cela ne devrait pas me « surprendre, ajouta le chambellan; il est naturel que le « parti qui méconnaît les droits de la royauté, qui appelle au « peuple des décisions de ses maîtres, foule également aux « pieds les devoirs qu'imposent le sang et l'âge. — Tu es « bien cruel pour moi, reprit don Carlos. Excuse la vivacité « de mon affection. Je sais mieux que toi les dangers aux- « quels ta persévérance t'expose. Une horreur universelle « se soulève d'un bout de la Péninsule à l'autre, contre tout « ce qui se rattache au nom français. Les exploits de Baylen « ne suffisent pas à protéger ton beau-frère Alonso contre « des souvenirs hostiles. — « Où est-il? m'écriai-je, que lui « est-il arrivé?... Je suis son frère, » poursuivis-je, en voyant la surprise que ma vive exclamation inspirait à don Carlos. — « Vous êtes son frère! » me répondit-il, en me regardant avec une expression involontaire de dédain et d'horreur, dont l'insolence exalta dans mon cœur mon aversion pour ces orgueilleux incendiaires. « On « vient d'employer votre nom, continua-t-il, à perdre le « plus généreux de nos chefs. Peut-être ne savez-vous pas « que les juntes qui ont partout, à la même heure, pris en « main la conduite des affaires ont résolu de créer un gou-

« vernement central; leurs députés se réunissent dans « Aranjuez pour y composer une régence respectée, et l'Es- « pagne offrira ainsi le spectacle d'une grande nation qui, « veuve de ses rois, aura su dompter l'anarchie comme « tous les autres périls. Le parti français qui prétend être « celui des lumières, apprendra qu'il siége dans ce conseil « des hommes tels que l'illustre Jovellanos, et que Florida- « Blanca marche à sa tête. Don Alonso est aussi destiné aux « honneurs de la junte centrale. Et voilà que le corps que « Jaymé commande vient de signer une adresse de pro- « testation contre ce noble choix. Des hommes simples, « que leur patriotisme égare, demandent la destitution « d'un chef, utile à notre sainte cause autant que les Cas- « taños, les Blacke et les La Romana. On dit que fils « d'une Française et frère de... » Ici don Carlos s'arrêta. — « Achevez, lui dis-je, flétrissez du nom de traîtres ceux qui « repoussent les désastres de la guerre étrangère et civile, « l'alliance monstrueuse du fanatisme avec la licence po- « pulaire, la souveraineté de la multitude et le gouverne- « ment de la soldatesque; ceux qui croient mauvaise une « cause appuyée sur l'or britannique, les miracles impos- « teurs, les délations et les assassinats! Déclarez ennemi « public quiconque s'afflige de voir la Péninsule réservée « tout entière au sort de Saragosse. Peu nous importe le « jugement des contempteurs de tout ordre ou des con- « tempteurs de toute civilisation. Il nous suffit du suffrage « de notre conscience, que ratifiera sûrement un prochain « avenir. » Don Carlos me regarda; et jouant avec son épée : « Ce discours, dit-il, passe mes moyens. Nous autres, « ennemis des lumières, nous n'entendons pas les hautes « questions politiques; mais nous entendons les questions « d'honneur. Nous savons fort bien que l'Espagne est sans « gouvernement, sans finances, sans armées; que l'empe- « reur a l'Europe pour tributaire, et un million de vieux « soldats pour champions; nous savons encore qu'une po- « pulation qui, depuis trois cents ans, n'a pas vu la guerre,

« n'exécute pas les évolutions de ligne comme les manœu-
« vriers de la grande armée ; que les généraux, dont la
« plupart ont gagné leurs grades en pleine paix, ne sont
« pas d'aussi habiles tacticiens que les maréchaux de
« France et leur chef. Nous ne calculons pas nos forces,
« mais nos injures. Nous autres partisans de la superstition
« et de l'ignorance, nous nous confions à Dieu, à des cortès
« nationales, à la justice de notre cause. Dans tous les cas,
« nous préférons notre patrie saccagée à notre patrie es-
« clave ; nous trouvons que Saragosse n'a jamais été plus
« belle ; nous jurons que les Français ne règneront sur les
« Espagnes que lorsqu'il n'y aura plus que des ruines fu-
« mantes et des cadavres.... Seigneur marquis, poursui-
« vit-il vivement, permets-moi de te supplier encore, par
« un nom qui t'est cher, de ne pas employer l'autorité
« de ton exemple à sanctionner des actes impies, des actes
« arrachés par la perfidie et la violence aux coupables pas-
« sions de dona Marie-Louise et aux respects de son fils.
« Songe au 2 mai, à tout ce sang versé de gaieté de cœur,
« pour faire trembler les Espagnols ! Songe surtout à la
« plus sainte des femmes agenouillée sous le plomb des
« soldats français, et cette image te dira mieux que moi si
« ta place est dans les rangs de ses bourreaux. — Tu ré-
« veilles, répondit le marquis avec émotion, un souvenir
« dont les cinq mois qui se sont écoulés n'ont pu adoucir
« l'amertume ; crois qu'il m'a fallu le sentiment d'un de-
« voir impérieux pour rester à la cour dans de tels mo-
« ments. Mais quand j'ai vu éclater dans nos provinces le
« feu de la discorde, j'ai cru que je devais l'exemple de la
« soumission au seul gouvernement possible. Je ne serai
« jamais de ceux qui donnent un tel nom à des régences
« sorties du milieu des acclamations populaires. Je me me
« permets pas de juger les actes de mes maîtres. Vassal,
« j'obéis, et si je devais abjurer cette loyauté héréditaire
« qui fait ma gloire, ce ne serait sûrement pas le jour des
« revers, quand, d'un bout de la Péninsule à l'autre, on

« entend retentir des noms précurseurs de la république et « du régicide. — Quoi! reprit don Carlos, si doña Maria « t'apparaissait avec sa grâce angélique et sa douce majesté; « si elle venait te demander à genoux de fuir avec elle ses « assassins, de choisir, loin des deux camps, une retraite « où elle pût t'environner des soins de sa tendresse; si elle-« même était là enfin, et que d'un mot je pusse la montrer « à tes yeux... » — Laisse, » s'écria le marquis en essuyant une larme qui tombait sur sa joue flétrie; « elle pourrait « m'être rendue à ce prix, que je renoncerais au bonheur « de vivre près d'elle, comme on renonce à l'existence plu-« tôt que de s'avilir. J'appartenais à Sa Majesté le roi « Joseph par les renonciations. Je lui appartiens davan-« tage par ses malheurs et par vos crimes. Le général « Solano, le général Truxillo, le comte de Aguilar, « San Miguel de Cevallos, don Miguel de Saavedra, le gé-« néral Filangieri et tous les autres que le peuple et les sol-« dats ont massacrés, m'enchaînent à sa cause. Traitez cet « imprudent don Alonso comme tous les autres! J'aurai « partout de chères victimes. Allez donc; dénoncez l'un « après l'autre et égorgez les chefs que vous vous donnez. « Ressemblez enfin de tous points à la révolution française, « qui vous sert de modèle. Moi, si je pouvais encore tenir « une épée, je verserais avec joie le peu de sang qui coule « dans mes veines pour le roi, notre souverain seigneur et « maître. — Adieu donc, » dit tristement don Carlos, et, remontant à cheval, il s'enfuit loin du grand chemin. Bientôt une troupe armée l'environna; une femme s'y trouvait: elle semblait vouloir s'élancer vers nous; mais don Carlos l'entraîna dans les défilés voisins, et tous deux disparurent à nos regards.

« Cette scène laissa une impression douloureuse dans l'âme du vénérable chambellan. L'existence orageuse de Miranda, celle de Vittoria peu après, n'allait point à son caractère et à son âge; il ne trouvait quelque douceur qu'auprès de Matéa. Elle-même, triste et abattue, n'avait

pour consolation que les bontés du roi, les soins d'une dévotion empressée à chercher au pied de tous les autels l'espoir d'un meilleur avenir, les hommages de quelques officiers français, ajouterai-je mon dévouement. Les perpétuels épanchements de nos communs chagrins entretenaient une triste agitation dans mon cœur; la souffrance était pour moi partout, et nulle part l'espérance.

« J'étais devenu nécessaire au gouvernement. Le roi m'accorda bientôt assez de confiance pour me charger de porter un tableau de la situation politique de la monarchie aux pieds de son frère qui discutait alors, dans le congrès d'Erfurth, les destins du monde. Je traversai votre France rapidement, et vis éclater, de la Bidassoa jusqu'au Rhin, l'admiration que les peuples portaient au fondateur du grand empire. Je parcourus vos provinces; les arcs de triomphe étaient partout dressés pour la marche des soldats d'Austerlitz et de Friedland, qui venaient assurer l'exécution des actes de Bayonne. Des proclamations, des adresses, des discours sacrés, montraient la France associée aux entreprises de son chef. Je traversai une moitié de l'Allemagne. Tous les états, tous les princes s'enrôlaient sous la clientèle de l'héritier de nos Bourbons ; enfin j'atteignis les murs de l'étroite cité où les chefs du continent s'étaient donné un rendez-vous dont l'histoire gardera le souvenir. C'était à l'heure du spectacle de la cour; j'y allai. Je vis le parterre de rois, j'entendis l'acteur dire, dans l'un des rôles de l'Œdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Ce vers provoqua une scène qui fit oublier aux spectateurs le drame du poëte tragique. L'émotion des maîtres du monde se réfléchit sur tous les visages, et je rentrai dans mon pays, rassuré sur le parti auquel je demeurais fidèle, par la consécration que les têtes couronnées prêtaient sans

contrainte aux actes de Bayonne. Appuyé sur les onctions du chef de l'Église, le vœu des peuples, l'amitié des rois, Napoléon m'apparaissait marqué du sceau de la fatalité. Comment serais-je coupable d'avoir cru la fortune et les rois sur parole? ».

LIVRE DIX-NEUVIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

LA COUR DE VITTORIA.

> Le roi Joseph : La vérité est que la nation entière est exaspérée. Je n'ai personne pour moi.
>
> L'empereur Napoléon : Je pourrai trouver en Espagne les colonnes d'Hercule ; je n'y trouverai pas les limites de ma puissance.
>
> *Correspondance du roi Joseph.*

Retour de Fray Pablo. Frey don Jaymé dans le camp français. Ses fureurs jalouses. — Le roi Joseph. Son portrait. — Lettre d'Alonso, son désespoir. Ses travaux. Travaux de la junte centrale. Difficultés sur la formation des cortès. — Apparition de la Gitana. Trouble de Jaymé. Son retour au camp espagnol. Colère de Matéa. — Prisonniers espagnols à Vittoria. Enriqué Enriquez. Don Estevan. — Négociation de Pablo avec Alonso. Passage de l'Èbre. Entrevue sur le tertre de Saint-Gadéa. Soulèvement de l'armée d'Alonso. Complot et révélation de Matéa. Confusion de Frey don Jaymé. Triomphe d'Alonso.

I.

« Je revins : des préparatifs immenses continuaient à menacer l'insurrection espagnole. Napoléon devait bientôt paraître; la puissance de son nom ébranlait déjà les factieux.

« La cour était toujours à Vittoria. De la demeure royale je volai chez la comtesse. Près de m'élancer à ses pieds, je vis Frey don Jaymé assis auprès d'elle. « J'ai retrouvé, « me dit-elle vivement, un bien que je croyais perdu pour « toujours. Mon plus ancien ami revient à nous; il ne me « reste à souhaiter que le retour de la victoire. » — Ici

elle fut interrompue par un soupir qui venait, comme malgré elle, indiquer qu'elle ne complétait pas sa pensée. — « Réjouissez-vous avec moi, reprit Matéa; réjouissez-vous de « la conquête que nous venons de faire; puisse-t-elle n'être « qu'un prélude! Les insurgents se déchirent entre eux. « Madrid, envahi par des hordes indisciplinées, voit la population féroce et demi-nue de Valence exercer, au sein « de la royale cité, d'affreux brigandages. Ces bandits ont « porté la terreur de toutes parts; ils ont saccagé ma maison et brisé la chaîne de fer qui était placée au-dessus de « ma porte depuis une visite de Philippe V, convaincus que « ce témoignage de respect s'adressait au roi Joseph qui « m'a fait aussi la grâce d'entrer dans ma demeure. Enfin « il y a tant d'insubordination chez le peuple, tant de désaccord entre les chefs, tant d'imprévoyance et d'inaction dans le gouvernement, que les plus aveugles patriotes « sont impatients de secouer le joug de leur indépendance; « ils appellent de tous leurs vœux l'intervention française. « Nous serons reçus à Madrid comme des libérateurs. — « Pour mon compte, dit le général, j'étais las de commander à des gens qui ne savent pas obéir, et d'obéir à des « gens qui ne savent pas commander. Mon père est tout « aussi fatigué que moi d'un tel régime; il aurait déjà « quitté les rangs des insurgés s'il n'était retenu par l'esprit « de corps. Le conseil de Castille conteste le pouvoir souverain dont la junte centrale se prétend investie; la « junte s'attribue le titre de majesté pour faire oublier aux « Espagnols qu'il leur faut un roi, et elle donne à son président, à l'excellent Florida-Blanca, ce titre d'altesse « dont on s'est tant plaint quand il décora un personnage « tel que le prince de la Paix. Les fanatiques et les moines « ne pardonnent pas à ceux d'entre nous qui avons appuyé « l'administration libérale de don Manuel. Gouvernants et « citoyens, tous pensent à leur ambition; ils n'oublient « qu'une chose, c'est de créer une armée. — Et Alonso, interrompit vivement Matéa, n'a-t-il pas pris de l'empire

« sur ses collègues? ne réussit-il pas à tempérer l'ardeur « des discussions, à entraîner les populations en avant? » — Le commandeur lança un regard irrité à la comtesse. — « Je croyais, dit-il, ne plus entendre prononcer un nom « qui me poursuit depuis dix ans comme un odieux fan- « tôme. Que don Alonso me laisse une fois en paix! Il est « au nombre des despotes d'Aranjuez, de ceux qui règnent « dans le palais des rois; qu'il y reste et que la foudre du « ciel puisse mille fois l'écraser! Il a paru dans les Asturies « au nom de sa junte centrale; il a osé prendre le com- « mandement; et, lorsque je brisais mes armes pour ne « pas subir l'affront de recevoir ses ordres, il a mis pied à « terre en présence des deux armées prêtes à en venir aux « mains : puis, me présentant son épée avec une assurance « théâtrale : Combattez, me dit-il, comme général, je vais « prendre un fusil et combattre comme soldat. Il m'a fallu « dévorer mon injure, entendre les applaudissements dont « l'armée a couvert cette audacieuse parade, obéir au fils « d'un ennemi de mon père, et voir ensuite tout ce qu'il y « a d'adulateurs dans un camp, ou de gazetiers dans le pays, « lui attribuer l'honneur de la victoire. Je ne sais quelle « affreuse fatalité me poursuit, mais il semble que le monde « conspire pour me rappeler sans cesse la loi d'infériorité « que j'ai reçue en naissant. Le droit d'aînesse me persécute « chaque jour de sa tyrannie. On s'est avisé de réunir le ré- « giment que je commandais à une division de paysans qui « a mis don Carlos à sa tête. J'ai fui : ceux qui ont tous les « honneurs et toutes les richesses, devraient au moins nous « laisser les grades et les périls. Qu'ils dorment et jouis- « sent! tel est le partage que leur assigna le sort. Qu'ils ne « viennent pas nous disputer les travaux de la guerre et « leurs nobles profits. » — Le commandeur marchait à grands pas, l'œil à moitié couvert de son épaisse paupière; il était hors de lui; nous nous taisions, effrayés de son désespoir : tout à coup il s'arrête, tombe sur un siége, et penchant sa tête dans ses mains, cet homme qui n'avait que

des passions brutales et farouches, fond en pleurs comme une femme; sa poitrine, gonflée des poisons de l'envie, se soulageait ainsi, malgré lui-même, de ce triste fardeau. Matéa s'approche et saisit une de ses mains. — « Laissez, « dit-il; qu'au moins je ne voie pas la lumière du jour; « vous ne savez pas de quels chagrins mon âme est navrée. « Je ne connais ni distraction ni repos; je trouve partout « un aiguillon qui me déchire. Une femme aurait pu chan- « ger ma destinée, changer le fond de mon âme : mais non, « elle ne l'a pas voulu! je suis le plus malheureux des « hommes! » Indigné de sa faiblesse, il essuyait ses yeux avec une expression de douleur dont moi-même je me sentis ému. — « Croyez, lui dis-je, que le bonheur vous serait « chose facile; songez à vos avantages, occupez-vous de les « accroître par vos nobles efforts, et vous n'aurez plus à « regretter ceux que le hasard ne vous a pas départis. » Il me regarda d'un air qui exprimait de la colère et de la honte. Cependant, je poursuivis. « Vous avez un nom il- « lustre. — Oui, » interrompit-il avec amertume, « un « nom de famille séparé des noms de fiefs sous lesquels ma « race est connue dans l'histoire.—Vous pouvez, repris-je, « avec le sang qui coule dans vos veines, obtenir sans peine « ces titres auxquels vous paraissez attacher du prix. — « Qui, moi! s'écria-t-il : issu de maisons royales de tous « côtés, moi, fils de grands d'Espagne, je dérogerais jus- « qu'aux titres de Castille?... C'est assez, » continua-t-il avec un emportement nouveau; « c'est trop vous entretenir « de mes peines; j'en ai beaucoup, toutes également amères; « je suis perdu dans une mer sans rivages; il me semble « que je porte dans mon sein tous les feux de l'enfer, et « pour comble d'humiliation, j'ai fait d'un frère d'Alonso le « confident de mes chagrins. »

« Il allait sortir, le roi parut. Le roi était grand, plein de bonnes grâces, beau de la beauté de son frère, mais plus simple, moins taillé à l'antique, ayant l'élégance comme Napoléon avait la grandeur. Il aimait à plaire et son esprit

lui permettait d'y réussir. Dans les affaires, son bon sens était remarquable. Il mettait la raison où son frère mettait le génie et le génie peut perdre les États, on l'a vu : le bon sens les eût sauvés.

« Un tel prince méritait d'être bien reçu partout. La comtesse, qui naguère n'était pas admise aux honneurs de la cour, voyait maintenant le souverain dans sa maison. Après les premières expressions de son bonheur, elle présenta son parent. Joseph, appréciant comme elle cette conquête, se hâta de promettre à Jaymé le commandement d'une des provinces de l'Andalousie auquel il n'avait pas pourvu encore; il lui donna sur-le-champs la clef d'or. Une joie soudaine brilla dans les yeux du nouveau chambellan. « Puis-« qu'il faut, dit-il, que des étrangers portent la guerre au « cœur de nos royaumes, j'aime mieux marcher avec les « Français, nos amis de tous les temps, qu'avec les fils in-« solents de l'Angleterre, nos éternels ennemis. Il est trop « étrange de voir le parti des moines et des Bourbons s'ap-« puyer au dehors sur des hérétiques, et au dedans sur la « canaille; commandeur de Calatrava, défenseur de la con-« ception immaculée, j'ai cru que je ne pouvais, sans man-« quer à mes serments, rester parmi les auxiliaires de gens « qui ne croient pas à la divinité de la mère de Dieu. » Le roi, convaincu de la piété du commandeur, se hâta de parler de la foi avec cette onction qu'il essayait toujours de mettre dans les questions religieuses. Frey don Jaymé n'avait aucune opinion arrêtée sur ces matières. Les discours du frère de Napoléon le satisfirent aisément. Ce prince, qui s'appliquait à gagner les cœurs, lui parla ensuite longtemps de son frère don Carlos, de son noble caractère, du courage qu'il avait déployé à Saragosse. Matéa fit un effort pour détourner l'entretien. Le roi reprit que la clef donnée au commandeur n'était pas celle de don Carlos, qu'il était impatient de pouvoir la lui rendre. « Je sais, dit-il avec « une grâce parfaite et malencontreuse, ce qui est dû aux « aînés des grandes maisons. »

« Ainsi, plus le roi multipliait ses efforts afin de satisfaire et d'enchaîner Jaymé, plus les traits du jeune général manifestaient d'irritation et le désespoir. Joseph se tourna vers moi pour m'apprendre que l'Empereur daignait s'intéresser à ma fortune. Le grand homme m'avait su gré de la manière rapide dont j'eus le bonheur de lui exposer les intérêts divers du pays, et peut-être plus encore de l'impression profonde que sa présence fit d'abord sur moi. J'étais admis à siéger désormais dans les conseils. C'était me donner une place à côté des personnages les plus respectés de l'Espagne. Ces généreux citoyens n'avaient pas su se résigner au rôle de transfuges. Ceux qui sont si fiers de leur persévérance devraient au moins ne pas refuser toute estime à la nôtre.

« Chaque mot de cet entretien faisait frémir le commandeur : son nom, son courage, ses alliances, me paraissaient donner du prix à ses services. Je m'affligeai de la fatalité qui tournait contre les intérêts de la cause commune les intentions les plus bienveillantes de Joseph. Sa Majesté me remit une lettre de don Alonso à don Carlos, que des coureurs avaient interceptée parmi divers papiers d'État. Elle exprima le vœu que je pusse correspondre avec lui. « On le « pourrait, s'écria la comtesse; le commandeur vient de « nous apprendre que don Alonso se trouve à nos avant- « postes. » Elle s'arrêta, et baissa les yeux devant le regard courroucé que le général jeta sur elle. « Je désirerais, con- « tinua le souverain, que votre frère fût instruit de mon « estime, et même de ma reconnaissance. Alliant l'huma- « nité au courage, il a compromis ses jours en sauvant des « captifs de Baylen qu'une capitulation ne défendait pas « contre les fureurs du peuple des campagnes. Ses géné- « reux efforts pour soustraire aux assassins quelques-uns « des Espagnols fidèles qui n'ont pu me suivre, sont des « actes magnanimes que le roi catholique apprécie encore « davantage. Je vous autorise à l'entretenir de mes senti- « ments pour lui. » Le prince se retira. Je me hâtai de lire

la lettre d'Alonso à son ami : c'était pour moi retrouver les entretiens d'un frère.

II

« A Madrid, le 15 octobre 1808.

« Depuis Bayonne, ami de mon cœur, c'est-à-dire depuis « près de huit mois, dans un temps où, marqués par tant « de vicissitudes, les mois semblent être des années, je n'a- « vais pas reçu un souvenir de toi. Sans doute ton amitié « aura répondu souvent aux témoignages de la mienne. « Les communications partout interrompues par l'adminis- « tration ou l'armée française, et mes perpétuels voyages « m'auront dérobé tes réponses. Enfin, au retour d'une ex- « cursion dans les Asturies, je trouve quelques lignes qui « m'apprennent que tu m'aimes encore. A la vue de carac- « tères que ta main a tracés, mon œil s'est rempli de « larmes. Autrefois nous parlions ensemble de ma sœur!... « Ton rapide billet semble être la suite d'un entretien que « nous aurions quitté hier. Quel est ce bonheur inattendu « dont tu me félicites comme de la plus grande joie que « mon cœur pût ressentir? Le bonheur pour moi, mon ami! « Je n'en dois plus attendre sur la terre. Je vois le monde « et tout ce qui s'y passe comme du fond d'un tombeau. « Là, nulle impression de plaisir ne m'arrive : l'ébranle- « ment du champ de bataille, l'ardeur de la victoire, même « ces applaudissements de mes concitoyens, ces réceptions « triomphales qu'ambitionnaient mes jeunes années, toutes « les émotions du dehors viennent se briser contre mon « immuable désespoir. Je croirais que mon existence n'est « plus qu'un rêve douloureux, si l'intérêt que je prends au « sort de mon pays ne m'apprenait que je vis encore...

« Pardonne, mon ami; je ne te parle que de mes peines « au lieu de te parler de tes succès. Quand je me suis appro- « ché de Saragosse pour le ravitailler, j'étais loin de te « savoir au nombre des dignes Espagnols qui combattaient

« sous l'immortel Palafox. Je ne me serais pas borné à « toucher le pied de vos murailles, à y jeter des vivres et « des armes. Je serais allé me féliciter dans tes bras de te « voir utile et cher à notre sainte cause. Toi, pour qui « l'ambition peut avoir des douceurs, et la gloire des jouis- « sances, tu dois t'applaudir des grandes conjonctures au « milieu desquelles nous sommes placés. Toute une révo- « lution s'accomplit pour notre Espagne. Nous assistons à « sa renaissance.

« Ce n'est pas que je partage la confiance publique. J'en- « trevois bien des revers. La discorde est partout, et la « junte centrale n'est que l'image trop fidèle de la nation « qu'elle doit régir. Mes trente-cinq collègues apportent « dans la discussion des intérêts publics les passions des « hommes, les préjugés des castes, les rivalités de nos di- « vers royaumes. Impérieuses et jalouses, les juntes pro- « vinciales, qui nous ont institués, prétendent nous dicter « des lois au lieu d'en recevoir, et partout on s'occupe à « profiter des victoires passées, au lieu de travailler à en « assurer de nouvelles. Mais le peuple vaut mieux que ses « chefs; il nous sauvera par ses mâles vertus. La constance « espagnole l'emportera à la longue sur la fougue française: « cette lutte, qui n'est pas finie, quoi qu'on en puisse dire, « te fournira des occasions multipliées de donner à ta race « une illustration de plus.

« Le gouvernement représentatif t'offrira bientôt, j'es- « père, de nouvelles palmes à cueillir. Ce gouvernement « admirable, comme l'appelle Montesquieu, naîtra de nos « ruines pour les réparer. J'aperçois des difficultés bien « grandes; les universités, les chapitres, les audiences, « les chancelleries, les vieilles sociétés patriotiques et les « nouvelles, tout ce qu'il y a de corporations politiques et « religieuses, nous demandent, par de pressantes adresses, « des cortès qui travaillent à rassembler les éléments épars « de la constitution antique. Tous veulent également mettre « l'avenir de la monarchie à l'abri de la faiblesse d'un

« autre Charles IV; mais comment convoquer ces cortès? « Interrogerons-nous les coutumes des républiques vascon- « gades, le droit révéré de Sobrarbe, les lois de la Navarre! « Faut-il appeler les quatre *bras* des Aragonais [1], ou les « trois ordres de Léon? Évoquerons-nous la constitution « des grands justiciers, celle que renversa la maison d'Au- « triche, et dont la maison de Bourbon a laissé s'effacer les « derniers vestiges? Accepterons-nous pour l'état légal de « la représentation nationale, les cortès actuelles, celles qui, « depuis trois siècles, viennent à chaque avénement rece- « voir les serments du roi et du prince des Asturies, assem- « blées informes dont Charles-Quint a banni la noblesse et « le clergé, où ne siégent que les mandataires de dix-huit « cités? Dans un empire dont les lois sont différentes de « province à province, et différentes entre elles-mêmes de « siècle en siècle, quel lieu, quel temps élèvera la voix pour « imposer au reste de la monarchie, et à l'âge présent, « l'autorité de ses pratiques inconstantes et de ses maximes « méconnues? Le pouvoir royal n'existe plus parmi nous que « dans le respect et la douleur des peuples; la nation est « ramenée violemment à l'état primitif des sociétés hu- « maines; le dogme redoutable de la souveraineté reçoit « chez elle une application forcée; elle est remise en pos- « session de tous les droits qui constituent les États; il « faut à la fois qu'elle délibère et qu'elle agisse. Dans cette « situation, quand déjà l'Amérique tend à briser ses liens, « mettrons-nous tous nos concitoyens d'outre-mer, les pos- « sesseurs de la plus vaste moitié de la monarchie, hors de « la loi commune, en prononçant, suivant les vieux usages, « sans leur concours, sur les destinées d'une même patrie? « Non; nous admettrons leurs députés, et cette innovation « n'est pas la seule que les événements réclament. Il en « faut pour satisfaire les intérêts les plus opposés, les pas- « sions les plus ennemies. Chacun justifie ses vœux par des

[1] Nom des ordres. On les appelait aussi *Estamentos*.

« exemples. D'accord pour ne pas se renfermer dans les « débris que le temps nous a laissés, tous prétendent res- « susciter l'époque, ranimer les institutions qui répondent « le mieux à leurs passions et à leurs vœux.

« La presse ne suffit pas à reproduire les plans contraires « que des esprits préoccupés proposent. La chaire retentit « de discussions que les voûtes des temples n'auraient ja- « mais dû entendre; la place publique agite des théories « et des souvenirs; et, par malheur, les dissentiments sont « plus implacables à mesure que l'intervalle qui les sépare « semblerait plus facile à franchir.

« Dans la chaleur de ces débats, on oublie, comme autre- « fois à Byzance, les barbares qui sont à nos portes. Mais « celui que je révère, que j'invoque sous le nom de Dieu « des bonnes causes, est avec nous. Quoi qu'il arrive, « une tribune s'élèvera sur les débris des tyrannies étran- « gères et civiles; c'est le trône du génie et de la vertu. « Noble de cœur comme de sang, tu es digne de prendre « place dans cette aristocratie des talents et des bonnes « renommées, qui tiendra désormais en main les rênes de « l'État.

« On avait placé sous tes ordres les régiments que com- « mande ton frère. J'ai fait changer cette disposition; tu « comprendras mes motifs. O mon ami, puisses-tu oublier « tes chagrins parmi nos combats et tes succès! puisses-tu « surtout trouver, dans ta carrière, une compagne qui « mérite que tu fixes sur elle tes affections incertaines! « C'est par les mères, les sœurs, c'est par les femmes « seules, dans tous les degrés de la tendresse, qu'il y a « du bonheur dans ce monde. Hélas! celui-là aussi est « fragile.

« Une des choses qui me sont le plus douloureuses, c'est « l'indifférence de tout ce peuple de Madrid, qui va au « Prado, s'y cherche, s'y rencontre, y parle de patrie, d'a- « mour peut-être, et ne songe pas que là tombèrent les « premiers martyrs de notre sainte entreprise. Oh! se

« peut-il qu'on soit si vite oublié des hommes après s'être
« immolés pour eux !

« Plains et aime toujours l'ami Q. B. T. M.

« ALONSO. »

III.

« Matéa me demanda vivement la lettre de mon frère. Elle lut, et dans ses yeux s'allumaient par degrés la colère et le désespoir. Enfin elle s'abandonna aux derniers excès de la fureur, et jetant à terre le papier humide de ses larmes, elle s'enfuit loin de moi.

« Le commandeur était resté muet témoin de cette scène. Triste et morne, il paraissait flotter entre deux résolutions contraires. Matéa revint ; un de ses gracieux sourires était sur ses lèvres, et, pour tout autre que moi, elle aurait paru tranquille. Mais je savais plonger, pour ainsi dire, dans son regard, et découvrir, malgré l'expression qu'elle essayait de donner à ses traits, les passions secrètes de son âme.

« A son aspect, Jaymé se leva. — « Je m'étais réfugié,
« dit-il, dans cette cour, pour me soustraire aux souvenirs
« importuns de tout ce que j'abhorre. J'y retrouve les ad-
« mirations ridicules auxquelles je croyais échapper. Vous-
« même, esclave d'un attachement parjure, vous aimez
« plus que jamais mon ennemi ; adieu donc ! Je vais cher-
« cher un lieu où je puisse être à l'abri des persécutions
« qui me poursuivent dans les deux camps. » La comtesse s'élance au-devant de lui. — « Tu ne partiras pas, s'écrie-
« t-elle; il est trop tard pour nous fuir. J'ai vu, après le
« départ du roi, tout ce qui se passait dans ton sein ; j'ai
« vu que l'envie, après t'avoir poussé parmi nous, allait te
« ramener sous le drapeau des brigands. J'ai feint cet em-
« portement qui t'a trompé, afin de sortir sans te donner
« de soupçons. Il y a maintenant des gardes sur le seuil de
« mon palais. »

« Frey don Jaymé demeurait immobile; une main prête à ouvrir la porte, l'autre agitant son épée, il semblait par-

tagé entre la crainte et la fureur. La nuit était venue épaissir les ombres du soir. Des flambeaux nous éclairaient déjà; les fenêtres étaient ouvertes. Une voix appela le commandeur par son nom. « Seigneur général, votre seigneurie re-« nie son Dieu et son roi; au chant du coq il sera trop tard « pour vous repentir. » — Tous trois, nous regardâmes en même temps sur la place publique : quelques officiers français se promenaient sous les vastes portiques, ou se croisaient auprès de la fontaine; seulement une femme fuyait dans la direction de Miranda, et nous sûmes bientôt qu'une Bohémienne avait jeté une sorte de terreur superstitieuse dans l'âme des soldats par des prédictions épouvantables. Bertrand était, entre autres, tout étourdi de l'oracle qui lui était échu, et doña Inès, qui s'efforçait d'avoir sa confidence, ne put obtenir du sergent, intimidé pour la première fois de sa vie, l'aveu des prophéties menaçantes qu'il avait reçues.

« Jaymé n'osait plus ni demeurer, ni fuir. Il tremblait de trouver dans les deux camps l'opprobre, la mort peut-être; la voix mystérieuse qui venait de frapper son oreille achevait de glacer son cœur où il n'y avait de courage que sur le champ de bataille. Il se laissa entraîner sur un siége auprès de Matéa, qui lui disait : « Tu le vois, il n'est plus de « mystère qui pût te sauver. On sait le parti que tu as em-« brassé; ne t'en repens pas; la victoire ne peut être dou-« teuse, et crois bien que la clémence royale ne tiendra « pas, aux jours du triomphe, tout ce qu'elle promet aux « jours du revers. Don Carlos trouvera, remplis par des « hommes fidèles, les postes qu'il dédaigne; quant à don « Alonso, j'ai conçu un projet... » Elle s'arrêta, fixa sur moi un regard inquiet, serra la main du général et poursuivit : « Ne regrette pas d'avoir opté entre la constitution de « Bayonne et le parti du droit d'aînesse. La cour te pré-« sente de riches récompenses, et la mère de Fernandina « peut t'en assurer de non moins dignes d'envie. »

« Des généraux français arrivèrent; Matéa leur présenta le commandeur qui paraissait confus de se trouver parmi

eux. Elle se rapprocha de lui pendant le jeu, et l'entretint longtemps à voix basse. Je remarquai que, peu à peu, sa voix dissipait les nuages de ce front chargé d'ennuis. Tous deux semblaient se retrouver d'intelligence et puiser dans cet accord de la sérénité. Je crus entendre mon nom. A la fin, la comtesse vint à moi. Elle m'assura qu'il était facile d'établir des intelligences dans l'armée ennemie. Fortunato, appelé par le commandeur auprès de lui, était sans doute resté dans les quartiers que Jaymé avait abandonnés. Elle me demanda les moyens de correspondre avec lui. Impérieuse comme elle l'était, il les lui fallait sans retard. Je ne pouvais lui en fournir que pour arriver aux avant-postes français. « Il suffit, me dit-elle avec une joie « singulière; l'or fera le reste. »

« Le lendemain, je fus appelé de bonne heure auprès de Matéa; elle était désespérée. Le commandeur avait disparu dans la nuit. « Le perfide est parti, s'écria-t-elle, et c'est « quand je lui ai ouvert ma pensée, quand je l'ai initié à « des plans... » Peut-être fut-il offensé d'entendre les généraux alliés calculer, par le nombre de jours de marche, le moment où leurs aigles seraient arborées sur les murs de Madrid. Peut-être les paroles de la Gitana avaient-elles porté dans son âme superstitieuse une impression plus forte que celle des passions qui la dévoraient.

Cette fuite blessait la comtesse dans ce qu'il y a de plus intraitable sur la terre, un orgueil de femme et les colères de la politique: elle frémissait de se voir sans empire sur un cœur qui lui avait appartenu. « Ah! que Napoléon vienne « bientôt, disait-elle; que son bras tombe comme un fléau « de fer sur la tête des parjures! Mais, ajouta-t-elle, il ne « faut pas que l'apparition de Jaymé soit perdue pour nous; « il nous a instruits de l'arrivée d'Alonso à nos avant-« postes; moi, je poursuis les négociations que j'ai com-« mencées. Vous, essayez de voir votre frère, il le faut! « vous l'entendez, il le faut... — Qui, moi? — Vous-même; « le roi le désire; vous pouvez rendre un grand service à

« votre pays, en détachant de la rébellion l'homme dont le « caractère et l'esprit sont le plus redoutables. Il sera heu- « reux de tomber dans vos bras, si l'ambition, qui lui a « mis les armes à la main, n'a pas étouffé dans son cœur « tous les sentiments de la nature ; vous lui direz que l'of- « fensive va être reprise par les Français. A l'aspect de leur « immense armée, il doit sentir combien sont vaines les « espérances des factieux ; il s'empressera de se soumettre « avant que son orgueil soit compromis par des revers. »

« J'étais loin de croire au succès que m'annonçait la comtesse : je ne sais pourquoi elle-même ne me paraissait pas convaincue, et ce que j'avais appris des sentiments d'Alonso, de ses opiniâtres volontés, de ses vieux rapports avec sir Georges, de l'aversion que les scènes du 2 mai lui avaient inspirée contre l'alliance des Français, ne me permettait aucun espoir ; mais, en repoussant les moyens de le ramener dans nos rangs, je craignis de céder aux conseils des sentiments jaloux qui me tourmentaient malgré moi. Je promis d'écrire le jour même à mon frère.

IV.

« Les prisonniers faits par l'armée française dans les combats qui se livraient chaque jour, depuis les montagnes des Asturies jusqu'aux gorges de la Catalogne, étaient d'ordinaire envoyés à Vittoria. Joseph essayait de les ramener à son obéissance, et, s'il réussissait à obtenir leurs serments, il les enrôlait dans les corps que nous voulions former.

« Bartolomé avait osé s'établir dans les gorges de Salinas, sur la route de France : vos troupes dispersèrent sa bande ; tout ce qui était tombé dans leurs mains fut passé en revue par le monarque, avec quelques centaines d'hommes des autres corps. La messe était célébrée au milieu du carré que formaient les captifs ; le frère de Napoléon y assistait avec plus de recueillement qu'aucun des rois catholiques ses prédécesseurs ; sa ferveur ne servait qu'à exciter

les railleries des soldats français, tandis que les Espagnols s'indignaient de voir profaner les saints mystères. Le prêtre entonna le cantique par lequel les chrétiens appellent les bénédictions de Dieu sur les princes qui doivent être ici-bas son image. Un profond silence s'établit aussitôt dans les lignes; tous ces hommes avaient les yeux baissés; tous priaient, mais ils priaient pour leur roi absent. La plupart étaient des laboureurs ou des chevriers demi-nus; des lambeaux de manteaux bruns, quelquefois la casaque de cuir des fils de la Castille, couvraient à moitié leurs corps sanglants; ils ne portaient souvent pour chaussure que l'espadrille grossière; et, malgré ce qu'il y avait en eux de désordre et de misère, ces vêtements, qui rappellent les traditions de l'antiquité, donnaient je ne sais quel air imposant et noble à cette réunion sauvage. Leurs traits présentaient un caractère uniforme de résignation hautaine; ils semblaient défier les vainqueurs qui les tenaient enchaînés, et braver le roi qui sollicitait des serments. Les rangs demeuraient sourds à son appel. Un capucin harangua ses compagnons d'infortune les plus proches de lui : « Vous « manquez à Dieu et au bien-aimé Fernand, en refusant la « formule que ces monstres exigent. Dieu et le bien-aimé « Fernand ont besoin de soldats pour les défendre; à quoi « servirez-vous, perdus dans les cachots d'un royaume « hérétique? Jurez tout; aucune foi ne peut être due à ceux « qui ont tout violé; à des Jupiter de perfidie, des Mercure « de cruauté, des Satan de jansénisme, aux loups ravis- « sants de Bayonne! Entre des chrétiens et des Maures, « entre des hommes et des singes, entre les vassaux du roi « catholique et ceux de l'excommunié Bonaparte, il n'est « pas de promesse qui oblige. Par les mérites de l'agneau « sans tache, hommes, je vous délie des serments que vos « bouches vont prononcer. »

« Ces paroles firent impression sur des esprits grossiers; quelques mains se levèrent. Un jeune homme prononçait la formule, lorsqu'un vieillard, vêtu à la manière des paysans

de l'Andalousie, lève le seul bras que le combat lui eût laissé; son couteau homicide arrête la protestation parjure sur les lèvres qui la proféraient. « Le grand Enriqué Enri-« quez, dit froidement le meurtrier en parlant de soi-« même, n'a pas oublié son art; le matador qui a tué cinq « mille trois cent quarante-six taureaux dans les courses « publiques, s'entend à abattre un homme. » Des soldats se précipitèrent sur l'assassin. Le religieux et Antonio, que je n'avais pas aperçu jusqu'alors, s'élancèrent dans les bras d'Enriqué, en l'appelant à la fois leur père. Antonio surtout s'abandonnait au désespoir. « Qu'est-ce? reprit tran-« quillement le prisonnier. Réjouissez-vous, mes enfants; « pouvais-je rien espérer de mieux que le martyre? » Les gardes l'entraînèrent. Le jeune Andaloux ne se consolait pas. Il frappait la terre, arrachait ses cheveux, foulait aux pieds, avec d'horribles imprécations, une image bénie de Notre-Dame-de-Montserrat, puis se mettait à genoux devant les débris, les rassemblait pieusement et se reprenait à les briser. Je m'approchai de lui et lui proposai de porter une lettre à don Alonso, pour lequel il professait un dévouement sans bornes. « Parlez tout haut, me répondit-il, mes frères « croiraient que je trahis. »

« Cependant, Fray Aparicio, plus calme, comptait les grains de son rosaire. Près de lui s'agitait un personnage grand et maigre, dont les formes, l'air, les bésicles, les discours excitaient la gaieté des soldats. Je reconnus don Estevan. « Voilà, « me dit Bertrand, un jeune prédicateur tout noir qui m'a « fait un sermon en trois points au moment où je lui ai dit « de se rendre. Quand ses paroles et sa poudre ont été « usées, il a essayé de faire le moulinet. Mais, une..., « deux..., Bertrand lui a taillé des manchettes de sa façon, « et j'espère qu'il ne s'avisera plus, avec son air effaré, de « s'escrimer contre la vieille garde. » — Je m'approchai du malencontreux écrivain, et lui demandai ce qu'était devenue la troupe de Bartolomé. « Vous voulez dire, me ré-« pondit-il, l'armée invincible de l'incomparable justicier,

« de l'illustre chef dont la colère fait d'aussi prompts,
« d'aussi terribles ravages que l'incendie. Sa phalange,
« nombreuse maintenant comme les chardons de nos cam-
« pagnes, hérissée comme eux de dards acérés, est à la fois
« partout pour frapper, et nulle part pour être saisie. Les
« légions du despote se réunissent en vain pour l'écraser.
« Leurs glaives n'ont pas plus de prise sur nous que sur des
« théories. » L'enthousiaste, en s'exprimant ainsi, avait ses habits déchirés et sanglants; ses mains attestaient qu'il n'était pas invulnérable, et ses fers qu'il n'était pas invincible. « Comment se peut-il faire, lui disait Aparicio, qu'a-
« vec tes doctrines hérétiques tu combattes ces apôtres de
« luthéranisme et d'égalité? Sans doute que Dieu aban-
« donne ta langue à l'ange des ténèbres, et que ton bras
« lui reste. — Les ténèbres! s'écria don Estevan, les téné-
« bres! moi qui veux lancer le monde dans un océan de
« lumières...» — J'arrêtai le flot de son éloquence en lui présentant mon message. Il fut heureux de l'accepter, et s'éloigna plein de joie. Après deux jours, je reçus une réponse.

« *Don Alonso à Fray Pablo.*

« Le 5 novembre 1808.

« Si Fray Pablo, en me proposant une entrevue, espère
« m'enlever à la cause que je défends, je dois lui déclarer
« d'avance que ses efforts seraient inutiles : il vaut donc
« mieux nous épargner à tous deux des regrets.

« S'il veut écarter de sa tête la proscription que le gou-
« vernement national a prononcée contre les ministres de
« l'usurpateur; s'il se soumet à la voix de ses concitoyens,
« de son père, d'une sœur qui, du haut du ciel, nous
« montre ses voiles sanglants, et nous crie de quel côté
« sont le devoir et la justice, alors qu'il vienne me trouver
« sous ma tente; je lui ouvrirai mes bras. Désire-t-il éviter
« les regards, il peut, le soir, à neuf heures, se faire jeter

« sur la rive de l'Èbre, au-dessous de Saint-Gadéa. Je vais « souvent sur un tertre solitaire qui domine le cours du « fleuve, rêver, durant les heures de la nuit, à tout ce qui « remplit et attriste ma pensée. C'est là l'unique rendez-« vous que je puisse offrir à Fray Pablo.

« Je repousse celui qu'il m'assignait dans le camp en-« nemi. La trahison de Bayonne élève un mur d'airain « entre la nation que Bonaparte gouverne et les peuples « civilisés : il y a de plus pour moi les assassinats du 2 mai.

« ALONSO. »

« Cette lettre ne pouvait qu'affaiblir ma résolution. Je voyais trop que mon frère, dans l'exaspération de sa douleur, me repousserait d'une manière outrageuse et cruelle. Matéa fit parler encore le devoir, le patriotisme, sa volonté : je me hâtais pour être de retour quand arriverait Napoléon, attendu d'heure en heure. Une immense armée marchait autour de lui, ayant à sa tête les noms les plus chers à la victoire. Ses aigles allaient prendre leur essor à travers les Castilles, et je ne doutais pas de leurs faciles triomphes. En essayant de réconcilier mon frère avec les événements qui se préparaient, je croyais travailler à diminuer pour mon pays le nombre des calamités inutiles.

V.

« Je partis; la comtesse m'accompagna jusqu'aux lieux où le torrent de la Zadorra coule encaissé au milieu des gorges escarpées, sous de frais ombrages; mon cœur lui savait gré de cet aimable soin. J'y voyais un sacrifice. Pouvais-je croire qu'elle s'éloignât sans chagrin d'une cour où brillait maintenant le maître du monde?

« Enfin, elle reçut mes adieux. Sa main tremblait dans la mienne : sa voix était émue. Elle paraissait en proie à une agitation extraordinaire. Un moment, elle me retint; puis : « Partez! s'écria-t-elle; partez! il le faut, il le faut! » — Je

pensais qu'elle craignait pour moi des embûches, et voyant dans son trouble une sorte de pressentiment, je fus sur le point de retourner sur mes pas. Mais je ne pouvais céder à de telles frayeurs. J'achevai mon voyage à travers des sentiers inconnus, avec quelques soldats espagnols dont la fidélité m'était suspecte.

« Une nuit sans clarté ne permettait de distinguer ni le ciel ni la terre. Je cherchai, à travers les précipices, un pêcheur dont la barque pût me jeter sur l'autre rive. Matéa m'avait donné des indications d'une exactitude surprenante: un feu, allumé parmi des cistes et des saules, me guida vers une hutte de roseaux, sous laquelle une femme, des enfants demi-nus, un homme vêtu d'une peau de bouc, mangeaient quelques poissons qu'ils venaient de faire griller sur le sable. Le batelier m'examina longtemps, sans se disposer à se mouvoir pour me conduire à sa nacelle. — « Je croyais, « me dit-il, que tout ce qui porte un cœur espagnol n'avait « qu'une manière de sentir : mais nous revoyons le temps « des Sarrasins; il y a des traîtres comme le comte Julien « et son complice l'archevêque Oppas. » Ce début m'effrayait. L'homme poursuivit : « Depuis quelques jours, il se « fait des mouvements extraordinaires d'un bord à l'autre : « Saint-Elme a permis que je jetasse un traître sur l'autre « rive. Depuis ce temps, je ne prends plus ma rame, sans « qu'une sueur froide ne couvre, malgré moi, mon front. Il « me semble que j'emploie mes bras au service du démon « et de Pépé. » — J'essayai de le rassurer, et laissai négligemment tomber un pan de mon manteau. Le Castillan aperçut mon habit sacré; il acheva son repas, fit une courte prière, prit ses armes et descendit au rivage.

« Chemin faisant, il me dit : « Le traître dont je vous « parlais avait l'écharpe de commandement, une croix sur « sa poitrine, des galons à ses manches. Je le croyais un de « nos dignes chefs. Il a changé de visage à l'aspect d'un de « nos généraux qui se promenait à trois cents pas de nos « premiers postes; c'était l'illustrissime don Alonso, qui

« lui a dit : « Je savais votre apparition dans la cour de « Vittoria; retournez à vos drapeaux. L'armée ignorera « qu'un homme de votre sang et de votre grade a pu chan- « celer dans le chemin du devoir. — Moi, poursuivait le ba- « telier, je n'entends pas de semblables ménagements : il « faut que les traîtres périssent. Mon fusil aurait expédié « pour l'enfer l'infidèle qui doit y avoir sa place marquée, « si le général ne l'avait couvert de son corps en me don- « nant de la main l'ordre de m'éloigner. J'ai obéi ; vous ver- « rez qu'on s'en repentira. Je respecte beaucoup le bien- « heureux saint Pierre; pourtant, si j'avais été là quand il « a renié son maître, je l'aurais écrasé comme un serpent « maudit. » J'osai rappeler que Notre Seigneur avait par- donné au prince des apôtres. — « Il se peut, reprit le pê- « cheur; mais ce n'est pas ce que Dieu le Fils a fait de « mieux. »

« La rame fendait les eaux peu profondes de l'Èbre; c'était l'unique bruit qui se fît entendre, hormis les qui vive lointains des armées en présence. Aucune clarté ne dérobait l'horreur de l'obscurité imposante qui nous envelopait; seulement le feu des bivouacs épars le long du rivage, au delà du pont qui unit la terre de Biscaye à celle des Castilles, dessinait la masse ténébreuse des arcades sur un fond éclatant. La barque toucha la rive castillane; je descendis, et prévins le batelier que j'aurais besoin plus tard de son secours. Il partit. En suivant de l'œil le sillon d'argent tracé sur les flots, je frémis de me sentir seul au milieu d'une terre ennemie... Ennemie, grand Dieu! et j'étais au cœur de mon pays!

« Des arbres, des rochers me firent obstacle. Je gravis avec peine, et parvins, après des détours, sur un tertre au pied duquel j'entendais battre les flots de l'Èbre. Je crus voir un homme errer, ainsi qu'un noir fantôme, à travers des tiges blanchissantes de bouleaux; des gémissements sortaient de sa poitrine et arrivaient à moi. Bientôt je distinguai des mots entrecoupés qui retentirent dans mon cœur.

« Maria, Maria bien-aimée, s'écriait-il, quand pourrai-je te « rejoindre? Quand la mort viendra-t-elle épuiser les restes « de ma vie? »

« Je me dirigeais vers l'infortuné : de l'autre côté du fleuve, s'élève une voix qui me fait tressaillir. « Orgueilleux « Alonso, dit-elle, la mort va exaucer tes vœux. — Qui me « parle, répond-il, qui ose me menacer? — Alonso! ta « Maria vit encore. — Que dites-vous? ô ciel! reprend « mon frère, en s'élançant vers la pointe des rochers, qui « que tu sois, si ton cœur a su aimer, serait-il vrai que « Maria respire? — Elle vit, elle vit... Apprends davantage; « sache qu'elle n'était pas ta sœur! Elle aurait pu t'appar- « tenir; mais tu ne la reverras plus; ta dernière heure a « sonné. Il est temps enfin de t'apprendre qu'on n'outrage « pas impunément une femme qui aime. »

« Comme elle disait, l'horizon s'éclaire de mille feux; des clameurs confuses remplissaient les airs; une immense multitude s'agite, des torches à la main, en poussant contre Alonso des cris de fureur et de vengeance. Il se disposait à courir au devant de ses soldats révoltés; je m'élance pour l'entraîner dans le seul asile qui lui soit ouvert. Je me nomme en lui tendant mes bras, il me repousse. « Dispa- « raissez à tous les regards, s'écrie-t-il; il y va de votre vie « et de mon honneur!

« J'obéis sans répondre, et cherche à m'ouvrir un passage à travers les broussailles. J'entendais les soldats dire en courant : « On nous l'avait bien assuré, que deux hommes « venaient de lui apporter des lettres de Vittoria! » — « Il « n'est pas pour rien fils d'une Française, » ajoutait un second; un troisième poursuivait : « Il a un frère parmi les « traîtres; ces choses-là sont dans le sang. » Un moine criait, en brandissant le crucifix : « Il est l'ennemi du saint- « office; n'est-ce pas l'être de Dieu? Vous allez le trouver, « foulant aux pieds des hosties saintes, avec le secrétaire « d'État de l'intrus! »

Les troupes en fureur venaient d'arriver sur Alonso, qui,

une main dans son écharpe, l'autre appuyée au pommeau de son épée, attendait sans s'émouvoir les assassins; l'un d'eux osa lever le bras sur son général, et un cri perçant, qui partit du rivage opposé, m'avertit que, les choses venues là, je n'étais plus seul à trembler pour lui.

« Alonso avait plongé son épée dans le cœur du factieux qui avait voulu le frapper, et tous s'arrêtèrent; surpris de sa contenance, de son courage, ils inclinaient leurs armes, et formaient un cercle inquiet autour de celui qu'un moment auparavant ils allaient massacrer. Je reconnus Fortunato qui s'élançait vers un cavalier arrivant le long du fleuve. « Accourez, lui cria-t-il; l'armée vous attend pour « vous nommer son chef. » C'était Jaymé. A sa vue, la sédition reprit courage; les rangs les plus éloignés élevèrent jusqu'au ciel des imprécations furibondes. Les religieux criaient : « Mort aux traîtres, et vive Frey don Jaymé ! Celui-« là n'a pas eu besoin de Murat pour échapper aux rigueurs « du saint tribunal; sous lui, Bellone couvrira de lauriers « les défenseurs de Jésus-Christ. » L'armée n'eut qu'une voix pour proclamer le fils de don Juan. Peu à peu rassurée, cette soldatesque allait accomplir enfin l'attentat pour lequel elle était réunie, quand une femme se jette au devant des assassins : la Gitana venait dévoiler les trahisons de Jaymé. Le commandeur s'étonne; dans son trouble, il cherche des paroles et n'en sait pas trouver, Fortunato commence une harangue, que Salvadora interrompt aussitôt en révélant les complots tramés entre lui et une exécrable afrancesada pour perdre leur illustre ennemi.

« Les esprits étaient en suspens : l'audacieux sicaire, sans répondre à la Bohémienne, somme Alonso de dire s'il n'était point sur le bord du fleuve pour conférer avec un secrétaire d'État du roi Pépé. « Je suis ici, répond le jeune « chef, pour donner des ordres et non pour en recevoir. Don « Fernand et l'Espagne nous ont imposé des devoirs à tous. « Les vôtres sont la soumission et le silence; il ne suffit « pas d'apporter au combat de l'ardeur guerrière; c'est la

« discipline qui sert à vaincre; le courage ne sert tout au « plus qu'à mourir.

« Soldats! beaucoup d'entre vous m'ont rencontré sur « les champs de bataille, depuis le pied de la Sierra-Moréna « jusqu'aux murs de Saragosse et aux montagnes des Astu- « ries; que ceux qui m'ont vu dans les palais de Joachim « ou de Joseph prennent la parole et me dénoncent. Les « téméraires qui m'accusent promenaient leurs hommages « et leurs serments dans les rangs français alors que mon « épée brillait dans les vôtres.

« Compagnons! mes ennemis, ou plutôt les vôtres, « ceux qui veulent vous affaiblir par des discordes, vous « déshonorer par des assassinats, ceux-là vous rappellent « que j'ai un frère dans les conseils de l'usurpateur; ils ne « vous disent pas que j'avais une sœur au 2 mai.

« Rassurez-vous; il y a du sang entre les Français et « moi, un sang pour lequel j'aurais mille fois donné tout « le mien! Par Jésus-Christ, je ne déposerai pas les armes « tant que les injures de don Fernand et les nôtres ne seron « pas vengées!

« Soldats, retournez à vos lignes; je consens à oublic « les clameurs séditieuses que j'ai entendues. Que déso « mais une mutuelle confiance, en rendant à vous l'obéi « sance, à moi le commandement plus facile, nous aide « creuser le tombeau de quiconque défend les perfidies « brigand couronné! »

« Une acclamation unanime couvrit la voix d'Alonso. U homme du peuple se présente; c'était le pêcheur qui m vait conduit : « Vous ne savez pas tout! » s'écrie-t-il; e simple Castillan raconte le pardon accordé par le géné au commandeur. — « Ceci, continue-t-il, est encore « digne tour des singes de Bayonne; tout à l'heure j'ai « tendu sur le rivage une femme, que la foudre écra « dire à des soldats français, dont elle était entou « qu'elle-même avait concerté tout ce qui vient de se pa « ser; cette fille de Belzébuth serait encore sur la plage,

« au moment décisif elle se s'était évanouie. Je brûlais « d'envie de l'abattre d'un coup de mon espingole, comme « une cane sauvage, sans lui donner le temps de confes- « ser ses crimes ; mais j'avais là ma femme et les enfants « que Dieu m'a donnés. C'est pour cela que la mécréante « vit encore. »

« Le Castillan n'avait pas fini de parler, que l'armée tourna sa furie contre le commandeur et son ami qui fuyaient. Ils cherchaient à gagner le fleuve; les soldats se portèrent de mon côté à leur poursuite ; je fus contraint de chercher un refuge du côté des montagnes. Les deux artisans de la rébellion auraient reçu la mort des mains de la troupe qu'ils avaient égarée, si Alonso n'eût protégé leurs têtes. Un silence profond s'établit dans cette multitude un moment désordonnée; les torches s'éteignirent; aucune clarté ne brilla plus au milieu des ténèbres, et nul bruit ne se fit entendre; seulement le cri monotone des sentinelles retentissait de toutes parts, et des pas de chevaux, quelques qui vive des voix lointaines, m'avertissaient trop que je marchais à travers les lignes ennemies, les lignes de mon frère. »

LIVRE VINGTIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

BATAILLE DE BURGOS.

> Craignez les dieux qui ne vous ont pas caché dans l'obscurité. Craignez les hommes et les siècles à venir.
>
> XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. VIII.

Tableau d'un village de la Vieille-Castille. — Maison de l'alcalde Léonardo. Maria del Carmen. Un prébendé. Catalina. Angel. — Querelles intestines. Danses. — Catéchisme politique. Arrivée d'Antonio. — Napoléon marche en avant. Succès de l'armée impériale. — Recrutement des factieux. Départ d'Angel et des volontaires. Approche des Français. — Fuite de tous les habitants en procession. — Village de Boécio. Légende de Sainte-Casilda. Chant de la Gitana. Lacs miraculeux. — Immersion d'Alonso blessé. Refuge dans des souterrains. Maria au chevet d'Alonso. — Sa guérison. — Apprêts pour livrer bataille. — Tambour français dans le souterrain. Fuite de Pablo. — Lanciers tués par Léonardo. — Napoleon à Bribiezca. Ses desseins. Son armée. Ses dispositions. — Dévouement d'Angel. Combat. Napoléon sur le champ de bataille. — Disparition de Maria et d'Alonso. — Le même jour, bataille rangée. Entrée des Français dans Burgos. Dénoûment de l'histoire de Catalina.

I.

« J'errai longtemps au hasard, à travers des plaines, des ravins, des montagnes. Je demandais inutilement à la terre une lueur sur laquelle je pusse guider ma fuite; je cherchais tout aussi inutilement dans le ciel les clartés qui rendent au voyageur la route perdue : les phares de la nuit étaient cachés sous des masses roulantes de nuages. C'est en tremblant toujours de tomber dans les rangs de l'armée espagnole que j'essayais de retrouver le chemin du fleuve. On ne sait pas quels tourments éprouve le citoyen dont la

tête est proscrite, alors que chaque être vivant se présente à lui comme un ennemi, comme un délateur, comme un bourreau. L'âme est humiliée par la nécessité de tout craindre; le cœur se révolte contre une impression qui blesse tous les sentiments de l'enfance; il n'est pas un spectacle qui n'éveille une douleur; pas une émotion qui n'inquiète la conscience : aucune illusion ne donne des forces contre de tels dangers. Tout l'homme est accablé sous le poids de tels chagrins.

« Le jour vint m'apprendre mes périls en même temps que mes erreurs. Je m'étais éloigné de l'Ebre; un hameau s'offrit à moi : j'y cherchai un asile. Ce n'était qu'un assemblage de huttes grossières, telles qu'on n'imaginerait pas pouvoir les rencontrer ailleurs que chez les peuples barbares. Les habitations, creusées à moitié dans le sol, bâties en terre, couvertes de broussailles, n'ayant d'autre ouverture qu'une porte étroite et basse, semblaient destinées à recevoir des Lapons ou des Basquirs, plutôt que les sujets d'un empire qui embrasse l'univers et exploite le Potose. La maison où j'entrai d'abord était celle de l'alcalde; deux chaises et quelques étaux qui composaient le lit unique des nombreux habitants de la chaumière, en formaient tout le mobilier. Le maître du logis se leva pour m'accueillir avec respect, et reprit sa place devant un peu de feu qui brûlait au milieu de la salle; il fit signe à sa femme de me céder son siége, et, après avoir, comme lui, baisé ma main, elle s'assit auprès de moi sur un sac de légumes secs. Les enfants accoururent pour voir un religieux dont la robe blanche les étonnait, et ils allèrent, de maison en maison, annoncer mon arrivée.

« J'appris que j'étais à quatre lieues de l'Ebre, dans le voisinage des montagnes d'Occa, assez près de la gorge de Pancorbo. Non loin de nous s'étendait une des armées espagnoles. « Nous n'avons, poursuivit le Castillan, que notre « avant-garde dans le voisinage du fleuve. Au delà des « montagnes, à moitié du chemin de Burgos, campe tout

« un monde de soldats; la milice du ciel n'est pas si nom-
« breuse. Ils n'auront pas besoin de combattre : les pre-
« miers postes suffiront pour rejeter les maudits de Dieu
« derrière les Pyrénées, et je ne suis pas de ceux qui veu-
« lent les poursuivre plus loin. Nous avons bien assez du
« Nouveau-Monde. Le soleil ne se couche pas sur nos
« royaumes. A quoi bon conquérir des provinces sur les-
« quelles on dit qu'il ne se lève qu'une heure ou deux par
« jour, encore tout voilé de nuages? » La femme de l'al-
calde, son rosaire à la main, tenait ses grands yeux ouverts
sur moi pour attendre ma réponse. « Il y a une grande nou-
« velle, dis-je : Napoléon est arrivé. Il est aux avant-
« postes. Il s'apprête à marcher en avant. » Ce mot fit
pousser une rapide pâleur sur les visages. Il y eut une sorte
de gémissement involontaire. Puis, sans échanger une pa-
role, sans se concerter, tous se réunirent à la fois. — « Hé
« bien, qu'importe! dit l'alcalde. — Comment? qu'im-
« porte! Mais tout va changer d'aspect. La guerre ne sera
« pas aussi facile que vous le supposez. L'empereur Napo-
« léon est réputé invincible. — Je le crois bien, reprit mon
« hôte fumant toujours son cigare, il ne nous avait pas en-
« core fait la guerre. » — J'ajoutai : « La fortune de l'em-
« pereur est aussi redoutable que son génie; il n'a jamais
« connu de revers. — Alors, dit Maria del Carmen, ainsi se
« nommait la maîtresse du lieu, c'est que probablement il
« n'avait pas commis de trahison. » Ce mot m'arrêta. J'ad-
mirai, sous la forme grossière, cette droiture d'esprit et de
cœur. Rien n'a plus troublé ma conscience que cette pa-
role, simple comme la bouche qui la prononçait.

« J'appris à mes hôtes que l'empereur avait sur l'Èbre
près de cent mille vieux guerriers. « Deux cent mille!
répétèrent les enfants qui nous écoutaient. Leur mère par-
étonnée. J'ajoutai qu'au besoin cinq cent mille autres vien-
draient relever leurs frères d'armes. — « Tant mieux, m-
« répondit froidement l'alcalde, chacun de nous pour-
« tuer le sien. — Mais vos fils seront égorgés. — N'im-

« porte, ils iront parmi les anges. — Vos moissons dé-
« truites, vos maisons incendiées. — N'importe ! nous les
« rebâtirons avec des ossements. »

« L'alcalde s'appelait Léonardo, et ce jour-là était celui que l'Église consacrait à son patron. Sa famille ne le célébrait pas seule par un profond repos; tout le village s'était cru obligé de renoncer aux travaux des champs. « C'est
« malgré moi, me dit le Castillan, qu'on célèbre mon pa-
« tron. Nous sommes un canton de *Behetria*; tous descen-
« dants du roi don Pelayo, nous ne connaissons pas de
« noblesse, pas de supériorité, pas de distinctions; et, dé-
« fenseur des franchises communes, j'ai voulu les maintenir
« en supprimant ma fête. Mais je ne puis forcer d'aller à la
« charrue ceux qui veulent demeurer au logis. — Vous êtes
« bien heureux, répondis-je, de voir l'égalité établie par
« vos coutumes, c'est un avantage que l'Espagne vous
« envie. Aussi le roi Pépé l'a-t-il consacrée dans la nouvelle
« constitution de la monarchie; je veux dire celle qu'il
« nous présente, et ce bienfait lui a concilié beaucoup de
« vœux. — Que parlez-vous, mon très-révérend père, d'une
« constitution de la monarchie qu'apporte le roi Pépé?
« Depuis quand un étranger peut-il donner des lois au
« royaume des Espagnes et des Indes? »

« Je me tus. Tous les regards semblaient chercher dans les miens l'explication des doutes qui commençaient à s'élever. Un jeune homme, vêtu de la robe sacerdotale, et couvert du grand chapeau noir, tenait son œil fixé sur moi. Je sus qu'il était fils de l'alcalde et attaché à la paroisse comme prébendé. Son père ne parlait pas sans invoquer avec un mélange de respect et d'orgueil l'autorité de ce grave personnage. Léonardo m'apprit qu'il avait un autre fils au service de Dieu; que le jeune Calixto était *béat*, portait l'habit de franciscain, et combattait sous les drapeaux de Jésus-Christ et de don Fernand. « Il ne me reste plus,
« ajouta-t-il, d'autres héritiers de mes biens que le petit
« Zacarias, que voilà, et une grande fille que son cousin

« Angel épousera bientôt, s'il plaît à Dieu. Aussi je n'ense-
« mence plus mes terres tous les trois ans, comme mes
« pauvres voisins, mais tous les cinq ou six. Elles produi-
« sent du grain meilleur, et les récoltes que je fais sont
« encore plus que suffisantes pour la dîme et les droits sei-
« gneuriaux qu'il me faut payer. N'est-il pas vrai, mon fils?
« — Oui, mon père, répondit le jeune ecclésiastique; » et le prébendé se renferma dans le contentement qu'il avait de soi-même.

« Pendant que je réfléchissais aux confidences de l'alcalde, une jeune fille, que je n'avais pas aperçue jusqu'alors derrière le flot de fumée qui s'élevait entre nous, annonça, en sautant d'abord de joie, et en rougissant aussitôt, qu'elle voyait venir le seigneur curé. « Tu espères de bonnes nou-
« velles, ma Catalina! » dit Maria del Carmen tout émue; et un jeune homme qui se tenait timidement vis-à-vis de moi dans un coin de la chaumière, se permit de répondre par un sourire aux regards de la femme et de la fille de l'alcalde : je reconnus le cousin Angel.

« L'alcalde, cependant, s'était penché sur mon oreille :
« Le seigneur curé, murmurait-il, est un homme suspect.
« Il a du penchant pour l'hérésie et pour l'intrus. Ah! s'il
« avait la sainteté de mon fils, il figurerait un jour dans le
« calendrier parmi les élus de Notre-Seigneur; et, loin de
« là, je crains beaucoup pour l'âme de celui qui est main-
« tenant chargé des nôtres. Vous avez remarqué, continua-
« t-il tout haut, que notre village occupe un plateau aride.
« Dieu a voulu qu'il n'y eût d'eau à notre portée que celle
« de ses orages; nous sommes forcés de puiser à une fon-
« taine qui coule assez loin au pied de la montagne. Il nous
« est venu un Sarrasin de Français qui a promis de faire
« remonter la source jusque sur notre place, et le seigneur
« curé approuvait les sortiléges de ce schismatique. Il allait
« jusqu'à vouloir qu'une contribution aidât l'étranger dans
« ses maléfices pour changer ce que Dieu a fait. Le tenta-
« teur pouvait seul lui avoir inspiré de tels desseins. N'est-il

« pas vrai, mon fils? — Oui, mon père. — Nous y avons « coupé court, Mon fusil a renvoyé le magicien français « aux anges rebelles qui l'avaient lâché sur nous. »

« Le chef de la paroisse entra; l'alcalde souleva sa main pour la porter à son bonnet de velours. Le prébendé demeura immobile. Moi seul présentai un siége à l'ecclésiastique, en songeant quel autre accueil il aurait obtenu s'il avait porté l'habit *régulier*. Triste condition de notre Espagne! La considération n'y est jamais en proportion avec les services.

« Le curé s'était empressé d'apprendre à Maria del Carmen qu'il venait enfin de recevoir de l'évêché l'autorisation de donner à sa fille le sacrement du mariage. La femme de Léonardo inclina vivement ses lèvres sur la main du ministre, et le Castillan qui, depuis mon arrivée, restait attaché à la muraille, s'approcha pour baiser, avec un transport que sa timidité réprimait, le front de Catalina; la jeune villageoise courut recevoir les embrassements de sa mère; elle s'agenouilla, ainsi qu'Angel ravi, sous la bénédiction paternelle.

« Le curé désira m'enlever à la chaumière qui me servait d'asile; il me conduisit dans sa maison, me fit servir du chocolat, des azucarillas et de l'eau, me livra la confidence de tous les chagrins que lui donnait la rivalité du jeune prébendé, et fut charmé de trouver en moi, malgré l'habit régulier que je portais, une vive adhésion aux principes qu'il ne craignait plus de manifester. « Sans doute, lui dis-je, il « est pénible de voir que l'impôt des dîmes, si pesant pour « le peuple, se dissipe en bénéfices simples, en prébendes, « en pensions de cavaliers laïques; les monastères, les « commanderies, les seigneurs prennent leur part de ces « richesses, et les pasteurs seuls ne profitent pas de toisons « enlevées à leurs troupeaux. Les ministres qui consacrent « leur vie à la prédication et au soin des âmes, obligés de « recevoir des aumônes au lieu d'en dispenser, voient à « côté d'eux l'oisiveté, l'ignorance favorisées, épuiser à la

« fois et corrompre le sanctuaire. L'État n'a pas de réformes « plus pressantes à consommer; la constitution de Bayonne « semble annoncer l'intention de porter la hache dans les « vieux abus, et les abus qui ont envahi la maison du Sei- « gneur sont aujourd'hui sans nombre. — La constitution « de Bayonne, reprit le curé, est enveloppée dans l'indigna- « tion que les perfidies de Bonaparte ont suscitée. Les cortès « seules peuvent opérer les changements que le temps a « rendus nécessaires. Elles les opèreront, quand nous au- « rons achevé la grande entreprise, désormais facile, de « rejeter les loups ravisseurs au delà de nos frontières. » — J'essayai de présenter des objections, et fus surpris de voir ce prêtre éclairé au nombre de nos ennemis. Il ne me restait dès lors qu'à attendre le retour des ombres pour marcher dans la direction de Burgos, ne doutant pas que cette même nuit ne vît l'armée française avancer rapidement vers la ville du Cid.

« Une musique discordante se fit entendre, et la place informe sur laquelle s'ouvraient les fenêtres du presbytère, les seules qu'il y eût dans le village, servit de rendez-vous à toutes les filles du lieu; elles venaient consacrer aux danses nationales le long repos de la journée : quelques hommes de leur âge jouaient des airs sans mélodie sur le tambourin et le barbare zambomba [1]. A la tête des musiciens, marchait le prétendu de Catalina; d'autres jeunes garçons, appuyés sur le mur de l'église, regardaient les filles former entre elles leurs quadrilles, et les seguidillas castillanes commencèrent. Toutes ces villageoises portaient, au-dessous d'un étroit corsage, un jupon d'une bure grossière qui, par les plis nombreux de la taille, dessinait autour d'elles des contours semblables à ceux des antiques paniers. La montéra, au lieu d'être pointue comme celle des hommes, prononçait deux angles sur les côtés de la tête, et laissait passer deux longues tresses de cheveux noirs qui

[1] Espèce de tambour qui se touche avec une seule baguette.

allaient flottant le long de leurs épaules; un collier d'argent et des boucles énormes aux souliers composaient tout le luxe de cette parure. Je les regardais se soulever en cadence, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, se suivant, se perdant, se retrouvant tour à tour, toujours avec une lenteur égale, sans que leurs bras se permissent un mouvement, leurs yeux un regard, leurs lèvres un sourire. La gravité castillane semblait avoir arrangé elle-même ces danses monotones : les hommes les regardaient de loin; aucun coup d'œil n'était échangé entre l'immobile galerie et le chaste chœur; les fiancés eux-mêmes ne se reconnaissaient que parce qu'ils semblaient craindre davantage de relever les yeux, et qu'un plus vif incarnat colorait leur front.

« Le curé contemplait avec joie ces innocents plaisirs; le sacristain, le sonneur de cloche, appuyés d'un air important contre le presbytère, s'entretenaient avec le pasteur et moi. Quelques jeunes gens venaient les écouter, et debout, plus loin, à côté de l'alcalde, le prébendé, qu'entouraient les femmes et les anciens du village, semblait opposer couronne à couronne.

« Le canon qui, dès le lever du jour, avait sourdement retenti dans le lointain, commençait cependant à se rapprocher. L'horizon était tout entier plein de ces bruits formidables; la musique continuait de les accompagner. Ces hommes ne paraissaient pas s'émouvoir; et moi, qui sentais mon salut attaché aux foudres de l'étranger, j'étais en proie à tout ce que les assauts de la douleur, de l'effroi, de la honte, ont de plus poignant pour le cœur de l'homme.

II.

« Au milieu de cette scène extraordinaire, entre le bruit des combats et celui des danses, le curé annonça que, pour sanctifier le jour de fête, il allait faire répéter le catéchisme. A ce mot, tous les jeunes gens accoururent; les hommes, les femmes s'approchèrent à l'envi, et les filles

délaissées poursuivirent leurs mélancoliques séguidillas. Angel seul continuait d'agiter pour elles le tambourin.

« Une prière fut d'abord entonnée. Elle contenait d'affreux anathèmes contre le roi Joseph et les Espagnols qui lui avaient été fidèles. La religion ne parlait plus, d'une extrémité de la Péninsule à l'autre, qu'un langage de vengeance et de mort.

« L'exercice pieux que j'attendais commença. Le petit Zacarias, mandé au milieu du cercle avant tous les autres, par respect pour l'alcaldie de son père, croisa les mains, baissa les yeux; et le curé lui adressa cette question :

« Dis-moi, mon enfant, qui es-tu [1] ? » — La réponse me surprit : — « Espagnol, par la grâce de Dieu. — Combien « y a-t-il d'obligations imposées à l'Espagnol? — Trois : « être catholique romain, défendre sa sainte religion, sa « patrie et son roi, mourir plutôt que de se laisser abattre. »

« Maria del Carmen levait les yeux au ciel pour remercier les saints de la science de son fils; j'admirais les moyens mis en œuvre pour égarer les populations et tout exaspérer, même l'enfance.

« — Combien l'empereur a-t-il de natures? » — Zacarias hésita. Il cherchait dans les yeux du cercle la réponse qui manquait à son souvenir. — « Trois! » cria le jeune prébendé, heureux de fixer un moment sur soi les regards. — « Point, » reprit le pasteur, non moins satisfait d'humilier l'orgueil de son rival : « C'est deux qu'il fallait dire : la « nature diabolique et la nature humaine. » Tous les Castillans répétèrent dévotement cette phrase que la plupart avaient oubliée.

« Le curé se tourna vers l'amant de Catalina. — « Angel, « quel est l'ennemi de notre félicité? — L'empereur des

[1] Toutes ces demandes et réponses sont rapportées par Fray Pablo avec une exactitude littérale. La traduction en est empruntée à l'intéressant Mémoire de M. de Naylies, officier des gardes-du-corps de S. A. R. Monsieur, sur la guerre d'Espagne.

« Français, » répondit le musicien, sans lever les yeux, ni cesser de battre la mesure des pieds et de la main. — « Qui « sont les Français? — D'anciens chrétiens, et des hérétiques modernes. — Combien y a-t-il d'empereurs? — Un « véritable en trois personnes perfides. — Qui sont ces « trois personnes? — Napoléon, Murat et Godoy. — Sont-« ils plus méchants l'un que l'autre? — Non, mon père, ils « le sont tous également. — De qui provient Napoléon? — « Du péché. — Murat? — De Napoléon. — Godoy? — Du « commerce des deux. — Qu'est-ce qui caractérise Napo-« léon? — L'orgueil et le despotisme. — Murat? — Le vol « et la cruauté. — Godoy? — La cupidité, la trahison et « l'ignorance. »

« Maria del Carmen, compromise dans son orgueil maternel par l'embarras de Zacarias et la méprise du tonsuré, triomphait maintenant : son front rayonnait de la gloire dont se couvrait son gendre.

« Ma surprise croissait pendant cet exercice qui dura longtemps. Le curé s'en aperçut. — « Quoi! me dit-il, ne « connaîtriez-vous pas le catéchisme national, celui que sa « majesté la junte centrale nous a fait la grâce de nous « adresser, pour instruire la jeunesse de ce canton dans les « sentiments qui doivent animer tout chrétien, tout Espa-« gnol et tout vassal fidèle? » Il me présenta l'opuscule auquel ces folies étaient empruntées. Je fus heureux d'échapper, en le parcourant, à l'attention importune que mon étonnement avait fait naître. Le pasteur reprit en s'adressant tour à tour à tous les villageois : — « Quelle peine mérite « l'Espagnol qui manque à ses devoirs? — L'infamie, la « mort, la confiscation des biens, et la privation des hon-« neurs que la république accorde à tous les loyaux ci-« toyens. — Quelle doctrine veut enseigner Napoléon? — « La dépravation des mœurs. — Quand doit finir son atroce « despotisme? — Il est proche de sa fin. — D'où nous peut « venir cette espérance? — Des efforts que fait la patrie « notre mère. — Qu'est-ce que la patrie? — La réunion de

« plusieurs, gouvernés par un roi sous les mêmes lois. — « Quelle félicité devons-nous chercher? — Celle que les « tyrans ne peuvent nous donner. — Quelle est-elle? — « La sûreté de nos droits, le libre usage de notre saint « culte, le rétablissement monarchique, réglé selon les « constitutions espagnoles. — Mais n'avions-nous pas ces « constitutions? — Oui, mon père, dégradées par les auto- « rités qui nous ont gouvernés. — Qui doit les régler et les « affermir? — L'Espagne réunie et assemblée, à qui seule « est réservé ce droit, lorsqu'elle aura secoué le joug de « l'étranger. — Qui nous autorise à cette grande entre- « prise? — Le bien-aimé Ferdinand VII. »

« Tandis que je me désolais d'apprendre quelles idées périlleuses les gouvernants travaillaient à répandre dans le peuple, je voyais le prébendé agité d'une colère qu'il essayait de contenir. Enfin : « Le Seigneur curé, s'écria-t-il, « omet les choses les plus nécessaires. En fait de trahisons, « c'en est une, comme dit Aristotélès, ou je ne m'y connais « pas. » — Les paysans semblaient approuver du regard le jeune émule de leur pasteur. Celui-ci, confus autant qu'irrité, se hâta de demander à Zacarias : — « Est-ce un péché « d'assassiner un Français? — Non, » reprit l'enfant avec une vivacité qui lui obtint et les applaudissements du cercle, et les tendres baisers de sa mère, « on fait une « œuvre méritoire en délivrant la patrie de ses odieux « oppresseurs. »

« Au milieu de cette leçon de fanatisme et de démagogie, un homme à cheval arriva sur la place, mit lestement pied à terre, jeta son manteau sur la selle, puis, ôtant avec grâce son chapeau élégant, il vint, fier du costume andaloux qu'il portait, saluer le chef de la paroisse : c'était Antonio. A son aspect, je rentrai dans la salle : tout ce qu'il y avait de villageoises qui fussent restées auprès de leur foyer, accoururent; l'alcalde s'approcha; les anciens arrivèrent, et le hameau entier se trouva former un cercle au milieu duquel régnait l'Andaloux. Charmé de voir les vieux Castillans se

presser autour de lui, il se disposa, d'un air important, à prendre la parole, et dit enfin, non sans avoir tourné ses yeux avec regret sur les jeunes filles qui ne renonçaient pas à leurs danses pour l'entendre : « Hommes! l'invincible « *Justicier* me députe vers vous pour vous dire que les « tyrans fondent devant les Espagnols comme la neige des « monts Alpuxares devant le soleil du printemps. La mu- « sique à grand orchestre que vous entendez dans le loin- « tain est un concert donné par le sublime marquis de la « Romana et l'héroïque Blake, le glorieux don Maria de Aze- « vedo pour célébrer, d'une manière digne des Espagnols, « l'enterrement de la puissance et de la gloire françaises. « Cette cérémonie ne sera plus très-longue. L'invincible « Castaños, avec le brave comte de Coatazar, procède de la « même façon, de l'autre côté, vers l'Aragon. L'inimitable « don Alonso est ici près, qui ouvre la fête par une sym- « phonie de sa façon. Il ne s'agit plus que d'avoir des figu- « rants en assez grand nombre pour que le dénoûment ait « tout l'éclat qu'il mérite.

« Vieux Castillans et vieux chrétiens autant qu'on puisse « être, les dignes concitoyens du cid Campéador ne refuse- « ront pas de se montrer sur la scène. C'est ici une des « courses les plus magnifiques que nous ayons encore vues. « Il y a plaisir à jouter contre de tels taureaux qui n'ont « pas besoin qu'on les excite en mettant le feu à leurs « blessures. Ceux-là, je vous en préviens, se défendent « comme des démons incarnés, et plus d'un habile picador « mord la poussière en voulant les atteindre. Mais la gloire « en est plus grande, le spectacle plus beau, et au lieu « d'un cirque étroit, on a pour galerie l'Espagne et le « monde entier.

« Vous savez qu'il n'y a point de toréador si adroit que « le taureau ne puisse une fois ou une autre lui faire pas- « ser un mauvais quart d'heure : c'est précisément ce qui « nous est arrivé, il y a huit jours, à Tudela. Une nuée de « ces monstres, innombrables comme les sauterelles d'É-

« gypte, a fondu sur nos retraites, où tout autre que des « possédés et des magiciens n'aurait pu pénétrer; quel- « ques-uns de nos fidèles ont cueilli la palme du martyre; « sans doute, nous devons à leur intercession auprès de la « Reine des cieux la délivrance de trois ou quatre cents « autres qui avaient été conduits dans les prisons de Vitto- « ria. J'étais du nombre : Pépé nous a passés en revue, et, « comme je l'ai regardé en face, je suis bien sûr qu'il n'a « qu'un œil [1]; le vin avait tout à fait troublé sa marche, et « en écoutant les saints offices, il s'agitait, comme le dé- « mon quand on l'exorcise, ou comme le diable prédicateur « quand il essaye d'annoncer la parole de Dieu. Enfin on a « voulu nous faire partir pour la France; mais l'apôtre « saint Jacques veillait sur les champions de la foi, l'im- « mortel justicier a rompu nos fers. Toutefois il n'a pu « rappeler à la vie ceux de nos frères qui reçoivent main- « tenant là-haut le prix de leur constance, et il m'envoie « vous annoncer que pour remplacer les bienheureux mar- « tyrs, il a fixé à trois le contingent de ce canton. »

« Les dernières paroles d'Antonio portèrent une profonde émotion dans l'âme des jeunes filles; une vive rougeur colora leurs joues, puis elles pâlirent, mais sans oser interrompre leurs danses; les mères attendaient, en agitant leur chapelet béni, les résolutions que l'alcalde et le curé allaient prendre. Le pasteur nomma les deux premiers villageois qui devaient marcher à l'ennemi. « Quant au troisième, ajoutait-il d'une voix incertaine.... — Le troisième, « dit Léonardo, c'est mon gendre. Allons, Angel, quitte le « tambourin, embrasse l'épouse de ton cœur, va chercher « tes armes; tu reviendras bientôt, et du moins tu auras « mérité d'être heureux dans ce monde..... Si tu ne reviens « pas, tu le seras dans l'autre. »

« Angel ne répondit pas; il jeta un regard douloureux

[1] On répétait contre le roi Joseph les imputations que les partisans de l'archiduc avaient adressées à Philippe V.

sur sa fiancée, et s'éloigna d'un pas rapide. Les hommes reprirent froidement leurs entretiens ou leur silence; les femmes suivirent, sous leur humble toit, le fils, le frère qu'elles allaient perdre. La fiancée d'Angel resta : elle n'osait exprimer sa douleur, même par des larmes. Antonio s'élança au milieu des quadrilles qui avaient continué les éternelles séguidillas, et il fixa tous les regards par la vivacité, la grâce, la souplesse de ses mouvements, en même temps qu'il charmait l'oreille par l'accompagnement de ses castagnettes d'ivoire; cet instrument, cher à nos provinces méridionales, prend un charme que des étrangers ne sauraient comprendre, lorsqu'une main habile module les airs nationaux au milieu des danses du pays. Les acteurs n'en ont pas d'autre, sur nos théâtres, quand ils accordent le boléro à l'impatience publique. Alors, l'assemblée, émue par ce spectacle, finit par s'y mêler tout entière du cœur, de la voix, des mains, et les salles tremblent sous ces bruyants transports de l'ivresse commune. Mais, dans ce hameau, parmi ces Castillans immobiles, tandis que le retentissement des bruits meurtriers de la guerre semblait toujours plus voisin et plus menaçant, cette gaieté pétulante et gracieuse de l'Andaloux, ses pas, ses attitudes, ses airs entraînants, attestaient dans tous ces hommes, en qui aucune culture n'avait effacé les traits du caractère national, une force d'âme digne de meilleures destinées.

« Les élus de l'insurrection revinrent; ils tenaient leurs armes à la main. Antonio prit dans les poches de sa veste des rubans rouges sur lesquels était imprimée la devise du parti. Les mères, les filles, s'en saisirent pour les attacher au chapeau des nouveaux guerriers, et la fille de Maria del Carmen plaça elle-même sur le front de son amant cet arrêt d'une séparation peut-être éternelle. A la vue de ces rubans, des cris de joie éclatèrent, des cris qui portaient la mort dans le cœur de la malheureuse Catalina. Le nom du roi don Fernand sortit de toutes les bouches. Les hommes eux-mêmes s'émurent et unirent leurs acclamations à celles des

femmes. Antonio y mêla un *vivat!* en l'honneur des cortè futures. Le curé le répéta avec l'accent de l'enthousiasme Ses paroissiens l'imitèrent en se regardant, et Angel s'inclin sur le front de son amie, qui, pâle, les yeux baissés vers l terre, reçut le baiser du départ comme on accepte la mort Les volontaires se mirent en marche; le zambomba et l tambourin les accompagnèrent jusqu'au bout du village Les yeux de Catalina suivirent plus loin encore celui qu'ell aimait. Léonardo voulut que les danses fussent reprises; le filles obéirent; mais leurs genoux fléchissaient, et Catalin s'enfuit.

« Antonio était parti avec les recrues. Sauvé du péril d sa présence, j'en trouvai bientôt un autre dans les sollici tudes qu'excitait l'approche du danger. Le grand nom de cortès qui venait de retentir, pour la première fois depui trois cents ans, à la face du soleil, occupa d'abord les grave Castillans. Le chef de la paroisse, et le sacristain après lui s'efforçaient de démêler des traditions confuses; ils se ti raient d'affaire en répétant sans cesse le mot de patrie, qu tient tant de place dans une bouche espagnole; leurs visage s'ennoblissaient à mesure qu'ils proféraient ce nom cher e sacré. L'Espagnol, avec son accent sonore et allongé, semble le comprendre mieux que tous les autres peuples de l terre; depuis l'expulsion des Maures, il ne l'avait pas pro noncé ainsi.

« Cependant le canon grondait toujours plus près d nous; le sol en était ébranlé, lorsqu'un béat, qui n'avait pa quinze ans, arriva hors de lui, en criant que les Françai ne tarderaient pas à envahir le hameau. Maria del Carme embrassa tendrement son fils, et l'alcalde lui demanda l détail de ce qui venait de se passer. Calixto nous apprit qu les soldats de Napoléon étaient en marche de toutes parts nul effort ne pouvait les arrêter. « C'est, dit Léonardo, qu'il « montent des chevaux espagnols, ceux que ces brigand « nous ont pris à leur passage. » — Le béat ajouta qu'il avaient tout écrasé, tout taillé en pièces. « N'importe! ré

« pondirent presque en même temps les Castillans qui « l'écoutaient. — Si Dieu permet qu'ils entrent dans la « Vieille-Castille, ajouta l'alcalde, c'est afin qu'ils y restent. « N'est-il pas vrai, mon fils? — Oui, mon père. — Il faut, « ajouta le curé, nous retirer dans les montagnes. — Il le « faut, » s'écrièrent toutes les voix, et la résolution fut aussitôt exécutée.

« Des jeunes gens se chargèrent avec respect du saint ciboire, du Christ d'argent, des bannières de la commune; d'autres portèrent, sur des brancards faits à la hâte, les anciens du canton. Le Nestor du pays, trop appesanti par les ans pour quitter le toit de ses aïeux, resta seul dans sa demeure; c'était le père de Léonardo; le curé se hâta de lui remettre les péchés d'une vie qui allait bientôt s'éteindre. L'alcalde, en embrassant le vieillard qu'il ne croyait plus revoir, se montra un moment ému lui-même; puis il rassembla les hommes. Tous, armés soit de piques, soit de fusils grossiers, partirent pour aller rejoindre le camp des vaincus, tandis que les femmes, suivant de l'œil leurs maris et leurs fils, rassemblèrent les bœufs, les vaches nourricières, puis conduites par le chef de la paroisse, en habits sacerdotaux, elles quittèrent par l'autre extrémité le hameau qui les avait vues naître. Le pasteur marchait à la tête de son troupeau, la croix à la main, les enseignes de Marie déployées. Les filles, guidées par la triste Catalina, entonnaient des hymnes à peine interrompues par des sanglots; les vieillards suivaient. Par intervalle, la procession s'arrêtait pour regarder, une fois encore, le clocher respecté, ou suivre, à travers les ravins qui sillonnaient la plaine, la marche des nouveaux combattants.

« J'accompagnai l'émigration, en regrettant l'emploi funeste de tant de vertus. Nous allions par les chemins qu'avait pris Antonio : sa rencontre était périlleuse pour moi. Je me séparai des fugitifs, décidé à errer seul dans ces lieux inconnus, en attendant que je pusse rejoindre enfin le roi et l'armée.

III.

« Napoléon avait annoncé au corps législatif qu'il allait couronner son frère dans Madrid, et planter ses aigles sur les remparts de Lisbonne. Il venait d'ouvrir la campagne par une de ces grandes manœuvres qui lui étaient familières. La junte centrale n'avait trouvé rien de mieux que de lui opposer toutes ses armées. Il en était entouré. Celles d'Aragon, sous les ordres de Palafox, menaçaient sa gauche avec toutes les troupes des provinces limitrophes, comme il avait sur sa droite les masses ennemies du royaume de Léon, de l'Estramadure, des Asturies, de la Galice, que commandaient Black et la Romana. En face de lui, sur la ligne de l'Èbre, Castaños lui opposait ses bandes victorieuses à Baylen. Il n'y avait que l'armée anglaise qui ne fût pas en ligne.

« L'empereur résolut d'enfoncer par le centre ces adversaires qui osaient se mesurer à lui, de rejeter les uns dans les montagnes des Asturies, les autres dans celles de l'Aragon et de la Catalogne, pour s'avancer ensuite sur la capitale presque sans coup férir. Il avait avec lui les plus belles troupes de la grande armée, ses plus illustres lieutenants, Soult, Ney, Victor, Lefebvre, avec cette seconde ligne d'hommes de guerre destinés aux premiers rangs un jour, Dessolles, Sébastiani, Mouton, Michaud, Lasalle, et vingt autres dont les noms appartiennent à l'histoire. La saison était avancée; c'est le 9 novembre que Napoléon se porta en avant. Tout plia. On sentait une puissance à laquelle sur la terre rien ne pouvait résister. L'Èbre était franchi, les gorges de Pancorbo emportées, la grande route de Madrid occupée et ouverte.

« La nuit vint. Le canon continua de gronder. Il se faisait entendre derrière moi, il annonçait que les insurgés ne se retiraient pas sans combattre, mais qu'ils étaient tournés et ne pouvaient tenir nulle part. Je cherchai un abri où je pusse reposer ma tête.

« La lune, roulant à travers d'épais nuages, projetait de temps à autre ses clartés sur les ténèbres du ciel et de la terre. Au fond d'une vallée qui s'ouvrait devant moi, brillaient, à travers les ombres, deux étangs éclairés par un de ces vifs reflets. Des hommes étaient assis sur les bords. Effrayé tout à l'heure de ma solitude, j'avais maintenant à craindre plus encore : tout ce qui respirait pouvait être ennemi.

« Une grande figure blanche s'élevait au milieu d'un cercle attentif. Je ne doutai pas que ce fût un religieux se disposant à exciter le feu de la révolte. Une voix de femme, éclatante et sonore, remplit tout à coup la vallée d'accords que traversait de temps à autre un sourd retentissement de l'artillerie française ou espagnole; l'inconnue disait :

« Fils de la Vieille-Castille, écoutez ma romance. Le fou-
« dre des batailles n'intimide pas mes chants. Le cœur des
« femmes est une lyre qui a trois cordes; l'une pour l'amour,
« l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire... Fils de la
« Vieille-Castille, écoutez ma romance.

« Si je veux dire la guerre et ses prodiges, les inspirations ne me manqueront pas. Autour de moi se pressent les immortels souvenirs, les leçons immortelles. Ces monts, qui semblent des géants se levant pour m'entendre, ont vu les compagnons de don Pélayo, du comte Gonzalès, du Cid, cet autre orgueil de la Castille, venger la patrie et la reconquérir; les héros m'invitent à chanter la gloire.

« De plus douces voix m'appellent! C'est Chimène..., c'est toi surtout, digne compagne du comte castillan, noble infante de Navarre, qui marchais auprès de Gonzalès dans les combats; veillant à ses côtés comme un ange tutélaire, tu écartais les périls de sa tête chérie... Amantes fortunées, vous sollicitez Salvadora à chanter l'amour.

« Mais non! Ce n'est pas pour le Cid et sa Chimène que

« j'ai accordé ma guitare. La fille des prêtres d'Isis élèvera « son vol plus haut... Fiers Castillans, ne vous indignez « pas : voyez ce ciel déployé sur vos têtes; là s'adressent « mes louanges. Je chante la grandeur de Dieu.

« Vassaux du roi catholique, écoutez ma romance. Le « foudre des batailles n'intimide pas mes chants. Le cœur « des femmes est une lyre qui a trois cordes : l'une pour « Dieu, l'autre pour la gloire, la troisième pour l'amour. « Vassaux du roi catholique, écoutez ma romance.

« La patrie des héros est aussi la patrie des élus du ciel. « Nos royaumes ont peuplé les divins sanctuaires; les mi- « racles y ont éclaté de toutes parts. Ces lacs, dont le mur- « mure me soutient et m'anime, ont le don des prodiges. « Espagnols, mêlez votre voix à mes accords : ma romance « est tout ensemble un hymne de foi et d'amour.

« Ornements des saints parvis, Vincent et Casilda, vous « qui donnez à ces lacs vos noms sacrés, vous qui faites « leur vertu, voyez l'armée arriver tout en pleurs sur vos « bords. Quand l'art des hommes ne peut plus tenir le sang « captif dans la veine rompue, vous savez l'arrêter. L'ar- « mée apporte un héros mourant à ces sources de vie. Le « héros mérite vos secours; il mérite mes chants; il combat « pour son Dieu.

« Pleurons! c'est le plus jeune d'entre nos chefs, le plus « sage, le plus vaillant. Encore un peu de temps, et notre « roi captif aura perdu son Rodrigue, l'Espagne un autre « Gonsalve de Cordoue, et l'héroïne de Saragosse... Ah! ce « qu'elle aura perdu, comment vous le dire? Il est des « choses que nous seules pouvons sentir, pour lesquelles « nous-mêmes n'avons pas de langage... Nous entendons et « la gloire et l'amour : les hommes n'entendent que la « gloire.

« Casilda, écoute ma romance. Les tonnerres des batailles « n'empêcheront pas mes chants de monter jusqu'à toi. « Femme encore, ton cœur est une lyre qui a trois cordes : « l'une pour la gloire, l'autre pour l'amour, la troisième « pour Dieu. Casilda, je te consacre ma romance.

« Servante de la reine du ciel, je dirai les merveilles de « ta vie. Le lieutenant des califes tenait alors Tolède assu- « jettie : la plus belle des vierges le nommait son père; les « miramolins de Grenade et de Cordoue, les infants de Léon « et de Castille soupiraient aux pieds de la fille d'Aldémon. « Mais Casilda repoussa leurs hommages; l'époux qu'elle « avait choisi n'habite pas sur la terre; la jeune Musulmane « appartenait au vrai Dieu.

« Les chrétiens que le sort des combats avait jetés dans « les fers voyaient apparaître au fond de leur cachot, sem- « blable à la clarté qui console, au feu qui ranime, la fille « de leur vainqueur. Sa main pansait leurs blessures; son « oreille s'ouvrait aux récits de leurs exploits; sa bouche « s'instruisait à bénir, à chanter celle qui n'est qu'amour « et gloire.

« Un jour, Casilda portait dans le pan de sa robe le pain « qu'attendaient les captifs. Aldémon la suit et s'écrie : « Que portes-tu? — Des roses, » répond la vierge sainte. « Le soudan regarde : c'étaient des roses. La foi aplanit « les montagnes et dissipe les tempêtes. Chrétiens fidèles, « chantons celui qui est tout gloire et tout amour.

« Castillans de Boëcio [1], soyez fiers de ma romance. Le « foudre des batailles n'intimide pas mes chants. Le cœur « des femmes est une lyre qui a trois cordes : l'une pour

[1] Village auprès de Bibriezca, à six lieues de Burgos; les lacs de Saint-Vincent et de Sainte-Casilde lui ont donné quelque célébrité.

« l'amour, l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire.
« Castillans de Boëcio, vous serez fiers de ma romance.

« L'ange des ténèbres disputa au Christ sa conquête;
« l'âme de la vierge fut plus forte que lui. L'ange des
« ténèbres frappa son corps d'une plaie meurtrière : la
« mère de Dieu lui apparut : « Va, dit-elle, aux lieux que
« la source de Saint-Vincent arrose. » La fille du soudan
« obéit; et cette fleur mourante, aussitôt ranimée, brilla
« de ses vives couleurs. Bienheureux saint Vincent, sou-
« viens-toi que j'ai chanté ta gloire.

« Depuis lors, Casilda repoussa les douceurs du toit
« paternel. Elle voulut vivre et mourir sur ces bords; mou-
« rir, non pas! mais s'envoler du séjour des larmes vers
« celui des joies éternelles. Plus heureuse que nous, avec
« le chœur des anges, elle chante éternellement les louan-
« ges de son Dieu.

« Casilda, des miracles sans nombre ont prouvé ta puis-
« sance; tu as consolé bien des fils; tu as fait plus, tu as
« consolé des épouses et des mères. Si tu repoussais au-
« jourd'hui un peuple qui t'implore pour le plus cher de
« ses guerriers, nos mains cesseraient de brûler l'encens
« sur tes autels; tes images brisées voleraient en pous-
« sière sur l'aile des vents; nos imprécations iraient attris-
« ter ton oreille accoutumée à des chants de reconnaissance
« et d'amour.

« Fils de la Vieille-Castille, c'est assez écouter ma ro-
« mance. Le foudre des batailles vous appelle; fournissez
« des exploits à mes chants. Le cœur des femmes est une
« lyre qui a trois cordes : l'une pour l'amour, l'autre pour
« la gloire, la troisième pour Dieu. Aujourd'hui c'est le tour
« de la gloire. Fils des héros, c'est trop longtemps écouter
« ma romance. »

« En ce moment une vive clarté brilla sur les montagnes; des torches, agitées dans les airs, éclairaient une multitude armée qui se dirigeait vers les bassins de Boëcio, en traçant dans les ténèbres un sillon de lumière.

« Je pus distinguer un brancard que des officiers, des soldats, des femmes environnaient; mon cœur tout entier s'élançait vers mes concitoyens désolés. Ils s'arrêtèrent aux bords des lacs. Le jeune chef fut plongé dans les eaux consacrées; des religieux bénissaient l'étang; les hymnes saints retentissaient de toutes parts, et une femme, à genoux sur le rivage, priait, les mains étendues avec effroi vers l'illustre blessé. Enfin, un profond silence régna; tous les cœurs semblaient être en suspens, et attendre avec une sollicitude égale l'arrêt que le sort allait porter. « Miracle! » s'écrie tout à coup la Gitana, qui se détachait de la foule avec ses voiles blancs; « miracle! » disent les religieux en agitant leurs crucifix; et il n'est pas une voix qui ne répète ce cri d'espérance et de joie. L'allégresse se manifeste par des chants et de pieuses invocations. Bientôt le cortége se remet en marche; il gravit les hauteurs, il s'approche, il arrive au lieu où j'étais. Je n'avais plus que le temps de m'éloigner à la hâte; des rochers me ferment le passage; une caverne, dont les torches éclairaient déjà l'entrée, s'ouvrit peu après devant moi. Je m'enfonçai sous les sombres voûtes, heureux d'échapper ainsi aux périls dont je me sentais menacé.

« Hélas! je me trompais; le bruit va grossissant; des hommes pénètrent dans mon triste asile. La foule entière s'y précipite après eux, et le brancard est déposé sur le sol humide.

« Tandis que je cherchais un refuge dans les prolongements du souterrain, un officier disait à la multitude: « Amis, le général a besoin de respirer à l'aise. Retournez « à vos bivouacs ou à vos demeures. Il se peut que les « Français inondent bientôt ce canton, et que nous soyons « contraints de laisser notre généreux chef dans ces gale-

« ries profondes. Gardez que des yeux ennemis remar-
« quent votre concours. Allez donc; que ceux d'entre vous
« qui ont des vivres en apportent, sans retard, pour que
« le général don Alonso ne soit pas chassé par la faim de
« son dernier abri. Allez : la nuit, priez pour la patrie;
« le jour, combattez pour elle. »

« Tous sortirent. Le jeune officier, qui venait de s'exprimer ainsi, une femme voilée sur laquelle semblaient fixés les regards de tous, la Gitana, un barbier, un religieux, des soldats et deux ou trois villageois restèrent. C'était assez pour que, rapproché ainsi par le hasard de mon frère mourant, je ne pusse me jeter dans ses bras. Le religieux demanda au ciel le salut du général. Les assistants répétèrent les cantiques sacrés. Les échos de ces voûtes sans fin donnaient à ces chants une imposante majesté. Mon âme s'y associait tout entière, et je ne pouvais pas unir ma voix à ce touchant concert.

« L'étrangère était agenouillée au chevet d'Alonso. Un chapeau sur lequel flottait un panache aux couleurs d'Aragon et de Castille couvrait sa tête, et un long voile noir la cachait à tous les yeux. Elle paraissait redouter les soins du barbier, qui la rassura en se disant chirurgien latin; et aussitôt les phrases barbares vinrent attester la science dont il se prétendait pourvu. « *Non est profundum*, » s'écriait-il en sondant la blessure. « *Nihil est*
« qu'une adynamie ou débilitation, causée par la perte de
« sang que les miracles de sainte Casilde ont si heureuse-
« ment arrêtée. — Il est donc bien vrai que mes prières
« ont été entendues ! » interrompit la Bohémienne, en croisant les mains avec une vive expression de joie. A ce mot, l'inconnue releva la tête et jeta une chaîne d'or au cou de la Gitana, aussi surprise que charmée.

« Mon frère fit un mouvement. — « Il se meut, il res-
« pire, » s'était écriée, avec un accent qui me fit tressaillir, celle que j'entendais nommer l'héroïne de Saragosse. Elle s'élança sur la couche d'Alonso, et je fus sur le

point de l'imiter. Une voix étouffée dit alors : « Qu'est-ce? « N'est-ce pas elle que je viens d'entendre? » — Et tous se pressèrent autour du blessé pour recueillir son premier souffle de vie. Mais il se tut, et resta inanimé. Heureuse d'avoir trouvé un cœur de femme qui parût s'intéresser aux peines et aux vœux du sien, l'amazone pencha sa tête sur le sein de la Gitana, en donnant un libre cours à ses pleurs.

« Le barbier continuait avec importance ses inutiles soins. « Nous avons, disait-il, entendu un mot sortir de la « bouche de l'illustrissime seigneur général. Soyons atten- « tifs aux songes qui occupent sa léthargie; il est de prin- « cipe dans les universités que le rêve est le symptôme le « plus propre à faire connaître la nature et l'intensité du « mal. Le grand Adrien Jonghe en a fort bien classé et « expliqué les espèces dans ces vers fameux :

« *Petræ incidens stabili bonam spem continet.*
« *Fons limpidus mentem serenam denotat.*

« Alonso ne se ranimait pas. Le chirurgien déclara qu'Hippocrate ne lui fournissant pas de lumières sur cet opiniâtre sommeil, il était obligé d'y reconnaître l'action insurmontable d'un sortilége. A ce mot, les villageois tombèrent à genoux en poussant des cris d'épouvante. Le religieux essaya en vain de calmer leur effroi; l'officier, qui n'était autre que don Carlos, voulut jeter loin du souterrain l'ignorant barbier.

« L'étrangère se tenait inclinée sur le lit de douleur. Tout à coup Alonso s'agite, un soupir plaintif s'échappe de sa poitrine, il entr'ouvre les yeux, et, soulevant la tête, promène autour de soi un regard étonné; puis : « Où suis- « je, dit-il, où est ma sœur? » Et portant la main sur son front, il paraît bannir avec désespoir un songe heureux qui l'avait bercé. « Reconnais, s'écrie le fils de don Juan, « reconnais l'ami le plus tendre, le plus heureux de te « savoir rendu à l'existence et à ton pays. — C'est toi, don

« Carlos? Il y a longtemps que nous ne nous étions em-
« brassés. Tout à l'heure j'ai cru voir Maria et l'entendre.
« Elle me souriait du haut du ciel; et pourtant elle ver-
« sait des pleurs qui arrivaient jusqu'à moi. » L'inconnue relève son voile. Le regard encore incertain d'Alonso se fixe sur elle; il pousse un cri : c'est Maria qui se précipite dans ses bras. Leurs larmes coulent confondues; la Gitana, don Carlos, tous, moi plus qu'aucun autre, nous partageons l'attendrissement dont leur âme est remplie. Longtemps le silence, que tous deux gardaient en savourant la douceur de cette étreinte, ne fut interrompu que par des exclamations aussitôt étouffées. Longtemps des cris de joie et d'amour furent leur unique langage. Don Carlos essayait de calmer des transports dont il s'effrayait, et, en voulant tempérer le bonheur de son ami, lui-même ne pouvait contenir le sien. Plusieurs fois je m'élançai pour mêler mes embrassements à ceux de mon frère et de la marquise; la présence de la Gitana me retint attaché sur la pierre où je m'étais assis; je m'en félicitai bientôt :
« Comment, disait Alonso, m'as-tu laissé si longtemps
« ignorer le prodige qui t'avait sauvée? Ne savais-tu pas
« que, demeuré seul sur la terre, je n'existais plus que par
« le désespoir? — Mon frère, écoute, répondit Maria. Tu as
« su que je fus traînée au lieu des exécutions sanglantes.
« Un prêtre, placé à côté de moi, me bénissait, et nous
« attendions le coup suprême. Il me souvient qu'alors, tout
« occupée du ciel qui allait s'ouvrir pour nous, je crus en-
« trevoir ton image. Le bruit fatal se fit entendre; tout
« disparut à mes yeux; et quand je pus regarder autour de
« moi, j'étais seule à genoux; tous mes compagnons d'in-
« fortune ne vivaient plus. Saisie d'horreur, je me levai
« pour fuir. Les soldats n'avaient pas sans doute voulu
« m'atteindre; ils détournèrent les yeux. Un officier me
« montra la porte d'Alcala que, dans mon trouble, je ne
« savais plus retrouver. A peine hors des murailles je m'é-
« vanouis, et ne repris mes sens qu'à Guadalaxarra, où des

« muletiers m'avaient transportée. Je t'adressai en vain « plusieurs messages. Tu avais quitté Ocaña; je me rendis « en Guipuscoa pour instruire le marquis de mon sort, et « l'enlever aux geôliers de don Fernand. Je sus que, au « milieu de son affliction, il avait trouvé dans les événe- « ments une diversion à ses regrets. Loin d'être prisonnier « dans la nouvelle cour, il en acceptait les dignités et les « cordons. Un profond désespoir saisit mon âme. L'Es- « pagne entière courait aux armes pour venger son hon- « neur et son roi; je résolus de prendre place parmi les « défenseurs du bien-aimé don Fernand, en laissant le « monde entier ignorer que je vivais encore, que je com- « battais mes assassins quand mon mari consentait à les « servir. Mon sang me semblait une expiation nécessaire « de l'apostasie de Fray Pablo, et quand don Osorio appar- « tenait à l'intrus, personne ne devait savoir que je don- « nais à une autre cause mon cœur et ma vie. Depuis, j'ai « tenté d'inutiles efforts pour ramener le marquis dans nos « rangs. C'est seulement après le siége de Saragosse que « j'ai appris tout ce que tu avais fait pour l'Espagne et « pour ta gloire. Attachée à tes traces, je t'ai cherché en « Andalousie, au fond de nos provinces du nord, dans les « Castilles; enfin, je te retrouve; ma présence t'est chère; « cette certitude suffit à mon bonheur. Je ne saurais me « résoudre à vivre parmi ceux qui ont donné des fers à « notre roi, ceux qui ont prodigué la mort à mes conci- « toyens. Puisse le marquis ignorer que j'existe, jusqu'au « jour où je pourrai consacrer mes soins à sa vieillesse, « loin d'une cour ennemie!... Fasse le ciel que ce ne soit « pas sur la terre d'exil! »

IV.

« Des paysans arrivaient en foule avec les provisions que don Carlos avait demandées. La Gitana leur disait : « Appor- « tez toujours; le général don Bartolomé arrivera cette « nuit peut-être avec toute son armée, et, dès que les

« monstres iront en avant, il s'établira dans ces galeries « sans fond. Les ennemis des Sarrasins les ont sans doute « creusées du temps de don Pélayo. Cette fois encore, elles « serviront de refuge aux libérateurs de la patrie. »

« Ainsi, je ne pouvais plus demeurer dans mon asile, et je ne pouvais pas fuir. Pourquoi fallait-il que la crainte vînt toujours flétrir et dégrader mon âme ! Assez de sentiments douloureux l'avaient froissée, sans que la peur dût y mêler son inexprimable amertume.

« Alonso s'était ranimé, il se soulevait sans peine, et déclara qu'au lever du jour il remonterait à cheval. Maria combattit ce dessein. « Rassure-toi, répondit-il en pressant « les mains de la marquise sur son cœur ; je suis bien fort, « appuyé sur le bras d'une sœur, d'une amie..., telle que « toi..., et, ajouta-t-il, d'un frère d'armes comme don « Carlos. »

« Il avait fait mander les officiers supérieurs de son corps. Ils arrivèrent : tous étaient heureux de voir leur général près de marcher à leur tête. « Le marquis de Belvéder [1], « leur dit Alonso, a résolu de livrer bataille dans les mon- « tagnes de Monastério de Rodillas et de Quintanapalla. La « journée d'hier n'a été qu'une affaire d'avant-postes ; l'ef- « fort de l'ennemi a dû se porter sur Blacke et la Romana. « D'après ce que j'ai appris, au moment où une balle per- « due m'a séparé de vous, ils n'ont pu soutenir le choc de « ces masses terribles. Ce sera aujourd'hui ou demain notre « tour, et nous ne serons pas sans doute plus heureux. « Bonaparte veut arriver à Madrid. Il croit que là est l'Es- « pagne. Il ignore qu'elle est partout pour le combattre, « nulle part pour être domptée. Nous aurons à repousser « la grande armée, et, ne nous le dissimulons pas, le tor- « rent saura se frayer passage, mais que ce soit sur nos « cadavres. — Non, s'écrièrent tous les officiers, non, les « Français ne passeront pas. Ils ne sont plus invincibles.

[1] Il commandait l'armée chargée de couvrir Burgos.

« Vous-même le leur avez prouvé plus d'une fois; et si le « tigre n'a pas encore perdu de batailles rangées, c'est « qu'il n'a pas rencontré des Espagnols au champ d'hon- « neur. Qu'il vienne; les héros de Baylen l'attendent. — « J'aime, reprit Alonso, à voir cette confiance dans la puis- « sance de votre courage et dans la justice de votre cause; « mais l'ennemi a une expérience et une discipline qui « manquent à nos soldats. Ses troupes sont dix fois plus « nombreuses que les nôtres, et les forces anglaises qui « s'annoncent toujours ne se présentent jamais. Nous de- « vons succomber. N'importe! l'Espagne ne succombera « pas. Les batailles perdues irriteront la fierté nationale, et « appelleront partout des vengeurs. Le bruit de nos efforts, « celui même de nos revers, propagera, d'un bout de la Pé- « ninsule à l'autre, le sentiment de la résistance; de vic- « toire en victoire, l'usurpateur de nos droits en viendra à « sentir qu'encore quelques triomphes, et ce sera fait de sa « puissance. »

« Les officiers, tous plus vieux qu'Alonso, écoutaient avec respect les paroles du jeune chef. Il donna des ordres à chacun d'eux pour que les avant-postes se repliassent devant les Français, et prissent position avec le gros de l'armée sur le flanc des montagnes qui défendent Burgos. « Si je « suis trop faible pour rester à cheval, continua-t-il, je me « ferai porter au milieu des rangs. Ce n'est pas dans un tel « jour que je me séparerai de mes frères d'armes. Allez; « l'ombre du Cid s'élancera du cercueil pour venir défendre « avec nous les lieux où fut son berceau, où dorment ses « cendres. »

« Ils sortirent. La marquise se précipita dans les bras d'Alonso : « O mon ami, dit-elle, tu vas combattre pour « l'Espagne et pour don Fernand! Cette fois du moins je « serai auprès de toi; ta sœur partagera tes périls, elle « verra la première tes succès. Le bonheur que j'éprouve « en retrouvant mon frère, en le retrouvant couvert de « gloire, compense toutes les peines de ma vie. »

« En ce moment, Antonio parut.

« Il venait annoncer à la femme de Bartolomé que la quadrille resterait dans les gorges de la Biscaye et du Guipuzcoa. A l'aspect du général et de sa pâleur mortelle, Antonio exprima par ses gestes, par ses invocations à tous les saints du calendrier, par ses regards levés vers le ciel, son affliction. Rassuré par le récit du miracle de sainte Casilda il passa des vives démonstrations de sa douleur à d'aussi vives démonstrations de sa joie. L'inconnue qui veillait auprès d'Alonso occupa son inquiétude curieuse. Il s'agitait autour d'elle, tout en racontant au général que des communications régulières venaient de s'établir entre la junte centrale et les passages des Pyrénées. « Les vieilles femmes, « dit-il, descendent tous les jours sur la route, ferment à « demi les yeux, tendent la main aux passants, et là elles « comptent les hérétiques que la France vomit sur nous. « Le soir, une d'elles porte le relevé au village, et, de « proche en proche, sa majesté la junte sait en peu de jours « le nombre des mécréants que nous avons à détruire de « plus. »

« Le jour commençait à pénétrer dans la sombre caverne; les torches pâlissaient déjà. Alonso essaya de se lever. Il lui fallut un peu de temps pour assurer sa marche. Maria, l'Andaloux, la Gitana, don Carlos pansèrent à l'envi sa blessure. Il proposa au bon muletier de demeurer auprès de lui. « Seigneur général, répondit-il, vivez mille années « Il serait bien heureux pour moi d'être attaché à votre « excellence; mais en quelle qualité? Je ne suis bon ni à « ordonner, ni à obéir. J'aime mieux, si votre excellence « me pardonne, faire la guerre pour mon compte, courir « les aventures, être général en chef de ma personne. C'est « une belle chose que le commandement, même quand on « n'a qu'un fusil docile pour exécuter la consigne. Le maître « est incomparable. »

« Les chevaux arrivèrent. « Ma sœur, partons, dit « Alonso; le cœur me bat en pensant que moi, qui suis

« sans renommée, je vais avoir pour adversaire le vain-
« queur des Pyramides, d'Austerlitz, d'Iéna. Mais je défends
« mon pays ; la justice et l'honneur sont pour moi ; ta pré-
« sence soutiendra mon courage ; la défaite ne sera pas sans
« consolation ni peut-être sans gloire. »

« Ils partirent. Don Carlos, des aides-de-camp, d'autres officiers, les accompagnèrent. L'Andaloux, qui rentra alors, s'écriait : « Voyez avec quelle grâce, avec quelle majesté
« cette dame au panache rouge manie son fougueux cour-
« sier ! Elle ressemble à Chimène ou à la compagne du
« comte Gonzalès, ou plutôt à la défunte marquise de C***.
« Il n'y a que l'excellentissime marquise qui pût avoir
« cette taille haute et légère, cet air de sainte Cécile et de
« la reine des anges. Je croirais qu'elle est revenue du ciel
« sur la terre pour nous indiquer le chemin de la victoire...
« Voyez, ne monte-t-elle pas un cheval blanc comme saint
« Millian et saint Jacques lorsqu'ils combattaient avec nos
« pères contre les Sarrasins ? »

« Cela dit, Antonio prit congé de la Gitana ; il allait rejoindre les recrues que le justicier lui avait demandées, pour les conduire, comme le vent, au rendez-vous assigné, et disparut.

« Dans le même moment, la Paquita, qui se tenait en sentinelle au devant de la caverne, accourt pleine de joie ; elle venait d'apercevoir un petit hérétique bleu, et pensait avec joie qu'il serait facile de le tuer. En effet, c'était un tambour qui avait perdu sa route ; il arrive, mourant de faim, de fatigue et de froid. « Bonne dame, dit-il dans l'i-
« diome des provinces méridionales de France, donnez-
« moi un asile et du pain. » La Gitana, doutant à son langage qu'il ait pris naissance au delà des monts, lui demande quelle est sa patrie. « Le premier régiment de la garde
« impériale, répond-il. Pour la première fois depuis dix
« ans que j'existe, j'ai perdu de vue l'aigle du régiment ;
« c'est le clocher de mon village. » A ce mot, la Gitana court au fils du soldat français, et lève un couteau sur sa

tête. A l'exemple de sa mère, la Paquita tenant en m paquet de paille embrasée, essayait de mettre le feu vresac du tambour. Il tombait égorgé, si je ne élancé à temps pour détourner les coups. J'entraîn peine l'enfant soldat, qui, armé de son sabre, voula tier cet accueil homicide ; et la Gitana, étonnée de m parition soudaine, frappée de respect en voyant m sacrée, demeura immobile sur le seuil du souterrai avoir eu le temps de m'observer et de me reconnaît

V.

« Je fuyais à travers les plaines, le tambour m'app sa mère avait vu le jour aux pieds des Pyrénées, et mort des braves en distribuant l'eau-de-vie sur le de bataille d'Eylau. Bertrand était son père ; je fus h d'avoir sauvé le fils du brave sergent. C'était lui, au qui avait épargné la marquise.

J'allais rejoindre le grand chemin de Bribiezca lo sur une hauteur voisine, un lancier français parut rêta ; il regardait s'il n'y avait pas d'ennemis dans la un coup de feu le renversa sans vie. Je cherchais main avait pu lui envoyer la mort ; aucun rocher n d'asile, et la plaine était déserte ; seulement un lab conduisait paisiblement ses bœufs assez loin de cett scène.

« Je continuais d'avancer. Un autre lancier se mo sommet du mamelon ; l'aspect d'un de ses cama étendu sur le sol au milieu de la solitude immense, l'é Le laboureur, près de qui mon chemin m'avait a prend un fusil à terre, le pointe, à l'abri de ses tau fait mordre la poussière au cavalier, jette son arme c sillon, et continue de diriger ses bœufs sans que ri hisse un assassin. Une troisième victime allait to lorsque, plus leste que moi, le fils de Bertrand arrive et essaie de se grandir pour le frapper au cœur. Léonardo : je lui parlai avec indignation de sa

cruauté. « Je ne vous comprends pas, me dit-il; je fais la « guerre auprès de ma charrue; » et il poursuivit son labeur. Les éclaireurs de l'armée française nous avaient rejoints; l'alcalde aurait reçu le châtiment de ses attentats, si, dans un mouvement d'intérêt pour un concitoyen que des mains étrangères allaient frapper, je n'avais commandé le silence à l'enfant témoin des meurtres qu'il venait de commettre. Le tambour se consola de ma clémence en retrouvant son drapeau et son père. La joie de Bertrand effaça pour un moment les impressions pénibles que tant de chocs douloureux avaient gravées dans mon âme.

« J'arrivai à Bribiezca en même temps que l'empereur. Il m'ordonna de demeurer auprès de lui, quoique Joseph n'eût pas encore quitté Vittoria. Je démêlai sur-le-champ dans l'entretien de Napoléon, dans ses questions, dans les soubresauts de sa pensée, des projets qui devaient, en se fixant, donner à l'Espagne de nouveaux orages. Toute idée d'une force étrangère était importune à son ambition, comme un larcin ou comme une menace. Il s'effrayait déjà de la puissance que donnerait à son frère la vaste domination des Espagnes. Il me parut dès lors disposé à traiter en rival et en ennemi un roi dont l'empire, borné à quelques champs de bataille, ne reposait encore que sur les chances douteuses de l'avenir, et je tremblai de voir bientôt l'indépendance ou même l'intégrité de la monarchie espagnole, attaquée par celui que ses intérêts et ses promesses en devaient rendre dorénavant le défenseur.

« Les colonnes françaises s'arrêtèrent devant les hauteurs de Villafria, dans les environs de Monasterio. L'armée espagnole, trop peu nombreuse, attendait de pied ferme le choc des aigles impériales, appuyée au bois de Gamonal. C'était le commencement de ces immenses plaines des deux Castilles, nues, montueuses, aux ravins profonds et escarpés, qui semblent admirablement appropriées à toutes les difficultés et à toutes les combinaisons du jeu de la guerre. Ce jeune et bouillant marquis de Belvéder qui

commandait l'armée d'Estrémadure, en l'absence du capitaine-général Galluzo, n'avait porté en avant de Burgos, qu'il occupait, que douze ou treize mille hommes pour couvrir cette capitale. Rejoint par don Alonso, il conserva le commandement suprême, en donnant à mon frère une de ses positions les plus importantes à défendre. Avec beaucoup de troupes indisciplinées et novices, il avait cependant des gardes wallones, des gardes espagnoles, le beau régiment de Mallorque, une forte artillerie qui hérissait ses lignes, quinze cent cinquante chevaux commandés par l'intrépide don Juan Henestrosa. L'armée comptait un bataillon d'étudiants de Salamanque. A sa jeune ardeur, on le réputait invincible.

« Le maréchal Soult commandait les Français sous le nom de douzième corps. Il avait sous ses ordres les généraux les plus illustres, Merle, Bonnet, Mouton, depuis comte de Lobau. Lasalle conduisait les chasseurs et les lanciers de la garde; Milhaud, les dragons, Bessières suivait avec le gros de la garde impériale qui entourait l'empereur. Il y avait de quoi intimider l'univers. Mes imprudents compatriotes, dans leur intrépide aveuglement, devant ces noms, ces corps, ces aigles terribles, ne s'intimidaient pas.

« A mesure que les troupes impériales arrivaient en ligne, elles établissaient leurs bivouacs en présence des postes espagnols. Des deux côtés les feux s'allumèrent. Le cri des sentinelles espagnoles se faisait entendre jusque dans le camp français. La nuit fut calme et pure. La lune promenait sur cette grande scène son disque paisible, et les deux armées dormaient, en attendant que le lever du jour leur permît de s'entr'égorger.

« Je pris mon gîte en arrière des bivouacs, dans un des hameaux qui bordaient la route. Les habitants s'étaient enfuis de toutes parts, et les soldats, ne trouvant point de bois, de paille, d'aliments dans ces solitudes où il n'y avait ni un arbre, ni un homme, avaient à moitié démoli le village pour employer la charpente à se défendre de la frai-

cheur des nuits, et le chaume à satisfaire ou plutôt à tromper la faim des chevaux. Je m'établis dans une de ces maisons désertes et délabrées. Tout ce qu'il me fallait, c'était un moment de repos, au milieu des tristes événements que je venais de traverser et de ceux qui m'attendaient encore. Tous mes sentiments d'homme, de frère, d'Espagnol, étaient froissés ; dans le désordre de mes pensées, je regrettai le calme, et quel calme, grand Dieu ! du monastère de San-Lorenzo.

« La hutte sauvage où j'avais cherché un asile était la moins endommagée du canton. Fort tard, un bruit d'hommes, de hennissements de mules, de voix de femmes se firent entendre à la porte : quelle fut ma surprise ! c'était Matéa, qui cherchait un abri sous ce toit grossier. Elle était partie de Vittoria, impatiente de rentrer dans Madrid, sûre de voir les armées du saint-office fuir partout devant vos drapeaux. Peut-être le roi, inquiet d'être laissé loin du centre des opérations militaires et politiques, avait-il compté sur l'habileté, sur l'ardeur de la comtesse, soit pour démêler les desseins de l'empereur, soit pour les fléchir. Elle avait trouvé un camp au lieu d'une cour. Elle ne put pénétrer au quartier général. Elle ne put rester. Il lui fallut chercher plus loin un asile. Elle fut étonnée de me retrouver : elle s'en montra heureuse. Je lui parlai de ce qui s'était passé aux bords de l'Ébre. Il ne lui fut que trop facile de dissiper les accusations qui s'élevaient contre elle dans ma pensée, en m'assurant qu'elle s'était bercée de l'espoir qu'à l'aspect de ses soldats mutinés, Alonso aurait cherché un asile dans le camp français, et que nous aurions été ainsi sauvés tous deux. Matéa pouvait me persuader sans peine, quand elle se défendait d'avoir conspiré le meurtre de mon frère. Le cri douloureux qu'elle avait poussé au moment où la soldatesque se précipitait sur le général désarmé, attestait assez ce qu'il était pour elle. Elle se fit une arme auprès de moi de l'aveu de ses sentiments pour lui. Elle me conjura à genoux de ne pas lui retirer dans son désespoir le refuge

et l'appui de mon amitié. Abandonné de l'univers comme je l'étais, pouvais-je contester mon appui, refuser mon amitié à qui l'invoquait? Il ne resta bientôt plus de nuages entre nous; j'avais une douloureuse conviction et des tristesses. Mais je retrouvais l'intérêt de ma vie. Jamais je n'avais ressenti plus vivement le besoin d'être soutenu. La journée du lendemain me semblait affreuse. La pensée des dangers qu'allaient courir Alonso et Maria, au milieu de quelques milliers d'Espagnols résolus à mourir avec eux, cette pensée portait le trouble jusque dans ma conscience.

« La comtesse avait cru arriver sans obstacle à Burgos, la nuit même, sous la protection des armes françaises. Contrainte de s'arrêter devant la résistance d'Alonso et de ses compagnons, elle accusait, dans sa colère, et le génie de l'empereur, et presque la bravoure de vos soldats. Le sommeil mit un terme à ses emportements, et je demeurai en proie aux angoisses qui déchiraient mon sein.

« Avant le lever du jour, les sons d'une musique guerrière retentirent le long de la ligne française; je tressaillis; c'était le signal du réveil. L'armée s'ébranla : le dragon, le chasseur donnaient des soins à leur compagnon de gloire, tandis que le fantassin, étendu le long des feux, riait des travaux de l'orgueilleux cavalier, ou dormait encore. Mais, au bruit d'une fusillade lointaine, il secoua la paille du bivouac, prit son arme fidèle et se pressa autour de ses drapeaux. Les aides-de-camp s'agitaient de toutes parts; les généraux commençaient à paraître sur la porte des chaumières qui leur servaient de demeure, et l'artillerie prolongeait, sur la route ébranlée, sa marche pesante. Tout à coup le maréchal parut avec son air de lion au repos qui remplissait de confiance le soldat; l'ordre d'aller au trot fut donné, et ces lourdes machines, dans leur course qui faisait trembler la terre, renversaient les escadrons formés en bataille au milieu du village. Le bruit se répandit qu'un bataillon qui avait été envoyé sur la gauche de l'armée pour reçonnaître le corps d'Alonso et le tourner, avait

été conduit dans une embûche et taillé en pièces tout entier. On n'avait pas trouvé dans le canton un habitant qui pût servir de guide. Seulement une jeune femme s'était proposée, ayant un de ses enfants sur les bras et l'autre à ses côtés. Elle conduisait les Français en chantant, ce qui les charmait et ne les surprenait pas moins, lorsque tout à coup elle jeta sa fille, qui la suivait, de l'autre côté d'un précipice, et disparut elle-même, suspendue adroitement aux rameaux flexibles d'un saule, avec un fardeau qui eût été pesant pour tout autre qu'une mère. On était aux bords de l'Arlanzon. Une grêle meurtrière accabla les soldats perdus dans une gorge profonde. Ils entendaient dans leur chute les rires et les outrages de celle qui les avait menés à la mort. Ils périrent sans pouvoir combattre, sans essayer de fuir. Seuls, deux grenadiers se traînèrent tout sanglants jusqu'à nos quartiers. En tirant de leur poitrine le fanon déchiré du bataillon, tous deux expirèrent.

« L'armée, à ce récit, resta silencieuse et morne. La valeur française ne s'accoutumait pas à cette sorte de combats sans égalité, et de dangers sans gloire. La guerre sauvage que leur faisait notre population étonnait des hommes qui croyaient avoir tout épuisé en fait de périls, de privations et de résistances. Ce désert qu'ils semblaient porter avec eux, tels que le lépreux ou le coupable, cette solitude des villes ou des bourgades muettes comme des tombeaux, ce silence des chemins qui n'était interrompu de loin en loin que par des bruits de mort, toutes ces nouveautés menaçantes déconcertaient les plus bouillants courages.

« En voyant une armée espagnole accepter le combat, l'ardeur de la vengeance s'alluma bientôt dans les rangs. On jura de châtier le meurtre des braves qui venaient de succomber, et je craignis qu'il ne fût pas fait de quartier aux vaincus.

« Le maréchal, voulant tourner les fortes positions de l'ennemi, avait envoyé un de ses meilleurs régiments prendre à revers les montagnes, sans avoir de guides à lui

donner. A ce moment je remarquai un gros de prisonniers qu'un de vos postes amenait au camp : c'étaient, pour la plupart, des habitants du pays, déguenillés, demi-nus; ils n'avaient pour uniforme que le ruban rouge. Je reconnus le gendre promis de Léonardo. Il me sembla qu'Angel devait tenir à la vie. Je l'indiquai avec le jeune béat, frère de sa fiancée, pour conduire la colonne. Le moment de mettre son obéissance à l'épreuve était d'autant plus favorable, qu'une troupe de femmes, chassées de leurs asiles lointains par vos éclaireurs, avaient fui devant eux jusqu'à nos avant-postes, et venaient de se précipiter dans l'église, en demandant l'absolution et l'honneur assuré, comme si elles fussent tombées aux mains des barbares. Dans le nombre étaient Maria del Carmen et sa fille, embellie par la fatigue et la peur. Angel l'avait vue; il avait pressé sa main tremblante; le béat avait vu sa sœur et sa mère. Ils partirent accompagnés des conseils de Maria del Carmen, des vœux de Catalina, et entourés de baïonnettes; le corps qu'ils conduisaient erra loin du but où il croyait marcher. Les Français virent qu'ils étaient trahis; les deux Castillans ne se justifièrent pas. Ils se mirent à genoux, et tombèrent fusillés.

VI.

« Cependant, le soleil s'était levé à notre gauche, au milieu d'un ciel sans nuages; des vapeurs légères semblaient ne parsemer le firmament que pour prêter, par leurs brillants reflets, un éclat de plus et un cortége au réveil de l'astre roi. A le voir monter avec majesté au-dessus de l'horizon, dans une immense couronne de feu et d'or, on eût dit un arbitre qui allait prononcer sur ces grands différends; il ne venait si paisible et si beau que pour éclairer le carnage.

« Des tirailleurs descendirent dans l'étroite vallée qui séparait les deux camps, remontèrent les collines et engagèrent le combat. Les soldats prenaient plaisir à cette lutte

meurtrière, et, certains de l'avenir, ils se bornaient à railler la retraite précipitée de leurs camarades, lorsque les chasseurs espagnols, adroits et lestes, avaient un moment l'avantage sur les voltigeurs.

« Je distinguais tous les corps distribués devant nous sur les hauteurs. Celui d'Alonso se déployait sur la première ligne. Le général passa dans les rangs; une femme, qu'un cheval blanc semblait fier de porter, agitait à côté du jeune chef son panache rouge; et des cris de vive le bien-aimé don Fernand! vive l'indépendance nationale! éclataient sur leur passage. Les enseignes aux couleurs d'Aragon et de Castille flottaient autour d'eux dans les airs. Ce général, cette héroïne, étaient mon frère et Maria; ces soldats, mes concitoyens; ces drapeaux, ceux de ma patrie. Les cris qui retentissaient le long des collines opposées ne parlaient à mon âme que des sentiments dont elle avait été remplie, et des vœux patriotiques que j'étais destiné à former jusqu'à ma dernière heure. Autour de moi tout était étranger; les armes qui brillaient à mes côtés allaient se tourner contre tout ce qui avait des droits à ma sympathie et à ma tendresse. Des larmes remplirent mes yeux; il y eut un moment où je me demandai s'il était bien vrai que la cause de mon pays ne fût point là où je voyais ses enfants et ses couleurs. Les noms d'Azanza, d'Urquijo, d'O'farill, de Cabarrus me répondirent. Y en avait-il de plus respectés? Où ils étaient, pouvais-je ne pas trouver la patrie?

« Un coup de canon, parti auprès de moi, sembla me répondre. Il alla porter le ravage dans les rangs espagnols. Le rocher sur lequel s'était arrêté le cortége de mon frère fut ébranlé. Dans mon trouble, j'étais prêt à m'élancer en avant pour traverser l'arène, et me réunir aux fils de la vieille Espagne; Matéa, que j'étais loin d'attendre dans un tel lieu, parut tout à coup, et me dit toute émue : « Ils ont pris le beau « rôle; le nôtre est moins brillant, mais plus utile. Que « cette pensée nous console et nous fortifie! » En ce moment, les batteries espagnoles, qui étaient formidables,

prompte que lui, d'une extrémité à l'autre, et tout s'ébranla pour achever une victoire que sa présence avait commencée.

« Napoléon avait alors un inexprimable caractère de grandeur; le calme de sa figure antique contrastait étrangement avec l'ardeur guerrière de tout ce qui l'environnait. Sur ce théâtre de mort et de gloire, les regards étaient étincelants, les visages animés; chaque soldat, chaque chef semblait respirer le feu des batailles; on voyait éclater de toutes parts cette exaltation qui soutient le courage en étourdissant l'humanité. Lui seul, avec cette imposante sérénité de ses traits, semblait se sentir au-dessus de toutes les chances des combats. Il n'avait pas une émotion à donner au péril ni au succès; nulle sensation humaine ne paraissait approcher de son âme; on eût dit que, maître du ciel et de la terre, il avait fait avec la fortune un pacte que la mort elle-même devait respecter.

« Le grand capitaine était allé prendre place sur une éminence d'où il pouvait tout voir. Le signal d'une attaque générale fut donné; des cris de joie l'accueillirent, et Lasalle, l'impétueux Lasalle, avec sa cavalerie légère, s'élança. Il n'y eut jamais spectacle si saisissant, ni si beau. Tout à coup ces escadrons emportés s'arrêtèrent. Ils rencontrèrent une résistance, des obstacles, des forces qu'ils n'avaient pas prévus. Lasalle avait voulu hâter d'une heure une occasion de gloire.

« Alors Soult, superbe comme un héros de l'Iliade, fit un signe. La division Mouton, conduite par son chef qui avait l'air d'un homme d'airain, s'ébranla, et, marchant au pas lent et mesuré du Champ-de-Mars, elle s'avança comme une muraille mouvante, comme un rempart d'hommes et d'acier, vers les positions ennemies. Elle gravissait, sans répondre au feu roulant des hauteurs; la mousqueterie et la mitraille castillanes ne réussissaient ni à presser la marche des assaillants, ni à émouvoir le calme de leur contenance, ni à rompre leurs lignes; seulement, de temps à autre, les

lumait dans les âmes. Tout à coup, la bouche qui s'était ouverte pour proférer une malédiction pousse le cri de *Vive l'empereur!* Ce cri fut répété avec enthousiasme, avec délire par l'armée entière. Uni au bruit des tambours et des clairons, soutenu par les fanfares, il dominait le tonnerre des batailles. La joie éclatait dans le trépignement des soldats, le cliquetis des armes, l'agitation des casques et des drapeaux. Parmi ces cent mille hommes, il n'en était pas un qui doutât de vaincre ou s'inquiétât de mourir.

« Je cherchais pourquoi cette soudaine ivresse : sur la route venait de s'élever un nuage de poussière. On en vit sortir quatre-vingts lances avec leur fer étincelant et leur flamme blanche et rouge qui flottait dans les airs. Un homme courait en tête de ce cortége. Un chapeau militaire, d'une forme étroite et basse, que ne relevaient ni la plume blanche ni le galon d'or, une redingote grise, qui semblait usée dans la poudre des camps, le distinguaient d'un état-major éclatant de broderies, de panaches, de cordons; c'était ce chapeau singulier, ce vêtement modeste, dont la vue avait exalté toutes les âmes. L'armée y trouvait de vieux témoins de sa gloire; elle les avait vus au pied des Pyramides, sous les murs de Mantoue, sur la terre des Jagellons. Celui qui les portait était le premier soldat de l'empire et le maître du monde.

« L'empereur avait arrêté court son cheval noir, dont le galop brûlait la terre; il dirigea sa lunette sur les positions de l'ennemi, me demanda si ce n'étaient pas les gardes wallones qui occupaient un point de la seconde ligne, dit un mot au maréchal; et, livrant tout à coup l'espace à son coursier qui, la bouche écumante, l'œil enflammé, la tête haute, semblait porter le dieu de la guerre, il partit brusquement et parcourut comme l'éclair, suivi de son escorte haletante, le front de son armée. Une même influence se fit sentir dans les lignes opposées : les Espagnols le reconnurent; ils reculèrent. Les Français inclinèrent les aigles sur son passage; l'acclamation militaire courut, aussi

« C'était sur la croupe du mont de la Bruxula. Une opinion populaire le signale comme le point le plus élevé de la Péninsule. C'est là que les eaux, partagées entre le Duéro et l'Èbre, vont chercher la Méditerranée ou se perdre dans l'Océan. Là, une petite colonne, qu'un banc de pierre entoure, porte le nom de Boussole et domine la longue chaîne des montagnes d'Occa, le lit de l'Arlanzon, les plaines qu'il arrose, à gauche la Chartreuse, à droite Burgos et sa citadelle escarpée, et les clochers de sa cathédrale antique. Devant moi fuyaient en combattant les restes mutilés de l'armée espagnole. J'accompagnais ces débris des yeux et du cœur; mon âme était navrée de désespoir. Oh! qu'est-il besoin de colères obstinées afin de punir les infortunés qui ont tourné leurs armes contre des concitoyens; on ne sait donc pas ce qu'il en coûte pour être aux prises avec les enseignes, et seulement avec le nom de la patrie!

« L'empereur, entouré de maréchaux et d'officiers d'ordonnance, s'était porté sur le plateau de la Boussole qui offre un spectacle immense. L'honneur de la journée appartenait au maréchal Soult, et lui-même ne comptait entrer dans Burgos que le lendemain. Il mit pied à terre auprès du banc sur lequel j'étais placé. L'escorte s'était arrêtée à cent pas plus loin. Les aides de camp attendaient à cheval qu'un signe disposât d'eux. Les généraux s'entretenaient à l'écart. Le conquérant, les mains derrière le dos, l'œil sur le champ de bataille, discutait froidement avec O'Farill et avec moi l'élévation extraordinaire du sol des Castilles, la direction de nos montagnes, la structure de cette charpente que la nature semble avoir posée à l'avant-garde de l'Europe, comme une limite fatale que les mers, dans leurs révolutions, ne doivent pas franchir. L'empereur, en suivant du regard les progrès des colonnes, puisait souvent des poignées de tabac parfumé dans un gousset de cuir, et sa main, dont le grand homme se complaisait à étaler les formes délicates et la blancheur singulière, jetait au vent ce qu'il n'avait pu respirer de sa poudre favorite. Il sourit d'entendre

Bertrand, qui défilait près de lui avec la vieille garde, poudré, frisé, armé d'une queue digne de l'ancien régime, comme tous ses soldats, dire aux grenadiers, en imitant le geste de son général : « Tout va bien : le tondu a prisé trois « fois de suite. ».

« En ce moment, Napoléon vit que les vainqueurs allaient entrer sans résistance dans la capitale de la Nouvelle-Castille pêle-mêle avec les vaincus. « A cheval, » messieurs, dit-il tout haut. Il s'éloigna en même temps au galop, et tout ce qui composait son état-major, interrompant la phrase commencée, s'élança sur ses traces, inquiet de n'avoir pas une obéissance aussi rapide que la parole du commandement. Je venais de me voir transporté sur le théâtre du monde, aux côtés de l'homme qui tenait tous les rois sous sa main, et cependant un inexorable sentiment de réprobation et de malheur pesait alors même sur moi.

« Je partis pour l'antique Burgos; vos premières colonnes venaient d'y planter leurs aigles. L'armée espagnole tout entière cherchait un refuge par delà l'Arlanzon, sur les montagnes que décore le chartreuse magnifique de Miraflores; les monastères sont les châteaux de notre Espagne.

« J'avais rejoint la route : un enfant mutilé, s'adossant au revers d'un fossé peu profond, cherchait à mourir debout. Le canon espagnol ne lui avait laissé que la moitié de lui-même; il nageait dans son sang, et, intrépide, essayait de tirer des sons d'une caisse de tambour à laquelle sa bandoulière l'attachait encore. Les troupes le regardaient quelquefois avec compassion, plus souvent avec indifférence, et passaient. Je reconnus le fils de Bertrand; je le plaignis. — « Ça m'est égal, me dit-il dans son simple langage, car il « ne se doutait pas d'être un héros. Ça m'est égal, j'en ai vu « encore une. Vive l'empereur! » La victoire le consolait des souffrances d'une mort affreuse, mort prématurée qui ne se faisait que trop attendre.

« L'armée avait tant de sujets de colère et de vengeance

que Burgos paya pour toutes les marques de fanatisme qui avaient indigné nos soldats. Le sac de la cité, qui était un châtiment, allait devenir pour la révolte un grief de plus. Le lendemain, la longue avenue qui conduit du village de Gamonal à l'illustre cité, était encombrée d'Espagnols qui avaient jeté bas les armes. Leurs habits étaient déchirés, leurs visages couverts de sang et de poussière. L'empereur traversa cette foule silencieuse pour venir à la ville. Ils se découvrirent, et le vainqueur put lire dans leurs traits l'expression d'un respect unanime. Un jeune homme, vêtu de noir, s'élança à la bride de son cheval; le monarque fut contraint de s'arrêter. J'avais eu la pensée de fuir loin de ces malheureux. J'accourus alors, et remarquai dans Napoléon un mouvement convulsif de sa lèvre, dont l'effrayante expression apprenait que la peur pouvait atteindre celui qui faisait trembler le monde. Mais, plein d'un admirable empire sur soi-même, il recompose aussitôt son visage. La sérénité y brille, un sourire embellit sa bouche. Il ordonne d'un ton indifférent qu'on passe par les armes ce fanatique, et poursuit sa marche. Le fanatique n'était autre qu'Estevan. Il s'était cru appelé à détourner le cours des usurpations et des victoires impériales, à l'aide d'une harangue à l'empereur. Je fis voir au maréchal qu'il ne s'agissait que d'un insensé, et il suspendit volontiers l'arrêt que Napoléon avait jeté en courant.

« Pendant ce temps, comptant toujours sur son éloquence pour réparer l'échec des armes espagnoles, l'escribano voulut rappeler aux colonnes françaises les souvenirs des guerres de la révolution, leur ardeur pour défendre l'indépendance nationale. Mais, à voir sa longue figure, ses grands gestes, son air de Don Quichotte de bazoche ou de séminaire, les soldats riaient de ses allocutions, et le croyaient échappé d'une maison de fous. Quelques chasseurs de la division allemande le menacèrent de la crosse de leurs fusils; l'un d'eux alla jusqu'à le frapper brutalement. L'enthousiaste en éprouva une indignation amère; des larmes arrivèrent à

ses yeux, et, comprenant quelles illusions lui échappaient, je me sentis touché de sa douleur.

« L'attitude de tous ces prisonniers était remarquable; la consternation, la honte, l'étonnement, plus que tout, régnaient parmi eux. Ils ne concevaient pas comment ils avaient pu être vaincus; leurs yeux immobiles contemplaient les vainqueurs, et essayaient de deviner par quel prodige les Français venaient de l'emporter. Puis ils sortaient de leur abattement pour se dire : « N'importe, l'Espagne sera « affranchie et vengée; ils ne passeront jamais les Thermo- « pyles de la Somo-Sierra. »

« Je m'étais informé inutilement du sort de mon frère et de la marquise. La plupart des captifs avaient dédaigné de me répondre. Je remarquai un vieil officier, dont le visage était tout couvert de poussière et de sang; son aspect me toucha jusqu'au fond de l'âme. J'allai à lui. Il s'émut aux noms que je prononçais. — « Le général, me dit-il, a fini « par succomber à sa lassitude. Ses blessures étaient rou- « vertes; des grenadiers du régiment des gardes l'ont porté « sur un brancard, à la tête de nos bataillons. Quant à « l'inconnue qui marchait à ses côtés, les soldats croient « que c'était un archange combattant pour la religion, le « roi et la patrie. On l'a vue tomber et disparaître; c'est « depuis lors que nous avons cédé à l'effort de ce monde « d'ennemis. Vous qui m'interrogez, vous avez l'accent de « l'Espagnol. Si vous portez, sous le manteau qui vous « cache, le cœur d'un parjure, allez, que votre présence « n'insulte pas plus longtemps à nos malheurs. »

« J'inclinai ma tête sans songer à répondre. Cette voix, ces cheveux blancs, cette réprobation, ces nouvelles sinistres, tout m'avait accablé, comme si une main de bronze se fût appesantie sur ma tête. Je sus, peu de jours après, que ce vieillard était mon père.

« Je rentrai dans les murs de Burgos. La garde impériale y faisait son entrée aux sons d'une musique guerrière. Les airs triomphants retentissaient sur les rives fleuries de l'Ar-

lanzon, sur le quai magnifique, dans les places, aux approches du mont aride à la croupe duquel est suspendu le vieux château. Les aigles françaises brillaient devant la cathédrale, les palais, les arcs de triomphe que l'aigle germanique avait ombragés longtemps, et dont elle chargeait encore les écussons, mêlés à la royale fleur de lis. Mais le soldat tenait vainement le regard attaché aux grilles de fer qui protègent les fenêtres de nos demeures. Il n'y trouvait pas ces femmes, ces enfants qu'on voyait, dans le reste de l'Europe, accourir sur le passage des hommes d'Arcole et d'Iéna. Ici, nul bruit, si ce n'est la voix perdue de l'horloge, ne se mêlait au retentissement des trompettes et des cymbales. Nul être vivant n'animait la longueur des rues. Burgos était tout entier désert; une plus imposante solitude ne règne pas dans le Forum de la cité morte qui dort depuis deux mille ans sous les cendres du Vésuve. La victoire de l'étranger n'avait d'autres témoins que les statues du comte Gonzalès, du Cid, des premiers juges de la Castille. Ces héros de marbre semblaient protester, au nom de leur postérité absente, contre l'envahissement de la patrie.

« Quelle n'eût pas été leur douleur si, un moment ranimés, ils avaient pu voir les décrets de proscription émanés du souverain de France contre les plus illustres citoyens de l'Espagne, par exemple contre l'évêque de Saint-Ander, comme rebelle aux deux couronnes. On comprend que le roi Joseph fut laissé sur les derrières de l'armée. Napoléon n'eût pas osé accomplir, en présence de son frère aîné, cette offense à sa souveraineté et à la nôtre.

« L'armée marchait silencieuse comme les murailles qu'elle traversait; cette armée, d'ordinaire si insouciante, qui voyait dans la gloire la justice, et dans la parole de son chef l'arrêt du destin, inquiète maintenant et presque timorée, s'étonnait de l'anathème que les populations fugitives prononçaient sur elle.

« Une colonne avait été dirigée jusqu'au pont pour appuyer les divisions victorieuses la veille, qui avaient conti—

nué dans toutes les directions, particulièrement sur la route de Madrid, la poursuite de l'ennemi; là, enfin, apparut une figure humaine. Une femme sortait du faubourg de Béga; elle vint en chantant au-devant des vainqueurs. Tous respirèrent, heureux de voir, pour la première fois, une créature amie s'approcher d'eux... C'était une insensée.

« La fleur du premier âge se montrait encore sur sa joue livide; ses cheveux épars déroulaient le long de sa taille leurs longues boucles; ses yeux étaient gonflés de pleurs, ses traits renversés par le désespoir; je reconnus Catalina. L'infortunée vint à moi, la menace et l'imprécation à la bouche, soit qu'à travers le trouble de ses esprits elle me reconnût, soit plutôt que, dans le désordre de ses idées, elle vît partout le bourreau de tout ce qui lui était cher. — « Rends-moi, me dit-elle, rends-moi mon Angel, rends-moi « ma mère, tombée sans vie en apprenant l'assassinat de « mon frère et de mon fiancé. Il y a du sang à ta main : « c'est le leur; c'est toi qui les as égorgés! » — L'infortunée savait-elle que mes funestes conseils avaient désigné les deux Castillans pour le martyre?

« Cependant, la malheureuse promenait ses regards autour de soi, et riait à l'aspect des meurtriers de son amant. Ce rire, prononcé au milieu des convulsions de la douleur et de la démence, était le premier qu'eussent aperçu les troupes impérales de l'autre côté des Pyrénées. Le bruit des fanfares, les refrains chers à la France, à l'Allemagne, à la Pologne, paraissaient charmer cette âme égarée; la malheureuse se prit à courir, en dansant, à la tête des légions ennemies; elle allait d'un chœur de musiciens à l'autre, avec des éclats d'une voix déchirante. Cependant les régiments s'arrêtèrent; les instruments guerriers se turent; le silence régna sur la ligne; on n'entendit plus que le retentissement de dix mille fusils qui avaient frappé le sol en même temps. Catalina jeta un cri d'horreur. Les bras levés, l'œil immobile, elle reste un moment attentive, comme si une voix intérieure lui eût appris que ces soldats étaient

ceux-là même par qui elle avait cessé d'être aimée. T
coup on la voit se précipiter vers le parapet, le franch
tomber parmi les cadavres d'officiers, de prêtres, de fem
qu'emportaient les flots grossis par l'hiver. Les troupe
bandées accoururent. Plusieurs allaient s'élancer après
pour la sauver. Il était trop tard. Elle avait disparu da
cours rapide de l'Arlanzon. Ses misères étaient finies.

« L'armée, témoin de cette scène, resta muette; ell
prit ses rangs et retrouva le désert. »

LIVRE VINGT-UNIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

OCCUPATION DE MADRID.

Non antè revellar
Exanimes quàm te complectar, Roma, inumque
Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram.
CATON, dans *Lucain*, liv. II.

Siége de Madrid. Environs de la capitale. Cimetière. Maison de Chamartin. Séjour de Napoléon. — Effervescence dans Madrid. Assaut. — Alonso prisonnier. Promotion de Bertrand. — Menaces de Napoléon. — Bivouacs français. — Entrevue de Fray Pablo et d'Alonso. Départ d'Alonso pour la France. — Le convoi attaqué par la bande de Bartolomé. Danger de Fray Pablo. Héroïsme d'Alonso et de Maria. — Dévouement de la cantinière *La Providence*. Délivrance d'Alonso. Retour de Pablo au camp français. — Occupation de Madrid. Visite de Napoléon. Retraite de l'armée anglaise. Succès du parti de Joseph. — Luxe et fête de Matéa. Apparition de don Luis. Sa malédiction sur Fray Pablo. — Suite des victoires des Français. — Mariage de doña Inès avec Bertrand. Arrivée subite de son père don Géronimo d'Urdax. Découverte de ses rapports avec la Gitana. Invasion de Bartolomé et de sa quadrille dans la chapelle de la Monchloa. Mort d'Inès. Enlèvement de Matéa.

I.

« Je flottais au milieu de perplexités douloureuses; le désespoir de Catalina pesait sur mon cœur. Tant de sang espagnol versé déchirait mon âme. J'eus un moment la pensée de profiter des déroutes de l'insurrection pour me réunir à ses drapeaux; mais le sort des combats me semblait avoir prononcé irrévocablement sur le destin des Espagnes. Je résolus de demeurer au poste où je pouvais réparer des infortunes, tempérer des représailles, fléchir la victoire, obtenir le prompt établissement d'institutions nationales.

« Si j'obéissais à des illusions, la fortune se plut à les confirmer partout. Castaños et Palafox furent vaincus successivement; les Thermopyles de la Somo-Sierra s'ouvrirent devant une charge brillante de lanciers. Il y eut un moment où on put croire que l'Espagne entière allait être assujettie. Quand les *patriotes* font le dénombrement des forces qui leur ont donné la victoire, ils sont bien ingrats d'oublier le plus grand de leurs auxiliaires : le jour vint où ce fut Napoléon lui-même.

« La nouvelle du brillant fait d'armes de Somo-Sierra, portée à Paris par le comte Philippe de Ségur qui s'y était fait remarquer, le fut à Madrid par les fuyards; elle y arriva au lever du jour; la cité endormie s'éveilla pour apprendre que Napoléon était à ses portes. L'Espagnol ne prévoit pas les revers. Vos étendards flottaient au milieu de la vaste plaine qui va se perdre dans le ravin du Manzanarès, et la population repoussait encore, comme un mensonge de la trahison ou de la peur, le bruit de nos succès.

« L'aspect des enseignes françaises jeta en même temps dans Madrid la consternation et la fureur. On courut aux armes, on creusa des fossés, on distribua des batteries. Le peuple prétendit imiter Saragosse, et ensevelir la capitale sous ses ruines. Le meurtre du corrégidor de Madrid, le marquis de Péraly, devait être son plus brillant exploit!

« L'empereur arriva aux pieds des murailles, il parcourut le plateau au déclin duquel cette grande cité est assise, vit les apprêts de la défense, disposa l'attaque et fit une sommation. C'était le 2 décembre 1808. A pareil jour, le souverain pontife avait placé sur son front l'huile sainte; à pareil jour, la victoire avait consacré sa grandeur à Austerlitz. Il voulait marquer cet anniversaire par la conquête de la première ville de la monarchie. Le refus arrogant des Madrilègnes offensa la superstition qu'il affectait envers sa fortune. Peut-être en effet croyait-il en soi, suivant l'expression d'une femme illustre; du moins il aimait tout ce qui pouvait présenter son pouvoir comme empreint d'un

certain caractère de fatalité. A défaut des ténèbres de la nuit des temps et des mystères du passé, il cherchait les titres de sa mission prédestinée dans les rapprochements des dates heureuses, les accidents favorables de la nature, les hasards singuliers, tout ce qui frappe la crédulité populaire. Enviant peut-être à Mahomet la civilisation reculée au milieu de laquelle il vécut, Napoléon voulait à tout prix paraître l'élu du Très-Haut. Les parvenus ne peuvent passer sur le fauteuil royal, sans être atteints de la téméraire prétention de s'asseoir sur les nuages. En général, on croit avoir fait beaucoup pour la gloire et la durée des trônes, ces citadelles élevées au milieu des nations afin de défendre contre leurs propres égarements l'ordre, la liberté, toutes les richesses publiques, lorsqu'avec des prestiges vains ou des principes absolus, on est parvenu à placer laborieusement leurs appuis ailleurs que sur la terre; mais cette royauté transplantée aura beau jeter ses fondements dans le ciel, elle demeure à la portée des hommes; antique ou nouvelle, il suffit d'une tempête pour l'atteindre, et, de temps à autre, d'effroyable catastrophes remplissent le monde du bruit de sa fragilité.

« L'empereur s'établit dans la maison de plaisance du duc de l'Infantado qu'il avait proscrit et qui présidait la junte de défense. Chamartin est la plus considérable, j'ai presque dit la seule habitation que nos grands possèdent aux environs de la capitale. Vos soldats ne se lassaient pas de s'étonner du silence et de la nudité des Castilles. Ils s'étaient attendus à trouver animées par des villages, embellies par des jardins, les approches du chef-lieu des Espagnes. Ils virent la solitude arriver jusqu'à ses portes. Madrid, avec ses clochers sans nombre, se déploie aux yeux du voyageur comme un immense monastère perdu au milieu de la Thébaïde. Pas un arbre n'apparaît dans la vaste étendue qui le sépare des cimes neigeuses de Guadarrama et de Buytrago; pas un hameau n'interrompt l'aspect monotone de ces plaines; pas une taverne n'est ouverte dans le voisinage

aux délassements d'un peuple qui n'aime ni la promenade, ni le vin, ni les champs. Il n'y a qu'un lieu de repos en dehors des barrières; c'est l'enclos consacré aux sépultures. Un seul édifice s'élève en avant des murailles; c'est la chapelle de ce séjour funéraire. L'empereur le fit emporter d'assaut le premier soir.

« Un préjugé aveugle [1] a détruit les antiques forêts et desséché ainsi la plaine; la tyrannie tenait les grands captifs dans le palais : un gouvernement destructeur, redoutant, comme des agressions, les progrès de l'esprit humain, employait son habileté à maintenir stationnaires et mornes des peuples que le ciel doua d'une âme ardente : il créait partout la misère, et ne pouvait réprimer le brigandage nulle part. Toutes ces causes se sont réunies pour faire de nos cités, et de la capitale plus que d'aucune autre, une prison d'où il semblait que les morts seuls eussent le droit de sortir.

« Le pays où l'existence est le plus immobile, le plus monotone, ne sait même pas avoir des tombeaux. Au milieu du sol sous lequel le pauvre est enfoui, sans que nul signe chrétien atteste la place où ses restes reposent, de larges murailles sont parallèlement élevées à l'usage des riches et des grands. Chacune contient, dans sa profonde épaisseur, quatre étages de cercueils, et des plaques de marbre, plus souvent de plâtre, alignées sur la façade des murs comme les rayons de cette bibliothèque lugubre, conservent quelque temps encore le souvenir fragile d'honneurs déjà brisés. Rien n'est peu religieux, peu propre à émouvoir et satisfaire le cœur, comme l'aspect de ces murs funèbres, que vos soldats, après l'occupation du cimetière, appelaient

[1] On croit beaucoup, en Espagne, que le voisinage des arbres est nuisible aux hommes. Quoique cette opinion ait perdu de son empire, elle est encore si enracinée, que j'ai trouvé l'un des membres les plus considérables des cortès et du ministère, en 1820, M. Calatrava, préoccupé de cette idée.

assez bien des sépultures en espalier. Cette répartition avare blesse l'âme en montrant la symétrie dans la destruction. Le repos devient ainsi parmi nous une séparation plus rigoureuse que partout ailleurs : la mère ne peut pas s'asseoir auprès du fils que Dieu lui a repris, ni la fiancée répandre des larmes et des fleurs sur la tombe du jeune homme près de qui elle devait vivre et mourir; l'enfant tend vainement ses bras vers l'ombre de celle dont le sang et le lait coulent dans ses veines; il ne grandira jamais assez pour atteindre à la pierre sépulcrale. Du moins le Caraïbe, s'il ne rend pas à la terre la dépouille de ses aïeux, la confie aux rameaux d'un arbre fleuri; mais, dans notre Espagne, tout doit être triste pour l'homme, depuis le berceau jusqu'au cercueil. Le Castillan semble craindre, même pour ses mânes, l'aspect d'une riante verdure et de frais ombrages.

« Au milieu de cette ignorance des beautés de la nature et des charmes de la campagne, quelques familles opulentes croient imiter le luxe des aristocraties voisines, en possédant un pavillon et un jardin au fond des ravins qui sillonnent le plateau de Madrid. Le propriétaire secoue une fois chaque été le joug de ses habitudes et de ses devoirs de cour, pour donner dans ces maisons de plaisance un dîner d'étiquette; grâce à l'attente et au souvenir, cette fête, dont l'ennui fait seul les frais, réussit à embrasser dans les entretiens de nos salons le cercle de l'année.

« Chamartin, que le long séjour de l'empereur a rendu célèbre, est un édifice carré construit en brique, plus simple que les habitations dont j'ai vu composés les villages qui animent les approches de Paris. Vos plus minces marchands regarderaient avec dédain cette demeure de ce qu'il y a parmi nous de plus riche et de plus illustre. Que diraient-ils surtout, si, devant une résidence qui ne domine qu'une plaine sablonneuse et immense, ils voyaient s'étendre à peu près sans culture un parc de trois ou quatre arpents où croissent pour toute futaie quelques charmilles, pour toute plante des légumes, pour toutes fleurs celles d'un arbre à

fruit? C'est là que fut établi le quartier général de Napoléon, et qu'il séjourna au cœur des Castilles. Le jardinier du duc de l'Infantado en fit les honneurs avec l'étonnement et la crainte que lui aurait inspirés un messie de l'enfer; cet homme entendit le conquérant commander d'abord la construction de deux cheminées que les grenadiers de la garde, avec leur zèle intelligent, eurent achevées au bout de quelques heures[1] : il soupçonna dès lors que les moines avaient eu raison de signaler comme l'antechrist le chef de vos armées, et n'en douta plus quand il apprit que l'auguste étranger venait de se mettre au bain : cette nouveauté passait à ses yeux les bornes de la folie humaine. « Il ne fait « pas chaud, disait-il; comment l'empereur peut-il vouloir « se baigner? Dans l'été, à la bonne heure; alors, il est « vrai, le Mançanarès est à sec, mais on creuse dans le « sable, et on jouit, au milieu de ces trous humides, d'une « agréable fraîcheur. » Toutes les idées du Castillan furent si bien renversées par les ablutions journalières, les courses rapides, les perpétuels travaux du monarque français, qu'il finit par lui vouer une sorte de culte. La terreur s'était effacée, la surprise seule restait, et la surprise prend dès lors un plus noble nom. Jamais homme n'eut à ce point le don de dominer l'imagination de son semblable. Je suis certain qu'aujourd'hui encore les impressions de ce villageois ne sont pas effacées, et que, si vous le retrouvez à Chamartin, vous verrez le souvenir de l'hôte formidable de cette résidence réveiller dans son âme une superstitieuse admiration.

« Le soir, don Mathias arriva tout tremblant : les apprêts d'un siége avaient épouvanté le chapelain, il croyait vaincu sans retour le parti des insurgents; et, livré obstinément à des recherches savantes sur les prérogatives des anciennes Cortès, il se hâtait d'en apporter le tribut à un pouvoir fondé sur la constitution de Bayonne. C'était le bruit de vos

[1] M. le duc de l'Infantado les a supprimées.

armes qui l'avait arraché, comme tous les érudits de la faction, à la poussière de nos chroniques.

« Les récits du docteur nous instruisirent de ce qui se passait dans Madrid. Le marquis de Castelar était le chef de la junte militaire qui dirigeait la défense; mais là n'était point la force redoutable. Les généraux, réduits comme Alonso à quelques régiments délabrés, savaient qu'avec des fortifications élevées sans art et à la hâte, une population désarmée et une vaste cité, ils ne pouvaient attendre d'une longue résistance que des massacres et des destructions. Les grands, les riches de toutes les classes, redoutaient pour leurs palais ou leurs comptoirs le destin de Saragosse. C'étaient les moines, la populace, les femmes surtout, qui, la tête remplie des souvenirs héroïques de Sagonte et de Numance, voulaient que Madrid n'existât plus que dans l'histoire. Margarita sur le parvis des temples, la vieille Elvire dans les carrefours, la vénérable Dolorès à la Puerta-del-Sol, la Gitana partout, car elle semblait se multiplier sous les pas de l'armée française, demandaient qu'il ne fût point admis de pacte entre don Fernand et l'*intrus*, entre la foi et l'apostasie, entre le ciel et l'enfer. « Que le frère « du monstre de Bayonne, disaient-elles, soit reçu dans nos « murs, mais quand le Mançanarès grossi de notre sang « débordera par-dessus les ponts de Tolède et de Ségovie. « Les rois de l'Europe ont reconnu sa royauté; qu'il vienne « se faire adorer de leurs ambassadeurs dans cette résidence, mais quand il n'aura plus pour sujets que des cadavres. »

« Les hommes des faubourgs s'associaient à cette aveugle furie : ils dépavaient les rues, amassaient des pierres, de la poix bouillante dans leurs maisons, pour que l'enfant eût aussi une manière de combattre. Les attroupements sollicitaient à grands cris les autorités insurrectionnelles de porter la peine de mort contre quiconque parlerait de capituler; l'officier français qui présenta la sommation impériale, serait tombé sous les poignards de la multitude, si

des soldats de ligne n'eussent sauvé les jours du parlementaire en amassant sur eux-mêmes un orage de menaces et d'injures. Sir Georges, maintenant personnage officiel et attaché à l'ambassadeur, dont la présence honorait le camp de la révolte, excitait, disait-on, l'effervescence publique à force de promesses et d'or. Il annonçait que l'armée anglaise arrivait à marches forcées; et don Diègue l'écoutait, avec des larmes d'admiration et de joie, raconter que l'Autriche, qui semblait indécise encore, n'attendait qu'un instant propice pour courir aux armes. Qui sait si la Grande-Bretagne ne se serait pas consolée de voir la capitale de notre empire livrée au fer et au feu? Dans la haine que je portais aux Anglais comme à des hérétiques et à des rivaux, je pensais que ce désastre serait pour eux un double profit; ils y auraient gagné le malheur de leurs ennemis et celui de leurs alliés.

« Dans ce désordre terrible, les classes élevées et la bourgeoisie appelaient de tous leurs vœux, au fond de l'âme, les seuls pacificateurs qui pussent sauver des fureurs populaires leurs vies et leurs fortunes.

« Ces détails, que je transmis à l'empereur, l'affligèrent. L'occupation paisible de Madrid lui paraissait devoir être la plus utile des victoires aux yeux de l'Espagne, de la France et du monde. Une catastrophe aurait été un irréparable malheur, un revers mortel.

« Le lendemain, il fallut combattre. Les vastes jardins et les pavillons élégants, le palais, les fabriques du Buen-Retiro, qui dominent la ville entière, furent enlevés à la baïonnette; on emporta d'assaut l'observatoire, le jardin botanique, le monastère de Notre-Dame d'Atocha, le Prado, dont les longues avenues séparent ces lieux paisibles de la bruyante cité. L'hôtel du duc de Medina Cœli, celui du duc de l'Infantado, toutes les maisons qui bordent ces promenades magnifiques, tombèrent au pouvoir des Français. L'empereur suspendit dès lors le combat; il voulut donner du temps aux Madrilègnes pour abjurer leurs projets insen-

sés, et bientôt le capitaine général de la Castille, don Juan de Morla, vint solliciter de la clémence impériale le bienfait de vingt-quatre heures d'armistice, dans l'espoir de réussir à calmer la furie croissante de la multitude. L'empereur eut soin de s'emporter dans cette audience. Ce Morla était un des héros de Baylen. Il n'avait pas protégé les prisonniers français contre la violation des capitulations, et leur sang était retombé sur lui. Son air sombre et farouche semblait indiquer une nature indomptable. Napoléon voulait le fasciner par sa colère : il y parvint; il le troubla, il le dompta. Il le renvoya si étonné de cette puissance supérieure, qu'il rentra dans Madrid pour persuader à la multitude de se rendre, et que lui-même finit par apporter son épée et ses services, incapable désormais de combattre ni ses amis, ni ses ennemis. Peu après, un illustre captif fut amené dans nos lignes. L'empereur, debout au milieu de son état-major, le fit approcher; les officiers se pressèrent devant moi pour le voir. Je n'aperçus que le cortége des grenadiers qui s'étaient saisis de leur opiniâtre adversaire, après l'avoir, malgré eux, couvert de blessures; ils le portaient sur un brancard formé de leurs fusils, et se tenaient la tête nue par respect pour son grade et pour sa valeur. J'entendis vanter sa jeunesse, son air noble, sa belle défense. Bertrand, qui s'enorgueillissait d'une telle prise, marchait à la tête du convoi; il portait l'arme du vaincu. L'empereur nomma officier le brave sergent, et lui ordonna de rendre au prisonnier son épée : c'était don Alonso. Il avait sur la poitrine la plaque des membres de la junte centrale, qui portait un double globe du monde, pour marquer que leur autorité s'étendait sur les deux hémisphères, et qu'ils ne laisseraient pas se briser, dans cet extrême péril, le lien de l'Amérique espagnole. Le monarque, en l'accueillant, porta la main à son front; il n'était pas prodigue de cette marque d'égards. Les capitaines qui l'environnaient saluèrent le général ennemi. Une sorte de respect était empreint sur les visages; je me couvris la tête

pour ne pas voir plus longtemps le contraste des hommages accordés aux chefs de l'insurrection, avec les dédains que j'avais trop souvent à repousser.

« L'empereur se garda cette fois de recourir à ses trop faciles emportements. Ce grand maître dans l'art de juger les hommes employa d'autres armes envers Alonso; ce fut avec égard qu'il lui représenta tout ce que ses efforts avaient de téméraire et de funeste. Sur la réponse altière du captif, l'empereur, s'animant, ajouta que si, dans quinze jours, la Péninsule n'était pas soumise, alors il reprendrait les droits qu'il avait abdiqués en faveur de son frère, et traiterait l'Espagne en province conquise. Alonso le regardait. — « Il y aura toujours, répliqua-t-il, un coin de terre où flot- « tera le drapeau national avec la devise : *Ferdinand et* « *liberté*. Tant qu'il restera un Espagnol vivant, ce drapeau « aura un défenseur. — Qu'on emmène ce fanatique, dit « le vainqueur; les moines lui ont tourné la tête. » Napoléon aimait mieux attribuer la résistance des factieux à une exaltation religieuse qu'à des passions politiques. L'esprit qui fait des martyrs ne lui paraissait pas devoir être aussi contagieux que celui qui fait les citoyens.

« Mon frère fut destiné au donjon de Vincennes. C'est dans cette bastille de l'empire que les Blake, les Zayas, les Los Rios, et tant d'autres, furent jetés depuis. Mes prières fléchirent le courroux du vainqueur outragé. J'obtins que, si Alonso renonçait à porter les armes, il aurait la France pour prison.

« Dans la soirée, dans la nuit, une foule d'Espagnols, du rang le plus élevé, parvinrent, au milieu de la confusion commune, à sortir de Madrid pour apporter au vainqueur le tribut de leur obéissance. La ville était en proie à la terreur. L'armée venait d'abandonner la capitale, dont elle ne pouvait plus défendre les murailles. Le marquis de Castelar n'avait pas consenti à se rendre. Le peuple des faubourgs, sans chefs et sans armes, épuisait son désespoir en imprécations contre les généraux et les seigneurs qui l'avaient,

disait-il, trahi. « Il n'y a que nous, s'écriait Elvire au milieu « de ces hommes, de ces femmes désolés; il n'y a que nous « qui sachions être fidèles à notre Dieu et à notre roi. Tous « ces gens brodés ne songent qu'à leur fortune et non pas « à don Fernand. Quand on a un palais, on ne sait pas « mourir. » Alors elle proposait de porter partout le fer et le feu, pour forcer les grands de devenir peuple à leur tour, et de ne laisser aux Français qu'un monceau de ruines. Des bohémiens, des lazzaroni, Fortunato, se présentaient pour accomplir ces projets impies. L'armée impériale ne pouvait assez tôt se montrer afin de ramener, au sein d'une population épouvantée ou furibonde, le calme et la sécurité.

« Le jour vint : l'occupation fut paisible. Les décrets fameux de Chamartin, qui supprimaient le conseil de Castille, l'inquisition, une partie des ordres religieux, en satisfaisant au besoin de régénération qu'éprouvaient tous les esprits, confirmèrent l'ouvrage de la victoire. Ils n'avaient qu'un tort, c'était d'être dictés par l'étranger. Le gouvernement national promis à Bayonne disparaissait; Joseph semblait détrôné comme don Fernand.

II.

« J'avais hâte de remplir la mission bienveillante que l'empereur avait consenti à me donner près de mon frère. Bertrand me conduisit aux bivouacs. Sur la route, il me suppliait d'intercéder auprès de doña Inès en faveur de son amour. L'épaulette, qui venait de payer ses longs services, rapprochait les distances qu'établissait l'orgueil entre elle et lui. L'espoir de vaincre les refus de l'altière camaréra le remplissait de joie comme le fruit le plus doux de ses travaux. Heureux moi-même, j'écoutais volontiers les expressions de son bonheur. Les chagrins qui m'avaient assailli s'effaçaient devant la pensée d'alléger les chaînes de mon frère : mon cœur et ma conscience jouissaient également d'une telle victoire.

« L'armée reposait autour de ses feux. Les aigles étaient plantées sur la ligne; chaque régiment avait ses bivouacs établis autour du drapeau; le silence régnait dans le camp; il régnait maintenant dans la cité. On entendait seulement les cloches de Madrid accompagner les prières du soir. Nos soldats, étendus à terre la plupart, dormaient à l'abri d'une barrière de bois et de paille qu'ils avaient élevée du côté du vent. Quelques-uns charmaient par des chansons militaires les dernières heures du soir; d'autres, assis autour du foyer, reprenaient le récit de leurs grandes aventures, et on voyait la tête pendante des chevaux avancer au-dessus d'eux, comme pour réclamer leur part de gloire et rappeler qu'eux aussi étaient là tel jour.

« Enfin nous arrivâmes à une hutte grossière que les grenadiers avaient construite à la hâte pour l'illustre prisonnier. Le chirurgien venait de visiter ses blessures. Une cantinière achevait de les panser; car on trouve une femme partout où il y a une souffrance à consoler. *La Providence*, ainsi la nommaient les soldats, sortit pour me faire place, et j'entrai dans l'étroite baraque; je m'inclinai sur la paille hachée qui servait de lit au général des insurgés : une fois encore, je me rencontrais auprès de lui sans apercevoir ses traits. Je ne l'avais pas vu depuis son départ pour Salamanque, et, à dater de cette visite nocturne, nous ne nous sommes jamais retrouvés.

« Je saisis sa main, je la serrai sur mon cœur. Il demanda qui était à ses côtés. « Ton frère, » répondis-je, et il me repoussa, en s'écriant, d'une voix affaiblie : — « Un « frère! je n'en ai plus, retirez-vous. » Je pensai qu'il me croyait complice des trames qui avaient mis sa vie en pér[illegible] sur les bords de l'Ébre; je me justifiai. — « Vous prenez, « me dit-il, une peine superflue. Qu'importerait un attent[illegible] « de plus? » Loin de m'irriter de ces emportements, je lui exposai mes principes et mes vœux; je lui représentai avec douceur combien mon dévouement était amer et désintéressé; il m'interrompit : — « Si vous n'êtes pas co[illegible]

« pable, pourquoi donc votre voix tremble-t-elle? » Ces mots m'arrêtèrent. Serait-il vrai que les hésitations de ma conscience fussent autant d'avertissements impérieux devant lesquels ma raison aurait dû s'incliner! Y a-t-il, en effet, au milieu des discordes civiles, dans le cœur de tous les hommes, une révélation secrète de l'injustice ou de la bonté de leur cause, et faut-il abandonner ses drapeaux dès qu'on en a une fois rougi?

« En ce moment, Alonso fut prévenu qu'un convoi de prisonniers allait se mettre en marche pour la France, et qu'il en ferait partie. Un soupir s'échappa de sa poitrine. Je comptai sur les émotions de ce triste départ pour ébranler ses résolutions, et je l'accompagnai malgré lui sur la route. Je m'assis à ses côtés. Je retraçai le tableau des désastres sans compensation et sans mesure que l'insurrection apprêtait à notre malheureux pays. « Croyez-vous, « dit-il, que nous ne soyons pas émus autant que vous de « nos populations égorgées et de nos villes détruites? « Mais est-ce nous qui avons fait descendre la guerre du « sommet des Pyrénées? Un tyran nous donne à choisir « entre des armes ou des fers. L'honneur a choisi pour « nous : nous avons pris les armes. » — Je répondis que c'était punir l'Espagne de la politique ambitieuse de Napoléon. « Non, reprit-il, la dispensation des récompenses et « des peines n'est pas au pouvoir des hommes. Ils ne peu- « vent qu'opter entre des devoirs ou des torts : vient en- « suite la main de la Providence, qui récompense ou qui « châtie. Nos princes payent trois cents ans d'empiétement « sur les libertés publiques, et la nation trois cents ans de « condescendance pour les empiétements de l'autorité « royale : car l'apathie et la faiblesse sont aussi des cri- « mes. Puissent nos malheurs nous apprendre désormais à « mieux défendre nos droits! »

« Je déroulai au yeux d'Alonso les biens que nous assurait la dynastie nouvelle. Je lui appris les décrets. « Sans « doute, s'écria-t-il, il y a là des réformes utiles. C'est à

« les différer sans fin que l'Espagne a perdu sa gloire et sa
« prospérité. Mais votre cœur espagnol ne se soulève pas à
« l'idée d'institutions nationales que l'étranger abroge à l
« pointe de l'épée? Vous vous croiriez une nation encore
« Vous laisseriez détrôner ainsi votre prétendu roi? C'es
« bien le résultat naturel des complots de Bayonne! Loin d
« tendre la main aux nouvelles usurpations impériales, l'E
« pagne repoussera des dons souillés, et vous regretterez d
« n'avoir pas été aussi vertueux qu'elle. Vous apprendre
« à vos dépens que la fortune est plus morale qu'on ne
« pense. » — Je voulus insister. Il me demanda de mettr
un terme à un entretien déjà trop long; je ne pus que m
recueillir assez pour mettre sous ses yeux mon messag
« Je vous remercie, me dit-il, de vos efforts; mais
« ne veux aucune faveur de Bonaparte. Je m'en croira
« fiétri. Qu'il m'enferme dans ses cachots! la Providen
« les ouvrira quelque jour : toute oppression annonce u
« délivrance. Si je prêtais le serment qu'on me demand
« je reconnaîtrais le droit de l'exiger. Dès lors, je pourra
« en venir, de degrés en degrés, jusqu'à plier le genou d
« vant le persécuteur des droits de don Fernand et d
« nôtres. Les conseillers de notre jeune et imprude
« monarque, lorsqu'ils fléchirent devant les caprices i
« sultants d'un soldat français, ne voulaient sûrement p
« livrer leur roi et leur pays à la spoliation et à l'opprobr
« Mais il est une route glissante qui n'a que des poin
« [illegible] Un homme
« [illegible] s'arrêtera qu'
« [illegible] la
« [illegible] » — Alonso fait
[illegible] Bonaparte a
« [illegible] pour
« [illegible] il a
« [illegible] des embûches
« [illegible] à la
« [illegible] et la mo-

« rale, ses ministres ont osé déclarer, au milieu de son « sénat qui l'a entendu, que *ce que la politique conseille*, « *la morale l'autorise*. Et il se rencontre des rois pour lui « tendre la main encore, des Espagnols pour se réunir à « ses drapeaux, une France pour obéir à ses lois! Comment « ces capitaines, qui ont dû à la révolution française, à ses « maximes, à ses triomphes, leur étonnante fortune, eux « que nous avons vus combattre noblement pour la cause « de la souveraineté nationale, désavouent-ils vingt ans de « gloire en essayant d'assujettir nos têtes au joug de je ne « sais quel droit divin dont leur chef se prétend institué le « légataire par les cessions imbéciles du roi Charles, et les « cessions forcées de don Fernand ? »

« Deux frères que la tempête des guerres civiles jette dans des camps opposés ont quelque chose de commun encore. Les affections de famille les rapprochent plus que l'esprit de parti ne les divise. Je trouvais du charme à interroger Alonso sur tout ce qui nous était cher; cet entretien adoucissait peu à peu son accent et ses discours; il me semblait que nos cœurs, redevenant d'intelligence, j'arriverais à fléchir ses opiniâtres volontés.

« Le nom de doña Léonor, celui de mon père, un autre souvenir encore l'avaient troublé. Je parlai des douloureuses séparations auxquelles le réservait son obstination insensée.

« Pensez-vous, me dit-il, que mon cœur ne soit pas brisé à « l'idée des tourments qui m'attendent? Vous ne saurez « jamais quelles angoisses me poursuivent loin des objets « de ma tendresse; mais qu'y puis-je faire? Il me faut flé- « chir un peu, ou beaucoup souffrir; je ne balance pas : « telle est ma religion. Grâce à Dieu, j'affronterais pour « elle le martyre. »

« L'escorte des prisonniers avait fait halte. La nuit était sombre; mais les feux des bivouacs dessinaient autour de Madrid un cercle de lumière qui se réfléchissait dans les nuages et répandait au loin ses clartés. Nos fantassins, assis au lieu même où le commandement avait suspendu leur

marche, se reposaient de leurs fatigues sur leur havresac. Nos cavaliers mirent pied à terre, et caressant leurs chevaux harassés, entretinrent ces compagnons généreux de tout le chemin qu'ils avaient fait ensemble, de tout celui qu'ils feraient encore. Bertrand recevait les compliments de ses égaux de la veille; et *la Providence*, appelée de tous côtés par les soldats qui voulaient obtenir l'eau-de-vie ou le pain blanc de ses cantines, commençait par y prendre du linge et de la charpie, pour donner des soins aux hommes et s'assurer si le voyage ne déplaçait pas l'appareil des blessures profondes d'Alonso.

« Je remarquai, au milieu des nuages, une jeune fille ou plutôt une enfant, qui, à cette heure, se promenait sur des chemins solitaires, et ne s'inquiétait pas de se voir perdue au milieu d'une troupe armée. Les Français lui adressaient en riant des discours qu'elle ne paraissait pas entendre. Son regard errait autour d'elle d'un air attentif et curieux. Sa ressemblance avec la petite Paquita m'avait frappé d'abord. Je l'appelai : elle tressaillit, attacha sur moi un œil étonné, puis s'élança dans la plaine et disparut : on la suivit sans pouvoir retrouver ses traces. Quelques dragons, attachés à notre escorte, qui s'avancèrent jusqu'au pied des collines, entendirent une voix enfantine crier : « Ils « sont pas deux cents! » Et ces braves revinrent, bride abattue, nous avertir de nos dangers. Il n'était plus temps : un ennemi dix fois plus nombreux nous avait déjà enveloppés.

« Les Français coururent aux armes; mais la mort pleuvait sur eux de toutes parts; une moitié tombèrent avant d'avoir pu se mettre en défense. Les officiers qui commandaient la colonne mordirent la poussière : Bertrand seul restait. Tous auraient péri, si une femme, qui s'était élancée sur eux la première, n'avait crié aux siens, d'une voix que sa vive émotion rendait plus pénétrante : « Arrêtez! arrêtez, « don Alonso est parmi eux. » Et comme les brigands continuaient le carnage : « Hommes, s'écria le terrible Bart-

« lomé, n'avez-vous pas entendu l'héroïne de Saragosse ?
« Prenons-les d'abord ; nous les tuerons plus tard. »

« Une compagnie de grenadiers s'était avancée autour d'Alonso. Bertrand réussit à former un carré dans lequel j'étais enfermé avec mon escorte. Plus loin s'agitait en furie la guerilla.

« L'Espagnole, impatiente de délivrer le jeune chef, plus que d'assouvir une rage homicide, c'était Maria ! Elle faisait maintenant autant d'efforts pour retenir l'ardeur des siens qu'autrefois pour l'exciter. Facile à distinguer, au milieu des ombres, par la haute taille de son cheval, par son voile qui flottait au gré des vents, et une écharpe blanche dont elle était enveloppée, cette autre Clorinde courait, au milieu des deux lignes en criant aux siens avec des pleurs : « Tirez ! vos premiers coups porteront sur moi. » Et plus loin, indignée d'un retard, la Gitana disait : « Tirez toujours ! il y a dix Français pour un Castillan.

« Ces voix de femmes auxquelles répondaient parmi nous les chants guerriers de *la Providence*, et que dominait de temps à autre, le cri aigu de Paquita, répétant avec feu : « Ils ne sont pas deux cents, » rompaient seuls le silence de cette marche lugubre. Un autre bruit le troubla bientôt. Bertrand voulut profiter de l'hésitation de ses adversaires dont il ignorait les causes. Il ordonna une décharge qui porta la terreur dans le cœur d'Alonso et dans le mien. Je ne sus que pencher ma tête sur son sein ; et cette fois, il ne me repoussa plus. Maria pouvait-elle exister encore ?

« La nombreuse quadrille se débanda en laissant la plaine jonchée de ses débris sanglants ; nos soldats poursuivirent les Espagnols avec des chants de victoire. Mon frère alors retrouve des forces dans son désespoir ; il saisit à terre des armes, les autres prisonniers l'imitent, et la faible troupe, qu'emportait son impétuosité française, est obligée de suspendre sa course pour faire face à un nouveau péril. Déjà ralliée par Bartolomé, la guerilla chargeait tout entière les grenadiers ; pressés entre deux attaques,

ils se défendent encore; Maria, courant à la tête des brigands, se précipite à côté de nous. Mon frère s'élance vers elle; tous deux franchissent à la fois l'intervalle qui les sépare, et Maria tombe évanouie dans les bras d'Alonso.

« Au milieu des émotions contraires auxquelles il était livré, il trouva encore la force de songer à me sauver, et avec moi le petit nombre de Français qui n'avaient pas succombé. Adossée à ses cantines, *la Providence*, le sabre en main, essayait de combattre; son mari, le brave Sans-Peur, Bertrand, quelques soldats déjà couverts de blessures, avaient résolu de disputer leur vie aux assassins. Les brigands égorgaient sans pitié les mourants et mettaient en pièces les morts. — « Général Bartolomé! s'écrie-« Alonso, membre de la junte centrale, je vous ordonne, « au nom de Sa Majesté, de faire cesser le carnage. »

« A ce mot, la poignée de braves qui restaient encore, consentent à déposer les armes. Le justicier défend leurs jours, non sans murmurer lui-même, contre les cris de rage de la Gitana et de ses compagnons, tous altérés de sang français. J'avais vu la plupart prisonniers à Vittoria; mais dans le cours de cette guerre, les mêmes hommes, pris et repris sans cesse, revenaient toujours à la charge. Ils avaient, pour échapper à leurs vainqueurs, trois ressources: le zèle de la population, l'activité des quadrilles et les faux serments.

« Cependant, la petite Paquita se ressouvint de m'avoir vu, disait-elle, au milieu des monstres; elle appela sur moi tous les regards, et l'assistance d'Alonso ne suffisait plus pour préserver ma tête. En même temps, la Gitana se précipitait sur Bertrand, prête à le poignarder: « Maudit de « Dieu! s'écria-t-elle, je te reconnais; c'est toi qui as pervertis doña Inès, qui as rempli sa tête des idées françaises, « qui l'as rendue sourde à la voix des amis de don Fernand! « C'est toi qui en as fait une *Afrancesada*, comme sa digne « maîtresse! Souviens-toi de l'oracle que tu as entendu à « Vittoria. Ce couteau va l'accomplir pour ce qui te con-

« cerne; et pour elle, son tour ne tardera pas à venir. »

« Par bonheur, le bruit du combat avait retenti dans le camp français. Les bandits furent attaqués par les quelques éclaireurs. Ceux qui avaient été les plus ardents à nous assassiner se montrèrent les plus prompts à fuir. Bartolomé enleva Alonso dont les forces étaient épuisées, et l'héroïne de Saragosse qui ne se ranimait pas. La troupe dispersée prit le chemin des montagnes, et tous disparurent.

III.

« Le roi Joseph, inquiet de se voir retenu en exil sur les derrières de l'armée, était arrivé inopinément au camp français; Napoléon, quels que fussent ses projets cachés, ne put, à la face du monde, déchirer les actes par lesquels il lui avait transmis ses droits. La main qui n'avait pas hésité à dépouiller tous les Bourbons rassemblés sous ses coups, s'arrêta devant un frère aîné. Il permit que ce prince, qui n'était pas plus que lui entré dans Madrid, qui occupait fort loin de lui, de l'autre côté de la capitale, la résidence royale du Pardo, reprît possession du palais de Philippe V, quand les Madrilègnes seraient venus lui redemander leur roi, et que les trente mille chefs de famille seraient allés dans toutes les églises s'engager envers la nouvelle dynastie par un serment prêté sur le Saint-Sacrement. L'effroi était si grand, que la condition fut acceptée et remplie. Pendant bien des jours, le Saint-Sacrement exposé vit se succéder à ses pieds la population entière apportant le serment ordonné.

« Napoléon, qui avait annoncé au monde qu'il irait en personne rejeter dans la mer le léopard et planter ses aigles sur les remparts de Lisbonne; Napoléon, qui savait le prix du temps et à qui la Providence accordait, dans l'extrémité du mois de décembre où nous étions, des jours superbes; Napoléon enfin, qui ne devait dans sa carrière s'oublier que deux fois, aux deux points extrêmes de sa

course, Madrid et le Kremlin, resta trois semaines entières sur l'aride et morne hauteur où la bicoque de Chamartin est bâtie. Dans l'intervalle, il ne s'était pas montré dans la capitale, si ce n'est qu'un matin il parcourut au galop les grandes rues de Madrid, et visita quelques monuments, le palais des rois dont il admira la splendeur, le Musée des sciences naturelles, dont la misère le fit sourire de pitié. Cette brusque apparition satisfit l'orgueil des Madrilègnes; ils voulurent voir un hommage de la peur dans cette rapide apparition. Don Mathias, qui ne savait pas se refuser au plaisir d'une citation historique, rappela que Néron n'avait pas osé entrer dans Sparte; le mot fit fortune. L'attention que s'était attirée l'indiscret chapelain lui ravit un riche canonicat que le marquis était à la veille d'obtenir pour lui. Les chagrins de son ambition et les jouissances de sa vanité le rangèrent définitivement au nombre de nos ennemis. Le chambellan, blessé dans sa fidélité, fut contraint de fermer sa demeure au docteur factieux. Don Mathias sut que, vaincue et fugitive, la junte centrale parlait encore de cortès. Il alla lui porter l'appui de son érudition, et recevoir avec une satisfaction secrète les honneurs dus à son rôle d'opprimé.

« Sur ces entrefaites, on sut que l'armée anglaise, toujours annoncée, toujours absente, avait paru, arrivant de Lisbonne et de la Corogne, vers Astorga et Salamanque, comme pour menacer les derrières de l'armée française. La nouvelle de sa marche fut le contre-poids des victoires impériales. Le junte centrale dans sa fuite reprit courage. Saragosse s'affermit dans sa résistance obstinée. Les nombreuses armées espagnoles s'arrêtèrent et cherchèrent à se rallier. Napoléon, par un grand coup, pouvait tourner cet incident au profit de sa puissance et de sa gloire. En effet, il partit. Au lieu de s'enfoncer, selon ses promesses, dans le Portugal, il courut au nord. Pour la première fois, il allait se trouver en face de ses véritables ennemis, des Anglais, dont il dénonçait sans cesse le génie et le gouverne-

ment à la haine du monde. On dut croire qu'il allait les exterminer. Il le pouvait. Il était deux fois plus fort qu'eux. Contrarié tout à coup par le temps, il manqua une de ses manœuvres qui consistait à les séparer de leurs navires. Il dédaigna de les y rejeter. Il laissa ce soin à un de ses lieutenants, qui, ayant moins de forces, devait y mettre plus de temps et qui accomplit cette tâche avec gloire. Mais pourquoi, tout à coup, s'était-il rejeté d'Astorga sur Valladolid, abandonnant cette proie dont il s'était dit avide? Par quelle fatalité, dans cette lutte de quinze années de son despotique génie contre les institutions britanniques, ne devait-il voir les Anglais en face qu'une seule et suprême fois? Comment fit-il cette faute inconcevable? La raison qu'on a donnée des nouvelles qu'il reçut d'Allemagne n'a pas de fondement. Il savait la guerre d'Autriche, il s'y préparait depuis six mois entiers. Trois mois devaient s'écouler avant qu'elle éclatât. Les huit jours qu'il passa à Valladolid, après avoir changé sa route, son but, ses destinées peut-être, lui auraient suffi et fort au delà pour mettre en pièces l'armée du général Moore. Craignait-il un de ces retours offensifs des armées bien constituées qui sont toujours périlleux, ou fallait-il que ses lumières, partout ailleurs si vives, pâlissent et semblassent éteintes sur ce sol qu'il avait convoité à tout prix et à tout risque?

« On le dirait. Car il fit une autre faute, ou plutôt il prolongea celle-là pendant tout le cours des années suivantes. Il ne reparut plus dans la Péninsule. Il y laissa ses armées, ses finances, sa politique, sa destinée, sa gloire à la merci de l'anarchie organisée, et même quand fut terminée cette nouvelle campagne d'Autriche qui l'occupait désormais tout entier, il resta de l'automne de 1809 à l'été de 1812, loin des champs de bataille, en paix du côté du continent, au repos forcément du côté de la mer, sans que, dans ces trente mois, il vint visiter une fois les trois cent mille hommes dont le sang coulait pour lui.

« Ce qui est plus étrange, c'est que pendant ce temps, de

loin, il faisait à Joseph une guerre cruelle et incessante. Il semblait se venger de n'avoir pu l'abattre d'un coup, en le ruinant sans merci. Obligé de lui donner une sorte d'autorité nominale sur ses lieutenants, il semblait s'en venger en prodiguant la dérision à ses talents militaires, à ses vues humaines, à ses sollicitudes espagnoles. Il n'y eut bientôt pas un agent français si humble dans la Péninsule qu'il ne sût qu'un moyen de faire sa cour au maître véritable était de méconnaître et d'insulter le fantôme qui régnait en son nom. Dès que ce secret fut connu, cette forme nouvelle de la flatterie tenta toutes les ambitions sans que jamais l'offense et l'audace, malgré toutes les plaintes d'un frère, trouvassent la limite de la patience impériale. J'étais forcément le confident de cette lutte intestine, celle qui nous a, autant que l'autre, renversés. J'entendis les cris de douleur de ce malheureux roi. Je lisais ses avertissements, ses doléances, ses menaces de s'évader du trône comme son frère de Hollande, et peut-être n'eût-il que le tort de ne pas les accomplir. J'admirais que le puissant empereur, par un secret instinct apparemment plus fort que lui, conspirât contre les Bonaparte comme il avait conspiré contre les Bourbons, et je me demandais lequel avait été le plus maltraité par le sort du captif de Madrid ou de celui de Valençay !

« Hé bien, malgré tout, la fortune longtemps nous sembla propice. Joseph Napoléon se résolut à faire son entrée dans Madrid le 22 janvier (1809), le jour où son frère rentrait dans Paris. Il rentra à cheval, au milieu d'un concours muet, mais nombreux. L'évêque de Madrid et son chapitre le reçurent sous les voûtes de Saint-Isidore, et célébrèrent sa venue. Matéa put le saluer au passage de cris de *vive le roi!* qui, relevés de place en place, l'auraient été plus vivement si la peur de la multitude n'eût pesé sur tous les esprits. Au fond, on croyait la lutte terminée. Par cela même, tout le monde se disposait à suivre ses premiers instincts.

« Le clergé séculier inclinait à accepter le nouveau régime ; les curés, les évêques voyaient, dans la suppression des ordres religieux, la chute d'importantes et dangereuses rivalités. La bourgeoisie accueillait le pouvoir devant qui fuyait le fantôme odieux de l'anarchie populaire; c'était avec le même sentiment que les hommes vieillis dans l'expérience des affaires et ceux qu'honorait le savoir, ceux que distinguait leur amour pour les lettres, voyaient l'avénement de la dynastie impériale : elle seule pouvait nous promettre, avec le redressement de longs abus, ce système des deux chambres sans lequel il n'y a ni monarchie ni liberté. La fuite précipitée des Anglais, la discorde croissante de la junte centrale, la chute de Saragosse, la belle campagne du général Gouvion-Saint-Cyr en Catalogne, affermirent partout l'autorité souveraine. Foudroyée par les victoires d'Eckmühl et de Ratisbonne, par la prise de Vienne, la diversion que fit l'armée d'Autriche par sa levée de boucliers n'ajouta point à nos dangers, malgré tous ceux que préparait évidemment à l'empire français les soulèvements de la nation allemande trop conformes aux nôtres. La campagne malheureuse du maréchal Soult en Portugal et l'évacuation de la Galicie furent compensés par les victoires de Médellin, d'Uclès, de Ciudad Réal. La victoire de Wagram et la paix de Vienne avaient affermi jusque parmi nous la domination française. La royauté de Joseph était maîtresse incontestée de tout le centre du royaume.

« Il aurait fallu qu'elle pût alors se montrer et agir. Elle le voulut. Le roi se perdait en efforts pour constituer, réformer, gouverner. Il était sans sujets et sans royaume. Il y avait partout un insurgé ou un Français. Le Français entendait être maître de tout, percevoir les impôts, régir les populations, trop souvent administrer la justice. Le roi ne pouvait que prendre des mesures générales, de rigueur trop souvent, quelquefois d'amélioration, dont on vit promptement le néant; et les unes étaient bien réellement odieuses, les autres, nominales et impuissantes, étaient ridi-

cules. Nous pouvons le dire au parti de l'insurrection, si fier de ses victoires. Il a triomphé parce que, grâce à Napoléon, il n'y eut jamais qu'un fantôme de roi. Encore le verrons-nous près de tomber de toute sa puissance devant ce fantôme comme il avait fait à Bayonne devant la réalité.

IV.

« Cependant, le temps s'écoulait paisible pour moi comme il ne m'était pas arrivé encore.

« Je commençais à oublier les catastrophes qui avaient agité mon existence et les chagrins qui l'avaient froissée; je jouissais de l'espoir du triomphe avec d'autant plus de vivacité que j'en jouissais auprès de Matéa. La tendre reconnaissance dont elle payait l'affection que je lui consacrais, donnait, tous les jours, plus de charmes à notre intimité. Je n'avais pas de secrets pour elle, et elle n'en avait pas pour moi.

« Les soins du pouvoir, si insuffisants qu'ils fussent, étaient un noble intérêt pour mon esprit, en me faisant mieux goûter les douceurs de cette confiante et ingénieuse amitié. La dissidence d'Alonso n'empoisonnait plus à mes yeux nos succès : la renommée avait oublié de parler de lui aussi bien que de celle que le public et les gazettes avaient appelée si longtemps l'héroïne de Saragosse. Sans chercher à pénétrer le secret de son véritable nom, Matéa ne comprenait rien à cet absolu silence. Elle était sans cesse agitée. Elle faisait jouer par moi tous les ressorts de la police française, sans qu'un indice vînt dissiper cet étrange mystère. J'espérais que, soumis aux arrêts de la fortune, mon frère s'était résolu à cacher sa vie loin de tous les regards, et que Maria embellissait son exil; j'espérais aussi qu'il me serait bientôt donné de serrer ma mère dans mes bras; son cœur de Française ne pouvait pas être séparé du mien. Je lui avais écrit, dans l'intérêt de sa sûreté, pour lui demander de se rapprocher de moi. Mon père, un mo-

ment conduit en France, était libre; son retour ne pouvait se faire longtemps attendre; j'aurais été si heureux de partager avec tous deux ma nouvelle existence! Ces riantes images me consolaient des dédains, des obstacles, des peines que je rencontrais sur ma route, et je bénissais ma destinée.

« Un jour, je m'étais arrêté dans une boutique de la Puerta del Sol; un officier dont un chapeau, percé de balles, couvrait le visage, et qu'enveloppait un manteau déchiré, entra pour demander l'aumône. C'est un spectacle trop fréquent dans notre Espagne, où le trésor, toujours épuisé, ne suffit jamais à payer les dettes de la patrie, et où la mendicité n'est pas un déshonneur. Le vieux serviteur de l'État avait été fait prisonnier sous les bannières de don Fernand. Dépouillé de tout, manquant d'armes, d'habits et de pain, il sollicitait moins le denier de la compassion que celui de la fidélité, pour rejoindre ses drapeaux. Je vis le trouble du marchand : sa bouche balbutiait une excuse. Je sortis pour le laisser libre de suivre les inspirations de sa conscience, et, passant devant le fourneau de la vieille Elvire, j'entendis les malédictions que m'envoyait sa fureur grossière.

« Le soir, Matéa reprit possession de ses appartements d'été; placés au rez-de-chaussée de sa maison, ils s'ouvraient sur des jardins, et étaient rafraîchis par de nombreuses fontaines. Elle avait fait venir des meubles de France. L'acajou remplaçait les canapés, les chaises de paille et de bois blanc; d'élégantes consoles, chargées de candélabres et de pendules, des tables de marbre, tout ce que votre luxe invente pour remplir et orner vos demeures, brillait pour la première fois dans ses salons; et les murs, au lieu de leur nudité accoutumée, maintenant tapissés de vastes tentures, étaient chargés de glaces où se réfléchissait l'éclat de mille lumières. Matéa, rayonnante d'orgueil, vit se presser chez elle la cour et l'armée; deux ou trois grands qui avaient continué, auprès de Pépé, leurs services, les

ministres, les dignitaires de l'Église, les généraux françaises surtout, tous vinrent admirer la magnificence de la comtesse et charmer sa fierté. Seul, le marquis de C*** manquait à ce rendez-vous. Le noble vieillard passait les journées sur le comptoir de nos marchands; mais il aurait déroger s'il avait paru chez la fille de don Domingo, veuve de l'un des plus grands seigneurs de la monarchie et dont la fille devait disposer des plus hauts titres du royaume. Tel est le caractère de l'aristocratie espagnole : elle admet l'égalité partout, hormis entre égaux.

« Au milieu de ses soins divers, Matéa me cherchait dans les sombres allées du jardin, s'asseyait à mes côtés, et, me confiant ses plaisirs, me parlant aussi de ses peines, elle me disait que la fête était donnée en mon honneur. J'avais obtenu le jour même une grâce royale qu'elle voulait célébrer : le cordon de l'ordre de Joseph décorait ma poitrine. Cet ordre, dont se sont raillés nos ennemis, tous les rois l'ont porté. Je vous étonnerais trop si je vous racontais quelle main auguste écrivit au roi des Espagnes et des Indes pour obtenir la faveur de le mettre à la place de sa Toison d'or!

« Il y a des moments dans la vie où la joie, une joie sans réflexion et presque sans motif, inonde le cœur de l'homme trop étroit pour la contenir: c'est ce que j'éprouvais au milieu de toutes ces pompes de l'ambition et de l'opulence. Qu'il y avait loin du salon de Matéa aux cellules de San-Lorenzo ! Enivré de ces vaniteuses misères, mon bonheur me semblait immense. Il me souvient que je m'étonnais de cette impression. Je ne cherchais pas si elle était durable. Elle était tout entière pour moi dans l'incomparable regard et la bonté de la plus séduisante des femmes, quand un étranger parut à travers les galeries : un uniforme antique et délabré, des cheveux blancs, un regard où le feu de la colère semblait ranimer celui de la jeunesse, fixèrent l'attention. Il s'avança, ébloui d'un éclat inusité; c'était l'officier que j'avais vu mendier à la Puerta del Sol, celui que j'avais entretenu captif aux portes de Burgos : c'était mon père. Je

m'élançai vers lui; il arrêta sur moi un œil enflammé, me reconnut, puis, étendant les mains: « Je viens, dit-il, fils « parjure, qui trahis ton Dieu et ton pays, je viens appeler « sur ta tête les foudres vengeurs du Père éternel, de son « fils, de monseigneur le mari de la Vierge sans tache. Tu « n'as plus ni roi, ni religion, ni patrie... » L'assemblée, avec son air de fête, formait un cercle autour de nous; et moi, incliné sous le poids de la réprobation paternelle, j'entendis ces terribles paroles: « Souviens-toi que ton père « outragé te donne, en face du ciel et de la terre, sa malé- « diction.» Ce dernier mot m'accabla. Don Luis s'était éloigné depuis longtemps, que l'arrêt fatal retentissait encore à mon oreille: le sol tremblait sous mes pas; il me semblait que j'allais être englouti... Plût à Dieu que je l'eusse été!

« Les autorités françaises firent arrêter don Luis. J'obtins, encore une fois, que ses fers tombassent, et je lui fournis, à son insu, les moyens de retourner vers ma mère au fond de l'Andalousie. Hélas! ce fut là le plus grand de mes malheurs. Quel est ce cruel arrêt de la Providence qui a tourné contre moi tous les soins de ma piété filiale? Étais-je donc si coupable d'accepter le pouvoir qui s'élevait pour réparer les scandales et les attentats de l'ancienne monarchie, lorsque les rois, les empereurs, don Fernand et la fortune, cette souveraine puissance qui prononce en dernier ressort sur les droits et les destins des États, donnaient chaque jour une nouvelle sanction, une sanction libre aux actes de Bayonne?

« Si les hommes qu'on a flétris du nom de Joséphinos avaient pu conserver des doutes sur la sagesse de leur politique, les événements auraient suffisamment affermi leur conviction. L'armée espagnole ne descendait pas sur le champ de bataille, sans trouver dans la discipline et la science militaire de l'armée française des forces devant lesquel les tout son courage se brisait. La junte centrale avait beau remercier les généraux vaincus avec une sorte de jactance romaine, ces revers portaient dans les populations

un découragement mortel. Une marche menaçante de l'a[illegible] née anglaise, unie à celle de la junte, et dont il fut [illegible] grand bruit en Europe, [illegible] expirer sur le champ de bata[illegible] de Talavera, et [illegible] rencontre sanglante eût [illegible] d'un ordre malhe[illegible] [illegible] laisser continuer, sans [illegible] bataille que le maréch[illegible] [illegible] les troupes britanni[illegible] [illegible] arrêtèrent. Elles cessèrent [illegible] Le Portugal devint le [illegible] La victoire d'Almonacid, [illegible] avec le concours de Sé[illegible] marqua le vrai caractère [illegible] mois plus tard, un [illegible] voulut tenter porta, [illegible] de cinquante mille [illegible] et Gironne qui [illegible] avec Sa[illegible] Gironne tomba presqu'à la [illegible] de la vaste ceinture des provin[illegible] peut dire que l'Espagne obéissait. Ce [illegible] plusieurs fois à se porter sur la [illegible] pour défendre sa couronne contre des atta[illegible] mais ces expéditions, en l'arrachant à la dangereuse oisiveté d'un palais, servaient à le montrer sur [illegible] grand théâtre. Le duc d'Albuquerque, en Andalousie; [illegible] de Montijo, à Valence; dans les États de la cou[illegible] d'Aragon, le duc del Parque; en Estrémadure, le duc [illegible] Infantado et Vénégas dans la Manche, protestaient, errants et vaincus, contre le repos et l'ordre dont la popu[illegible]ation commençait à sentir le besoin. Vainement, des partis osaient se montrer jusque sous les murs de la capitale, tantôt menaçant le roi au sein de ses résidences; tantôt enlevant, pour ainsi dire dans sa cour, les officiers qui venaient d'abandonner la cause désespérée des Bourbons; ces prouesses, faciles dans nos provinces désertes, attestaient moins

les prodiges de la constance espagnole que les tristes effets du régime dont nous voulions réparer les ruines.

« La junte centrale, qui se sentait vaincue par les décrets de Chamartin et la constitution de Bayonne, plus encore que par les armes, parlait toujours d'assembler en cortès la nation qui échappait à ses lois, et continuait, quoique vouée aux intérêts et aux principes du vieux système, d'interroger les chapitres, les conseils, les tribunaux sur un code électoral; mais ces soins ne paraissaient que ridicules dans un moment où l'Espagne entière était ombragée de vos drapeaux. Personne n'ajoutait foi à des promesses qu'on savait démenties par les vœux secrets. La masse des hommes éclairés pouvaient-ils ne pas sentir qu'il n'y a de réformes salutaires qu'émanées du trône? Car alors le législateur est placé assez haut pour apercevoir le péril du remède comme le malheur de l'abus. Les rois seuls savent changer sans détruire.

« Au dehors, tout succédait à nos vœux. L'Angleterre jugeait comme nous que la lutte était finie. Ses généraux accusaient, dans leurs rapports, l'incapacité des chefs de l'insurrection et le découragement public. L'Autriche tomba écrasée, et, en contractant une alliance de famille avec la nouvelle dynastie, elle allait déconcerter les affections qui lui restaient fidèles. Toujours plus attachée aux principes de Tilsitt et d'Erfurth, la Russie trouvait tout simple qu'en Suède une révolution militaire, malgré les nœuds du sang, appelât au pouvoir une autre race royale, et la Finlande parut une suffisante compensation aux affections blessées.

« Ainsi un horizon plus calme s'étendait autour de nous. Il ne restait en réalité que l'Andalousie à soumettre pour que la révolte demeurât sans chefs, sans refuge et sans alliés. Cette facile conquête devait occuper le premier mois de l'année 1810. Appelé à suivre le roi, je fus heureux de voir la comtesse se préparer à visiter avec nous, au milieu des jouissances certaines de la victoire, les lieux qui l'avaient

vue naître; elle espérait ramener son père, reconquérir sa fille dont elle était depuis si longtemps séparée, plier à l'autorité de Joseph don Isidro, de qui l'esprit régnait sur la junte centrale, peut-être aussi découvrir où se cachaient Alonso et l'héroïne de Saragosse.

« Ce fut alors que doña Inès consentit enfin à changer le nom de ses pères contre celui d'un officier français. Son respect pour le noble sang qui coulait dans ses veines élevait entre elle et Bertrand des obstacles dont triomphèrent à la longue les trois puissances qui triomphent de tout, l'amour, le temps et l'or. Matéa la dotait richement. Elle voulut célébrer avec magnificence l'union d'une fille de la vieille Espagne avec un de vos braves. Douze autres Castillans durent contracter en même temps de semblables nœuds, et participer à de semblables largesses. Ces alliances d'heureux présage étaient pour elle les motifs d'une fête où billeraient le roi et la cour.

« La veille, au moment où s'épaississaient les ombres du soir, l'implacable Gitana osa se montrer dans la maison de la comtesse. Ses oracles glacèrent d'effroi la maison entière. Doña Inès déclara plus ou moins bien qu'elle n'aurait plus le courage de marcher à l'autel. Les prières de Matéa, et plus que tout, celles de Bertrand, l'emportèrent à la longue sur ses terreurs. Son amour lui dit qu'au bras du grenadier des Pyramides et d'Austerlitz, elle pourrait défier les menaces du monde entier.

« Le jour solennel se leva enfin. La camaréra s'occupait à parer ses trente ans des riches atours que sa maîtresse lui avait donnés. Un grand bruit m'appela dans une antichambre, où je vis une troupe de laquais disputant à un étranger furieux l'entrée des appartements. — « Je vous répète, s'é-
« criait l'inconnu, jeune et encore ardent, que je suis le
« seigneur don Géronimo, alcalde héréditaire du bourg,
« ou, pour mieux dire, de la ville d'Urdax, vingt-unième
« descendant de l'un des capitaines les plus fameux de la
« bataille de Roncevaux, capitaine moi-même des volon-

« taires des Pyrénées, beau-frère de l'illustrissime sei-
« gneur maréchal de camp... » Les pages interrompaient ce protocole pour dire au Navarrais que sa fille, la señora doña Inès, ne pouvait le recevoir encore; mais il ne les entendait pas, et recommençait dans sa colère à dérouler ses titres, en mêlant des malédictions au nom de doña Inès. Enfin il franchit l'armée des domestiques qui s'opposaient à son passage, et, se lançant à travers les galeries d'un air de colère et de victoire, il arriva jusqu'aux appartements de Matéa. L'aspect de la comtesse le surprit d'abord; puis, reprenant courage, il osait lui imputer l'apostasie et la mésalliance de sa camaréra, quand, prévenue de l'arrivée soudaine de son père, doña Inès accourut.

« Matéa s'était hâtée de faire retirer ses gens; don Géronimo put exhaler toute l'indignation dont son cœur était rempli. L'obscur hidalgo se révoltait de l'affront fait à sa race par un mariage afrancésado, inégal et schismatique.
« Toi, disait-il, fille d'un capitaine au service du bien-
« aimé Fernand, vingt-deuxième descendante d'un vain-
« queur de Charlemagne, et nièce de sa seigneurie le ma-
« réchal de camp don... » Doña Inès essayait, par ses pleurs et ses prières, de fléchir la réprobation paternelle; elle ne réussissait qu'à suspendre le cours de ses exclamations, et il continuait aussitôt : « Que diront tes aïeux, que
« dira ton oncle l'illustrissime seigneur maréchal de camp
« don Bartolomé de Darroca?... » Doña Inès pâlit. La comtesse se levant : « Quoi! s'écria-t-elle, que dites-vous?
« — Sans doute, » reprit Géronimo oubliant sa colère pour sa vanité, « votre excellence sait de reste que j'ai la faveur
« d'être beau-frère de sa seigneurie; mon épouse devant
« Dieu, la señora doña Uracca de Darroca, est la propre
« sœur de l'illustrissime... » — Il s'arrêta en voyant Matéa et sa suivante également bouleversées. Doña Inès, d'ordinaire si arrogante, inclina la tête, comme accablée du regard foudroyant qui était fixé sur elle. Cette scène dura quelques moments. « Ainsi donc, dit enfin mon amie déso-

« lée, voilà bien des mystères expliqués. Nièce de la Gita[illegible],
« c'est par vous qu'elle lisait si bien dans mon âme; [illegible]
« vous que mon existence lui était dévoilée; par vous qu[illegible]
« secret auquel je tenais plus qu'à mes jours... Malh[illegible]
« reuse, je nourrissais dans mon sein un serpent ennemi.
« Vous avez immolé ma vie à l'aveugle haine que vous ins-
« pirait contre moi votre orgueil jaloux. » — Doña Inès avait tout entendu sans répondre. Les derniers mots l'arrachèrent à son abattement; elle tomba en pleurs aux genoux de la comtesse, et affirma qu'une indiscrétion involontaire avait tout fait; elle essaya de parler d'attachement et de reconnaissance. La comtesse, indignée, repoussa ses protestations. Inès se leva avec fermeté : « Assez, madame. J'ai
« eu des torts, je les ai expiés. J'ai placé le secret qui inté-
« resse votre cœur et votre vie sous la garde d'un serment
« inviolable, et quand le malheureux Ramon a été immolé,
« sachant bien quelle main le frappait, je n'ai pas murmuré,
« tant j'ai compris que j'avais mérité tous les châtiments.
« Lui seul était innocent et il est au ciel. Nous, madame,
« ne nous reprochons pas nos fautes. Vous êtes en tout plus
« riche et plus grande dame que moi ! » Matéa la regarda fixement.

« Que tout soit oublié, dit-elle; vous m'apprendrez quels
« furent vos confidents, quels ont été ceux de la Gitana.
« Je veux les connaître tous, vous l'entendez... tous... »
Ces derniers mots furent prononcés d'un accent terrible. Doña Inès répondit que le monde entier ignorait ce que la comtesse avait tant à cœur de tenir ignoré. La Salvadora s'est liée de façon à ne pouvoir parler qu'en se vouant sans rémission à l'enfer. « Je ne voulais pas, ajouta-t-elle, plus
« que votre excellence le bonheur du plus hautain des
« hommes.—J'entends! vous ne désiriez que mon malheur.»

« Bertrand fut annoncé. Les traits de l'alcalde d'Urdax s'animèrent d'un feu soudain; mais la haute taille, l'air guerrier du Français, le frappèrent. Des manières brusques, un langage militaire, des formes sans apprêt, qui

avaient quelque chose de la *franqueza*[1] espagnole, le séduisirent peu à peu. Matéa essaya de fléchir l'opposition de l'hidalgo en rappelant que le brave officier avait sauvé les jours d'Inès dans les défilés de Somo-Sierra; et comme il insistait sur la fidélité due au bien-aimé Fernand, la comtesse l'instruisit d'une correspondance de Valençay avec Madrid, qui déconcerta l'opiniâtre dévouement du capitaine des volontaires de la Navarre. « Au moins, dit-il, si « le seigneur officier était noble! — Noble? interrompit « Bertrand; à qui donc croyez-vous parler? — Quoi! vous « seriez...? — Un peu! » reprit le légionnaire, en portant la main à son front: « on est chevalier de l'empire. »

« Ce mot triompha des dernières résistances de Géronimo, et il se laissa entraîner à l'autel.

« Les mariages furent célébrés à la Monchloa, maison de plaisance située à moins d'un quart de lieue de la porte San-Vicente. Le roi avait promis sa présence : l'étiquette ne lui avait pas permis d'accorder cette faveur dans l'enceinte de la ville. Le monarque lui-même unit les époux. La joie se peignait sur le visage calme et guerrier de Bertrand. De douces émotions effaçaient dans l'âme de doña Inès la terreur que la Gitana y avait portée. Lorsque le prêtre eut achevé les paroles saintes : « Vous voyez, dit le « grenadier, vous voyez que les sorcières ont eu beau dire, « nous sommes bien et dûment l'un à l'autre. » — Il parlait encore, que les fenêtres s'ouvrent avec fracas. Un homme armé de toutes pièces, couvert du grand sombrero avec la plume jaune, s'élance; il ajuste son pistolet sur doña Inès, en s'écriant : « Fille de ma sœur, tu judaïses, « tu t'allies à l'ennemi de Dieu et du roi... meurs. » La camaréra tombe dans les bras de son mari, qu'elle couvre de son sang. Tandis que, dans son désespoir, le Français

[1] Franchise, abandon, absence de formes. *Franqueza* dans les salons, et *matar* (tuer) dans les rues, sont les deux mots les plus usités de la langue espagnole.

cherche à se dégager de l'étreinte dernière pour courir à la vengeance, l'Aragonais, son fusil en bandoulière, d'autres pistolets à sa ceinture, une hache à la main, semait autour de soi l'épouvante et la mort. Des femmes, de jeunes filles tombent égorgées; les généraux, les officiers, couvrent le roi et se précipitent sur le meurtrier; les gardes espagnoles et françaises accourent. Le parc était envahi de tous côtés; la troupe entière du terrible justicier se présente; la Gitana s'agite parmi eux. Avec sa mantille blanche balancée par le vent, son regard enflammé, elle a l'air d'un de ces génies du Nord qui soufflent le feu des combats et celui du carnage. « Égorgez-les tous, dit-elle aux assas-« sins, tous, hormis Pépé! que le borgne vive! et emme-« nez-le! il se verra plus longtemps mourir! »

« Au milieu de la confusion commune, nous avions réussi à opposer quelque résistance, pour que le bruit des armes, parvenu au quartier des gardes et aux casernes de la porte San-Vicente, appelât à notre secours les postes français. Fortunato, qui se signalait parmi les plus féroces assaillants, les aperçoit des premiers, et s'enfuit. A l'approche des troupes, la quadrille entière s'éloigne, emmenant Matéa captive. Bertrand veut vainement atteindre les bandits. Antonio le provoquait, dans sa marche, par des railleries et des injures; tous deux arrivent au pied des murailles : l'Andaloux les franchit lestement, et nous voyons les Espagnols, remontés à cheval, se disperser sur les hauteurs. Le roi les fit poursuivre : il était trop tard. Le malheureux Bertrand resta longtemps attaché au cadavre de celle qu'il avait aimée. La douleur remplissait toutes les âmes, et moi, qui craignais pour la vie de Matéa, j'étais en proie à un morne accablement. »

LIVRE VINGT-DEUXIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE

CAMPAGNE D'ANDALOUSIE.

> Viriates les aguerrit : cet homme entreprenant non moins que ruse, de chasseur devenu brigand, de brigand tout à coup général... non content de défendre la liberté de ses compatriotes et de ravager, par le fer et la flamme, tous les pays en deçà et au delà de l'Ébre et du Tage, attaqua le camp des préteurs et des gouverneurs de ces provinces, et dressa sur ses montagnes des trophées enrichis de nos trabées et de nos faisceaux.
>
> FLORUS, l. II, c. XVII, trad. de *Camille Paganel*.

Départ de Joseph pour l'Andalousie. Flagellations nocturnes. Sermons factieux de Fray Cayétano. — Alonso caché à Madrid. Sa fuite. — Départ de Pablo pour l'Estrémadure. — Parti espagnol cerné. Alonso et Maria. Évasion de leur armée. — Souffrances de Matéa captive. Arrivée d'Alonso et de Maria. Bivouac dans la ferme d'Enriqué Enriquez. Son récit d'une histoire semblable à celle de Maria. Trouble de la comtesse. — Nouvelles de l'arrivée de Joseph à Séville et du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Deuil général. Harangue d'Alonso. — Préparatifs de combat. Tentative pacifique de Pablo. Fureur des femmes. — Incendie et destruction du monastère où la marquise et la Gitana disparaissent ensemble dans les flammes. — Conquête de l'Andalousie par Joseph. Soumission générale. Décrets de Napoléon qui remettent la Péninsule en feu.

I.

Le roi devait se mettre en marche pour l'Andalousie le 10 janvier (1810), au milieu de sa cour et de son armée. J'étais à la veille de mon départ. J'avais erré longtemps au Prado après mon souper, à ces heures du soir où le cri monotone des *serenos* et le *qui vive* des soldats français accompagnaient seuls le mélancolique murmure des fontaines. Sur la longue place que décore l'hôtel du duc de

Médina-Cœli, je fus arrêté par un bruit sourd, qui semblait partir des entrailles de la terre. Mon attention se dirigea sur un couvent dont le portail s'ouvrait auprès de moi. Je montai les degrés du perron, et trouvai une longue galerie, au fond de laquelle retentissaient des chants graves et monotones. Les fanaux allumés le long des arcades repoussaient la pensée d'un mystère. Je pénétrai sous ces voûtes religieuses, et rencontrai l'escalier d'un souterrain où des voix nombreuses entonnaient des hymnes sacrés. Dans la disposition de mon âme, je ne pouvais pas entendre d'accents plus doux. J'arrivai à une chapelle obscure. Les deux cierges de l'autel jetaient un jour douteux sur trois ou quatre cents habitants des faubourgs, qui répétaient à genoux les cantiques psalmodiés par un religieux debout auprès du tabernacle. Il n'y avait que des hommes; le recueillement le plus profond régnait parmi eux. Ils relevèrent la tête pour écouter un discours du ministre saint : c'était l'ardent Fray Cayétano.

« Appuyé à l'autel, il annonçait que les longues souillures du dernier règne, l'indulgence des riches pour les maximes empoisonnées du jansénisme et de la philosophie, l'arrogance hérétique du pouvoir civil, le relâchement des liens de respect et de confiance qui avaient uni longtemps les peuples à leurs champions spirituels, tous ces crimes enfin appelaient sur la Péninsule le bras de l'ange exterminateur; mais le royaume catholique, défendu par les prières du clergé régulier, ne pouvait pas périr; le peuple des villes et des campagnes recueillerait bientôt le fruit de sa foi et de sa constance. Ces hommes simples qui craignent le Seigneur avaient raison de le dire : les grands capitaines des infidèles du Nord trouvaient à combattre trois généraux plus habiles qu'eux : juillet, août, et n'importe! ces trois généraux, athlètes de la religion et de la patrie, étaient impérissables comme la volonté divine, comme la fierté espagnole. Ils réussiraient à châtier les geôliers de don Fernand et les assassins du 2 mai. Les re-

négats, qui s'étaient faits les satellites de l'intrus, répétaient du haut de la chaire profanée qu'eux seuls comptaient un roi dans leurs rangs, qu'eux seuls ils avaient le ciel pour eux; mais, à défaut de son chef, le peuple espagnol allait voir à sa tête une puissance qui, durant plusieurs siècles, sut glorieusement défendre les princes, guider leur politique, tenir les rênes durant leur minorité, au besoin déplacer le sceptre ou l'affermir; puissance auguste comme la royauté, souvent plus sage, plus éclairée, dont les conseils n'avaient jamais perdu ni l'Église ni la monarchie, et les avaient plus d'une fois sauvées l'une et l'autre. La junte centrale, se conformant enfin au dernier ordre de don Fernand, venait de convoquer les cortès. A ce grand nom était attaché le salut public. Tant de malheurs n'auraient pas accablé le royaume catholique, si les monarques n'avaient pas brisé cette barrière, ce rempart de leur autorité; tant d'orages n'auraient pas assailli le vaisseau de l'État dans ces derniers temps, si la junte centrale, égoïste et cupide, avait eu plus tôt recours à la réunion d'un congrès pour placer sous une égide puissante le dépôt de la souveraineté nationale [1]. L'Espagne ne pouvait pas succomber dans une lutte où tout Espagnol avait les droits de don Fernand et les siens à reconquérir. Fray Cayétano ajouta que le gouvernement, fort déjà de l'appui que lui assurait le futur congrès, ne demandait cette fois aucun sacrifice d'argent ou d'hommes; mais les blessés, soignés au monastère de ***, étaient contraints de quitter leur saint asile; il leur fallait une escorte pour les conduire au village de Guadalapagar, où le général don Carlos devait les recevoir au lever du jour. Le père provincial exhortait les Madrilègnes fidèles à se réunir, au nombre de cinq cents, sous les murs de la ville, près de la porte Santa-Barbara, pour accompagner en armes les dignes défenseurs de Dieu

[1] Nous remarquons que les mêmes expressions se rencontrent dans les pastorales des célèbres évêques d'Orense et de Saint-Ander.

et du roi. Il finit en disant : qu'au reste ce n'était pas seulement le sang étranger que les Castillans devaient répandre; il fallait que le leur coulât sous le fléau de la pénitence, pour satisfaire aux vengeances d'un Dieu irrité. A ces mots, tous les vêtements tombent à la fois, et chaque fidèle, armé du fouet expiatoire, lacère à grands coups le corps nu que lui présente le frère agenouillé devant lui. Tous frappent et sont tout à coup frappés en même temps, une sorte de rivalité vengeresse les anime; on dirait que le patient éprouve le besoin de punir sur sa victime les rigueurs de son bourreau. Chaque semaine, au jour marqué par le sacrifice de Jésus mourant sur la croix, le monastère où m'avait conduit le hasard voit ces pieuses flagellations, et une autre église est consacrée aux mêmes témoignages de la ferveur des femmes. Cet enchaînement de représailles me reportait au séjour de l'Escurial; mais les souvenirs du cloître, loin de m'attacher à ma nouvelle existence et de donner du prix à ma liberté ou à mes grandeurs, n'éveillaient en moi aucun de mes sentiments d'autrefois. Qu'avais-je gagné à renoncer aux souffrances de la solitude pour celles du monde? Toutes mes affections blessées, les chagrins de mon patriotisme, les alarmes de ma conscience, c'étaient là des peines qui ne m'assiégeaient pas alors que je vivais renfermé dans les devoirs auxquels la Providence avait enchaîné ma vie.

« Je sortis. Sur l'escalier se rencontrait un religieux qui me présenta une bourse à remplir et sa main à baiser : sa main était repoussante. J'avais contracté à la cour, dans le faste d'une existence française, des délicatesses inconnues jusqu'alors. Je m'inclinai pour donner le baiser pieux avec une horreur que le bon père remarqua sans doute : il attacha sur moi ses yeux perçants. Je craignis d'avoir été reconnu sous les replis du manteau dont j'étais enveloppé. La force d'un parti, qui a pour soi la multitude, est immense : au milieu de l'armée française, c'était à nous seuls de trembler.

« La police française avait appris que sor Dolorès cachait,

dans sa communauté, des insurgés, de l'or et des armes. Le plus important des réfugiés était mon frère. Traîné longtemps de village en village à la suite de la quadrille de Bartolomé, après la scène qui m'avait séparé de lui, ses blessures avaient été empoisonnées par un barbier ignare. Les factieux le transportèrent à Madrid, où, depuis plusieurs mois, nos médecins les plus habiles lui donnaient des soins. On sut que la marquise, la plus implacable ennemie du régime nouveau et la plus redoutée, était auprès de lui. Des troupes cernèrent inopinément le couvent et le fouillèrent. On ne trouva point ceux qu'on cherchait. Les nombreux hôtes de la demeure sacrée avaient disparu. Alonso parviendrait-il à se réunir, dans les murs de Séville, au gouvernement fugitif dont il faisait partie? Des régiments allaient poursuivre sa marche hasardeuse en disant qu'ils ne pouvaient tarder à le saisir. C'était le temps où les soldats, privés de tout dans nos provinces ravagées, exaspérés par la misère et la faim, témoins et victimes des atrocités sauvages de nos bandes et de nos paysans, commençaient à ne point accorder de quartier aux vaincus. Il me fallut encore une fois craindre pour les jours de mon frère et de celle que mon cœur continuait à nommer ma sœur.

« La configuration de l'Espagne offrait à la guerre extraordinaire qui y était faite des facilités et des périls incomparables. La forte charpente du sol semble avoir été constituée par la Providence pour servir d'avant-garde au territoire européen contre l'Océan. Cinq vastes chaînes de montagnes parties des Pyrénées, comme autant de forts rameaux, s'étendent à travers la Péninsule jusqu'à l'Océan. Les monts Cantabres, qui sont les Pyrénées mêmes, vont former à travers les Asturies et la Galice les promontoires du Finistère et s'y perdre ; les monts Guadarrama et d'Estrella, qui partent des hauteurs de la Catalogne, n'expirent qu'à ces fameuses positions de Torres Vedras dont se couvre Lisbonne. Les monts d'Ossa se prolongent jusqu'à la pointe du cap Saint-Vincent. La fameuse Sierra Morena ne

disparaît qu'à la frontière extrême du Portugal dans la baie de Cadix. La Sierra Nevada et les pitons de Ronda ont pour dernier contre-fort le rocher de Gibraltar, et les vastes bassins, formés par ces grandes chaînes, sont arrosés dans toute leur étendue par autant de grands fleuves qui les décorent et les fécondent dans la paix, qui, dans la guerre, ajoutaient leurs obstacles aux obstacles, les dangers aux dangers. Ce sont, avec leurs affluents sans nombre qui se précipitent partout des montagnes, le Douro, que l'Èbre semble continuer jusqu'à la Méditerranée, le Tage, la Guadiana et le Guadalquivir. Mon frère, blessé et fuyant, avait à franchir, poursuivi par un ennemi terrible, le Tage et les monts d'Ossa, la Guadiana et la Sierra Morena, puis le Guadalquivir; et les ponts, ouvrages des Romains pour la plupart, quelquefois des Arabes, avaient péri presque tous dans cette courte et désastreuse guerre.

« Le roi Joseph, par sa résolution et sa persévérance, ayant vaincu le mauvais vouloir et la mauvaise humeur de son frère, se mit en marche pour la campagne d'Andalousie qui était chère à son orgueil parce qu'il avait tout lieu de s'y promettre des succès. Il prit la route directe, Madridégos, Baylen, Cordoue. On savait que les villes, fatiguées d'anarchie, de meurtres et de sacrifices, lui ouvriraient leurs portes sans coup férir. Il marchait sous la conduite du maréchal Soult que l'empereur avait substitué au maréchal Jourdan, le probe et habile vainqueur de Fleurus, l'ami personnel du roi, que Napoléon détestait par cela même, et parvint à éloigner à force de persécutions indignes de son rang. L'armée qui entourait le roi était certaine de recueillir partout des triomphes faciles. Ce devait être pour les armes françaises, comme pour la cause royale, un magnifique couronnement de la bataille d'Ocaña, une glorieuse revanche de la journée fatale de Baylen.

« Chargé de reconnaître la situation politique des provinces de l'Ouest, je n'accompagnai point le roi. Je marchai avec un corps qui ne devait le rejoindre qu'à Séville, en

éclairant la route de l'Estrémadure et veillant sur les mouvements ou plutôt sur l'inaction inconcevable de l'armée anglaise. Nos éclaireurs reconnurent bientôt un corps ennemi qui se retirait précipitamment devant nous. Il était composé de troupes régulières; on y reconnaissait quelques bataillons des gardes wallones. Ce fut une joie dans tout ce qui m'environnait. Il y avait espoir de les saisir et par conséquent certitude de les vaincre. Oh! je l'avoue, cette certitude, exprimée de si haut toujours, portait chaque fois un trouble nouveau dans mon âme espagnole!

« On sut bientôt par des prisonniers, que firent nos coureurs, que c'était le corps de don Carlos qui cherchait à regagner l'Andalousie, après être venu jusqu'à la Villa-Viciosa, aux portes de Madrid, à la rencontre de ses nobles amis. Même en parlant à nous, ces prisonniers peignaient en traits de feu, les yeux remplis de larmes, l'émotion et la joie des illustres amis, quand, sous l'abri du célèbre ermitage de Notre-Dame des Saints, ils retrouvèrent don Carlos. Cette émotion et cette joie étaient celles de toute leur armée. L'ermite du lieu s'y associait en bénissant, comme il disait, la milice héroïque et en annonçant des indulgences extraordinaires. Depuis une année on tremblait pour deux vies si chères à l'insurrection, et, comme tous disaient, à la *patria!* Don Carlos, le genou en terre, couvrait de baisers et de pleurs la main de sa jeune tante et ne cessait de lui prodiguer ses admirations que pour presser dans ses bras Alonso. Alonso, à son tour, félicitait don Carlos de toutes les belles choses qu'il avait faites; et don Carlos reprenant sa gaieté inépuisable : « Je ne « suis rien, un mirmidon, l'oiseau-mouche de la guerre « de l'indépendance; mais, démonio! l'aigle de Bayonne « et du 2 mai n'aura pas bon marché de moi. Il périra « à la peine, si grand qu'il soit, parce qu'il y a dans la « poitrine de don Carlos un cœur castillan. » Et, se retournant vers Maria, il répondait aux applaudissements de l'armée : « Oh! chère tante, près de toi le cœur ne peut pas

« faillir; tu feras de nous, moi compris, des géants! »

« Don Carlos se fit raconter tout ce que ses amis avaient souffert pendant cette longue année, en se sentant sous les lois de l'intrus, du fléau étranger, de monstres violateurs de toutes les lois divines et humaines. Il oubliait que lui-même il avait pactisé avec eux et de combien peu il s'était fallu qu'il s'engageât dans leurs rangs: « Nous avons beau-« coup souffert, dit Alonso. Mais de quel droit pourrais-je « me plaindre? Les plus douces consolations m'ont été pro-« diguées, ai-je besoin de le dire? Elles l'ont été à nous « deux. Car l'amitié la plus tendre n'aurait pas été ce qu'é-« tait sor Dolorès pour Maria et par suite pour moi. Ce que « cette âme de sainte apporte de passion dans les affections « et les sollicitudes de ce monde, ce qu'elle a d'enthou-« siasme dans sa tendresse comme dans son patriotisme, « sous la bure, à son âge, avec ses malheurs, est un spec-« tacle qui étonne et qui touche toujours. Je voulais que la « marquise restât auprès d'elle... Je le voulais à tous les « titres. La marquise... ma sœur, le voulait également. J'ai « eu le courage d'insister. Je ne comprendrai jamais sous « l'empire de quel sentiment Dolorès a exigé que nous par-« tissions ensemble. — J'ai le cœur déchiré, disait-elle, de « cette séparation; mais il le faut. — J'alléguais la sûreté « de Maria. — Point! s'est-elle écriée. Ne laissez pas ma « fille, ma fille chérie, aux mains des monstres. Elle n'y a « demeuré que trop longtemps. Ils ne laisseraient pas une « seconde fois échapper leur proie; oh! j'entends toujours, « je les entendais d'ici, avec mes saintes sœurs, les fusillades « du 2 mai. Tant que Dieu permettra qu'il y ait un des « monstres vivants, qu'elle et lui ne foulent pas le même « sol et ne respirent pas le même air! — Voilà, mon ami, « comment ta tante et moi nous sommes réunis encore. « Bientôt doña Léonor et don Luis pourront réclamer leurs « droits. Je vous prends tous à témoins, ajouta-t-il d'un « ton solennel, que je ne les leur disputerai pas! » Maria reprit : « Que veux-tu dire? On croirait que tu t'inquiètes

« de ma présence. Tu sais que mon cœur se plaît à partager
« les dangers et que si tu n'es pas disposé à me disputer à
« la tendresse de nos chers parents, moi, mon frère, je ne
« te disputerai jamais à la patrie. »

« Don Carlos, en dérobant sa marche, tenta à Tolède, à Talavéra de la Reina, à Almaraz, les divers passages du Tage. Il fut partout informé que les postes français y étaient établis, et que nous arrivions sur ses traces. Nous nous hâtions. C'était la nuit. On entendait fuir dans toutes les directions les débris des innombrables troupeaux voyageurs qui venaient hiverner dans les provinces méridionales. Nous vîmes bientôt des troupes d'enfants, de femmes, de vieillards que notre avant-garde avait fait fuir dans tous les sens et qui arrivaient épouvantés au milieu de nous; les curés qui les guidaient nous apprirent que la division de don Carlos s'était laissée surprendre dans les gorges d'un rameau des montagnes de San-Benito, qui s'étend jusque sur les rives du Tage et le rend inaccessible. Adossés au fleuve et cernés de toutes parts, les insurgés ne pouvaient ni fuir, ni se défendre; ils n'avaient même pas la ressource d'un dernier effort, séparés qu'ils étaient de nos avant-postes, par les escarpements des montagnes; le jour venu, les Français, résolus à ne pas descendre dans la vallée, jouissaient des représailles qu'allaient leur offrir la faim et le désespoir. Du haut des rochers sur lesquels leurs bivouacs étaient assis, ils voyaient s'agiter l'armée captive. Une femme s'y montrait, mesurant de l'œil les remparts que la nature élevait autour d'eux, ou plutôt défiant encore, ainsi qu'Alonso et don Carlos, les tranquilles spectateurs de cette scène.

« La guerre, au milieu même de vos victoires et de la soumission des provinces, avait pris un aspect nouveau et terrible. Les armées espagnoles, formées du noyau des anciens régiments et des nombreuses recrues des premiers soulèvements, étaient réduites, de bataille en bataille, à de véritables débris. A la place s'étaient formés peu à peu

dans la Péninsule entière des partis nombreux, harcelant vos soldats, les exterminant dans mille surprises, et cherchant dans les montagnes des refuges pour les rebelles. Le génie espagnol trouvait là une satisfaction patriotique et sauvage. C'était l'aventure jointe à la guerre, la guerre sans la discipline avec toutes les entreprises et toutes les vengeances; il n'y avait ni paix ni trêve. Les contrées les plus tranquilles voyaient apparaître la torche et le glaive. Cette lutte nouvelle, où le péril était partout et la gloire nulle part, étonnait les soldats de la grande armée. Vingt chefs de guérillas, l'Empécinado, les deux Mina, le capucin don Mariano Renovales, don Felipe Perena, don Francisco de Castro, fils aîné du marquis de Barrio Lucio, le curé Tapia, Francischete, Julio Sanchez, qui prétendait avoir son père et sa sœur à venger; le marquis de Porlier par dessus tous les autres, se firent promptement, par leur audace impitoyable, des noms qui appartiennent à l'histoire. Il fallait un bataillon, il fallut à la longue un régiment pour faire passer un message d'une de nos capitales à l'autre.

« Plusieurs de ces chefs de parti, survenus pendant la journée avec leurs guérillas, ne trouvèrent qu'un moyen de secourir les insurgés près de tomber dans les mains ennemies : ce fut de livrer aux flammes tout le pays pour distraire et troubler le camp français. Les cris qui remplissaient l'horizon, et le bruit des armes annonçaient assez que ce terrible sacrifice n'avait pas été entièrement inutile. Les troupes de don Carlos avaient tenté une sortie. Tout ce qui m'environnait craignait de ne pas arriver assez tôt pour participer à la victoire; et moi, je frémissais.

« Les Français, partagés entre un assaut à soutenir et les incendies à éviter ou à éteindre, triomphaient de ces périls. Les insurgés, qui marchaient au nombre de plusieurs milliers, en venant les attaquer, les contraignirent à un nouveau succès. Alonso et don Carlos furent rejetés dans les précipices d'où ils avaient prétendu sortir.

« J'attendais avec de cruelles perplexités le lever du jour.

Quel spectacle allait s'offrir à moi? Mes concitoyens au désespoir, Alonso et Maria contraints de déposer les armes, un vainqueur qui avait à punir d'affreux massacres... Le matin arriva : le vallon était désert. Vos soldats, dont la vengeance était trompée, se demandaient quelle puissance avait ravi ces factieux aux châtiments de leurs attentats.

II.

« Les Français, dans le choix de leurs adversaires, s'attachèrent aux traces du parti le plus nombreux et le plus renommé de tous ceux qui les avait assaillis. Sa fuite était facile à poursuivre. La guérilla marchait devant nous, éclairant notre route par des embrasements, et marquant la sienne par des assassinats : son chef était le justicier.

« Bartolomé emmenait toujours avec soi Matéa. Elle allait traînant à ses pieds ses grâces et sa faiblesse, servant à table Antonio, le fils d'Elvire, la Gitana. Celui qui avait assassiné le mari, le fils, la camérera de la comtesse, était le plus humain de ses oppresseurs. Il se bornait à regarder avec un froid silence les supplices nouveaux que sa femme inventait chaque jour pour tourmenter sa victime, et ne descendait ni à les aggraver ni à les suspendre. Il avait dédaigné toutes les rançons qu'elle avait offertes. Parfois un sentiment de compassion arrivait jusqu'à son âme, et alors il envoyait aux persécuteurs l'expression de son mépris.

« La nombreuse quadrille passa le Tage de nuit au bac de Nuevo-Lugar. Elle n'avait pas d'artillerie qui gênât sa marche. Nous la retrouvâmes, le fleuve franchi sur le magnifique pont construit par Charles-Quint, au sortir d'Almaraz; et la poursuivant, il nous fallut gravir par des chemins affreux et des aspects superbes, qui sont d'ordinaire la consolation et le charme du voyageur, les hauts plateaux de ces villes romaines de Truxillo, Turrisjulia et de Cacères (Castra Cæsaris), pour arriver aux escarpements de la Sierra de San-Benito, nom que prend là la chaîne qui

sépare le bassin du Tage de celui de la Guadiana. Rapprochés par la configuration tourmentée du sol, nous entendions souvent et nous pouvions voir quelquefois la Salvadora danser en chantant autour de sa victime. Elle retrouvait des lieux chers à son enfance et à son amour, ceux où elle avait erré, proscrite avec les Gitanos, ceux où Bartolomé, conduisant les dix mille brebis qui lui étaient confiées, avait disposé de son cœur et de son existence. Elle montrait avec orgueil à son mari la jolie Paquita qu'Antonio portait en croupe, fier de donner des soins à la fille de son général : l'Aragonais ne se laissait pas émouvoir par ses accents. Il marchait sans prendre garde à toute cette tendresse, et Matéa, vengée à son tour, voyait celle qui se jouait de ses malheurs mouiller de larmes amères le sol qu'elle foulait.

« La troupe fit halte auprès d'un riche village, qui fut pillé au nom de don Fernand, pour fournir des vivres aux défenseurs de la religion et du roi. On découvrit des matamores[1] où étaient enfouies les récoltes de ces contrées fertiles, et des richesses, qui auraient pu suffire aux besoins de plusieurs années, furent consommées ou plutôt détruites en un jour. Ces sûres retraites avaient échappé au passage destructeur de l'armée anglaise qui semait le ravage sur sa route, comme si sa mission était d'anéantir l'Espagne bien plus que de la délivrer. Rien n'échappa aux recherches des libérateurs espagnols.

« Matéa, épuisée de lassitude, s'était assise sur un éclat de rocher aux bords d'un torrent, d'où elle contemplait avec attendrissement le camp français. Elle calculait les chances de nous rejoindre. Elle pensait à l'espérance de voir dans quelques jours les plaines de l'Andalousie déroulées devant ses regards. Elle y pensait : don Isidro, don Carlos, son père, dont le cœur était brisé de leurs dissentiments et de leur séparation, la prendraient sous leur

[1] Caves pour les grains.

protection. Elle ne savait pas que j'étais près d'elle, pressant la marche des troupes, dans une seule pensée, celle de réussir à la délivrer.

« La comtesse venait de s'endormir ainsi au milieu d'idées plus consolantes quand de grands cris la réveillèrent. On voyait accourir, le long des montagnes, une cavalerie nombreuse, à la tête de laquelle marchait un officier général enveloppé de son manteau, et une femme que rendait remarquable la longue plume rouge qui tombait de son chapeau noir jusque sur son épaule. Des cris de *vive Dieu! vive le roi don Fernand! vivent les cortès!* les accueillirent. Le justicier et son armée se portaient au-devant des nouveaux venus, et se pressaient autour d'eux. C'était Alonso, c'était Maria. Le corps de don Carlos les suivait. L'aide des populations entières, toutes les barques assemblées, le bac de Nuevo-Lugar déplacé pendant deux nuits, lui avaient facilité le passage du Tage. On comptait franchir de même la Guadiana. L'audace de ces troupes, soutenue par leur sentiment exalté, était tellement insensée que don Carlos et son ami avaient eu la pensée d'arrêter la marche d'un corps français qui se portait sur Badajoz, la plus forte place de ces contrées, pour l'investir.

« La nouvelle de la marche triomphale de Joseph et des périls de la junte centrale les rappelait précipitamment sur Séville à la suite du duc d'Albuquerque qui, dans ce péril, par un éclair de génie, n'eut d'autre pensée que de se porter précipitamment sur Cadix, et de procurer à l'insurrection un dernier boulevard. La rencontre de Bartolomé, fort maintenant de deux ou trois milliers d'hommes, rendait la division de don Carlos plus redoutable. La vue de Maria, si populaire et si renommée, excita les transports de la quadrille. Maria ne cherchait plus à cacher son nom et ses traits. Le chambellan, averti par Matéa qu'elle existait encore, avait essayé de rappeler sa jeune compagne auprès de lui. Elle avait répondu d'une manière soumise et tendre, et justifiant jour par jour sa conduite, elle avait offert d'ac-

complir un devoir cher à son cœur, en lui consacrant sa vie; mais c'était à condition qu'il s'éloignerait de la cour de ses bourreaux, et vivrait partout ailleurs que dans la résidence de Pépé. Elle promettait de ne plus paraître sur les champs de bataille, du moment que le monde, instruit de son secret, devait voir en elle la marquise de C***.

« Les Espagnols ne connaissaient jusqu'alors que le courage, la charité, la grâce charmante de l'héroïne de Saragosse; ils n'avaient pas su sa beauté. Ils accouraient pour contempler des traits que leur douceur et leur noblesse gravaient aussitôt dans les âmes. Les officiers, les moines, les soldats, qui se pressaient autour d'elle, heureux d'attacher leurs lèvres au pan de sa robe flottante, ne savaient plus s'ils l'admiraient davantage d'être si vaillante ou si belle. Alonso recueillait une part de ces hommages. Depuis la prise de Madrid, il n'avait pas été vu dans les camps. Sa présence donnait aux troupes fugitives de la sécurité.

« Antonio, qui se distinguait dans la quadrille par son intrépidité joyeuse, et presque tous ses compagnons avec lui, coururent au village voisin chercher du bois, des peaux de bœuf, de la paille hachée pour dresser aux nouveaux venus un abri qui les protégeât contre la fraîcheur du soir. L'alcalde du canton revint avec eux pour adresser au membre de la junte suprême une longue harangue sur la convocation d'un congrès. Cette convocation devait n'être qu'une parade ridicule; et en effet, appelées pour le premier mars, ces prétendues cortès ne purent pas se rassembler. Mais l'annonce de leur session prochaine était accueillie ainsi qu'une victoire. Un nom, vide de sens pour la multitude, exaltait sa joie et son courage comme celui de quelque invincible talisman. Il y avait dans cette prétention de former une assemblée nationale au milieu de vos triomphes, quand la Péninsule entière était conquise, une certaine forfanterie qui satisfaisait l'orgueil national. Pendant ce temps, Matéa, délaissée sur la rive du torrent, voyait des respects unanimes rendus à l'heureuse mar-

quise et à celui qu'elle ne savait s'empêcher ni d'aimer ni de haïr. Les soldats, qui avaient escorté l'illustre couple, racontaient auprès d'elle comment le général s'était frayé un passage hors du vallon étroit où il était emprisonné. Durant ces récits, la Gitana, qui avait oublié un moment de persécuter sa prisonnière, alla interrompre le cours de ses pleurs. « Excellentissime afrancésada, dit-elle, votre ex-« cellence se souvient-elle de Salamanque? Dans ce temps-« là vous avez voulu m'enlever mon amant; moi, je veux « vous rapprocher du vôtre. » L'implacable Bohémienne entraîna devant Alonso la comtesse, qui cherchait à cacher sa tête dans ses mains. Mon frère, étonné, s'approcha d'elle. La marquise fut émue du désordre de ses vêtements et de ses traits. Tous deux lui donnèrent des soins qui suscitaient dans son cœur une honte nouvelle et un nouveau désespoir. Don Carlos ne lui épargna point les traits de son opiniâtre gaieté : il avait l'art de rire encore parmi ces ruines.

« Alonso promit à Matéa qu'elle serait libre dès que son arrière-garde pourrait communiquer avec les avant-postes français. Il ne pouvait songer à l'abandonner au milieu des populations. A l'instant où elle aurait été connue, elle serait tombée sans vie. Mon frère la faisait marcher entre la marquise et lui pour la défendre contre les menaces et les outrages. Salvadora se dédommageait en exaltant dans son langage à moitié oriental les grâces de Maria, en célébrant en style d'oracle le bonheur inconnu qui attendait don Alonso, et surtout en chantant à la louange du bien-aimé Fernand des romances qu'elle accompagnait de ses rires injurieux et de ses cris de joie sauvages.

« Nous entrâmes dans Mérida à la suite et presque sur les pas de l'armée espagnole. Il n'y avait pas dans l'antique cité une âme vivante. La population entière avait suivi la troupe ou s'était enfuie dans les montagnes. Je ne puis dire l'impression de vos officiers et de vos soldats. Hélas! comment dirai-je la mienne à l'aspect de ce désert? Les monuments dont la ville est remplie, ses ruines ro-

maines, son arc de triomphe de Trajan, son aqueduc immense, tous ces témoignages d'une grandeur séculaire rendaient plus saisissant cet air de sépulcre sans vie. Nous ne fîmes que passer. Les généraux voulaient atteindre la colonne espagnole et la détruire. Le large cours de Guadiana, que les insurgés avaient passé en faisant détruire tous les ponts derrière soi jusqu'aux murailles de Badajoz, nous firent obstacle. Pendant ce temps, don Carlos et Alonso montaient tranquillement par la ville de Zafra et l'antique alcazar des ducs de Médina-Cœli, les rampes escarpées de la Sierra-Moréna, nommée là la chaîne de Constantina. C'était la dernière barrière qui les séparait de l'Andalousie. Le cœur de Salvadora, celui de don Carlos, celui de la comtesse, celui de Maria, celui d'Antonio, battaient d'une même émotion. Cette magnifique Andalousie, qu'ils contemplaient du haut des pics de la Cordillère sourcilleuse, était leur berceau commun; la fortune les y ramenait au milieu d'un même orage : la contrée qu'ils traversaient, en redescendant le cours du Guadalquivir, appartenait maintenant à don Juan. Ce seigneur était un des trois ou quatre grands propriétaires entre lesquels se trouve partagée la vaste province d'Andalousie. Un royaume tout entier composait son immense fortune; mais ses villages étaient rares et pauvres, ses champs à moitié incultes. Don Carlos gémissait de penser au nombre de familles heureuses que pourrait faire la seule part des domaines de son père, où la charrue n'avait jamais passé; le jeune seigneur se désolait d'être destiné à cet opulent héritage sans avoir le droit de désarmer, en le partageant, la haine d'un frère. « Il est cruel, disait-il, de se voir attelé à ces « landes sans bornes sans pouvoir jeter bas une partie de « son fardeau ; on parle de serfs de la glèbe! c'est moi qui « le serai. »

III.

« Antonio était ivre de joie. On arrivait à son lieu natal.

On allait passer près du Cortijo, que Maria, aidée de don Carlos, avait restitué à son vieux père. La pensée de voir Alonso et Maria s'arrêter sous l'humble toit, l'idée du bonheur qu'aurait à la posséder le glorieux vieillard, l'orgueil de les mettre en présence du grand Enrique Enriquez, peut-être aussi déjà un secret contentement de faire entrer dans sa demeure la fille de son général, comme il disait, la ravissante petite Paquita, objet de tous ses soins, tout cela le mettait hors de lui. Ce fut du délire, quand, au détour d'une gorge profonde, au delà de précipices qui semblaient infranchissables, il fit voir à don Alonso, suspendu sur les abîmes, aux pieds d'un alcazar des Maures converti depuis les temps de saint Alphonse en monastère, une métairie, qui se détachait du monastère comme du village voisin, et, de sa situation extraordinaire au-dessus des gouffres béants, avait pris le nom de Cortijo de los Abysmos. Le village empruntait à l'alcazar un nom historique.

« C'était là, répétait l'Andaloux, que son père avait mis fin à une existence aventureuse et fixé sa vie auprès de la riche Angéla, alors jeune et belle. C'était là que leurs excellences don Carlos et la marquise avaient établi de nouveau l'heureuse vieillesse du célèbre Matador. Quel moment que celui où Enrique pourrait bénir les bienfaiteurs qui lui avaient rendu, après toutes ses traverses, du repos et de l'aisance!

« Don Alonso écoutait en proie à un trouble profond. Cette route était celle que ses parents exilés, l'année de la mort de Charles III, il y aurait vingt et un ans bientôt, avaient suivie pour arriver à leur résidence forcée de l'Estrémadure. Ces lieux étaient ceux où Maria avait pris naissance, ceux du moins où avait été présentée à sa jeune affection celle qu'il appelait sa sœur. Quoiqu'il fût bien enfant alors, ce site extraordinaire avait fait une si vive impression sur son esprit, que son cœur bondissait dans sa poitrine. L'alcazar et le torrent, le Cortijo même, se re-

présentaient à lui comme s'il les avait vus la veille. Il en était de même des moindres circonstances de cette journée solennelle. Il lui semblait qu'il reconnaîtrait l'ecclésiastique qui avait donné le baptême, le rude paysan qui avait servi de parrain, la place où sa main avait saisi avec une émotion étrange, sous l'empire d'une inquiétude inexplicable, cette croix que Maria aurait pu voir convulsivement agitée sur son cœur. Elle ne le voyait pas. Appuyée à son bras, et remarquant combien il écoutait, muet et pensif, les joyeux discours d'Antonio : « Mon ami, lui dit-elle, « n'as-tu pas entendu le nom de cet alcazar des Maures et « du village si bien groupé à l'entour? Ce nom ne réveille-t-il « en toi aucun souvenir? Ne sais-tu plus que là naquit la per- « sonne qui vint au monde avec la mission de te dévouer sa « vie, tant qu'une autre toi-même, vraiment bénie de Dieu, « ne sera pas venue réclamer le premier rang dans tes affec- « tions? » A ce moment, don Alonso regardait fixement Matéa troublée. Son œil semblait vouloir lui saisir au fond de l'âme ce secret qu'elle lui dérobait avec un soin si jaloux et si terrible. « Mon amie, répondit-il à Maria, toi seule peux « douter des sentiments qui m'occupent dans un tel lieu. « Interroge Matéa, ajouta-t-il d'une voix qui fit trembler « la comtesse, je suis bien sûr qu'elle te dira tout ce qui « remplit ma pensée! »

« On était arrivé au village. Les généraux firent faire halte. Ils avaient besoin de recueillir des renseignements sur la situation de l'armée impériale dans cette vaste Andalousie, déroulée tout entière à leurs regards. Antonio avait demandé que les chefs de l'armée prissent leurs quartiers de ce jour dans le Cortijo de los Abysmos, qui maintenant ne se montrait plus dans les détours de la montagne qu'à plus de deux lieues au delà du village. Cette promesse obtenue, il était parti en avant, pour disposer son père à la fortune qui l'attendait. Tous deux revinrent ensemble à la rencontre de leurs hôtes. Alonso tressaillit à sa vue. Le vieillard était impétueux et ferme encore. Sa haute taille

semblait s'être redressée pour faire honneur à ses hôtes. Son œil était plein de feu. On reconnaissait à tous ses mouvements agiles et fiers la profession de sa vie. Son langage, facile et noble comme celui de tous les hommes du peuple dans la Péninsule, annonçait cependant une ancienne habitude de conférer avec les grands, par la convenance et la simplicité des expressions de sa reconnaissance. Où le toréador se montra, ce fut à la manière dont il parlait de lui-même. Là il n'avait plus aucune modération et aucune retenue. Ces hôtes inattendus lui rappelant ses belles années, il ne croyait pouvoir mieux leur faire l'honneur de sa demeure qu'en se laissant aller à ce qu'il appelait lui-même ses souvenirs de gloire. Les aides de camp, la foule des officiers avaient soin de l'encourager, et, à l'exception d'Alonso, qui avait l'âme dévorée de soucis, tous les assistants jouissaient du récit naïf de ses exploits.

« Matéa écoutait, non moins agitée qu'Alonso. Cette rencontre dans un semblable lieu, la puissance redoutable de la Salvadora, tout lui paraissait un coup de la Providence pour instruire Alonso et Maria de leur destinée. Il y eut un moment où tout son sang se glaça dans ses veines. Enrique racontait que, longues années auparavant, il fuyait de Madrid, désespéré d'avoir succombé dans une course royale par le mauvais vouloir d'un saint qu'il avait négligé d'honorer, quand, au lever du jour, un inconnu arrêta sa tartane pour y déposer une corbeille dans laquelle pleurait une enfant. Les fureurs jalouses de sa femme éclatèrent. Par bonheur, des étrangers qui se trouvaient dans sa maison... A ce mot, la comtesse fut bouleversée, comme si le vieil Andaloux allait reconnaître dans son illustre bienfaitrice l'orpheline qu'il avait recueillie. Elle se jeta au travers du récit, en lui demandant quand il avait quitté l'arène. « Votre excellence, reprit-il avec un profond dédain, « me demande quand j'ai quitté l'arène où, la Vierge aidant, ce bras a fait mordre la poussière à cinq mille trois « cent quarante-six taureaux? Les historiens auraient dû

« apprendre à votre excellence, si elle n'avait pas oublié « tout ce que savent les vrais Espagnols, que j'ai disparu « de la scène peu de temps avant notre seigneur le roi don « Carlos, troisième de ce nom, dans le huitième mois de « l'an de grâce 1788. » — « Oh! ce n'est jamais par igno- « rance que pèche l'excellentissime comtesse, » s'écria de sa voix amère et l'œil en feu Salvadora exaspérée. « Elle sait « des choses qu'elle voudrait que le monde ignorât toujours, « et moi, dans ce pays de mes ancêtres, je lui annonce que « la lumière se fera malgré toutes ses embûches, et ce jour- « là la foudre l'écrasera. »

« Tout le monde se regardait sans comprendre. La bohémienne sortit en chantant, Bartolomé sourit. Les officiers l'imitèrent. Maria regardait avec compassion Matéa pâle et inanimée, sans soupçonner que l'image d'Alonso, apercevant un avenir où les titres de frère et de sœur ne marqueraient plus les bornes de sa tendresse, fut ce qui bourrelait son âme. Quiconque l'aurait vue aurait su quelle est cette révolte du cœur à la pensée de l'être qui nous est cher, heureux par un autre que nous. Et, pendant ce temps, Alonso était en proie à d'aussi vives perplexités. Il avait été près d'éclater, et maintenant il se demandait s'il ne devait pas à son père, à doña Léonor, à la marquise même, à sa confiante affection et à d'intimes rapports de tant d'années, de respecter le voile qu'il ne pouvait soulever sans l'exposer à une foule de déchirements douloureux. Lui-même, prêt à voir clair dans la destinée de Maria, à perdre ses droits aux sentiments qui faisaient son bonheur et son orgueil de toute la vie, s'arrêtait épouvanté.

« Un messager, qui arrivait par la route de Séville en toute hâte, vint arracher Matéa à ses terreurs et Alonso à ses angoisses. Il était envoyé par le duc d'Albuquerque, qui promettait de sauver par une marche audacieuse et rapide le refuge extrême de Cadix. Il apportait la nouvelle de l'arrivée triomphale du roi Joseph dans les murs de Séville. Lui-même avait vu la fuite de la junte centrale et l'entrée

solennelle de Pépé ; son récit portait l'empreinte de la terreur. Il ne fuyait que pour précéder cette colonne française, maîtresse du Guadalquivir, qui s'avançait pour se mettre en communication avec les divers corps de l'Estrémadure. Matéa, en écoutant, poussa un cri de joie. Enrique, furieux, leva sur la comtesse un coutelas. Il l'aurait immolée si Alonso n'eût détourné son bras. Tous les yeux restaient fixés sur elle avec l'expression de l'horreur et du mépris. Le général prit la parole, et dit aux officiers, aux religieux, à l'armée entière qui était accourue pour connaître la funeste nouvelle : « L'ennemi avance au cœur de « nos provinces les plus reculées ; la Corogne et Séville ont « vu ses drapeaux ; des mains espagnoles ont couronné de « fleurs son aigle ensanglantée. N'importe ! honte et mal- « heur aux traîtres ! l'Espagne sera sauvée. Nous allons « nous porter à marches forcées, fallût-il nous rapprocher « des bouches de la Guadiana, ou de celles du Guadalqui- « vir sur la seule cité de l'univers qui puisse résister à un « ennemi sans flotte, en attendant qu'il soit sans armée ! « Vous, Bartolomé, vous n'avez rien à faire avec nous ; « vous avez pris votre route vers l'Andalousie pour nous « amener les prisonniers que vous avez faits jusque dans « la cour de l'intrus. J'ai promis la liberté à la captive « qui fut Espagnole... qui ne l'est plus. Le gouverne- « ment du bien-aimé Fernand ne fait pas la guerre aux « femmes. Vous pouvez donc, dès ce moment, rentrer dans « votre carrière d'indépendance et de gloire ; j'entretien- « drai Sa Majesté la junte centrale de tout ce que vous avez « fait pour la patrie. »

« Don Carlos déclara que la junte avait provoqué tous les revers en s'obstinant à ne pas convoquer plus tôt les cortès. Les assistants répétèrent cette sentence ; et tous les hommes parlèrent des travaux d'un sénat législateur comme s'ils n'étaient pas fugitifs, vaincus, dispersés, prêts à voir échapper à leur domination la terre que foulaient leurs pas. Ils étaient unanimes, comme il arrive toujours, pour accu-

ser de leurs défaites et de leurs infortunes ceux qui avaient tenu en main le gouvernail. On souhaitait une régence plus dévouée aux intérêts publics; on demandait Palafox, la Romana, le comte de Montijo, Eguia, Castaños pour dictateur. On voulait qu'Alonso prît sur lui de dissoudre un gouvernement flétri, et de se mettre à la tête du nouveau.

Don Diègue, qui portait les armes bravement pour oublier ses chagrins autant que pour servir ses passions, et était toujours également embarrassé de son uniforme et de son épée, plaçait de temps en temps dans la discussion son refrain éternel : « Il n'est qu'un remède à tant de « maux! » Alonso le comprenait; et, relevant une de ses exclamations, il lui dit assez haut pour être entendu au loin : — « Je ne sais quelle chimère vous occupe, don « Diègue; vous rêvez la restauration de la maison impé- « riale qui a détruit toutes les libertés de nos aïeux, et « conduit de degrés en degrés la florissante monarchie « de Fernand et d'Isabelle à la décrépitude où elle était « tombée sous le règne impotent de Charles II. Mais appre- « nez que tout pacte est rompu entre la maison d'Autriche « et nous. Vaincue à Wagram et partout, elle se hâte d'ex- « pier son courage d'un jour; elle trempe dans les attentats « de Bayonne; elle consacre l'envahissement de nos pro- « vinces; vous savez le divorce de cet homme qui ne res- « pecte rien de ce qu'il y a de sacré parmi les hommes! « Hé bien, apprenez qu'une fille des héritiers de Charles- « Quint entre dans la couche du meurtrier des Condés et « du spoliateur de nos rois. » A ces mots, l'armée entière est consternée. Les yeux attachés vers le ciel, les Espagnols invoquent la reine des Anges, et semblent ne plus espérer sur la terre la réparation de cette nouvelle injure et de ce nouveau malheur. Bartolomé, qui conservait un ancien respect, comme tout l'Aragon, pour les princes du sang de Charles-Quint, se taisait. Don Diègue était frappé de la foudre. Les bandits, les soldats, les religieux, voyaient la main de la Providence appesantie sur leur tête; la cause

qu'ils avaient défendue leur paraissait abandonnée de Dieu et des hommes.

« Alonso reprit la parole : « L'univers nous trahit, ou « plutôt se trahit lui-même; car nous défendons tout ce « qu'il y a de droits sur la terre, ceux des rois comme « ceux des peuples. La Russie déclare à son de trompe « *qu'elle fait cause commune, pour la paix comme pour la* « *guerre,* avec notre oppresseur; *qu'elle ne siégerait pas* « *dans un congrès européen, si les députés des insurgés* « *espagnols y prenaient place.* Les princes de l'Allemagne « et les peuples de l'Italie ont passé sous le joug de notre « ennemi. Je ne sais quels bruits parlent d'une couronne « du Nord qui tomberait bientôt sur le front d'un soldat « français; et l'Angleterre, notre unique alliée, pense à « rappeler ses soldats... — Nous ne les regretterons pas! « interrompit don Carlos; ils ne savent que piller pour « vivre, dévaster pour s'enrichir, incendier pour se mettre « en sûreté. S'ils entrent par hasard dans un village de « vive force, ils le livrent systématiquement à la furie de « la soldatesque, comme on fait chez des ennemis d'une « ville prise d'assaut, disant que ces satisfactions sont une « dette du général envers ceux qu'il commande. Ces mau- « dits de Dieu continuent ainsi Trafalgar. Ils travaillent « à nous dévaster et non à nous défendre. Deux fois, en « deux ans de guerre, ils se sont ébranlés, et ce fut tou- « jours pour reprendre aussitôt le chemin de leurs navires; « ou si, à Talavera, ils se sont avancés, soutenus par « notre héroïque armée, jusqu'en vue de l'ennemi, vous « les avez vus, la bataille gagnée, gagnée par nos fiers « soldats comme aucune ne l'a été dans l'univers, se mettre « en retraite le lendemain devant Pépé et ses cent mille « hommes qui fuyaient à toutes jambes, spectacle bur- « lesque et ridicule comme une scène de saynète, s'il « n'était abominable. Ils ne se sont arrêtés que quand ils « ont revu le Portugal et leurs vaisseaux. A Ocaña, honte « éternelle, quand nous avancions sur l'intrus, avec une

« armée magnifique, à dix lieues de Madrid, prêts à re
« commencer les merveilles de Baylen, à rejeter une se
« conde fois les assassins du 2 mai loin de la capitale e
« jusqu'au delà des Pyrénées, ils sont restés immobiles
« Ils n'ont pas même occupé les corps qui étaient le plu
« près d'eux. Ils ont eu peur de notre victoire. Ils crai
« gnent les grandeurs de l'Espagne régénérée plus qu
« celles de la France! — N'importe! reprit Alonso; de
« meurés seuls contre tous, nous combattrons, nous triom
« pherons encore. On atteindra nos villes, nos champs
« nos hameaux. On n'atteindra pas nos âmes espagnoles
« que Dieu a trempées pour résister au glaive des tyrans
« Nous protesterons, par le sacrifice de tout ce qui nou
« est cher, contre cette insulte que les hommes font à l
« Providence, lorsqu'ils consacrent l'alliance de l'injustic
« et de la force. Si nous prétendions agrandir nos fron
« tières, tout fils que nous sommes des conquérants d
« l'Amérique, nous pourrions succomber. Mais nous n
« voulons qu'être libres... Nous le serons; et, s'il arri
« vait que la victoire nous restât infidèle, nous somme
« toujours sûrs d'une chose, c'est de pouvoir mourir. »

« Les troupes de ligne, les brigands, les habitants d village voisin, formaient un vaste cercle autour de leu impétueux chef. Un silence religieux avait accompagné se paroles; le silence les suivit : seulement tous ces hommes au visage mâle et sinistre, répétèrent : — « C'est de pou « voir mourir! » — Ce mot vola de bouche en bouche et d colline en colline. Maria distribua des rubans rouges; tou se pressaient pour les recevoir de sa main. Les villageoi demandaient à prendre les armes : Alonso congédia la plu part. « Il ne suffit pas, leur dit-il, de manier le fusil « l'épée; il ne faut pas non plus négliger la charrue. Dan « le temps des semailles et des récoltes, habitez vos de « meures; vous en sortirez ensuite pour courir le pays « main armée, sous des capitaines intrépides qui s'in « quiètent peu de vaincre, ne rougissent pas de fuir, mai

« savent bien combattre, bien détruire l'ennemi. Il ne « s'agit pas de rejeter les agresseurs au delà des monts « par des manœuvres et des batailles; il faut que la terre « de France se lasse de produire des soldats avant que vos « bras se lassent de les exterminer. Allez, c'est une tâche que « vos guérillas sauront remplir. La terre que nous pressons « verra naître partout de dignes chefs, de dignes soldats. Vous « êtes les descendants des Pizarre et des Hernan Cortez. La « patrie des héros qui ont conquis tout un monde saura bien « se reconquérir elle-même. Et votre Dieu est celui de Pé- « lage, celui de la Croix du Sud. Il combat pour vous. »

« Une longue acclamation suivit cette harangue. Mais de tristes échos y répondirent. Nous avions fait une marche rapide. Nous avancions. De toutes parts erraient échevelées des femmes qui fuyaient devant nous, accompagnées de leurs enfants, de leurs troupeaux, du curé de leurs paroisses, armées de fusils, de pieux, d'instruments de labourage; elles venaient d'abandonner leurs demeures aux soldats français, et tandis que les hommes, épars sur les montagnes, préparaient des embûches à vos légions, elles cherchaient pour leurs familles et leurs provisions un abri qui pût les dérober aux regards de l'ennemi. Ces troupes fugitives, parties de tous les points de l'horizon, apprenaient avec terreur, par leur rencontre, que les impériaux se présentaient dans des directions opposées, et qu'il n'y avait plus à chercher de refuge. La route de Séville était coupée; le corps avec lequel je marchais, maître de la route de Badajoz, descendait des cimes de la Sierra-Moréna. Pressé entre deux attaques, Alonso n'apercevait pour son armée que l'alternative de capituler ou de mourir.

IV.

« Je le vis se préparer au combat dans une position désespérée; tremblant pour la comtesse, pour mon frère, pour Maria, je voulus me rendre en parlementaire dans le camp de mes concitoyens, afin de les arracher aux inspi-

rations d'un fanatisme déplorable. A mon aspect, l'armée poussa des cris d'horreur et de vengeance. Je fus contraint de m'arrêter; Alonso lui-même n'aurait pu échapper aux soupçons et à la furie de ses soldats si j'eusse pénétré jusqu'à lui. Ce fut de loin que, montrant aux factieux la dynastie impériale affermie sur tous ses trônes par des alliances de famille avec une maison longtemps révérée parmi nous, le roi Joseph maître de Grenade et de Malaga comme du cours entier du Guadalquivir, la Péninsule partout soumise, la junte centrale obligée de chercher, au-delà de l'Océan, au Mexique, comme avait voulu Godoy, un asile où elle pût reposer sa tête proscrite, toutes les armées enfin vaincues et dispersées, j'invitai les insurgents à ne pas prolonger, par une lutte sans espoir et sans but, le deuil de notre commune patrie.

« L'armée frémit de rage; les femmes, la Bohémienne à leur tête, couraient dans les rangs, en reprochant à leurs frères, à leurs fils, de n'avoir pas du sang espagnol dans les veines, puisque tout le mien n'avait pas coulé. Saisissant le fusil du garde wallone, elles l'ajustaient sur moi d'une main qui tremblait de fureur; toutes demandaient à grands cris le signal; et, sans comprendre ni les manœuvres, ni les périls, elles pleuraient d'indignation en ne voyant pas satisfaire aussitôt leur soif de carnage. Cette exaltation des femmes était une des forces les plus redoutables qui fût opposée à la dynastie impériale : quel homme ose fléchir quand sa femme et sa sœur marchent devant lui?

« Tandis qu'Alonso, calme au milieu de la commune effervescence, se disposait à recevoir, peut-être à prévenir le choc des Français, j'élève la voix pour tenter un dernier effort. « C'est assez, s'écrie-t-il d'une voix tonnante, vous « qui fûtes mon frère, qui avez cessé de l'être en cessant « d'être Espagnol, fuyez... Le moment est venu de com- « battre. Vous, compagnons, en avant! songez que notre « cause est celle de la justice, celle de l'honneur! Dieu et « les femmes sont avec nous. Les femmes ont juré haine

« et mépris à quiconque n'aurait pas pour devise : *Fer-* « *dinand, patrie et vengeance.* » Les insurgents répètent le cri de guerre ; le général dit une seconde fois : « Espagnols, en avant ! » A ce mot, la multitude confuse, qui m'accablait de ses outrages, ouvre ses rangs, et l'armée parait en ordre de bataille. Les trompettes, les cris des femmes, les exhortations des religieux, accompagnent cette marche qui ressemble au cours d'un torrent indomptable, et on entend au loin, le long des montagnes, à travers les ombres du soir, la cornemuse du pasteur qui ramène ses troupeaux prolonger comme un écho fidèle, peut-être comme un signal menaçant, le bruit précurseur du combat.

« Alonso, en marchant devant lui à la faveur des ombres, avait espéré surprendre les Français, et tromper sur leurs forces les deux armées. Rompus au premier choc, les Espagnols lâchèrent pied presque sans coup férir, et tandis que Bartolomé, don Carlos, tous les chefs, lui-même, cherchaient à les arrêter, que les villageoises insultaient leur lâcheté tout en fuyant devant eux, le Cortijo tomba, comme le hameau, aux mains des Français. Matéa frémit de joie en voyant vos soldats autour d'elle. Au prix de mille périls, elle se sentait rendue à la protection de vos baïonnettes et au spectacle de vos victoires. Mais un ennemi plus terrible que les factieux en désordre, força les Français de s'arrêter, entraînant la comtesse avec eux. Le *justicier*, suivant sa coutume, avait livré aux flammes, dans sa retraite précipitée, le bourg qu'il ne pouvait plus défendre. L'incendie embrasait tout, même le couvent, et une fumée ardente s'élevait comme un immense nuage de sang et de feu entre les deux armées. On entendait les cris des généraux espagnols, qui se perdaient en efforts pour reporter leurs troupes en avant et sauver les saintes filles prêtes à périr. Vos soldats, pendant ce temps, envoyaient la mort au hasard dans les rangs confondus des insurgés. Puis, tout à coup la fumée se dissipe : les flammes, élancées au-dessus du vaste édifice qu'elles dévorent, montent avec un bruit déchirant

vers le ciel qui réfléchit leurs sinistres clartés. Les troupes des deux nations s'arrêtent autour de ce vaste foyer, saisies d'une égale horreur. Au-dessus du village qui n'était déjà plus, le monastère, surmonté lui-même des feux qui le ravagent, semblait une noire citadelle debout encore, mais s'écroulant par degrés avec de lugubres retentissements. On voyait les religieuses, que la fureur des hommes est venue troubler dans leur retraite sacrée, accourir, les mains jointes, aux fenêtres du cloître; des grilles de fer les empêchaient de se précipiter hors du monceau de ruines embrasées. A cet aspect, Alonso, les deux autres chefs, l'armée entière s'élançent. Au balcon de la tour principale on distinguait deux femmes s'apprêtant pour mourir : la marquise semblait déjà en possession du ciel. La Salvadora s'était jetée à ses pieds et embrassait ses genoux. Matéa, que je venais de rejoindre, me faisait contempler avec épouvante ce spectacle. Le général français, désespéré, a fait incliner les armes de ses troupes; il veut que l'ennemi ait le temps de sauver les victimes. Mais ce n'est pas assez pour vos soldats : eux aussi courent où les appelle un nouveau péril. Je m'étais précipité sur leurs traces. Je fais de vains efforts pour franchir les décombres des métairies, les restes de moissons enflammées qui me séparent de l'Alcazar. Le couvent s'affaisse consumé; le fracas de sa chute nous remplit d'horreur. Il n'y a plus de flammes; les ténèbres reprennent leur empire. Au milieu de cette scène d'épouvante et de mort, règne un profond silence. Les clairons l'interrompent bientôt, ils rappellent tristement les soldats autour de leurs enseignes. Quand le jour vint, les Espagnols avaient disparu : il ne restait plus que les ruines.

V.

« Nous reprîmes la route de Séville; je suivais vos soldats comme un captif enchaîné à leur succès. En retrouvant Matéa, avant cette catastrophe épouvantable, l'impression avait été pour moi douce et vive. Mais mon cœur ne ren-

contrait plus partout que d'effrayantes images. Il trouvait à peine des charmes dans la tendresse de la comtesse. Qui m'eût dit que je reverrais mon amie sans être plus heureux de sa présence? Qui m'eût dit que je verrais le roi accomplir de brillantes et magnifiques conquêtes, sans que mon amour pour mon pays éveillât une joie dans mon âme? Nous descendions, sans combats, les rives enchantées du Guadalquivir. J'embrassais du regard ces contrées qu'ont tour à tour illustrées les Carthaginois, les Romains, les Maures, et qu'il était réservé aux Vandales de nommer. L'Andalousie, riche de tous les présents du ciel, couverte de monuments et de souvenirs, après avoir donné aux fils de Sidon et de Carthage l'argent et l'or; à la gloire de Rome les immortels écrits de Lucain et de Sénèque; au monde le règne des Trajan, des Adrien, des Théodose; à la haute civilisation des Arabes un climat qui semble propre à faire éclore le génie des hommes comme les dons de la nature; la riche et belle Andalousie, dont un printemps précoce développait la magnificence, en se déroulant devant moi, ne ranimait pas mon imagination flétrie. Il me souvient du trouble que je ressentis quand, près d'arriver à Séville, dans un lieu obscur aujourd'hui, qu'on appelle Santi-Ponce, et qui n'est qu'une ruine composée de ruines, je me sentis sur le sol de l'antique Italica. Cette poussière que je foulais avait vu naître Trajan, le plus grand des maîtres du monde, le type immortel que la flatterie proposait à Napoléon et qu'il aurait pu atteindre, qu'il aurait dû dépasser! Ces monuments, dont les vestiges étaient partout épars, avaient vu sa grandeur. Le monde chrétien était venu plus tard tirer de cette poussière féconde des gloires chevaleresques plus appropriées à l'esprit moderne. Le berceau des Guzman, la tombe de Guzman le brave, que je contemplais, saisissaient mon âme et n'y portaient que le trouble et la crainte. Pourquoi n'avais-je autour de moi, quand je voulais saluer ces héros avec respect, que des soldats de tous les climats qui ne savaient pas le nom de nos guerriers!

« Je rejoignis le roi. Je l'accompagnai. Seul, dans son cortége, je voyais sans émotion l'aigle française planer triomphante aux lieux où l'aigle de Tyr s'était assise il y a trois mille ans, où régna cinq cents ans l'aigle romaine, et partout je me disais que ces contrées, sur lesquelles un gouvernement déplorable avait eu plus d'empire encore pour détruire que leur soleil pour féconder, devait recevoir du nouveau règne cette impulsion généreuse qui aurait ramené les beaux jours des Arabes. On aurait vu enfin, sous la loi chrétienne, ces royaumes briller de l'éclat dont ils resplendirent sous la loi de Mahomet. La population semblait comprendre ces grandes destinées. Les habitants des campagnes, les curés à leur tête, accouraient aux baise mains de Joseph : les *maestranzas*, associations chevaleresques que forme la noblesse des villes, se pressaient autour de son char et se disputaient l'honneur de le garder. Andujar, Jaen, Cordoue, Grenade, dressaient sur ses pas des arcs de triomphe, et les jeunes filles semaient de fleurs le sol que foulaient ses pas.

« C'est ainsi que nous arrivâmes, des magnificences de Séville aux bords du Santi-Pétri, sur les hauteurs de Chiclana, dans ce riant séjour où les riches Gaditans viennent se délasser de leurs travaux parmi des jardins qui dominent le plus beau spectacle de la terre. A droite, s'étendent les rivages fleuris de la Bétique ; à gauche, nos grands établissements militaires ; en face, le long banc de sable qu'on appelle l'île de Léon ; plus loin, la cité magnifique assise à son extrémité, et la vaste baie, qui prolonge entre l'île et le continent ses contours inégaux. Une faute militaire, en laissant arriver le duc d'Albuquerque sur le Santi-Pétri, avant vos premiers postes, avait conservé ce dernier refuge à l'insurrection.

« Le roi parcourut la côte : il établit son quartier général au port Sainte-Marie, à l'embouchure du Guadalète ; sur les deux rives de la baie flottaient les enseignes des deux armées. Matéa contemplait tristement les lieux où

s'étaient écoulées ses jeunes années. Elle me montrait la place où, déjà grande d'Espagne, déjà veuve, elle avait couronné Alonso au nom de Cadix tout entière. Son cœur s'ouvrait à de brûlantes larmes en pensant à sa Fernanda, à son père qui étaient là et dont la séparaient tant de barrières. Elle nommait à Joseph les tours, les promenades, les clochers. La demeure de son père s'élevait à ses regards derrière l'Alameda, et elle cherchait sa fille dans la foule qui couvrait le toit italien de sa maison. Là, porteraient les premières atteintes de notre artillerie; là, les Français enverraient la dévastation et la mort... Elle ne se consolait de ces tristes images qu'en voyant constamment devant nous les débris de la faction anglaise et avec eux ces cortès, cette constitution tant promise, que des moines et des marchands prétendaient opposer à la loi fondamentale de Bayonne.

« Ainsi les rebelles étaient réduits à la défense d'un rocher que leur disputaient les vagues de l'Océan ; ils seraient bientôt forcés de fuir sur une terre étrangère, et ce camp étroit, ou plutôt cette prison, ne suffisait pas à contenir tout ce qui y était renfermé de discordes. La junte centrale venait de succomber sous l'effort de factions ennemies. Le roi voulut encore tenter la voie des négociations; ses messages restèrent sans réponses, ou n'obtinrent que des refus hautains. Tout espoir de ramener Cadix se trouva perdu; mais cette obstination insensée n'altérait pas le caractère de nos succès : Valence, Badajoz, Alicante, étaient les seuls points de l'Espagne qui ne fussent point pliés aux lois de la nouvelle dynastie. La résistance paraissait épuisée. Les dépêches interceptées des généraux anglais nous apprenaient qu'ils croyaient la lutte finie, et tournaient leurs regards vers l'Océan. Les hautes classes de la société respiraient; comment n'auraient-elles pas été heureuses de toucher au terme de l'anarchie, du despotisme et de la guerre?

« La cour marchait grossie de seigneurs qui jusque-là ne nous avaient pas rejoints encore. Des membres de la gran-

desse, devenus, par leur défection aux jours de nos revers, indignes de la clémence royale, fuyaient jusqu'aux Canaries, pour y cacher leurs terreurs. Les corps illustres de l'État apportaient leurs serments. La junte suprême passait pour avoir eu elle-même des défaillances; ses membres avaient été couverts d'insultes par la multitude qui leur reprochait ses revers, et les désignait à ses poignards.

« Ce fut alors, quand des jours prospères se levaient pour la monarchie espagnole, quand la dynastie impériale étendait manifestement ses rameaux sur le trône de Philippe II, ce fut alors que l'ennemi le plus redoutable nous dénonça des hostilités inattendues : cet ennemi était Napoléon. Son ambition folle enviait à Joseph la Péninsule assujettie. Il se prit à traiter son frère en roi étranger, et l'Espagne en province conquise.

« Tout à coup un décret partagea le royaume en gouvernements militaires, et livra nos provinces à la verge des généraux français, nos finances à la déprédation, nos citoyens à l'autorité des armes, lorsqu'ils attendaient l'autorité des lois. Les quatre provinces de l'Èbre, auxquelles se joignirent bientôt le royaume de Léon et la Nouvelle-Castille, pour lesquelles il n'y avait même pas l'excuse de confiner à ses frontières, furent en fait réunies à l'empire. Le principe de l'intégrité de la monarchie espagnole, les promesses de Bayonne, le serment de Joseph et le sien étaient renversés. C'est ainsi qu'il venait de reprendre à son frère Louis la rive gauche du Wa, un tiers de cette étroite Hollande; qu'il reprend, peu de de jours après, à son frère Jérôme une moitié du Hanovre qu'il venait de lui donner. Cette nature sans frein et sans repos n'avait et ne laissait aux autres ni paix ni trêve. La guerre consistait pour lui à démembrer les royaumes de ses ennemis; la paix, ceux de ses alliés, de ses clients, de ses frères, de ses créatures. Joseph comprit qu'il n'avait été que l'instrument d'une trahison nouvelle : il avait servi à tromper une grande nation par des promesses d'indépendance et de liberté. Maintenant

que les peuples étaient désarmés, Napoléon voulait les soumettre directement à son épée; un monarque indépendant lui portait ombrage, et, pour habituer le roi par degrés à descendre du trône, il prétendait que la barrière de l'Èbre et du Douro fût substituée à celle des Pyrénées. Deux ministres du roi furent envoyés pour notifier la noble déclaration du souverain, qu'il abdiquerait plutôt que de souscrire à des actes honteux, à des plans perfides. Il écrivit plus d'une fois au maître du monde cette résolution. Moi-même je la portai aux Tuileries. Plusieurs dépêches, interceptées par les bandes armées, excitèrent à Cadix et à Londres des cris de surprise et de joie. La famille impériale n'a pas de plus beau titre de gloire. Le nombre n'est pas grand des rois qui savent préférer une abdication à des parjures et à des lâchetés. Joseph n'eut qu'un tort, ce fut de menacer de cette résolution et de ne l'accomplir jamais.

« Dès lors, ranimée par l'indignation publique, la guerre embrasa la Péninsule au moment où ses feux venaient d'expirer de toutes parts. Vous montrerai-je notre malheureuse Espagne couverte de quadrilles qui l'ensanglantent et la désolent : dévastée à la fois par ses enfants, ses ennemis d'outre-mer et ses alliés d'au delà des Pyrénées ; l'insurrection, semant partout des maximes subversives pour combattre les droits de Joseph, ou fouillant dans les ténèbres du contrat social pour évoquer le fantôme de la souveraineté populaire; les deux gouvernements qui essaient en vain de dompter l'anarchie universelle, et ne peuvent maîtriser leurs discordes domestiques; à Cadix, des hommes sans mission et sans mandat, usurpant le titre de cortès, pour constituer, sous le feu de vos batteries, sur un rocher lointain, un empire qui n'est plus, se disputant entre eux les rênes d'une monarchie dissoute, prescrivant obéissance aux juntes que la licence avait créées, et forcés d'obéir à la multitude qu'eux-mêmes soulèvent; à Madrid, un roi sans trésor, sans État, sans armée, quand son nom règne depuis les Pyrénées jusqu'au pied du rocher de Gibraltar, un roi que

les lieutenants de son frère insultent et dépouillent, un roi obligé de défendre sa couronne contre les peuples qu'il doit gouverner et contre le potentat qui lui a imposé la loi de les régir ; par-dessus tout cela, enfin, l'Anglais, assis sur les ruines de trois empires, jouissant du spectacle de l'Espagne détruite, de la France compromise, de la monarchie portugaise assujettie et bientôt abattue, de tout un monde arraché par degrés à la métropole... Et plus loin Napoléon, laissant brûler pendant deux ans ce volcan qu'il a ouvert, pour aller chercher au fond du nord d'autres abîmes. Voilà les principaux traits du tableau que je pourrais tracer. Mais il ne m'appartient pas de remplir un cadre et si triste et si grand. Je m'arrête : ma voix s'épuise. Adieu. Si vous errez encore dans ces montagnes, et que vous preniez intérêt à la suite de mes aventures, j'essayerai une autre fois d'achever mon douloureux récit. »

LIVRE VINGT-TROISIÈME

RENCONTRE ET RÉCIT D'UN MILICIEN

CONVOCATION DES CORTÈS.

> Des hommes qui osent prendre sur eux la tâche de gouverner un peuple resté sans roi, sans guide, et de le faire entrer dans le régime des lois, ces hommes vertueux ne semblent pas seulement animés de l'esprit de Dieu; ils remplissent le rôle de la Divinité sur la terre : car des populations désordonnées restent, grâce à eux, un corps de nation ; de là résulte la légitimité de leur pouvoir.
>
> SAINT THOMAS de Reg., *Princip.* l. III, c. 5.

Rencontre d'un *caque-au-lait* sur la route d'Ustaritz. Caque-au-laitière de la reine Hortense. — Portrait du voyageur qu'elle conduit en ce moment : milicien de Madrid et grand d'Espagne. — Don Carlos se fait connaître. Il reprend l'histoire de don Alonso. — Belle manœuvre du duc d'Albuquerque. Entrée de son armée dans Cadix. Réunion de la junte centrale. Dissolution. Régence. — Alonso l'un des régents. Marche de son corps sur le comté de Niébla. Couvent historique de Palos. — Aspect de l'île de Cadix. Divisions entre la régence et la junte de Cadix. Affaires d'Amérique. Fautes. Insurrection des royaumes d'outre-mer. Intervention de l'Angleterre. — Siége de Cadix. Etat des partis. Entrée de la régence dans Cadix. — Ovation de Maria. — Décrets pour la réunion des cortès. Mode de convocation. Cardinal Quevedo. — Nouvelle des soumissions de Valençay. — Inclination des apostoliques à porter au trône la maison de Bragance. Attachement des libéraux à la maison de Bourbon et à don Fernand. — Elections. Députés américains. Composition de l'assemblée. — Ouverture des cortès. Premier décret. Discours d'Argüellès. Grand spectacle.

I.

Lorsque l'anachorète cessa de parler, le soleil n'était pas encore arrivé à la moitié de sa course. Je quittai l'ermitage, et descendant au hasard du sommet de l'Atzulaï, je me trouvai bientôt dans les plaines montueuses et boisées qu'arrosent la Nive et l'Adour. Le destin d'Alonso et de Maria, celui de Pablo, ces étranges vicissitudes qui lient si diversement aux destinées publiques, les existences pri-

vées, avec toutes les chances et toutes les opinions dont elles se composent, remplissaient ma pensée. Je ne m'aperçus qu'auprès des environs de la petite ville d'Ustaritz, de tout le chemin que je venais de parcourir; il me fallut revenir sur mes pas pour gagner l'hôtellerie de madame Hiriart. Sur la route, je ne tardai pas à être dépassé par un *caque-au-lait*, simple, mais rapide équipage, presque le seul qui se rencontre dans ces montagnes. C'est le plus habituel aux voyageurs qui visitent Bayonne, Biaritz, Saint-Jean-de-Luz, Aïnhoa, Béhobie. Louis XIV le vit avec surprise au milieu de ses grandeurs. Napoléon l'a retrouvé, et, selon toute apparence, les générations le verront longtemps encore.

On nomme caque-au-lait un assemblage de deux siéges ou plutôt de deux paniers que porte lestement un cheval efflanqué. L'un des siéges est destiné au conducteur, l'autre au curieux qu'il promène. Tous deux sont assis côte à côte, les jambes battantes, faisant face à la route et se faisant équilibre l'un à l'autre : car une simple sangle les préserve seule de la bascule toujours imminente; ce qui les oblige à ne monter et ne descendre qu'ensemble, à veiller constamment sur leurs mouvements, quelquefois même à compenser par du lest les inégalités de poids trop marquées. Ce dernier soin est souvent nécessaire; car ce sont d'ordinaire les Béarnaises, avec leur fine taille, leur élégant costume, leurs yeux vifs et tendres, leur parler gracieux, qui font le service de guides; elles ont soin de charmer les loisirs du trajet par une conversation piquante où se montre un habile mélange de vivacité méridionale et de sage réserve. La coquetterie n'est nulle part plus ingénieuse. Elle sait provoquer, elle sait arrêter à propos. Il est vrai qu'elle est très-rassurée par son périlleux théâtre et très-exercée; car la profession est très-active. Un grand nombre sont en station à chacune des portes de Bayonne; vous les voyez se presser autour des passants et disputer, avec un rare feu de paroles vibrantes, la con-

quête de quiconque se dirige vers la Roche des deux Amants, les falaises de Biaritz ou les riants aspects des montagnes. C'est une des scènes les plus originales d'un voyage du Midi.

La très-jolie caque-au-laitière qui venait de passer devant moi, si remarquable qu'elle fût en effet par sa bonne grâce et par sa beauté, me frappa beaucoup moins que l'étranger qu'elle conduisait. Elle n'avait pas eu besoin de prendre quelque lourde pierre à son aide pour assurer l'égalité des fardeaux. Son compagnon était d'une petitesse singulière, et son costume était encore plus étrange que sa personne. Un sabre énorme, qu'il laissait pendre jusqu'à terre, semblait être là pour empêcher sa conductrice d'emporter sur lui la balance. Un immense chapeau militaire, que décorait une énorme cocarde rouge, rendait plus sensible sa mince stature. Il joignait à tout cela d'épaisses moustaches, un regard plein de feu, des traits nobles et fins, une contenance hautaine. Son manteau m'avait laissé voir des épaulettes de grenadier attachées à un habit que j'aurais pu prendre pour celui de la garde nationale de Paris, si le jaune de Castille n'y eût tenu toute la place que le blanc occupe dans l'uniforme français.

Une montagne escarpée obligea l'inconnu à laisser ralentir le pas de sa monture; il se dédommagea des ennuis du retard en faisant effort pour parvenir à presser la taille de sa belle caque-au-laitière; elle prit aussitôt l'air sévère, et je distinguai très-bien un geste qui voulait dire : « Prenez « garde, avec vos mouvements brusques, nous allons « verser. »

Je les dépassai à mon tour. La Béarnaise m'adressa le salut accoutumé; l'étranger se mit de moitié dans cette politesse, et j'entrevis sur sa poitrine nombre de plaques et de cordons; dans ce musée, se rencontrait suspendu en sautoir le bélier d'or de l'ordre illustre de la Toison. Les insignes de la grandeur et un habit de simple soldat, un cigare, un caque-au-lait; l'air noble et des façons fami-

lières, il en fallait moins pour m'inspirer une curiosité croissante. Je ne sais si l'Espagnol devina mes impressions : après avoir pris pour me l'offrir une *pajita* de la Havane dans un sac de cuir attaché à la poignée de son cimeterre, il dit négligemment à la Béarnaise : « Votre « caque-au-lait peut aller de pair avec les carrosses de la « cour, puisqu'il porte des grands d'Espagne. — Il a bien « porté des reines! répondit-elle fièrement. — Oh! des « reines tout de bon... ou de comédie? — Tout de bon! car « elle était bonne et charmante autant que tête couronnée « ait jamais pu l'être! » Et la Béarnaise se mit à raconter les voyages d'une princesse de l'Empire qui avait parcouru avec elle, plusieurs années auparavant, les magnifiques rivages de Biaritz. La main royale avait suspendu à son cou une chaîne que sa coquetterie et sa reconnaissance montraient avec un égal plaisir.

Il faut dire qu'alors on ne pouvait errer au milieu des Pyrénées sans retrouver partout ce souvenir : les montagnards, hommes simples, qui ne louent les grands personnages que lorsqu'ils ne les ont plus parmi eux, rendaient à la belle étrangère le tribut d'admiration qu'elle payait à leur contrée. Il y a dans le cœur des hommes un faible honorable pour les fortunes tombées. Ce prestige, dans un pareil lieu, ne pouvait s'attacher à l'hôte terrible du château de Marrac ; il s'appliquait mieux à la reine Hortense. S'exprimant à leur insu comme on le fait dans les cours, ils vantaient sa bonté, sa grâce charmante, et, plus que tout, cette simplicité, cette bienveillance persuasive qui faisaient aimer le rang suprême.

L'Espagnol profita de l'attention que je donnais à ces récits pour essayer de me lier à l'entretien. La brièveté de mes réponses, loin de décourager son empressement, servait probablement à l'accroître. Sa conversation paraissait n'être qu'un insouciant badinage; c'est en mêlant à ses questions de perpétuelles saillies, qu'il finit par me demander combien de lieues le séparaient encore d'Aïnhoa, si je connaissais le pays, depuis quand je voyageais dans

le canton. « Je viens, ajouta-t-il, en gardant, comme vous « voyez, l'incognito, visiter un galérien de mes amis dont « j'ai appris, ce matin, le séjour sur une crête des Py- « rénées. »

Ce mot, en me rappelant le Basque d'Urdax et d'Aïnhoa, le fugitif des galères, me fit pousser une exclamation : « Quoi! vous connaîtriez?... interrompit-il; Démonio! « vous connaissez... » Et, ce disant, il s'élance pour venir à moi et me serrer les mains avec effusion. Mais un cri aigu s'est fait entendre. Nous regardons en même temps, et nous voyons la caque-au-laitière roulée dans la poussière. Les paniers avaient tourné; la sangle s'était rompue, et le cheval, affranchi de son fardeau, avait pris sa course pour regagner seul sa demeure. La pauvre Béarnaise, à peine relevée, et tout en réparant les ravages de sa toilette, priait à grands cris des pâtres, qu'on apercevait dans la vallée, d'arrêter son destrier fugitif. Elle était désespérée. L'Espagnol rit d'abord de la désolation de sa compagne de voyage. Bientôt il en fut touché. Il prit des moyens assurés de la consoler, crut les compléter en annonçant la prétention de l'embrasser, fut détrompé par un des plus fiers regards de femme offensée qu'il eût probablement rencontrés de sa vie, et dit : « Je suis charmé de l'accident. « J'achèverai à pied ma route. Vous ne me refuserez pas « votre compagnie, » ajouta-t-il. En même temps il saisit mon bras et m'entraîne : « Vous êtes Français, reprit-il, « moi Espagnol; tous deux gens d'honneur et de franchise: « nous serons bientôt les meilleurs amis du monde. » Et comme je n'entrais pas assez vivement dans cette brusque intimité, il ajouta : « Don Carlos, duc de vingt endroits et « comte de quarante, est ainsi fait. Il ne connaît pas les « façons : pour lui, la *franquezu* avant tout. Vous êtes « jeune, je ne suis pas très-vieux; vous êtes Basque, sans « doute, ou Gascon, ce qui est même chose; moi, Castillan « de race, Andaloux de naissance, chambellan par état, « soldat et général par devoir, progressiste et, comme on

« dit maintenant, *exaltado* par principe, milicien pour mes « plaisirs, et grand d'Espagne pour mes péchés. Nous « sommes tous deux citoyens de gouvernements libéraux; « vous sujet de la Charte de Louis XVIII, du sage chef de « tous nos Bourbons; moi, de la Constitution de Cadix, si « heureusement rétablie, au 9 mars dernier, par le bien- « aimé Fernand (un peu à son corps et à son cœur défen- « dant, entre nous deux)! Vous voyez que nous nous con- « venons. Pour moi, du moins, c'est chose faite; s'il y a « réciprocité, nous voilà liés pour la vie. »

Je ne savais pas encore que les Espagnols, toujours extrêmes dans leurs formes, ont un abord qui déconcerte, tantôt par une gravité altière, tantôt par une subite familiarité. Ils passent, dans leurs relations, de la méfiance qui blesse à l'abandon qui étonne. Je regardais avec quelque surprise le fils de don Juan, en m'applaudissant de la fortune qui me mettait en présence du loyal ami d'Alonso et de Maria : « Vous me regardez, me dit-il, d'un œil cu- « rieux. Je ne m'en étonne pas. Il vous arrive, monsieur « le Basque, ce que j'ai vu partout dans mes voyages. Mes « domestiques annoncent un grand d'Espagne. Les Fran- « çais, qui sont des géants à côté de mes concitoyens, se « dressent sur la pointe du pied pour arriver à ma gran- « desse, et, quand je me présente avec la taille élancée « que vous voyez, ils semblent m'accuser de leur avoir fait « tort de la moitié de moi-même. Grâce à Dieu! les hom- « mes ne s'apprécient pas par coudées comme des pyra- « mides, et si le mouton que je porte en sautoir témoigne « du mérite de mes aïeux plus que du mien, cette bro- « chette de médailles d'honneur que vous pouvez voir sur « mon habit prouve que mon petit bras sait porter de « grands coups. Je donnerais volontiers mes titres, mes « *chapeaux* et mes ancêtres pour les compliments invo- « lontaires que le *Moniteur* m'a souvent adressés. Mainte- « nant, ajouta-t-il, plus de réserve ni de cérémonies; nous « voilà de vieilles connaissances. »

Don Carlos ne croyait pas dire si vrai. Je le voyais très-disposé aux épanchements; presque certain de lui devoir bientôt la fin des récits qui m'avaient intéressé, je m'empressai de répondre à ses questions par l'histoire de mon séjour dans ces montagnes. Je lui racontai la découverte du manuscrit d'Aïnhoa, et ma rencontre avec Fray Pablo. Il trouvait à mon aventure un air de roman qui le charmait. Son premier mot fut pour me proposer de reprendre l'histoire de don Alonso où l'ermite l'avait laissée. Je pensai qu'il me présenterait les affaires de son pays sous une face nouvelle. Ces oppositions, tristes, mais utiles objets des méditations du sage, éclairent notre jugement sur la marche des choses humaines. Ce fut avec joie que j'acceptai les offres de l'illustre milicien, et, tout en marchant, il parla ainsi :

II.

RÉCIT DE DON CARLOS.

« Ne vous attendez pas à une histoire régulière : je courrai à l'aventure au travers des événements, comme fait la fortune qui les dirige ; heureux si mon récit, malgré son désordre, vous confirme dans votre intérêt pour mes nobles amis, et dans votre estime pour ma patrie.

« Fray Pablo nous a laissés, dites-vous, dans les replis de la Sierra-Morena, en pleine déroute, au milieu des flammes. Vous savez déjà qu'il nous a supposés beaucoup plus battus que nous ne l'étions. Nous ne l'étions pas du tout. Si nous avions voulu défendre nos positions, les Français nous auraient trouvés invincibles.

« La vérité est que nous n'avions qu'une pensée : arriver à temps dans Cadix. Nous fûmes retardés par l'incendie que l'afrancesado vous a décrit. Hélas! c'est là ce qu'ils ont fait de notre patrie. Il y eut là un moment solennel et terrible. En voyant toutes ces saintes filles dans leur maison enflammée, captives derrière leurs grilles de fer, ce fut pour

les deux armées une sorte de frisson universel. Il fut bientôt plus grand pour nous qui reconnûmes parmi les Sœurs l'héroïne de Saragosse. Combien les femmes sont à plaindre de connaître la peur! j'en éprouvais pour la première fois les atteintes; il me semblait que le froid de la mort courait dans mes veines. Grâces à vos soldats, qui avaient autant d'ardeur maintenant pour nous seconder qu'auparavant pour nous combattre, nous eûmes le bonheur d'arracher à la mort les victimes. Je ne m'arrêtai qu'arriv auprès de la marquise, dont la Salvadora embrassait les g noux en s'écriant : « Nous ne sommes plus de ce monde ! L « engagements pris pour cette vie sont expirés. J'avais beso « de vous dire votre véritable destinée. » — Avec un grou d'officiers des deux nations je les enlevai toutes deux. E ce moment s'écroula le monastère, et une épaisse fum ajouta aux ténèbres de la nuit. Nous en profitâmes po dérober notre marche à l'ennemi, nous enfoncer dans riche contrée que baignent à la fois le Guadalquivir et Guadiana, tout à coup inclinés au sud pour aller ensemb se perdre dans l'Océan. On nous chercha sur la route de Séville. Nous étions sur celle du comté de Niébla, et presque sur celle du Maroc. Nous marchions, apercevant de loin, au delà de la nappe étroite qui sépare l'Europe de l'Afrique, la chaîne altière des premiers contre-forts de l'Atlas, qui semble contempler perpétuellement d'un œil jaloux notre belle Espagne. Nous arrivâmes à l'embouchure du Rio-Tinto, à l'extrémité du territoire espagnol, en vue du petit port de Palos, d'où Christophe Colomb s'élança pour découvrir l'Amérique. Nos cœurs bondirent en voyant devant nous, sur l'autre rive du Guadalquivir, le promontoire consacré de Notre-Dame-de-Regla, qui nous cachait le rocher de Cadix et les couleurs espagnoles. Près de nous, le long du large fleuve, nous distinguions, épars et indécis, des postes français. Nous entendions les salves de l'artillerie impériale, accueillant, à défaut d'acclamations espagnoles, le fantôme de roi qui s'appelait Pépé. Une bar-

que, expédiée à Cadix, y porta la nouvelle de notre marche et la demande de transports. Je voulais que la marquise accompagnât le message. Son frère et tous les généraux l'en pressaient. Elle déclara qu'elle ne séparerait pas son sort de celui de l'armée, et l'armée répondit par un cri de joie. Il n'y avait pas un de ces braves qui ne vît en elle l'ange gardien de nos destinées. Si elle n'avait été que belle, ou qu'héroïque, elle eût encore forcé tous les hommages. Mais à tant de dons elle joignait ce calme angélique qu'aucun choc des événements ou des passions ne réussissait à ébranler et qui donnait le prestige de quelque chose de surnaturel à sa beauté; j'en étais frappé ce jour-là plus que jamais. La scène de l'incendie, les paroles de la Gitana lui avaient laissé une impression profonde. J'avais voulu l'interroger. « Mon ami, m'avait-elle répondu avec une impres-
« sion indéfinissable, je vous prie de ne m'en parler jamais,
« et je vous défends, sur votre honneur de caballero, d'en
« parler à personne; vous entendez? personne!... » Une préoccupation profonde s'était évidemment emparée d'elle. Mais elle semblait plus éloignée de la terre, plus fixée dans cette contemplation sereine de la vie, de ses angoisses, de ses périls, qui lui donnait l'air de n'être pas du monde dont nous sommes. Sa couronne de cheveux d'or incomparable était sur son front comme le sceau de cette mission à part. Beaucoup de soldats priaient sérieusement par elle. Elle inspirait à nos jeunes officiers un saint respect; quelquefois, quand son regard apportait une ombre de reproche, c'était un vrai tremblement. Je m'étonnais toujours qu'Alonso, au lieu de s'abandonner au charme d'une intimité si douce, apportât de plus en plus auprès d'elle une sorte de triste et sombre silence. Je n'étais pas comme lui. J'usais de tous mes priviléges; je la tutoyais; je lui baisais les mains; je causais gaiement et presque cavalièrement avec elle. Elle riait souvent de mes réparties, et c'était bien heureux; car je sentais que si elle avait laissé tomber sur moi un œil sévère, votre ami don Car-

los serait rentré en terre tout de bon comme les poltrons de comédie. La vérité est que mon intrépide tante joignait à la grâce, à la charité, à l'âme de la Française, à l'imagination ardente et fière de l'Espagnole, cet attrait chaste et rêveur de l'Anglaise, qui semble quelquefois rendre visible dans le regard de ces belles aériennes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande tout ce qu'il y a de tendre et de pur dans le cœur des femmes. Vous ne me croirez pas! mais ce qui m'a sauvé en veillant si souvent à ses côtés, c'est de sentir que je n'étais pas, que personne peut-être n'était digne d'elle. Je me suis rejeté, par une étrange folie, allez-vous croire, sur une enfant charmante, qui avait encore ou qui avait déjà ce charme de pureté poétique, si vite effacé, en annonçant toutes les perfections qui séduisent et enchaînent le cœur des hommes. Je vous conterai cette histoire, à la condition, Démonio, de ne pas rire de notre ami don Carlos.

« Je dois vous dire d'abord que j'ai péché par excès de modestie en ne vous parlant pas de l'ovation que me fit l'armée pour notre part dans le salut de la marquise parmi les flammes de l'alcazar de los Moros. Tu m'as sauvé plus que la vie, me dit simplement Alonso. Vous avez sauvé notre palladium, s'écriait l'armée. C'était une journée destinée aux plus grandes émotions; car, le soir, pour dominer de plus loin la mer, nos deux fleuves, cette solitude menaçante, je fixai mon quartier général au point le plus élevé de cet extrême promontoire, au couvent de Notre-Dame de la Régida, où a été bien réellement découverte l'Amérique.

« Au lever du jour, une véritable escadre parut pour nous prendre. Hélas! c'étaient les trois flottes de Trafalgar. Car il y avait les débris de la nôtre, ceux de la flotte française, portant maintenant les couleurs espagnoles, et des vaisseaux anglais que je n'aimais pas beaucoup à voir dans ces parages, mais qui n'étaient pas nombreux. La junte, en s'alliant aux Anglais, n'avait voulu recevoir dans nos ports militaires ni un navire, ni un homme. A ce mo-

ment, M. Canning imagina de nous envoyer pour ambassadeur de Sa Majesté Britannique près Sa Majesté la junte, sir Henri Wellesley, frère de lord Wellington, qui était un Anglais plein d'éducation et de charme. Le frère, le héros, est le vrai gentleman, ferme et digne. Le diplomate est le gentleman aimable, bienveillant, plein de bonne grâce. On n'avait jamais vu cela; il obtint, non pas tout ce qu'il voulait, mais le droit d'avoir quelques détachements et quelques voiles qui sont pour nous sans danger.

« L'embarquement fut rapide. Don Domingo avait préparé pour Maria un de ses navires, fin marcheur. Nous y montâmes tous, espérant nous dérober ainsi à une entrée triomphale. Une enfant l'accompagnait qui se jeta dans les bras de Maria avec des flots de larmes. « Je vous ai amenée ma chère Fernandina, madame la marquise, dit le « vieillard profondément ému, pour vous demander de lui « rendre une mère; car elle n'en a plus!... — Don Domingo, ne prononcez pas de tels mots, un père n'a pas « de sévérités inexorables et vous désolez cette chère enfant, ajouta-t-elle en pressant sur son sein la fille de « Matéa. Songez que cette chère ange est innocente de vos « chagrins... des nôtres à tous! » — « Oh! reprit Domingo, elle sait tout son malheur... tout le mien, dois-je « dire; car l'arrêt est irrévocable. L'honneur et la patrie me « séparent jusqu'au tombeau de celle que j'appelai ma « fille. » Pendant cette scène, savez-vous ce qu'il y avait de plus étrange? C'est l'état où j'étais devant cette enfant que je contemplais et qui se jeta naïvement dans mes bras, comme elle faisait autrefois; j'étais pour elle un souvenir et une image de ce passé si cruellement détruit, que tant de pénibles émotions lui rendaient plus cher. Elle croyait être une enfant encore, et les deux années qui venaient de s'écouler avaient élancé sa taille, affermi ses traits, mûri son regard. Cette petite fille, de neuf ans à peine, était une Gaditane enchanteresse, l'égale de beaucoup de celles qui, dès leur douzième année, allument le feu des flambeaux

d'hyménée. Il me sembla qu'en la pressant sur mon cœur elle y eût laissé la torche du dieu incendiaire que vous connaissez. Pour parler sans figure, j'étais méconnaissable à moi-même. Jamais je n'avais reçu d'impression si vive. Je ne savais pas que dans l'enfant la femme pût se révéler ainsi. Quand elle attachait sur moi son long regard avec un air tendre et réfléchi, la flèche aiguë pénétrait au fond de mon âme, dans des régions que la voix de Maria m'avait seule découvertes à moi-même. Mon ami, n'ayez pas trop mauvaise opinion de votre ami le milicien, le général et le héros. Mais il est très-vrai que je me dis incontinent que je l'adorais. Pour la première fois, depuis la Sierra de Constantina, je regrettais l'absence de sa mère. Car il n'y avait qu'elle à qui j'aurais pu confier mon trouble sans trop rougir, et c'était un secret qui pesait déjà sur mon cœur.

III.

« La mer était superbe, nous nous étions assis sur la dunette, formant un cercle autour de Maria et d'Alonso, Alonso, plus pensif, Maria, plus ravissante que jamais. Don Domingo contemplait sa petite-fille, les mains appuyées sur l'épaule de Maria, et, je dois le dire, regardant surtout le cousin don Carlos, probablement parce qu'il la regardait plus et mieux que personne. Domingo nous raconta les événements qui s'étaient succédé depuis notre séparation et que nous ignorions réellement pour la plupart. Il nous retraça l'histoire de la junte centrale, trop nombreuse pour un pouvoir dirigeant, trop restreinte pour une assemblée délibérante, contenant dans son sein tous les partis, sans avoir la force de les vaincre promptement, dépopularisée par nos discordes, par nos revers, par la rivalité des juntes provinciales, mais dont l'action patriotique et résolue a contribué incontestablement à nous donner de la suite et de l'unité dans la lutte, de la consistance en Europe, de l'autorité vis-à-vis de l'Amérique. L'Amé-

rique fut le premier objet de la sollicitude de ces citoyens saisis du gouvernail, au milieu de la tempête, et leurs sages mesures eurent pour effet l'adhésion immédiate et très-vive de toutes les vice-royautés américaines aux résolutions de la métropole. Il y eut un cri d'horreur contre l'usurpation de Bonaparte; le sentiment monarchique qui avait frappé don Alonso en 1804, éclata de toutes parts, et quatre-vingts millions de dons gratuits annoncèrent ce premier élan des cœurs espagnols d'outre-mer. Livrés longtemps à eux-mêmes, ils ne risquaient que trop de se laisser entraîner à d'autres pensées et à de fatales utopies. C'est un des plus grands crimes de Bonaparte et un des grands malheurs du monde. La junte eut dans le principe pour chef le vénérable comte de Florida Blanca, ministre libéral de Charles III, et dépositaire jaloux du pouvoir royal dans une situation presque républicaine. La peur que la révolution se substituât dans les sentiments publics à la délivrance du territoire, rendait ses vœux hostiles aux grandes idées de réforme et en particulier à la pensée de convocation des cortès qui était un besoin public, que le conseil de Castille, impatient du second rang, avait demandé à l'instar des parlements comme on jette un défi. Florida Blanca mourut au moment où la junte dut se transférer d'Aranjuez à Séville, devant l'irruption de Bonaparte. L'Espagne s'honora par la manière dont elle pleura ce grand homme. Elle lui décerna les honneurs funèbres des Infants. Ces funérailles pouvaient faire réfléchir le maître du continent sur les résolutions d'un peuple qui, au milieu de ses revers, avait de tels hommages pour le premier de ses citoyens.

« Le marquis d'Astorga, des comtes d'Altamira, fut placé à la tête de la junte. C'était l'un des plus grands seigneurs du royaume, l'un des plus nobles cœurs. Car nous avons cette joie, Démonio, que dans cette héroïque levée de boucliers de la nation, notre vieille aristocratie est partout à la tête. Ceux qui ont lutté contre les Maures sont là partout quand il faut lutter contre les Français. On n'a pas eu sou-

vent un tel spectacle à six siècles de distance. La force de l'Espagne, si on sait en user, est qu'on ne peut pas dire que la noblesse espagnole soit dégénérée.

« A dater de la mort de Florida Blanca, l'influence plus libérale et vraiment progressiste de Jovellannos, domina dans la junte, grâce au concours résolu du bailly don Antonio, de Valdès, du marquis de Campo Sagrado, de don Rocalro, de Rosas; mais elle ne put dompter les influences militaires qui prétendaient se faire jour : Palafox, la Romana, le comte de Montijo, le duc de l'Infantado qui se faisaient honneur de nous avoir sauvés, aspiraient s'emparer du gouvernement. Ces luttes arrivaient à une telle violence, que la junte, pour maintenir son pouvoir, en vint à donner un rare exemple de fermeté : elle fit arrêter l'illustre Palafox, l'inquiet et aventureux Montijo qui réclamaient de leurs services, plus haut que les autres, le seul prix dont une nation ne soit jamais tenue de les payer. C'est comme les femmes. Elles ne se donnent pas à qui les défend, le salaire serait plus grand que l'action, et nul, sous ce grossier prétexte, n'y peut prétendre.

« Il est vrai que pour frapper ce grand coup, la junte avait été obligée de se placer sous l'autorité du marquis de la Romana, un de ces héros du jour, le plus popularisé de tous par son voyage romanesque du Jutland, en constituant dans son sein une commission exécutive de six membres dont il était le chef. On y comptait son frère don José Caso, le marquis de Villel, d'autres personnages éminents. Elle s'honora par un manifeste d'admirable énergie, quand l'Autriche, par la paix de Schœnbrunn, en retour de tout ce que nous avions fait pour elle, nous laissant seuls dans la lutte, prit l'engagement de reconnaître tout ce qui s'était fait en Espagne, en Portugal et en Italie, c'est-à-dire le renversement de la maison de Bourbon, de la maison de Bragance et du saint-siége. L'Espagne, dans sa solitude, répondit à cet abandon par des cris de fureur. Elle faisait mieux : elle y répondait par des victoires, car, en présence

des conférences de Znaïm, le duc del Parque, le prince d'Anglona, le comte de Belvéder, don Gabriel de Mendizabal, don Francisco de Ballesteros, le marquis de Castrofuerte, s'étaient couverts de gloire par la victoire de Camanes, victoire en bataille rangée, ce qu'on nous contestait, tandis que les frères Odonnel et dix autres généraux cueillaient lauriers sur lauriers en Aragon, Valence et Catalogne. Il est hors de doute qu'une seconde fois nous chassions les Français de Madrid, si l'armée anglaise eût appuyé notre grande expédition sur Ocaña. Malgré toutes nos sollicitations, lord Wellington resta immobile. De là la marche de Joseph sur l'Andalousie, le découragement de Grenade, de Malaga, de Séville, qui, malgré des religieux et des citoyens pendus contre toutes les règles du droit des gens, firent accueil à l'intrus. La junte alors se retira sur Cadix, s'arrêtant à l'île de Léon, pour rester le plus près possible des Français. La commission exécutive renouvelée avait à sa tête le comte d'Ayamans, le marquis de Villar, don Félix Ovalle. Le peuple espagnol, dans la naturelle injustice des masses soulevées, imputait à ces grands citoyens tous ses malheurs. La junte comprit que les derniers revers sonnaient son heure dernière, qu'il fallait un pouvoir nouveau et plus fort, surtout un nom plus grand, pour remplir le vide de la royauté absente. Dans cette pensée, elle avait déjà annoncé, pour le 1er mars de l'année qui commençait, la réunion des cortès, que le choc des événements venait retarder encore. Elle l'annonçait de nouveau, en confiant le soin de présider à ce grand événement, aussi bien que de sauver et gouverner l'État, à une régence de cinq membres qu'elle institua avant de se dissoudre. A sa tête elle plaça cet ardent évêque d'Orense, l'un des proscrits de Bonaparte, si connu depuis comme adversaire implacable des idées nouvelles, sous le nom de cardinal Quevedo; après le vieux et saint prélat, Castaños, le grand citoyen modeste et pur, la fleur de la chevalerie espagnole de tous les temps, le héros de Baylen. A sa dernière heure, fidèle aux sollicitudes de son patrio-

tisme, la junte comprit dans la régence un représentant de l'Amérique, le loyal et habile don Miguel de Lardizabal. Don Domingo, qui faisait ce récit avec un esprit de justice et d'impartialité dont je ne l'aurais pas cru capable, garda pour le dernier des noms celui qui devait exciter le plus d'émotions parmi nous. Enfin, il nous apprit que don Alonso faisait partie de la régence. Une même acclamation jaillit de tous les cœurs. Une sueur froide couvrit le front de mon ami. Il ne voyait que les périls, point la grandeur. Maria tressaillit. Ne souhaitant pour elle-même que la solitude et l'obscurité, elle avait pour son frère toute l'ambition que peut contenir le cœur des femmes. Un sourire angélique qui brilla sur ses lèvres, une larme que moi seul assurément entrevis sous les longs cils de sa paupière, ne trahirent qu'un moment son émotion. Je dis à Alonso, qui pâlit d'une façon étrange, que je serais le plus heureux des hommes, si je suscitais quelque jour de si nobles joies dans le cœur d'une femme comme elle. Je ne sais pourquoi, en me parlant ainsi à moi-même, j'avais attaché mon regard sur ma cousine Fernandina, qui s'était jetée au cou de la marquise avec le plus aimable transport, et quand, après avoir reçu un tendre embrassement, elle se mit à genoux, près de Maria, la tête sur son épaule, les deux jets de douce flamme que vous appelleriez simplement ses grands beaux yeux, semblèrent s'arrêter sur moi, comme pour me répondre. J'en tressaillis... Mon ami de ce docte pays de France, croyez-moi : les amours du monde ne donnent pas de ces bonheurs-là ? »

« Il faut vous dire que la scène était la plus belle de l'univers, comme le moment le plus dramatique de l'histoire. C'était par un soleil et une mer superbes. Nous avions sous les yeux les rivages, le sol et les monts de l'heureuse Bétique. Les combats des Maures avec nos pères avaient cent fois illustré ces rivages. Nous apercevions à l'horizon le faîte du mont de Médina Sidonia, dans lequel se dessinent toutes les grandeurs des Guzmans qui remplissent la contrée. Nous entrions dans la première des deux ou trois

profondes baies que donnent à Cadix les heureux accidents de la côte d'Andalousie, et son site admirable en avant d'une chaussée naturelle de deux lieues de long, dont on peut dire avec autant de vérité qu'elle rattache l'opulente cité à la terre ou qu'elle l'en sépare. Cadix, étalée sur son rocher, comme un parterre de fleurs à la surface et au niveau des flots, est tout simplement la ville la plus jolie, la plus coquette, la plus parée du monde, une ville d'opéra-comique où la population toujours endimanchée, avec ses costumes charmants, ne ressemble à un vrai peuple de partout ailleurs que comme feraient les bergers et les bergères d'opéra. Ce brillant peuple avait donné à l'Espagne une des grandes métropoles commerciales de l'univers, et maintenant, attaqué par un ennemi formidable, ayant l'honneur que la liberté espagnole vint lui demander le même asile qu'autrefois chez les Astures et les Cantabres, il se montrait aussi naturellement héroïque sous son climat brûlant que nos ancêtres du Nord. Cadix voit en face de soi, sur le rivage andaloux, et communiquant tout le jour avec elle par mille barques qui retentissent souvent du son de la guitare, nombre de riches et gais faubourgs, tels que le port de Sainte-Marie et le Puerto Real. Plus loin, au fond de la baie, il y a notre grand arsenal naval de la Carraque, la ville nouvelle, mais florissante de San Fernand, et celle de Chiclana, qui forment ce qu'on appelle l'île de Léon, et, en y comprenant Cadix, l'île Gaditane. En effet, Cadix et la longue langue de terre qui l'unit au continent s'y rattachent par un territoire que baigne et qu'isole, ce qui est admirable pour la défense, un étroit, mais profond bras de mer qui s'étend du fond de la baie, sous le nom de Santi-Petri, aux premiers passages du détroit de Gibraltar. En avant des lagunes, des canaux moins considérables qui couvrent Caraccas et Chiclana, forment une première ligne de défense. C'est là que l'Espagne, on peut le dire, s'était arrêtée, résolue à vaincre ou à périr. Elle a vaincu. Le gouvernement, la régence siégeait dans l'île de Léon. C'est là que les cortès devaient

être convoquées. Siéger si près des lignes ennemies était un défi de plus. L'attaque de nos lignes fut tour à tour confiée à Soult et à Victor. Il n'y avait pas de plus vaillantes épées, ni de plus redoutables. Deux ans l'armée française trouva nos retranchements inaccessibles. L'idée vint de foudroyer Cadix, par dessus la baie, du port de Sainte-Marie, et de lui envoyer la mort de ce rivage dont elle était la richesse et la vie. Heureusement il fallait du temps pour les apprêts. L'Alexandre le Grand des temps modernes aurait détruit la sœur et la rivale de Tyr. Il ne l'aurait pas prise. Les ruines fumantes auraient continué à protester contre le joug de l'étranger.

IV.

« Donc nous n'entrâmes point à Cadix. C'est à l'île de Léon, à San-Fernando, que nous étions attendus; nous voyions d'un côté les forts de Santa-Catalina, de Matagorda, de Puntalès, du Trocadéro, avec les riantes cités du port Sainte-Marie et du Porto-Réal, qu'ils doivent défendre, ombragés déjà par les drapeaux français; de l'autre côté, la cité, ses promenades, l'île couvertes d'un peuple immense, pavoisées des couleurs espagnoles et battant des mains à ses défenseurs. Alonso ne nous aurait pas dit et peut-être ne se disait pas à lui-même combien était noble et belle Maria, au milieu d'une telle scène; mais vous comprenez bien que ma chère Fernandina, quand probablement les yeux de son cousin lui disaient, à leur propre insu, combien elle était jolie..., fut toujours plus patriotiquement émue, toujours plus jolie, et me sembla promettre une femme tout à fait adorable comme je me sentais devenir tout à fait un héros.

« Nous traversâmes San-Fernando, cette ville qui s'est élevée, depuis quelques années, par enchantement, au cœur de l'île de Léon. Le peuple ardent de ces contrées, oubliant les périls et les désastres d'un siége, se livrait tout entier aux apprêts de la défense. Alonso marchait entouré

d'une foule innombrable qui voyait, dans le changement des chefs de l'État, la réparation de tous les malheurs et le gage de tous les succès. Ce cortége nous accompagna de rue en rue.

« Les témoignages de l'enthousiasme public redoublèrent quand l'héroïne de Saragosse fut reconnue dans nos rangs. Son nom et celui d'Alonso unis volaient de bouche en bouche. Un *Te Deum*, où assistait la régence en corps, où se pressait la moitié de l'armée, appela sur ce noble couple les bénédictions du ciel et celles de la terre. Ce couple, si jeune, si enthousiaste, si héroïque exaltait toutes les âmes. « S'ils n'étaient le frère et la sœur, disait le « peuple, on croirait le Cid et sa Chimène! » Je ne vous peindrai jamais le trouble, la surprise et les exclamations d'un savant qui faisait partie d'une commission que la junte suprême avait chargée de rassembler les monuments des vieilles cortès, et de préparer la convocation des nouvelles. Don Mathias, à l'aspect de sa bienfaitrice, qu'il croyait toujours ensevelie parmi les victimes du 2 mai, tomba dans des transports inexprimables. Il se remit par une malencontreuse harangue sur un autre couple illustre, un frère et une sœur célèbres de l'antiquité, qui régnèrent ensemble sur tout l'Orient : on attendait les noms. L'idée était heureuse : c'était Ptolémée et Cléopâtre! Maria sourit sans se troubler; don Alonso était hors de lui. L'assistance n'était pas assez érudite pour admirer comme il l'aurait fallu le calme de la marquise et comprendre l'agitation de son frère.

« Heureusement, il fut promptement distrait par les soins des affaires. L'Espagne abattue: l'Amérique agitée; l'Europe liguée contre nous; un étroit banc de sable devenu le dernier retranchement d'une nation qui naguère embrassait les deux mondes: un tel spectacle aurait pu consterner de moins nobles courages. Il vit tout ce qui l'entourait mesurer la grandeur de nos revers et de nos dangers, et lui, toujours inébranlable, il disait : « La terre

« nous échappe ; mais sachons voir plus haut : armés pour la « cause de la justice et de la liberté, défenseurs de tout ce « qu'il y a de droits au monde, le ciel nous reste. »

« La tâche de la régence était difficile et grande. Il fallait entretenir l'ardeur de populations partout vaincues ; créer des armées au sein de royaumes déjà conquis ; rétablir les finances, percevoir des impôts alors qu'on semblait être sans territoire et sans sujets ; se passer de subsides que l'Angleterre refusait durement, maintenir avec elle notre alliance, sans nous y subordonner. La Péninsule n'appelait pas seule les soins du gouvernement : les yeux tournés vers l'hémisphère qui nous est soumis, il fallait chercher des institutions assez bienveillantes pour conjurer l'esprit d'indépendance, et, comme il arrive trop souvent, la difficulté étant partout, l'appui n'était nulle part. Un acte de franchise commerciale [1] qui aurait confirmé, peut-être pour quelque temps, la fidélité des colonies, fut tout ce qu'on put obtenir de la régence, et cet acte souleva contre elle de nombreux orages. La junte de défense de Cadix, qui élevait à côté du conseil des prétentions rivales, opposa sa redoutable influence aux concessions décrétées. Cette junte, où don Domingo régnait, était ardente à proclamer des idées libérales, mais elle voulait maintenir l'esclavage de nos concitoyens d'outre-mer, et les passions de la multitude étaient d'accord avec les opinions que dictaient aux riches Gaditans des intérêts étroits. La régence fut obligée de rétracter au bout de cinq semaines la décision qu'elle avait adoptée ; l'Amérique, à cette nouvelle, leva l'étendard à la Venezuela, à Buenos-Ayres, dans la Nouvelle-Espagne. Les passions créoles préparaient ce mouvement. L'invasion de l'Andalousie, la dissolution de la junte centrale découragèrent la loyauté espagnole. On resta fidèle au nom de don Fernand ; on déclara qu'on ne reconnaîtrait jamais l'infâme usurpateur. Mais, quand nous nous gouvernions

[1] Le droit de trafiquer avec les neutres.

nous-mêmes, on prétendit en faire autant; on s'abrita des juntes locales, et une fois l'habitude prise, avec le maintien des anciens griefs, on devait se sentir des perspectives nouvelles.

« C'est là ce que ne comprirent pas nos armateurs et nos marchands. Des hommes nés pour manier de l'or, vivre de calculs, réduire le monde à des chiffres, n'ont pas dans l'âme le ressort qui nous porte, nous autres vrais caballeros, à chercher les périls de la guerre, à nous lancer dans le cirque pour jouter contre le taureau furieux, à souffrir la pauvreté mille fois plutôt que de soumettre nos mains à des travaux mercenaires. Au fond, cette classe ne mérite que trop le discrédit où nous la laissons, à l'exemple de nos aïeux. Hélas! ils eurent un bien autre tort. Ils firent mourir de chagrin le duc d'Albuquerque, qui venait de sauver l'armée! et si quelque chose pouvait me faire regretter d'être enrôlé dans les exaltados, c'est l'obligation où nous sommes d'avoir l'air de compter tous ces orgueilleux négociants pour quelque chose; car ils perdront tout ce dont ils se mêleront.

« L'Angleterre, qu'une politique de comptoir gouverne, fit cause commune, dans la question des colonies, avec la junte de Cadix. Nos négociants combattaient un système magnanime dans la crainte de perdre le monopole de tout un hémisphère; la Grande-Bretagne, dans la crainte de voir les Amériques rester soumises à la mère-patrie, nous déclara formellement que son appui était assuré aux résolutions nouvelles de l'autre hémisphère. La régence répondit par un acte admirable; elle fit partir des troupes pour rassurer et affermir la fidélité troublée de ces fils lointains de l'Espagne. Quand l'Espagne semblait nous échapper, nous nous occupions de reconquérir l'Amérique.

« La régence rencontra sur sa route une autre épreuve. Un décret parut émané de l'autorité française, déclarant que la France ne pouvant reconnaître qu'une armée espagnole, celle de Sa Majesté Catholique (le roi Pépé qui n'avait pas

un homme sous ses drapeaux!), tout Espagnol qui serait pris sous un uniforme, officier, général ou soldat, serait passé par les armes. C'était la guerre à mort proclamée dans l'enivrement des succès de l'Andalousie. La régence répondit que si le décret était exécuté, trois Français payeraient pour chaque Espagnol fusillé, et que leurs chefs seraient mis hors la loi des nations. Pour l'honneur de l'humanité le décret tomba devant cette ferme réponse.

« Il y eut à ce moment un trait admirable de vos compatriotes. Quinze cents prisonniers étaient réunis sur des pontons. On nous l'a beaucoup reproché. Où voulait-on que nous les missions? L'espace leur manquait. L'Espagne en avait-elle? Mais ils firent un acte héroïque. Ils se saisirent des pontons qui les emprisonnaient, s'échouèrent sur la côte française, et revinrent avec leurs compagnons donner l'assaut à nos retranchements. Voilà des traits de vrais vainqueurs du monde; même contre soi, la franqueza espagnole les aime et les admire.

« Le siége commença : tous les citoyens portaient les armes; leurs filles, leurs femmes, travaillaient à élever de nouveaux remparts, et donnaient des soins aux blessés..... Maria était la plus empressée à remplir ces pieux et nobles devoirs. Le prisonnier français devait souvent la vie à son humanité; il soulevait la tête sur le lit de douleur pour contempler cet ange secourable, et apprenant quelles mains venaient de panser ses blessures, il ne pouvait s'étonner assez de voir la généreuse amazone tour à tour soldat pour porter des coups, et sœur de charité pour les guérir.

« La régence, sur le vœu de Cadix et pour lutter contre la junte avec plus d'autorité en lui disputant l'appui public, s'était décidée à se transférer dans la patriotique cité à l'occasion de la fête du roi. Ce fut encore un de ces jours d'émotion inexprimable. La population de Cadix était doublée par nos revers. Il y avait des réfugiés de l'Espagne entière, beaucoup d'Américains, beaucoup d'Anglais, envieux de nos périls, une armée anglaise de quelques milliers

d'hommes, une armée espagnole de dix-sept mille combattants sous les ordres successivement du duc d'Albuquerque et du général Blake. L'isthme pendant ses deux lieues de longueur était d'un effet magique. Battu d'un côté des flots de la rade et de ceux de l'Océan, quelquefois rétréci aux proportions d'une simple chaussée, quelquefois paré de kiosques, de jardins, de châteaux forts, couverts maintenant de batteries tonnantes, et pavoisés partout des couleurs de tous nos royaumes, coupé d'arcs de triomphe où se lisaient les noms de toutes nos batailles, il transmettait à la foule immense qui bordait la plage d'une extrémité à l'autre, avec ses costumes divers, la plupart si éclatants et si riches, ses transports plus éclatants encore, un air de triomphe et de victoire dont le cœur était touché aux larmes, en songeant que le colosse si vanté du monde pesait de tout son poids sur ce peuple si joyeux et si fier! On ne pouvait les oublier. Les Français, comme pour nous en faire souvenir, du fort de Matagorda, qu'ils venaient de nous prendre, et de celui de Trocadéro, saluaient notre marche de leurs boulets qui ne portaient pas. Le maréchal Soult faisait fondre à Séville des mortiers monstres destinés à faire arriver sa pluie de fer jusque dans Cadix. Il fallait que la cité qui vit César pleurer sur les victoires précoces d'Alexandre gardât aussi un souvenir de Bonaparte.

« A l'entrée de Cadix, Maria ne put se dérober aux hommages qui l'attendaient parmi les honneurs décernés à la régence. A dater de ce jour, elle s'enferma dans un monastère où s'était réfugiée Sor Dolorès, sous l'aile, disait-elle, de cette seconde mère. Ma petite cousine obtint aisément de don Domingo la permission de ne pas quitter celle qui était aussi une seconde mère pour elle. La marquise vécut là dans une retraite profonde entre les soins qu'elle donnait à sa charmante pupille et ceux que lui rendait Alonso, en venant une fois le jour se reposer près d'elle de ses travaux. Elle lui lisait les journaux d'Angleterre, de France, d'outre-mer. Je remarquais de quel air ému, avec

quelle expression d'admiration et de respect, il l'écoutait, soit qu'il eût les yeux attachés sur le brasero où posaient ses pieds, soit que les yeux sur le firmament, il semblât recueillir la manne de sa parole, le son enchanté de sa voix, la plus délicieuse harmonie qui soit arrivée à une âme d'homme. L'archevêque et don Domingo, séparés d'opinions, et unis de sentiments, venaient souvent compléter ce cercle étroit. Les liens du sang y marquaient ma place. Car vous avez pu remarquer que, grâce à l'habitude des grandes familles de ne s'allier qu'entre elles, je suis le neveu de tout le monde. Il me semblait que dans cet intérieur accompli, je devenais meilleur. Un étranger, un Anglais de grand esprit et de grande renommée, qui jouissait de notre lutte avec un véritable enthousiasme, et n'aurait pas été fâché de la diriger, sir Georges ***, ajoutait fort à l'intérêt de ces réunions en venant prendre avec nous le chocolat du soir. Ses dissertations avec Alonso, l'archevêque, le vieux Gaditan, m'ont appris tout ce que je sais des choses de ce monde. Vous le dirai-je? Au milieu de nos combats et de nos dangers, ces heures recueillies sur un si mouvant mais si beau théâtre, sont peut-être les plus douces de ma vie. Alonso, comme moi, en jouissait immensément. Il aurait voulu, disait-il, qu'elles pussent durer toujours, et pourtant on le voyait préoccupé toujours d'un soin pénible que la marquise même n'essayait pas de pénétrer. Elle l'attribuait, ainsi que nous, aux soucis de l'empire.

V.

L'année 1810 poursuivait son cours. L'univers était plein de nos malheurs. Chaque courrier d'outre-mer nous apportait un revers : les Florides rejoignant la Louisiane dans la confédération des États-Unis; le Paraguay rompant aussi tous ses liens; Buénos-Ayres, Venezuela, le Chili, Porto-Rico, le Mexique imitant Caraccas. Plus près de nous, après la chute de Girone, en dépit de son admirable dé-

fense, après celle de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, les places de la Catalogne devaient tomber lentement, mais tomber enfin une à une sous l'effort des Français. Bonaparte, pendant ce temps, comblé par la fortune, passait des fêtes du mariage à des courses triomphales; il employait la paix du continent à consterner l'Europe et défier la Providence par des réunions à l'empire qui arrivaient comme la foudre aux princes et aux nations : les États du saint-siége, le Valais, la Hollande, les villes anséatiques, une moitié de la Westphalie, une moitié de notre Espagne, le grand-duché de Berg repris à un enfant, Louis-Napoléon; le grand-duché d'Oldembourg saisi sur un oncle d'Alexandre. Jusque dans le Nord, la Suède, inaccessible à ses armes, avait semblé venir au devant du joug en appelant à la gouverner un de ces soldats français qui avaient tous la tête montée de passer rois. Un autre, surnommé l'invincible, l'habile, le terrible Masséna, à la tête d'une puissante armée, entrait sur les terres du Portugal, pour en finir avec l'armée anglaise, qui se repliait devant lui. Ainsi, tout cédait sous la main de cet homme comblé des faveurs du ciel. L'Espagne vaincue, dissoute, n'existait plus que sur le rocher de Gadès. Là elle ne fléchit point; elle jeta un défi à l'oppresseur du continent, l'un des plus grands actes de l'histoire.

« Les deux grands partis qui divisent le monde, celui de la tradition et celui du progrès, également frappés des hautes leçons que Godoy, Marie-Louise, Charles IV, don Fernand lui-même, nous avaient données, vouaient, depuis le commencement de notre patriotique insurrection, une haine égale au régime qui avait tout perdu. Le pouvoir absolu, détruit de fond en comble, semblait revivre dans nos revers pour entretenir contre lui-même la haine publique. Tout le monde parlait de pacte fondamental à rétablir ou à créer. On eût dit que Domingo et l'archevêque obéissaient aux mêmes principes et méditaient le même avenir; il n'était plus, dans la Péninsule, un Espagnol qui n'opposât à ce cri des parjures : *Constitution et don Joseph!* le cri na-

tional : *Constitution et cortès! Constitution et don Fernand!*

« La junte centrale avait convoqué le congrès pour le 1er mars; les succès rapides de l'invasion déconcertèrent les électeurs et les élus. Depuis lors, la régence fut accusée d'apporter de trop longs délais à l'accomplissement du premier des devoirs que ses devanciers lui avaient imposés en se démettant de l'autorité souveraine. L'Espagne impatiente voyait toujours fuir devant elle la seule planche de salut que ce grand naufrage semblât lui avoir laissée. En réalité, nos gouvernants travaillaient avec une merveilleuse fermeté à reconstituer les armées, à créer des finances, à maintenir l'Espagne vivante et respectable aux yeux du monde; ils ne s'occupaient pas moins à préparer ce grand événement, la réunion des cortès. Dans cette Espagne envahie, le printemps et l'été furent consacrés d'une extrémité à l'autre de la monarchie, au choix des députés, ou, pour employer nos locutions nationales, des *procuradores*[1] : ils furent élus suivant le système que la junte suprême, et la régence après elle adoptèrent entre les plans sans nombre qui leur étaient présentés de toutes parts.

« Deux grandes questions avaient agité les conseils de l'un et de l'autre pouvoir : l'Amérique serait-elle appelée, contre l'usage, à siéger dans la nouvelle assemblée nationale, afin de resserrer le lien qui se détendait de toutes parts, et les cortès seraient-elles convoquées par *estamentos*, c'est-à-dire par ordres, comme dans les siècles reculés; en deux chambres, comme le conseillait le vénérable Jovellanos, le plus vrai de nos libéraux, ou en une seule assemblée sans distinction de rangs, ainsi que le demandaient les juntes provinciales, les Gaditans, les jeunes imaginations, beaucoup de nobles cœurs; enfin, ce maître aveugle qu'on appelle l'esprit du temps? C'était un grand problème, plus grand, il faut le dire, qu'on ne l'imaginait alors. Les influences

[1] Fondés de pouvoirs.

qui avaient la majorité au sein du pouvoir dirigeant rendront plus remarquables à vos yeux les solutions auxquelles on se fixa.

« Vous ai-je dit qu'à la tête du gouvernement marchait l'évêque d'Orense, depuis connu sous le nom de cardinal Quevedo, et le chef de la junte apostolique réunie dans le Portugal pour rétablir le saint-office en Espagne à main armée? Ce prélat, plein d'énergie malgré son grand âge, fantasque autant qu'opiniâtre, doué de plus de vertu que de talents, aimé du peuple pour ses aumônes, sa piété austère, ses doctrines, sa haine de Bonaparte, n'était pas seulement le président, mais le membre principal de la régence; deux de ses collègues, Lardizabal, qui avait figuré dans la junte de Bayonne, et Castaños, que rendait illustre la victoire de Baylen, en prêtant presque constamment l'appui de leur vote à ses vues, lui assuraient cet ascendant; les dissidences intérieures éclairaient la marche du conseil sans changer sa direction. Le pouvoir était donc commis, ainsi que sous l'administration précédente, aux mains de ce parti des anciennes mœurs, qui se constituait alors que nous renaissions à la vie politique, et que je ne sais comment appeler : l'appellerai-je notre côté droit, lorsque dans nos assemblées, les diverses opinions siégent confondues? appellerai-je parti aristocratique celui qui a généralement contre soi les classes élevées? Je ne veux pas le nommer *servile*, comme nous faisons; car à Cadix il ne mérita pas ce nom. C'est le parti de la foi, de l'autorité, des idées et des scrupules antiques, composé des classes populaires, comme l'était votre parti révolutionnaire au temps de la convention, marchant tel qu'un seul homme, en ayant à leur tête quelques grands seigneurs, quelques prélats emportés. Ardents et inexorables comme vos tribuns du peuple; orateurs tout aussi déclamatoires, parlant, il est vrai, de Jupiter, de la mère de Dieu, d'Hercule et de saint Pierre, plus que de Brutus ou de Scévola, ils combattent pour conserver, ou même pour reconquérir, point pour renverser;

les femmes font trop souvent cause commune avec eux : voilà leur force, que le temps doit aller diminuant toujours, en donnant à la longue le peuple des villes, sinon celui des campagnes, à la cause des lumières, ou, si vous voulez, de la révolution. Leur inépuisable exigence fait, grâce à Dieu, leur faiblesse. Ce parti, ennemi de tout progrès, toujours en défiance vis-à-vis de la raison humaine, et tout à coup revenu à l'esprit religieux du moyen âge et à l'esprit politique des monarchies orientales, ce parti trouvera dans l'excès de ses passions la limite de sa puissance. Moi, par exemple, qui suis *exaltado*, et qui m'en fais gloire, si je siégeais dans vos assemblées, je prendrais place peut-être entre les successeurs de Cazalès; en Espagne, je me sépare avant tout d'une façon bien tranchée de tout ce qui veut de nouvelles éditions du système de Philippe II dans mon pays. Il nous est arrivé ce qui était inévitable. Quand la noblesse s'est vu ravir toute indépendance, un jour vient qu'elle est la première à réclamer ces droits politiques sans lesquels l'homme, quelque titre qui le décore, perd les plus beaux attributs de son existence : l'intelligence et la volonté.

« L'Europe, séparée de nous au temps de nos infortunes et de notre gloire, par les liens qui l'assujettissaient au spoliateur des Bourbons, ignore les circonstances du milieu desquelles nos nouvelles institutions sont sorties. Vous serez bien étonné de voir quelles mains les fondèrent.

« Déjà vous apprenez sous quels auspices les cortès de Cadix furent convoquées et furent élues. La régence appartenait à la pensée religieuse et monarchique, et ceux de ses membres qui étaient les plus inclinés vers les idées nouvelles, préoccupés avant tout du devoir de défendre l'Espagne contre l'ennemi extérieur, ne laissaient pas que de s'alarmer des périls nouveaux que faisait naître une révolution intérieure et ses inévitables déchirements. On lui a beaucoup reproché cette prudence. Je crains que Toreno, qui écrit cette histoire, se laisse aller à y porter la

constante réminiscence de tous les soupçons, de toutes les craintes, de toutes les accusations de l'esprit de parti. Ce n'est pas voir de haut comme de si grands événements l'exigent. La régence a été admirable de fermeté, de dévouement et de lumières dans la lutte contre l'étranger. Elle a eu sa large part dans cette gloire immortelle du caractère espagnol. C'est là pour moi ce qui domine tout ; je tiens compte à notre généreux Castaños, maintenant duc de Baylen, de cette page de sa vie comme de la victoire qui a illustré son nom.

« Donc, c'est la régence, animée de cet esprit et ainsi accusée par les libéraux, qui trancha, après le plus mûr examen, la question des trois ordres, des deux chambres et de l'assemblée unique. Assurément, on ne pouvait pas nier la part que les grands et le clergé avaient prise à la lévée de boucliers de la nation contre ses oppresseurs. On ne pouvait contester davantage la place que tenaient l'Église et la grandesse dans la société espagnole. Mais Charles Ier (qu'en Europe vous appelez Charles-Quint) et son digne fils Philippe II avaient eu soin de bannir l'un et l'autre de nos assemblées nationales, sachant bien que les vieux fueros et les libertés publiques n'auraient pas de plus redoutables et de plus sûrs défenseurs. Les cortès, qui continuèrent à se réunir, au moins à chaque avénement, ne furent plus composées que des représentants des cités. L'esprit moderne, quand il se saisissait tout à coup de l'Espagne, trouva bon de prendre les choses où la royauté les avait mises. L'opinion se prononça à cet égard unanimement. La régence ne voulut pas se mettre cette puissance de plus sur les bras, quand elle y avait déjà Bonaparte. Le conseil des ministres, le conseil royal, consultés, n'hésitèrent point. Les plus grands personnages, tels que le marquis d'Altargo, opinèrent dans ce sens. Tout le monde pensa, comme on fait toujours en cas semblable, que l'orage passé, on reviendrait sur ces questions fondamentales ; mais il est des courants qu'on ne remonte pas. Ce fut notre double-

ment du tiers. Nous avons des prélats et des grands seigneurs; probablement, l'aristocratie territoriale, dont nous avons tous les éléments pour en faire un corps politique puissant, ne se constituera jamais.

« Le système adopté admit trois sortes d'élections. L'antique privilége des deux procuradores était conservé *aux villes de vote*. Nous appelons ainsi les dix-huit cités dont les mandataires composaient, depuis l'expulsion de la noblesse et du clergé, toute la représentation nationale. Mais personne ne songeait à renfermer nos assemblées dans de si étroites limites, et des électeurs, nommés par toutes les paroisses des trente-deux provinces, durent élire, par un procédé qui comprenait trois degrés d'élections, un membre des cortès par cinquante mille âmes. Les juntes provinciales, qui étaient sorties du sein de nos orages pour diriger les mouvements de l'indignation nationale et sauver la monarchie, reçurent aussi, comme prix de leurs travaux, la prérogative d'avoir des procuradores choisis par elles dans leur sein ou au dehors.

« Une trentaine de députés furent donnés aux royaumes d'outre-mer, et la plupart des vices-royautés, malgré leur situation agitée, touchées de ce grand bienfait, se décidèrent à en profiter. Dans la métropole, le zèle fut immense, et ce n'était pas l'intrigue qui dirigeait les suffrages; ce n'était pas l'ambition qui les sollicitait. Ces intrépides citoyens venaient chercher des périls, stipuler des sacrifices, assister peut-être aux funérailles de la patrie. Tel fut le zèle des électeurs et celui de leurs mandataires, qu'en plusieurs lieux, dans la Manche, par exemple, et à Guadalaxara, les colléges réussirent à se former en présence de vos baïonnettes, et à nous envoyer des députés. A mesure que les mouvements divers des armées découvraient un canton envahi, il se hâtait de marquer par des élections la délivrance passagère.

« Cependant, il était évident que tous les représentants ne pourraient pas se frayer un passage jusqu'à nous. Une

population immense s'agitait dans les murs de Cadix. A côté de l'élite de nos royaumes d'Europe, y était rassemblée cette foule de riches enfants de l'Amérique que les affaires et les plaisirs y convient dans tous les temps. On décréta qu'en attendant l'arrivée des députés propriétaires[1], les quarante mille réfugiés que renfermait la ville se formeraient en autant d'assemblées qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune devait élire des suppléants à la députation absente. Des hommes, tels que l'archevêque et moi, reçûmes de nos compatriotes ce mandat provisoire, et bientôt nos provinces ratifièrent ces choix, en nous appelant presque tous, par leurs suffrages, à poursuivre nos travaux.

« Les colonies eurent pour représentants des grands d'Espagne américains, des prélats créoles, des Indiens du nom et du sang des fils du soleil, des membres des cours suprêmes. Au bout de quelques mois, la plupart furent confirmés, par leurs patries lointaines, dans des fonctions que personne n'était plus digne de remplir.

« En définitive cette assemblée unique du congrès réunit en grand nombre les grands d'Espagne, les titres de Castille, les conseillers de Castille, les prélats, les inquisiteurs; plus des deux tiers appartenaient au clergé. Sir Georges, quoiqu'il fût en grand ménagement et en intelligence suivie avec le parti apostolique, me disait à l'oreille que le congrès serait noir de prêtres; et les feuilles anglaises raillant sans façon notre civilisation reculée, trouvaient que nos cortès auraient l'air d'un concile.

« Une circonstance extraordinaire et douloureuse vint exercer une influence inattendue sur l'esprit de la future assemblée, et assurer aux plus libéraux sur la plupart des

[1] *Proprietarios*. On appelle ainsi quiconque joint l'emploi au titre. Cet usage vient de ce que le gouvernement royal avait multiplié à tel point les faveurs purement honoraires, que les titres étaient partout supérieurs aux fonctions : les chefs de bataillon sont colonels et quelquefois davantage, ainsi de suite. On distingue alors celui qui commande un régiment par la désignation de *proprietario*.

points le concours vraiment exalté des plus timorés et des plus hostiles. Écoutez-moi bien!

« Don Alonso se reposait souvent de ses travaux, de ses soucis, d'un principalement qu'il taisait toujours et qui semblait le dévorer, en courant à cheval avec moi avant le lever du jour le long de l'étroite chaussée de l'île de Léon, comme fait, dit-on, maintenant à Venise, le grand poëte anglais, le long du Lido. Le cheval andaloux est merveilleux pour ces exercices où l'âme semble jouer un plus grand rôle que le corps. On fait un avec lui. On bondit, on dévore l'espace. Il pense, sent, s'exalte avec nous. C'est la flamme qui reste captive. C'est l'aigle qui obéit et qui vole. A deux de la sorte, on est demi-dieu. Ce fils de l'Arabe, je le veux bien, plus haut de taille, plus paré, plus fort que ses ancêtres, ayant l'air de savoir combien les Guzman et les Gonsalve l'emportent sur les Abencerrages, est un présent que Dieu ne pouvait faire qu'à un peuple choisi. Quand il a donné à l'Andalousie, le Guadalquivir, les Gaditanas et cet intrépide enfant du coursier de Job, évidemment il comptait mettre le paradis terrestre dans la Bétique.

« Quelquefois, au contraire, notre cercle étroit venait à pied respirer sur la fraîche jetée la brise du soir. On s'asseyait pour converser, l'œil sur la rade et le camp français, ou bien sur l'Océan. Un jour, don Alonso marchait aux côtés de Maria, plus silencieux et plus pensif que de coutume. Maria semblait craindre de troubler son silence. Je dois dire qu'ils avaient l'air d'un roi et d'une reine se reposant du poids du jour. Nous suivions l'archevêque, Fernanda, sa supérieure, moi, quelques officiers; quelques serviteurs toujours prêts à porter un ordre et parer un péril. Fray Caytano nous joignit, l'œil en feu, la lèvre tremblante, en proie aux mouvements d'une colère qu'il essayait vainement de dominer. Longtemps, il ne prononça que des invocations à la reine du ciel et des paroles confuses; enfin ses fureurs prirent un libre cours : au milieu des sacrifices héroïques de tout un peuple venait d'éclater une effrayante apostasie.

e prince qui, malgré la conquête, régnait par nous sur les omaines de ses pères; celui dont le nom avait conduit la victoire les héros de Baylen, et au martyre les populaons de Saragosse, de Gironne, de Tortose; ce prince par ui et pour qui tant de sang avait coulé..... « Arrêtez! s'écria don Alonso, respectez dans don Fernand le rang suprême; respectez ses malheurs, et, au nombre de ses malheurs, comptez tout ce qui nous afflige. — Quoi! s'écria le Père provincial, vous saviez qu'il sollicite du Tamerlan qui le dépossédа l'honneur d'être appelé son fils, et du visir efféminé qui prétend régner sur nous, la permission de porter ses ordres! — Je savais, dit froidement Alonso, que Bonaparte le publie, et je m'étonne de ne pas vous voir garder sur ce triste mystère un religieux silence. »

« Sor Dolorès était tombée à genoux : les yeux au ciel, es mains jointes, elle ne doutait pas, dans le bouleversement de ses idées, que le monde ne fût à la veille de sa atastrophe dernière; la marquise avait pâli : sur le champ e bataille, lorsqu'elle combattait pour don Fernand, elle e pâlissait pas. La foule, attirée par les discours bruyants e Fray Cayétano, resta muette et consternée; le vieil Eniquez s'y rencontrait : il nous avait suivis quand la marquise et l'armée avaient abandonné son canton aux Franais; ses yeux, d'où s'échappe une larme, cherchent le ras qu'il a perdu dans cette mêlée. Un paysan de la 'ieille-Castille qui avait fui avec nous devant l'invasion, près avoir vu périr sa famille entière, songe, en invoquant e ciel, à sa femme, à ses fils, à son gendre, à sa fille, tous iorts pour la sainte cause du roi captif. L'archevêque s'asociait au sentiment public. Le saint vieillard trahissait par expression, d'ordinaire si majestueuse et si douce, mainnant si douloureuse de son visage, ses efforts pour arrêter ur ses lèvres un gémissement qui eût ressemblé à un anaième. Seul, Alonso avait réprimé les mouvements de son me. « Don Fernand, dit-il, est jeune; les embûches du

« plus habile des tyrans italiens l'entourent; il soupire « après le jour où, libre de ses fers, il reverra ses défen- « seurs et sa patrie[1]. Faisons la part des souffrances de la « captivité, de l'ignorance des affaires humaines, surtout « de la pieuse reconnaissance qui le presse de venir récom- « penser, par les bienfaits de son règne, un dévouement « sans bornes comme sans exemple. »

« Mon ami disait. Tous ces hommes dont il était environné restaient immobiles et silencieux; quelques-uns remuaient la tête comme si, détrompés d'une grande illusion, ils eussent repoussé de nouveaux prestiges. En ce moment, un obus, lancé d'une chaloupe ennemie, vint tomber au milieu du cercle. Maria est couverte de poussière; l'explosion fatale se fait entendre, chacun se croit frappé..... De toutes les bouches part à la fois le cri de victoire et de mort, le cri de vive le bien-aimé don Fernand! Léonardo est seul atteint; et sa bouche déjà glacée murmure encore le cri d'Angel et de Catalina : « La foi et don Fernand. »

« Nous nous éloignâmes de cette triste scène. Fray Cayétano se livrait toujours à ses emportements. Don Alonso lui devint suspect par la circonspection de ses discours et le calme de ses traits. « Sans doute, répondit-il aux accusa- « tions du Père provincial, j'aimerais mieux voir le prince « qui nous est cher refuser tout pacte avec son oppresseur « et le nôtre; j'aimerais mieux apprendre qu'ajoutant une « page glorieuse aux fastes de sa maison, il modèle son lan- « gage sur les lettres magnanimes de Louis XVIII errant « et fugitif, alors que se montrant digne du trône qu'il « avait perdu, il repoussait les offres de Bonaparte, en Bour- « bon et en roi. Mais, à plus juste raison, nos fautes, nos « blâmes ne peuvent pas monter jusqu'à lui. Il n'y a que

[1] Don Augustin Argüelles, qui fut depuis proscrit, et qui a été ministre pendant la révolution de 1820, après laquelle il a été proscrit de nouveau, s'exprimait en ces mêmes termes, dans les cortès, le dernier jour de 1810.

« notre fidélité et et notre dévouement qui puissent al-
« ler si haut. — Quoi! s'écria Fray Cayétano, vous pré-
« tendriez qu'il régnât sur nous encore; qu'il revînt, ne-
« veu, fils adoptif du Corse, asseoir à ses côtés sur le trône
« la philosophie française, le jansénisme, l'impiété? Sa
« main s'emparerait une seconde fois du sceptre de son
« père, pour saper dans ses fondements la religion de
« Jésus-Christ, et accomplir les plans sacriléges que les
« décrets de Chamartin ont proclamés à la face du monde!
« Non, quand don Fernand cesse d'être Espagnol et Bour-
« bon, il cesse d'être roi. Appelons au trône une dynastie
« qui n'ait point pactisé avec l'ennemi du ciel, qui rende au
« royaume catholique son ancienne splendeur, qui unisse
« sous les mêmes lois et la Péninsule et l'Amérique en-
« tières, la maison de Bragance enfin..... — Malheureux!
« s'écria don Alonso, qu'osez-vous dire en ma présence?
« Sachez que les rois de nos pères ont mes serments, et que
« j'admire en leur nom l'empire! Méconnaître leurs
« droits, ce serait donner gain de cause aux spoliations de
« Bayonne. »

La colère continuait de fermenter dans l'âme du domi-
nicain. « Le moment de assembler les cortès est venu, re-
« prit-il. A elles seules appartiendra de prononcer souve-
« rainement sur nos destinées. Si elles croient utile aux
« intérêts de la défense commune de ne pas couronner une
« autre maison royale; si elles ne veulent pas non plus for-
« mer de nos peuples divisés une république fédérative, ce
« qui, chez un peuple chrétien tel que le nôtre, serait excel-
« lent, du moins faudra-t-il qu'elles se hâtent de donner à
« l'État une constitution qui nous mette pour toujours à
« couvert des extravagances ou des faiblesses de nos maîtres.
« Il faudra emprisonner le monarque dans des institutions
« si fortes, que l'autorité souveraine, même commise aux
« mains d'un neveu de Bonaparte, même livrée à l'influence
« exécrable du me[illegible] puissante pour alté-
« rer la religion de [illegible] courons à *la voix du*

« *peuple*, qui est *la voix de Dieu*, pour redresser les erreurs « de la royauté infidèle. Opposons des lois terribles; s'il le « faut, des châtiments, au projet de répandre parmi nous « ces clartés sanglantes qu'on appelle les lumières du siècle, « détestables brandons, allumés aux feux du royaume de « Satan pour embraser l'univers. »

« Ainsi parlait Fray Cayétano. La faction monastique poussa tout entière les mêmes clameurs. Ce fatal incident exerça sur toute la suite des délibérations et des événements une influence qu'aujourd'hui on ne peut plus comprendre. La pensée du roi légitime devenu l'instrument de la politique et des réformes impériales fit des plus ardents défenseurs de l'autel et du trône les législateurs les plus déterminés à pousser à l'extrême les précautions contre le dépositaire de l'autorité royale. Sur toutes les questions de cet ordre les libéraux furent dépassés par eux. Les dispositions qui nous ont été le plus vivement reprochées depuis furent leur ouvrage. Le pouvoir absolu, du fond de son exil et de sa captivité, se survivait dans l'indignation et l'épouvante qu'il excitait encore. Cela se comprend trop. Ce qui ne se comprendrait pas, c'est que l'Espagne se fût assemblée en cortès sans songer à se prémunir contre de nouveaux scandales de l'Escurial et de nouvelles abdications de Bayonne. Ceux qui contestent à un grand peuple, abandonné de ses princes, le droit de se sauver lui-même et d'assurer ses destinées, doivent nous condamner pour avoir reconquis à don Fernand la couronne de ses pères.

VI.

« Le 24 septembre 1810 avait été fixé pour la réunion des cortès. Ce grand jour arriva enfin. Pour nous autres libéraux, c'est le plus beau de nos annales; il fut salué par les hommages de l'Espagne des deux mondes; tous les cœurs, tous les regards étaient tournés vers la plage lointaine sur laquelle la liberté du continent trouvait un dernier

asile. L'Angleterre, dans les discours du trône, mêla sa voix aux acclamations de nos provinces, et assurément tous les peuples asservis, tous les rois tributaires unissaient leurs vœux secrets à ceux de ma patrie.

« Les cortès ne vinrent qu'après quelques mois siéger dans les murs de Cadix. Elles s'assemblèrent d'abord à l'île de Léon. Mais toute la population gaditane se joignit aux habitants de San-Fernando pour jouir du grand spectacle sur lequel l'Espagne et le monde avaient les yeux ouverts.

« Je voudrais pouvoir vous donner ne fût-ce qu'une faible idée des sentiments qui agitèrent la foule immense lorsque les portes de la maison consistoriale [1] s'ouvrirent, et qu'on vit les députés en corps descendre sur la place publique pour aller dans l'église de la ville invoquer le Dieu de Saint-Ferdinand, tandis qu'à quelques pas de nous, sur toute la ligne des forts de la rade, flottaient à nos yeux les drapeaux français. Et, comme pour ne pas nous laisser ignorer leur présence, les batteries ennemies tonnaient sur nos lignes, je ne sais à quelle intention, pendant toute cette solennité, sans comprendre ce que ces salves involontaires ajoutaient à l'effet des nôtres de secrets et nobles saisissements dans les cœurs espagnols.

« A l'aspect de l'assemblée en corps, il sembla que la patrie elle-même nous apparût, sauvée du milieu des ruines. Des femmes jetaient des fleurs; les soldats brandissaient leurs armes, les moines leur crucifix; les grands, les prélats, cette foule d'hommes illustres par le rang, les services ou la naissance, qui formaient le cortége, partageaient les émotions des assistants; le frère, l'ami, le compagnon d'armes, tombaient dans les bras l'un de l'autre, et se tenaient longtemps serrés; tout un peuple était ivre de joie, mais cette joie noble et sainte n'était pas de celles qui inspirent à une populace furibonde la soif du sang; des cris de

[1] Hôtel de ville.

mort n'attristaient pas le cri de : « Vive le bien-aimé don « Fernand! vivent les pères de la patrie! »

« Le cardinal de Bourbon célébra le service divin. L'évêque d'Orense quitta la chaire pour le trône présidentiel, et rendit grâces au ciel d'avoir permis que nos cortès renaquissent dans toute leur splendeur, parmi les afflictions du royaume. Ce fut alors, en présence des autels, qu'à genoux et les mains sur les Évangiles, nous écoutâmes, dans un religieux silence, le ministre de grâce et de justice prononcer la formule que l'évêque président et ses collègues avaient arrêtée : « *Procuradores* de la nation espagnole, vous jurez « de défendre la sainte religion catholique, apostolique et « romaine, sans en tolérer aucune autre dans nos royaumes? « Vous jurez de maintenir la nation dans son intégrité, et « de ne rien négliger pour la délivrer de ses injustes oppres- « seurs? Vous jurez de conserver à notre bien-aimé souve- « rain, le seigneur don Fernand, tous ses domaines, et de « faire tous les efforts possibles pour l'arracher à sa captivité « et le remettre sur son trône? Vous jurez de remplir avec « fidélité et loyauté la tâche que la nation confie à votre « zèle, en observant les lois de l'Espagne, sauf à les cor- « riger, les modifier et les changer selon que l'exigera le « bien public? — Nous le jurons, » répondirent les députés d'une voix affaiblie par l'émotion qui remplissait tous les cœurs. « Si vous faites ainsi, reprit le ministre, Dieu vous « récompensera; sinon, qu'il vous en demande compte. » Ces mots retentirent sous les voûtes sacrées. L'orgue, le chant des prêtres, l'artillerie française leur formaient un accompagnement digne d'eux. Le peuple tout entier les répéta, et le bruit de nos serments arriva, jusque sur l'autre rive du Santi-Pétri, à l'armée qui était là pour nous asservir. Il y avait une demi-lieue de sable et de marécages entre les légions victorieuses qui croyaient l'Espagne soumise, et ses représentants qui promettaient de ne pas déposer les armes tant que le captif de Valençay ne serait pas remonté au trône de ses pères!

« Nous éprouvions une sorte d'attendrissement, à la fois délicieux et sublime, qu'il n'est donné qu'aux sentiments généreux d'inspirer. Il nous suivit dans la salle qui nous avait été préparée. C'était simplement le théâtre de San-Fernando. Le corps diplomatique, les généraux, les grands, les femmes de haut parage remplissaient les premières galeries. La foule se pressait dans les étages supérieurs. Maria, embellie par son trouble, parait un de ces balcons; elle vit la barre d'or que deux lions soutiennent pour fermer la porte réservée à nos rois, se lever devant Alonso. Les régents marchaient vers le trône du monarque absent; le vainqueur de Baylen, qui semblait couvrir toute cette scène de sa gloire, fut couvert d'universelles acclamations. L'image de don Fernand brillait sous le dais royal; les dépositaires de son autorité, obéissant au dernier décret qui fût émané de lui, ouvrirent en son nom, au milieu de l'admiration et de la joie communes, la première séance des cortès *générales et extraordinaires*.

« Entourés de périls, nos cœurs n'étaient ouverts qu'à l'espérance. L'avenir ne s'offrait à notre esprit qu'enrichi des biens conquis par nos efforts. Sur ce rocher battu de tous côtés par la tempête, il semblait que nous fussions rapprochés du ciel et que nous vissions à nos pieds les malheurs comme les passions de la terre; aucun de nous ne conservait alors le sentiment de ces peines intimes qui sont d'ordinaire attachées, comme des compagnes fidèles, au sein de l'homme. Les régents, l'évêque d'Orense, le sage et vaillant Castaños promenaient sur l'assemblée des regards où éclataient une conscience satisfaite et de grands cœurs. Le regard d'Alonso rencontrait quelquefois le balcon de la marquise, et brillait alors d'un feu nouveau; mais c'était pour redescendre aussitôt sur l'assemblée; on eût dit qu'il craignait d'avoir une pensée qui ne fût pour la gloire et le bonheur de son pays.

« Les cortès ressuscitées, l'Espagne affranchie peut-être, Alonso défendant hier son pays sur les champs de bataille,

et tenant aujourd'hui la place de son roi sur le trône, toutes ces images produisirent sur Maria des impressions si fortes et si vives qu'elle se sentit près de succomber; et, couvrant de sa main ses yeux humides, elle essaya de ne plus voir que Dieu vers lequel s'élevait sa pensée. Auprès d'elle une inconnue, de qui la séparait Fernandina, cachait son visage sous les plis d'un long voile; attentive à toutes les paroles de la marquise, à tous les mouvements de ma jeune cousine, elle n'avait mêlé que des pleurs aux acclamations qui ébranlaient par intervalles les murs de l'auguste enceinte : il semblait que son cœur en fût brisé. Maria, prête à s'évanouir, se soulève, aidée de sa pupille, pour s'éloigner de cette grande scène : une main saisit son bras, et, le serrant avec violence, la fixe d'une manière impérieuse au lieu qu'elle quittait. La marquise s'arrête, ranimée par l'étonnement : elle demeure et se tait. Fernanda intimidée se pressait contre elle; la même main avait saisi la sienne. Tout à coup, l'étrangère fait un mouvement de désespoir; son bras étendu semble envoyer une malédiction à la marquise, et elle s'enfuit.

« Un décret, voté à minuit, le premier soir, après une longue et magnifique discussion, annonça quelle carrière les cortès s'apprêtaient à fournir; elles déclaraient nulles les renonciations de Bayonne, comme iniques, forcées, souscrites sans le concours de la nation, et reconnaissaient pour roi don Fernand. L'inviolabilité des représentants, le droit du congrès d'établir des lois fondamentales, étaient en même temps consacrés. La parole venait d'être rendue à l'Espagne, et elle en fit usage pour protester contre ces doctrines de pouvoir absolu qui avaient enfanté tous ses malheurs. La question de la souveraineté nationale fut abordée sur-le-champ dans un sens étranger aux creuses théories des sophistes et des révolutionnaires français. Il s'agissait de la souveraineté, et par conséquent de l'indépendance vis-à-vis de l'étranger. D'éloquents orateurs dissipèrent à cet égard tous les doutes; la plupart, connus par

leur haine pour la révolution française, ramenèrent aisément le petit nombre de dissidents. Au moment où la plupart des têtes couronnées reconnaissaient Joseph Bonaparte pour souverain de l'Espagne et des Indes, où nos soldats prisonniers étaient traités comme des rebelles, où le nom de traîtres flétrissait chacun de nous, où l'obéissance au roi Pépé était prescrite bien souvent du haut de la chaire chrétienne, comme un devoir religieux et politique, il importait à la dignité de la nation de ne pas accepter le titre de révolte infligé par l'étranger à la cause pour laquelle nous combattions. Nous ne pouvions nous réhabiliter aux yeux du monde qu'en produisant nos titres : il fallait rappeler que les sociétés humaines sont de droit divin ; qu'elles possèdent, comme l'avait proclamé le conseil de Castille, des prérogatives sacrées ; qu'aucun corps, aucun homme ne peut usurper leurs droits ni les détruire ; que le père du genre humain ne les a pas condamnées à périr sans discussion et sans défense, au gré d'un favori perfide ou d'un monarque insensé.

» Les cortès devaient appuyer leur résistance sur ces vérités éternelles, ou condamner la mémoire de tous ceux de nos citoyens que l'ennemi avait fait passer par les armes, et fléchir, non plus devant la constitution de Bayonne ; Bonaparte, dans un caprice nouveau, l'avait déjà abolie, mais devant son droit prétendu de nous échanger dans son marché avec Charles IV, contre le domaine de Compiègne, la sûreté de Godoy et quelques millions d'écus. L'assemblée, où le parti apostolique était si puissant, fut unanime pour signer ces grandes déclarations, que l'Espagne ne pouvait être le patrimoine d'aucune famille ; que la souveraineté résidait essentiellement dans la nation, et qu'il appartenait à elle seule de décréter ses lois fondamentales. Le décret avait été proposé par un ecclésiastique vénéré, don Diego Muños Correro, recteur de l'université de Salamanque. Ce qui est digne de remarque, c'est que les déclarations des cortès, à leur renaissance, furent exactement

et littéralement celles de Padilla et des communeros dans leur lutte avec Charles-Quint. Je doute qu'il y eût alors en Europe un seul peuple qui eût dans l'esprit de telles maximes, et n'est-ce pas un trait curieux de la constance espagnole que lorsqu'après trois cents ans la parole nous est rendue, nous nous retrouvions dans le cœur et posions exactement en article de loi les mêmes maximes?

« Le lendemain fut digne de ces débuts. L'histoire dira si le sénat de Rome, lorsque Annibal campait aux pieds du Capitole, fut plus magnanime que les cortès de Cadix, qui, accablées dans leur île étroite sous la toute-puissance française, arrêtèrent, le lendemain de leur réunion, par un décret solennel, de ne jamais traiter avec l'empereur des Français tant que ses aigles ne seraient pas rejetées au delà des monts, et les Bourbons rendus à notre amour.

« Dans ces grands débats, il fallait entendre un jeune député des Asturies, don Augustin Argüelles, expliquer ce qu'éprouvaient tous les cœurs. « Seigneur[1], disait-il « toute l'Europe[2] sait l'horrible attentat qui arracha notre « roi bien-aimé d'un trône qu'il occupait à peine. Mais « l'oppresseur du monde n'avait pas rempli sa carrière « d'iniquité; puisque la vie précieuse de nos princes était « respectée, il y avait à prévoir d'autres complots. Et « voilà que, s'il faut en croire la renommée, don Fernand « est à la veille de contracter des nœuds serrés par Napo « léon!

« Quel sera le résultat de cette trame nouvelle? Les « esprits pusillanimes répondraient que des provinces ver

[1] Quand on s'adresse à un corps, en Espagne, on lui parle comme à un seul homme. On dit à un tribunal : Seigneur, votre excellence au conseil de Castille : Seigneur, votre altesse, et, en certains cas Votre Majesté. Les cortès portaient le titre de majesté pendant la captivité du roi; après 1820 elles portèrent celui d'altesse.

[2] *Diario de las cortes*, t. II (Discussion du décret du 1er janvier 1811).

« ront se refroidir leur enthousiasme; que d'autres, fati-
« guées des maux de la guerre, céderont à la force. Mais,
« je le demande, serait-ce que notre insurrection est née
« de l'emportement d'un jour, du fanatisme d'une faction,
« de l'esprit versatile et novateur de nos voisins? Non, Sei-
« gneur, mais du vœu unanime que, sans s'être entendus,
« nos royaumes ont proclamé à la même heure. Trois ans
« d'atrocités nous révèlent ce qu'il faut attendre d'un
« homme qui a foulé aux pieds l'honneur et la morale. Il
« parlera d'améliorations et de réformes! Ces trois ans
« nous apprennent quelle est la génération dont il a cru
« fasciner les yeux. Il promettra d'affranchir notre terri-
« toire de la présence de ses drapeaux! Sur quelle garantie
« peut-il appuyer ses promesses? voyez sa vie! il n'a mar-
« ché que de crime en crime. Dans ses efforts pour substi-
« tuer à toutes les races royales son obscure famille, c'est
« surtout aux Bourbons qu'il en a voulu! Le monde a vu
« ses machinations et ses impostures. Votre Majesté ne
« doit entendre à aucune proposition émanée de cet homme.
« N'oubliez pas ce qu'aux propositions d'Annibal répon-
« dait le sénat romain : Sors de notre territoire, et alors
« nous traiterons avec toi. Tout souverain que vous êtes,
« il est une chose que vous ne pouvez pas : c'est de négo-
« cier avec Napoléon. Si cette auguste assemblée comptait
« un jour de faiblesse, elle serait désobéie. Ce n'est pas le
« présent seul qui est irréconciliable avec nos tyrans, c'est
« aussi l'avenir. La mère qui a conçu parmi les ruines trans-
« mettra au fruit de ses entrailles l'horreur dont elle était
« pénétrée, et cette horreur arrivera, comme un patri-
« moine, aux générations futures.

« La présence de forces qu'on appelait invincibles, la
« défection de nos esprits les plus distingués, l'emploi de
« toutes les ressources de la politique impériale, rien n'a
« pu étouffer l'enthousiasme de nos concitoyens. Tant qu'il
« y aura des Espagnols, la liberté comptera des défenseurs,
« et si un seul de nous devait survivre à tous les autres,

« celui-là exhalerait avec son dernier soupir un dernier cri « pour l'indépendance de la patrie!

« Seigneur, je m'arrête. Que le maître du monde, se- « condé d'une multitude d'hommes nouveaux, merveilleu- « sement attachés au char de sa fortune, poursuive son « immense carrière. Nous songeons qu'à dater du 24 sep- « tembre l'Europe a les yeux sur ce foyer de l'indépen- « dance des nations continentales; toutes asservies, elles « attendent la liberté; c'est aux déterminations du con- « grès à leur frayer la route. »

« Quand les cortès entendaient ces mâles paroles, quand elles transformaient en articles de lois ces élans généreux, elles étaient loin de s'abuser par des prestiges; elles se sentaient dépourvues de territoire et presque d'asile; elles voyaient l'ennemi assiéger leur étroite enceinte, cinq cent mille soldats couvrir nos provinces, le sceptre de Joseph s'étendre sur la Péninsule entière! elles voyaient le continent nous proscrire et nous écraser; mais au dedans de nous parlait la voix de l'honneur, et elle parla plus haut que celle de la prudence. La constance espagnole ne fut ébranlée ni par les périls ni par les exemples, et, assurément, en sauvant notre pays, nous avons contribué à sauver tous les États et tous les trônes.

« Quel spectacle que celui d'une nation refoulée jusque sur le sable de ses rivages, pressée entre les flots de l'Océan et le camp ennemi; là, ne désespérant pas d'elle-même, et seule, dans cette Europe obéissante, protestant contre une tyrannie que la religion et la fortune sanctionnent de concert! Quoi de plus grand que ces cortès, sorties, au bruit de nos malheurs, du tombeau où dormaient la gloire et la liberté de nos pères, et venant, de tous les coins du monde, stipuler, avec un froid courage, pour l'avenir de la monarchie, lorsque le présent ne leur appartenait déjà plus! Là, siégeaient le colon des îles Philippines, le descendant des Incas, l'Espagnol du Mexique, le représentant des Tlascaltèques, à côté de l'Andaloux et du Cata-

lan, du Murcien et du Galliègue, de l'Asturien et de l'Estrémègne, du Léonère et de l'Aragonais, du Navarrais et du Castillan !

« Ainsi, l'Europe, l'Asie, l'Amérique, se donnèrent, pour la première fois, la main dans une assemblée délibérante. Notre vaste monarchie fut tout entière rassemblée dans le temple des lois, et cela quand l'Espagne, tour à tour insolemment envahie et démembrée par le maître du monde, à ses yeux n'existait déjà plus ! »

LIVRE VINGT-QUATRIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN

CONSTITUTION DE CADIX.

> Permettez qu'on essaye de remplacer l'honneur du chevalier par la dignité de l'homme. Les nations, comme les fleuves, ne remontent pas vers leurs sources... Le temps change tout, et l'on ne peut se soustraire à ses lois plus qu'à ses ravages.
>
> Le vicomte de CHATEAUBRIAND, *Mél. pol.*, 1814.

Les cortès. Portrait du divin Argüelles. — Parti américain. Mexia. — Chefs des trois partis. — Déclaration de la souveraineté nationale. Autres actes des cortès. — Intrigues. Abolition de la régence des Cinq. Régence des Trois. — Disgrâce de don Alonso. Rencontre de don Cristoval. — Suite de l'histoire de Gautimot — zila. Travaux parlementaires d'Alonso. Son trouble. Trouble de Maria. — Suite des travaux des cortès. Constitution. Explication de ses défauts. — Vie de Cadix assiégé. Théâtre. Fêtes. Bombardement. Abolition du conseil de Castille. Affaire des biens ecclésiastiques. Fureurs des apostoliques. Discordes des *libéraux*. Intervention de l'Angleterre. Chagrins de Maria. Éducation de Fernandina. Sentiments de don Carlos. — Nouvelle régence des Cinq. Promulgation de la constitution. Adhésions du dedans et du dehors. — Interruption du récit de don Carlos.

I.

« Après trois siècles, la tribune espagnole venait d'être relevée. Il en partit des accents faits pour gouverner une grande nation. Des législateurs qui instituaient le règne des lois, tandis que les batteries des assiégeants étaient pointées sur leur palais, furent sans peine des orateurs éminents. Leur éloquence semblait emprunter ses forces et ses ressources à une puissance plus élevée que celle du talent. Aussi l'admiration publique honora-t-elle le premier d'entre eux d'un surnom que le premier des philosophes

antiques a seul porté : l'Espagne disait le divin Argüelles, comme le genre humain dit, depuis deux mille ans, le divin Platon.

« Don Augustin Argüelles, que je viens de vous nommer, se plaça, dès le début de nos travaux, par sa discussion lumineuse et forte, à la tête de l'assemblée. Issu de l'une des plus anciennes maisons des Asturies, remarquable par la dignité de son geste et de sa contenance, par l'énergie de son œil aussi ferme que vif, par l'autorité singulière de son accent, joignant un air de méditation qui impose à une bienveillance de langage qui attache, portant tour à tour, dans son débit comme dans ses paroles, la douceur et la volonté, il réunit toutes les qualités extérieures qu'exige l'orateur romain. Il avait habité l'Angleterre : le spectacle d'un gouvernement fondé sur la discussion et la publicité éleva son âme et sa pensée. Les hautes matières de l'administration et de la politique remplissaient ses études. Son intelligence embrassait rapidement les questions nouvelles, en pénétrait la profondeur, en développait les replis cachés, évitant ainsi un travail ou des erreurs aux esprits vulgaires : tant d'avantages lui assuraient une influence qu'aucun parti et qu'aucun émule ne lui disputa. Son éloquence, toujours nette et facile, grande quelquefois comme nos malheurs et nos périls, éclatante alors, impétueuse, entraînant tous les cœurs, ranimant au besoin la résolution de mourir ou l'espoir de triompher; d'ordinaire simple, harmonieuse, tournant autour des passions irritables et des obstacles difficiles, plus attachée à éclairer qu'à éblouir, et à concilier qu'à vaincre, son éloquence régna quatre ans sur les cortès. Toujours prêt à la lutte, toujours maître de soi, cherchant constamment la justice, on le vit souvent voter avec les défenseurs jaloux du passé ; on le vit les combattre, quand l'autorité royale n'était pour eux que le *féroce despotisme*. Toutes les opinions se groupaient autour de lui; on invoquait volontiers l'espèce d'arbitrage que son talent et son caractère exerçaient au milieu de nos débats.

D'un abord froid et sévère, ombrageux, ayant plus d'admirateurs que d'amis, il a traversé la scène des affaires publiques sans que la calomnie se soit attaquée à lui. La haine a pu demander sa tête; elle a respecté sa renommée.

« L'ascendant qu'obtint Argüelles vous apprend qu'il n'y avait pas parmi nous de ces dissidences profondes, de ces inflexibles inimitiés qui élèvent, dans une même enceinte, d'insurmontables barrières. Longtemps les libéraux et les serviles ne purent être distingués. Assis au hasard sur les mêmes bancs, d'accord pour haïr Godoy, les Français et le despotisme, également résolus à fonder le gouvernement représentatif, il y avait dans nos aversions et dans nos vœux une uniformité qui cachait à nos propres regards les différences de route et de but. Mais lors même que le jour de la séparation fut venu, il resta difficile de faire le dénombrement exact des partis : ils se signalaient par une égale indépendance et une égale conviction. En général, l'étranger chercherait en vain au milieu de nos assemblées ces oppositions systématiques, ces divisions immuables, ces trépignements, ces interruptions, ces clameurs qui donnent aux délibérations d'un sénat je ne sais quel air de guerre civile, et transportent au Capitole les fureurs de la place publique. Peut-être est-ce inexpérience du régime parlementaire. Mais nous n'apportons pas dans le salon de nos cortès de résolution arrêtée ; nous ne nous croyons pas tenus d'être sourds à la voix de la justice, de tenir bon contre la vérité quand un adversaire la présente, d'avoir un jugement tout fait sur les arguments de l'orateur qu'on n'a pas encore entendu.

« Un tiers parti, établi dès le premier soir au sein des cortès constituantes, eut seul, pendant quelque temps, cette façon de procéder. Les Américains n'avaient qu'une pensée : hâter le jour de la séparation. L'un d'eux, Joaquim Perez, comblé depuis des faveurs du pouvoir royal, osa ouvrir l'avis d'abandonner la Péninsule à Bonaparte ; l'indignation unanime lui répondit. Mais le parti résolut de nous

mener forcément à ses fins; on le vit appuyer toutes les mesures désastreuses, repousser toutes les combinaisons salutaires.

« Ce parti avait pour chef, et presque pour maître, le plus astucieux, le plus hardi, le plus disert des hommes. Mexia, de la maison des comtes de Puñon-Rostro, s'était emparé de ses concitoyens par la souplesse de son caractère et la vigueur de son esprit. Attentifs à ses mouvements, tous conformaient leurs suffrages à ses votes, certains que sa détermination était la plus utile à leur cause et la plus funeste à la nôtre. Un sang-froid qu'aucune agression ne pouvait émouvoir, une admirable facilité à passer de ce calme hautain à une exaspération vraie pour tout le monde hormis pour lui-même, sa dextérité enfin dans le maniement des passions opposées, firent de Mexia le fléau de l'assemblée. Les Américains suivaient par malheur l'impulsion de leur chef, comme s'il avait eu en sa main un ressort dont le jeu les fit tous mouvoir en même temps.

« La question de notre indépendance une fois décidée, cette faction, à peu près dissoute, se partagea entre les deux grandes opinions dont la divergence allait se prononçant chaque jour davantage. Don Blas Ostolazza, Lisperguer, le comte de Puñon-Rostro, Foncerrada grossirent les rangs de nos antagonistes. Féliù, Arispe, Larrazabal, Téran, fortifièrent les nôtres.

« Mais, lorsque la lutte fut le plus animée, les hommes les plus divers de sentiments continuaient à confondre souvent leurs suffrages. Les débats donnaient aux libéraux un immense avantage; très-inférieurs en nombre, ils devaient sans doute à l'autorité de la modération et du bon droit une incontestable supériorité de talents. Si vous exceptez Gutierrez de la Huerta improvisateur habile, Valienté, Borrull, Creus, Canedo, le général Eguia, qui ont joué depuis de grands rôles, n'eurent qu'un rang secondaire dans la discussion.

« La cause des réformes, au contraire, défendue par des

grands tels que le marquis de Villa-Franca, duc de Médina Sidonia, des prélats tels que l'évêque de Mayorque, cet autre Belzunce, l'élite de l'Espagne de tous les temps, vit éclater une foule de lumières aussi vives que soudaines. A côté du divin Argüelles, brillaient Muños Torrero, Villa-Nueva, Espiga, Gallégo, Olivèros, tous dignes flambeaux de l'Église; Calatrava, l'ornement du barreau espagnol; Garcia, Herreros, Perez de Castro, le comte de Toréno, Lugan, le général Zorraquin, déjà illustres, Navarro, qu'on appelait un puits de science. Quelques autres n'apportaient dans la discussion qu'une trop bouillante énergie; ils n'ont pas laissé de souvenir.

« Le premier soin des cortès fut d'appeler tous les citoyens à ratifier par leur adhésion le décret du 24 septembre; cette fois encore, les cortès se trouvèrent unanimes pour arrêter la formule du serment civique[1]. C'étaient les sentiments de don Fernand à Bayonne, quand il écrivait à son père (le 4 mai 1808), qu'il *n'avait pas le droit de disposer de la couronne sans l'exprès consentement de la nation réunie en cortès.*

« L'adhésion fut enthousiaste et universelle. Les dignitaires de l'Église, du palais, de l'État, de l'armée, se hâtèrent de souscrire au nouveau serment. Le duc de l'Infantado sollicita l'honneur de venir à la barre le prêter dans les mains de sa majesté le congrès. Le marquis de Belgida, le comte de Castelar, le comte de Castel-Florido, le

[1] Vous reconnaissez la souveraineté de la nation représentée par les députés de ces cortès générales extraordinaires? Vous jurez d'obéir à leurs lois et décrets comme aussi à la constitution qui sera établie, selon le but sacré de leur réunion, et vous les ferez observer et exécuter? Vous jurez de conserver l'indépendance, la liberté et l'intégrité de la nation; la religion catholique, apostolique et romaine, et le gouvernement monarchique? Vous jurez de rétablir sur le trône notre bien-aimé roi don Fernand de Bourbon, et de considérer en tout le bien de l'État? Si vous faites ainsi, Dieu vous aide! sinon vous en répondrez à la nation, conformément aux lois.

cardinal de Bourbon, le comte d'Altamira, le marquis d'Astorga suivirent cet exemple. Les conseils de Castille, des Indes, des ordres, des finances, de la guerre, du saint-office, montrèrent le même zèle. La régence avait donné l'exemple. Seuls, l'évêque d'Orense et un vaillant officier, le marquis de Palacios, firent une réserve, et soixante-un députés, en voulant, malgré l'opposition d'Argüelles, qu'on donnât des juges à tous deux, portèrent une funeste irritation dans l'âme du prélat. Parmi ces inexorables champions de la souveraineté nationale, se rencontrent Canedo[1], Villagomez[2], Ros[3], le général Éguia[4], une foule enfin de ceux qui ont compté parmi les instruments les plus ardents de la réaction : alors l'Espagne entière n'eut qu'une voix pour consacrer l'œuvre des cortès.

« Les cités et les chapitres, à mesure que l'occupation cessait un jour, adhéraient avec enthousiasme à l'expression des vœux et des devoirs de tous. Nos provinces d'outre-mer ramenées tout à coup à l'obéissance, le représentant du cabinet de Saint-James, la maison de Bragance, les Bourbons de Sicile, complétèrent à l'envi le concert d'hommages et de louanges qui environna le congrès dès ses premiers pas. Il n'y eut point jusqu'aux jésuites de Palerme qui ne voulussent nous payer le tribut de leur admiration. Le peuple anglais répondit par ses vœux au cri de liberté parti de nos rivages; et deux années ne s'écoulèrent pas sans que nous vissions, comme le sénat romain, les ambassadeurs des rois venir, des contrées les plus lointaines, briguer notre alliance et notre amitié.

« La question de la liberté de la presse souleva des tem-

[1] Évêque de Malaga après la restauration.

[2] Conseiller de Castille après la restauration.

[3] Évêque de Tortose après la restauration.

[4] En 1814, ministre de la guerre ; en 1833 président de la régence de Tolosa. C'est lui qui se chargea, en 1814, de dissoudre les cortès à main armée, et d'emprisonner la régence et les députés.

pêtes. Là éclatèrent les dissentiments véritables. Mais la presse avait été si asservie sous nos gouvernements déplorables, elle l'était tellement sous la main de fer de Bonaparte, et elle était si libre chez le grand peuple qui nous prêtait son appui et qui seul luttait contre la révolution française de toute sa puissance, que ce contraste trancha le débat. La liberté de la pensée faisait partie de nos alliances comme la servitude de nos malheurs.

« Une question plus grande encore ne tarda pas à s'élever.

« Déjà don Pédro Cevallos[1], notre ambassadeur à Londres, avait écrit aux cortès pour demander que la constitution fût le premier objet de leurs travaux. Il voyait, dans la sagesse dont elles avaient donné les preuves, un présage des biens qu'assureraient à la monarchie des lois fondamentales émanées du congrès. Le général Castaños nous adressait les mêmes instances. Ce vœu se faisait entendre de toutes parts. Canédo[2] s'écriait, « qu'à la nation appartenait exclu-
« sivement le privilége d'établir des lois fondamentales,
« puisqu'en elle résidait la souveraineté, et que c'était là
« un principe incontestable, reçu comme tel parmi les
« axiomes du droit public. » Valiente[3] s'écriait : « Tous les
« contrats que les rois peuvent faire sans le consentement
« de leurs peuples, sont de toute nullité. Ce principe s'ap-
« plique à don Fernand; et, en vérité, on n'a pas besoin
« d'en faire la déclaration expresse. S'il arrivait que ce
« prince, imprudent et simple, se présentât avec une jeune
« princesse de la famille impériale pour l'asseoir tranquille-
« ment sur son trône, alors votre majesté, seigneur[4], ne
« devrait point le recevoir. Marié ou non, nous ne l'ad-
« mettrons jamais qu'à la condition de nous rendre heu-
« reux. Ce doit être une règle générale pour tous les Espa-

[1] Ministre de la restauration.
[2] Évêque de Malaga en 1814. *Diar.*, t. VIII, p. 290.
[3] Conseiller de Castille en 1814. *Ib.*, t. II, p. 160.
[4] L'orateur s'adresse au congrès.

« gnols; mais il importe de faire dans nos lois une réforme « fondamentale qui s'appelle la constitution, pour établir « d'une manière précise les droits des citoyens et ceux du « trône. J'ai lu nos codes, et j'y ai vu que notre félicité dé- « pend du bon plaisir. Cet état de choses doit avoir un « terme. Faisons une constitution. La législation, le com- « merce, l'armée, la marine, les finances, l'éducation pu- « blique, tout se trouvera amélioré en même temps. »

« Toujours sur la brèche dans ces assauts livrés au pouvoir royal, Gutierrez [1] de la Huerta exigeait que le roi, quand il serait sorti de France, ne pût commander qu'après s'être renfermé dans les limites tracées par sa majesté le congrès.

« Seigneur, répondit Argüelles, notre monarque bien- « aimé, élevé dans l'obscurité d'un palais, loin de ceux « qu'il devait gouverner un jour, ignore les artifices des « cours et la perversité du cœur humain. Nous avons vu, « dès ses premiers pas, se manifester dans ses actes, avec « ses intentions bienfaisantes, une candeur dont veut « abuser aujourd'hui l'oppresseur du monde. Un prince « qui compte déjà trois ans d'une dure captivité, qui ne « peut résister au tyran qu'au péril de sa vie, qui soupire « après le bonheur de vivre au milieu de ses sujets, peut « croire utile d'accepter des liens par lesquels il serait « rendu à la liberté. Qu'il vienne! mais qu'il vienne af- « franchi de ses fers. V. M. pourra l'entendre, commu- « niquer avec lui, lui présenter les lois qu'elle aura éta- « blies. L'acceptation sera libre. On n'aura jamais à dire « qu'il y ait eu violence ni de la part du monarque, ni de « la part des sujets [2]. »

« Voilà sous quels auspices l'assemblée s'occupa de rassembler les éléments épars et confus de la constitution antique. Une commission fut nommée, en décembre, pour

[1] *Diar.*, t. II, p. 205.
[2] *Diar.*, t. II.

accomplir cette tâche immense. Elle fut nommée, quand la Providence, comme pour mettre à l'épreuve l'héroïsme espagnol, ajoutait la fièvre jaune à tous les maux déchaînés sur notre étroit séjour. Treize députés eurent cette tâche. C'étaient les membres du congrès qui jetaient alors le plus d'éclat. Don Augustin Argüelles était le premier de tous : un vœu unanime le désignait pour ce grand ministère. Autour de lui se groupaient Gutierrez de la Huerta, Canedo, Valiente, Ric, Fernandez de Leyva, don Diégo, Torrero, Barcena, Joaquim Perez, Vicente Moralès, tous, depuis lors, les élus ou les chefs de la réaction de 1814, le vertueux Espiga, promu, par la restauration, à l'archevêché de Séville; le chanoine Olivèros, Perez de Castro, l'un des fidèles conseillers de don Fernand à Bayonne, complétaient le nombre des commissaires. Tels étaient les législateurs à qui le congrès remit le soin de préparer les matériaux de notre grand édifice politique. Presque tous membres du clergé, presque tous membres du parti apostolique, ils semblaient avoir Argüelles parmi eux pour plaider, contre leurs préventions du moment, la cause de la modération et de la justice, plus que pour diriger leurs travaux.

« Au milieu de tant de maux, les circonstances étaient propices. Après avoir annoncé à son corps législatif l'intention de venir en personne terrasser le léopard et le rejeter dans l'Océan, Bonaparte avait laissé passer l'année 1810 tout entière sans reparaître de ce côté des Pyrénées. L'année 1811 allait voir le même délaissement du premier des intérêts de sa politique et du premier des périls de sa fortune. Il resta, comme n'eussent fait aucuns de nos rois ni des vôtres, attaché au berceau de son fils. Une sorte de pressentiment intérieur le tenait à l'écart de nos provinces! Il pouvait venir en quelques semaines écraser l'armée anglaise sous le nombre! Est-ce à moi de dire qu'il pouvait venir combler d'hommes le Santi-Pétri, emporter San-Fernando, et laisser ensuite ses lieutenants cheminer sur Cadix? Sa situation devant le monde le voulait. Sa pensée

était ailleurs. Elle était sur le Nord. Il ne daignait plus arrêter son regard sur la boucherie abominable dont il avait doté ce versant des Pyrénées. Il se contenta d'envoyer la vieille gloire de Masséna disputer le Portugal, sans confiance et sans élan, à la jeune renommée de celui qui depuis a été le duc de Wellington. Cette troisième campagne de Portugal, par une fatalité qu'explique seule la situation entière, ne fut pour quatre-vingt mille soldats français qu'un long revers. Le siége de Cadix, poussé avec une énergie croissante, devait tout réparer. Sans parler de la foule de places prises et reprises par Suchet, Ney, Ballesteros, le marquis de Campo-Alenge, le baron d'Éroles, l'année 1811 ne fut que la lutte du génie de dix généraux français pour renverser, avec une armée insuffisante, les obstacles, et du génie de la nation espagnole pour faire sortir tout à la fois de la lutte suprême la régénération de la patrie et sa délivrance.

II.

« Sur ce rocher de l'île de Léon, qu'habitait tant d'héroïsme et de sagesse, qu'illustrait tant de gloire, que minaient la peste et la disette, s'agitaient, comme il arrive toujours, au milieu de passions politiques pleines de grandeur, les passions privées les plus coupables. Il n'est pas dans mes sentiments de mettre en lumière ce côté du tableau. Je ne vous montrerai que ce qui est indispensable à mon récit.

« Les mémoires d'Alonso vous ont mis dans la confidence de tous mes chagrins domestiques; plût à Dieu que je pusse les taire au monde entier! Mais vous savez tout; je vous parlerai sans réticence : nous sommes amis d'ailleurs, et je ne sais pas avoir de secrets.

« Mon frère, député au congrès par sa province, était arrivé des premiers. Il n'approcha point du cercle où je vivais, et, dans le salon des cortès, il prenait toujours soin de fuir ma présence. Son grade de lieutenant-général qu'il

avait fort glorieusement mérité, tout en l'élevant au-dessus de moi, ne le réconciliait pas avec le malheureux hasard qui me fit naître l'aîné. Cette pensée empoisonnait les jouissances que je trouvais dans l'accomplissement de nos grands devoirs. Je cherchais à étourdir dans le mouvement du monde les ennuis qui m'assiégeaient; mais je ne sentais s'adoucir leur amertume qu'entre la marquise, Fernandina et mon illustre ami; et là, les traits toujours douloureux, souvent les pleurs de Dolorès, en contemplant l'héroïque Maria, ou bien lorsqu'elle regardait se développer les grâces charmantes de la jeune fille de Domingo, venaient réveiller dans mon cœur le souvenir de l'attentat qui lui avait ravi le titre de mère. J'étais destiné à connaître toute ma vie les plus cruels des chagrins, ceux qui font rougir : c'était éprouver les tourments des coupables sans les avoir mérités.

« Vous jugez sans peine de la haine emportée que le commandeur portait au rival qu'il voyait élevé à son tour aux premiers postes de l'État. Mon malheureux frère, dévoré de la soif des supériorités, était l'ennemi personnel de quiconque se distinguait du vulgaire par des talents, du pouvoir, des honneurs; il semblait être venu au jour pour montrer à quel point une grande ambition peut se corrompre dans un esprit et dans un cœur étroits.

« Aussi allait-il distribuant des calomnies contre Alonso, semant les défiances, faisant tout enfin pour le ruiner dans l'opinion publique. Le grand citoyen dont il enviait le sort, était entouré de sollicitudes pénibles; les malheurs et les passions au milieu desquelles la régence avait toujours à maintenir les rênes de l'État, attristaient son âme assombrie par un sentiment douloureux, invincible pour tous, même pour Maria, surtout, dirai-je, pour Maria. La paix de sa conscience, sa religieuse philosophie, et, plus que tout, cette tendresse de Maria, qui était une incomparable richesse, auraient pu le consoler des agressions de l'esprit de parti et des fureurs de l'envie, s'il ne s'en était affligé dans l'intérêt de son pays. Il conservait au sein du pouvoir

cette noble candeur qu'étonnaient l'injustice, la violence, l'ingratitude des factions, leur facilité à croire et à propager tous les mensonges, leur prompt oubli des services rendus, si leur inflexible exigence rencontre un dissentiment ou un retard. Don Domingo, mécontent de la protection que sa prudence donnait à l'Amérique, recueillait avec un soin soupçonneux tous les mots échappés de sa bouche. Dans chacun de ceux qui ne portaient pas l'empreinte de ses propres idées, il ne manquait pas de voir une défection. Les partis ne veulent pas comprendre que lorsqu'on a le dépôt de l'autorité, on ne peut pas marcher du même pas qu'eux.

« La régence, par la retraite de l'évêque d'Orense, avait perdu son chef. Le vainqueur de Baylen était un trop vrai gentilhomme et un trop brave caballero, un homme d'État trop circonspect d'ailleurs, trop ménager de nos ressources et de nos alliances, pour n'être pas impopulaire. Le congrès résolut de reconstituer le pouvoir suprême et de le concentrer dans une régence de trois membres. Dans l'assemblée comme dehors, tout le monde était d'accord de le conserver dans Alonso, le plus jeune des hommes d'État espagnols et l'un des plus habiles et des plus respectés. Je vis aussitôt commencer contre lui un sourd travail. Ses ennemis s'employèrent à ébranler, par des bruits perfides et d'odieux rapprochements, sa haute renommée. Le commandeur rappelait au négociant que le jeune régent nourrissait des projets d'institutions coloniales contraires aux priviléges exclusifs de la métropole; à l'officier, qu'il n'avait tenu compte que des grades et des services réels, point de titres de faveur qui, disait-il, obstruaient l'armée; à tous, que son frère était ministre de l'intrus, son beau-frère chambellan, et sa mère une fille de la terre de France. De tous côtés s'éveillèrent des ombrages. Dans les temps de crise publique, l'imagination populaire se laisse facilement frapper du reproche de trahison. On en avait fait la triste expérience d'un bout de l'Espagne à l'autre.

« Mon opiniâtre et absolu don Domingo ne défendait plus Alonso, et l'archevêque, persévérant dans son attachement comme dans son estime, conciliait moins de suffrages par son autorité, que n'en ravissait Fray Cayétano par ses emportements. Le Père provincial ne pardonnait pas à mon ami sa vigilance contre les trames ourdies par la faction monacale en faveur de la maison de Braganee. Sa constante adhésion aux droits d'un prince qui allait devenir un auxiliaire de la philosophie française, qui devait, disait-on, rentrer dans la Péninsule au milieu d'une armée d'afrancesados, afin de régner par le système des décrets de Chamartin, cette adhésion semblait au dominicain une criminelle complaisance de l'apostasie. « A quoi bon, s'écriait-il, avoir « reconnu la souveraineté nationale, si le peuple espagnol « n'en fait point usage en refusant le bandeau des rois « catholiques à quiconque est faible devant l'impie, à qui- « conque trouve l'infidélité plus facile que le martyre! »

« La séance où devait être élue la nouvelle régence s'approchant, Fray Cayétano et mon frère, qui appartenaient aux opinions les plus contraires, mais que réunissait un intérêt commun, distribuaient sans cesse, aux approches *du salon*, leurs insinuations ennemies; tout allait dépendre évidemment de la manière dont le parti américain placerait son vote : les Américains, dans tous les actes de la régence, dans les nombreuses délibérations du congrès sur la législation intérieure des États d'outre-mer, savaient quel était leur défenseur invariable. Pouvaient-ils ne pas voter pour lui?

« Il y avait parmi eux un créole noble et riche de la Nouvelle-Espagne, qui vous est connu sous le nom de don Cristoval ou de comte de***. L'amant de Guatimotzila devait à l'insurrection qu'il avait encouragée de ses efforts, à sa fortune, à sa parole rare et ironique, à son regard vague et fier, à quelque chose de poétique dans toute sa personne, qui venait du mélange de l'énergie cachée et de l'habituelle indolence, un singulier ascendant sur tous les siens; je résolus de l'aborder. Quand il était arrivé, don Alonso était allé à lui,

s'était informé avec intérêt de la belle Indienne si étrangement disparue sur le champ de bataille d'Istapan. Le bruit de cette aventure fixait sur lui les regards de toutes les belles Gaditanes. Maria ne pouvait s'empêcher de s'intéresser à la fille des souverains pontifes de Tlascalla. Ordinairement, il gardait le silence. Un jour, pressé par la marquise, il laissa tomber ces paroles : « Je n'ai pas à vous apprendre qui dé-
« roba la téméraire Indienne à l'épée du jeune vainqueur
« de don Marcos. La victoire aura eu peu de fruit pour la
« couronne des Espagnes, puisqu'en ce moment même une
« autre créole a soulevé ses compatriotes d'un bout du
« Mexique à l'autre, et, vainqueur ou vaincu cette fois, il
« est bien évident que c'est là que restera en définitive le
« succès. Enfin, depuis longtemps, sa personne et son amour
« n'avaient pu passer inaperçus devant moi. Je ne le lui
« avais jamais dit. J'aimais le spectacle de sa passion et
« de sa beauté, rien de plus. Quand je la vis dans le plus
« extrême péril, le sang espagnol me dit que je ne pouvais
« pas l'y abandonner. Son Altesse le seigneur régent sait le
« reste. Ce qu'il peut ignorer, c'est que j'eus la faiblesse de
« consentir à un mariage de conscience à la condition qu'il
« resterait ignoré du monde. La condition n'a pas été rem-
« plie. Son amour implacable a rempli du bruit de ses folies
« la Louisiane, où nous nous étions réfugiés, et le Tlascallan
« où je revins bientôt. Dame marquise, imaginez qu'elle a
« poussé l'extravagance jusqu'à mettre le feu à un couvent
« pour lequel elle me trouvait trop de dévotion. J'ai quitté
« le nouveau monde pour échapper à cette persécution, en
« ayant soin que l'accès de Cadix lui fût interdit à tou-
« jours. — Et qu'est-elle devenue? s'écria la marquise. —
« Elle est morte, dit-on. Du moins mon intendant me l'a
« écrit. Elle en est bien capable! »

« Un froid mortel, à ce récit, courut dans nos veines à tous. Maria ne le voyait qu'avec horreur. J'éprouvais la même révolte. Je n'avais pas échangé une parole avec lui depuis lors. J'allai à lui. « Vous avez vu les efforts de don

« Alonso pour vous assurer l'égalité des droits, la liberté
« des cultes et du commerce extérieur. — Certainement!
« qui l'ignore? Et quand il voudra des arcs de triomphe
« nous lui en réservons. — Vous voterez donc pour lui? »
Il me regarda un moment, tira son cigare de la bouche
sourit, et continuant sa marche, il ajouta : « Mon très
« cher.... vous ne le croyez pas! » En effet, les voix améri
caines décidèrent la question contre lui. Quelques suffrage
à peine manquèrent à son élection. Aussi, tandis que ses col
lègues tombaient dans la disgrâce publique, reçut-il d'écla
tants témoignages de l'estime universelle. Mais, chose in
concevable! ses ennemis n'étaient pas rassurés contre son
retour à la tête des affaires, et, dans un règlement sur les
devoirs de la régence, quelqu'un proposa tout à coup de dé
clarer que les fils de Français et de Françaises, jusqu'à la
quatrième génération, en seraient exclus à toujours. Le con
grès vota d'enthousiasme cette décision, sans réfléchir de
quels services un tel décret pouvait priver la fortune de
l'Espagne. L'homme se retrouve partout. Ces préventions
sont les lettres de cachet des institutions libres!

« Je sortais de la séance. Deux hommes s'abordèrent en
se félicitant. L'un dit : « Hé bien! commandeur, nous l'a
« vons emporté; la victoire nous est demeurée. — Oui, di
« l'autre, avec un soupir, elle nous est demeurée. » Se
traits étaient farouches, il essayait de sourire. Sa joie me fi
horreur, ou plutôt pitié.

« Je me rendis près d'Alonso; il faisait lire à ma cousin
Fernanda un auteur français. « Tu vois, me dit-il, que j
« remplis mes devoirs de précepteur auprès d'elle; il y
« bien longtemps que je les acceptai de sa mère pour l
« première fois. Qui m'eût dit que je les reprendrais après
« tant d'années? Maintenant, ajouta-t-il, je mets un intérêt
« personnel à rendre ma charmante élève capable d'assure
« le bonheur d'un honnête homme. »

« Ces mots qu'Alonso m'adressa d'un accent dont je fu
ému, interrompirent un chant de Maria. La guitare en main

elle ravissait la supérieure en extase, et souvent son frère oubliait sa tâche pour l'écouter. Elle reprit une vieille romance sur le repos du Cid aux pieds de sa Chimène. Je l'écoutais comme on écouterait un concert céleste. Elle parlait des félicités que donne l'amour, de celles qu'éprouve une noble femme en voyant à ses pieds, soumis et heureux par elle, le héros qui honore son pays. Alonso avait l'air pensif; mais ce n'était pas l'ambition qui occupait sa rêverie; et moi, qui avais aperçu le visage sinistre de ses ennemis triomphants, je concevais ce qu'il m'avait dit tant de fois: qu'il n'y a que les succès légitimes dont on puisse être heureux.

« Je louais Alonso d'être si indifférent aux résolutions de l'assemblée. « Tu te trompes, répondit-il vivement, je « ne le suis pas plus que toi-même. Je m'afflige de voir com- « bien il est facile de dominer les sentiments les plus géné- « reux d'une grande assemblée. C'est un frappant et triste « témoignage de l'infirmité humaine que nous retrouvions « dans les rouages créés pour remédier aux abus du pou- « voir absolu, les erreurs et les périls contre lesquels on a « cru se prémunir. Certes, je ne mériterais point ton amitié « si le vote de don Domingo ne m'attristait pas, si je ne re- « grettais point, dans l'intérêt de mon pays, l'impuissance « à laquelle est condamné un homme qui ne peut pas ré- « pondre de ses lumières, mais bien de sa conscience; qui, « dans l'exercice du pouvoir, n'avait pas un vœu et une « pensée, si ce n'est pour le salut et le bonheur publics. « Mais je me console pleinement en regardant la nouvelle « régence. Capitaine général blanchi sous le harnais, don « Joaquim Blake a bien mérité des Espagnes dans ces trois « années de guerre; peu favorisé du sort, il a mieux fait « que de vaincre; il est sans cesse redescendu sur le champ « de bataille quand ses vainqueurs le croyaient détruit sans « retour. Il imprimera à l'autorité une action forte et pa- « tiente. Ses deux collègues éclaireront de leurs lumières « sa marche hardie; Agar et Ciscar sont du moins respectés

« pour leurs talents et pour leurs services. L'un d'eux est « Américain. On continue notre politique : cela vaut mieux « que de continuer nos personnes, et quant au marquis « de Castelar, qu'on prend pour suppléant, on ne pouvait « chercher dans les rangs élevés un patriote plus éprouvé « et plus méritant. »

« Alonso n'avait ainsi ni l'amertume du dépit qui s'exhale, ni le faste de celui qui se déguise.

« Prévoyant qu'il pourrait un jour cesser de siéger dans le conseil de régence, la Manche l'avait porté sur la liste de ses suppléants, précaution prescrite à tous les corps électoraux, afin que les députations demeurassent complètes en dépit des obstacles et des distances. On apprit qu'un *procurador* était tombé aux mains des Français, en essayant d'arriver à Cadix. L'illustre suppléant, qui devint bientôt après propriétaire, siégea aussitôt parmi nous. Il prit rang dans cette foule éloquente qui travaillait avec un noble courage à sauver le présent, et constituer l'avenir. Son unique ambition était remplie. Il assistait à la résurrection de son pays. Il semblait qu'un hiver de trois cents ans vînt de finir, et qu'à la place de tout ce qui attriste et resserre le cœur de l'homme, l'Espagne ranimée dût voir bientôt se développer autour d'elle toutes les richesses que lui promettaient à l'envi le ciel et la terre.

« Les travaux du congrès étaient loin de remplir l'imagination et les heures d'Alonso. Une pensée rivale s'élevait au milieu des soins qu'il donnait aux affaires publiques, et cette pensée, en le détachant de tous les intérêts, de toutes les vanités qui séduisent et corrompent, à leur insu, les esprits les plus sages, affermissait son jugement et ennoblissait son génie. Si jeune d'âge après tant de travaux, je voyais avec surprise une inquiétude vague et brûlante l'agiter comme aux premiers jours de son entrée dans la vie. Il me parlait de ses impressions avec effroi, sans m'en dire la source. Je remarquais que sa sœur, qui était un culte pour lui, et le plus tendre de ce monde, loin d'apaiser ses tourments, semblait plutôt les en-

tretenir. Son cœur, en proie à des troubles et à des peines qu'il ne nous confiait pas, devenait un abîme dont je craignais comme lui d'interroger la profondeur.

III.

« L'année 1811 justifia nos résolutions et nos espérances politiques. Des armées mises sur pied, un système de finances créé, l'ordre de Saint-Ferdinand établi afin de récompenser tous les services et de les rattacher au nom du prince pour lequel on combattait, les droits seigneuriaux restreints, les priviléges exclusifs de la naissance pour l'avancement militaire abolis, par une juste reconnaissance, dans un temps où le peuple en masse donnait à grands flots son sang au salut de la monarchie; la torture supprimée, l'inviolabilité du secret des lettres décrétée; en un mot, l'Espagne ouverte aux progrès du temps, au libre essor de la pensée humaine : de tels bienfaits recommandaient de plus en plus les cortès à la vénération publique.

« La nouvelle régence eut sa part des difficultés et des services. L'Angleterre demanda pour son général victorieux le commandement des provinces limitrophes du Portugal. Il y avait là un faux air du décret impérial sur les provinces de l'Èbre, qui aurait suffi à exaspérer le patriotisme espagnol. L'Angleterre essuya un refus. Dans cette année, Bonaparte fut notre premier allié. Il n'envoya pas de renforts. Tandis que nous levions jusques à cent quatre-vingt mille hommes, il se borna au siége de Tarragone et de Sagonte, à un grand mouvement sur Valence. Le vrai emploi de son temps fut de faire la guerre à son frère Joseph, de le dépouiller, de le railler, de le détrôner par morceaux, de le livrer en pâture à l'émulation d'insulte de ses généraux, comme il livrait les provinces qu'il n'avait pas encore reprises en pâture à leur émulation d'arbitraire, d'exaction, de ravage, de désolation publique. Il est bien heureux que les prosateurs, les poëtes, les révolutionnaires et les temps du consulat aient si bien

établi sa réputation de grand homme. Car c'eût été à le mettre aux Petites-Maisons; et don Carlos, qui dit tout ce qu'il pense, n'eût pas été embarrassé, depuis le mélodrame manqué de Bayonne, de dire pourquoi.

« Cependant, les événements étaient loin de nous annoncer une prochaine délivrance. La fortune, fidèle à notre oppresseur, avait accordé un fils à ses vœux, et je dirai, aux vœux des peuples, à moins qu'il n'y ait des temps où les nations tout entières s'entendent pour proférer l'imposture. Albuquerque et la Romana n'étaient plus. Ballesteros ne quittait pas l'ombre du rocher de Gibraltar qu'il n'éprouvât des revers; Zayas tenait la campagne au cœur des Castilles, avec plus d'audace que de succès; Éroles, Mina, l'Empecinado, le Pastor, Porlier dans les Asturies, Lacy en Aragon, ensanglantaient les montagnes du nord de combats qui n'avaient que des fruits lents et une gloire cachée. L'armée anglaise n'était sortie de ses lignes protectrices de Torres Vedras que pour s'arrêter aux pieds des murs de Badajoz et se retirer encore. La prise de Ciudad-Rodrigo, pour laquelle nous créâmes duc de Ciudad-Rodrigo le généralissime anglais, fut l'événement le plus heureux de la campagne. A cela près, les dissentiments du cabinet britannique et du nôtre annonçaient chaque jour plus de défiance et d'animosité : c'étaient là toujours les seuls alliés que nous eussions sur la terre.

« Dans cette situation compliquée et suspendue, on croyait toujours aux bruits répandus sur les transactions de Valençay, et les apostoliques épouvantés persistaient plus que jamais dans leurs ombrages à l'égard de la royauté. Un décret, voté par acclamation sur la proposition de l'un d'entre eux, soutenu avec une rare chaleur par Estevan[1] et Simon Lopez[2], combattu seulement par Ostolaza, qui trouvait superflu d'énoncer des principes d'une telle évidence,

[1] Évêque de Ceuta après la restauration.
[2] Évêque d'Orihuela, *idem*.

ne rassurait pas le parti, bien qu'interdisant aux rois d'Espagne le droit de contracter mariage sans le consentement des cortès, et de conclure des traités hors de leur royaume. Ces résolutions, dont l'Europe fait honneur aux libéraux, pour se donner le droit de fort mal penser de nous, ne suffisaient pas à calmer les ombrages de nos antagonistes. « Je « demande, s'écriait Guttierrez de la Huerta, le Godefroi de « cette croisade contre la royauté, je demande que Votre « Majesté s'occupe avant tout et par-dessus tout, d'établir « un gouvernement et de poser les limites de l'administra- « tion. Ce grand œuvre achevé, vienne Ferdinand! vienne « Napoléon! vienne l'empire français! alors tout le monde « connaîtra l'étendue de ses droits; on saura que tout ce que « Ferdinand pourrait faire sans notre consentement serait « de toute nullité; une fois le peuple imbu de ces maximes, « viennent tous les Français de la terre! Être libre d'abord, « Espagnol après, si l'on peut! N'importe le nom que nous « ayons! la liberté, l'indépendance, voilà les uniques biens « que l'homme doit désirer : qu'un manifeste énergique soit « rapidement répandu pour inspirer au peuple ces saintes « idées; mais que Votre Majesté accélère le travail de la « constitution; c'est le premier besoin de la nation espa- « gnole, et nous ne pouvons pas opposer de meilleur rem- « part aux assauts du tyran[1]. »

« Il se rencontrait dans l'assemblée quelques hidalgos étonnés d'entendre leurs guides tenir un tel langage. Don Diègue, que l'ardeur de son inimitié pour le nom français et l'ancienneté de sa maison avaient porté aux cortès, se demandait quelles différences nous séparaient entre nous. L'archevêque le rassurait : « Songez, lui di- « sait-il, que don Fernand va rentrer dans la Péninsule, « uni par les liens du sang à son oppresseur et entouré « des Espagnols parjures. Il aura cessé d'être le roi de « nos sentiments et de nos vœux, celui pour lequel notre

[1] *Journal des cortès*, t. II, p. 206.

« sang coule à grands flots; de Bourbon que le firent « Dieu et ses pères, il sera devenu un membre de la « famille impériale, un enfant de la révolution française. « Nous verrons les ordres religieux dispersés, les monas- « tères détruits, le clergé dépouillé des biens dont l'a doté « la piété des nobles et des rois pour la prospérité des peu- « ples. A la place des armes françaises ce seront les idées « françaises qui règneront sur nos provinces; la mosquée, « le temple, reparaîtront parmi nous comme au temps des « Sarrasins. Dès lors c'en est fait de la foi, cette sauve- « garde, cet ornement des Espagnes; car il en est des reli- « gions comme de la divinité qu'elles consacrent : recon- « naître plusieurs dieux, c'est n'en pas reconnaître. » — Don Diègue se laissait entraîner par l'autorité du prélat et s'écriait tristement : « La maison d'Autriche a fait un « mariage de trop : il n'est plus de remède à tant de « maux! »

« C'est au milieu de ces préoccupations contraires, entre le bruit des armes et celui des tempêtes de l'Océan, que naquit cette constitution de Cadix, dont la destinée devait être orageuse comme son berceau. Cet acte, qui depuis a soulevé tant de discordes, réunit dans ses principales parties les deux grandes opinions des Cortès et de l'Espagne. C'est aux réformes administratives qui embrassèrent le cercle entier des rapports de l'État et de l'Église, du pouvoir et des sujets, à la refonte totale de nos cadres et de nos institutions que s'attaquèrent les dissentiments, et, on aura beau faire, cette partie subsistera. Ces institutions que nous avons abolies ou redressées ne seront rétablies dans leur intégrité par personne sur le sol espagnol.

« Un an de travaux et six mois de la discussion la plus solennelle, la plus libre qui ait eu lieu sur la terre, préparèrent le nouveau Code politique de l'Espagne des deux mondes.

« Ce fut en décembre 1811 que s'acheva ce grand œuvre. Une immense majorité en consacra toutes les parties. Le

fameux article, par exemple, de la souveraineté, qui avait son commentaire dans les événements de la Péninsule, ne compta, sur cent soixante députés présents, qu'une opposition de vingt-quatre membres, et il y eut unanimité pour voter sur l'ensemble du chapitre. Les institutions nouvelles reproduisaient une image des anciens *fuéros*. Dans cet esprit, la loi salique fit place à l'ancien droit espagnol, et ceux qui conspiraient pour la princesse de Portugal furent les premiers à le vouloir. Il nous fallut souvent combattre pour empêcher le rétablissement d'usages qui dépouillaient de toute puissance et de toute majesté l'autorité suprême. Par nous, la charge de grand-justicier d'Aragon resta ensevelie dans la poudre des temps qui ne sont plus. Don Domingo s'étonna d'être devenu un des champions des prérogatives de la royauté, le jour où il se réunit à Argüelles pour empêcher le parti ecclésiastique de ravir à la couronne le plus nécessaire de ses fleurons, le droit de paix et de guerre.

« On peut regretter que le système des deux chambres, après avoir été tant débattu, ne soit pas sorti triomphant de nos discussions. Je me souviens qu'un jour sir Georges en gémissait avec Alonso. « Comment vous en « étonner, répondit mon ami, lorsque, depuis trois cents « ans, la grandesse, enfouie dans la poussière du palais, « inconnue aux peuples, n'a pas eu même ce patronage « attaché partout aux immenses fortunes?

« Qu'il y a loin de cette existence à celle de l'aristocratie « anglaise si éclairée, si indépendante, si fière des mâles « institutions de son pays, partout pressée où il y a une « palme d'honneur à conquérir : au cabinet, sur le champ « de bataille, à la tribune! Ce n'est pas une flatterie que « j'entends adresser à vous et à votre nation, mais cette « noble portion de l'espèce humaine a fait comprendre « qu'on veuille de l'aristocratie dans les lois par amour « des hommes! Mes amis et moi, nous avons fait pour la « monarchie et pour la grandesse tout ce qui était en notre

« pouvoir aujourd'hui, en constituant le conseil d'État « comme un sénat où aboutiront toutes les illustrations. « Des grands d'Espagne et des prélats y siégeront de toute « nécessité, ce qui sauvegarde le droit de l'épiscopat et de « la grandesse. Le temps, l'opinion, l'état de l'Espagne, ne « permettaient pas de faire plus. C'est à l'avenir d'achever « notre ouvrage : que notre aristocratie se montre au grand « jour; surtout que les souvenirs de l'abandon où elle a « laissé forcément pendant trois siècles son pays, s'effacent « avec ceux de nos malheurs : alors le conseil agrandi de- « viendra sans peine une chambre haute; et cette innova- « tion ne sera plus réprouvée comme une imitation odieuse « de la constitution de Bayonne, ou une secrète injonc- « tion du cabinet britannique. Le gouvernement repré- « sentatif a régné mille ans sur ces royaumes avec des « bases incohérentes et des pouvoirs incomplets; ce furent « les plus belles époques de notre histoire. Rome n'avait « que deux pouvoirs, elle a duré mille ans, et elle a con- « quis le monde. Une Espagne religieuse, monarchique et « libérale verra quelque jour s'asseoir ses destinées sur les « fondements que nous avons posés, dans une ville as- « siégée, comme Archimède, entre deux assauts de l'é- « tranger, alors maître de l'univers ! »

IV.

Don Carlos s'exprimait avec une vivacité extraordinaire; ses yeux, ses traits, sa main, prenaient une part animée à son récit. Les peuples du Nord, et même du centre de l'Europe, n'ont pas une idée de cette ardeur méridionale qui ne permet point aux lèvres de s'ouvrir sans que l'homme tout entier ne se mette en jeu pour prendre part à l'expression des sentiments de son âme. Le noble milicien remarqua mon regard fixé sur lui d'une manière attentive; il reprit :

« Vous êtes étonné de voir combien, malgré l'insouciance

et la légèreté de mon caractère, je me passionne en vous parlant de ces graves intérêts. On peut avoir beaucoup d'ignorance, n'être bon à rien, si ce n'est à guerroyer, et se sentir puissamment ému des grandes choses. Cadix sembla, durant trois années d'un siége plus ou moins rigoureux, le rendez-vous de la galanterie comme celui de l'héroïsme et de la gloire. L'ivresse des plaisirs, qui est de tous les temps sous le ciel de l'Andalousie, se mêlait à l'ivresse des combats, et charmait les loisirs que nous laissaient les travaux de la tribune. Ce voile lugubre que le saint-office et le despotisme avaient jeté sur la société espagnole, était déchiré. Les mots de patrie et d'indépendance faisaient battre tous les cœurs. Ces mots sacrés retentissaient sur la place publique, sous la voûte des temples, dans le palais des grands. Notre peuple, avec ses habits de combat et de fête mêlés dans tous ses transports, répétaient nos grandes paroles avec le même cœur. Ce qu'étaient ces mots de gloire et de patrie dans la bouche des gaditanes, sous leurs regards de feu, avec leurs tailles et leurs grâces enchanteresses, mon ami! une âme de vingt-cinq ans pouvait seule le bien sentir et aucune bouche humaine ne peut le dire. Partagés entre tant d'émotions diverses, nous avions l'air de prendre possession d'une nouvelle vie.

« L'étranger qui serait arrivé alors dans Cadix n'aurait pas reconnu la grave et morne Espagne. Il aurait pris le retentissement des canons ennemis pour l'accompagnement des fêtes publiques. Ce doux commerce de relations nombreuses, cet échange d'esprit, d'empressement, de politesse, cet assemblage de jouissances élégantes, d'agréables spectacles, qu'en français on appelle le monde, qui n'a point de nom dans la Péninsule, parce que la chose n'existe qu'incomplétement, s'établissait parmi nous, comme le premier fruit de notre liberté. Le triple joug du saint-office, de l'autorité absolue et de l'étiquette disparaissait à la fois. Assiégés par des forces innombrables, les jours de deuil

semblaient passés pour nous. Au lieu de penser à ses privations et à ses dangers, le peuple espagnol éprouvait la vive joie d'un homme qui vient d'être affranchi de ses fers.

« Le théâtre ressentit d'abord l'influence généreuse de nos nouvelles destinées. Il prit ce caractère de sympathie avec les sentiments et les besoins du pays, qui donne à la scène de la noblesse et de l'importance chez les peuples libres. Martinez de la Rosa, jeune encore, jetait les fondements de sa renommée littéraire. Son génie était une verve de cœur qui exprimait ses sentiments et les nôtres en noble langage. Sa tragédie de la *Veuve de Padilla*, qui parut alors, semblait l'écho de toutes les âmes espagnoles. Ses vers, pleins de chaleur et de majesté, s'adressaient à un public digne de les entendre. En buvant à la coupe de l'adversité et à celle de la gloire, les imaginations et les âmes s'étaient exaltées en même temps.

« Une population immense s'agitait dans Cadix. Les réfugiés de l'Amérique et ceux de la Péninsule, les uns fuyant devant l'insurrection, les autres devant la tyrannie, s'étaient rencontrés au pied des Colonnes d'Hercule. Une armée portugaise et des régiments anglais grossissaient la foule. La diversité des costumes et des visages, l'appareil d'une marine nombreuse, le spectacle de vos légions déployées sur l'autre rive, le mouvement d'un camp, celui d'un gouvernement, tout imprimait à l'île gaditane un caractère singulier de grandeur et de vie; il ne nous manquait que des ambassadeurs : ce n'est point près de nous qu'ils se pressaient. Le temps approchait où ils allaient venir.

« Les bals se succédaient au bruit des clairons; les plus illustres dames de la monarchie, demeurées dans Cadix comme sur un théâtre dont la grandeur plaisait à l'imagination des femmes, embellissaient nos réunions. Partageant leurs journées entre des soins bienfaisants, et quelquefois des transactions politiques, elles consacraient leurs immenses revenus à secourir la pauvreté fidèle, à servir les

intérêts de la défense, et le soir elles brillaient de l'éclat des cours, en goûtant, pour la première fois, d'autres plaisirs que ceux de la grandeur. Nos cercles manquaient presque toujours de leur plus bel ornement. Maria ne s'y laissait pas entraîner. Sa renommée occupait toutes les bouches. Le cœur d'Alonso battait de tendresse et d'orgueil, en la voyant riche de tous les dons de son sexe, et de toutes les admirations du nôtre. Les femmes elle-mêmes lui pardonnaient sa beauté, ses titres, tout ce que le bruit public disait d'elle. Les hommes enviaient le sort de ceux qui avaient combattu à ses côtés; et moi, je ne comprenais pas que j'eusse tant vécu auprès d'elle sans y avoir perdu mon repos. Je n'osais faire honneur à ma jeune cousine de ce miracle. C'est, je crois, qu'on ne se passionne beaucoup que lorsqu'on a un peu espéré. Le respect m'avait sauvé de l'amour.

« Les cortès étaient depuis longtemps venues s'établir dans Cadix. Elles siégeaient dans l'église de Saint-Philippe-de-Néri. Leurs séances étaient un autre intérêt animé et toujours nouveau pour la population. L'Espagnol était le fils de Crésus qui avait retrouvé la parole. Il s'écoutait avec transports pour s'assurer de cette victoire. Les plus grandes dames se pressaient aux débats. Elles sentaient qu'une vie nouvelle commençait pour les femmes et les mères.

« Après deux ans d'un siége inutile, les Français, qui ne pouvaient nous atteindre pour nous soumettre, réussirent à nous atteindre pour nous incendier. Leurs bombes parvinrent du Fort de Matagorda jusqu'à nous en franchissant la baie de Puntalès, là où, resserrée, elle a encore dix-neuf cents toises de largeur. La première qui atteignit nos demeures sema l'épouvante; mais bientôt les courages s'aguerrirent à ce nouveau péril, une plus vive ardeur de résistance s'alluma dans les âmes. Encouragée par nos religieux, dont rien ne pouvait égaler le magnanime dévouement et l'ardeur guerrière, la multitude se consolait de ses dangers par ceux des riches et des grands, en même temps que par

l'espoir du ciel; personne n'osa craindre pour sa maison ni pour sa vie. On apprit à mettre les habitations à l'épreuve. La gaieté des salons, entretenue par l'exaltation commune, reprit son cours; on dansa au son de vos décharges terribles dans les quartiers qui en craignaient le moins l'atteinte, ceux où don Mathias allait cherchant sous les flots de l'Océan les traces de la ville que les Phéniciens fondèrent en l'honneur d'Hercule, et que Neptune a depuis bien des siècles réunie à ses domaines.

« Toutefois, il y avait des moments où cette ville si animée, si bruyante, changeait tout à coup d'aspect; c'était lorsque le bombardement recommençait : on ne voyait plus alors dans les rues que les officiers des diverses nations qui se faisaient un point d'honneur de braver l'orage. Un moine, placé en sentinelle dans la tour du couvent de San-Francisco, tenait l'œil sur les batteries françaises : toutes les fois que l'éclair fatal venait à briller, un coup de cloche annonçait à la ville que la foudre allait l'atteindre; chacun alors cachait sa tête dans l'abri qu'il s'était préparé, et revenait, après l'explosion, apprendre sur le seuil de sa demeure si la mort et l'incendie avaient porté leurs ravages dans la maison voisine. On retournait en toute hâte aux casemates dès que le tintement du beffroi retentissait de nouveau.

« Un jour, la bombe vint briser la cloche que le religieux frappait du marteau d'airain. Sir Henry Wellesley demeurait auprès du monastère. Au bruit qui avait ébranlé tout le voisinage, il ouvrit sa fenêtre; il y aurait trouvé la mort, si le franciscain, intrépide comme le sage d'Horace, au milieu des ruines de la tour embrasée, ne se fût retourné, sans s'émouvoir, vers une seconde cloche que la bombe avait respectée : le signal accoutumé avertit la ville qu'un nouveau messager de malheur lui arrivait au milieu des airs. Le coup porta sur la façade de l'hôtel de sir Henry. Ce ministre avait eu le temps de se renfermer dans sa demeure : l'admirable sang-froid du religieux conserva ce noble cœur à son pays.

V.

« Le tableau que je vous trace du séjour de l'île Gaditane dans ces immortelles années, serait malheureusement trop incomplet si je n'ajoutais pas que la gloire, les plaisirs et l'éloquence n'en étaient pas les seuls habitants. C'eût été un paradis de héros ; ce n'était qu'un ciel païen : la discorde y tenait aussi sa cour. Partout où il y a deux hommes, elle trouve le secret de se glisser entre eux. Jugez ce qu'était une population au milieu de laquelle deux partis vivaient confondus, ayant en tiers des étrangers, des moines de tous les ordres, et l'adversité. Les cortès n'avaient pas seulement repris à la couronne sa funeste toute-puissance, elles avaient sapé les abus. Le conseil de Castille avait succombé. Il entraîna dans sa chute le conseil des ordres et le conseil des Indes. Le système administratif et le pouvoir judiciaire avaient été assis sur d'autres bases. Une marche plus prompte et moins dispendieuse fut imprimée à la justice ; les lois absurdes ou cruelles disparurent devant les lumières nouvelles. Les supplices des temps barbares, les procès éternels, les juridictions illimitées, firent place à un ordre de choses conforme aux progrès de la civilisation européenne. Mais il n'était pas un de ces bienfaits qui ne créât des mécontentements ; une foule de ceux qui avaient apporté le plus d'ardeur dans la destruction du pouvoir absolu, en s'apercevant qu'ils étaient au nombre des abus menacés, vouèrent aux réformateurs une implacable haine. Le parti apostolique ouvrit ses rangs à quiconque se plaignait des innovations. C'était un camp dont les couvents formaient la plus active milice ; nos magistrats, ennemis autrefois des ordres réguliers, se rallièrent à leurs enseignes. Le parti eut dès lors deux têtes : le saint-office et le conseil de Castille.

« Cependant les cortès éprouvaient le sort réservé à tous les gouvernements de la Péninsule, maintenant que les colonies nous manquent. L'or manquait aux premiers besoins de l'État. L'assemblée sentit que le plus riche

propriétaire de la monarchie, le clergé, pouvait seul en donner; le gouvernement royal avait eu les mêmes pensées. Mais à peine se furent-elles fait jour dans le congrès, à peine eut-on parlé de soumettre aux impôts les biens ecclésiastiques, que cette proposition, appuyée avec un noble zèle par plusieurs évêques, excita des tempêtes. A dater de ce moment les opinions se prononcèrent d'une manière plus ouverte et plus vive : les dissentiments se manifestèrent par des dénonciations et des haines furieuses. Plus l'édifice constitutionnel s'élevait, plus on s'en disputait la conquête comme d'une place forte qui assurerait la possession de l'empire. Plusieurs communautés s'ouvrirent à des conventicules d'une inexprimable violence. C'était là la difficulté fondamentale de notre régénération, la vraie crise du régime nouveau, et peut-être, en effet, nos législateurs n'ont-ils pas assez compris la physionomie à part du royaume catholique; tenir à cet esprit natif, le garantir, l'honorer au milieu de changements inévitables, est un des droits de nos populations et un des éléments de notre puissance.

« Se peut-il, s'écria Fray Cayétano, qu'on ose proférer « dans le camp espagnol les blasphèmes du camp fran- « çais? Pourquoi avoir commencé, pourquoi continuer la « guerre? Qu'importe le nom du monarque si les mêmes « attentats doivent être accomplis? Où serait la patrie « quand on aurait détruit les institutions saintes qui, en « maintenant la pureté de la foi catholique, en établissant « entre le ciel et la terre un perpétuel commerce de « prières et de bienfaits, ont porté dans les deux mondes la « gloire de notre nom au-dessus de tout ce qui a jamais « brillé de quelque grandeur sous le soleil? Espagnols par- « jures, il faut admettre la révélation ou bien la repousser; « si vous la repoussez, à vous le monde! détruisez! détrui- « sez! détruisez! le créateur a donné ce pouvoir à l'homme; « mais essayez de rebâtir, vous serez écrasés sous vos « propres débris. Et ne cherchez pas à m'opposer des « moyens termes, des demi-bouleversements, des demi-sa-

« criléges; il n'est pas d'intermédiaire entre la terre et le « ciel, entre le crime et la vertu. Voyez ce que sont deve- « nus les États qui ont une fois admis des maximes impies! « Tous sont tombés dans l'athéisme; il n'y a plus, à vrai « dire, de catholique dans l'univers, que notre glorieuse « Espagne : c'est qu'il faut opter; il faut accepter Dieu « pour pierre angulaire de l'édifice, ou bien le néant. »

« La liberté de la presse agrandissait l'arène de ces colères. Tout le monde avait recours à la publication de pamphlets incendiaires. Fray Cayétano établit un journal où la violence du style contre le pouvoir absolu fit illusion à un jeune clerc de procureur républicain transcendental qu'on nommait don Estevan; il crut retrouver ses opinions dans ce langage sans mesure, et consacra sa plume aux manifestes de ses ennemis. Bientôt, s'apercevant de sa méprise, il porta ses folles conceptions à une feuille ultra-libérale que dirigeait secrètement le commandeur. Dieu sait quel brûlant apôtre de liberté était devenu le ministre déchu des rigueurs du pouvoir. Jaymé soumettait à son tribunal permanent toutes les renommées : il flétrissait tout ce qu'il ne pouvait atteindre; il croyait encore gouverner l'État parce qu'il outrageait chaque jour les plus grands citoyens.

« L'exaspération toujours croissante de nos adversaires porta la division parmi nous; il se créa jusque dans les cortès un parti exalté, c'est-à-dire prêt à rendre guerre pour guerre. J'avoue que j'en fus membre. Il eût été plus politique d'imiter Alonso, de rester modéré au milieu de tous les assauts. Don Carlos n'est pas ainsi fait. On n'acceptait pas nos tempéraments : je passai à don Domingo. Ma petite cousine avait un sourire ravissant à voir son vieux fou de grand-père et son jeune fou de cousin, aux bras l'un de l'autre, promener leurs mêmes colères, et maintenant j'ai bien le droit de le dire : leur même sagesse. Les dernières années ont trop bien justifié nos présages. Ne prouvent-elles pas que la longanimité, si elle est une vertu chrétienne, est en politique une vertu discutable? En révolution,

il faut vouloir tout ce qu'on peut tenter. A quoi a servi à mes nobles collègues leur longue mansuétude? La suite de cette histoire vous dira quel a été leur partage.

« Ainsi tout devint désaccord et inimitiés sur le banc de sable où résidait le dernier espoir de notre déplorable Espagne. Nous accusions toujours la politique anglaise de supputer les profits qu'elle pouvait tirer de nos malheurs. Comment se fait-il qu'un peuple éclairé de tant de vives lumières, honoré par tant de vertus privées, par tant de sentiments généreux, si hospitalier, si bienfaisant, suive dans sa politique extérieure des courants d'intérêts, de passions, d'idées égoïstes et aveugles qui peuvent rendre leur pays odieux d'un bout de la terre à l'autre?

« Sir Georges vivait parmi nous depuis dix ans; on ne rencontrait que lui dans la Péninsule. Parlant peu, parlant bref, il joignait à une vaste érudition et à un esprit solide tous les préjugés qu'un provincial vulgaire nourrit contre toutes les autres contrées du monde; on eût dit qu'il passait sa vie à genoux devant soi-même, tant il s'admirait d'être né sous je ne sais quel *cottage* de la vieille Angleterre. Sir Georges était de ces hommes qui ne savent pas rendre un service sans faire des ingrats, qui vous blessent quand ils vous secourent. Son air et sa conversation rendaient onéreuse l'assistance britannique; il fut l'un des plus funestes artisans de nos dissensions.

« Le cabinet de Saint-James avait toujours prétendu, à la faveur des événements qui pesaient sur nous, dicter des lois au cabinet espagnol fugitif et accablé; il voulait que sa médiation fût acceptée dans la grande querelle de la métropole et des colonies, que le duc de Ciudad-Rodrigo[1] reçût une espèce de dictature militaire et politique; peut-être que Cadix fût peu à peu remis à ses soldats, et lui demeurât comme indemnité de ses dépenses et de ses travaux; par-dessus tout que les cotons anglais, au risque de donner la

[1] Lord Wellington.

Catalogne à la France, pussent envahir sans droits la Péninsule entière. La régence actuelle, qui inclinait vers les opinions libérales, repoussait la plupart de ces prétentions avec la même fermeté que la première. Elle n'avait fléchi que sur les cotons. C'était beaucoup; ce n'était pas assez. Il y a une question de coton dans toutes les difficultés de l'Angleterre à notre égard; mais il peut y avoir beaucoup plus. On résolut, en s'appuyant à toutes les passions du parti apostolique, de renverser la régence. L'occasion était belle. Le général Blake, son chef, était tombé, dans Valence, aux mains des Français. L'Angleterre, séparée des apostoliques par des abîmes, se saisit d'eux, s'y attacha, y mit sa force. Sir Georges servait ce travail secret. Il prépara avec ce levier l'avénement d'un nouveau pouvoir et d'une nouvelle politique. C'était un curieux spectacle que le parti monastique réfugié à l'ombre de l'hérétique Angleterre : mais qu'importait à elle et à lui! Il s'agissait pour tous deux de triompher.

VI.

« Les discordes civiles ont cela de cruel qu'elles portent le trouble au sein de l'amitié même. Les opinions politiques tiennent de si près à la conscience, que le cœur finit par être blessé d'un dissentiment inaccoutumé comme il pourrait l'être d'un véritable tort. Cette intolérance est surtout le caractère des défenseurs de l'ancien régime; appuyés en même temps au ciel et au trône, on voit les moins canoniques d'entre eux et les plus roturiers, nous porter un souverain mépris en leur qualité de gens bien pensants et d'hôtes assurés du ciel. La roture des opinions efface à leurs yeux toutes les distinctions.

« L'intérieur d'Alonso et de Maria resta peu à peu solitaire. Fray Cayétano n'y paraissait plus depuis longtemps. Son absence était pour la supérieure la cause d'une douleur amère. Ce fut bien pis, quand on en vint à parler de l'abolition plus ou moins explicite du saint-office; l'archevêque

lui-même, modéré jusqu'alors, voyait dans ce dessein une attaque à Dieu, un effort pour transporter de notre côté des Pyrénées les attentats de la révolution française. Il se retira du cercle étroit de la marquise, ce qui fut pour elle une vive affliction; ne pouvant accuser les sentiments de son frère, ni douter de sa raison et de sa justice, n'osant pas croire non plus que les passions humaines eussent un accès dans le cœur du prélat vénérable, elle n'exprimait son chagrin que par une douloureuse émotion. Quelquefois on voyait une larme rouler dans ses yeux, et qui peut dire combien d'impressions pénibles la faisaient couler? Il était facile de voir qu'elle se trouvait heureuse de pouvoir tromper les autres, et soi-même peut-être, sur la source de ses pleurs.

« La supérieure était douée d'une sensibilité inexprimable. Cette énergie de cœur, après avoir été longtemps du désespoir, était devenue une dévotion fervente. La ferme piété de la marquise lui était un appui de tous les instants. Elle jouissait avec un orgueil de mère du spectacle de cette sainte et de cette héroïne qui, ayant tant fait pour son Dieu et pour son roi, se vouait maintenant au seul soin de consoler ses peines et de remplir le vide de sa vie. Dans le fond de son cœur, elle craignait que vivant auprès d'Alonso, nourri de toutes ses pensées, la marquise ne s'indignât plus assez la pensée de l'inquisition abolie; elle craignait une atteinte à ceux des monastères qui étaient déserts. La sainte religieuse annonça l'intention de chercher dans un cloître de son ordre un asile plus conforme à son état. Elle calcula que la marquise ne tarderait pas à la suivre, et c'est, en effet, ce qui advint.

« Fernanda était restée seule entre Alonso et Maria, qui trouvaient dans sa douce présence une diversion à leurs peines intimes. A ce moment, je me tenais à l'écart, par une raison que j'ai peine à vous dire. J'avais fait des réflexions, ce qui va vous étonner, et, ce qui vous étonnera moins, elles n'avaient pas le sens commun. Je m'aperçus

que, depuis quelque temps, je perdais de jour en jour ma vieille gaieté. Dans notre sérieuse Espagne, la frivolité ne saurait être qu'une condition forcée et passagère : c'est la distraction d'une âme mécontente qui, faute de pouvoir marcher dans sa force et dans sa liberté, demande à une sorte d'étourdissement l'oubli de ce qu'elle souffre, et, peut-être, de ce qu'elle vaut. Les plaisirs du monde n'avaient plus à mes yeux de charmes; un nouveau besoin se révélait à moi. Fernanda allait, dans l'année qui venait de s'ouvrir, arriver à l'âge où son sexe est chez vous dans l'enfance, où il entre parmi nous en possession de tous ses droits. Elle montrait l'âme de Maria unie à la grâce andalouse de sa mère. J'aimais ses yeux passionnés, cette pétulance, cet air de dédain qui eût fait croire à sa confiance dans les présents du ciel dont elle était parée à son insu. J'aimais surtout sa bonté, son instruction précoce, son culte pour la tutrice que sa bonne étoile lui avait donnée. Je songeais que bientôt la toute-puissante magie de l'amour achèverait de l'embellir, et, après m'être abandonné au charme de la contempler sans réserve, quand elle n'était qu'un tableau, qu'une fleur, qu'une enfant charmante, maintenant, en reconnaissant l'empire qu'elle avait pris sur mon âme, je ne la considérais plus qu'avec épouvante. La pensée de ne plus avoir sa première affection, de perdre le doux regard dont elle payait ma tendresse et mes soins, cette pensée suscitait dans mon sein des tempêtes, et cependant, pour la première fois, je me disais que, privé, par le hasard de la naissance, des titres et des biens de notre maison, Jaymé était excusable de chercher dans une mésalliance une grandesse respectée et une immense fortune : qu'il n'en était pas ainsi de moi. Je suis trop libéral pour tenir nullement aux comtes souverains de Barcelone et aux rois de Sobrarbe dont je suis issu. Mais si l'on ne doit rien à ses ancêtres, on doit quelque chose à ses contemporains; et pouvais-je donner à l'Espagne le spectacle du futur duc de L*** s'unissant à la fille de Matéa, à la petite-fille de don Domingo, pour disputer à son

frère, dirait-on, un héritage qui semblait appartenir de plein droit au commandeur? Je m'en accuse, cette réflexion, apparemment sous le souffle de quelque mistral, s'établit fermement dans mon esprit, parce qu'il y avait à ce sacrifice un faux air de chevalerie et de sagesse. J'essayais de me convaincre moi-même, sans me dissimuler que j'avais fort à faire, en repoussant les images que me présentait sans cesse Alonso. Il insistait un jour. « Ce n'est pas à moi, ré-
« pondis-je, de placer sur cette tête charmante des vœux
« et des espérances. Mais toi, tu as plus de titres qu'un
« autre à faire valoir auprès d'elle; tu es plus jeune que moi
« d'une année ou deux, tu as vingt-sept ans à peine, et, du
« moins une fois, on verrait la fortune payer par des ri-
« chesses et des honneurs de nobles vertus et de grands
« services. »

« Je ne puis dire quel fut mon étonnement de voir Alonso pâlir en m'écoutant. Il pâlit à me faire craindre qu'il ne tombât évanoui. Maria, qui était entre nous, avait attaché sur lui son regard, elle le considérait avec une anxiété inexprimable. Elle aussi pâlissait. Son sein était agité. Tout à coup Alonso, revenant à lui-même, cacha sa tête dans ses mains, et fondit en pleurs. Le jour même, Maria alla s'enfermer dans le monastère de Dolorès, où Fernanda voulut la rejoindre et demeurer près d'elle.

« Là, mon ami et moi, nous la visitions quelquefois ensemble. Elle vivait dans une retraite profonde. Seul, sir Georges y paraissait encore. La marquise ne pouvait croire à sa politique étroite et agitée. Il lui traduisait le chant de lord Byron, sur la bataille de l'Albuera. Probablement elle-même ensuite le revêtait du rhythme espagnol si solennel et si guerrier. Ces études charmaient quelques-uns de ses loisirs.

« Du reste, sir Georges ne vivait plus qu'au milieu de nos adversaires. On nous tenait sous l'imputation permanente de deux attentats : le premier était le dessein de perpétuer notre durée et notre puissance. Pour détromper les esprits,

nous réussîmes, malgré l'opposition de nos antagonistes, qui portaient aux fonctions publiques une rare tendresse, à obtenir qu'aucun député ne pût exercer des emplois, qu'aucun ne pût être réélu. Ce sont là deux des vices les plus funestes de la constitution ; vous en apprenez l'origine. On nous accusait aussi d'une connivence cachée avec les ennemis de l'État. Cette accusation est la plus perfide et la plus cruelle de toutes : le mot de trahison émeut facilement la multitude ; les défiances et les terreurs du peuple sont des juges passionnés qui font toujours cause commune avec l'accusateur.

« Nous étions les negros, les noirs. Quand les imaginations furent bien frappées de tout ce qu'il y avait de *noirs* desseins dans notre pensée, on traita au sein du congrès la question de la régence. L'influence britannique, l'union inusitée des apostoliques, le vote hostile des Américains dominèrent tout ce débat. Le but caché était d'appeler à la tête du nouveau pouvoir la sœur aînée de don Fernand, l'Infante Joaquime, la princesse de Portugal. L'union des deux royaumes, grande pensée, si elle eût été sincère, et de la part des Anglais, bien évidemment, elle ne l'était pas, était le leurre offert aux imaginations. Au fond, ce qu'on voulait, c'était la dépossession de don Fernand. Cette conviction, sur ce point unique, nous donna la majorité, et on eut soin de dire que nous avions eu peur de voir trop tôt finir l'interrègne, que les têtes couronnées nous étaient importunes, que nous nous entendions pour les abattre avec Bonaparte. Je ne dis pas que ce sentiment n'eut point accès dans quelques cœurs, qu'on ne crut pas l'affermissement du système plus solide loin des personnes royales. Mais ce qui domina, ce fut la sollicitude pour le droit de don Fernand.

« La nouvelle régence compta cinq membres, au lieu de trois, comme la première. A leur tête fut placé le duc de l'Infantado, notre ambassadeur auprès du gouvernement britannique. Il paya sa dette. Ce fut sous ses auspices que, plusieurs mois plus tard, le commandement en chef des armées espagnoles fut dévolu au général anglais. Parmi les

régents se faisait remarquer celui des quatre frères O'Donnel que l'évêque d'Orense avait créé comte de l'Abisbal.

« Dans les premières semaines de l'an 1812 les nouveaux dépositaires de l'autorité prirent possession des affaires. Deux mois plus tard, à l'anniversaire du jour où don Fernand avait reçu de nos mains le sceptre de son père, au 19 mars, la régence proclama la constitution qui donnait au souverain pouvoir des limites et des remparts. Le parti des anciennes idées qui n'était pas faible, puisqu'il venait de remporter une grande victoire, qui n'était pas intimidé, puisqu'il venait de remettre à ses favoris les rênes de l'Etat, voulut que la loi suprême reçût nos deux cents signatures avec une pompe solennelle. Des fêtes publiques saluèrent ce grand jour comme le témoin de notre émancipation naissante, le garant de notre prospérité future. De toutes parts s'élevèrent des accents de reconnaissance et de joie : l'ivresse de la population entière ne pouvait être égalée que par les scènes d'Aranjuez et de Madrid, au 19 mars 1808; cette fois aussi, tout un peuple se croyait sauvé. Il n'y avait pas un corps religieux ou politique, pas un magistrat connu, pas un seigneur illustre qui ne voulût mêler sa voix à ce concert. Le mois de mars était à peine écoulé, que la pierre de la constitution s'élevait au milieu d'applaudissements unanimes, dans tout ce qu'il y avait de provinces, de places fortes où le drapeau espagnol flottât encore. Cet événement fut l'aurore de notre délivrance, car l'année 1812, en entraînant Bonaparte au fond du Nord, changea pour nous toute la face de la guerre. Partout où la retraite de vos soldats rendait la liberté aux sentiments qui remplissaient les âmes, le nom de la constitution retentissait parmi les cris de bonheur et les chants de victoire que tout un peuple faisait entendre. La régence, nous devons le dire, se hâtait de mettre en vigueur le nouveau système dans les contrées reconquises, et ses manifestes le recommandaient sans relâche à l'amour public. Non moins dévoué que ses collègues, le duc de l'Infantado publia, quelques mois plus tard, une

proclamation que n'oubliera point l'histoire; réfutant toutes les objections, son commentaire prouvait, article par article, l'excellence des institutions nouvelles, et montrait attachées à leur développement toutes nos espérances de gloire et de puissance. L'Amérique s'associa au bonheur de la mère-patrie. Des royaumes, qui avaient secoué le joug de la métropole, s'y plièrent de nouveau en le bénissant.

« L'Europe imita le nouveau-monde. Ce fut à dater de ce moment que cessa l'excommunication de la diplomatie. Nous rentrâmes dans le droit commun; la grande famille des nations respectait déjà le peuple espagnol. Leurs chefs briguèrent notre alliance, et tous les traités qu'ils signèrent avec nous continrent cette clause, *qu'ils reconnaissaient comme légitimes les cortès extraordinaires ainsi que la constitution qu'elles avaient décrétée.* L'empereur Alexandre, à qui la régence avait adressé un exemplaire du code sacré, comme nous disons, prit du temps pour le lire au milieu des événements de la guerre. Dans une lettre mémorable, il daigna répondre *qu'il avait reçu ce nouveau témoignage des sentiments qui animaient envers lui le gouvernement d'Espagne, avec d'autant plus de plaisir que cet acte solennel devait servir de garantie à la prospérité d'une nation loyale et généreuse.* La maison de Bragance, la maison de Sardaigne, les Bourbons des Deux-Siciles adressèrent des félicitations non moins vives aux législateurs de Cadix; l'infante doña Joaquime nous écrivit pour nous manifester sa reconnaissance et sa joie au nom de ses frères captifs. Plus tard, le général Zayas nous apporta, de Valençay, des paroles qui nous apprirent que notre jeune monarque, livré à ses seules impressions, était d'accord avec le vœu unanime de ses peuples. Ainsi aucune sanction ne manqua à la renaissance de nos libertés. Notre constitution fleurit durant plus de deux années. Elle régna un an, sans rencontrer aucune opposition, depuis le sommet des Andes jusqu'au pied des Pyrénées. Quelle autorité sur la terre pourrait nous montrer un berceau cher à autant de millions d'hom-

mes, consacré par autant de royales adhésions, établi parmi d'aussi glorieux travaux?

« La liberté espagnole naquit au milieu des ruines, mais ces ruines ne furent pas son ouvrage : le pouvoir absolu nous les avait léguées. Elle naquit au milieu des flammes et dans le sang, mais nos villes étaient incendiées, le sang de plus de trois cent mille d'entre nous avait coulé pour la plus sainte des causes. Elle grandit environnée seulement des drapeaux de la patrie, protégée par des victoires qui ne faisaient que mettre d'accord deux puissances trop souvent ennemies : la fortune et la justice. Le premier cri du monde, respirant d'une longue servitude, fut un hymne à sa louange. Le genre humain, presque toujours divisé, s'entendit pour lui rendre hommage. Il n'y eut dans le monde tout entier que la voix d'un seul homme pour la réprouver; mais celui qui ne pardonnait point au rocher de Cadix d'être devenu l'asile des libertés du continent, vaincu enfin et captif, expie, sur un autre rocher, celui de Sainte-Hélène, ses protestations intéressées. Là il parle de liberté à son tour. Il essaye de concilier à ses malheurs d'oppresseur vaincu du monde toutes les révolutions futures. Entre lui et nous s'élève le jugement du ciel et de la terre. »

LIVRE VINGT-CINQUIÈME

FIN DU RÉCIT DE L'ERMITE

DERNIERS EFFETS DE LA POLITIQUE IMPÉRIALE.

> Je pleure sur l'affaiblissement graduel d'une gloire immense, qui devait être éternisée par le souvenir de sentiments généreux plus que par une immense puissance.
>
> *Lettre du roi Joseph à l'empereur.*

Approches d'Aïnhoa. Rencontre d'une voiture de voyage. Retour à l'Atsulaï. Reprise du récit de l'ermite. — Fautes multipliées de Napoléon dans le gouvernement de l'Espagne. État de la Péninsule. Cour de Joseph à Madrid. — Passions de la comtesse. Ses fureurs jalouses. Ses conseils. — Conseils de Pablo pour des rigueurs salutaires. Son éloquence homicide. Sa mission en Andalousie. — Résolution de Matéa de suivre Pablo. Menaces de la Gitana. — Voyage. Bertrand égorgé. — Despegna-Perros. Bartolomé battu et blessé. Mort de la Gitana. Arrivée à Cordoue. Expédition de l'ordre d'exécuter les rebelles. — Exécution. Trouble de Matéa. Mort de don Juan. Mort de don Luis. Désespoir de Pablo. Interruption. Arrivée de don Carlos dans l'ermitage. Délire de l'ermite. — Retour à Aïnhoa. Reprise du récit d'un milicien.

I.

Don Carlos s'arrêta. Je regrettais l'interruption de son récit et pressais le pas dans l'espoir qu'une fois au village, il consentirait à le reprendre pour occuper les dernières heures de la soirée. Déjà nous étions parvenus à la gorge étroite qui semble défendre les approches d'Aïnhoa. Nous descendions une petite éminence; à l'autre extrémité de l'étroite vallée se présentait le bourg appuyé aux groupes des montagnes. Un grand bruit de chevaux se fit entendre derrière nous, et une calèche élégante, que précédait un courrier, ne tarda pas à nous atteindre. Les Basques, retenus encore dans les pâturages d'alentour, accouraient sur le

chemin pour voir de plus près le fastueux équipage; jamais tant de luxe n'avait frappé leurs yeux.

Don Carlos fait un signe : la voiture s'arrête; il court pour la rejoindre, quand, se rappelant le compagnon de voyage dont il avait quitté le bras : « Nous nous retrouve-« rons bientôt, me dit-il; vous me pardonnerez : entre amis, « point de formalités! » Puis il ajouta d'un air mystérieux et en se penchant sur mon oreille : « C'est elle! » A ce mot, l'Espagnol serre ma main avec une rare effusion de tendresse ou de joie, et s'élance dans la calèche, qui poursuit rapidement sa route. Je restai seul, sans rien savoir de plus, sinon que *c'était elle*. J'aurais pu avoir quelque incertitude après sa vaillante résolution de Cadix, qu'il venait de me raconter. Mais j'avais lu dans son cœur mieux que lui-même, et je ne doutais pas, qu'en effet, ce ne fût *elle*.

La petite maison de madame Hiriart, que j'atteignis bientôt, était pleine de mouvement et de bruit : au milieu des cris confondus de palefreniers, de servantes, de laquais, dominait la voix éclatante de don Carlos. Partout en même temps, il donnait dix ordres à la fois, s'étonnait de ne pas les voir aussitôt accomplis, et tremblait qu'*elle* n'éprouvât une privation ou un retard. Il n'y a pas deux personnes dans la vie qui inspirent une telle sollicitude.

Tant de tumulte m'exila de l'hôtellerie : je repris, malgré l'approche du soir, le chemin des hauteurs; il me semblait que je pouvais hasarder une visite tardive à Fray Pablo : l'anachorète me savait gré de m'intéresser à ses chagrins et à sa solitude. Je le trouvai assis sur le marchepied de l'autel, dans l'attitude de la méditation. Ce que je lui avais raconté des derniers événements de la Péninsule l'avait peu frappé d'abord; mais, restées dans son souvenir, mes paroles étaient arrivées jusqu'à lui, au travers des nuages qui obscurcissaient son intelligence fatiguée. Ses impressions étaient d'autant plus profondes qu'il fallait plus de temps pour les former. Il jugeait avec une égale inimitié les deux grands partis qui étaient aux prises dans sa patrie.

C'est le sort des afrancésados de haïr les serviles en libéraux et les libéraux en serviles.

Il m'entendit de loin, vint au-devant de moi et reprit vivement l'entretien où nous l'avions laissé.

II.

« Non, la Providence, dit-il, ne peut pas faire que le monde voie en nous des ennemis de leur pays. La constitution de Bayonne, malheureusement tour à tour proclamée, proscrite, relevée comme vous l'allez voir, par Napoléon, aurait préservé l'Espagne du règne sanglant de la multitude et du retour d'un despotisme impossible. Sans ce modèle de constitution représentative, ceux qui nous ont combattus n'auraient point tracé sur le papier les utopies que le monde a connues. Il fallait notre exemple pour que les héros de l'indépendance pussent se réunir dans une promulgation d'institutions libres. Et quelles institutions ont-ils proposées? Ils ont transporté dans leurs lois la discorde qui était dans leur camp; amants opiniâtres du passé ou ardents novateurs, ils ont follement enchaîné l'une à l'autre la république et la monarchie. A jamais incapable de vivre et de régner, le monstre qui naquit de leur alliance, s'il revoit le jour de nouveau sous la fatale influence des révolutions, ne pourra, dans ses convulsions mortelles, que diviser et détruire. Emportés d'essai en essai, d'abîme en abîme, mes malheureux concitoyens ne trouveront le repos que lorsque, renonçant à leur double folie d'une assemblée unique et d'un roi esclave, ils se réfugieront sous l'égide tutélaire d'une monarchie tempérée par deux chambres. L'Espagne aura fait comme le pilote, qui, ayant sous la main un abri assuré, se mettrait à courir les mers, à se briser contre tous les récifs, avant de jeter l'ancre dans le port. »

La figure de l'Espagnol s'était, pour ainsi dire, agrandie pendant ce discours. Il avait repris de la jeunesse et de l'élévation. On voyait qu'une âme sensible et un esprit supé-

rieur étaient cachés sous ses tristes dehors. Rentré dans sa cellule, il poursuivit :

« Le parti de Cadix n'aurait pas étonné, des tristes imitations de vos erreurs, les colonnes d'Hercule; surtout les maximes et les combinaisons de l'assemblée constituante n'auraient pas étendu leurs coupables triomphes des rives du Santi-Pétri aux cimes des Pyrénées, si l'empereur, justement irrité des attentats de l'insurrection, n'eût suivi une conduite plus propre à exaspérer la résistance qu'à la punir. Comme vous l'avez vu, soit que le ressentiment seul l'animât, soit qu'il y eût en lui une ambition extravagante et dépravée, que son frère fût déjà un vrai roi à ses yeux, et qu'il fallût déjà renverser cet ennemi à venir, il semblait conspirer, autant et plus que l'Angleterre, la ruine de sa dynastie et le malheur de notre Espagne.

« Les insensés qui nous ont proscrits au nom de la patrie, ne savent pas tout ce que nous avons eu à livrer de combats pour son indépendance. Quelquefois Napoléon voulait réunir les États de Joseph à ses domaines; quelquefois il se bornait à exiger les provinces du Nord en y comprenant Léon et Burgos. Le roi, par ses cris, ses menaces d'abdication, l'arrêtait un jour, et le lendemain nous lisions au *Moniteur* que le royaume de Valence, qu'on ne pouvait pas présenter comme frontière des Pyrénées, était destiné aux mêmes lois. Azanza et O'Farill, envoyés auprès de lui, retenus deux ans dans sa cour, n'obtenaient que des refus ou des dérisions. Il écrivait directement à ses généraux de ne recevoir aucun ordre de son frère, de se considérer comme maîtres et souverains du territoire qu'ils occupaient, d'administrer, de commander, de lever seuls les impôts. Cette clause fut ponctuellement observée. C'était la dépossession, non plus partielle, mais absolue du roi et du royaume. Tout ce qu'on obtint pour lui, c'est que Madrid, le point qu'il habitait, les troupes qui veillaient à sa garde, relevassent de son autorité, et, en réalité, là même, les employés français comprenaient très-bien que l'insulte au mannequin couronné était pour

eux un moyen d'éclat et de crédit. A la fin, le roi se vit obligé d'arriver inopinément au château des Tuileries, le lendemain des fêtes du baptême, pour obtenir que tant de griefs ne vinssent pas grossir chaque jour les plaintes de l'Espagne. A chaque réclamation, Napoléon s'écriait dans son délire : *Ils veulent me dépouiller !* On eût dit qu'il se plaisait à faire de nos royaumes un vaste amphithéâtre, et qu'imitant le jeu sanglant des courses de taureaux, il irritait le peuple espagnol, afin d'exercer le courage de ses soldats, ou d'occuper l'attention du monde.

« Une mission, pour débattre ces grands intérêts, m'avait appelé en France à mon tour. Je vis sans cesse éclater une colère menaçante. J'entendis Napoléon, surpris de rencontrer des résistances généreuses, s'écrier : « *Ennemi pour ennemi, j'aime autant Ferdinand que mon* « *frère*; » je tremblai de le voir traiter avec le parti de Cadix, et détruire ainsi, lui-même, son ouvrage.

III.

« Je revins. Pour n'avoir pas le sort d'un secrétaire du roi récemment pris et massacré, il fallut que deux régiments me servissent d'escorte, et souvent nous eûmes des combats à livrer, des atrocités à punir. La désolation était partout; les quadrilles infestaient les routes, on marchait parmi les cadavres cloués à des arbres, à des maisons, à des croix; et tous n'attestaient pas le meurtre de soldats français : les Espagnols tombaient sans nombre sous le poignard. Il suffisait d'être demeuré dans une ville occupée par vos troupes, d'avoir payé le tribut au roi Joseph, de compter un ennemi, un rival parmi les bandits, pour recevoir la mort des traîtres, et les assassins osaient étendre leur terrible juridiction jusqu'aux portes de la France. Aussi les villages étaient-ils détruits, les villes abandonnées; le silence des tombeaux régnait depuis les Pyrénées jusqu'aux rivages de cette île

la force, une force immense; l'esclavage du cloître n'avait exalté que mon imagination, en ôtant à mon âme toute énergie et tout ressort.

« La comtesse racontait tout ce qu'elle avait vu en Andalousie. A moi elle confia, qu'au risque de périr mille fois, elle avait pénétré dans l'île Gaditane et à Cadix même, pour contempler au moins sa fille qu'une colère barbare disputait à ses embrassements. Elle avait entendu les cris de joie du peuple de Cadix, lorsqu'au 19 mars des hommes, inconnus aux provinces dont ils se disaient les représentants, prétendirent constituer l'Espagne des deux hémisphères sur ce rocher lointain, leur seul et dernier empire. Elle peignait le délire des fêtes, les transports du peuple et de l'armée. Elle parlait d'Alonso, de Maria, de leur joie, et surtout de leur tendresse. L'amour était épuisé en elle; je craignis que la haine ne le fût pas. La malheureuse comtesse croyait savoir que la marquise employait ses soins à détruire dans l'âme de sa fille toute affection et tout respect pour une mère. Je voyais trop qu'elle se consolait en pensant qu'il y avait dans le cœur de Maria et d'Alonso de quoi la venger : « Un feu inconnu, disait-elle, les « consume tous deux; seul, Alonso peut se rendre compte, « depuis la scène des bords de l'Èbre, du sentiment qui « domine sa vie. Mais ils ignoreront nécessairement tou- « jours, même quand le marquis ne sera plus, comment « il se peut qu'une inviolable barrière ne s'élève pas entre « eux, et les doutes que j'ai jetés dans leur âme leur seront « des tourments de plus. »

« Je pardonnais sans peine ces emportements aux chagrins de son cœur maternel. D'autres soins d'ailleurs m'occupaient. Mon amie termina son premier entretien en m'annonçant qu'au fond de l'Andalousie, dans la contrée la plus soumise et dont la soumission soulevait, contre le caractère andaloux, les fureurs et les sarcasmes du reste de l'Espagne, un soulèvement venait de compromettre l'armée qui assiégeait Cadix. L'Anglais avait débarqué des troupes; plu-

ses chambellans donnaient des fêtes. Le marquis de C*** jouissait de la soumission des Espagnes; il ne s'animait que pour railler la régence du duc de l'Infantado établie dans Cadix, et songeait que bientôt la marquise, obligée de se soumettre à la nécessité, viendrait montrer dans la cour de Joseph l'héroïne de Saragosse. Le gouvernement royal possédait de grands noms, un comte de Montijo, le marquis de Campo Allangue; le premier de nos littérateurs, l'ingénieux Moratin; des généraux qui nous avaient d'abord combattus. On se consolait par là de tout ce qui manquait encore. Le gouverneur de Peniscola, en livrant sa place et se rangeant auprès du roi, donna l'idée que toute l'armée et tout le gouvernement de Cadix allaient en faire autant.

« Ce calme, quand au delà des portes de Madrid régnaient le désespoir et la mort, ne fit que rendre mes tristes impressions plus profondes. Matéa arrivait du fond de l'Andalousie : elle ne se faisait pas d'illusion ; pas un éclair de bonheur ne vint me ranimer. Les chagrins de ma tendresse m'avaient empêché de jouir de nos prospérités d'un jour, et maintenant ces prospérités, si évidemment compromises à mes yeux, m'empêchaient de recevoir quelques douceurs de notre réunion. Au milieu du siècle comme au fond du cloître, un sentiment amer me restait fidèle ; ma vie s'écoulait comme une expiation. Où était mon crime? Je l'ignore, et je vois partout le châtiment. Hélas ! je fus coupable alors que je n'eus pas le courage d'accepter mon sort, de me renfermer dans les limites étroites que mes précoces serments m'avaient tracées. Mûri par le désespoir, j'ai beaucoup médité, beaucoup vécu : je crois qu'en effet le premier devoir de ce monde est de mesurer la carrière que le sort nous a fixée, d'y borner nos vœux, de chercher la plus grande, la plus sûre des jouissances dans le charme des difficultés vaincues et des chagrins domptés : la dignité, le succès, le bonheur intime lui-même ne sont qu'à ce prix. Mais, pour arriver à cette résignation vertueuse, il faut de

« timents magnanimes. Votre Majesté doit décider si elle « aime mieux dresser çà et là pour les méchants quelques « échafauds, ou faire de cette Espagne, qui pourrait être « si féconde et si belle, un vaste sépulcre où ses serviteurs « dévoués, ses aveugles ennemis eux-mêmes, tout un peu- « ple enfin, iront bientôt s'ensevelir. »

« Les conseillers de la couronne inclinaient vers la clémence. L'ardeur de mes paroles et la vivacité de mes sentiments déconcertèrent les objections. On persuade aisément les rois quand on a le courage de blâmer avec véhémence leurs vertus. Les serviteurs qui demandent l'usage de la force, qui parlent du devoir de la justice et des bienfaits de la sévérité, se font toujours entendre. Après plusieurs années de règne, un prince quelquefois n'a vu accuser que ses dangereux pardons, sa grandeur d'âme imprévoyante, son empire débonnaire. Aucune autre plainte ne se sera fait jour au milieu de ce concert de reproches glorieux qui ressemblent à des bénédictions. Sa conscience reposera dans un doux contentement, peut-être dans une secrète admiration de soi-même. Puis le jour des revers de la fortune se lèvera. Le parti qui assiégeait les marches du trône s'enfuira de toutes parts; le monarque, éveillé par des accents formidables qu'il n'avait pas encore entendus, s'étonnera de voir que ce trône passe pour avoir les pieds baignés dans le sang; il comptera, pour la première fois, le nombre des victimes, et gémira d'apprendre par ses périls qu'au delà du nuage que forment autour des rois l'encens et la poussière des cours, fermentaient comprimées, mais terribles, des colères, des douleurs et des vengeances implacables.

« Le dirai-je? Durant cette lutte, au moment même de mon affreuse victoire, il y avait dans mon sein une voix qui démentait mes paroles; je me faisais un devoir de l'étouffer dans l'intérêt de mon pays. Malheureux! était-ce le cri de la nature qui se révoltait en moi, à mon insu, contre l'arrêt de la politique?

« Je rentrai chez la comtesse, qui m'avait obligé de

reprendre son palais pour séjour. Sa joie fut grande en apprenant mon succès. Il me souvient que je frémis de son bonheur; c'était comme un prélude du désenchantement qui allait commencer : mais l'impression ne fut pas assez vive pour me sauver. Quoique plus passionnée encore qu'artificieuse, Matéa avait toujours des séductions prêtes à rétablir sa puissance ébranlée.

« L'ordre me fut donné de partir sur-le-champ pour Séville, afin d'assurer l'accomplissement des décisions du conseil. Il fallait calmer l'exaspération, et ramener les peuples à l'obéissance par la douceur, en même temps que les effrayer par des châtiments. A cette nouvelle, mon amie se troubla; je lui sus gré des regrets que lui inspirait mon départ, je lui sus gré davantage de la résolution qu'elle prit aussitôt de revoir avec moi cette Andalousie qui tenait par tant de liens à son cœur..... Hélas! craignait-elle donc que, livré à moi-même, je n'échappasse à ma destinée!

« La nuit vint; j'invoquai le sommeil : je tourmentais ma couche de mes efforts pour trouver le repos, et me fuir moi-même; d'affreuses images m'assiégeaient : je songeais combien sont terribles ces temps de discordes civiles où il faut que les ministres de l'autorité suprême appesantissent sur la tête de leurs concitoyens le glaive des lois; combien surtout sont coupables les artisans de ces troubles, de ces insurrections qui imposent à l'humanité de tels sacrifices, à la conscience de tels devoirs... Tout à coup les vitres de ma fenêtre éclatent brisées; une femme paraît sur le balcon, grandie par les voiles blancs qui la couvrent, par les ombres de la nuit, par ma terreur. Je m'étais soulevé couvert d'une sueur glacée : « Misérable jouet d'une femme, » s'écrie l'apparition, « rappelle-toi les oracles de la Gi-« tana qui ne s'est jamais trompée; elle t'a dit que tu « n'étais qu'un traître, qu'un parricide! » J'écoutais; ma porte s'ouvre. A ce bruit, la sinistre prophétesse disparaît comme l'oiseau nocturne qu'épouvante la lumière, et Matéa s'avance pâle et tremblante. Elle aussi avait entendu des

paroles funestes; elle venait chercher un refuge auprès de moi. Ses gens, des flambeaux à la main, poursuivirent en vain autour du palais l'audacieuse Bohémienne; un rire effroyable les accueillit: ce rire vint porter une inexprimable horreur jusque dans nos âmes. La comtesse passa la nuit à genoux devant mon prie-Dieu, implorant pour le succès de notre voyage les saints qui l'avaient souvent protégée, couvrant de baisers et de larmes des reliques et des images bénies, partageant avec moi un morceau de la robe de lin qui vêtit le fils de Dieu. Rassurée par ces précautions de sa piété, elle porta, avant le lever du jour, le vœu du départ à Notre-Dame-d'Atocha, et nous prîmes ensemble le chemin de Séville.

IV.

« A peine avions-nous franchi le pont de Tolède, qu'une armée ennemie sembla tout à coup sortir de terre. Notre escorte fut assaillie à la vue de Madrid, déployé derrière nous sur l'autre rive du Mançanarès. Après un combat de quelques moments, la guerrilla dispersée s'enfuit devant nos défenseurs. Bertrand, qui les commandait, avait reconnu, à l'écharpe rouge jetée négligemment sur le costume aragonais, le général des brigands : il n'était autre que l'assassin de sa fiancée. Le triste amant de doña Inès s'attacha furieux aux traces du justicier, et nous ne revîmes plus le soldat de la grande armée. Seulement, deux heures après, une épaulette, des vêtements militaires, un tronçon d'épée, épars aux pieds d'une croix de fer, sur laquelle expirait un homme tout sanglant, nous avertirent que ce malheureux était Français. Ses traits mutilés ne conservaient pas de formes humaines, mais sa bouche, que la mort venait de glacer, tenait invinciblement serrée une étoile de l'honneur, comme pour la défendre jusque dans l'autre vie, contre les outrages de ses assassins; les grenadiers, en rendant à la hâte les honneurs funèbres au brave qui n'était plus, dirent que c'était Bertrand.

« Matéa était combattue entre la crainte, et le désir de continuer sa route. Elle demeura persuadée que ces tristes débuts avaient épuisé les menaces de l'oracle, et que nous devions tous deux notre salut à ses célestes protecteurs. Je fus heureux de sa persévérance. Quelquefois son enjouement dissipait mes sombres pensées; plus souvent, sa mélancolie pleine de charmes m'inspirait des rêveries moins pénibles. Jamais elle ne répondit avec autant d'abandon à ma tendresse. Jamais elle n'eut plus d'indulgence pour les vives expressions de mes sentiments ranimés. Son inexprimable magie dominait toutes les puissances de mon âme. Ébloui du feu pénétrant de son regard, bercé doucement par l'harmonie persuasive de son langage, je finis par m'abandonner à je ne sais quel espoir vague, irréfléchi, immense.

« Ce sont là les dernières jouissances, les dernières illusions d'une vie qui aurait dû être brisée alors, qui, depuis, ne s'est écoulée que dans le sang et dans les pleurs. Il me faut du courage pour aller jusqu'au bout, et vous dire par quels affreux moyens la Providence allait rompre le charme sous lequel j'étais retenu captif depuis tant d'années. En approchant du terme de mon histoire, je sens mes veines se glacer, et mes cheveux, blanchis avant le temps, se dresser sur ma tête. Écoutez : vous partagerez bientôt l'horreur que je m'inspire à moi-même.

« Nous avancions à petites journées; il nous avait fallu prendre à Aranjuez des renforts, car on ne voyageait plus qu'en corps d'armée, et nous étions obligés de nous conformer à la marche des troupes. Sur la route, nous apprîmes qu'une colonne mobile avait rencontré, dans les gorges de la Sierra-Moréna, la bande de l'Aragonais, et l'avait exterminée. Nous arrivâmes à notre tour sur le théâtre de cette victoire. Cinq jours s'étaient écoulés depuis lors, et l'on voyait encore de tous côtés les débris de la quadrille. Sur le chemin restait tout ce que n'avait pas dévoré le vautour.

« Ce triste spectacle refoulait dans mon cœur les rêves de mon imagination brûlante et crédule. Nous gravissions

à pied les escarpements de Despegna-Perros. J'admirais la route que Charles III a construite dans ces montagnes inaccessibles, les ponts qu'il a jetés sur les abîmes, les masses de rochers, les sommets aigus qui se sont aplanis à sa voix. Je rendais gloire au long règne d'un prince à qui il n'a manqué que du faste et des faiblesses pour être le Louis XIV de nos contrées. Nous arrivions à un de ces villages où Olavidé, zélé ministre du grand roi, rassembla des colonies allemandes, afin de donner des habitants au désert, et une protection au voyageur. Nous avions vu de loin des paysans entrer dans le hameau, et s'éloigner à notre approche : on les trouva cachés au fond des ravins; Antonio était parmi eux; mais ils n'avaient point d'armes : la vie leur fut laissée. Nous poursuivîmes notre route.

« La première habitation du village avait été, suivant la coutume de vos postes, fortifiée à la hâte par la troupe qu'après sa victoire la colonne mobile laissa dans ces passages. Un soldat appuyé contre la muraille était en sentinelle : à notre approche il ne prit pas le fusil sur lequel pendait son bras; il ne fit pas entendre le qui vive; les soldats du poste ne sortirent pas non plus pour nous reconnaître... Le factionnaire dormait du sommeil qui ne finit pas; le poste tout entier venait d'être mis à mort par les paysans. Nos gardes considéraient tristement ce spectacle où la dérision était, selon l'usage, unie à la férocité. « Le « camarade, disaient-ils, ne sera plus réveillé à la pointe du « jour par la *diane* maudite. » Puis ils ajoutaient : « Pro- « bablement bientôt chacun de nous sera aussi avancé que « lui. »

« Toutes les maisons étaient abandonnées; il n'y avait d'être vivant qu'un chien de berger qui accourut en mêlant des cris douloureux à des caresses de joie. Il se mit à marcher devant les troupes, comme pour les guider, et s'arrêta sur le seuil d'une chaumière où ses aboiements plaintifs semblaient inviter les soldats à le suivre; quelques-uns entrèrent : Matéa fit comme eux. « Il est un Dieu

vengeur, » s'écria-t-elle en m'appelant aussitôt; « mon secret, maintenant, sera bien gardé! » Je m'approchai : une femme était étendue sur la terre; à côté d'elle, son fils en bas âge venait d'expirer; une fille plus grande, avant de rendre le dernier soupir, cherchait à dévorer le bras de son frère sans vie; un troisième enfant, qui venait de voir le jour, pressait encore le sein maternel de sa faible main; mais ses lèvres découragées ne demandaient plus que de loin à loin la mamelle tarie. Assis auprès de sa compagne, un homme qui nageait dans le sang, pâle, défiguré par la faim et la douleur, promenait autour de soi un regard encore étincelant. Les soldats reconnurent Bartolomé. Blessé dans son dernier combat, ainsi que Salvadora, il avait été contraint de fuir avec elle dans un asile où la faim ne tarda point à les assaillir. Les Français oublièrent, à l'aspect de ses infortunes, tout le mal qu'il leur avait fait; chacun cherchait dans son havresac du pain pour la petite Paquita et pour son père. *La Providence* se saisit du nourrisson de l'étrangère et l'attacha au sein où puisait son propre fils. Un chirurgien accourut pour panser les blessures du terrible justicier. L'Aragonais le repoussa; il rejeta au loin le pain que les Français lui avaient offert [1], et dit : « J'aimerais mieux voir mes enfants morts comme « leur mère que nourris par vous; pour moi, je n'aurai « plus faim bientôt. » Les soldats ne savaient s'ils devaient admirer ce féroce courage, ou châtier cette haine inflexible; moi je regardais tristement cette Gitana si ardente, si animée naguère et si belle : maintenant sa bouche muette ne rendait plus d'oracles, et n'exprimait plus les mouvements de cette âme passionnée qui semblait empreinte de tous les grands caractères de la vie sauvage. Une de ses mains tenait fortement enlacé le bras de son mari; et lui, jetant sur elle un œil qui semblait craindre de s'attendrir,

[1] Toute cette scène est le sujet d'un tableau qui se voit dans le musée de Madrid.

il conservait dans cet instant suprême un calme terrible. Les efforts, les prières, rien ne put faire plier sa résolution; le rosaire à la main, il demandait pour toute grâce qu'on le laissât en paix, et les soldats partirent, déposant malgré lui des provisions à ses côtés.

« Matéa contemplait dans son impuissance dernière celle qui l'avait si longtemps poursuivie d'une implacable inimitié : il y avait dans son regard et dans ses traits un mélange d'horreur, de joie, de pitié. Bartolomé la reconnut, et lui envoya une malédiction : mourant et désarmé, il menaçait encore. Je voulus entraîner mon amie, attachée à un spectacle dont elle jouissait en frémissant. Tout à coup la Gitana rouvrit la paupière, son œil éteint se promena autour d'elle et rencontra la comtesse : « Excellentissime « marquise de C***, lui dit la Bohémienne d'un air égaré, « cet incendie nous fait arriver si près du paradis, que je « suis libre enfin!... J'ai lu dans les astres qu'avant peu « d'années vous serez unie à don Alonso et la mère de ses « fils! — Malheureuse! s'écria Matéa, tu aurais dit cet « oracle et violé tous tes serments! » Je m'étonnais de ces préoccupations au milieu d'une telle scène. « Oh! laissez, « ajouta-t-elle avec un vrai délire, c'est ma mort..., c'est « ma vie. »

« La Gitana souleva la tête, distingua la scène qui l'environnait, et essaya de presser contre son cœur le père de ses enfants, d'embrasser sa Paquita, de réchauffer Pédro qui ne vivait plus. Elle vit la comtesse témoin de ses misères, et la reconnut : « Jouissez, dit-elle avec l'accent du « désespoir; plongez-vous les mains dans le sang; ce sang « retombera sur vous, je serai vengée. » — Son regard se tourna vers moi. « Archevêque Opas, me dit-elle, maudis- « sez la défaite du justicier; il vous aurait enlevé : mieux « vaudrait pour vous être à ma place qu'à la vôtre... » — Sa voix défaillante put à peine prononcer ces derniers mots qui me firent frissonner : « Souvenez-vous de la malédic- « tion de votre père! »

« La Gitana se taisait. Un de ses bras venait de laisser tomber son fils; l'autre abandonna la main de l'Aragonais : sa tête se pencha sur l'épaule où elle avait reposé douze ans. En ce moment, un sourire erra sur ses lèvres décolorées... « Fils de la vieille Castille, murmura-t-elle, vous « avez entendu ma romance. » L'infortunée ne vivait plus.

« Nous parvînmes à Cordoue. J'étais encore ému des tristes scènes qui avaient marqué notre voyage. Ces mots terribles : « Rappelez-vous la malédiction de votre père ! » retentissaient sans cesse dans mon oreille et dans mon cœur. Ah ! la malédiction paternelle est donc un arrêt auquel on ne peut échapper !

« La comtesse craignit pour moi le spectacle des rigueurs dont mon arrivée à Séville devait être suivie : le message qui était au nombre de mes soins me pesait comme un douloureux fardeau; je transmis par un courrier l'ordre d'exécuter tous les captifs, heureux d'attendre, pour entrer dans la capitale de l'Andalousie, le moment où je n'aurais plus à y remplir qu'un ministère de protection et de paix. Toute ma vie j'aurai présente à la mémoire l'expression étrange et agitée des traits de Matéa, lorsque le porteur de la sentence irréparable eut franchi le Guadalquivir; je n'aurais pu dire si elle était désespérée ou ivre de sa victoire. Cependant ma pensée passait en revue les noms des condamnés; je croyais que Matéa, en apportant la liste fatale, me les avait fait connaître tous. Le père de don Carlos était le plus important d'entre eux, et elle n'avait pas à exercer sur lui des vengeances. Moi seul aurais pu admirer cette disposition du ciel qui livrait par moi au glaive des bourreaux le persécuteur de ma famille. Parmi les coupables, je n'en voyais aucun en qui don Alonso ou Maria dussent être frappés. Leur destinée occupait seule la comtesse; elle calculait avec un soin furieux toutes les chances de l'avenir : il me souvient qu'un jour elle disait : « La marquise eût-elle appris de la Gitana le secret de sa « naissance, ils ne pourront pas arriver à la vérité. Vous

« seul savez leur histoire, et ce qu'il y a de plus sacré pour « un Espagnol, ce que la Gitana elle-même a respecté « longtemps malgré sa haine aveugle, le serment qui vous « lie cesserait d'enchaîner votre conscience, vous n'avez « pas une preuve : vous ne savez rien. — Oui, répondis-je; « mais mon père... » Elle attacha sur moi un regard dont je ne pus démêler l'indéfinissable expression. J'admirais que la jalousie et l'amour même pussent lui inspirer tant de sollicitudes ennemies... « Je ne savais pas, lui dis-je « avec un sentiment amer dont elle fut surprise, je ne sa- « vais pas tout ce qu'il peut y avoir de haine dans un cœur « de femme ! » — Le moment arrivait où mes longues illusions s'évanouissaient. Il était trop tard.

« Nous quittâmes Cordoue : le ciel de l'Andalousie brillait de son éclat enchanteur; la terre était embaumée des parfums du printemps; des bois d'oliviers, d'aloès, d'orangers en fleur bordaient partout la route; le charme des riches aspects et des odeurs suaves faisait oublier la solitude accoutumée de ces plaines auxquelles il ne manque, dans la profusion des dons de la nature, que des hommes pour en jouir. Enfin, nous pûmes apercevoir l'ombre de la Giralda dominant Séville; bientôt la ceinture de murailles qui l'environne, et les tours sans nombre dont elle est flanquée, et les palais, les églises de l'antique cité, et le Guadalquivir, dépossédé maintenant, comme l'Espagne entière, de ses richesses et de sa gloire, allaient se développant à nos yeux. Le ciel et la terre semblaient inviter aux douces émotions le cœur de l'homme. Le mien était serré; il se glaça à l'aspect d'une troupe armée qui, sortant par le pont de la Tour-de-l'Or, conduisait des captifs dans la plaine. Je frémissais; Matéa me dit, en me serrant la main : « Vous tremblez? » — et elle-même tremblait autant que moi; la consternation se peignit sur son visage. Les condamnés marchaient deux à deux; nous étions assez près pour reconnaître, à sa taille petite et contrefaite, don Juan qui allait en avant du cortége. Hors de

moi, je demandai à la comtesse si elle pouvait distinguer le vieillard à cheveux blancs dont la main était attachée à celle du persécuteur de ma mère; elle ne m'entendait plus.

« Cependant les prisonniers se plaçaient sur une même ligne : ils se plaçaient ainsi pour recevoir la mort... Quel était leur crime? avaient-ils violé les lois éternelles que Dieu a gravées dans nos cœurs? Non : ils avaient entendu autrement que moi les intérêts de leur pays! Ils avaient senti ou pensé autrement que moi, tel jour! Et je leur arrachais cette vie que le maître du ciel et de la terre leur avait donnée, je les ravissais à leurs pères, à leurs compagnes, à leurs fils... A leurs fils, ô ciel!... »

Ici l'ermite s'arrêta. Son regard était égaré. Des pleurs coulaient le long de sa joue. L'horreur dont je le voyais pénétré passa dans mon âme; j'imitais son morne silence; et ce silence, qu'il ne troublait pas, même par un soupir, ajoutait à ce que cette scène muette avait d'imposant et de terrible. Enfin Fray Pablo leva les yeux au ciel et reprit avec un trouble qu'il essayait de vaincre :

« Les Espagnols étaient à genoux : ils inclinèrent la tête devant la bénédiction qu'un prêtre leur donnait en s'éloignant d'eux par degrés. Un officier leva son épée : un bruit de mort retentit dans la plaine. Les malheureux, qui prêtaient toujours une oreille attentive aux exhortations saintes, n'en avaient déjà plus besoin. Ils tombèrent. »

Fray Pablo s'interrompit encore; mais faisant effort sur lui-même :

« Poursuivons, dit-il d'une voix altérée, poursuivons, je n'ai pas le droit de me refuser à aucune expiation.

« Matéa m'étonnait par l'extrême agitation à laquelle je la voyais livrée. Il nous fallut passer auprès du champ funèbre. J'essayais de détourner ma tête, et, malgré moi, mes yeux rencontraient sans cesse les soldats veillant autour des dépouilles sanglantes. Il semblait que le pas de nos mules allât se ralentissant pour prolonger mes angoisses. Nous arrivâmes à la hauteur du lieu fatal. Une femme sortie

de Séville accourait vers le théâtre de mort. Sa mantille flottait au gré des vents. Ses cheveux étaient épars. Elle s'élance à travers les baïonnettes, dans l'enceinte où reposaient les victimes : « Où est-il? où est-il? » s'écrie-t-elle. Son accent retentit au fond de mon âme; il me souvint que j'avais entendu cette voix, anciennement, dans mes jours d'innocence et de bonheur. A côté du père de Jaymé était étendu le vieillard aux cheveux blancs; elle le saisit, le soulève, essaie de l'emporter, et vient avec son fardeau tomber évanouie auprès de ma voiture. Vous ne frémissez pas !... C'était ma mère ! »

V.

En ce moment, un grand bruit troubla le silence de la chapelle. Les bancs roulaient renversés dans les ténèbres, et une voix dominait ce tumulte. L'ermite prêta l'oreille. Il entendit, j'entendis moi-même retentir son nom dans le sanctuaire. Ce nom, répété avec force, était prononcé pour la première fois dans cette solitude. A la lueur du foyer, je vis le fils de doña Léonor tressaillir, un nuage couvrir ses yeux, bientôt la fureur et le désespoir y briller parmi les pleurs. Il promène autour de soi un regard épouvanté, puis, comme s'il apercevait quelque apparition menaçante, il tombe la face contre terre, et, frappant avec son front la marche de l'autel, il s'écrie d'une voix étouffée : « Mon père! « mon père!... Oui, je vous reconnais. C'est vous qui « m'appelez à ce séjour redoutable où vous êtes arrivé « avant le temps... C'est ma main qui vous a frappé! la « voilà!... le sang y ruisselle encore. Ah! ne pourrai-je « jamais essuyer ce sang qui me fait horreur! » La voix inconnue continuait d'appeler à grands cris Fray Pablo. Enfin, à travers l'obscurité, on put distinguer une ombre, un homme qui arrivait sur le seuil de la cellule. « Sa- « lut! salut! digne afrancésado qui avez tué mon père et « le vôtre. — Qu'est-ce ? répond l'ermite ; qui m'accuse

« d'un nouvel attentat? encore du sang! Ah! prenez tout « le mien, et laissez-moi en paix. » Je m'élance pour entraîner le nouveau venu dont je reconnaissais trop aisément les terribles anathèmes. L'anachorète, la face contre terre, poussait de douloureux gémissements. Ce spectacle émut de pitié, ainsi que moi, don Carlos, car c'était lui. Il donna des soins à l'infortuné, qui se calma enfin, et nous sortîmes.

La beauté de la nuit dissipa par degrés nos tristes impressions. Le jeune duc me reprocha sérieusement de l'avoir abandonné dans l'hôtellerie. « Ma Dulcinée, me dit-il, « en apprenant de mes gens, à Bayonne, que je m'étais di- « rigé sur ces montagnes, a fait prendre la même route à sa « mère pour éviter, dit-elle, la foule de voyageurs pressés « sur le chemin de Biscaye, en réalité, vous l'imaginez bien, « pour retrouver plus tôt l'heureux don Carlos. Quand il « a fallu quitter ma princesse, quand les deux soleils « dont brille son visage ont paru prêts à s'effacer dans la « révolution diurne de sa paupière, je me suis trouvé, vis- « à-vis de moi-même, dans une solitude tout à fait amère. « Car je ne pouvais pas dire à ma chère tante de D*** quel « personnage cher et illustre je croyais avoir retrouvé dans « ces sauvages retraites. Alors, j'ai eu l'idée de courir après « vous. Après une marche éternelle, je commençais à me « croire destiné au festin des ours blancs, lorsque j'ai re- « connu cet horrible ermitage où j'avais vu Pablo il y a « plusieurs années. Puisque je vous rencontre, tout est pour « le mieux dans le meilleur des mondes. Demain vous « m'accompagnerez chez le vrai fugitif des galères, l'ami « de cœur de don Carlos pour toute la vie : car la Provi- « dence paraît avoir poussé les deux frères sur ces mêmes « crêtes des Pyrénées, et malheureusement j'aurai fait « tomber sur l'un la réprobation qui devait frapper l'autre. « La première fois qu'en parcourant ces montagnes je dé- « couvris l'ermitage et Fray Pablo, comme on m'interro- « geait dans le pays sur ce que j'avais remarqué dans ma

« course, je repartis : Un homme qui a égorgé son père! On « se sera bien gardé d'attribuer un tel attentat à un saint er- « mite. J'ignorais alors qu'une autre chaîne de ces crêtes es- « carpées eût un autre habitant, celui-là digne de tous les « respects, et je l'ignorerais encore si Antonio ne me l'eût « appris ce matin. Maintenant, je ne puis comprendre que « Fray Pablo ne vous ait pas nommé le grand coupable, « l'ennemi public qui partage son exil ! O mon ami, vous « n'êtes pas tenté de baisser le front devant ces cimes al- « tières et charmantes en songeant qu'elles abritent ces « grands cœurs, Alonso et Maria ? »

Nous arrivâmes dans la maison de madame Hiriart. J'allai droit à la chambre d'honneur que j'avais occupée jusqu'alors; au moment où ma main saisissait la clef : « Que faites-vous? » s'écria don Carlos en arrêtant mon bras avec une vivacité extraordinaire; puis il ajouta : « J'y songe! c'est à vous peut- « être ce bagage? » et il me montra une valise de voyageur déposée sur la table de la salle commune. « Rien n'est dé- « rangé ni perdu, poursuivit-il; j'ai tout fait moi-même: « ainsi vous jugez du soin... » Je paraissais étonné; il m'embrassa deux ou trois fois avec une rare cordialité : « En « conscience, me dit-il, vous n'auriez pas voulu qu'elle « n'eût pas la meilleure chambre de la maison; et puis « quand je l'ai vue, j'ai perdu la tête : il y a trois ans que « je n'avais eu ce bonheur. En arrivant à Bayonne, où je « les attends depuis quinze jours, elles ont eu pitié de moi, « et n'ont voulu achever qu'ici leur journée ; pouvais-je ne « pas leur assurer du repos, même à vos dépens? » L'aimable don Carlos craignait de m'avoir blessé par la *frasqueza* espagnole de ses procédés; je le rassurai en le remerciant d'avoir compté sur ma galanterie française, mais je lui imposai une condition, celle de me rendre moins longues les heures de la nuit en reprenant l'histoire interrompue de ses illustres amis. « Volontiers! répondit-il. « Vous pensez bien que Morphée n'a plus pour moi de pa- « vots. Me voici amoureux; après avoir fait semblant de

« l'être aux pieds de vingt femmes qui m'étaient indiffé-
« rentes la veille, et insupportables le lendemain, une en-
« fant a allumé dans mon cœur un incendie qui ne doit
« plus s'éteindre : elle est la reine de ma destinée, la Pro-
« vidence de ma vie, l'étoile polaire de mes pensées. »

Ce luxe de figures orientales n'empêchait pas que don Carlos n'eût, dans son accent, une sensibilité vive et profonde; il passa sa main sur son front comme pour chasser de secrètes sollicitudes, et reprit sa gaieté.

Il avait cherché de l'eau-de-vie, apporté des cigares, pris place vis-à-vis de moi, près du foyer. « Tel que vous
« me voyez, dit-il, je n'ai plus que des affections saintes et
« pures; je n'en aurai jamais d'autres, car c'est l'hymen
« qui m'occupe, et malheur à qui pense que l'autel soit un
« écueil contre lequel doive se briser l'amour! Mon acte
« de foi est qu'il n'y a point d'amour véritable s'il n'est lé-
« gitime. » L'accent et le ton dont cette sentence fut prononcée, m'avertirent que don Carlos ne parlait plus pour moi seul. Il espérait que sa voix, traversant les cloisons, irait porter une douce sécurité dans un cœur plein de lui. Je lui rappelai le récit qu'il venait de me promettre; il acheva de consommer la pajita dont il savourait la vapeur embaumée, et, essuyant son épaisse moustache qui prenait feu, il se mettait en disposition de me satisfaire, lorsqu'il réfléchit que nous pouvions être entendus, que la nuit était magnifique, qu'il avait une vieille passion pour le clair de lune, et que les beaux aspects de ces montagnes inspireraient ses souvenirs. Nous allâmes nous asseoir sur une hauteur qui domine Aïnhoa et la vallée; un torrent coulait à nos pieds : cette scène lui parut suffisamment poétique, et il reprit sans plus tarder son récit.

LIVRE VINGT-SIXIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN

LEVÉE DU SIÉGE DE CADIX.

Panduntur portæ; juvat ire, et Dorica castra,
Desertosque videre locos, littusque relictum.
Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles;
Classibus hic locus; hic acie certare solebant.
VIRG. Æn.

Sentiments d'Alonso et de Maria. — Arrivée de dona Léonor à Cadix après la mort de don Luis et du duc de L*. — Fête du 2 mai. — Bruits de trahison sur l'arrivée d'une Française. Scène aux cortès. Déclaration de don Carlos. — Arrestation d'Alonso. Préventions universelles. — Entrée de Matéa dans sa prison pour achever de le perdre. — Invasion des Français. Combat d'Alonso et de Maria pour les repousser. Triomphe. — Matéa surprise dans Cadix. Vent Solano. — Suite des travaux des cortès constituantes. Question du Saint-Office. Questions américaines. Succès d'Alonso. Guatimotzila retrouvée. Don Cristoval s'embarque pour la fuir. Son naufrage. Sa mort. Guatimotzila au monastère de ***. — Levée du siége de Cadix. Joie universelle. Caractère de ce triomphe.**

I.

« Quoique peu philosophe, j'ai observé que notre existence morale est affectée tout entière par les spectacles et les impressions du dehors. Dans la servitude froids et insensibles, dans le combat emportés et généreux, notre vie intime se conforme aux abattements et aux grandeurs de notre fortune. Les événements de Cadix, cette ville assiégée, cette patrie à reconquérir, ce sénat qui dictait des lois à un empire envahi et campait sous les foudres de la guerre, cette grande lutte de tous les moments dont l'imagination ne pouvait prévoir les chances, dont la constance espagnole

uvait seule espérer le succès, enfin ces émotions si di-
rses du citoyen, du législateur et du soldat confondues
ns nos cœurs, tout exaltait nos âmes. Nos sentiments pui-
ent dans le péril et l'espoir, ces deux sources de tout ce
'il y a de grand sur la terre, une énergie et une vivacité
uvelles.

« Ardente et sombre, une passion inconnue fermentait
ns le sein d'Alonso. Il redoutait également la société et
solitude. Quelquefois il quittait tout à coup son humble
t, et fuyait, cherchant à respirer sur le rivage, en pré-
ıce de l'immensité des mers, une brise rafraîchissante:
utres fois, il trouvait éternelles les heures qui s'étaient
ulées; il courait au monastère de Maria, la voyait age-
uillée devant son crucifix, embellie par le trouble nou-
ıu qui se lisait en elle; il pressait sa main, il était prêt à
demander la cause de son émotion, et, se répondant à soi-
ıme par un soupir douloureux, il tombait affaissé sous le
ids de ses angoisses, jusqu'à ce que la marquise, effrayée
son abattement, sût faire sortir des préoccupations qui
us agitaient tous un sujet d'entretien destiné à ranimer
lui des forces qu'elle-même n'avait pas.

« Mon triste ami me confiait ses peines; il m'apprit quelle
nsée s'était toute sa vie présentée à lui au travers d'un
ıage, comment ce nuage s'était par degrés déchiré, lui dé-
uvrant une vérité où il ne voyait qu'une douleur indicible,
ıst qu'il n'avait plus de sœur. Tantôt il soupirait après le mo-
ınt où les barrières de Cadix seraient levées, où il pourrait
terroger son père et la compagne de Bartolomé, les deux
ules personnes vivantes, avec Matéa, qui possédassent cet
range secret : tantôt il s'effrayait de la lumière et cher-
ait à la bannir.

« Un jour, je venais d'errer avec lui sur le rivage; nous
ions agité ensemble tous les mystères de sa destinée et de
n désespoir. Un navire anglais entra dans le port; le
uple oisif courut, nous suivîmes la foule. Des blessés du
mp de Ballestéros et des passagers de Gibraltar furent

mis à terre. Au nombre des débarqués se trouvait une femme portant autour de soi des yeux égarés; Alonso se précipita à sa rencontre : c'était sa mère. Elle le reçut dans ses bras et fondit en pleurs : « Mon père! s'écria-t-il, qu'est devenu « mon père? » Doña Léonor leva les yeux au ciel; ce fut là toute sa réponse. Il resta muet, ainsi qu'un homme qui s'incline devant un arrêt cruel de la destinée. Elle nous apprit comment le généreux vieillard et don Juan, après avoir vécu ennemis, étaient morts ensemble pour la sainte cause de l'Espagne et de son roi : arrivée sur le théâtre des vindictes de nos oppresseurs, l'infortunée avait aperçu de loin, agenouillés pour recevoir les mêmes châtiments, l'Espagnol qui l'avait persécutée et celui à qui elle avait voué sa vie; elle courut : elle tomba éperdue sur des restes qui n'étaient pas glacés encore, et quand elle se réveilla de ce premier délire de la douleur, elle vit un de ses fils à ses côtés; il paraissait insensé de désespoir : « Malheureux! « lui dit-elle, comment n'as-tu pas sauvé ton père? » Fray Pablo s'enfuit, appelant sur sa propre tête les malédictions de Dieu et des hommes; il ne reparut pas. La comtesse, qui venait avec lui en Andalousie, se rencontra seule pour secourir doña Léonor, et voulait la ramener dans Madrid. Elle se déroba aux soins de Matéa pour chercher les moyens de pénétrer dans Cadix. Il lui fallait presser ses enfants dans ses bras. Elle y parvint. Alonso espéra que la religion, le temps et l'absence avaient mis dans le cœur de la mère de Fernanda, à la place de passions impérieuses et de coupables fureurs, des sentiments plus doux et un noble repentir. Le récit de doña Léonor, au milieu de ses sanglots, nous apprit l'état du camp français, la destruction de la quadrille de Bartolomé, la mort de Salvadora. Le cœur de mon ami se serra en voyant que don Luis et la Gitana eussent cessé de vivre en même temps. Les ombres s'épaississaient autour de lui.

« Nous marchions tristement. Arrivés sur le seuil de la retraite de Maria, je me retirai; moi aussi, j'avais besoin

d'être seul avec toutes les pensées qui se pressent dans le cœur d'un fils quand il songe que l'auteur, le premier ami, le guide de sa vie a fermé les yeux. Il n'est pas d'impressions pénibles qui ne se perdent dans le sentiment d'une séparation éternelle. Un père peut-il laisser autre chose après soi, que de la tendresse et du regret!

« J'écrivis aussitôt à mon frère le malheur qui venait de nous frapper. Je lui mandais qu'à dater de ce jour je partagerais également avec lui mes revenus, seule portion de mon héritage dont nos lois me permissent de disposer : encore étaient-ils réduits à moitié par les legs immenses que les derniers ordres du feu duc laissaient aux monastères; et les créanciers de la famille avaient saisi une partie du reste.

« Le lendemain était le 2 mai; un deuil public et une fête religieuse consacraient la mémoire des victimes du Prado. Don Mathias prononça une oraison funèbre qui, pour honorer les morts, fit par sa longueur le désespoir des vivants. Le docteur développa les talents et les vertus de tous les officiers espagnols qui s'étaient illustrés au champ d'honneur. Je n'entendis pas le nom étrange du premier; le second fut Bacchus; le troisième Hercule, le quatrième Géryon. Vous concevez le temps qu'il mit pour arriver d'Arganthonius aux guerriers de Sagonte et de Numance, de Viriathe au Cid, du grand Gonzalve aux héros du 2 mai, à Daoiz et Velarde, ces jeunes défenseurs de la porte de Fuencarral, qui trouvèrent la mort sur leurs batteries, ouvrant ainsi la carrière de sacrifices et de gloire où la nation s'est élancée après eux. Chaque année, au 2 mai, le peuple espagnol les bénit et les pleure dans tous les temples de la monarchie, et leurs noms, ainsi que celui d'Alvarès, le gouverneur de Girone, gravés en lettres d'or dans la salle des cortès, sont impérissables comme la liberté espagnole dont ils furent les premiers fondateurs et les premiers martyrs.

« Alonso assista, ainsi que moi, à cette solennité : Maria n'y assistait pas; tous les yeux se seraient fixés sur elle.

Dans la foule, je rencontrai le regard de Fortunato qui avait échappé à la destruction de la quadrille de Bartolomé. Sa vue me frappa tristement. Que venait-il faire sur notre rocher? Une ou deux médailles d'honneur attachées sur sa poitrine lui donnaient un air de personnage et lui permettaient de se mêler à tout.

II.

« Je ne connaissais pas encore dans toute sa portée l'audace des passions. Je ne savais pas ce qu'elles peuvent inspirer aux plus hommes de bien, et surtout persuader à des partis, ces machines intelligentes et emportées qui réunissent l'aveuglement de chacun à l'énergie de tous. Nous allions l'apprendre par une foule de trames souterraines, de faux complots restés fameux. L'exaspération des opinions contraires était arrivée à son comble. Les débuts de la liberté de la presse ne donnaient pas raison à la théorie. La violence avait appelé la violence. Nous avions un journal de Robespierre. Nous eûmes un dictionnaire critico-burlesque, qui appliquait aux choses saintes le procédé de Voltaire. Il éclata des tempêtes. Les cortès frappèrent en vain ces excès d'une réprobation unanime. Le parti apostolique ne parla de rien moins que du rétablissement du Saint-Office. D'accord avec la Régence, la proposition en fut faite au congrès. Imaginez-vous, en plein dix-neuvième siècle, l'inquisition rétablie par la première assemblée libre qu'eût eue l'Espagne depuis Philippe II ! Voilà l'issue inattendue que prennent quelquefois les choses de ce monde. Ce qui me confondit c'est que, sur cette question, don Fray Isidro, toujours d'une majesté si sereine, dépassa en colère intime et en véhémence le farouche Fray Cayétano. Un soir, chez Dolorès, il interpella mon ami et moi d'une façon contraire aux sentiments et aux habitudes de toute sa vie : « Vous ne voyez donc pas, hommes d'État, qui savez « l'univers et oubliez votre patrie, que l'inquisition c'est

« l'unité espagnole : c'est le royaume catholique cimenté « par les siècles. Avec elle tout tombe. Vous écrirez bien « dans vos codes, par un respect humain obligé, des dé- « clarations dérisoires sur la religion catholique. Mensonge! « mensonge! trois fois mensonge! Avec la liberté de la « presse de plus et le Saint-Office de moins, elle ne règne « plus dans le royaume de Saint Ferdinand. Défendez la « Californie, la Nouvelle-Espagne, le Mexique, Cuba, de- « puis la perte de la Louisiane, contre le prosélytisme des « États-Unis. Défendez l'Espagne même contre notre in- « time alliée, l'Angleterre. Elle vous demandera des ci- « metières pour ses morts. Qui les lui refusera quand nous « n'avons plus sous la main cette puissance irresponsable « et invisible qui peut et ose tout? Ce seront ensuite des « oratoires pour les vivants, des écoles, des livres hérétiques, dissidents, injurieux, une vraie tour de Babel enfin. « Croyez-vous qu'elle vous protégera contre l'étranger, « comme a fait la citadelle inexpugnable de la foi, du « temps des Sarrasins, et comme elle vient de faire main- « tenant encore? Non, non, vous ne le croyez pas, car « vous faites les mêmes choses que les Français. Vous « détruisez ce qu'ils venaient détruire, vous édifiez ce « qu'ils promettaient d'édifier plus tard. Vous êtes des « Afrancésados par les idées. Vous avez des scrupules sur « le reste. Que m'importe! Vous êtes plus inconséquents « et plus coupables. Oui, plus coupables! Car c'est la « même conspiration broyant notre Espagne jusqu'aux fon- « dements, en faisant une province française par le dé- « sordre des esprits, sans fixité par les croyances non « plus que par les lois, sable et poussière où le crucifix « ne se tiendra pas debout, où les pouvoirs de la terre « seront encore plus passagers et impuissants. J'aime « mieux le roi Joseph. Il fallait nous le donner sans ce long « détour. Car là du moins il y a un sentiment de l'auto- « rité qui nous aurait empêchés d'aller à la dérive de toutes « les folies humaines. »

« Le lendemain, cette conversation remplissait Cadix. Après quelques heures, il se répéta partout qu'une grande conspiration Joséphine avait été découverte, que les chefs du congrès étaient à la tête. On ne s'entretenait que d'un projet, arrêté parmi nous, de livrer Cadix aux Français, et nos antagonistes au tranchant de leur épée. On vit tous les couvents de l'île Gaditane encombrer les tribunes : un siége de plus de deux années avait fatigué Cadix ; nos ennemis, en nous dénonçant comme les agents de l'étranger, étaient sûrs de trouver des matières inflammables dans l'état des esprits.

« Je ne vous expliquerai pas comment il arriva que deux journaux, placés aux degrés extrêmes des opinions contraires, celui de Fray Cayétano et celui du commandeur, annoncèrent à la fois que des bruits de trahison troublaient la sécurité commune : même, ils ne craignaient pas de faire allusion à l'arrivée dans la cité de la mère d'Alonso, Française et mère aussi d'un ministre de l'intrus. Bientôt il se répandit que Fray Pablo était en ce moment à Séville. Elle venait de le quitter. Un vaillant officier de l'héroïque quadrille de Bartolomé avait vu ensemble, vu de ses yeux, la mère et le fils. Il était venu en déposer au secrétariat du congrès. Quand j'entrai dans *le salon* de l'assemblée, un de nos plus fougueux orateurs demandait que doña Léonor fût arrêtée sur-le-champ. Je m'élançai à la tribune. J'étais hors de moi. Je raconte la mort de don Luis et de mon père, unis dans la jeunesse, séparés trente ans, rapprochés et réunis jusque dans le ciel par la mort des héros et des martyrs. Je montre la veuve infortunée fuyant les bourreaux, pour venir sur notre rivage glorieux trouver des outrages, et, dit-on, des fers. Alors je m'anime, et je déclare que, du droit que me donne ce lien sacré de la bénédiction paternelle qu'elle m'apporte, je la défendrai contre le monde entier, et que, pour arriver jusqu'à elle, il faudra verser tout mon sang, qui coulera comme celui de mon père pour la cause des lois, de la patrie et de don Fer-

nand. Ce langage déconcerte les plus emportés. On décide qu'une commission se rendra près d'elle, pour s'enquérir, avec les égards qui lui sont dus, des causes de sa venue. Les commissaires sont envoyés séance tenante.

« Vous êtes Française? lui demandèrent-ils. — Oui; « mais je suis aussi la femme d'un officier castillan, fu- « sillé, il y a huit jours, à soixante-quinze ans, pour la « cause de l'Espagne et des Bourbons. — Vous êtes la « mère d'un Afrancésado? — Oui, mais je le suis aussi « de l'un des héros de Baylen et de l'héroïne de Saragosse. « — Pourquoi avez-vous pénétré dans Cadix? — Restée « seule et couverte du sang de mon mari, je suis venue « me jeter dans les bras de mes enfants, innocents de « mon malheur. — Apportez-vous quelques communica- « tions des autorités françaises? — Depuis le 2 mai 1808, « voici quatre ans accomplis, attachée à l'existence de mon « vieil époux, dévouée au sang bourbon, comme je le suis « par les affections de ma jeunesse et les respects de ma vie « entière, nous n'avons pas un seul jour habité les lieux « occupés par les armes de Bonaparte. A son âge, il a tou- « jours erré ou combattu.... Je me trompe : j'oubliais les « huit jours qui ont été nécessaires pour le saisir, le juger, « nous immoler tous deux, moi, puisque j'ai survécu, plus « cruellement que lui. »

« Pendant ce temps, un de ces hommes qui n'ont aucun crédit dans les assemblées, et qu'à un jour donné tout le monde fuit en rougissant, demande la mise en accusation d'Alonso. Je m'élance de nouveau; je rappelle sa vie. Il m'interrompt. Il déclare qu'il n'a pas assez grandement servi son pays pour se défendre comme Scipion; qu'accusé, il lui faut des juges; qu'il en réclame; que le gouverneur de Peniscola a rendu tous les Espagnols suspects; qu'il regarderait comme un ennemi personnel quiconque lui refuserait le droit de confondre ses calomniateurs par un jugement solennel. L'information est votée unanimement. Ce fut pour tous une délivrance. Les libéraux étaient con-

sternés. Ces accusations les trouvaient sans courage. Il est des temps où tout le monde recule devant certains soupçons. Nous étions contraints, par les calomnies de nos antagonistes, à soutenir avec eux une perpétuelle rivalité de démonstrations patriotiques.

« Le soir j'allai, désolé, chez sor Dolorès. Maria était restée dans son oratoire avec Fernanda et sa mère. Les yeux gros de larmes, la supérieure était assise autour d'une table de jeu, avec Fray Cayétano, l'archevêque et Jaymé; on parlait d'une manière animée. A mon aspect, la conversation fut suspendue et les cartes reprises. J'essayai plusieurs fois de réveiller l'entretien, et, voyant mes efforts inutiles, je demandai brusquement au prélat s'il avait appris les odieuses inculpations qu'on avait osé élever contre don Alonso. « Les mauvaises nouvelles, repartit don Fray Isidro, « s'apprennent bien vite. — Oui, repris-je, la vérité mar- « che à pas de tortue; la calomnie a des ailes. » Tous me regardèrent à la fois. « Vierge sainte! s'écria Dolorès, « il parle, je crois, de calomnie! — Comment, répliquai-je, « vous, ma tante, vous croiriez!... — Je ne crois rien. Je « ne croirai jamais ce qui serait le coup de la mort pour « mon ange d'Angustias. Mais je sais que, si son frère est « innocent, vous êtes tous coupables; vous l'êtes des « mêmes crimes, et de plus graves encore! » J'adjurai l'archevêque d'interposer sa sainte autorité : son attitude était calme, son visage impassible; je fus confondu de sa réponse : « Seigneur duc, car il faut maintenant vous nom- « mer ainsi, celui qui a vu son élève bien-aimée abjurer la « religion et la patrie, se tient prêt pour tous les mécomp- « tes qu'il peut plaire à la Providence d'envoyer à ses « vieux jours. »

« Sir Georges parut; je lui demandai ce qu'il croyait de notre complicité prétendue avec un ennemi dont nos armes et nos efforts balançaient, depuis quatre ans, la fortune. Il me répondit sans hésiter par une grande profession d'estime pour le caractère de don Alonso, un grand mépris pour

ces bruits de complots joséphinos. « Mais, ajouta-t-il, « avec son accent bref et haut, j'espère que l'Espagne « échappera à une conspiration plus redoutable, celle des « imitateurs de la révolution française et des novateurs.— « Vous en parlez bien à votre aise, répondis-je, vous dont « les aïeux ont détruit depuis trois cents ans tout ce qui vous « aurait importunés en politique et en religion. » A ce mot, la supérieure et le Père provincial se levèrent en poussant des cris, devant lesquels j'allais m'enfuir... « Arrêtez! « me dit-il, pourrez-vous croire que je sois en contradic- « tion avec les principes sur lesquels repose la constitution « britannique, cet impérissable monument de la sagesse « humaine? A Dieu ne plaise! mais je sais qu'un jour ne l'a « pas vu construire, que peut-être ce sanctuaire de la véri- « table liberté ne pouvait naître que dans notre île saxonne, « qu'enfin détruire n'est pas fonder, et qu'un peuple ne « saurait entrer dans la carrière dont l'immortel Edmond « Burke a si bien signalé d'avance les périls, sans la par- « courir tout entière, comme a fait le char de la révolution « française. »

« La bonne supérieure, dans les doutes qui désolaient son âme, écoutait l'Anglais avec ravissement. Elle voyait une conciliation entre son besoin de cœur de trouver don Alonso innocent et celui de nous trouver criminels. « Par saint « Jos..... s'écria-t-elle, et, s'arrêtant pour ne pas prononcer « le nom d'un saint qui avait un si mauvais rôle dans nos « affaires : par le mari de la Vierge sans tache, un héré- « tique bien pensant vaut mille fois mieux qu'un catho- « lique déiste et niveleur. D'ailleurs, ajouta-t-elle, en levant « les yeux au ciel, qui sait si la Providence n'a pas permis « nos désastres pour que les Anglais, mêlés avec nous, « témoins des merveilles de notre religion divine, rentras- « sent enfin dans le sein de notre mère commune, la sainte « Église romaine? »

« L'archevêque poussa un soupir; la supérieure tenait les yeux fixés sur l'Anglais, attendant l'aveu de sa conver-

sion prochaine; il remua la tête et dit gravement : « Je ne « le pense pas. » Ce mot produisit dans la conversation un temps d'arrêt à la faveur duquel je me hâtai de sortir.

« Le lendemain, le vieil Enriquez vint me voir. Il avait dû à la protection de don Alonso, alors régent du royaume, une charge d'huissier des cortès, prix de ses longs travaux : « Je ne puis croire, me dit-il, tout ce qu'on raconte. « Le seigneur don Alonso m'a toujours paru le fils de saint « Courage et de sainte Loyauté. Cependant, s'il était cou- « pable, pour tous les trésors du Mexique je ne voudrais « rien devoir à sa protection, dussé-je n'avoir pour ma soif « que l'eau de ces rivages, et pour ma faim que ces ro- « chers. — Eh bien! interrompis-je, ajoutez-vous foi à ces « mensonges de la haine et de l'envie? — Seigneur duc, il « n'y a point là de haine, ni d'envie; c'est un religieux, un « Père provincial qui nous le racontait tout à l'heure. — « Que vous disait-il? — Des choses effroyables. Je ne les ai « pas entendues, mais on me les a répétées. Il paraît que « deux mille mameluks étaient cachés dans les caves des « conspirateurs qui sont, si votre excellence le permet, un « bon nombre de grands seigneurs, de ducs, de négociants « et de députés. Les Musulmans, afin de se venger de leur « expulsion, devaient abattre la croix, mettre à la place le « drapeau de Mahomet et le vautour français, puis nous « égorger en masse : vous savez que l'empereur s'est fait « Turc dans le temps de la république, et tous les républi- « cains en veulent faire autant. »

« C'est ainsi qu'il n'était pas de fables si grossières qui ne parvinssent à propager des alarmes. La méfiance doit avoir son trône dans une ville dont le siége dure depuis longtemps, qui est espagnole, et qui a dans ses murs des partis, des diplomates et des *frayles*.

« L'instruction fut longue. On ne trouvait rien qui pût fortifier les charges, rien qui pût les détruire. Les témoignages perfides ne manquèrent pas; les témoignages bienveillants furent plus nombreux encore. Les journaux du Pèr

provincial et du commandeur s'acharnaient seuls à nous dénoncer et à nous flétrir tous dans un homme. Leurs déclamations formèrent dans Cadix une sorte d'opinion hostile qui croyait au crime et invoquait le châtiment.

III.

« Alonso avait été enfermé dans l'un des forts de l'île de Léon le plus rapprochés de l'ennemi, au milieu de régiments qui venaient de faire la guerre sous ses ordres. On dirait que ces dispositions avaient été prises pour le déterminer à fuir vers le camp français. Presque chaque jour, doña Léonor et la marquise allaient, avec Fernanda et moi, profitant de la fraîcheur du soir, sur une barque légère, saluer le fort où il attendait que la justice de son pays prononçât sur lui. Alonso cherchait à nous découvrir sur la nappe des eaux, et quelquefois un chant de Maria qu'accompagnait la guitare de ma jolie cousine lui indiquait à quelle place tant de cœurs battaient pour lui. Espagnols et Français pouvaient prêter l'oreille à la mystérieuse mélodie.

« Une nuit, Alonso, l'œil attaché sur la baie de Puntalès, attendait l'apparition de la barque désirée. Tout à coup la porte de la chambre où il avait été renfermé crie sur ses gonds. Son regard se détache des flots; il voit une femme pénétrer avec mystère. Il s'élance : ce n'était point Maria. « Venez, lui dit-elle; venez! Cette Matéa que vous avez tant « outragée, ne se rappelle que sa tendresse. Elle a tout fait « pour briser vos fers. »

« Cette apparition inattendue, ces paroles, l'accent avec lequel elles étaient prononcées, troublèrent Alonso. Il se rappelait ce qu'elle avait été pour lui sur ces mêmes plages, au retour de son exil d'Amérique. « Ah! reprit-elle, d'une ma- « nière déchirante, pourquoi ne savons-nous pas, à votre « exemple, arracher de nos âmes le trait qui les a une fois « blessées? »

« La voix de la comtesse fut étouffée par les pleurs qu'elle s'efforçait de retenir : à ce même instant, une autre voix retentit sur les eaux. Le prisonnier courut à son balcon fermé d'épais barreaux, et les traits de Matéa n'exprimèrent d'abord que du désespoir : « Mille fois heureuse, s'écria-t-elle, « celle qui fait entendre ces accords! elle est payée de re- « tour.... » Puis, la colère remplaçant dans ses regards et dans son accent l'expression de la douleur, elle ajouta : « Il « s'agit bien de charmer ta captivité par des chants inutiles! « Moi j'y mets un terme. Je ne me suis pas bornée à me frayer « un passage jusqu'à toi à force d'or. Je me suis assuré des « intelligences dans les deux camps, et tout à l'heure les « Français vont venir t'arracher aux ingrats que tu sers. — « Quoi! interrompt mon ami, que dites-vous? Moi! trahir « mon pays! Ah! fuyez! fuyez loin d'ici! votre présence va « me vouer à un éternel opprobre. — Il ne dépend plus de « toi, répond Matéa indignée, de me contester ma victoire. « Tout à l'heure tu seras délivré! »

« En effet, le chant de Maria s'était perdu dans le bruit des armes : les Français venaient de livrer un assaut inattendu à nos premiers ouvrages; les troupes étonnées avaient fui devant eux; le fort allait tomber dans leurs mains.

« Oui, je pars, s'écrie le captif; je pars pour rallier nos « bandes fugitives : un citoyen n'a qu'une manière de se « venger de sa patrie : c'est de mourir pour elle. » Il dit et s'élance. Nos régiments reconnaissent une voix qu'ils ont déjà entendue sur le champ de bataille : ils se pressent autour de leur ancien chef; ils reprennent leurs rangs à l'ombre de son épée. Le corps qui avait franchi notre ligne de défense n'était composé que de troupes auxiliaires; elles furent déconcertées du choc, et entraînèrent le petit nombre de Français qui se trouvaient dans leurs rangs. Alors l'illustre accusé marche en avant aux applaudissements de l'armée qui se précipite sur ses pas. Une femme se montre à ses côtés, et inspire à nos défenseurs un nouveau courage. Alonso s'afflige d'abord d'être suivi par l'imprudente Matéa

sur cette arène sanglante; mais le jour s'était levé : il reconnaît celle que le ciel semblait avoir réservée à être de moitié dans tous ses succès et dans toutes ses peines. A cet aspect, transporté d'une ardeur nouvelle, le héros, qu'animait déjà le meurtre récent de son père, saisit un drapeau, et va le planter sur les redoutes ennemies.

« J'avais, selon mon usage, accompagné la marquise dans sa course sur la baie de Puntalès. Lorsque le bruit des armes vint suspendre ses chants, elle trembla de voir son frère tomber aux mains des assiégeants, et voulut que les matelots la jetassent sur le rivage. Ils résistèrent d'abord; sa présence les contraignit à obéir, et je suivis l'intrépide Mazone au champ d'honneur. Dès que la victoire fut assurée à nos armes, je me hâtai d'en porter à Cadix la nouvelle. L'enthousiasme public la reçut. Les impressions populaires sont aussi mobiles qu'ardentes : la ville envoya au héros de cette journée une députation et des hommages. Les magistrats déclarèrent l'instruction terminée, la dénonciation fausse et calomnieuse. Ses persécuteurs virent leurs succès d'un jour tourner à sa gloire. Fray Cayétano frémit au triomphe d'un adversaire. L'archevêque se réjouit de voir ses soupçons tombés à faux. Dolorès ne fut convaincue que parce que Maria aurait trop souffert si elle ne l'eût pas été.

« Le général victorieux fut rappelé dans Cadix par les cortès. Notre alliance avec la Russie, la marche aventureuse de Napoléon dans la patrie des barbares, Astorga et Badajoz reconquis, enfin la victoire des Arapiles avaient porté l'espoir dans tous les cœurs. Une sorte d'ivresse régna au sein d'un peuple en proie aux doubles assauts de la fièvre jaune qui infestait nos rivages, et d'un bombardement qui, depuis quatre mois, envoyait sans relâche parmi nous l'effroi et la dévastation. Les joies populaires sont expansives : Alonso ne put se soustraire aux honneurs d'une entrée triomphale. Les balcons, tapissés de tentures et de festons, étaient chargés de femmes agitant leurs mouchoirs, et saluant de l'éventail ou de la main l'heureux guerrier. La multitude, pressée sur

son passage, remplissait les airs d'acclamations glorieuses. Il avait dans toute sa personne une dignité qui charmait les fils de l'Andalousie. Sa haute stature, sa beauté mâle, ses gestes gracieux, le feu de ses regards, séduisaient ce peuple sensible aux dons extérieurs comme l'étaient les Grecs, comme le sont les peuples du Midi. Les soldats inclinaient avec respect les armes devant leur jeune chef, et racontaient les merveilles de son courage. Fray Cayétano se taisait seul au milieu de l'allégresse publique.

« Le cortége s'avançait ainsi vers la cathédrale où l'attendait une foule immense. Là, l'élite des Gaditanes et des réfugiées illustres était, au milieu des autorités, rassemblée sur le portique pour lui présenter, comme six ans auparavant, une couronne. Dieu voulait qu'il eût connu deux fois dans sa vie, cette joie, la plus grande qui puisse échoir au cœur d'un homme, d'abord par une des mille affections de la terre, et maintenant par un de ces attachements qui semblent une chaîne trempée dans le ciel. Maria, vêtue de blanc, tenait en main le laurier que l'archevêque venait de bénir. Vous peindrai-je sa beauté? On eût dit l'ange des combats, ou plutôt celui de la paix, celui de toutes les pures tendresses, venant charmer ce monde. Tout le peuple, en portant ses regards tour à tour du triomphateur à la belle Espagnole, disait : « Quel dommage que le ciel ne les ait pas « destinés l'un à l'autre! » Et cependant, à l'aspect du chœur des Gaditanes, un nuage couvrit les yeux d'Alonso. Je le voyais trembler et pâlir. Oh! applaudissements des femmes, qui pourra jamais dire votre puissance infinie? Oh! combien fortuné le mortel qui a vu s'ouvrir, pour célébrer son nom, ces lèvres dont la louange est la gloire, dont le sourire est la félicité! Maria ne trahissait que par sa rougeur et ses yeux baissés, les vives impressions de son âme; sa joie si élevée, si pure, ne l'agitait pas. On eût dit qu'elle était heureuse comme on l'est ailleurs que sur la terre. Sa bouche entr'ouverte semblait respirer une satisfaction divine. Il n'y avait de trouble que pour Alonso. Quand nous

eûmes mis pied à terre, mon bras eut à soutenir sa marche chancelante. Je le sentis près de succomber à ses émotions, au moment où il inclina la tête devant la main chérie qui lui présentait la couronne. La population entière sembla entrer en partage des impressions qu'ils éprouvaient tous deux. L'enthousiasme fit place à l'attendrissement. Les musiciens, dont on écoutait les fanfares, s'arrêtèrent. Un de ces silences qui font frémir et pleurer régna sur la place publique. Sor Dolorès était aux côtés de sa fille d'adoption. Elle complétait sa joie intérieure; elle était la sécurité de sa conscience. L'excellente supérieure était persuadée maintenant qu'elle avait toujours cru à l'innocence d'Alonso, qu'elle l'avait toujours défendu, et elle m'appelait en témoignage, tout en continuant de penser au fond du cœur, et de dire de temps à autre qu'à l'exception du frère de sa Maria, tous les chefs du parti des nouveautés étaient des traîtres et des pervers.

« La branche sacrée arrivait sur le front du héros, quand un long cri, parti du milieu de la foule, déchira toutes les âmes. Jamais la douleur n'eut de plus cruels accents. On chercha dans quel sein venait d'être enfoncé un poignard; on ne trouva ni meurtrier ni victime. Seulement une femme fendait les rangs pressés de la multitude. Elle courut au rivage pour se précipiter dans la mer. Mais l'infortunée n'osa point mourir.

IV.

« A quelques jours de là, Matéa fut découverte dans Cadix, au moment où elle s'apprêtait à fuir. Reconnue, poursuivie, elle fut sur le point d'être immolée par l'indignation populaire : il fallut le crédit de don Domingo, tout puissant dans Cadix, l'autorité des magistrats, celle de la régence, notre grand État militaire pour la sauver. Domingo, inflexible, ne consentit ni à la revoir, ni à retirer sa malédiction. Il ne céda rien, ni aux représentations de la marquise, ni aux efforts d'Alonso, ni aux larmes de Fer-

nanda. Il ne consentit qu'à la sauver, et, en attendant qu'on décidât s'il y avait lieu d'agir contre elle, il obtint qu'elle serait enfermée dans une étroite cellule, au couvent de ". Dolorès jura ses grands dieux, je veux dire ses plus grands saints, qu'elle ne l'admettrait point en sa présence, et, le lendemain, elle était à son chevet.

« Alonso y parut. La comtesse, d'abord morne et résignée, s'abandonna aux transports de la douleur. Son exaltation était tour à tour de la fureur et du désespoir. On reconnut que le terrible *solano,* ce vent d'Afrique qui souffle sur l'Andalousie la démence et le crime, avait frappé son imagination malade. Ne parlant que d'assassinats médités ou commis, environnée d'images sanglantes, elle déclarait, en riant d'une manière effroyable, qu'elle venait d'immoler don Luis, pour dérober à jamais un grand secret aux regards d'Alonso; elle répétait que tout ce qu'elle haïssait serait dévoué à ses vengeances : puis, tout à coup, elle demandait pardon de ses forfaits; on la voyait fuir devant des monstres que créait sa pensée; elle tombait dans un sombre abattement. Cette Matéa, naguère la plus brillante, la plus animée des Gaditanes, inspirait horreur et pitié. On ne doutait pas que cette fièvre dévorante ne consumât bientôt sa déplorable existence. Les soins même de sa fille si gracieuse et si tendre ne la calmaient pas, et ce qu'elle appelait le bonheur d'Alonso et de Maria, cette image toujours présente à ses yeux, la jetait dans d'inexprimables tourments.

« Hélas! pendant ce temps, mes nobles amis semblaient porter l'un et l'autre le poids d'une peine commune qu'ils ne se disaient pas. Alonso, plus sombre et plus agité, se jeta dans la poursuite des travaux du congrès avec une ardeur nouvelle. Il continua d'éclairer les débats de ses vives lumières. Dans la discussion qui restitua à la race américaine les droits que lui avait ravis la conquête, et la terre que les conquérants laissaient inculte, il parla avec un accent plein d'émotion et de majesté de cette race antique, flétrie par la duplicité, l'amour du vol, l'habitude des liqueurs fortes,

toutes ces ressources, toutes ces distractions de la servitude, qu'on impute à crime aux peuples vaincus, sans considérer que la dégradation de l'opprimé, en se prolongeant, porterait condamnation contre l'oppresseur.

« Ici, le silence accoutumé des tribunes fut interrompu par une acclamation impétueuse qui, d'abord, était solitaire. L'exemple entraîna l'auditoire; il fallut que le président rappelât aux galeries que les applaudissements leur étaient défendus. L'attention s'était portée sur le spectateur qui avait imprudemment donné cet élan à l'enthousiasme public; sous le manteau dont il s'enveloppait, on le voyait profondément ému. Les regards des députés et des *galeriantes*[1] achevèrent de le troubler. Il sortit; le pan de son manteau passé d'une épaule à l'autre, son chapeau rabattu ne permettaient pas à la curiosité de la foule d'arriver jusqu'à son visage. Mais, aux portes de la salle, dans le mouvement précipité du public, des députés, des Américains surtout qui voulaient féliciter l'orateur, les genoux de l'inconnu fléchirent; il cherche à s'appuyer sur la muraille, saisit le bras du premier député qui passait : c'était don Cristoval; cet appui ne lui rend pas ses forces, il tombe, et un long flot de cheveux du plus noir ébène s'échappe de la rézille qui les pressait.

« Les cortès avaient interdit aux femmes l'entrée de leur salon, et l'on a vu souvent des dames illustres recourir à des déguisements pour jouir une fois du spectacle auguste de nos assemblées, si calmes, si graves, si dignes de leur mission par l'éloquence de leurs orateurs et la sévère majesté de leurs délibérations. Le teint extraordinaire de l'étrangère qui venait de se trahir, indiquait assez quelle région l'avait vue naître. La race cuivrée n'avait pas de type plus éclatant et plus beau. C'était Guatimotzila. Le comte la reconnut : il ne se troubla point, et il dit à Alonso qui sortait des cortès, entouré d'hommages : « On m'avait

[1] Spectateurs placés aux galeries des cortès.

« trompé, votre captive vit encore. » Cette voix fit tressaillir la malheureuse Indienne; elle ouvrit les yeux, apercut don Cristoval qui ne témoignait aucune émotion, et sa paupière défaillante se referma. Longtemps l'infortunée ne prononça que des paroles confuses; le nom de don Cristoval et celui de l'éloquent défenseur de sa nation sortaient tour à tour de sa bouche.

« Don Cristoval, dès le premier moment, l'abandonna à des mains étrangères. Le lendemain, il s'embarqua sur un bâtiment léger qui allait rejoindre en rade un navire prêt à mettre à la voile pour le Nouveau-Monde. Le trop faible canot ne put atteindre la frégate qu'un de nos soudains et terribles ouragans emportait loin du rivage de l'Europe, et ce fut au péril d'être submergé mille fois qu'il reparut en vue du port. Nombre de personnes connues étaient aux prises avec la tempête. Les familles, les amis des passagers, un peuple immense qui s'intéressait à leur sort, se pressaient sur le rivage, et assistaient avec effroi à ce combat des éléments et des hommes. Tous appelaient les miséricordes du ciel sur l'esquif dépositaire de tant d'existences. Chacun invoquait le saint qu'il croyait le plus secourable pour celui des passagers que les liens du sang ou ses bienfaits lui rendaient le plus cher. Personne ne priait pour don Cristoval. L'incertitude fut longue et terrible; quelquefois, le frêle bâtiment se montrait suspendu sur l'abîme à la pointe des vagues, tombait aussitôt perdu dans le gouffre immense, et reparaissait encore; enfin, il ne reparut pas. Un cri de désespoir partit de tous les cœurs; un profond silence régna : on apercevait les naufragés qui, armés de mâts, d'avirons, de débris, disputaient à l'Océan ses victimes. Un seul resta. Il allait périr, et l'on eût dit, à voir les angoisses de la multitude, que tous les passagers périssaient une seconde fois.

« A cet aspect, don Estevan dit froidement tout haut : « Les amis de la liberté savent se dévouer pour les hommes. » Nageur intrépide, il descend avec sa gravité accoutumée vers les flots, y plonge et s'éloigne. Sur ses efforts

reposait la seule espérance qui, au milieu du deuil public, restât à toutes ces familles désolées. Il reparaît; il n'est pas seul; on court, on se presse : c'était don Cristoval.

« L'état de Guatimotzila ne peut se décrire. Elle passa par tous les excès de la crainte, de l'espérance, de la désolation. Le comte de*** ne survécut que peu de temps à son naufrage. Il fit trois parts de son immense fortune : l'une était employée en donations aux églises du Mexique, et particulièrement à Notre-Dame de la Guadalupe; il en consacrait une autre à la réimpression de la constitution nouvelle, de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, pour que ces ouvrages fussent gratuitement répandus dans toute la monarchie; le reste devenait la propriété de la comtesse. C'était la première fois qu'il donnait ce titre à Guatimotzila; elle en fut très-émue : le dernier souvenir de celui qu'elle avait tant aimé ranima son existence, en même temps que son désespoir. Résolue à vivre dans les lieux où reposaient ses cendres, elle recourut à l'asile du cloître pour y pleurer en liberté les malheurs de sa tendresse, et s'enferma au couvent de *** qui dominait au loin l'Océan. La marquise se sentait disposée à aimer cette fille de l'Amérique, qui avait eu des enthousiasmes de cœur jusqu'à tenter de combattre, et qui en avait tant pour aimer. Elle se faisait redire la bataille d'Actopan, la fuite des insurgés devant le courage d'Alonso, Alonso inclinant son épée devant la jeune amazone. Chaque jour l'attachait davantage à cette âme généreuse, à cette vive imagination dont les mouvements n'avaient été réglés ni par une éducation, ni par une foi bien entendues, mais qui recélaient dans leur vigueur et leur sensibilité les sources de toutes les grandes choses. Ces deux femmes, si diverses d'origine et de destinée, avaient un lien commun dont elles ne se rendaient pas compte. Don Alonso était pour l'Indienne le premier des Européens; elle ne se lassait pas de le dire, ni Maria de l'entendre.

« Ainsi, l'austère demeure de sor Dolorès renfermait, dans

ses étroites murailles, toutes les passions et toutes les douleurs contraires. Le plus à plaindre était Alonso. Il livrait contre lui-même les combats que Matéa livrait contre le monde entier. Je voyais qu'il fuyait Maria... Il aurait voulu se fuir soi-même. La marquise, inquiète de ses tourments, prenait sa guitare pour les distraire, et, sans s'en apercevoir, elle chantait de sa voix la plus pénétrante les peines de cœur, les vagues émotions, les souffrances de l'âme condamnée au silence, du génie condamné à l'inaction. Quelquefois c'était sir Georges qui surprenait à Maria le secret de ses inspirations. Il lui arriva même de traduire dans la langue de Milton des stances que sa mémoire avait dérobées. Puis il venait, fier de son ouvrage, montrer à la marquise désolée la feuille anglaise qui les livrait aux louanges publiques. « Vous ne voulez pas entendre, disait-elle, « que Dieu nous a donné des lots divers dans ce monde : « vous avez été faits pour la place publique, c'est pour le « coin du feu que nous le sommes : ne nous plaignez pas; « notre condition peut être la meilleure. Votre mission est « d'ennoblir notre existence, nous devons embellir la vôtre. « Dans les hommes, l'esprit est plus développé; dans les « femmes le cœur l'est, je crois, davantage. Votre vie, c'est « la gloire; la nôtre... » Elle n'achevait pas. Le regard d'Alonso portait en elle le trouble dont il était agité; et on entendait Matéa dans son délire, Guatimotzila dans ses afflictions, sor Dolorès dans ses élans maternels, peut-être eût-on entendu ma cousine Fernandina dans ses songes, prononcer ce mot que la lèvre tremblante de Maria n'avait pas su achever.

V.

Les événements se succédèrent avec une rapidité dont avait besoin la justice de Dieu pour imposer aux incrédules et convertir les dissipés comme votre ami le duc de L...; car

je suis obligé de faire comme tout le monde : je ne peux plus m'appeler don Carlos.

Le 25 juin Bonaparte franchit le Niémen avec un holocauste vivant de trois cent mille hommes, qu'il allait immoler à son ambition ou, plutôt, à sa folie. Je trouve que les Anglais ont été bien injustes d'interdire leur honnête Georges III. Ils le représentaient dans leurs caricatures avec une marotte. Ah ! que la marotte eût été mieux dans d'autres mains !

Donc, voilà le 25 juin marqué par un grand acte au fond du Nord ; le 25 juillet, au fond du Midi, a lieu la bataille de Salamanque. L'insensé continuera de marcher en avant, de s'enfoncer dans ses déserts, en portant cette blessure mortelle par laquelle la monarchie espagnole échappe à ses atteintes.

En effet, le 25 août, un autre événement considérable s'accomplit. C'était le jour que l'Église a consacré au grand roi saint Louis, le père glorieux de tous les Bourbons. La veille, l'attaque avait redoublé de furie. Le soir, la nuit, le matin, des bruits terribles avaient ébranlé l'héroïque rocher jusqu'à ses fondements. Tout à coup, un bruit se répand qui mêle une inexprimable ivresse aux pompes de ce jour solennel. L'assiégeant a détruit ses magasins, ses redoutes, son artillerie. Ses vastes lignes sont désertes. On se précipite sur le rivage. Victoire ! mille fois victoire ! L'ennemi, et quel ennemi ! le plus vaillant et le plus redoutable qu'il y ait dans l'univers, a renoncé à nous vaincre. Il ne reste plus que des canons, des affûts, des tentes, des instruments brisés de carnage. Par suite de la bataille de Salamanque, Pépé, une seconde fois après quatre ans, a quitté le palais de nos rois ; il se retire en désordre sur Valence, craignant de trouver inaccessibles les routes directes de France. L'armée qui nous menaça trente mois, se replie également en toute hâte pour rejoindre dans Valence le prétendu roi, vaincu. Les deux frères, dont l'un a tant raillé, tant opprimé l'autre, auront en même temps, aux deux bouts de l'Europe, le même destin. L'hymne de la délivrance retentit d'une ex-

trémité de Cadix à l'autre. Toute la population court à l'île de Léon s'embarquer pour le rivage opposé, que n'ombragent plus les drapeaux de l'étranger. Bientôt la baie se couvre de voiles légères; et le soir, lorsque le port de Sainte-Marie fut enfin livré à nos soldats, la rade, avec le pavillon national dont mille barques brillaient pavoisées, le rivage, avec le peuple innombrable qui prenait possession de ses domaines reconquis, répandaient sur cette scène immense le charme d'une vaste fête de famille. On respirait avec délices l'air de la liberté. On parcourait avec orgueil cette ligne de remparts, cette ville de forts que l'ennemi avait en vain élevée. On contemplait avec un sentiment d'effroi et de bonheur ces batteries terribles, qui, agrandissant l'empire de la destruction, avaient réussi à envoyer l'incendie jusque par-dessus la nappe des mers. On recueillait le prix de quatre ans de combats et de deux ans de captivité. Chacun sentait qu'enfin l'Espagne était sauvée.

Certes, nous avions le droit d'être fiers de notre victoire. On nous reprochera si l'on veut d'avoir poursuivi un double but : la régénération et la délivrance de la patrie; de nous être servis de notre accidentelle toute-puissance pour tout réformer, comme avait fait la royauté pour tout asservir. Mais des deux tâches il en est une, celle de sauver l'Espagne, que citoyens, législateurs, soldats, gouvernants, nous avons admirablement remplie; et quant à l'autre, je donne deux défis : de dire que le passé pouvait être rétabli purement et simplement, ou de nier qu'il y a dans les lois que nous avons faites, dans les réformes que nous avons voulues, des choses qui seront la nécessité de tous les régimes à venir. Voilà où est notre gloire. Pour moi, je ne sais si vous n'allez pas me contredire, mais je ne connais pas un aussi beau jour dans l'histoire du monde; et savez-vous pourquoi il est si beau? c'est que ce n'est pas l'Espagne qui a vaincu, mais le bon droit, la justice. Jamais iniquité n'avait été aussi éclatante. La réparation l'a été autant que le méfait.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN

BATAILLE DE VITTORIA.

Nè già d'andar fra la nemica gente
Temenza avria, che peregrina era ita,
E vista guerre, e stragi avea sovente,
E scorsa dubbia e faticosa vita;
Sì che per l'uso la femminea mente
Sovra la sua natura è fatta ardita
Nè così di leggier si turba, o pave
Ad ogni immagin di terror men grave.
LE TASSE. *Jérusal. déliv.*, ch. VI.

Suite des travaux des cortès constituantes. Question de l'inquisition. Résistances. — Nouvelle régence. Le cardinal de Bourbon. — Enriquez reconnaît doña Léonor. Doña Léonor savait que Maria n'était pas sa fille. Départ de Maria pour rejoindre le marquis. Départ de Matéa et de Fernanda. — Bataille de Vittoria. Fuite des Afrancésados. — Maria dans les lignes françaises. Détresse de Matéa. Détresse du marquis. *La Providence* le sauve. Maria le retrouve. Elle retrouve Fernanda. — Mort de *Sans-Peur*. — Bivouac. Souper militaire. Arrivée de Matéa. Arrivée de Bartolomé. Mort de *la Providence*. Les Afrancésados saisis par le justicier. Ses vengeances. Efforts d'Antonio. Marche. — Fuite des prisonniers. — Leur arrivée à Urdax, puis sur le sol français. Croix d'Oholdizun. — Peines de l'exil.

I.

« Les cortès extraordinaires et constituantes, maintenant assurées de la victoire, continuèrent de porter, d'une main prudente et ferme, la réforme et la lumière dans toutes les parties si compliquées de notre législation administrative et judiciaire. La constitution était partout accueillie avec transport. Le duc de Wellington la fit proclamer en entrant dans Madrid, au milieu d'une ivresse universelle. Pour toutes les provinces, pour toutes les cités, les joies de la

délivrance se confondaient avec celles de la régénération publique.

« Vous savez tout ce qu'il nous vint d'adhésions du dehors. La Russie, la Suède, l'Autriche peu après, toutes les puissances, en traitant avec nous, reconnurent formellement la constitution comme la loi de la monarchie. L'ordre nouveau faisait partie du droit public de l'Europe.

« Le duc de Wellington, ou plutôt le duc de Ciudad-Rodrigo, avait déjà reçu de nous la Grandesse et la Toison d'or. La régence et le parti apostolique nous proposaient de le nommer généralissime des armées espagnoles. Nous le fîmes; et il est à remarquer que, tandis que nous avions tant de généraux qui avaient commandé en chef, gagné des batailles, tous se soumirent. Don Francisco Ballesteros seul protesta; il aima mieux briser son épée que passer sous les ordres d'un étranger.

Nous constituions l'unité de commandement dans le succès, comme avait fait Bonaparte en prévoyance du revers. Ce qui est curieux, c'est que cela ne réussit ni à nous, ni à lui, quoique assurément nous eussions choisi un très-grand capitaine. Après le désastre de Salamanque, je vous l'ai dit, Pépé avait abandonné sa capitale et ne s'était arrêté qu'à Valence. Au bout de quelques semaines, il s'étonna de cette fuite précipitée, marcha en avant, et à son tour lord Wellington, sans coup férir, lui abandonne Madrid, bat en retraite sur toute la ligne, et ne s'arrête qu'en Portugal. Il est difficile d'admettre que, dans ces mouvements contraires, les deux généraux aient eu raison en même temps. On peut d'autant moins donner raison au dernier, que Joseph se réinstallait dans le palais de nos rois, quand les désastres de la campagne de Russie étaient connus. Qui pouvait douter qu'ils n'eussent fixé le sort de l'empereur et de l'empire?

« La retraite des Anglais avait été marquée par un incident qui a laissé dans les populations un long souvenir. Ils détruisirent, en quittant Madrid, une manufacture de porcelaine et de marqueterie que Charles III avait fondée dans

les riches jardins du Buen-Retiro, pour ennoblir à nos yeux l'industrie en partageant avec elle une résidence royale. *La China* sauta au même instant que le Kremlin : je doute que les Moscovites conservent, des ravages d'un ennemi, un ressentiment aussi profond que les Madrilègnes des ravages d'un allié.

« Pendant ce temps, le congrès dans ses travaux rencontra cette question du rétablissement du Saint-Office, que les commissions laissaient depuis de longs mois reposer dans leur sein. Fort de l'assentiment de l'Espagne, il résolut de la trancher. Il la trancha dans le sens du siècle, comme eût fait le reste du monde, en instituant des tribunaux des matières de foi qu'aucun État catholique n'aurait acceptés. Les tempêtes n'eurent point de bornes. Le nonce du pape captif, un prélat espagnol, frère de l'amiral Gravina mort à Trafalgar, organisa la révolte. Quelques évêques répondirent à son appel. Celui d'Orense leva, sur les frontières de Portugal, à l'ombre et sous les auspices de l'Angleterre, l'étendard d'une insurrection apostolique pour rétablir à main armée la sainte inquisition : loin de réussir à rassembler des régiments, les deux prélats n'auraient pas eu de quoi rassembler un synode.

« La régence se montra faible, sinon hostile, dans cette lutte imprévue. Le 8 mars 1813, l'Infantado et ses collègues tombèrent devant l'éloquence d'Argüelles, et à la seconde régence de cinq membres succéda une seconde régence de trois. Agar et Ciscar, doyens du conseil d'État, et membres du premier conseil de gouvernement qu'eussent créé nos suffrages, furent désignés pour reprendre les rênes de l'État des mains de ceux auxquels ils les avaient remises. Le choix du troisième régent fut le plus propre à réfuter les calomnies qui nous présentaient au peuple comme des novateurs prêts à détruire l'autel et le trône. Nos votes se portèrent sur un prélat, à la fois prince du sang et de l'Église, sur l'archevêque de Tolède, le seul Bourbon qui ne fût pas captif.

« Vous savez que le cardinal don Luis, frère de Charles III, avait abdiqué l'opulent archevêché de Tolède, pour épouser, avec le consentement du roi et du pape, une Aragonaise qui donna le jour à un fils et à deux filles. L'une des filles fut mariée au prince de la Paix; étrangère à ses torts, elle cache, sous le nom de comtesse de Chinchon, le titre qu'elle a été contrainte de porter : l'autre est la duchesse de San Fernando. D'accord avec les lois de la monarchie, nous ne les reconnaissons que comme nos égales; elles exigent qu'en leur présence nous attendions des ordres pour nous asseoir : il arrive que toutes deux n'ont de relations qu'avec la maison royale; leur couvert est placé tous les mercredis au château. Le fils, par une singulière particularité, est devenu cardinal et archevêque de Tolède comme son père; mais il l'est resté. Il brille à la tête du clergé espagnol par l'éclat de ses vertus, autant que par celui de sa naissance. Longtemps le plus jeune, toujours le plus riche pontife de la monarchie, il porte sur son visage la timidité d'un enfant et la candeur d'un novice; le respect que ses éminentes dignités imposent, se perd dans celui qu'inspire sa bonté. Tel est le prélat que nos suffrages mirent à la tête des affaires. Ce choix avait été, deux années auparavant, dans le vœu de nos adversaires; maintenant ils s'en irritaient, parce que ces témoignages de notre loyauté étaient une force pour les institutions nouvelles.

« La campagne de 1813 devait voir se terminer ce grand duel entre une nation et un homme, qui avait mis notre patrie à feu et à sang depuis cinq ans. Pour prolonger la lutte en Allemagne contre l'Europe soulevée, Bonaparte rappelait ses plus belles troupes. Nous ne fûmes pas surpris d'apprendre que, le 25 mai, l'armée française, se repliant sur l'Ebre, avait quitté Madrid évidemment pour la dernière fois. Ce fut une joie égale à celle de la levée du siége de Cadix.

II.

« A ce moment, les cortès vinrent chercher don Alonso

dans sa laborieuse solitude pour l'élever à la présidence. Le messager chargé de notifier à mon illustre collègue la marque d'estime de l'assemblée, fut annoncé un soir que l'étroite colonie du couvent de *** était réunie, au coucher du soleil, sur une terrasse qui dominait au loin la mer, l'Afrique et le détroit de Gibraltar tout entier. Pour la première fois, sor Dolorès s'y était établie, tandis que Matéa, retirée à l'écart, et entourée des tendres soins de sa fille, respirait la brise du soir. Guatimotzila, doña Léonor, Maria et mon ami complétaient avec moi cette réunion étrange. Tout le monde se taisait : on contemplait l'Océan. Ce que je contemplais, ai-je à vous le dire? Fernanda, à genoux devant sa mère, était plus belle que les anges.

« Enriqué Enriquez paraît. Droit et ferme encore, sa baguette à la main, il salue en homme qui a salué les reines, les Infants et tout le public assemblé. Mais au lieu de remplir son message il s'arrête, se trouble, n'a de regards que pour doña Léonor. Elle pouvait faire cette impression sur tout le monde. Ses cheveux devenus d'un blanc de neige sous l'impression de ses malheurs donnaient un relief extraordinaire aux nobles restes de sa beauté créole. Mais il était évident qu'une autre pensée agitait le matador. Matéa la devine, s'élance, est près de saisir le vieillard, comme pour l'arrêter; elle semble lui demander grâce : on eût dit que le terrible vent d'Afrique reprenait sur elle son empire. Alonso, de son côté, comprend tout : « Que vous arrive-t-il? « dit-il à Enriquez; d'où vient cette préoccupation? Parlez, « je vous l'ordonne! — Seigneur général, c'est bien ma- « dame votre mère?... — Oui, après?... — Seigneur géné- « ral, vous l'ordonnez? Eh bien, j'apprends que si mon « bras n'est plus aussi sûr de lui qu'autrefois, mon œil n'a « rien perdu. Il y a vingt-quatre ans, presque à pareil jour, « que la señora a séjourné dans une ferme d'Andalousie, « celle-là même où votre excellence, poursuivit-il en se re- « tournant vers Alonso, fit halte à Constantina la nuit du

« grand combat et du grand incendie. — Il est vrai, » répondit doña Léonor d'une voix très-émue.

« Le matador portait tour à tour son regard de doña Léonor sur la marquise, et de la marquise sur elle. Alonso, Maria, tous étaient en suspens, et ne voyaient pas l'infortunée comtesse debout derrière eux, la mort sur le visage, comme si elle attendait que la foudre tombât du ciel pour l'écraser. Enriquez demande à doña Léonor si elle n'a eu qu'une fille, et sur sa réponse il s'écrie en croisant les mains : « Il se pourrait! sainte mère de Dieu! qui m'eût « dit, quand je sauvai du froid, de la faim, de la mort, « une pauvre enfant abandonnée, qu'elle serait une puis- « sante dame un jour, et, quand la bonne marquise m'a « arraché à la misère, aurais-je deviné..... — Quoi? in- « terrompit Alonso; achevez, expliquez-vous. — Ce qu'il « veut vous apprendre, ajoute tristement doña Léonor, « c'est que je n'ai plus de fille. » Et la veuve de l'officier castillan baigne de ses larmes, en la pressant contre sa poitrine, Maria, qui s'écrie éplorée : « Oh! toujours! « toujours! » Alonso, incliné aussi sur les genoux de sa mère, qui le confond avec Maria dans ses embrassements, Alonso s'écrie : « Au nom du ciel, plus de mystère! — C'en « est un grand! répond-elle. Moi-même l'ignorerais en- « core si don Luis, se croyant près de comparaître devant « Dieu, au moment où nous étions enfermés ensemble dans « les cachots du Saint-Office... — Malheureuse! s'écrie une « voix étouffée par la douleur, c'est moi qui ai tout fait! » Et laissant tomber sa tête sur ses mains, Matéa reste comme inanimée. Ce cri, qui m'avait bouleversé, est à peine entendu; Alonso, la marquise, écoutaient, les yeux baissés vers la terre, le récit qu'ils avaient demandé. Ils apprenaient comment don Luis avait trompé sa femme pour lui sauver la vie. « Voilà, dit en finissant doña Léonor, voilà, mes en- « fants, le secret pénible qui, depuis notre séparation, at- « tristait mes jours. Mes enfants!... je vous donne encore « ce nom; il est des choses auxquelles, après vingt-quatre

« années, un cœur de mère ne sait pas renoncer! — Eh! « n'êtes-vous pas en effet ma mère? reprit Maria. N'ai-je « pas grandi sur vos genoux? n'est-ce pas vous qui m'avez « formée? n'avez-vous pas eu, dans tous les temps, n'avez-« vous pas encore pour moi une tendresse maternelle? Ah! « ne me faites pas croire que tout ce qui a rempli mon « existence est brisé aujourd'hui. S'il me fallait chasser de « mon sein les sentiments qui l'animent, j'en mourrais. » L'accent de ces dernières paroles était déchirant. Alonso les comprit. Il serra la main de la marquise et rentra dans son morne silence. « Mon ami, lui dit-elle, ton air me désole. « Parle-nous; n'aie pas ce regard affligé qui semble me « fuir comme autrefois il me cherchait. N'es-tu pas mon « frère encore?—Ton frère! murmura-t-il en levant les yeux « au ciel! — Oui, tu l'es, tu le seras toujours! » Maria s'arrêta un moment et poursuivit : « Je te le déclare; je ne « puis renoncer aux doux noms qui consacrent un attache-« ment vieux comme nous-mêmes. Si je devais perdre le « rang que j'avais dans tes affections, encore une fois j'en « mourrais! — Le perdre! » répondit Alonso d'une voix entrecoupée, et ils confondirent leurs sanglots. « Oh! ajouta-« t-il, comment ne serais-je pas bouleversé? C'est une autre « vie qui commence, un monde nouveau qui se déroule « devant mes regards. Plus j'y plonge, plus je vois partout, « pour ton triste ami, la solitude et le désespoir. Me voilà « revenu aux temps qui suivirent le 2 mai, à ceux où je te « croyais dans un autre univers. » Tandis qu'il parlait, Maria, jusque-là si courageuse, semblait perdre toutes ses forces. Elle courut à son prie-Dieu, serra le crucifix contre sa poitrine brûlante, et resta priant avec doña Léonor. — Ce qui est étrange, c'est que la personne que cette scène émut le moins, ce fut ma tante Dolorès. Un bruit de cette situation extraordinaire était déjà venu jusqu'à elle, et elle ne s'y était pas arrêtée. Maintenant, sa première pensée fut de considérer qu'étant moins à doña Léonor, la marquise serait à elle davantage; la seconde de s'alarmer de cette naissance

inconnue, et de regretter pour sa fille adoptive les aïeux qui la rapprochaient du rang où elle était montée. Ce ne furent, du reste, que de rapides éclairs : rien de plus ne passa par son imagination et par son cœur. Une pensée qui s'était offerte vingt fois à Alonso et à moi-même ne troubla point le silence de son deuil maternel. L'aventure, les dates, la ressemblance, qui était sans cesse remarquée par tout le monde, qui l'était par elle-même, rien ne vint réveiller ce cœur qui avait désappris d'espérer.

III.

« Quelques jours se passèrent ; Alonso ne pouvait plus se méprendre au sentiment qui maîtrisait sa vie. Il était effrayé de l'avenir que lui préparait une affection trop vive désormais pour lui laisser du repos, trop liée à son existence pour qu'il pût espérer de la bannir ou de la tempérer. Maria aussi paraissait abattue : peut-être, en descendant au fond de son cœur, y avait-elle trouvé des révélations inattendues. Un matin elle fit appeler celui que ses lèvres essayaient encore de nommer son frère. J'étais avec lui, je l'accompagnai ; nous vîmes une voiture de voyage à la porte du couvent. Il tressaillit : « C'est, me dit-il, le désert qui s'ouvre « devant moi. »

« Maria n'était pas dans son appartement. Nous descendîmes à la chapelle. Le souvenir des longs adieux de la Corogne vint frapper Alonso, quand il vit à l'autel don Isidro accomplir les saints mystères, et, non plus Antonio, mais le vieil Enriquez assister le pontife. La communauté avec la supérieure, Guatimotzila, doña Léonor, Fernanda, retirées au-dessus des nefs latérales, ne pouvaient être aperçues. Mais, par intervalle, toutes ces voix sonores s'élevaient pour répondre à la voix du prêtre. Une femme, agenouillée, était seule dans le sanctuaire. Il n'y avait sous la voûte qu'Alonso et moi. Cette cérémonie, qui n'empruntait sa grandeur qu'à sa simplicité, à

nos émotions, aux sentiments de piété qu'elle faisait naître, ne tarda point à mouiller nos yeux de larmes. La religion et l'amour sont deux sources d'attendrissement qui ne tarissent pas; pourquoi tout ce qui élève l'homme le fait-il pleurer?

« Le saint vieillard se tourna vers nous. Il tenait à la main l'hostie consacrée. Au calme, à la douceur de ses traits, on sentait la présence d'un Dieu.

« Il descendit lentement les degrés de l'autel. Maria, la tête droite et les yeux baissés, attendait l'approche du prêtre : elle n'était pas seulement belle comme l'innocence; sa figure pâlissante portait l'empreinte de l'humilité chrétienne; l'œil d'Alonso y lisait le doute de soi-même et la crainte de son Dieu.

« Le tintement de la cloche que le vieil Enriqué tenait en main, nous avertit de baisser la tête. Nous éprouvions cette crainte religieuse qui précède le grand sacrifice. Alonso partageait toutes les impressions de Maria; il sentit le moment où la terreur fit place dans son âme à une pieuse joie, celui où, de la table sacrée, elle crut passer dans les divins tabernacles. Nous levâmes les yeux alors; mon ami tremblait : on eût dit une sainte qui venait d'être mise en possession des célestes demeures.

« Au sortir de l'office elle passa près de nous; son visage souffrant annonçait la rapide influence d'une grande douleur, d'une douleur vaincue. Peu après elle nous fit avertir de nous rendre auprès d'elle. Alonso s'arrêta sur le seuil, comme s'il n'eût pas été préparé à tout. La marquise avait ses habits de voyage; le sourire qui était sur ses lèvres annonçait la puissance de la Foi et celle du courage; mais il y avait quelque chose dans son regard qui démentait ce sourire et indiquait de longs combats. Le ton de sa voix nous apprit bientôt qu'inquiète encore de sa fermeté, elle se faisait effort pour accomplir jusqu'au bout ses résolutions. « Alonso, dit-elle en lui présentant la main, n'es-
« saie pas de me faire renoncer à mon projet : il est irré-

« vocable. Madrid est rentré au pouvoir de l'autorité légi-
« time; la cour de Joseph fuit vers le Nord : la lutte est
« finie ; l'usurpateur va repasser les Pyrénées avec tous les
« siens. Ici commencent pour moi de nouveaux devoirs. Il
« m'a été pénible de demeurer cinq ans loin de celui dont
« j'avais promis d'adoucir la vieillesse : mais il n'a pas voulu
« me faire le sacrifice de ses funestes honneurs; il a refusé
« de vivre avec moi dans la retraite; et, je l'avoue, paraître
« à la cour des ennemis de mon pays, tremper dans la cons-
« piration de l'étranger contre don Fernand, cet effort a
« passé mon courage : j'espère le pardon de Dieu et celui
« des hommes. Maintenant le marquis est fugitif et pros-
« crit; il va traîner sur la terre étrangère une existence
« désolée. Mon devoir est auprès de lui, et j'y cours... Je
« saurai vivre sous les lois de Bonaparte vaincu. Puisse mon
« mari, en apprenant que je suis sans aïeux, ne pas trouver
« ma présence importune! Il m'en coûte de quitter l'Es-
« pagne au moment où elle est délivrée, de quitter tout ce
« qui m'est cher... Mais il le faut... encore une fois, ma
« décision ne peut pas changer! — Eh! as-tu vu, répondit
« Alonso, que je me sois jamais opposé à ce qu'un devoir
« fût rempli! » — A ces mots, la marquise reconnut qu'elle n'avait pas besoin de s'armer contre les prières qu'elle redoutait; elle perdit aussitôt ses forces et tomba épuisée dans les bras de son frère.

« Les adieux lui furent cruels de tous côtés. La communauté entière fondait en pleurs. La douleur de doña Léonor était morne et consternée, celle de Fernanda pleine de cris et de sanglots, celle de Guatimotzila effrayante : c'était une statue d'airain. Elle avait trouvé un cœur qui savait tout comprendre; ce cœur fermé, elle se sentait seule dans l'univers. A dater de ce moment, elle se retira au fond du monastère, et je ne la revis plus.

« Enfin, le départ s'accomplit. Sor Dolorès, pressée de rejoindre son troupeau, accompagnait la marquise jusqu'à Madrid : sa pensée s'arrêtait à cette vive joie. Un

courrier était parti depuis quelques jours pour assurer des relais sur la route. Quand nous n'entendîmes plus le pas des mules et le carillon de leurs grelots, la main d'Alonso se glaça dans la mienne. J'avais envoyé chercher mes chevaux; je l'entraînai malgré lui, et nous poursuivîmes la voiture qui emportait loin de nous la plus noble comme la plus chère destinée.

« L'étroite chaussée semblait s'éterniser sous nos pas. La mer dormait des deux côtés, unie et brillante ainsi qu'un miroir d'argent; le ciel était pur; une brise de l'ouest rafraîchissait les airs. Enfin nous pûmes atteindre, dans leur course rapide, les mules qui nous enlevaient Maria. Un sourire, un rayon de joie céleste brilla au milieu de ses larmes : ses impressions passèrent dans l'âme d'Alonso; elles embellirent ses traits. L'écharpe qu'une main chérie avait brodée relevait son uniforme. Je songeai que jamais plus digne et plus beau couple n'avait été uni par la Providence. Et ils allaient être séparés...

« Nous étions arrivés à l'île de Léon; sa grande rue, qui a une lieue de longueur, nous parut cette fois bien courte à franchir. Nous touchâmes au Santi-Pétri, et sur le pont de Suazo se renouvelèrent les tristes adieux. La voiture vola loin de nous. Je ne pouvais déterminer Alonso à reprendre le chemin de Cadix. Don Mathias, qu'on rencontrait partout, se trouva à nos côtés pour nous signaler toutes les parties du pont qui attestent le travail des Romains. L'impatience rendit des forces à mon triste ami, et nous nous éloignâmes rapidement. Rien n'est plus secourable quelquefois, dans l'abattement de la douleur, qu'un choc blessant : c'est un aiguillon qui nous irrite. Une certaine révolte intérieure nous ranime, et nous nous retrouvons plus capables de supporter le fardeau de nos peines.

« En rentrant à Cadix, je compris mieux encore ce que souffrait Alonso. Nous trouvâmes la communauté bouleversée. Matéa, qui était gardée à vue fort sévèrement, avait disparu emmenant sa fille avec elle. Je songeai à la violence qu'elle

avait dû faire à ma cousine pour l'entraîner ainsi sans dire adieu à tous ceux qu'elle aimait. Nous sûmes au bout de quelques semaines qu'elles étaient parvenues à rejoindre le camp français. Je fus pris d'un véritable désespoir. Je vous ai dit mes hésitations ; elles n'avaient pas duré. J'avais imposé silence à mes scrupules en considérant que j'étais fort au-dessus du reproche de cupidité et de celui de mésalliance. Elle allait entrer dans sa douzième année; le moment était venu où je pouvais déclarer mes vœux ; et maintenant quelles distances, quelles barrières, quelles rivalités allaient nous séparer ! Hélas! c'étaient des années qui s'élevaient entre nous. Vous ne douterez pas de la constance espagnole : mon cœur et ma vie sont à elle plus que jamais !

« Alonso m'affligea en me disant que l'âme de la comtesse n'était pas apaisée par les événements et par le temps. La veille, elle l'avait fait venir, et lui avait dit, hors d'elle-même, les yeux sanglants, la poitrine haletante : « Écoute! « retiens bien cette parole : le jour où tu épouseras Maria, « le poignard vous joindra l'un à l'autre dans le cercueil. »

IV.

« La marquise ne se laissa arrêter que peu de jours à Madrid auprès de Dolorès, qui, depuis, nous a dit qu'elle avait éprouvé au départ de sa fille d'adoption un de ces serrements de cœur auxquels ne devrait pas se tromper une mère. La personne de Maria et sa résolution inspiraient un tel respect qu'elle obtint sans peine un sauf-conduit et des escortes des deux armées. Elle parvint ainsi sur les bords de l'Ebre. C'était le 21 juin 1813 ; le canon grondait de toutes parts devant elle. L'armée française combattait pour la dernière fois sur la terre des Espagnes. Mais cette armée n'était plus jeune, le temps des illusions et des espérances était passé ; elle traînait dans ses bagages un roi, une cour, un parti tout entier qui fuyaient. Ce prince, du fait de la

révolution, devenu tout à coup général d'armée, entravait le commandement sans aplanir l'obéissance. Le sentiment de longs revers confirmait dans les âmes celui d'une mauvaise cause. Ajoutez les désavantages de la position et du nombre : il en fallait moins pour rendre impuissants des talents et une bravoure qui avaient la conscience de l'inutilité fatale de leurs efforts. Les Français succombèrent, et le capitaine illustre qui avait gagné les premières batailles de la révolution, perdit la dernière de notre envahissement.

« Avec la fin du jour s'arrêta le choc des bataillons opposés; l'artillerie fit silence. A la place de ses longs retentissements, on entendait les cris de plusieurs milliers de familles espagnoles qui voyaient fondre sur leur tête la mort des combats et celle des vengeances. Maria comprit que là étaient ses devoirs : intrépide et accompagnée seulement d'un religieux, qui cachait son habit sous les plis de son manteau, elle traversa à cheval le champ de bataille, foulant des morts, des blessés de toutes les nations et de tous les partis, entendant la plainte unanime des mourants, qui, dans leurs divers langages, demandaient à la pitié d'un ennemi le terme de leurs misères. Ce fut ainsi que la marquise parvint au milieu de l'armée française. La grande route de Vittoria à Bayonne était coupée par l'Anglais; il fallait chercher dans les montagnes celle de Pampelune. Tout s'y précipitait à la fois, et ce n'étaient pas seulement les cavaliers, les fantassins, l'artillerie, qui se disputaient les chemins encombrés; les caissons, les pièces dételées, les blessés étendus sans secours sur la terre, n'étaient pas non plus les seuls obstacles dont la route fût semée. Au milieu de ces scènes affreuses, qui suffisent à l'horreur des déroutes ordinaires, se montrait un spectacle réservé aux guerres civiles. Toute une population de vieillards, d'enfants, de femmes, victimes de leur adhésion au pouvoir de Joseph, cherchait à se frayer passage dans ce désordre. Une multitude d'équipages élégants, des voitures couvertes

d'armoiries et de dorures, des fourgons conduits par des postillons aux riches livrées, des bagages sans nombre auraient donné à cette marche précipitée l'air d'un voyage à l'Escurial, si la mort et le désespoir ne s'étaient de toutes parts mêlés au cortége. Tous ces brillants attelages furent en un moment brisés par le choc des canons, jetés dans les fossés par les soldats, emportés par leurs mules à travers les fantassins qu'ils écrasaient. Des grands, d'illustres dames, quelques prélats, qui réussirent à sauver leur vie, traînaient leurs broderies ou leurs cheveux blancs dans le sang et la poussière. Maria vit une femme marcher échevelée le long des escarpements qui bordaient le chemin; les vêtements en lambeaux, les pieds déchirés, le visage couvert de sang, elle criait : « Ma fille ! ma fille ! » et allait toujours, froissée ici par un soldat ivre, là par un cheval emporté. Qui aurait reconnu, dans cette situation déplorable, l'élégante Matéa? La marquise voulut l'atteindre. Elle s'inquiétait de l'absence de Fernanda, elle espérait savoir des nouvelles du marquis. Mais, à sa voix, la comtesse éprouva un mouvement semblable à ce qu'elle aurait eu de surprise et de terreur si c'eût été une apparition menaçante qui l'eût poursuivie. Elle descendit sur la route, se perdit dans les rangs, réussit, après de longs efforts, à saisir un canon au passage, et elle y demeura attachée jusqu'à ce qu'un vétéran, touché de tant de souffrances, fit une place sur le devant d'un caisson à l'Espagnole éplorée.

« La voix des soldats qui appelaient le numéro des régiments, celles des généraux occupés à ramener l'ordre, les cris des fugitifs redemandant leur famille dispersée, remplissaient l'air de bruits sinistres, et tout bruit, qui partait du milieu de cette multitude confuse, frappait les esprits d'épouvante. Alors tout courait, se pressant, se heurtant : chacun disputait à celui dont il était précédé l'espace déjà franchi. Les Afrancésados savaient que nos vengeances étaient implacables : des ennemis s'épargnent, mais non pas des concitoyens.

« Cependant il y avait des consolations pour l'humanité sur ce théâtre de deuil et de ravage. Vos soldats ont le secret de s'honorer dans le revers, quand ce n'est plus par la victoire : tous oublièrent leurs disgrâces et leurs périls pour songer à des infortunes, ouvrage de leur maître, mais non pas le leur. Ils faisaient, de leurs armes et de leurs corps, un rempart aux Joséphinos que nos régiments allaient atteindre. Le dragon, le hussard entraînaient sur leurs chevaux, d'un air de tristesse et de respect, la femme du conseiller, du chambellan de Joseph. Le fantassin emportait dans ses bras la jeune fille qui tombait épuisée de lassitude et ne tremblait plus : elle se sentait sous la sauvegarde de la bravoure et de l'honneur. La cantinière allait dans les rangs, distribuant, à l'Espagnol comme au Français, l'eau-de-vie secourable, pansant indistinctement les blessures, chantant parmi ces désastres des couplets guerriers afin de ranimer les courages. Une de ces femmes intrépides jetait ses provisions, ses hardes pour arranger un berceau dans sa cantine à l'enfant du proscrit : un grenadier lui demande pourquoi elle n'abandonnait pas plutôt son propre enfant qui ne vivait plus : « Tout mort qu'il est, répond-elle, il est Fran-« çais ; il ne sera pas enterré à l'étranger. » Puis elle ajouta avec un soupir : « C'était bon lorsque nous allions en avant. » Une autre aperçoit un vieillard qui succombe, elle court à lui, l'enlève d'un bras vigoureux, l'assied sur son cheval, et marche devant sa monture haletante, qu'elle entraîne avec effort. Deux cavaliers embusqués dans la montagne fondent sur elle, et lui promettent la vie : ils ne veulent que donner la mort au serviteur de Pépé. La vivandière saisit à terre un fusil, croise la baïonnette, s'écrie : « Je m'appelle « *la Providence* ; je n'abandonne pas les malheureux. » — Le nom que la femme du soldat prononce est connu de Maria depuis qu'Alonso a été prisonnier dans le camp français. Elle a entendu la noble réponse, et, avec le religieux qui la suit, elle vole au secours de la cantinière. Les cavaliers s'éloignent ; Maria retrouve dans le vieil afrancésado que la

généreuse femme a sauvé celui qu'elle n'espérait plus revoir.

« Le marquis n'osait en croire ses yeux. Il demande quelle illusion ou quel miracle lui rend, après cinq années, celle dont il se croyait délaissé sans retour. Le courage rentre dans son cœur; il déplore toujours son exil, ses misères, les malheurs de son roi détrôné, dit-il, par l'anarchie; mais sa douleur a moins d'amertume, et bientôt l'espoir brille à ses yeux : la vieillesse est comme l'enfance, elle se rassure aussi promptement qu'elle se désole.

« Le religieux avait vu le jour dans ces montagnes; il indiqua un sentier commode et sûr; *la Providence* le suivit : quelques soldats y passèrent; ils cherchaient leur drapeau, montés parfois sur les chevaux de pièces dételées que l'on reconnaissait à leurs pesants harnais et à leurs traits pendants, d'autres fois sur le brillant coursier de l'Andalousie, qui, ne retrouvant pas la main accoutumée à le conduire, jetait au loin le cavalier inhabile; et ses frères d'armes, dans leur désastre, avaient encore de la gaieté pour railler sa mésaventure.

« Le marquis ne voulait pas s'engager dans ces défilés incertains; il craignait de ne pas arriver assez tôt à la grande route pour rejoindre son maître le soir même : « Que pen-« serait le roi, disait-il, si je ne me trouvais pas auprès de « lui? Je suis de semaine; Sa Majesté ne pourrait pas sou-« per. » La marquise le suppliait en vain de passer outre, de penser aux périls qu'il avait déjà courus. « Non, s'écria-« t-il, on ne dira point que dans mon quartier le service a « été mal fait, et surtout un jour de bataille! Ce fut mon « aïeul qui déshabilla Philippe V le soir de la victoire...— « Eh! monsieur le chambellan, interrompit *la Providence* « en saisissant la bride du cheval, le roi Joseph est assez « grand pour faire comme moi; il mangera son pain de « munition tout seul, et pour ce qui est de sa toilette, soyez « tranquille, il n'aura pas besoin de valet de chambre au-« jourd'hui, à moins que les insurgés ne lui en servent. »

Maria s'affligeait de voir, au milieu de tant d'infortunes terribles, don Osorio n'avoir de pensées que pour de tels chagrins; elle ne pouvait s'empêcher de réfléchir que ce n'était pas ainsi que les ancêtres d'Alonso avaient illustré leurs titres. « On me déshonore, disait le chambellan dé-« solé; depuis quarante-sept ans, il ne m'est pas arrivé un « jour de manquer aux devoirs de ma charge; devais-je me « rendre coupable d'une première inexactitude quand mon « souverain est dans le malheur! C'est une lâche déser-« tion. »

« Le sentiment d'honneur qui se mêlait aux regrets du marquis touchait Maria; elle essaya de le rassurer, et la petite caravane poursuivit sa marche. Ils entendirent des cris plaintifs; une voix délicate et troublée appelait des secours en exprimant la douleur et l'effroi. Maria se précipite en avant : un grenadier s'offre à elle bientôt, baigné dans le sang qu'il perdait de tous côtés. Une jeune fille déchirait ses vêtements pour panser les blessures de celui qui l'avait emportée dans ses bras, au milieu d'un flot d'ennemis : presque toujours la portant, quelquefois s'appuyant sur elle, son libérateur était arrivé jusque-là; mais, épuisé de faim et de lassitude, il sentait se glacer un cœur qui avait battu trente ans au milieu des combats. La jeune Espagnole se voyait pour la première fois seule, la nuit, dans un désert. Entre tant d'affreuses images, elle n'avait plus que ce qu'il fallait de force pour aller, en tremblant, puiser de l'eau à une source voisine. Le brave lui disait : « Quand je serai « mort, n'ayez pas peur de moi : je n'aurai pas plus envie « de vous faire du mal qu'à présent. » Et il creusait, d'un bras affaibli, un trou en terre avec sa baïonnette. « Vous « voyez bien, reprit-il, ce que je fais là? c'est le tombeau « du régiment; vous le direz au premier soldat que vous « verrez au lever du jour : il saura ce que cela signifie. » Ce fut en ce moment que la jeune fille entendit le pas des chevaux : un cri de joie s'échappe de son cœur en reconnaissant la voix de la marquise, qui elle-même avait déjà

reconnu l'accent de Fernanda. Maria retourne comme l'éclair à la cantine; ses mains saisissent une gourde militaire, et elle revient présenter au soldat le breuvage qui réveille son existence défaillante. « Eau-de-vie est bien le mot, dit-« il en ouvrant les yeux; avec ce baume-là on ne meurt « jamais. » Pourtant il allait mourir.

« *La Providence* arrive. C'était son mari, le frère d'armes du malheureux Bertrand. Elle court à lui, veut le panser : « Non, ma veuve, reprend Sans-Peur, c'est peine perdue. « Tiens, r'ouvre ce trou que je viens de fermer : puisque te « voilà, le régiment dure encore; je le croyais tout entier « détruit : tu vas trouver là le *coucou* national. »

« La vivandière obéit. Elle découvre l'aigle, le saisit avec la joie de l'exilé qui retrouve une patrie, et cache l'insigne sanglant dans sa poitrine. Le Français continua : « Il est « sauvé; maintenant je puis prendre mon congé de réforme. « Allons, embrasse-moi, la belle des campagnes d'Italie. Je « me refroidis; c'est comme une retraite de Moscou. » Maria dispute aux soldats qui font route avec elle le soin de soutenir la tête du grenadier expirant. Fernanda cherche à réchauffer une de ses mains dans les siennes; *la Providence* le serre dans ses bras en jetant des cris; le religieux l'exhorte au repentir, et lui demande compte des devoirs chrétiens qu'il a négligés. « Monsieur l'abbé, répond-il, c'est « un peu tard dire la consigne, quand on relève la senti-« nelle. » L'homme de Dieu, sans se décourager, parle de cette autre vie qui commence. Sans-Peur ne l'entend plus : il était arrivé à l'agonie dernière. Seulement, sa main presse le crucifix qui lui est présenté; il murmure des sons confus, et le mot de gloire, le seul que sa femme désolée puisse recueillir, s'exhale, avec le dernier souffle, de sa poitrine glacée.

« La petite troupe se remet en marche. Maria prend à côté d'elle son élève, qui la serre avec un double sentiment d'épouvante et de tendresse. Fernanda apprend que sa mère vit encore, et, les images sinistres se dissipant peu à peu, elle

écoute l'oraison funèbre du brave qui n'était plus. Les soldats essayaient de consoler *la Providence*, qui repoussait leurs soins; c'était en racontant les exploits de son mari qu'elle oubliait peu à peu la douleur de l'avoir perdu.

V.

« On marchait à travers ces montagnes de la Navarre, quelquefois arides, quelquefois couvertes de forêts, de pâturages, et toujours escarpées. Le cheval qui portait le marquis tombait de faim et de fatigue. Les soldats étaient épuisés. On résolut de faire halte, et le chambellan, endormi sur la cantine, se réveilla pour s'y opposer lorsqu'il n'était plus temps. La troupe n'avait rencontré ni hameau, ni ferme isolée. On s'arrêta près d'un ruisseau paisible, au fond d'un bassin étroit, qu'un bois touffu devait défendre de toute surprise. Les soldats abattirent des arbres, allumèrent un grand feu, et, dans un moment, ils eurent construit, avec des branches de peupliers, une cabane qu'ils appelèrent la tente des dames. Le chambellan y avait aussi sa place. Les havre-sacs servaient d'oreillers, des capotes militaires de couvertures; ils dirent gaiement que s'ils avaient de meilleurs lits à offrir, ils n'y manqueraient pas. Fernanda fut bientôt endormie. Maria détermina le triste serviteur de Joseph à chercher le repos que tant de fatigues lui rendaient nécessaire; et, craignant pour un vieillard la fraîcheur des nuits, elle le couvrit de son manteau. Mais on entendait de loin la marche des chariots militaires qui annonçaient le voisinage de la route; et il ne pouvait trouver le sommeil parmi les reproches que lui faisait sa conscience de l'abandon où il laissait le roi.

« Je respecte, dit Maria, le sentiment qui vous attache à « la fortune d'un prince malheureux; et, malgré ma légi- « time aversion pour la cour de Pépé, je ne mettrai sûrement « pas obstacle à ce que vous remplissiez vos devoirs auprès « de lui tant qu'il sera sur le sol des Espagnes, c'est-à-dire

« tout au plus encore un jour. Mais j'ose espérer que lors-
« que le nom de don Fernand règnera depuis Cadix jus-
« qu'aux Pyrénées, vous qui avez servi son père et lui-
« même, vous qui avez été exilé pour sa cause, vous ne
« persisterez pas à méconnaître le vœu national et les droits
« du trône. Si votre religion d'obéissance a été jusqu'à ac-
« cepter les renonciations de Bayonne et à défendre la sou-
« veraineté de Joseph, par respect pour celle de don Carlos
« et de don Fernand, vous ne resterez sûrement pas sourd
« à la voix du captif de Valençay, quand, traitant de cou-
« ronne à couronne avec l'empereur, il nous dira qu'il re-
« prend le sceptre de ses pères. — Sûrement non : jamais
« je n'avais cru que tout ce chaos pût se débrouiller ainsi;
« mais don Fernand, qui écrivait encore il y a peu de mois
« à don Joseph pour lui demander la main d'une de ses
« filles, l'obtiendra sans peine aujourd'hui; l'empereur ai-
« mera presque autant avoir son neveu sur le trône que
« son frère. — Je ne crois pas que tel soit le dénoûment;
« la nation s'y opposerait de toute sa puissance. Elle a eu
« soin d'écrire dans sa constitution que le roi ne pourrait
« pas contracter d'alliance sans le consentement des cortès.
« — La nation! la constitution! marquise, se peut-il que
« vous en soyez venue, dans votre inexpérience, à prononcer
« de tels mots! Des sujets oser dire à leur prince : Tu feras
« ceci ou tu ne le feras pas! des vassaux contester à leur
« seigneur et maître le droit qu'ont tous les hommes de se
« marier à leur gré. Ah! malheureux don Fernand!...—Vous
« savez combien les idées nouvelles m'ont toujours effrayée;
« nos malheurs et les sages préceptes de don Isidro m'ont
« beaucoup appris, et je pense que le roi ne peut pas se
« plaindre de restrictions que lui-même nous a rendues né-
« cessaires. Elles le préserveront du retour des calamités
« que nous avons souffertes. Mais qu'importe cette ques-
« tion? Soyez sûr que Bonaparte nous rendra le roi sans
« l'enchaîner de liens qui compromettraient son avéne-
« ment. Pressé qu'il est par le Nord, il sera trop heureux

« d'en finir avec le Midi. — Vous voyez les choses à mer-
« veille, ma chère marquise. — Maintenant vous reconnai-
« trez l'héritier de Philippe V? — Certainement, et je bénis
« ma bonne étoile, qui me rapproche de Sa Majesté. Je serai
« des premiers à me porter sur son passage; j'achèverai
« mon quartier auprès de lui. Combien ce pauvre prince
« sera heureux d'avoir autour de sa personne sacrée des
« serviteurs qui n'aient pas été des fauteurs d'anarchie, qui
« aient repoussé tout pacte avec les destructeurs de la
« royauté! »

« Le marquis sourit à cette perspective. La marquise soupira; elle connaissait trop bien le sentiment national pour accueillir de telles illusions: elle voyait la proscription la séparer de tout ce qui lui était cher.

« La vivandière, en débarrassant son cheval des cantines, pour qu'il pût se reposer et paître en liberté, avait visité ses paniers. Elle trouva des ustensiles de ménage et des vivres. Les soldats se chargèrent pour elle du soin de la cuisine. Deux bâtons soutinrent la marmite de fer, et ils apprêtèrent avec ses provisions un modeste repas, tandis que, triste et silencieuse, elle lavait du linge au ruisseau voisin. Le religieux avait pris un à-compte avec eux sur le souper, et les avait ravis par le don d'un paquet de cigares. Ils racontaient leurs exploits divers et savaient très-bon gré à M. le curé d'écouter leurs joyeux récits. Quand le mets de leur façon fut achevé, ils en mirent une moitié dans une terrine séparée, la garnirent de tout ce qu'ils avaient de couverts d'étain et de bois, la placèrent sur une des cantines retournées avec une bouteille de vin, un biberon de cuir et un morceau de pain blanc que *la Providence* avait encore. L'un d'eux convia poliment leurs hôtes qu'ils croyaient endormis. Fernanda ne fut point oubliée. « Ma-
« demoiselle, lui dirent-ils en l'éveillant, vous vous êtes
« couchée sans souper, voulez-vous essayer de notre cui-
« sine? » Et comme le service paraissait l'étonner: « Vous
« êtes au bivouac, ajoutèrent-ils; à la guerre comme à la

« guerre. Il est bon d'apprendre la théorie de la vache « enragée. Vous pourrez tenir campagne avec votre mari. »

« La marquise commença l'attaque du grossier banquet, ce qui acheva de donner aux Français une haute estime pour elle. Le marquis suivit son exemple avec un appétit dont ils furent charmés. Fernanda était un peu étonnée; mais elle prit de la résolution. Un peu plus loin, les soldats, assis en cercle auprès du feu, soupaient en suivant des yeux ce qu'ils appelaient la table d'honneur, et non sans rire beaucoup de la maladresse des convives. A côté d'eux brillait le faisceau d'armes. Sur le sommet des baïonnettes reposait, les ailes déployées, l'aigle du régiment qui n'était plus. Les chevaux attachés au piquet dormaient plus loin, et à une certaine distance, on apercevait, à la lueur du foyer, des sentinelles qui veillaient à la sûreté du camp.

« Les soldats avaient oublié l'ennemi et le revers. Ils étaient enchantés de posséder pour compagnon de bivouac un grand d'Espagne. Les deux belles dames occupaient leurs regards comme leurs discours; ils se montraient également empressés auprès de l'une et de l'autre. Accoutumée à nos âpres assaisonnements, Fernanda se plaignit de la fadeur du festin. Un carabinier à trois chevrons s'approcha en portant la main au shako. Il ouvrit sa giberne, déchira gravement une cartouche, et crut avoir fait merveille en offrant de la poudre à canon pour haut-goût. Ses camarades, mieux avisés, le tirèrent par le revers de son habit, et lui dirent qu'il avait choisi une sotte salière pour de si grandes dames. Les Espagnols souriaient, et lui, toujours plus étonné, ne concevait pas que son offre courtoise fût si étrangement accueillie.

« En ce moment on entendit un *qui vive!* sur lequel tous coururent au faisceau. Mais ce fut une voix faible et tremblante qui répondit aux sentinelles, et un jeune voltigeur, le mieux élevé de la troupe, cria de loin : « Champagne, « Lafleur, Picard, un couvert de plus pour Mme la du- « chesse! » Une femme s'avançait l'air égaré, les cheveux

en désordre, se traînant à peine. Fernanda s'élança au cou de sa mère, et Matéa, en tombant auprès du foyer, se trouva dans les bras de la marquise. « Fuyez ! s'écria-t-elle, fuyons « tous ! une bande espagnole a paru sur les derrières de « l'armée et sème partout le carnage : les brigands m'ont « séparée du reste des troupes. J'arrive, suivie de près par « eux. — Bon ! dit *la Providence*, ils nous laisseront bien « finir le souper. » La veuve de Sans-Peur parlait encore, qu'un coup de feu retentit dans le plus épais du bois. Le plomb atteignit au cœur la brave cantinière; le sang jaillit à flots, et elle ne put que prononcer le nom du mari qu'elle allait rejoindre. Les soldats voulurent prendre leurs armes : des mains invisibles les frappèrent. L'homme aux chevrons, déjà blessé, se traîne au faisceau, l'abat, saisit l'aigle et le jette dans les flammes : « Va, dit-il, oiseau de la France, tu « volais devant nous quand nous étions heureux; meurs « avec nous ! » En parlant ainsi, il se posa pour mourir, et dit encore : « C'est une vilaine marche que la retraite ! « Grâce à Dieu, je n'en verrai plus. »

« Fernanda bouleversée, sa mère, le marquis s'étaient précipités dans la cabane. Maria seule restait au milieu des Français mourants ou morts. Un nombre immense d'Espagnols descend à grands cris le long des montagnes; ils entourent la marquise, ils se précipitent de tous côtés sur elle. Sa haute taille, sa beauté, sa douceur les étonnent; ils inclinent leurs armes devant celle qu'ils sont habitués à vénérer. Son nom vole de bouche en bouche. Antonio, qui a prononcé le premier ce nom glorieux, baise le pan du manteau de sa bienfaitrice. Bartolomé arrive; il a survécu à ses blessures, et il suit les mouvements de l'armée. C'est au milieu de ses troupes que le marquis et Matéa se trouvaient perdus. La figure pâle encore du justicier avait quelque chose de plus terrible depuis ses malheurs. On voyait qu'il était implacable dans sa victoire comme au temps de ses revers. Il aperçoit deux ou trois soldats français qui vivaient encore. Il commande qu'on les fusille,

et l'ordre est accompli aussitôt que donné. Maria se désolait de n'avoir pu intercéder pour eux. « Les prières de « votre excellence, dit le chef farouche, auraient été inu- « tiles : l'Espagne et la mère de Paquita veulent des ven- « geances; dût le sang couvrir le sommet des Pyrénées, je « ne cesserai de frapper que quand il n'y aura plus un « Français, et surtout un afrancésado qui respire sous le « soleil du royaume catholique. — O ciel! s'écria la mar- « quise, n'êtes-vous pas de la religion de celui qui par- « donne? — Notre Seigneur ne pardonne pas toujours, et « je sais bien l'empêcher d'avoir cette faiblesse si, par ha- « sard, il lui en prend envie. Je tue sans absolution tous les « satellites de l'intrus; aucun n'obtient grâce de l'âme plus « que du corps. C'est un vœu, je le tiendrai jusqu'au bout, « et, si je trouvais l'excellentissime marquis, malgré tout « mon respect pour votre excellence, il serait pendu sans « confession dans le même quart d'heure. »

« A ces mots Maria pâlit, et, soit que son trouble excitât le soupçon dans l'esprit ombrageux de Bartolomé, soit qu'un bruit se fît entendre dans la cabane, il renversa le frêle édifice et trouva ses victimes. A l'aspect de Matéa, la fureur s'empara de lui; il tira son sabre et allait la frapper lorsque Fernanda s'élança au-devant de sa mère. L'Aragonais étonné s'arrête. « Aussi bien, je ne souillerai point « ma main d'un sang réprouvé. Enfants! qu'on les atta- « che à ces arbres. » — Maria saisit une arme, et couvrant de son corps les afrancésados : « Avant d'arriver jusqu'à « mon mari, jusqu'à cette enfant et sa mère, dit-elle, il « faudra passer sur mon cadavre. » Le religieux l'imita. Ce prêtre, cette femme étonnaient la multitude armée. Maria reprit : — « Amis, vous reconnaîtrez celle qui a « défendu avec vous, dans les plaines de la Castille, la « foi, don Fernand et la patrie; celle que vos chants « avaient déjà nommée l'héroïne de Saragosse. Soldats de « la vieille Espagne, vous respecterez la sœur d'Alonso. — « La sœur de l'illustrissime don Alonso, repartit Bartolomé

« avec un sourire ; il se consolera de votre veuvage, et j'en-
« tends, ajouta-t-il en regardant Matéa, que l'excellentis-
« sime marquis soit pendu le premier, pour que l'excellen-
« tissime comtesse vous voie veuve avant de mourir. Si ma
« pauvre Salvadora vivait encore, elle se sentirait vengée. »
— La marquise resta interdite. Paquita, qui était à peu près du même âge que Fernanda, s'était approchée de la jeune comtesse, et demandait grâce pour elle. — « Fille, répondit « l'Aragonais en la repoussant, occupe-toi de chasser les mou-
« ches avec une branche de saule, quand je dîne ou quand
« je dors ; mais ne t'avise pas de donner des conseils à ton
« père : et vous, soldats, qu'on accroche, sans plus tarder,
« ces maudits de Dieu qui s'appellent des afrancésados. »

« La troupe, que Maria frappait d'admiration, ne se hâtait pas d'exécuter les ordres de son chef. Antonio dit alors au justicier : « Seigneur général, votre seigneurie devrait
« bien nous garder, jusqu'au lever du jour, le plaisir qu'elle
« veut nous donner. Le marquis et la comtesse formeront
« ensemble, au haut d'un arbre, le fandango le plus récréa-
« tif qui se soit jamais vu : avec la nuit sombre que nous
« avons, nous n'en jouirons pas. Cette grande dame est
« faite au tour, ce petit bossu a aussi des grâces ; ce matin,
« après la messe, ils nous donneront un divertissement de
« leur composition tout à fait divin. Je vous promets d'y
« joindre, avec mes chansons, le *saynete* [1] indispensable.
« Les Français suivent nos traces, ils arriveraient peut-être
« assez tôt pour dénicher nos pendus encore vivants ; *mieux*
« *vaut chômer que mal moudre.* » — Cet avis mettait à l'aise la quadrille qui hésitait. Tous crièrent : « A demain. » Bartolomé céda, en disant : « Au fait, l'excellentissime
« comtesse aura le loisir de méditer d'ici là sur l'avenir qui
« attend l'excellentissime marquise. » Puis il donna une garde à ses prisonniers, et Antonio, marchant auprès d'eux, les poursuivit de ses sarcasmes, au grand bonheur de la quadrille.

[1] Pièce bouffonne.

« On suivait la direction du nord. Bartolomé voulait se maintenir entre la route de Pampelune et celle de Vittoria, les couper tour à tour l'une et l'autre, et atteindre ainsi les Pyrénées. Maintenant que la Gitana lui avait été ravie, il allait remettre sa fille aux mains d'une de ses sœurs, qui avait épousé un hidalgo des frontières. « Dona Urraque, di-
« sait-il à la marquise, m'en veut peut-être d'avoir envoyé
« se marier dans l'enfer sa dona Inès; mais j'aurais plutôt
« poignardé le genre humain que consenti à ce que la nièce
« de mon sang portât le nom d'un sarrasin de Français :
« ma chère sœur retrouvera une fille dans ma gentille
« Paquita. » — Antonio écoutait tristement ce discours, et Paquita, déjà belle comme sa mère, semblait compatir aux chagrins de l'Andaloux.

VI.

« Bartolomé, après une marche de deux heures, donna du repos à sa troupe. Il avait de l'avance sur les Français, et ne voulait pas s'éloigner d'eux davantage. Un chétif hameau, assis sur une crête escarpée, servit de quartier général. Une des cabanes, située à l'extrémité du village, fut donnée pour demeure aux prisonniers, et la marquise resta libre de partager leur prison, de prendre un autre gîte ou de poursuivre sa route. Le chef disposa des postes à plus d'une lieue à la ronde; des signaux furent convenus; il parcourut les grands-gardes, alla lui-même de sentinelle en sentinelle, et donna les mots d'ordre. Dans l'intervalle, Antonio pénétra auprès des afrancésados. « Votre Excel-
« lence, dit-il à Maria, n'a pas pu croire que j'aie oublié
« ses bienfaits; je sauverais la vie à vos excellences mille
« fois au prix de la mienne, qui est bien peu de chose.
« J'ai été un peu vif dans mes saillies pour écarter les soup-
« çons. Maintenant, voici une quantité de manteaux bruns
« et de chapeaux à larges bords que je viens d'enlever à mes
« camarades endormis : il faut tous vous en vêtir. Une char-

« rette passera dans un moment : vous l'entendrez de « reste, au bruit étourdissant des sottes roues de ce pays. « Vous sortirez. Vos Excellences s'établiront parmi des « bottes de maïs et des outres remplies. Du temps de don « Quichotte, on prenait des outres pour des hommes, et réel- « lement il y a de quoi s'y méprendre. Un grand, de la taille « de l'excellentissime seigneur marquis, peut bien, en re- « vanche, passer pour une peau de bouc un peu gonflée. « Nous marcherons tous à pied autour de la voiture, et Dieu « fera le reste. »

« Tandis qu'il parlait, une voix, dépourvue de force plus que de mélodie, se fit entendre : Paquita répétait les chants qu'elle avait appris de sa mère. Antonio courut l'accompagner de sa guitare, et tous les gardes, désertant un côté de la chaumière pour passer à l'autre, formèrent un cercle autour du couple qui les charmait de ses accords. Bientôt l'Andaloux annonça qu'il allait chercher du repos, et la fille de la Gitana continua d'occuper son auditoire en exécutant, au son des castagnettes, les danses nationales de la Manche et de l'Andalousie.

« La charrette du biscayne, avec son essieu sur lequel crient les deux planches qui la composent, avec sa roue basse et pleine, remplit au loin les airs d'un bruit aigu et monotone. Les prisonniers en entendirent avec sollicitude le long retentissement. Paquita redoubla d'efforts pour captiver le cercle qui l'environnait, par le charme des attitudes et des pas. La voiture suivit le chemin qui longeait les derrières de la maison : le chambellan s'y établit, porté par un bras robuste ; Fernanda s'y tapit auprès de lui ; Matéa y trouva place. La marquise et le religieux faisaient cortége, armés de légers instruments aratoires ; et Antonio, en chantant d'une voix qu'il déguisait, conduisait l'équipage grossier auquel le marquis s'étonnait d'être descendu. Une sentinelle les inquiéta par un long entretien, mais enfin ils passèrent. Alors la marche d'une cavalerie lointaine vint les glacer d'effroi. Le jour commençait à pa-

raître, le bruit sinistre allait croissant; la terre en était ébranlée: ils regardèrent, et virent de l'autre côté d'un ravin un escadron français. « Maintenant, dit Antonio, j'ai « sauvé vos têtes, il est temps que je pense à la mienne. » Et le généreux Andaloux disparut. La caravane rejoignit les troupes impériales. Maria fut bien étonnée du sentiment de joie qu'elle éprouvait en voyant le marquis placé sous la protection de leurs armes: à cette première impression succéda celle de ses affreux souvenirs, et une terreur involontaire s'empara d'elle; elle comprit moins que jamais qu'il y eût des partis qui pussent attacher leur destinée au drapeau de l'étranger. Cependant le marquis s'abandonnait, ainsi que Matéa, au bonheur de n'avoir plus à craindre une mort infâme. Mais cette joie était doublée pour lui par l'espérance de rejoindre bientôt le roi, et presque tempérée dans l'âme de la comtesse par les chagrins de son orgueil, les mécomptes de son ambition, le désenchantement de tous ses rêves, la magnanimité de celle que le monde ne devait plus appeler la sœur de don Alonso. Au milieu de tant de perplexités, cette idée s'offrait à elle comme la plus désolante de toutes. Des mille chagrins qu'une femme peut connaître dans ce monde, ceux qui la frappent dans ses affections dominent et effacent tous les autres. Le spectacle des rivalités heureuses est une de ces douleurs qui surpasse tout ce que l'imagination peut comprendre; car, à chaque effort, le trait empoisonné s'enfonce plus avant dans un cœur qu'il oppresse et corrompt. Le temps, ce grand maître dans l'art de guérir les peines, est impuissant contre une telle douleur, ou plutôt il l'irrite : sur ses ailes s'envolent les deux consolations de tout ce qui souffre, l'espérance et le dédommagement.

« Depuis cinq ans, Matéa ne vivait que de son amour pour Alonso, du besoin d'assouvir ses vengeances, de la crainte de voir d'autres liens lui donner le bonheur qu'il n'avait pas su trouver à ses pieds. Elle brûlait, dans l'arrière-saison de sa beauté, des feux qu'elle s'était plu à allu-

mer au cœur de l'étudiant de Salamanque; elle en était venue à l'aimer de toutes les forces de son âme, et maintenant qu'elle n'existait que pour le persécuter, elle l'adorait encore : sa haine était une autre expression de son amour. La malheureuse Matéa expiait par son désespoir tout le mal qu'elle lui avait fait, et tout celui qu'elle aurait voulu lui faire.

« On parvint au dernier village de la Navarre, Urdax, le premier village qui soit ici près. Paquita était déjà en possession de son nouveau séjour. Son oncle, le seigneur don Géronimo, à la fois l'alcalde et l'aubergiste du lieu, l'avait accueillie, malgré le meurtre de dona Inès, par respect pour la gloire que Bartolomé s'était acquise. Dans le nouveau cercle où elle était surprise et triste de vivre, elle reçut les réfugiés comme d'anciennes connaissances qui lui étaient chères. Fille de la Gitana, de cette femme singulière que le hasard avait mêlée à tous les événements de leur vie, Paquita rappelait à la comtesse et à la marquise le cours entier d'une existence si diversement agitée. Toutes deux payèrent, par de riches présents, l'assistance généreuse que cette aimable fille avait prêtée à Antonio; elle avait échappé, ainsi que l'Andaloux, aux soupçons et aux fureurs de son terrible père. Il fallut quitter Urdax. Paquita s'affligea de ce départ. De leur côté, les hôtes de l'humble auberge ne s'éloignèrent pas sans une vive émotion. Ces adieux faisaient sentir à l'enfant qu'elle allait rester parmi des inconnus; et aux fugitifs, qu'ils perdaient une patrie.

« Ils arrivèrent au pont d'Oholdizun. Vous le voyez ici à nos pieds. Vous n'avez pu parcourir ce canton sans franchir là, peut-être à votre insu, la limite des deux empires. Le guide eut la cruauté d'annoncer que ce faible ruisseau marquait la frontière : il ne savait pas qu'il parlait à des exilés. Maria, oppressée, tomba à genoux, et baigna de ses larmes le pied d'une petite croix de pierre placée sur le pont. Fernanda fit comme elle, et Matéa, assise sur un tronc brisé, fondit en pleurs. La même tempête chassait loin du sol na-

tal, loin des cieux qui virent leur enfance, la jeune fille et le vieillard illustre, l'héroïne de Saragosse et l'Espagnole infidèle. L'un des fugitifs déclara qu'il n'aurait point le courage de vivre sur la terre de l'étranger : la marquise lui prit les mains, regarda le ciel, et embrassa la croix que le hasard lui avait offerte sur sa route. Le hasard !... Ah ! le signe chrétien est sans doute arboré sur la limite des États, pour que les malheureux à qui les troubles civils disputent une patrie, ne perdent pas tout courage, et songent à cette patrie céleste que les hommes ne leur raviront pas.

« Il semble que le banni dépose sa vie entière sur le seuil de l'empire dont il était citoyen. D'un côté tout est muet; de l'autre, tout lui parlerait de lui, de ses illusions, de ses attachements, de ses torts peut-être. L'homme n'est pas un arbre qu'on déracine : on ne le transplante pas, on le tue.

« Matéa songeait à ses grandeurs, à son existence active, à don Alonso. Une cour, des vengeances, tout lui échappait, et la jeunesse ne lui restait pas. La marquise mesurait l'étendue de ses sacrifices. A dater de ce moment, la proscription pesait sur sa tête. Elle n'allait plus fouler ce sol des Espagnes qui l'avait vue naître, grandir et combattre. Un mur d'airain s'élevait entre elle et le frère, l'ami de son enfance. La Péninsule entière la séparait de Cadix, sans que la distance des lieux fût la plus cruelle ! Il lui semblait qu'elle disait l'adieu éternel à sa patrie, et, dans ce mot, son cœur comprenait tout ce qui l'avait fait battre. Quand on quitte la terre natale, quand on met une frontière entre soi et le pays de ses aïeux, on éprouve un accablement si grand qu'il n'y a plus de place dans l'âme pour l'espérance; la douleur a tout envahi : on ne s'attend pas à revoir jamais son berceau. Tous ces sentiments se pressaient dans le sein de Maria; elle entendit d'autres sanglots que ceux de la comtesse, se retourna et oublia ses peines : le marquis pleurait. Les larmes d'un vieillard ont quelque chose qui ébranle le plus insensible courage. Rien ne nous fortifie contre le spectacle de ces afflictions jeunes et vives, sous

des traits que l'âge a glacés. L'homme nous semble alors un voyageur dont la journée était finie, qui avait des droits au repos. Son désespoir nous frappe comme une injustice ou une méprise de la Providence. L'adolescent peut pleurer; il a pour lui le temps qui console et qui dédommage. Mais la vieillesse ne voit rien devant soi que le tombeau. Quand aura-t-elle du calme, si ce n'est au jour qui n'a pas de lendemain?

« Le marquis réfléchissait à sa destinée. Elle s'offrait maintenant à lui tout entière, et il disait : « A soixante-« quinze ans, il est bien tard pour changer de patrie; à « mon âge on ne peut changer que pour le cercueil. » Maria, l'âme brisée de ces plaintes, ne songeait plus qu'à distraire sa tristesse : elle l'entraîna. Cependant Fernanda s'était approchée de sa mère qui pâlissait, et, lui présentant dans le creux de sa main quelques gouttes de l'eau limpide du ruisseau : « Bois, lui dit-elle, je l'ai prise sur la rive es-« pagnole. » A ce mot, les sanglots redoublèrent, et tous tombèrent à genoux une seconde fois.

« Bartolomé parut sur le sommet des hauteurs voisines. Les infortunés s'éloignèrent, désolés de n'avoir pas eu le temps de dire adieu à leur pays. Cependant des heures s'étaient écoulées; mais qu'est-ce que des heures pour de tels adieux?

« La triste caravane passa près d'ici, ignorant que Fray Pablo, après s'être enfui de Séville, était venu cacher sa vie dans ces montagnes.

« Les alliés franchirent les frontières, surpris et inquiets de fouler en armes cette terre de France qui avait enfanté tant de héros, tant de prodiges; Maria était obligée chaque jour de fuir devant ses concitoyens, devant ceux qu'elle avait conduits à la victoire.

« Il n'était pas donné à ma charmante Fernanda d'établir des relations durables entre la marquise et Matéa : le cœur de l'une était implacable, la conscience de l'autre l'était à son insu. Toujours prête à prodiguer son dévouement,

elle ne pouvait promettre l'oubli et l'affection. L'aspect du péril avait pu effacer un moment de leur esprit tout ce qui les séparait. Mais, une fois libres, elles s'éloignèrent. La comtesse alla chercher des consolations dans la magnificence, encore éclatante, de la cour impériale. Fernanda suivit sa mère en réfléchissant à toutes les vicissitudes qui avaient déjà agité sa vie, et n'en trouvant pas de plus pénible que la nécessité de quitter la marquise. Mon nom se trouva mêlé à ces adieux. Maria nous l'écrivit. Les lettres de Maria, simples, gracieuses, tendres comme elle, semblaient de fidèles miroirs. Elle s'y montrait surtout dans son oubli sincère de ses propres peines, et dans l'active bonté qui lui présentait, comme la plus douce mission des femmes, le soin de consoler.

LIVRE VINGT-HUITIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN

LES CORTÈS A MADRID.

Rendons grâces à ces dieux justes, qui ont mis sur la terre la liberté.

MONTESQUIEU.

Etat de l'Espagne affranchie. — Fin des cortès constituantes. Ouverture des cortès ordinaires. Composition de la nouvelle assemblée. — Alonso et don Carlos Madrid. — Translation des cortès à Madrid. — Faux complot du prétendu général Audinot. — Traité de Valençay. Duc de San Carlos. Mot du député Reyna pour le rétablissement du pouvoir absolu. — Manœuvres de Fortunato. — Libération de Ferdinand VII sans conditions. — Disgrâce et mort du marquis de C***. Deuil de Maria. — Course de taureaux. — Reconnaissance d'Enriquez et de Fortunato. Grande découverte de don Carlos. Dolorès retrouve sa fille au moment de la proscrire. — Croix d'Alonso.

I.

« La Catalogne voyait seule flotter sur ses places fortes le drapeau français. Partout ailleurs régnait don Fernand captif. Ainsi, un an avant le retour du monarque, son nom régissait tout entière l'Espagne des deux continents. Rallié par les lois formées à Cadix, le monde castillan ne voyait d'opposition que celle de Caracas et de Buénos-Ayres, qui entendaient rester indépendantes et républicaines.

Les lois étendaient peu à peu partout leur empire. Les provinces furent purgées des guérillas dont les ravages avaient fait payer cher une assistance utile. Bartolomé abjura non sans regret la vie aventureuse pour laquelle l'avait formé la nature. Un commandement dans les troupes de ligne lui fut offert : il quitta son habit sau-

vage, sa veste commode, sa ceinture hérissée d'armes, sa hache et son mousquet. L'ardeur de la vengeance obtint de lui ce grand sacrifice. Il voulait rendre aux Français guerre pour guerre; il voulait porter sur leur territoire la dévastation et le carnage. Antonio, qui n'avait pas des haines aussi vigoureuses, ne put se résigner, ni à se séparer de son élégant costume, ni à perdre dans les liens de la discipline sa liberté vagabonde. Il osa demander en mariage la belle Paquita, qui n'avait pas douze ans encore. Le fier justicier repoussa ses vœux, non pas que le grade de maréchal de camp lui eût donné des idées d'ambition et de vanité, mais parce que les rives du Guadalquivir avaient vu naître le prétendant; dans les veines du muletier andaloux, ne coulait pas sans doute du sang de vieil Espagnol et de vieux chrétien. Le triste Antonio pensa à se faire moine: sa protectrice fuyait de l'autre côté des frontières, et il n'était pas assez riche, suivant les expressions d'un de vos écrivains du grand siècle [1], pour pouvoir faire vœu de pauvreté. Enfin, il voulut consoler sa mère d'un long abandon. Ses devoirs de fils ne purent le plier à des travaux sédentaires. Il reprit sa profession première; la solitude des routes, le désœuvrement des voyages, l'espingole, la guitare pouvaient seuls contenter son esprit inquiet et son âme souffrante.

« L'Espagne, ravagée six ans par les armées françaises, britanniques, portugaises et nationales; l'Espagne, qui avait longtemps redouté le despotisme étranger ou domestique; l'Espagne qui recouvrait à la fois l'indépendance et la liberté, la paix du dehors et celle du dedans, la soumission de l'Amérique et l'alliance du monde; notre glorieuse et noble Espagne respirait, ainsi qu'un homme dont la poitrine aurait été longtemps oppressée sous un mortel fardeau. Elle reprenait un air de jeunesse et de vie : le jour de la publicité l'éclairait tout entière; elle tenait les yeux attachés sur la tribune, s'animait à ce conflit de toutes les

[1] La Bruyère.

opinions et de tous les intérêts, jouissait de ses conquêtes, et mesurait déjà le vaste champ ouvert à l'industrie comme à la pensée.

« Les cortès constituantes mirent un terme à leurs travaux au milieu de ce grand mouvement national qui était leur récompense. Ce fut le 14 septembre 1813 : il s'en fallait de dix jours que cette assemblée n'eût siégé trois ans. Elle avait trouvé la Péninsule envahie, le trésor vide, l'armée dissoute comme l'État tout entier, l'Amérique soulevée contre la métropole, une législation confuse et barbare, le Saint-Office, le Conseil de Castille, l'anarchie. Elle laissait une armée victorieuse, un crédit assuré, un gouvernement qui, durant une lutte longue et terrible, venait de prouver sa force, un pouvoir judiciaire séparé du pouvoir civil avec lequel il avait été confondu jusqu'alors pour la corruption de l'un et de l'autre; en un mot une monarchie, des tribunaux, des lois. Tributaires, peu auparavant, de tous nos voisins, engourdis dans la pauvreté, laissant en friche une moitié du monde, déjà l'esprit des institutions nouvelles rendait parmi nous au travail le droit de cité; on voyait des fabriques s'établir, des ateliers se peupler; on pouvait prévoir le temps où l'Espagne, remontée à son rang entre les peuples laborieux, verrait refleurir tout ce qui éclaire, honore et enrichit les empires.

« Quand les députés sortirent du salon pour la dernière fois, ils furent accueillis par les acclamations de Cadix tout entier. Les cris de *vivent les pères de la patrie!* étaient dans toutes les bouches, l'attendrissement de l'admiration et de la reconnaissance dans tous les cœurs. Les députés et les citoyens confondaient l'expression de leur orgueil. Nous étions heureux et fiers les uns des autres. Les membres les plus éminents furent reconduits en triomphe; des sérénades leur furent données. Alonso trouva dans ces éclatants témoignages de l'estime publique la première satisfaction qui fût arrivée à son cœur depuis que Maria vivait loin de l'Espagne et loin de lui.

« A quelques jours d'intervalle, le premier octobre, s'ouvrirent les cortès ordinaires. La faute que le premier congrès avait faite, d'exclure ses membres du second, porta des fruits déplorables. Les hommes qui s'étaient illustrés dans la carrière politique, sur qui l'Espagne aurait fixé ses suffrages, les fondateurs de nos lois ne purent rentrer dans leur sanctuaire. Les Américains seuls, dont les successeurs n'avaient pu arriver encore, continuèrent à siéger. Il fallut que les choix flottassent entre des noms nouveaux. Il est assurément étrange que cette erreur de votre assemblée constituante se soit si fidèlement reproduite parmi nous. Les nations n'ont pas des gouvernements, des législatures de rechange. Vouer de grands citoyens à l'inaction est un bizarre contre-sens dans un régime de liberté qui doit les susciter tous. L'avocat Mozo-y-Rosales, fameux depuis sous le nom de marquis de Mataflorida, ses confrères Caldéron et Gil, n'étaient que de pâles successeurs des Gutierrez de la Huerta, des Borrull, des Creus, des Canedo. Quelques grands orateurs, quelques âmes d'élite, comme Martinez de la Rosa, le chanoine Cepero, l'américain don Ramon Feliù, Canga Argüelles, Garcia Page, d'autres encore, ne suffisaient pas à soutenir un corps tout entier dans la considération des peuples, et le nouveau congrès fléchit, écrasé par la gloire d'illustres devanciers.

« L'ardeur des constituantes à prouver leur désintéressement, entraîna un autre scrupule, un autre malheur. Les membres des cortès qui venaient de finir ne pouvaient, d'une année entière, parvenir aux emplois; il fallut que les Argüelles et les Calatrava demeurassent oisifs au milieu d'une patrie qui avait besoin d'eux : ce fut là une de nos calamités.

« Don Alonso se trouvait, ainsi que moi et nous tous, condamné à l'inaction au milieu de tous les travaux politiques et militaires de notre Espagne. Je m'affligeai du désœuvrement de mon ami : avec son imagination dévorante et

son cœur souffrant, qu'allait-il devenir, livré sans partage à l'empire d'une seule pensée? Nous partîmes ensemble pour Madrid. Il se rapprochait ainsi de Maria, et mes affaires demandaient une attention sérieuse : le long séquestre de nos biens, l'onéreuse rançon que j'avais payée aux pirates de la finance, afin de soutenir mon rang pendant l'invasion française, les dettes héréditaires de ma maison et les pieuses fondations de mon père me réduisaient rigoureusement à l'indigence. Il est vrai que je possédais un tiers de l'Andalousie, et que j'avais, dans d'autres provinces, plus de territoire que votre chambre des pairs n'en a toute ensemble. Mais, les créanciers percevant la plus grande partie des revenus, il ne me restait que la consolation d'être le plus riche mendiant de la chrétienté. J'avisai aux moyens d'engager l'avenir de mes enfants, comme mon père avait engagé le mien, jusqu'à ce que les cortès, en nous autorisant à disposer d'une partie de nos *États*, nous eussent délivrés de la condition d'ilotes et de débiteurs insolvables, que l'abus des majorats nous a donnée.

II.

« Les cortès, à leur tour, vinrent s'installer à Madrid dans l'automne de 1813, parmi nos réjouissances du désastre de Leipsick. La régence les suivit : cette translation était une victoire publique. On vit la population accourir au-devant de nos législateurs, les recevoir avec des cris de joie et d'amour, agiter ses grandes palmes d'osier sur leur passage, dételer leur voiture, les porter dans les bras. Le respect qu'exprimaient à l'envi le commerce, la bourgeoisie, le clergé séculier, les titres de Castille, une foule de personnages illustres, se réfléchit sur le visage sévère des hommes de nos faubourgs. Le parti monastique, étonné de cet accueil, fut d'abord morne et silencieux; mais il n'était pas dans sa nature de perdre longtemps courage : *patiens quia æternus !*

« Ce parti avait éprouvé plus d'une modification dans le

cours des dernières années. Le temps était loin où les prérogatives de la royauté n'avaient pas de plus fougueux ennemis, la souveraineté nationale pas de plus fougueux champions; en levant le siége de Cadix, les Français avaient emporté toutes les doctrines constitutionnelles de ce groupe d'hommes, dans leurs bagages. Une foule de magistrats, d'escribanos, de membres du clergé séculier, qu'effrayaient les réformes et la philosophie, préparaient, sans en convenir encore, le retour au pouvoir absolu.

« Les écrits clandestins, les libelles injurieux, les harangues sacrées, tout fut mis en œuvre. Un député, qui mourut depuis dans les cachots, Antillon, éprouva que le guet-apens était au nombre des moyens d'agression.

« Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'un vaste complot des *libéraux* contre la royauté fut tout à coup découvert. L'histoire de nos derniers temps n'a pas d'épisode où les passions de parti se soient montrées davantage dans leur nudité. Un général français, Oudinot, disait-on, ou Audinot, s'était laissé saisir dans le royaume de Grenade. Le prisonnier déclara qu'il suivait, par ordre de l'empereur, son maître, un plan de conspiration qui embrassait toutes les provinces : la république ibérienne devait être proclamée sous les auspices du prince de Talleyrand. Argüelles et les membres les plus illustres des cortès constituantes étaient, ainsi que vous pouvez croire, désignés comme les promoteurs de ces desseins.

« Les journaux que des religieux rédigeaient, annonçaient souvent, plusieurs jours à l'avance, les révélations du général français. Tous les libéraux de la monarchie craignaient de voir le délateur les livrer à l'animadversion publique. Les faubourgs de Madrid prêtaient une oreille complaisante à ces rumeurs. Après quelques mois, on sut que le prétendu lieutenant de Napoléon, de cet étrange fabricateur de constitutions républicaines, n'était autre que le laquais d'une douairière et le disciple d'un chanoine.

« L'impression désirée ne fut pas moins produite sur la

multitude. Le moment était bien choisi. L'une des quatre foires de l'année, celle de janvier, se tenait alors. Tous les paysans du voisinage, qu'il était facile et bon de séduire, accouraient à grands flots. Ces foires, qui attirent un concours immense, sont ce qu'il y a de plus misérable sous le ciel. Imaginez la grande rue d'Alcala, couverte, sur deux lignes, de vieux meubles de bois vermoulu, de faïences grossières, qu'expose un Valencien demi-nu; de livres, d'ustensiles de ménage qui attendent en vain des acheteurs: la cour tout entière a soin de défiler chaque jour au milieu de cet étalage de l'indigence publique. Nos musées se parent en même temps, pour compléter la fête, de toutes les productions des arts : et le contingent de la peinture pâlirait devant les deux tiers des enseignes qui décorent les rues de Paris! A côté de ces productions misérables brillent en même temps les vieux chefs-d'œuvre des grands maîtres, comme afin d'attester notre décadence.

« Fray Cayétano profita de ce nombreux concours pour ameuter les Manchègues et les Castillans. Il leur disait : « Le roi notre seigneur va bientôt reprendre sa place. Alors « l'Espagne cessera d'être schismatique ; des indulgences « nous arriveront de Rome, comme autrefois, pour les pé- « chés passés et futurs. Les philosophes, qui ont eu l'au- « dace de détruire le tribunal de la foi, de renier leur Dieu « enfin, comme Judas, seront privés d'Eucharistie et de « sépulture. Nous traiterons leur âme comme ils ont voulu « traiter la nôtre, et les richesses immenses qu'ils ont « amassées aux dépens de la patrie, seront livrées au bon « peuple, si digne des biens de la terre et de ceux du ciel. »

« Les factieux étaient loin d'oublier l'armée. On excitait cette jalousie naturelle des camps et de la tribune. On versait l'or dans les casernes. On avait soin de ne leur parler que de la prééminence donnée au pouvoir civil sur le pouvoir militaire. On remplit les camps de ce mot d'un député, qui, dans la discussion de je ne sais quelle théorie, avait dit que les soldats n'étaient autre chose que des assassins à gages. La

constitution s'est peut-être écroulée devant cette parole insensée.

« Bonaparte calomnia le premier, auprès de don Fernand, l'ordre des choses que nous avions fondé. Forcé d'abandonner le Midi à ses destins, mais voulant encore lui léguer des discordes et des malheurs, il avait ouvert à Valençay des négociations dans lesquelles il représentait à l'auguste prisonnier les institutions nouvelles comme conseillées par l'Angleterre pour établir la république sur les ruines de son trône. Ces négociations produisirent dans l'ombre de la solitude et de la captivité de Valençay, le 11 décembre (1813), un traité que nous apporta, au nom du roi, le duc de San-Carlos, qui l'avait signé. Le roi, dans ses lettres à la Régence, jugeait ces conventions plus avantageuses qu'on n'eût réussi à les obtenir après de nombreuses victoires. Se retirer de la coalition, déserter l'alliance de la Grande-Bretagne, la contraindre d'abandonner ses postes des Pyrénées, fortifier ainsi la puissance impériale contre l'Europe qui l'accablait de son poids, peut-être faire la guerre aux Anglais victorieux pour défendre Napoléon vaincu, telles étaient les obligations que contractait l'Espagne. Le roi devait en même temps réintégrer, sans exception, dans leurs emplois et leurs dignités, tous les serviteurs de l'intrus. Ces deux sortes de conditions outrageaient également le sentiment national : les cortès repoussèrent par acclamation l'une et l'autre. Dans la crainte de nouvelles embûches, on décréta que le roi ne pourrait exercer aucun des actes de la royauté avant d'avoir prêté serment, dans le sein des cortès, à la loi fondamentale. Toutes les opinions conservaient tant d'accord, quand il s'agissait de l'influence impériale, que ce décret, rédigé par les Manrique et les Vargas, obtint un suffrage unanime. Sur la proposition du comte de Puñon-Rostro, les cent soixante-treize députés présents le signèrent ; et dans le nombre se font remarquer Mozo-y-Rosales (marquis de Mataflorida), Caldéron, Moyano, tous ceux qui, le lendemain, allaient être élevés au ministère pour assurer le règne du pouvoir ab-

solu; ceux qui trouvèrent, dans les résolutions de cette journée, des chefs d'accusation capitale contre leurs collègues.

« Le négociateur du traité de Valençay fut offensé de l'accueil que le fruit de ses travaux avait reçu. Celui qui s'était honoré par sa fidélité à des princes que le monde croyait détrônés pour jamais, fut surpris de rencontrer le blâme public au lieu d'hommages, et peut-être malgré soi, malgré la justice et l'élévation de son caractère, rapporta-t-il à nos princes des inspirations funestes. Le roi lui-même avait déclaré que son traité ne pouvait avoir de force qu'avec la sanction de la Régence et du congrès national : c'était reconnaître les limites que le décret présenté par Borrull [1] avait données à ses hautes prérogatives.

« Le décret, qui déclarait nul le traité du 11 décembre, n'avait été discuté qu'en séance secrète; il fut présenté en séance publique, et un député, Reyna, osa dire que le roi, héritier du pouvoir absolu de ses aïeux, le recouvrerait tout entier au moment où il toucherait la frontière. Un cri d'indignation s'éleva dans l'assemblée. Sa mise en cause fut demandée, et le 7 février fut fixé pour le débat. Dans l'intervalle, tout fut mis en œuvre contre le gouvernement et contre nous.

« La conspiration d'Audinot était déjà usée; on répandit que nous repoussions le roi pour porter sur le trône un général anglais. Ce bruit indigna les faubourgs qui ne savaient pas que le cabinet de Saint-James était l'allié de nos adversaires et non pas le nôtre. Une telle fable a trouvé accès en Europe. Des livres l'ont répétée, les Anglais, les serviles et les afrancésados avaient un intérêt d'orgueil ou d'inimitié à la répandre, et comme les esprits qui réfléchissent forment par tous pays la minorité, on ne s'est pas dit que la faction de la cour de Rome aurait pu songer à un protestant pour le faire souverain des Espagnes, mais que les partisans de la réforme religieuse ne le pouvaient pas. Nous avions placé à notre tête un prince de l'Église.

[1] 1er janvier 1811.

« On était à la veille du jour où, dans le procès de Reyna, la question du pouvoir absolu devait être jugée. Don Estevan, qui avait remplacé son père dans les cortès, s'était fait remarquer par le luxe importun de ses théories. Il traversait la rue Mayor pour se rendre à la seconde séance de l'assemblée. J'aperçus sous les arcades Fortunato qui haranguait quelques hommes à manteaux bruns et à visages sinistres. Je le cherchais depuis longtemps. A Cadix il avait disparu le lendemain de ses dépositions contre Alonso ; depuis, il avait couru la campagne, et maintenant, plus chargé encore qu'autrefois de médailles militaires, il arrivait de Portugal où il avait, disait-il pompeusement, commandé en chef la cavalerie de la Junte Apostolique. Je l'entendis s'écrier sur les pas d'Estevan : « Voilà un de ces jansénistes qui se sont engagés par « serment à ne plus souffrir au ciel d'autre Dieu que celui « des Juifs, ni d'autres rois sur la terre que des hérétiques! » Estevan était loin de ses premières folies. Calmé par le spectacle, et en quelque sorte par le maniement journalier des affaires, ses opinions ne dépassaient pas le cercle tracé par la constitution. Il s'indigna du soupçon d'infidélité à ses serments, et, se retournant avec d'autant plus de gravité qu'il se portait plus de respect depuis que sa place était marquée parmi les législateurs de l'empire, il jeta sur Fortunato un regard plein de mépris. L'aventurier, animé par la présence d'un cercle nombreux, se précipite sur le jeune député pour lui plonger son stylet dans le cœur : « Tu ap- « prendras, disait-il, à te donner des airs de dédain avec « les champions de la foi; va attendre le jugement dernier, « et, quand nous nous y trouverons ensemble, tu sauras me « dire si tous les hommes sont égaux. » Estevan, grand et vigoureux, se défendait contre l'assassin, auquel les assistants se joignirent, croyant bien mériter de Dieu et des hommes par cet holocauste. Il allait succomber, quand j'arrivai en même temps que les soldats du poste, à qui je désignai Fortunato. Il répondit audacieusement : « Je suis « un homme libre, les camarades savent bien qu'ils enfrein-

« draient le *Code sacré* s'ils mettaient la main sur un « homme libre. » J'insistai ; le sergent me dit froidement : « Je ne puis pas arrêter un citoyen sans l'ordre de l'auto- « rité civile; » et il passa : le peuple se prit à rire de la colère à laquelle je me livrai ; Fortunato, craignant le réveil de la justice, se perdit sous les arcades. Je me promis bien que, cette fois, puisque je le savais à Madrid, il ne m'échapperait pas.

« Je n'étais pas comme ma chère tante Dolorès. L'habitude d'espérer en vain pendant plus de vingt années, avait tari en elle jusqu'à ces vagues pensées dont l'imagination ne sait pas se défendre. Moi, je nourrissais depuis longtemps une grande et singulière espérance : j'attendais le moment de mettre en présence Enriquez et Fortunato. Je n'avais pas su taire à don Alonso toutes les vraisemblances qui s'offraient à mon esprit; ce que je puis dire en toute vérité, c'est qu'on n'a jamais désiré acquérir un héritage au degré où je désirais perdre celui de Dolorès.

« Le lendemain, Alonso m'accompagna aux cortès. Près d'arriver, nous remarquâmes un grand concours de peuple devant une de ces *bottillerias* qui se reconnaissent à leur nom grossièrement tracé, avec du charbon, sur la muraille. On n'y vend que de l'eau glacée ; le vin, les liqueurs en sont sévèrement exclus, et Madrid n'a guère d'autres tavernes. Fortunato, debout sur la porte, un cigare à la bouche, tendait la main avec importance aux manolos et aux soldats qui passaient. La foule des mendiants, des boiteux, des aveugles se pressait autour de lui. Tous recevaient du tabac, prenaient une tranche de melon, ou buvaient un verre d'eau fraîche à la santé du roi, et se portaient sur la salle des séances. Je ne tardai pas à remarquer qu'il leur mettait une piécette dans la main, après leur avoir donné le mot d'ordre. Il allait, distribuant des paroles qui achevaient d'exalter les esprits, et des moines de toutes les couleurs assiégeaient la galerie profonde où quinze cents citoyens assistaient aux débats dans un respectueux silence.

« Ce silence ne fut pas troublé. L'accord du congrès dé concerta les tentatives ennemies. Reyna désavoua ses paro les. Il déclara qu'il avait voulu démontrer l'importanc d'obliger le roi à jurer le *Code sacré* dès la frontière. Cepen dant la commission, composée de chanoines et de ci-devan conseillers de Castille, parmi lesquels Moyano [1], persista demander que le député de Séville fût mis en jugemen pour avoir énoncé une doctrine contraire aux anciennes lois comme aux nouvelles institutions de la monarchie Cent vingt-trois députés se rangèrent à cette opinion, contre dix-sept qui n'y opposèrent qu'un vote silencieux. Le évêques d'Urgel, de Salamanque, d'Alméria, Arias de Prada Campomanes, Diaz, Lisperguer, le lendemain conseiller des Indes ou de Castille, enfin Caldéron, Mozo-y-Rosalès tous nos proscripteurs furent au nombre de ceux qui re poussèrent les explications de Reyna; ainsi les deux parti dans les cortès, si divisés qu'ils fussent sur les plus grand intérêts, s'accordaient encore pour se refuser à invoquer l pouvoir absolu.

« La séance n'était pas terminée, quand tout ce qu'il y avait de *fraylès* et de manteaux bruns, oubliant le gran intérêt qui commandait leur présence, se lève et quitte en tumulte la tribune publique. Les manteaux bleus restent seuls. Fortunato s'efforce quelque temps de les imiter mais enfin il suit l'impulsion, et je vous avouerai que je ne tardai pas à en faire autant. Deux heures et demie venaien de sonner. Tout Madrid se précipitait à une course de tau reaux.

III.

« A l'exemple de Charles III, dont on retrouve le non dans toutes les bonnes et grandes pensées, le gouvernemen constitutionnel essaya d'abolir une coutume dont un de vo compatriotes a dit, qu'elle ne pouvait être défendue qu

[1] Ministre sous la restauration.

par des bourreaux [1]. Le roi Joseph, comme bien vous pensez, avait eu la même prétention. Il avait fini par fléchir, avec une grande humiliation de se sentir vaincu, dans ses mœurs et ses idées françaises, par le préjugé populaire. Nos antagonistes avaient eu soin d'exploiter contre nous ce rapprochement. Une grande circonstance fit un devoir à la régence de céder au sentiment public.

« Bonaparte, sans être entièrement abattu encore, se reconnaissait vaincu. Après avoir mis la main sans ménagement et sans merci, aux jours de sa puissance, sur le trône pontifical et sur le trône espagnol, tout ce qu'il y a de plus grand dans l'univers, il se décida tout à coup à reconnaître l'arrêt de la fortune en mettant en liberté, sans conditions, ses augustes captifs. C'était encore une victoire des Cortès. Cette nouvelle fit bondir tous les cœurs espagnols. Il n'était pas quelqu'un dans la nation qui ne pût se dire qu'il avait reconquis son Roi!

« Une grande Corride où tous les corps de l'État devaient assister, pour célébrer ce patriotique événement, fut annoncée à son de trompe.

« La rue d'Alcala, malgré sa largeur, suffisait à peine pour contenir les flots de peuple qui se pressaient vers l'amphithéâtre : tous, en habits de fête, tremblaient de ne pas arriver assez tôt pour prendre une place commode; beaucoup arrivaient joyeusement en calésine. Des malheureux qui n'avaient ni pain ni ail payaient quatre réaux le bonheur d'être assis du côté de l'ombre. Moins inquiets de l'ardeur du soleil que de sa vive lumière, ils craignaient que leurs yeux éblouis ne pussent suivre jusqu'au bout les exploits des toréadores.

« Le cirque est situé hors des murs, en vue des jardins du Buen-Retiro. On ne peut nier que le coup d'œil ne pré-

[1] *Tableau de l'Espagne moderne*, par J.-F. Bourgoing, ministre plénipotentiaire de la république française en Espagne, tome II, page 386. Paris, 1797.

sente un caractère de grandeur antique; l'étranger s'y intéresse comme à un dernier vestige de ces jeux qui, sous des formes plus ou moins généreuses, ont, trois mille ans, fait les délices du monde policé. L'arène peut avoir six cents pas de circonférence : une barrière élevée de six pieds, et une lice étroite dans laquelle les employés circulent, défendent les spectateurs de tout péril. La foule est distribuée sur quatorze gradins toujours encombrés, et nul spectacle au monde n'offre une variété aussi singulière de costumes, un tel mouvement, une telle vie. Là, se rencontrent, avec leurs habillements divers, tous les âges, tous les états, toutes les provinces. Plus loin, une ligne de balcons est destinée aux dames de haut parage, aux prélats, aux grands, et l'une de ces tribunes, que des rideaux de velours rouge décorent, est réservée à nos princes. Vis-à-vis de la tribune royale est la loge étroite dans laquelle les taureaux mugissent renfermés. A droite, une porte donne passage à leurs adversaires; à gauche, une autre s'ouvrira pour leurs cadavres.

« Douze ou quinze mille assistants sollicitaient, par des trépignements et par des cris, le signal du combat. Un grand bruit se fait entendre, tous les cœurs battent d'espérance, tous les visages rayonnent de bonheur, et le cardinal régent paraît au milieu d'acclamations prolongées; le congrès, les états-majors, les conseils, suivent les maîtres du royaume : des fanfares retentissent aussitôt accompagnées du chant harmonieux des dix mille femmes réunies dans cette enceinte. Deux alguazils entrent à cheval : la baguette arme leur main; leur chapeau antique est ombragé de six plumes blanches que domine le panache bleu. Vêtus de velours noir, ils ont la veste des anciens temps, le grand baudrier, la rapière infinie, et le petit manteau. Un peloton de cavalerie vient après eux; ils font le tour de l'arène qui demeure déserte, et, congédiant les soldats, ils s'inclinent devant le cardinal, reçoivent ses ordres, se rendent au lieu où les premiers athlètes attendent, auprès d'un prêtre qui

les bénit, le moment de franchir les barrières. Conduits par eux, arrivent à cheval les deux *picadorès* : un grand chapeau pastoral couvre leur tête; la veste andalouse, toute brodée d'argent ou d'or, rehausse leur grande taille; la ceinture rouge ou bleue descend jusque sur le coursier qu'ils manient avec une rare adresse. Ils promènent des regards altiers sur l'assemblée qui les salue par des transports de joie. On entend les dames de haut parage, comme les manolas, se récrier, en agitant le mouchoir et l'éventail, sur leur beauté, sur leur grâce, sur leur contenance noble et guerrière. C'est ainsi qu'ils vont, aux pieds du balcon royal, abaisser leur grand *sombréro* devant le chef de la fête, qui, d'un signe, leur fait remettre la longue *pique* à laquelle ils doivent leur nom. Les deux *picadorès* se séparent pour aller s'établir le long des barrières, à une égale distance du lieu où la victime est cachée. Trente toréadores, qu'on appelle des *chulos*, avec le chapeau de cour, la bourse, les bas blancs, une veste et un manteau de soie, entrent dans l'arène, destinés à se jouer des fureurs du taureau, à l'irriter par leurs attaques, quelquefois à secourir le joûteur malheureux, sans autres armes que la cape brillante dont ils se servent tour à tour pour exciter leur sauvage ennemi et pour tromper sa colère.

« Enfin, quatre colombes prennent leur essor vers le ciel : l'étranger peut croire que c'est pour fuir cette scène sanglante; c'est pour attester l'allégresse publique. L'alguazil s'avance, il fait ouvrir la cage terrible, et son empressement à fuir le captif qu'il délivre est le premier plaisir de la représentation qui commence. Cependant, officiers, prêtres, femmes, Andaloux, Catalans, tout s'est levé, tout est monté sur les gradins, tout s'agite, comme en proie à une commune ivresse; c'en est fait de la gravité espagnole. Un vieillard, assis au-dessous de mon balcon, s'écrie d'une voix qui domine les fanfares : « Marie sans tache ! qu'il est « beau !... plus beau que Dieu le Fils; qu'il est fort !... plus « fort que Dieu le Père. Voyez-le; comme à ses mouve-

« ments on reconnaît un enfant de l'Andalousie; la Manche « a-t-elle ce port de roi, cette grâce de reine? Ah! mille « fois heureux le matador qui sera chargé de le combattre! « Dans ce temps-ci personne ne saura en finir d'un seul « coup. » D'aussi vives exclamations parties de toutes les bouches forment un concert bruyant, quand tout à coup on fait silence : on se tait, on attend avec anxiété; c'est que l'animal superbe est arrivé en courant au milieu de l'arène; il s'est arrêté soudain : ce grand jour l'étonne; ces applaudissements l'inquiètent comme s'il savait combien ils doivent lui coûter. Il redresse sa tête, promène un regard farouche sur ces milliers d'hommes qui l'admirent. Les toréadores, à l'élégant costume, forment un cercle autour de lui : on dirait un monarque tenant sa cour. Le lion n'a pas plus de majesté quand il a choisi sa victime; quand il s'élance en bondissant, le bélier n'a pas une marche plus gracieuse et plus légère. Les chulos s'enfuient de tous côtés. Les poursuit-il? sa corne vient-elle déchirer le manteau jusque sur leur épaule? il faut entendre les acclamations des spectateurs : les théâtres du Nord, au moment où le tragédien fait passer dans les âmes les impressions les plus profondes et les plus vives, ne peuvent donner une idée de ces terreurs, de ces indignations, de ces joies méridionales dont les éclats semblent devoir briser mille fois la faible charpente qui supporte cet immense concours. Les toréadores se sont-ils trop hâtés de fuir, ont-ils, d'un saut rapide, franchi une barrière, plus haute qu'eux, avant d'être effleurés? De quelles injures, de quelles menaces ne sont-ils pas couverts! La main, le pied, la voix, ne suffisent pas pour leur exprimer la colère d'une multitude qui tient compte de l'adresse plus que du courage, qui s'inquiète peu qu'on périsse, pourvu qu'on l'amuse, qui siffle impitoyablement la mort comme la fuite, si les lois du cirque ont été méconnues.

« Le taureau, attaché aux traces des fugitifs, vient se briser contre la lice. Dans son indignation d'avoir perdu sa

proie, quelquefois il la franchit à son tour et sème l'épouvante : plus souvent il frappe du pied la terre; sa tête bat en brèche, avec d'affreux mugissements, la planche retentissante, jusqu'à ce qu'apercevant le picador à cheval, il court à lui : tous deux se mesurent un moment du regard, s'étudient, s'attendent. Enfin l'homme est assailli; il brandit sa lance, pique habilement la nuque du taureau qui s'arrête, passe outre, et va chercher un autre adversaire, une autre blessure. Les huées, les sifflements d'une foule furibonde le poursuivent. La Margarita, Elvire, des femmes sans nombre, montent sur les bancs et s'écrient : « Misérable réprouvé, « tu as peur! tu fuis! des chiens! des chiens! il n'est pas « digne d'être combattu par des serviteurs de Dieu le fils. » Fray Aparicio n'a pas moins d'emportement; Elvire tend son couteau et le menace avec autant de furie que si c'était un homme. La rage est dans tous les yeux, on dirait que lui aussi a contracté avec ce peuple l'engagement de lui complaire. Il doit son sang et ne se hâte pas assez de le donner.

« Les cris l'animent; il erre, la tête haute, l'œil en feu, court au picador qui le provoque jusqu'au milieu du champ clos, et cette fois l'atteinte du fer ennemi ne décourage pas son attaque; ses cornes arrivent au coursier, l'enlèvent, le foulent à terre, et roulent l'écuyer sur le sable. Alors de quels applaudissements n'est pas couvert l'heureux champion? La joie publique ne peut se contenir : toutes ces mères, qui tiennent leurs fils attachés à leur mamelle nue, ne songent pas que peut-être un homme va périr. « Bon! « s'écrie le vieillard qui est auprès de moi, tant s'émouvoir « sur une scène de *picadorès!* Voilà de beaux exploits pour « occuper tout un public. Que feront-ils donc quand le « tour du matador sera venu? — Fortunato était à quel- « ques pas de lui : Vieux, dit-il dédaigneusement, je vou- « drais bien t'y voir. — Je le crois sans peine, reprend l'in- « terlocuteur à cheveux blancs, toute l'Espagne le voudrait « aussi. »

« Les chulos ont distrait la poursuite du taureau en lui

présentant leurs capes bleues, vertes, blanches. Il s'empare d'un de ces manteaux de soie, l'écrase du pied, le déchire, embarrasse sa tête dans ses longs replis, et, courant à travers l'amphithéâtre avec le voile brillant qui l'importune, il excite longtemps d'unanimes risées. « Pare ton front virginal, « crie Elvire, donne-toi des airs de fiancée; on te mariera « tout à l'heure avec un poignard. — Fais le fier, ajoute « Aparicio, ressemble tant que tu voudras à Saint-Orgueil; « tu n'en as pas pour longtemps à commettre le premier « péché capital. »

« Aux railleries ont succédé des battements de main, des bravos prolongés. « A la bonne heure, reprend l'homme aux « cheveux blancs, voilà un picador qui n'aura pas volé ses « deux mille réaux. Voyez, il est remonté, comme je faisais « dans mon jeune temps, sur une pauvre bête qui succombe! On voit bien que ce cheval est andaloux; quel « autre traînerait ainsi après soi la moitié de soi-même « et se tiendrait debout? Bravo, l'ami! bravo! encore un « coup d'éperon et tu arriveras! il ne mourra que lorsque « tu auras rencontré le taureau, et peut-être au moins « sera-t-il tué sur la place : voilà ta gloire assurée. Ah! le « lâche, il tombe, je m'étais trompé, je le reconnais à présent, c'est la Manche qui est sa patrie. — Vieux, reprend « Fortunato, tu en as menti, il n'est pas né dans l'étendue « des Castilles, c'est le pays des Maures qui l'a vu naître. « — Le pays des Maures! attends, ce couteau va t'apprendre... » L'indignation publique sépare les deux adversaires. « Qu'ils se tuent après, s'écrie Elvire sans s'apercevoir qu'elle parle de son fils; on n'a pas le droit de « troubler les plaisirs du peuple espagnol! »

« Le coursier généreux, séparé depuis un quart d'heure de ses entrailles ensanglantées, ferme les yeux avant d'avoir soutenu une joûte dernière. Les malédictions et les outrages fondent sur lui de toutes parts : voilà les justices populaires! Il méritait d'entendre d'autres bruits à ses derniers moments,

« Dix chevaux ont mordu la poussière. Des fanfares se font entendre, et le second acte de cette tragédie commence au milieu des murmures qui l'accusent de s'ouvrir trop tôt. Armés de dards que décorent des banderoles de dix couleurs, les toréadores courent à leur adversaire, l'attaquent de front, et lui lancent leurs traits qui s'attachent à son épaule et ne le quittent plus. Les chulos remplissent la scène par leurs provocations, leurs poursuites, leurs prouesses insultantes. Écumant de rage, furieux, cherchant une victime et ne voyant que des ennemis qu'il ne peut saisir, plus fort qu'eux tous sans réussir à les vaincre, athlète pour qui le combat n'a qu'une chance, on dirait qu'il a le sentiment de sa destinée; son désespoir fait mal. Tel est le grand homme aux prises avec la fortune. La lutte use ses forces sans affaiblir son courage; on le voit, épuisé enfin de lassitude et de colère, chercher la barrière pour s'appuyer un moment : en vain il incline ses genoux fléchissants; en vain son regard demande une trêve à tous ces hommes qui se sont faits ses ennemis : tout n'est pas fini tant qu'il respire : on ne lui permettra de prendre du repos que lorsqu'il sera égorgé.

« Durant cette pénible agonie, on discute sa beauté, ses formes, la province qui le vit naître : les partis s'établissent et se combattent. Fortunato, qui régnait d'un air audacieux sur tout ce dont il était environné, revient sur la patrie du cheval, mort deux secondes trop tôt. Il ne veut pas non plus que la Manche ait donné le jour à un taureau que tout à l'heure il a fallu exciter au carnage en attachant à son épaule des banderoles enflammées. « Justice de Dieu ! ré-« pond le champion de l'Andalousie, me contester ce que « j'avance, à moi qui ai vu en face dans ma vie cinq mille « trois cent quarante-six taureaux, et les ai abattus, cha-« cun d'un seul coup de dague ! moi, le Nemrod des corri-« des. » A ces mots, Fortunato se découvre et salue avec surprise et vénération un antagoniste sur qui tous ses voisins attachent un regard respectueux. « Vous êtes donc,

« dit-il, l'illustre Pépéhillo [1], ou son rival le grand..... — « C'est moi-même; je suis le grand Enriqué Enriquez. » A ce nom, on a vu pour la première fois les yeux de la multitude quitter l'arène. Les assistants ne peuvent assez contempler cet homme dont les exploits vivent dans la mémoire d'une génération qui n'a pu en jouir.

« Cependant, les fanfares ont rappelé l'attention sur le champ-clos, en annonçant le troisième et dernier acte. C'est le matador qui a paru : des applaudissements l'accueillent; sa main gauche tient un manteau rouge sous lequel sa main droite cache une épée. Il n'y a plus sur la scène que les deux adversaires. Tout le peuple s'émeut, comme s'il ne savait pas lequel doit succomber.

« Voyez! s'écrie Enriquez hors de lui. Voilà le vrai com-
« bat qui commence, le combat du génie contre la force;
« tout à l'heure viendra celui de l'adresse. Pourquoi
« croyez-vous que l'homme s'avance sur le taureau, qu'il
« lui présente le drapeau rouge, qu'il le replie, l'incline,
« l'abaisse et s'enfuit, sinon pour étudier les mœurs, le ca-
« ractère de son ennemi? Il juge ses dispositions; il apprend
« toute son histoire. Bien! présente-lui la cape éclatante
« au niveau de terre; à merveille! le taureau baissera la
« tête comme il convient, rien ne sera plus facile que de
« passer le bras entre les deux cornes, et de lui plonger la
« dague..... Hé bien! qu'attend-il? tout devrait être déjà
« terminé. Ah! dans ce temps-ci l'Espagne n'a plus de ma-
« tadores! Leur constitution, qui devait nous donner tous
« les biens, n'a point ranimé la science. C'en est fait de
« notre malheureux pays! Il n'a plus ni Saint-Office, ni
« courses. »

« Cependant le taureau a été atteint. Sa gorge est traversée de part en part; le glaive domine sa tête, comme une croix qui y serait assise. Mais le coup a été mal porté; l'animal infortuné vit encore. Il se tient debout, il marche; seule-

[1] Fameux matador.

ment on voit qu'un nuage couvre ses yeux, et qu'il cherche une place où il rende en paix son dernier souffle. Pourtant, la foule n'est pas satisfaite. Margarita, Fortunato, tout le peuple s'écrie : « Tu n'es pas un matador; tu es un boucher « et un assassin; c'est toi qu'il faudrait immoler mille « fois. — Et ce n'est pas assez du garotte constitutionnel, « poursuit Fray Aparicio; c'est la bonne vieille potence, la « torture, le chevalet, que tu mérites. » La voix d'Elvire, dominant toutes les autres, fait entendre, parmi d'horribles imprécations, le vœu de lui apprendre qu'elle est plus habile que lui. Excité par les mépris publics, le matador brave tout péril, arrache le glaive, le plonge une seconde fois. Enriquez tombe sur son siége, croise les mains, et dit tristement : « Seigneur mon Dieu, c'en est fait de l'art. » Le taureau n'avait pas succombé. Il se débat contre le fer qu'il porte en lui, le fait voler au loin avec des flots de sang et d'écume : puis il se promène d'un air toujours imposant et terrible, sous le poids de la mort. Chancelant, morne, l'œil éteint, tombant pour se relever encore, bientôt enfin il ne se relève plus; et, comme César assassiné, il se pose pour mourir. « Ami, » s'écrient à la fois toutes ces jeunes filles et ces mères, ces enfants, ces patriarches que couvre la robe sacerdotale, « ami, meurs à présent. » Les toréadores l'entourent, insultent son agonie du pied et du poignard; un d'eux pourtant lui donne, d'un coup assené sur le front, le repos qu'il a tant invoqué. Les fanfares se font entendre : un chant, auquel se mêlent toutes les voix, les accompagne. La barrière s'ouvre; trois mules, que guide un Andaloux à l'élégant costume, s'élancent avec une rapidité dont l'œil s'épouvante, et le cadavre n'attriste plus les regards. Un taureau jeune, plein de vigueur, qui mesure l'arène avec majesté, qu'on dirait fier de l'enthousiasme qu'il provoque, occupe seul une lice où l'attend le même sort.

« Six fois la multitude avait eu ce spectacle; on appelait la septième victime. Enriqué tenait depuis longtemps l'œil attaché sur Fortunato qu'étonnait cet immobile regard.

près de ma tante, sans savoir les motifs de cette réclusion sévère. Bientôt j'appris que Maria venait d'arriver en longs habits de deuil; elle n'avait voulu descendre ni dans son palais ni chez Doña Léonor. Son affliction était touchante. Le marquis, instruit des décisions impériales, s'était porté sur le passage du roi Ferdinand : il ne fut pas reçu; Maria seule admise ne rapporta que de lointaines espérances; mais qu'est une espérance pour un vieillard de près de 80 ans? Il ne comprenait pas qu'il eût été coupable d'obéir à ses maîtres, et d'imiter tous les rois. Les soins de la marquise ne suffirent pas à soutenir son courage : le lendemain il ne vivait plus. Maria était pleine de reconnaissance pour les tendres respects dont l'avait entourée l'antique et loyale courtoisie de Don Osorio. Le noble vieillard avait pénétré par là le fond de son âme, et, dans les représentations auxquelles les deuils de haut rang condamnent parmi nous, tout le monde remarqua dans le maintien et le langage si simple de la marquise une douleur que bien des veuves plus intimement frappées ne connaissent pas.

« Enfin, je fus reçu chez ma tante. J'amenais avec moi mes deux témoins. Un sentiment de satisfaction inexprimable débordait de mon cœur.

« Il me semblait qu'une mémoire qui devait m'être sacrée, était absoute. Je venais rendre à la sainte mère la fille qui lui avait été ravie, j'allais donner à la plus noble des femmes une extraction digne d'elle : je croyais à ce moment mériter tous les meilleurs sourires de Fernanda. J'entrai; on me conduisit dans le salon d'honneur, celui où quatre cages, suspendues aux poutres du plafond, charmaient, par les chants des oiseaux qu'on y retenait captifs, les loisirs de la bonne supérieure. Ma tante, assise au pied de son prie-Dieu, écartait de sa bouche le cigare embaumé qui ne laissait pas à ses paroles un assez libre cours. Fray Cayétano marchait à grands pas derrière elle; don Isidro, assis à ses côtés, fumait silencieusement sa pajita; d'autres croix pastorales brillaient dans le cercle ainsi que deux ou trois toi-

sons d'or; des membres du ci-devant conseil de Castille occupaient le premier rang; quelques hidalgos, surpris d'avoir à traiter des affaires de l'État dans l'intimité de ces grands personnages, jouissaient plus loin de leur subite importance; et, rangés autour d'une table de bois blanc, des avocats, ou, comme nous disons, des lettrés, désolés de voir des lois simples et faciles remplacer une législation à l'ombre de laquelle les procès se transmettaient d'âge en âge, étonnaient le conventicule par la quantité innombrable de bonnes raisons qui militaient, à notre insu, pour la cause commune. Enfin des moines de tous les ordres complétaient l'assistance, les yeux baissés devant le père provincial. Dans une embrasure de fenêtre je reconnus en même temps sir Georges, qui se mit à lire les papiers anglais pour éviter mes regards.

« A mon aspect il se fit un grand silence. Je fus déconcerté de la contrainte et de l'inquiétude que je causais. Ma tante prit aussitôt la parole : « Nous ne disions rien que « tout le monde ne pût écouter. Assieds-toi, tu nous enten- « dras discuter le sort dû aux infâmes satellites de l'usur- « pateur. Le roi, notre seigneur.... » et se reprenant parce qu'elle employait devant moi des mots que le système constitutionnel n'admet pas, je ne sais pas bien pourquoi : « Le roi, ajouta-t-elle, n'a pu stipuler le retour des traîtres « avec l'intention d'observer un tel traité : les cortès iront « au-devant de ses vœux en décrétant le bannissement de « ces vassaux.... de ces sujets parjures. — Certainement, « répondirent presque toutes les voix. — Ce n'est pas assez, « s'écria Fray Cayétano; qu'ils soient à jamais privés de « leurs honneurs et de leurs bénéfices. — Surtout, dit un « grand d'Espagne, qu'ils soient retranchés du service de « Sa Majesté, et que leurs chapeaux, leurs charges, leurs « titres passent à leurs héritiers. — Le séquestre de leurs « biens, » poursuivit un conseiller de Castille qui s'éveillait en sursaut, « ne fait pas un doute. — Sans contredit, con- « tinua un religieux, et ces trop faibles châtiments doivent

mée apostolique; puis, comme ils s'éloignaient, elle les rappelle. Elle demande si cette chère enfant ne portait pas quelque signe de reconnaissance : une croix, par exemple, une croix de fer..... — « La voilà! dit Alonso en la détachant de sa poitrine. Je la recueillis le jour même. Depuis vingt-cinq ans, elle ne m'a pas quitté. J'avais fait vœu, ajoute-t-il, qu'elle ne me quitterait jamais! » — Que je la voie, que je la touche; ah! c'est bien elle! s'écrie Dolorès, et elle s'affaisse sur elle-même à moitié évanouie. On la fait revenir : « C'est la croix de mes pères, reprend-elle. « Nous la transmettons de génération en génération. Vous « ne l'avez donc pas ouverte? — Je ne savais pas qu'elle « pût s'ouvrir! — Oh! donnez. Vous allez trouver un morceau de la vraie croix et le nom du grand Bernardo del « Carpio, de qui nous sommes descendus... » Tout le monde regarde, s'incline, fait le signe du chrétien, et, comme don Alonso s'apprête à déposer la précieuse relique, en disant : « Elle a été le talisman de ma vie. Moi seul sais « de combien de périls elle m'a sauvé! — Vous ne la prendrez pas, n'est-ce pas, ma mère? répond Maria. Vous la « laisserez dans de si dignes mains. Je lui ai dû le trésor de « l'affection d'un frère pendant les vingt-cinq ans de ma « vie, et ce trésor, ajouta-t-elle d'une voix plus émue, elle « me le conservera! »

LIVRE VINGT-NEUVIÈME

FIN DU RÉCIT D'UN MILICIEN

RENTRÉE DE FERDINAND VII ET GOUVERNEMENT ROYAL

« Je vous jure et vous promets, fidèles Espagnols, que vous ne serez pas frustrés dans vos nobles espérances... Je hais, je déteste le despotisme. Il ne pourrait plus y en avoir en Europe dans son état de civilisation... Nos constitutions ne l'ont jamais autorisé... Pour prévenir les abus autant qu'il sera possible à la prévoyance humaine, je traiterai avec les députés de l'Espagne et des Indes dans des cortès légitimement convoquées.....

La liberté individuelle et réelle sera invariablement assurée, par des lois qui maintiendront chez toutes les classes cette liberté salutaire dont la jouissance imperturbable, distinguant un gouvernement modéré d'un État despotique et arbitraire, doit être assurée aux citoyens. Tous jouiront du juste droit de communiquer leurs pensées au moyen de la presse... Tout soupçon de dissipation des revenus publics cessera, par la séparation du trésor de la couronne et des revenus de l'Etat. Les lois seront faites d'accord avec les cortès. Ces bases préliminaires serviront de garanties à mes royales intentions : les peuples pourront juger ainsi que je suis le père de mes sujets. Moi, le Roi.

4 mai 1814.

Tableau de la restauration en Espagne. — Entrée des princes sur le territoire espagnol. — Manifeste des *Pelses*. Marche de don Fernand. — Fêtes de Pâques à Valence. Cour du roi. — Fray Cayétano. Fortunato. Bartolomé. Don Carlos. — Le cardinal de Bourbon. Anecdotes. Marche du général Éguia. Offres d'Elio. Alarmes publiques. — Confiance du parti constitutionnel. Coup d'Etat. Arrestations. — Arrestation d'Alonso. — Joies populaires. Exécution et supplice de la *Nation*. — Entrée de don Fernand. — Camarilla. — Exil de don Isidro. — Bannissement des Afrancésados. — Exil ou déportation des libéraux ; de Fray Aparicio, de Margarita, d'Elvire ; de Fray Cayétano, d'Estevan, de don Diègue ; de Maria, de don Carlos. — Tribunal de police. Commission d'Etat. Condamnations. — Départ d'Alonso pour les galères. Puissance de Fortunato. — Mariage du roi. — Emprisonnement de don Carlos. — Caractère du pouvoir royal. Maux publics. Soulèvement universel. Sociétés secrètes. Bandes constitutionnelles. Porlier. Lascy. — Mariage de l'infant don Francisco. — Insurrection de l'île de Léon. Insurrection de Madrid. Adoption de la constitution de Cadix. Clémence de la révolution espagnole.

I.

« Le 24 mars, l'armée française rendit les Bourbons à l'Espagne, heureuse et fière de les avoir reconquis. C'était huit jours avant la chute de Bonaparte, quinze après l'ap-

parition triomphale d'un Bourbon de France sur le sol français. Vos Bourbons allaient trouver la France courbée sous le pouvoir absolu, et menée à sa ruine par ce terrible et fatal mentor. Ils apportaient la monarchie constitutionnelle, la réconciliation générale, la sécurité universelle, le régime des lois, l'ordre partout, dans les finances comme dans l'État. Que nous apportait don Fernand ? Tout le monde se le demandait avec anxiété. Étranger à nos combats et à nos malheurs qui le ramenaient tout à coup sur le trône de ses pères, comprendrait-il que tant de sacrifices méritaient un salaire, et que ce salaire était un gouvernement digne d'un grand peuple ?

« Cette question agitait tous les esprits. Un vent de réaction anti-libérale soufflait dans le peuple, dans les couvents, dans une minorité encore obscure et timide des cortès. Là fut rédigé, pour être adressé au roi, un acte d'accusation contre tout ce qui s'était fait pendant son absence, un traité des illégitimités de la loi suprême, un appel à la destruction violente d'un régime dont ces députés se disaient encore les amis et les gardiens. Mozo-y-Rosalès (marquis de Mataflorida) tenait la plume ; une quarantaine de membres donnèrent leurs signatures. Quand la restauration fut consommée, le nombre s'éleva à soixante-neuf, c'est-à-dire à moins du tiers de l'assemblée. Les auteurs de ce manifeste ont dû le nom de *Perses*, que la nation leur donne, à une citation qui lui sert de préambule.

« Ceux des ennemis de l'acte fondamental de 1812 qui préféraient les institutions du quinzième siècle au pouvoir absolu, et ceux qui préféraient le pouvoir absolu à tout, s'étaient réunis pour un même effort. Leur travail consista à proclamer illégaux les pouvoirs dont ils avaient fait partie ; nuls, les serments qu'ils avaient prêtés ; coupables enfin et désastreuses, les institutions qu'ils avaient faites. Déclarant encore que le despotisme a perdu la monarchie, que le régime des cortès est le seul bon et le seul légitime, continuant à disputer au roi le droit de paix et de guerre,

la sanction des lois, la disposition de la force publique[1], les dénonciateurs provoquent la colère du trône contre les législateurs de Cadix, sans leur imputer de crime plus grand que l'égale dispensation des récompenses de l'honneur. Réduits à abjurer leur concours dans une révolution qui avait sauvé leur pays, ils échappaient au danger de nous attribuer exclusivement la magnanime délivrance de la nation et de son roi, en déclarant que les Anglais seuls avaient tout fait. On voulait leur appui, et l'on ne pouvait trop le payer.

« Comment vous dire qu'un homme d'une éminente vertu, un pontife chrétien en qui respirait l'esprit de l'Évangile, don Fray Isidro, fut un des signataires de ce document extraordinaire? Il était aussi ennemi que moi du pouvoir absolu, c'est-à-dire de celui des rois : il en voulait

[1] Les principes essentiels de notre constitution antique ont toujours été... que le monarque doit observer les conditions du pacte social, garder inviolablement les lois fondamentales, agir de concert avec la nation, et agir d'après les lumières qu'elle lui transmet par ses représentants... Sous la domination autrichienne, la monarchie commence à s'affaiblir, les ministres évitent la convocation des cortès sous prétexte de la liberté avec laquelle parlaient les représentants de la nation... Ceux-ci délibéraient avec le roi sur la paix et la guerre ; ils pouvaient accorder ou refuser les subsides et disposer seuls des milices. Pour ce qui regarde le pouvoir législatif, les rois de Castille ne pouvaient annuler ou altérer la législation. Les nouvelles lois devaient être faites et publiées dans les cortès... Le roi don Sanche IV et ses descendants ont dû la couronne à la nation réunie en cortès... Il n'est pas facile de faire l'énumération de tous les malheurs qui ont accablé ce royaume par suite de l'éloignement des cortès. Votre Majesté a été témoin et victime du despotisme ministériel. Elle n'eût point éprouvé ces disgrâces si les lois, les cortès, les louables coutumes de l'Espagne eussent été maintenues dans leur ancienne autorité. Il est arrivé que, par suite de ces disgrâces, le peuple a cru sans peine que la constitution de Cadix était le dernier remède aux plaies occasionnées par l'administration vicieuse de la justice, par l'oubli des lois fondamentales, par l'absence des cortès...

(Représentations adressées au roi, le 12 avril 1814, pour l'abolition de la Constitution de Cadix, par les soixante-neuf députés dits *Perses*).

un autre, religieux et nobiliaire, que les temps modernes ne peuvent donner.

« Chacun des pas que le jeune monarque faisait sur la terre des Espagnes retentissait dans toutes les âmes. On l'avait vu s'abstenir des actes de l'autorité royale, et nous fûmes pleins d'espérance. Mon frère, qui était rentré dans les rangs de l'armée active, venait, disait-on, d'offrir au roi ses troupes pour détruire les cortès, quoique personne n'eût professé plus haut les idées libérales. Ses propositions furent refusées. Le comte de l'Abisbal en fit qui n'eurent pas plus de succès. L'avenir de la monarchie n'était donc pas encore décidé. — Jamais peuple ne fut en suspens pour de plus grands intérêts, et le roi, dans sa marche, dont la lenteur avait quelque chose d'effrayant, ne laissait pas tomber une parole qui fixât les doutes de l'Espagne. Il n'y avait que son silence qui pût trahir une pensée.

« La foule des grands seigneurs, le duc de l'Infantado à leur tête, des prélats, les chefs des ordres religieux, s'étaient portés d'abord au-devant du monarque. Le cardinal de Bourbon, chef du gouvernement, y avait été député par les cortès et par la régence. J'étais oisif : je résolus d'aller voir se décider notre avenir.

II.

« Ce fut pendant les processions du temps pascal que j'arrivai à Valence. Je ne vous peindrai pas ces étranges cérémonies : des peintures où la barbarie va quelquefois à l'obscénité; des *passos*, espèce de brancards sur lesquels sont promenées les représentations grossières de tous les tableaux de l'Évangile; un Christ tout vivant qui blesse les imaginations; des géants ridicules; une multitude de pénitents jaunes, gris, blancs, noirs ou verts; les fous de l'hôpital en livrées bizarres; des enfants ensevelis sous d'énormes perruques; des mascarades, des chants joyeux; la Trinité avec un costume gravement insensé; un tel spectacle outrage

également la religion, le goût, les arts. On croirait assister en même temps aux danses d'un peuple sauvage et aux fêtes de la déesse de Syrie. Don Fernand prolongea son séjour au milieu de ces tristes scènes. Ce fut-là que se fixèrent les destins de la monarchie.

« La cour présentait un aspect fort extraordinaire. J'y trouvai d'abord Fray Cayétano qui s'agitait, dont chaque mouvement semblait un coup d'État, chaque parole un commandement ou un oracle. Plusieurs députés des cortès se montraient autour de lui avec plus de réserve. Ils étaient là pour remettre le manifeste des Perses. Je remarquai avec surprise Fortunato que des fonctions subalternes attachaient déjà à la maison royale : Fray Cayétano avait obtenu qu'on lui confiât le soin de présenter au prince les cigares. Le père provincial pensait que, dans ce poste, son protégé pourrait exercer une influence de tous les moments sur les pensées de son maître. L'air audacieux de ce misérable avait pris aussitôt quelque chose de protecteur et de réfléchi qui ne me parut que ridicule.

« Toute la noblesse valencienne se précipitait dans les salons. Les grands, qui pendant l'invasion s'étaient mis à l'abri de l'orage dans l'asile des Canaries, des îles Baléares, de Ceuta, accoururent. Là se rencontraient aussi les exilés de Valençay, le duc de San-Carlos, le chanoine Escoïquiz. Ainsi, le roi vivait dans une atmosphère qui n'était pas la nôtre, dans une Espagne qui n'était pas celle des six dernières années, parmi des hommes auxquels le nom de Cadix présentait l'image, peut-être importune, d'une gloire à laquelle ne s'étaient pas associés leurs noms.

« Les généraux, les autorités civiles affluaient aussi ; mais je ne sais pourquoi ils semblaient des étrangers dans les salons du prince dont ils avaient brisé les fers. Les parvenus de la guerre nationale trouvaient une froideur blessante dans la haute noblesse de Valence et dans la plupart des grands de la monarchie. On regardait avec une curiosité altière ces hommes qui, des derniers rangs du peuple, étaient arrivés, en

défendant leur pays, au faîte des honneurs. La grande figure de Bartolomé se dessinait au milieu de cette cour qu'il dominait de toute la tête, comme eût fait un barbare transporté dans les palais de Byzance ou de Ravenne. Député auprès du monarque par son corps d'armée, il était plus surpris que satisfait de passer, des habitudes de son existence indépendante et sauvage, dans le cercle étroit d'étiquettes qui entoure les trônes. Son uniforme serré le gênait encore. Sa longue chevelure et la résille aragonaise manquaient à son épaule. Loin d'être fier de sa fortune, il croyait avoir perdu quelque chose de sa noblesse première en consentant à charger ses habits de galons d'or. Taciturne, sombre, ne cherchant pas à adoucir la rudesse de ses manières, à farder son langage, à capter les bonnes grâces des grands ni à se confondre avec eux, c'était lui dont le regard, voilé par son épais sourcil, semblait entretenir la foule du sentiment de sa supériorité. Aux dédains du courtisan il opposait sans calcul ceux de l'homme. Des moines, des prélats, des chapelains s'entretenaient seuls avec lui. Fray Cayétano lui consacrait des soins attentifs pour s'assurer cette utile conquête : le clergé se rappelle encore l'égalité de l'Église primitive; il tient au pouvoir et non pas à la naissance. Du reste, le mari de la Gitana n'était versé que dans les groupes de généraux, comme lui les nouveaux venus de la cour. On eût été embarrassé si l'on eût voulu juger de ses opinions par ses relations. Lui-même cherchait à démêler ses propres sentiments au milieu d'un conflit qui l'éblouissait. Aragonais imbu d'un vieux culte pour les traditions de son pays, plein de haine pour la société telle que le despotisme l'avait faite, pénétré cependant du devoir d'une soumission aveugle aux ordres du roi et aux enseignements de l'Église, catholique enfin comme Fray Cayétano, et Espagnol comme moi, il flottait entre les idées contraires, passait d'un camp à l'autre, et trouvait que tous les partis avaient raison en même temps. Il ne comprenait pas comment la cour semblait partagée en trou-

pes ennemies, qui s'observaient sans oser le combat ni vouloir la paix.

« L'embarras régnait sur tous les visages, et la contrainte dans tous les discours. Une même pensée occupait les esprits, et c'était la seule pour laquelle aucune bouche n'osât s'ouvrir. Les hommes qui avaient donné, ainsi que moi, des gages au système nouveau, pouvaient remarquer autour d'eux une certaine anxiété et une certaine solitude. Le flot des courtisans s'écoulait insensiblement à leur approche. La noblesse et le clergé semblaient ne pas reconnaître un chef dans le cardinal de Bourbon. Don Fernand accordait seul des égards au représentant de l'Espagne constitutionnelle : il ne s'entretenait jamais avec lui, et cette réserve n'échappait à personne ; mais il déployait envers son parent cette politesse empressée qu'ignore la rudesse castillane, et qui forme chez le roi un étrange contraste avec la plupart de ses habitudes et de ses goûts.

« Ainsi, il faisait asseoir tous les jours le cardinal à sa table. Le pontife, dont la timidité naïve n'était encouragée par aucune parole, et s'alarmait des regards malveillants, quelquefois railleurs, qu'il croyait rencontrer autour de soi, n'osait pas accepter les mets qui lui étaient offerts. L'hôte auguste prenait pitié de son convive, et sa main royale remplissait une assiette qui, autrement, serait toujours restée vide. Mais ces attentions n'avaient pas le pouvoir de peupler le désert dont le régent marchait environné. Il semblait que la foule crût flatter le souverain qui n'avait pas parlé encore, en prenant pour lui l'initiative, et en n'imitant pas l'égal partage de ses faveurs. Les cours offrent souvent ce spectacle d'une apparente dissidence entre le maître et les serviteurs. On sent qu'ils croient deviner dans son âme une secrète pensée; en s'élevant contre sa politique, ils se supposent d'intelligence avec ses penchants. Une opposition que le vulgaire pourrait prendre pour de l'indépendance n'est que de la servilité. Dans les palais, la flatterie se retrouve au fond de toutes choses ; elle seule a du

courage; le droit de résistance n'y existe que pour elle.

« Au milieu de ce monde étonné, inquiet, silencieux, où chacun était, pour ainsi dire, sur le qui-vive, je me mis en possession de mon franc-parler. J'étais noble autant que le roi, et plus; j'avais fait la guerre comme les plus braves pour la cause générale; je craignais fort peu de chose, et je ne désirais rien. Ma position était excellente pour dédaigner la réserve commune et l'esprit dominant. Je m'amusai à remettre naturellement en scène devant l'officier, le grand seigneur, le prélat, les actes de leur vie passée qui donnaient le démenti à leurs dispositions présentes; je faisais le désespoir des transfuges de tous les rangs. Il n'y a pas de parti, il n'y a pas d'homme qui, au gré des vicissitudes de la fortune, n'ait voulu passionnément la liberté tel jour. Mes attaques portaient très-haut : car, quelle vie au milieu de cette cour n'avait pas été marquée par d'étranges retours? Mais ma franchise railleuse ne déplut qu'à mes égaux, et je dus bien sûrement au droit que je m'étais donné de tout dire, une charge éminente qui me fut conférée sur-le-champ. Cette nomination déconcerta d'abord les combinaisons de la foule. On finit par y trouver un des caprices du pouvoir, qui se complaît, quelquefois, dans une résistance facile à briser, comme dans une nouveauté propre à rompre la monotonie de la servitude. L'opposition s'établit toujours en présence de l'autorité la plus absolue; les fous du quinzième siècle étaient les représentants du droit méconnu de l'espèce humaine.

« Don Fernand a, dans le caractère, un certain tour de gaieté, qui s'accommode d'une franchise et d'une familiarité de langage inconnues aujourd'hui dans les autres cours de l'Europe. Un de ses aides-de-camp le poursuivait des yeux, un jour de gala, d'une manière remarquable : « Que regar-« des-tu donc si fixement, un tel? — Seigneur, c'est que « Votre Majesté n'est pas en tenue d'ordonnance, et « comme je punirais un lieutenant, s'il était ainsi, j'ai une « grande tentation de mettre Votre Majesté aux arrêts; seu-

« lement je ne sais comment m'y prendre. — Qu'ai-je donc « qui ne soit pas bien? — Quoi! seigneur, une culotte bleue « un jour de fête! — Tu as raison, je n'y ai pas pensé. — « Voilà une belle excuse pour un homme qui, par état, est « tenu de penser à tout. — C'est aussi que le blanc se salit « trop vite. — Autre bonne raison; je n'y songeais pas; « Votre Majesté est obligée d'économiser sur sa toilette. » Et de longs éclats de rire terminèrent l'entretien.

« Cependant, le roi passa une grande revue. Au milieu des acclamations unanimes de joie et d'amour, quelques cris, hostiles pour le régime nouveau, furent poussés par des religieux, des femmes, des paysans. Quelques soldats ajoutaient : « Nous les sabrerons tous pour leur faire voir « si nous sommes des assassins à gages. »

« C'est à cheval que don Fernand se montre avec le plus d'avantage. On ne remarque plus cette sorte d'embonpoint précoce qui commence à se manifester dans sa personne; on ne voit que sa taille élevée, un air mâle, des traits prononcés. Les troupes, en apercevant à leur tête le jeune prince pour lequel leur sang venait de couler, versaient des larmes d'attendrissement et d'allégresse : l'Espagne aimait le roi qu'elle avait reconquis, comme une mère aime son enfant à cause des souffrances qu'il lui a causées. Ce fut là que le monarque enfreignit pour la première fois le décret du 2 février. Il donna un grade à un *alférez* [1], dont le drapeau était tout couvert du sang que cet officier avait versé pour le défendre.

« Bientôt des troupes se dirigèrent sur Madrid, commandées par le vieux général Éguia, l'un des membres des cortès constituantes, qui avait voté pour les libertés populaires et les institutions nouvelles. Le bruit se répandit en même temps qu'après avoir écrit peu de jours auparavant au congrès que, *dans son gouvernement de Valence, les peuples bénissaient le pacte sacré comme reconnaissant*

[1] Enseigne.

pour la première fois les droits trois fois saints (sacro-santos) de la nation, le général Elio venait de promettre à la réaction l'appui de son armée. Des députés de l'assemblée allèrent deux fois supplier humblement Sa Majesté de mettre un terme, par son retour, aux alarmes publiques. Les adresses des cortès, empreintes des sentiments d'un respect et d'un amour sans bornes, représentaient au prince les périls de son absence. Ces messages n'obtinrent pas de réponse : la cour ne douta plus qu'un coup d'État ne dût être frappé. Les hommages incertains de la foule se fixèrent autour de Fray Cayétano ; l'archevêque avait pourtant alors plus d'influence dans les conseils, et c'était lui, c'était son esprit du moins qui devait guider les premiers pas de la restauration ; mais les hommes ont un admirable instinct pour reconnaître où sera la force le lendemain, et l'on garde sa dignité auprès du pouvoir qui ne doit durer qu'un jour. Le duc de San-Carlos était désigné sourdement comme le chef du ministère qui allait se former ; ses qualités généreuses eussent concilié à ce choix le suffrage public, s'il n'avait été facile de pressentir quelle terrible influence l'entraînerait malgré lui et finirait par le briser lui-même. — Enfin le roi se mit en marche ; les bruits les plus sinistres étaient répandus ; on ne parlait que d'exécutions sanglantes, d'emprisonnements, d'auto-da-fés politiques. Je partis en toute hâte pour avertir Alonso de ses dangers, et lui conseiller de fuir.

III.

« Madrid était depuis cinq semaines dans l'attente. Des craintes finirent par se mêler au bonheur qu'éprouvait tout Espagnol de revoir son roi. Plus il se répandait d'inquiétudes parmi les manteaux bleus, plus les manteaux bruns manifestaient sans partage une joie féroce. On leur avait assuré que le retour des Bourbons faisait le désespoir des libéraux, que ces athées conspiraient de toute leur puissance pour empêcher le monarque d'arriver jusqu'à sa ca-

pitale, et, dans le même temps, leurs votes consacraient chaque jour l'érection de nouveaux monuments à son honneur.

« La régence, les députés, les chefs de la cause constitutionnelle, apprirent enfin quel orage grondait sur eux ; ils s'assemblèrent pour délibérer sur les dangers de la patrie. Des généraux chers à notre gloire, des titres de Castille, des grands demandaient que, s'il le fallait, l'Espagne défendît ses lois. Toutes les troupes, moins la division d'Élio, toutes les milices étaient à nous ; l'Europe avait reconnu nos droits et les avait consacrés : nous pouvions traiter ou combattre. Alonso, dans une grande réunion, s'écria : « Moi aussi, j'invoque le *jugement de Dieu*. Mais malheur à « moi, si j'entendais ce mot à la manière des temps barba- « res ! la question qui nous occupe n'est pas du ressort des « armes !

« Un pouvoir existait qui, détruisant tout ce qu'il devait « conserver, nous a ruinés par ses fautes, corrompus par « ses scandales, livrés enfin à l'invasion par ses complots, « et nos champs déserts se sont peuplés des ossements de « plus d'un million d'hommes. Un autre pouvoir sorti, à la « voix des peuples abattus, du tombeau de nos aïeux, « s'est assis courageusement sur les ruines de l'Empire, et « les a relevées. Trois années lui ont suffi pour instituer « plus de réparations que son devancier n'avait réussi à « créer de maux en trois cents ans. Est-il dans un coin du « monde un homme qui osât se lever et dire, la main sur « sa conscience, les yeux tournés vers le ciel où réside le « juge suprême, que, des deux puissances, celle qui perdit « tout mérite mieux de Dieu et des hommes ? Non ! cet ar- « bitre ne se trouverait pas : et vous craindriez les arrêts « de la Providence ; vous craindriez ceux du prince qu'elle « inspire ! Peut-être don Fernand désire-t-il des modifica- « tions au pacte fondamental. Il vient les discuter avec « nous, et se tait pour ne pas commettre ses paroles avec « le flot d'ambitions coupables qui l'entourent. Espa-

« gnols! croyez que le système représentatif est dans la « pensée du roi : nous en avons pour garants ses décrets « de Bayonne, ses infortunes, sa délivrance, tout ce qui, « depuis quinze ans, a lié à sa cause les affections et les « espérances de notre commune patrie. »

« Tout le monde applaudit. Nos législateurs décidèrent que pas une goutte de sang ne devait couler, à moins que ce ne fût le leur répandu sur les échafauds. Don Domingo jeta un regard de colère et de pitié sur l'assemblée; il accusa mon ami d'avoir livré l'empire à la désolation pour cent ans, et s'enfuit en Angleterre. La royauté allait prendre à tâche de justifier son indignation et ses oracles.

« On apprit dans la soirée que l'avant-garde d'Éguia n'était plus qu'à quelques heures de nos murailles. Cette marche silencieuse étonna les esprits les plus confiants. C'était le mardi 10 mai : le soleil se coucha pour la dernière fois sur l'Espagne constitutionnelle.

« Alonso rassurait dona Léonor qui l'engageait à imiter nombre des nôtres, à croire mes avertissements, à cacher sa tête. « Non, répondit-il, la persécution ne m'est pas nou- « velle : je l'ai soufferte pour don Fernand : si je dois la « souffrir par lui, je ne la fuirai pas; celle-là passera comme « ont fait les autres. Dussé-je y perdre la vie... » Il s'arrêta : sa mère pleurait.

« En ce moment un recado de Maria lui fut donné. La marquise, qui ne vivait, dans sa solitude profonde, qu'au milieu des joies politiques et maternelles de la sainte supérieure, se félicitait de cette prochaine arrivée du roi qui devait tant au plus noble cœur des Espagnes. Elle nourrissait l'espoir que, bientôt, l'ami de son enfance, élevé aux honneurs, respecté, puissant, recueillerait le prix de son héroïque fidélité. Cette image, dans laquelle se complaisait sa tendresse, était la seule qui mêlât un sentiment personnel à son bonheur, à son orgueil d'Espagnole : elle jouissait du triomphe de don Fernand sans se souvenir de tout ce qu'elle avait fait pour sa cause.

« Alonso relisait tous ces rêves d'ambition et de gloire. Il n'y voyait qu'une chose, la sollicitude fidèle de celle qui était pour lui le monde, et plus encore. Pendant qu'il suit le cours de ses pensées, des pas ébranlent sourdement les degrés. Chacun de ces pas portait la terreur et le désespoir au cœur de sa mère. Tout à coup les portes tombent brisées ; une troupe d'hommes en armes s'élance, et dona Léonor se jette au-devant d'Alonso ; elle se précipite à genoux comme la mère de Florence, en demandant pour son fils grâce de la vie.

« Au même instant les mêmes scènes se répétaient d'un bout de Madrid à l'autre. Les hommes qui tenaient les rênes de l'État, au nom du roi, ceux qui siégeaient dans les cortès, dans les tribunaux, dans le conseil suprême, reçoivent inopinément des fers.

« Le général Éguia remplissait sa tâche. Il brisait les institutions qui avaient eu ses votes, qui avaient encore ses serments. Ses troupes, lacérant avec le tranchant du glaive les lois de la patrie, mettaient en pièces la tribune, envahissaient le palais, les salles de justice, encombraient les prisons ; car c'était là qu'allaient vivre maintenant ceux qui avaient reconquis et pacifié la monarchie.

« Quelques-uns de ces soldats ont marché sous les ordres d'Alonso ; ils l'ont admiré naguère, et tout à l'heure ils le déchiraient : on leur avait dit que le jeune régent s'était gorgé de l'or des Espagnes. Cette maison reculée, cet escalier étroit et sombre, ce second étage, tout les étonne. Frappés déjà de respect à la vue de celui qui leur a dit tant de fois sur le champ de bataille : « Ferdinand, patrie et vengeance, » ils inclinent les armes. Un officier est parmi eux, qui, se dégageant du manteau dont il est couvert : « Par la conception immacu-« lée, s'écrie-t-il, un homme ne m'intimide pas. » Sa main s'étend sur le bras d'Alonso, et ne tremble pas en cherchant à le saisir. C'était Fortunato. Le brigand mène le grand citoyen au cachot dont il envisage pour la première fois les portes sans frémir.

prouvée. On l'arrache; on l'entraîne, en la flagellant, sur la place des exécutions judiciaires; on la couvre de fange et d'outrages; on dresse un échafaud, on la juge, on la décapite, et cette farce parricide est jouée par des ecclésiastiques, des religieux, des femmes qui sont effroyables de joie, effroyables d'espérance. Ils réservent aux libérateurs de l'Espagne la réalité de cette parodie. Les soldats s'étonnent du supplice infligé à la Nation pour laquelle ils ont combattu, qu'ils croyaient servir encore. Leur visage est morne, et on peut y lire déjà le repentir.

« Tout n'est pas consommé : la statue n'a encore perdu que la tête. Le tronçon est porté sur la place Mayor, celle où l'inquisition accomplissait, devant le sourire de Philippe II, ses sanglants holocaustes. Les maisons voisines sont enfoncées; un flot de femmes échevelées les saccage pour avoir des meubles, du bois, de quoi faire un bûcher. Le bûcher s'élève; la Nation y est placée pour la vengeance du Saint-Office, et cette expiation va réjouir dans leur tombeau les mânes des Torquemada.

IV.

« Trois jours se passèrent ainsi. Les journaux du parti racontaient tous les crimes supposés des libéraux. Ils publiaient, avec la constitution républicaine que nous avions, assuraient-ils, secrètement adoptée, la description des uniformes de consuls et de sénateurs qu'on avait déjà trouvés dans nos maisons. Un hyéronimite, Fray Augustin de Castro, qui fut bientôt l'un des maîtres de la monarchie, racontait en détail, dans l'une de ces feuilles (*la Sentinelle de la Manche*), les attentats que les captifs se proposaient de commettre, et l'auteur osa dire qu'il avait reçu ces confidences sous la foi de la confession.

« Enfin, le roi entra le 14; il fut accueilli au milieu de ces pompes. Mais non : les pompes de ce jour étaient plus dignes de lui. Sans doute des cris de mort, des invocations au pouvoir

absolu, des blasphèmes contre la nation et les cortès se firent encore entendre sur son passage : il fallait que son esprit fût frappé de ces vœux de tout un peuple pour la restauration du despotisme qui avait perdu ce peuple et lui-même : mais les honnêtes gens se crurent délivrés ; la population entière environna le char de ses acclamations d'amour. L'Espagne chérissait son roi ; elle le séparait de tous ses malheurs : cette Espagne magnanime ne savait associer la pensée de don Fernand qu'à ses espérances.

« Pour comprendre un mouvement si rapide, il faut considérer l'empire qu'exerçait parmi nous un nom auguste et sacré. La présence du captif de Valençay disait que l'honneur national, le patriotisme, la persévérance espagnole avaient vaincu. Il était comme un trophée vivant qui attestait le dévouement de chacun et la gloire de tous. A cette sorte d'orgueil militaire se joignait l'ivresse d'espérances qui avait accueilli la révolution d'Aranjuez. On croyait voir le paradis terrestre naître sous les pas du martyr de Godoy. Les promesses, émanées du trône, consolaient les amis les plus ardents de la constitution de 1812, et il ne manquait pas d'esprits débonnaires auxquels les sauvegardes des lois semblassent superflues sous le règne d'un si grand et si bon prince ; on ne songeait pas à les défendre plus que les remparts d'une ville qui n'aurait plus à craindre d'ennemis. Le chef qui nous arrivait de France s'offrait à nous tel qu'un autre Charles III instruit à l'école de la civilisation européenne et à celle de l'adversité.

« Cependant, plusieurs corps de l'armée, plusieurs villes furent près de manifester une résistance ; la terreur seule obtint peu à peu la soumission des provinces. Les grands centres servaient de théâtre aux mêmes scènes que Madrid. Quatre mille citoyens gémirent au fond des cachots.

Maintenant, qu'allait être le pouvoir qui ouvrait sa carrière sous ces funestes auspices ? Tiendrait-il ses promesses, ou en ferait-il à ses victimes un crime de plus ? si le trône ressaisissait dans cette tempête le pouvoir absolu, comment

le concevrait-il? bienveillant et généreux, ou cruel, violent, inique, comme ceux qui l'inspiraient? Dans ce dernier cas, serait-il du moins éclairé, fécond, tutélaire, conséquent, occupé à fermer nos plaies, à nous conserver par la prospérité publique le haut rang que nous venions de rendre au nom espagnol dans le monde entier, par l'une des plus grandes luttes de l'histoire? Hélas! le pouvoir absolu à sa renaissance, cruel et fantasque, frappant ses amis comme ses ennemis, sans vues, sans lumières, destructeur et abject comme nul autre ne l'a été, sembla ne reparaître un jour que pour être à jamais impossible parmi nous. C'était la fatalité de don Fernand de n'avoir vécu qu'au milieu de subalternes indignes de son rang, et c'est ainsi, pour notre malheur, qu'il a régné.

« Déjà, en effet, la camarilla était constituée, invisible puissance devant qui les ministres étaient obligés de fléchir. Des hommes, sans titres et sans mission, transportèrent dans le palais toutes les passions des cloîtres, toutes les fureurs de la place publique. Des moines obscurs, des valets effrontés, un portefaix en crédit que caressa la Russie, se succédèrent au pouvoir, préparant à nos historiens futurs des pages qui sembleront détachées des annales romaines.

« Le hyéronimite Fray Augustin de Castro et le député Ostolaza furent les premiers arbitres de nos destinées; Ostolaza qui montait en chaire, et s'écriait[1] : « Que ma langue « soit marquée d'un fer chaud, s'il n'est pas à ma connais- « sance que mes collègues recevaient des monceaux d'or « pour rétablir le judaïsme. » La même bouche avait plaidé pour le rétablissement du grand justicier d'Aragon! La même bouche avait dit récemment : « Nous, ne pas vou- « loir la constitution, quand nous l'avons jurée, et que « nous sommes catholiques? » — Le duc de San-Carlos, en publiant des paroles d'union et d'oubli, en déclarant que

[1] Dans l'église des Carmes chaussés, le 15 décembre 1824 : l'infant don Carlos était présent.

nul ne devait être puni des opinions professées jusqu'alors, quand les prisons regorgeaient de victimes, attestait seulement de généreuses intentions et leur impuissance.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien don Fray Isidro déplora la signature qu'il avait donnée au manifeste des soixante-neuf. Il reconnut, mais trop tard, la vanité de ses espérances. Ceux qui avaient voulu nous ramener aux cortès du moyen âge, étaient traités en ennemis, à l'égal de ceux qui avaient cru sacrilége la prétention de répéter le *sta sol!* pour prolonger les ténèbres de l'Espagne. Les Perses n'eurent qu'une manière de ne pas rester ridicules et seuls; ce fut de faire cause commune avec le pouvoir absolu qu'ils avaient tant dénoncé à la haine publique. Quelques-uns ont épouvantablement fourni cette carrière. Fray Cayétano était un des chefs de l'armée mystérieuse qui, assiégeant toutes les avenues du trône, en fermait l'accès aux conseils de la sagesse comme à ceux de l'équité : une lettre d'exil mit un terme aux efforts que tentait le saint archevêque pour obtenir l'exécution des promesses royales.

« Le 30 mai fut publié un décret d'amnistie : dix mille familles espagnoles, complices de l'invasion française, étaient proscrites, leurs biens mis sous le séquestre. La supérieure courut au palais; elle voulut obtenir une exception en faveur de la jeune veuve du marquis de C***, de sa fille chérie, de l'héroïne de Saragosse. De cascade en cascade, sa prière tomba aux mains de l'aventurier qui la lui avait rendue. Fortunato la reçut avec sa politesse dérisoire. Il lui rappela ce qu'elle avait pensé; il parla de l'impartialité des lois qui, semblables à Dieu, ne pouvaient faire acception des personnes. La malheureuse mère comprit qu'il fallait de l'or; elle en donna, et le séquestre fut maintenu, en attendant que le gouvernement statuât sur la question d'exil.

« Une commission de trois juges de police était chargée de prononcer sur le sort d'une cinquantaine des plus illus-

tres prisonniers d'État. Ces hommes devaient juger les prévenus d'après leurs papiers, les témoignages, tout ce qui déposait de leur participation à des trames républicaines. Un volumineux manuscrit en chiffres, qu'ils trouvèrent chez Argüelles, excita leur joie. Par malheur, ce document fut reconnu pour un manuscrit arabe. Les trois juges étendirent leur action aux opinions prononcées dans le sein des assemblées nationales : c'était méconnaître dans les députés l'inviolabilité que leur assuraient les lois de l'ancienne monarchie, aussi bien que de la nouvelle. Mais qu'importaient les lois de tous les temps? Vingt et un députés de l'un et l'autre congrès furent invités à rechercher dans leurs souvenirs les torts des compagnons de leurs travaux, et, acceptant le titre d'*Informantes*, celui d'accusateurs, ces vingt et un députés envoient aussitôt la liste des attentats commis du haut de la tribune. Ces attentats sont les doctrines qu'eux-mêmes ont proclamées, les lois qu'eux-mêmes ont votées ou défendues. A la fin, tout ce qui a servi le gouvernement constitutionnel est frappé en masse. Le monde se peuple de nos citoyens fugitifs; ceux qui ont combattu Bonaparte, ceux qui l'ont assisté, les hommes de la cour de Joseph, les hommes de Cadix, séparés jusque-là par une insurmontable barrière, se rencontrent, dépouillés et bannis, sur les rivages de l'étranger.

« Le despotisme devait en venir à frapper tous ses promoteurs. Le mois de mai n'était pas encore écoulé, qu'un décret rappela dans le cercle austère de la vie monastique tous ces religieux qui avaient secoué le joug de la règle, pour se livrer aux douceurs du siècle et à l'activité des camps. Il fallut que la force armée, qu'ils avaient poussée à la révolte contre les lois de la patrie, les contraignît à obéir aux lois de Madrid et à celles de Rome : les baïonnettes les ramenèrent dans leurs prisons sacrées. Ce spectacle ébranla, plus que tous leurs désordres, le respect et la foi du peuple. Fray Aparicio essaya de se maintenir libre des entraves de la discipline; mais, longtemps détenu en

France, il pouvait n'avoir rapporté que des croyances altérées ; on l'exila dans un monastère de la Navarre. Fortunato, devenu puissant, condamna Margarita à pleurer dans un cloître les fautes de sa vie. Déjà l'insolent valet aspirait à cacher ses obscures fonctions sous l'habit de chambellan. Sa mère, avec le vil métier qu'elle exerçait, inquiéta son orgueil ; des alguazils la saisirent, et elle apprit, parmi les accès d'une rage impuissante, que son fils la condamnait à finir ses jours au fond d'un couvent. — Don Diègue, enfin, désintéressé de la maison d'Autriche et du pouvoir absolu, n'avait pas vu sans plaisir, dans le coup d'État du 4 mai, l'espoir du rétablissement des trois ou quatre ordres. Mais le conseil de Castille fut, peu après, réintégré : il vit annuler la sentence par laquelle le tribunal suprême de justice, que nous avions institué, avait terminé en trois mois son procès héréditaire, et ce fut en tournant ses regards vers les cortès de 1812 qn'il s'écria désormais : « Il « n'est qu'un remède à tant de maux ! »

V.

« Ce qui devait arriver vous le comprenez sans peine. La corruption gouverne pour le compte du fanatisme ; on remet peu à peu en honneur la torture et le Saint-Office. L'Amérique presque entière brise un joug trop pesant. La vie est comme suspendue dans le grand corps de la monarchie castillane. L'Europe, qui nous admira naguère, qui brigua nos alliances, l'Europe prend pitié de nos malheurs ; ses ambassadeurs, ses généraux, viennent intercéder en faveur du peuple espagnol sans obtenir sa grâce. Tout semble interverti parmi nous ; les ministres d'un Dieu de paix sollicitent des assassinats au milieu des temples ; comme complément de cette scène de scandales, un père, le roi Charles IV, dénonce à tous les rois, sans être écouté, l'usurpation de son fils, forcé, dit-il, de revendiquer la couronne de ses aïeux, qu'un attentat lui a ravie, pour ne pas mourir sans pain dans l'exil.

« L'année 1814 allait finir. Quatre mille officiers, rentrés récemment des prisons de France, avaient apporté de nouvelles lumières et rencontré des persécutions : ils inspiraient des alarmes. L'insurrection ensanglantait l'Andalousie, Madrid et d'autres points de l'empire. La constitution compta en même temps jusqu'à huit martyrs sur les échafauds de Cadix. Une sourde indignation éclatait de toutes parts : l'autorité recule devant la moisson de tempêtes qu'elle a semée. Le roi se rendit en personne chez Macanaz, ministre de grâce et de justice, en qui la faction trouvait l'instrument le plus aveugle. Lui-même l'arrêta, et l'ardent proscripteur fut à son tour proscrit. Escoïquiz, éloigné de son auguste élève, eut Saragosse pour exil. Don Pédro Cévallos devint le principal ministre : bizarrement associé à toutes les phases de la révolution, il ne devait pas apporter dans les affaires des antipathies ni des affections violentes. Il exprima, en effet, le vœu de fermer les plaies saignantes de l'Espagne : l'Espagne respira ; la confiance renaquit dans les cœurs. On s'attendit à voir reparaître au grand jour tout ce peuple de nobles captifs que les bagnes, le Saint-Office, les couvents, les châteaux forts ne pouvaient plus contenir. Vain espoir ! la persécution reprit sa marche accoutumée ; les orgies populaires, les clameurs sauvages, les simulacres d'auto-da-fé, les prédications forcenées poursuivirent leur cours. La commission d'État sembla possédée d'un nouveau zèle : libéraux, perses, absolutistes, chacun tremble ; le pouvoir est un homme ivre frappant au hasard ce qui se présente à ses coups.

« Chefs du ministère, chefs de la camarilla, tous, après avoir porté le deuil dans les familles, dilapidé le trésor public, insulté l'Espagne par le scandale de leur puissance, tombaient des avenues de la faveur, et quelquefois de la camarilla même, dans l'exil. La Péninsule était redevenue une province d'Orient.

« Des intrigants subalternes acquéraient chaque jour un nouveau crédit. Les grâces passaient par leurs mains. Ils

traitaient de couronne à couronne avec les chefs de la noblesse castillane. Ceux que l'égalité constitutionnelle avait révoltés, furent contraints de fléchir sous les plus ignobles supériorités.

« Fray Cayétano avait compté sur Fortunato, sur son esprit et son audace, pour avoir en lui un instrument docile; mais le succès passait maintenant son attente. Un matin, le fils d'Elvire le fait appeler : « Mon père révérendissime, lui « dit-il, je n'ai pas fait encore pour votre paternité tout ce « qui est dans mes devoirs et dans mon cœur. Parlez, que « voulez-vous? je vous donne deux jours pour y réfléchir. » Fray Cayétano songe à des bénéfices, à l'archevêché de Tolède, au ministère, au titre de confesseur du roi. Ces rêves le conduisirent à sa porte; il y trouve des gardes qui l'entraînent aux présides. S'il faut en croire la renommée, il n'y arriva point sans avoir traversé l'épreuve de la torture, et son disciple alla repaître ses regards de ce spectacle, et opposer aux douleurs du provincial son éternel sourire.

« Maintenant, ce ne sont plus les libéraux qu'on accuse; justes une fois, les commissaires déclarent que ce ne sont pas seulement les cent quatre-vingts députés, atteints jusqu'alors par les rigueurs du trône, qui ont attenté à ses droits; ce sont les deux congrès ensemble, ce sont les quatre cent quarante citoyens qui ont siégé dans leur enceinte. Don Diègue s'étonne de rejoindre Estevan dans son cachot.

« Le roi avait ordonné, au milieu de décembre (1815), à la commission de lui adresser son rapport sur-le-champ. Mina, le comte de Toréno, Florez-Estrada, furent condamnés à mort. Les Argüelles, les Martinez de la Rosa, des hommes qui avaient traité avec l'Europe, virent leurs nobles mains chargées des fers du crime; ils portèrent leur génie et leur vertu dans le séjour de l'infamie. Les commissaires n'avaient osé frapper ces grands citoyens que de quelques années de détention ou d'exil : ce fut au palais qu'on osa davantage. Les présides de Ceuta, du Peñon de Velez s'étonnèrent de voir les Espagnols qui avaient rêvé

pour leur patrie la civilisation et la liberté, réduits à traîner la livrée du déshonneur sur le rivage d'où les Sarrazins s'élancèrent pour nous asservir.

L'infortunée Maria, en apprenant quelle horrible destinée attendait l'ami de son enfance, court au palais : Fortunato l'accueille, Fortunato qui, usurpant le langage de nos princes, ose tutoyer, en badinant, l'illustre veuve. Elle repousse ses familiarités insolentes, et lui demande la grâce de voir son frère. « Demain, lui répond-il; demain!... » A l'heure fixée elle se rend à la prison. La foule de manolas, d'aveugles, de mendiants, dont la fureur est fidèle à de nobles infortunes, en la voyant pénétrer dans la funeste demeure, l'associent aux imprécations qu'ils adressent, depuis vingt mois, sans se fatiguer, aux sauveurs de la patrie. Celle qui affronta la mort du champ de bataille aux cris de vive le roi, incline la tête sous ces malédictions, et arrive en tremblant à la porte fatale. Elle demande Alonso; un sourire lui répond : il était parti, la nuit même, pour les galères.

« Maria était écrasée. Des chants religieux, partis d'une église voisine, appelèrent sa pensée vers le trône de celui qui envoie tour à tour les douleurs et les réparations, qui, en permettant le crime, annonce le châtiment. On avait craint, pour le départ des prisonniers d'État, la clarté du jour et l'indignation de la Puerta-del-Sol. S'enfuyant au milieu des outrages de cette tourbe frénétique qui ne connaissait pas encore l'enlèvement nocturne des victimes, la marquise accourut aux pieds des autels; elle pleurait, et ses larmes, coulant en présence de son Dieu, étaient moins amères. Elle pleurait : une voix s'élève de la chaire évangélique; son cœur écoute; elle va entendre des paroles de consolation et de paix. L'orateur sacré l'entretient de complots qui menaçaient les jours et le trône du bien-aimé don Fernand. Maria, distraite de ses douleurs, prête l'oreille avec horreur, avec effroi. Elle apprend que les pervers qui conspirent l'assassinat du plus aimé des

vois, sont déjà dans les fers; et c'est là qu'ils ourdissent leurs trames impies... Alonso est au nombre des parricides. La malheureuse Maria tombe à genoux; ses sanglots troublent l'auditoire; on la secourt, son voile se lève, et le prédicateur reconnaît l'héroïne de Saragosse. C'était don Mathias, qui essayait d'obtenir grâce pour ses longues erreurs, en répétant les paroles qu'un religieux, alors célèbre, ne craignit pas de faire entendre. A l'aspect de sa bienfaitrice, le docteur s'enfuit de honte, et bientôt il est, à son tour, enfermé dans un monastère au fond de la Navarre.

« Séparée d'Alonso par des mers, par des chaînes, par des devoirs, la marquise entendait se consacrer tout entière à charmer et la vieillesse de celle qui venait de reprendre le titre de mère, et le désespoir de celle qui en avait perdu les douceurs. Doña Léonor avait porté sa douleur dans le couvent, pour être plus près de la seule main qui pût consoler sa solitude, ou plutôt la marquise ne la consolait pas du sort d'Alonso; elle ne le tentait point : toutes deux pleuraient ensemble. A ce moment, une lettre officielle rappelle à Maria qu'elle est dans une situation irrégulière, qu'elle appartient à la classe des Joséphinos, qu'elle devra quitter Madrid et l'Espagne sur-le-champ. Elle part sous la garde de doña Léonor. Dolorès, indignée, écrit une lettre où s'exhalent tous les sentiments de son âme. Cette lettre n'appelle aucune rigueur sur elle, mais sa fille lui est ravie : ses forces succombaient sous le poids de longs chagrins : elle languit une année entière, se sentant toujours aux portes du tombeau, et, en effet, à la longue, la vive flamme qui brûlait en elle s'éteignit dans son cœur.

« Je puis dire que l'indignation fut universelle. Vous croyez bien que j'étais intervenu pour mes nobles amis. Repoussé, je me démis de ma charge. Je fus envoyé sous bonne garde au château de Pampelune; je demandai pourquoi pas à Saragosse!

« Maria, environnée de deuil, s'était arrêtée à la plage

de Saint-Jean-de-Luz, pour ne pas perdre de vue la patrie. Elle se disait que c'était là ce qu'aurait fait Alonso. Elle tournait ses regards avec espoir vers cette Amérique où, autrefois, sa pensée suivit tristement un premier exil. On savait que deux filles de la maison de Bragance partaient du Brésil pour s'unir à don Fernand, et à don Carlos, l'aîné de ses deux frères. L'Espagne espérait que de ces bords lointains nous arriverait, avec la beauté qui charme, la clémence qui tempère et désarme. La beauté arriva, mais non la clémence. Doña Isabel et doña Luiza apportèrent, l'une sur le trône, où elle ne brilla qu'un jour, l'autre sur ses degrés, qu'elle pare encore, tous les dons de leur sexe et de leur âge. La reine avait autant de vertus que de grâces, et autant de bonté que de vertus... Elle ne put pas fléchir nos destinées.

« Le crédit de la reine ne sembla marquer dans les affaires que parce que le niveau des influences qui dominaient le palais se releva. Les gens du rang et de l'étoffe de Fortunato parurent ne pas gouverner aussi directement l'empire. Lui-même fut obligé de quitter l'emploi dont il avait fait un ministère si redoutable. A son tour, l'ordre de s'éloigner de Madrid vint le surprendre. Il se réfugia dans l'intendance, qu'il sut se faire attribuer, des biens séquestrés du marquis de C*** et de sor Dolorès, deux patrimoines immenses qui étaient saisis aux mains de la marquise en sa qualité d'afrancésada : c'était une des gaietés de la tyrannie.

« En voici une autre. Je rongeais mon frein dans ma citadelle, regardant les Pyrénées pour toute consolation, et cherchant à voir plus loin la chère image de ma jeune cousine et de ma belle tante exilées, quand je suis officiellement informé, et très-sérieusement, que Sa Majesté m'a nommé à un grand gouvernement. Le curieux est, que mon frère, qui vivait en disgrâce malgré tous ses efforts, à titre de créature de Godoy, quand il vit ma nomination et ma faveur dans la gazette, fut pris de désespoir. Il entra au cou-

vent chez les Dominicains. Il y est encore, à son grand regret, quoiqu'il ait eu de l'avancement : il est père procurateur d'un monastère de son ordre dans ces montagnes. Donc, je sortis de ma prison. Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, j'en profitai pour faire une pointe à Paris, passer deux heures aux pieds de ma Dulcinée, en employer trois à chercher doña Léonor et Maria dans ces montagnes où on les disait retirées, et à ne trouver que Fray Pablo ; puis enfin j'arrivai à Madrid, tout cela prompt comme l'éclair. J'eus ordre de repartir sur-le-champ : je fus comblé de caresses qui m'étonnèrent; je remarquai un air narquois et hostile, qui ne m'étonna pas moins, et j'arrivai dans le chef-lieu de mon gouvernement. Toutes les troupes étaient sous les armes; la noblesse vint à cheval au-devant de moi; la population, répandue sur la place publique, me reçut avec des transports qui me rendaient heureux. Je devais à mes opinions connues ce glorieux accueil. Ce fut au milieu des acclamations d'un peuple immense que je parvins à mon palais : là se trouvait un inquisiteur; il m'attendait pour me plonger dans les cachots du Saint-Office. Je compris alors. Ces procédés se sont renouvelés plus d'une fois. Des capitaines généraux en ont été les victimes. Un jour, l'Espagne apprit avec surprise et avec joie que le vénérable évêque de Méchoacan, l'un des plus généreux amis des libertés publiques, venait d'être appelé au ministère; elle ne tarda pas à savoir que l'on se jouait de ses misères et de ses espérances : l'inquisition s'était emparée du nouveau membre des conseils de la couronne.

VI.

« Pendant ce temps, en Espagne tout périssait; l'autorité royale, le respect, la confiance, la fortune publique. Au sortir de votre heureuse France, si libre, si animée, si riche, qui semblait tout entière parée pour une fête, considérer l'Espagne, c'était passer de la salle d'un banquet d'hyménée

au fond d'un tombeau. La misère avait tout envahi, jusqu'à ce palais où se dissipaient les trésors de l'empire. Les provinces à qui le fisc demandait de l'or, lui offraient du blé : c'était le seul moyen d'acquitter les tributs. Le maître de la monarchie espagnole n'avait ni trésor, ni flotte, ni armée : les changements de ministère, les exils, les confiscations attestaient le malaise public sans diminuer l'indigence du trône. Le soldat, dépourvu de pain et de vêtements, avait repris le vieil usage de mendier sur les chemins. Ugarte, l'arbitre de nos destinées, donnait en vain le spectacle de la patrie de Fernand-Cortez, empruntant des vaisseaux au gouvernement russe : nous ne pouvions pas protéger nos rivages contre les corsaires de nos colonies insurgées. L'Espagne était redescendue au degré d'impuissance où le règne de Charles IV l'avait amenée. Les jours de Godoy se levaient sur nous. Que dis-je ? Son règne fut plus scandaleux qu'oppressif, plus ruineux que redoutable ; sous lui, la philosophie, les lettres, les arts, purent être cultivés sans obstacle. Le nouveau despotisme, au contraire, a en horreur la pensée humaine. C'est elle qu'il essaye d'atteindre en frappant tous les nobles caractères, tous les esprits élevés ; fanatique et sombre, il nous rend l'oppression inflexible de Philippe II. Seulement nous avons de plus les caprices d'un pouvoir mobile et divisé, les dissipations de serviteurs cupides, la tyrannie à la fois d'une domesticité et d'une faction triomphantes. Nous avons de moins les distractions des grandes entreprises, l'éclat de la gloire militaire, un dernier respect pour les droits du pays et les profits de dominations lointaines.

« L'Espagne se réveilla de sa stupeur, elle s'occupa de défendre ce qui lui restait de vie. Des sociétés secrètes, s'étendant sur toute la surface de l'empire, préparaient à la ligue monastique des barrières imprévues. Là, se rencontraient tous les hommes des classes élevées, depuis ceux qui essayaient de trouver le repos dans le silence de la retraite, jusqu'à ceux qui cherchaient la sécurité dans l'exer-

cice du pouvoir. Maintenant que des relations non contestées l'ont appris à l'Europe, je puis vous dire que les Morillo, les Ballestéros, les l'Abisbal, les comtes de Montijo étaient, au sein même de la puissance et des grandeurs, affiliés à cette vaste association. Lascy, émule de Porlier, succomba comme lui. Pour pouvoir exécuter la sentence, il fallut dire à Barcelone que l'illustre capitaine ne périrait pas, qu'il serait seulement relégué aux îles Baléares. Il y fut relégué en effet; en mettant le pied sur la plage, on lui banda les yeux, et il tomba fusillé.

« Pas un jour ne s'écoula, dans ces six années, sans que l'insurrection ne contestât à l'autorité absolue sa funeste puissance. Des bandes formidables parcouraient les provinces au nom de la constitution abolie; la révolte universelle de l'Amérique, les promesses de prochaines cortès, chaque jour renouvelées pour apaiser l'exaspération publique, enfin le deuil du dedans et les mépris du dehors, protestaient contre un régime abominable. Il y avait de plus une protestation qui n'est pas indifférente aux yeux de l'avenir, la protestation permanente des échafauds.

« Madrid, Pampelune, la Corogne, Valence, Valence surtout, voyaient la claie fatale sillonner les places publiques; les conspirations étaient sans cesse renaissantes; le général qui faisait exécuter les coupables était, la plupart du temps, leur complice : le trône reposait sur un volcan.

« Bourbon et roi, le malheureux don Fernand était séparé par une armée invisible d'un peuple qui tendait vers lui des mains suppliantes : il vivait, ainsi que nous, sous la loi des gouvernements asiatiques; un voile, étendu devant ses yeux, lui cachait son empire baigné de sang et de pleurs. Sa bouche ne devait s'ouvrir que pour prononcer des paroles de consolation et de bonté : l'Espagne n'entendait que d'implacables sentences. Sa main ne devait être tendue vers les prisons encombrées que pour alléger le poids des chaînes, et l'Espagne ne voyait qu'un bras de fer qui se faisait un jeu barbare de les appesantir.

« Ah ! si nous avions eu à nous plaindre de la personne même du roi, si nous avions cru que ce fût sa main qui nous frappât, nous l'aurions baisée avec résignation et en silence; car nous étions accoutumés à nous sacrifier pour la patrie, et nous savions qu'il importe à la félicité publique de conserver un respect profond pour la personne sacrée du monarque. Mais, loin que l'Espagne ait à former de telles plaintes, il nous est doux de pouvoir parler de notre éternelle reconnaissance pour le prince dont la sagesse et la fermeté ont seules opposé une dernière digue à ce déluge de maux. Dans ces jours d'aveuglement, les captifs ont dû à lui seul la conservation de leur existence menacée chaque jour par la frénésie des moines et du peuple. Aux conseillers pervers et imposteurs appartiennent toutes les iniquités de cette triste époque : au roi, à ses vertus paternelles, tout le mal qui n'a pas été fait, tout le bien qu'il a voulu faire. »

Frappé de ce magnanime langage, je ne pus m'empêcher d'interrompre don Carlos. Ainsi s'exprimaient des hommes que le despotisme avait traînés de cachots en cachots, et d'ignominies en ignominies! C'était là tout ce qu'ils nourrissaient de ressentiments, tout ce qu'ils méditaient de vengeances, quand la fortune leur livrait le pouvoir et la vie de leurs proscripteurs! Dans un pays où, trop évidemment, après deux expériences telles que celles de Charles IV et de Ferdinand VII, le pouvoir absolu était désormais impossible, la royauté conservait une telle autorité, de tels respects! Elle planait ainsi sur les imaginations et les âmes! No-

[1] Tout cet alinéa se retrouve littéralement dans un écrit publié sous le régime constitutionnel, à la fin de 1820, par huit des députés victimes de la réaction. Plusieurs des rédacteurs de cet écrit figuraient parmi les *exaltados*. Ce sont là les hommes qui ont été jetés une seconde fois dans la proscription, contre lesquels l'Europe s'est armée!... (V. *la representacion de los deputados persos*, Madrid, 1820).

ble nation, vous mérites d'être sauvée et vous devez l'être. Vous avez là une ancre de salut qui, quelque jour, retrouvera son heureuse puissance.

Don Carlos reprit :

« Une fois encore on espéra quelque chose, mais en vain, d'une conquête que fit le palais sur la maison royale de Naples. Le plus jeune de nos infants, don Francisco, s'était allié à la sœur d'une de vos princesses [1], et dona Carlota, jeune, vive, pleine d'un esprit actif et entreprenant, vint prendre place avec les deux Portugaises, dans un château triste et morne, comme ces astres qui se montrent au sein d'une profonde nuit, sans dissiper les ombres. On ne vit peut-être jamais une cour composée de trois princes aussi jeunes, de trois princesses aussi animées : on n'en vit jamais de plus sévère ou de plus sombre ; il semblait que la terreur rejaillît jusqu'à ces hauts lieux d'où elle était descendue : le palais aussi était une prison.

« Je gémirais encore dans les cachots du saint tribunal, si la révolution du 9 mars n'était venue en briser les portes. Deux mois auparavant, le jour où s'ouvrait l'année 1820, quelques officiers que l'Abisbal avait jetés dans les fers après avoir conspiré avec eux, furent délivrés et prirent les armes. Ils s'emparèrent de l'île de Léon pour proclamer la renaissance du système représentatif au lieu qui avait été son berceau.

« On comptait sur le secours de Cadix, et la garnison, fermant ses portes, combat pour la discipline militaire. Don Raphaël del Riégo quitte alors le camp retranché, à la tête d'une colonne de quinze cents hommes, et la nation le voit, après six semaines d'une campagne sans succès, perdu entre les troupes, dix fois plus nombreuses, de Joseph O'Donnel et d'Éguia, fuir seul à travers les montagnes, demandant aux rochers un asile pour sa tête proscrite : sa

[1] Madame, duchesse de Berry.

faible armée n'était plus. Don Antonio Quiroga se tenait debout dans l'île de Léon. Mais les régiments qui campent sur l'autre rive du Santi-Pétri demeurent fidèles à l'autorité royale : son camp, dépourvu de tout, et surtout d'espérance, est accablé sans combat, par le sentiment de la mauvaise fortune, cette puissance terrible qui consomme la destruction, dès que la destruction est commencée. Les officiers seuls restaient; ils n'avaient plus la force de déterminer les soldats à faire cause commune avec eux : l'insurrection militaire était donc vaincue. Ce fut alors que les provinces, et la Puerta-del-Sol à Madrid, intervinrent. La Navarre, l'Aragon, la Galice, la Manche s'étaient émues. Madrid tout entier se leva, et, entourant la demeure royale, envoya jusqu'au ciel ses prières unanimes. Le roi se montre au balcon : il promet des cortès ; le décret est signé : un garde-du-corps traverse la place publique, tenant à la main un papier que la presse va répandre. La multitude se dissipe devant une voix sacrée, devant une auguste promesse...; et le décret ne paraît pas. Un jour, un autre encore s'écoulent; un troisième est venu : cent mille âmes se pressent aux abords du palais. Une députation porte aux pieds du roi l'expression de tous les vœux. Mais, maintenant que l'attente publique a été trompée, ce ne sont plus des cortès convoquées au gré de la couronne, ce sont des garanties toutes-puissantes, c'est la constitution de 1812, c'est la restauration du régime détruit par la force des armes que la Puerta-del-Sol réclame.

« Les troupes immobiles et muettes écoutaient les acclamations des citoyens, et s'abstenaient de les répéter. Ballestéros paraît. Lui seul peut-être, au sein de notre Espagne ombrageuse et jalouse, a dans son nom une puissance; il va fixer nos destinées flottantes. Le conseil d'État, dont il est membre, ce corps qui compte dans ses rangs les hommes les plus illustres de la monarchie, et qu'on n'assemble jamais, est convoqué cette fois. Le duc de l'Infantado déclare qu'il ne peut compter sur les officiers de son régiment des gardes. L'infant don Francisco s'assure une popularité im-

mense en plaidant la cause du vœu public. Le marquis de Mataflorida et le duc de San-Fernando, alors ministres, tous les membres du conseil, adhérèrent au vote du jeune prince, et par eux fut rédigé un décret qui proclamait la constitution de 1812, « pour condescendre, disait-on, à la « volonté nationale. » Ce décret fut reçu avec enthousiasme, avec délire. Le nom de don Fernand sortit de toutes les bouches et de tous les cœurs. L'armée tendit les bras aux frères d'armes qu'elle venait de combattre; mais vous voyez que, si le signal de l'insurrection est parti d'abord du milieu de ses rangs, en réalité elle a eu l'honneur méritoire de rester docile à la voix de la discipline; elle avait triomphé de ses sentiments secrets, triomphé de Riégo, et à peu près de Quiroga, comme de Porlier et de Lascy.

« La constitution s'est relevée aussi, grâce à Dieu, sans le secours du meurtre et de la vengeance. Après tant de sang versé, pas un excès n'a souillé cette page de notre histoire. L'Espagne est généreuse comme le lion qu'elle a pour emblème. Avec plus de griefs que l'Angleterre et la France, elle n'a point voulu, dans sa révolution, de coupables trophées. Au lieu de montrer les captifs qu'elle a faits, elle montre ceux dont elle a brisé les fers; elle montre un peuple de proscrits qui reviennent féconder de leurs travaux le sol natal. Il lui était réservé de donner le spectacle d'une insurrection populaire venant briser ses flots au pied du trône, comme la tempête meurt en battant le rivage que Dieu ne lui a pas donné de franchir. Le monde n'avait pas vu encore une révolution qui ne fait pas une arrestation, ne menace, n'outrage, n'inquiète pas un citoyen, qui enfin perd du sang et n'en fait point couler.

« Concevez ma surprise quand mes chaînes tombèrent, quand je vis une Espagne, si je peux ainsi parler, ivre de joie, d'espérance et de vie. Le voile lugubre, qui avait couvert si longtemps la face de l'empire, était déchiré, une même expression de bonheur régnait sur tous les visages. A la Puerta-del-Sol, au Prado, surtout dans les galas du pa-

lais, se rencontraient les bannis de la veille que la tyrannie avait réunis dans les cachots, quoique souvent liés à des camps divers, qu'elle réunissait aujourd'hui dans le sentiment d'une même délivrance. Je tombai tour à tour dans les bras de Fray Cayétano, de l'archevêque, de don Diègue... Don Diègue arrivait seul de l'exil; Estevan ne revint pas: relégué sur les bords de la Méditerranée, il avait été mêlé à une des conspirations qu'Élio découvrait, de temps à autre, dans Valence, et comme les Vidal, les de Lys, les Calatrava, cette foule de martyrs déplorables qu'une seule ville a comptés, l'enthousiaste exhala sur l'ignoble gibet son âme indépendante et les illusions dont elle s'était nourrie.

« Cependant la révolution fit quelques malheureux : ce furent les familiers de l'obscure et fatale camarilla. Se virent-ils persécutés, bannis du palais, dépouillés de l'or dont ils s'étaient gorgés? Non; mais ils ne gouvernaient plus la monarchie; ils ne pouvaient plus envoyer les grands noms, les grands talents, les ministres, au bagne ou dans les châteaux forts : c'étaient le cardinal de Bourbon, Ballesteros, le marquis de las Amarillas, Argüelles, qui administraient à leur place. Au milieu de tous ces mouvements, le roi conservait des manières toujours affables et polies. Il voit se presser autour de soi une foule inaccoutumée. Ses baisemains servent de rendez-vous à tous ceux que la réaction a eus pour instruments ou pour victimes; il semble qu'à ses pieds viennent expirer les ressentiments et les discordes.

« Le public attendait avec impatience que le Peñon-de-Velez nous rendît sa noble proie; c'est sur cet écueil perdu aux rivages africains, dont les malfaiteurs sont les uniques habitants, qu'Alonso avait été, comme Martinez de la Rosa, attaché au banc du crime. Sa place était marquée maintenant à la tête des affaires. La voix publique l'appelait, ainsi que mon affection. Il ne vint pas. Tout le monde ignorait quel avait été son destin; on savait seulement qu'il avait

pu quitter les Présides. Mes trois tantes avaient disparu de Madrid : la bonne supérieure, par le désespoir et la mort, Matéa et Maria par l'exil. Je fis d'inutiles efforts pour retrouver Maria et mon ami. Sans Antonio, j'ignorerais qu'il y a dans ces contrées un fugitif des galères qui vit encore pour le salut de notre Espagne.

« La tâche devient chaque jour plus grande. Dans le premier moment la nation, courbée sous le même joug, frappée du même fléau, livrée à la même indigence, n'a eu qu'une âme pour jouir de sa victoire : mais il arrive à notre gouvernement d'avoir plus de besoins que de revenus, plus de dettes que de crédit; la pénurie du trésor aurait, à part tous les malheurs publics, assuré tôt ou tard notre triomphe. Il faut forcément en venir à ranimer l'agriculture, l'industrie, les finances. Il faut rendre confiance aux classes élevées, et les faire entrer dans le mouvement des intérêts publics. Nous aurons des résistances. On devra ne s'en laisser ni décourager, ni irriter. On a découvert une trame dans laquelle étaient impliqués des personnages augustes. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever le roi. Don Fernand lui-même a dénoncé ces desseins et leur auteur. Ces conspirations créent une défiance et une irritation funestes. Une tribune s'est élevée dans la vaste salle de la Fontana de Oro pour avertir l'opinion de ses périls. J'y ai paru, ainsi que d'autres grands seigneurs jaloux de fortifier l'esprit public. Des femmes, des filles, des mères de citoyens morts sur l'échafaud ou dans l'exil, s'agitent sur les places, aux théâtres, en demandant vengeance; elles ne savent pas, comme nous, vaincre et pardonner. Heureusement les bagnes se sont ouverts peu à peu devant ceux qui furent, et ceux qui sauront encore être, les sauveurs de l'Espagne. Les fondateurs de nos lois prennent en main les destinées de la patrie, n'oubliant qu'une chose, l'empreinte des fers qui ont chargé leurs bras. Ils maîtriseront le char de la révolution espagnole, prêts à faire toutes les concessions qu'on voudra. La constitution de 1812 n'est qu'un nom. Nous pren-

drons, si l'on veut, la charte de France. Ce qu'il nous faut, c'est un gouvernement sensé, des garanties, des progrès, des libertés, des jours sur l'Europe. Si on ne nous entrave pas, aucun malheur n'attristera le cours de notre régénération. »

LIVRE TRENTIÈME

CONCLUSION.

RÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL EN 1820.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

RACINE, *Chœurs d'Esther.*

Rétablissement du gouvernement constitutionnel. — Rencontre de sir Georges. Agitation d'Urdax.—Monastère. Aspect du réfectoire. Père prieur.—Fray Cayétano. Don Fray Isidro. Soulèvement de Fray Jaymé contre la constitution. Complot contre Alonso. Arrivée de Fortunato. — Complot pour l'enlèvement du roi. — Fray Aparicio. Don Mathias. Etat des esprits dans le monastère. Discussion dans la sacristie. Discipline. — Dissensions intestines du clergé, des ordres religieux. — Don Fray Isidro à l'Atsulaï. Récit de l'enlèvement d'Alonso aux présides, par Guatimotzila. Son arrivée à Saint-Jean-de-Luz, où il retrouve Maria et dona Léonor. Mariage de Maria et d'Alonso. Fin de Guatimotzila.— Entrée dans l'ermitage. Entrée de Fernanda et de Matéa. Surprise et désespoir de Matéa. Sa mort. — Reconnaissance d'Alonso et de Pablo. Don Domingo. Don Diègue. Bartolomé. Antonio et Paquita. Fernanda et don Carlos. Sir Georges. — Députations à don Alonso. — Opinions contraires. Alonso et Maria quittent l'Atsulaï. — Cortége. — Querelle de don Carlos et de don Juan de Dios. — Bidassoa. Ile des Faisans. Bac de Béhobie. — Adieux à la France. Chant de Maria. Triomphe d'Alonso et de la marquise. — Retour de tous les proscrits dans la patrie.

I.

Le soleil s'était levé depuis longtemps. J'écoutais l'illustre milicien qui, vivant partout comme on vit à la Puerta-del-Sol, oubliait et ses projets, et ses sentiments divers, et la marche des heures. Nous vîmes un étranger arriver à pas précipités par un sentier voisin. « Miséricorde ! s'écria don « Carlos, nous sommes perdus : c'est sir Georges. » L'Anglais entendit son nom, et vint à nous. A l'aspect de l'uni-

forme que portait le duc, il ouvrit de grands yeux, et nous apprit que, parcourant les Pyrénées avant de retourner dans la Péninsule... « Vous retournez dans la Péninsule? interrompit l'Espagnol. — Oui; vous connaissez mon ancienne « prédilection pour votre beau ciel. — Démonio! reprit « don Carlos à demi-voix, puisse notre ciel vous occuper « seul! — Je ne vis bien que dans votre atmosphère si « belle, si vive, si pure. Votre despotisme, à la fois niais et « méchant, m'avait chassé. Aujourd'hui que tout change...» A ce mot don Carlos s'écrie : « Quoi! vous applaudiriez à notre généreuse résolution de nous élever au rang des États « policés et des États libres? S'il en est ainsi, touchez là; « je vous reconnais pour un Anglais véritable et non plus... « — Je vois avec peine, repartit sir Georges, que votre régénération sera longue et combattue. La guerre civile est « allumée. — La guerre civile, mon Dieu! et où la voyez-vous? — Je la vois ici sous vos yeux, dans un village où « je m'étais arrêté pour prendre du repos. Un des ministres « que vous avez eu le tort extrême de prendre dans les « présides pour les imposer au roi, le général don Alonso « habite, à ce qu'il paraît, le voisinage. Une bande royaliste « comptait l'enlever. Des soldats, instruits de ce dessein, « je ne sais comment, en sont venus aux mains avec les « insurgés, et je suis trop heureux d'avoir réussi à fuir au « milieu de la mêlée; car, des deux côtés, on voulait ma « tête. — Si la politique britannique y était logée tout entière, murmura don Carlos, ce serait un grand service « rendu au genre humain. »

Déjà sir Georges s'était éloigné de nous; nous nous dirigeâmes sur Urdax. « Voyons, me disait mon Espagnol, « comment est faite une guerre civile allumée pour les « beaux yeux de la Camarilla; je suis curieux de savoir ce « qu'on peut appeler une bande royaliste dans un pays où « tout le monde aime et respecte le roi. »

De grands cris remplissaient les airs : on pouvait croire qu'en effet des armées étaient en présence. Arrivés sur la

place d'Urdax, nous ne vîmes qu'un escadron en bataille qui saluait la pierre constitutionnelle de ses acclamations; le général Bartolomé passait la revue de ses troupes. Son neveu, le bachelier don Juan de Dios, débitait fièrement des impertinences libérales au milieu des villageoises silencieuses et des soldats charmés. Antonio, triste et les yeux baissés auprès de Paquita désolée, le seigneur don Géronimo criant vive le code sacré en fausset, et dona Urraque comptant à sa fenêtre les grains d'un chapelet de verre, complétaient le tableau. Les cavaliers accueillirent avec enthousiasme le jeune duc, qui tendait une main à Bartolomé, tandis qu'Antonio saisissait l'autre et la baisait. Il s'informa de ce qui s'était passé. « Rien, répondit l'Aragonais, sinon qu'un père procurateur que vous connaissez; « un intendant lâche et voleur; mon petit neveu le béat « don Francisco de Paula, que j'ai bonne envie d'envoyer « rejoindre sa sœur dona Inès, et deux ou trois autres dé« mons incarnés, ont voulu s'armer contre les ordres du « roi; ils ont menacé, en mon absence, la pierre constitu« tionnelle, et fait le complot d'enlever à notre maître « le plus loyal conseiller qu'il puisse prendre. Justice de « Dieu! j'ai fait poursuivre les damnés qui veulent brouil« ler le roi et la nation : mon neveu m'est seul tombé sous « la main, et, s'il n'y avait pas le chiffon souverain qu'ils « appellent la constitution, et que tous les saints maudis« sent, par le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ! je le « ferais pendre à l'instant avec tous les serviles... — Dé« monio! dit don Carlos, ne pendons personne et buvons « tous ensemble quelques bouteilles du bon vin de Navarre « à la santé du roi, du système et de Paquita : car, Dieu « me pardonne! cette enfant que j'ai tant vue sur les ge« noux de la pauvre Gitana... » — Le duc vit la figure sauvage du mari de la Bohémienne prendre une expression douloureuse : il se tut pour courir au cabaret. Là il pressa la taille de la jeune fille, lui ravit un baiser, embrassa dona Urraque qui grondait, pleurait et priait; puis il commanda,

de toute la force de ses poumons, à des domestiques qu'il cherchait et ne trouvait pas, que du vin fût abondamment servi.

Il me parut que don Carlos ne songeait pas à découvrir la demeure solitaire du proscrit pour lequel il était venu dans ces cantons. Fernanda elle-même semblait oubliée. Je m'éloignai sans que le noble milicien s'aperçût qu'il perdait son ami intime de la veille.

Je voulais regagner Ainhoa. Au lieu de prendre le pont d'Oholdizum et le chemin de la vallée, je gravis les montagnes, et ne tardai pas à me trouver non loin d'un monastère. Un monastère est une chose nouvelle pour les jeunes générations de France. Un intérêt curieux me conduisit à la demeure sainte. C'était le moment où quatre-vingts moines de tout âge, les yeux baissés, les mains jointes, allaient deux à deux prendre place au réfectoire. Quelques-uns, condamnés au fouet et au jeûne, restaient étendus en avant du seuil, et les frères défilaient par-dessus leurs corps immobiles ; d'autres, en châtiment de leurs fautes, mangeaient à terre. Sous les voûtes silencieuses, une seule voix retentissait comme au milieu d'un désert : heureux les convives, si l'attention qu'ils donnaient à la lecture sacrée pouvait les distraire et de la nappe sur laquelle leur frugal repas était étalé, et des assiettes qui contenaient la portion de chacun, et des mains qui l'avaient servie. Quelle que soit leur richesse, les monastères de la Péninsule observent les lois de l'abstinence chrétienne ; mais on sent que la sobriété espagnole doit y être une vertu moins que partout ailleurs.

Je fus frappé de l'expression des regards et des traits. Tous les visages annonçaient une pensée active, une inquiétude profonde. Je ne conciliais pas bien ce caractère avec le détachement du siècle, et la méditation des vérités de l'autre vie ne me l'expliquait pas suffisamment.

Il me fallait obtenir du chef de la communauté la permission de la parcourir. Un frère lai me conduisit par de longs corridors dans l'humble appartement du prieur, qui

ne descendait point ce jour-là au réfectoire, parce que l'archevêque métropolitain venait d'arriver dans le monastère. Une soutane violette distinguait seule le pontife. Le prieur, revêtu, par un privilége assez commun, des honneurs épiscopaux, portait comme lui l'anneau et la croix : tous deux s'entretenaient, assis à une table que couvraient tout entière deux plats de légumes, seul mets que la règle de saint Dominique permette, de l'eau-de-vie, de l'eau, un réchaud à cigares, la tabatière de l'archevêque, et son chapeau aux vastes retroussis verts. Le prieur accueillit ma demande avec une rare cordialité; son œil était vif; le sourire régnait sur ses lèvres : il m'offrit une pajita et un verre d'eau-de-vie que je refusai en vain. « Bon ! me dit-il, un Français ne « craint pas les liqueurs fortes. Vous avez sûrement fait la « guerre, peut-être contre nous; moi, j'ai aussi tâté du « métier : maintenant que la bonne intelligence est réta- « blie, buvons à la santé du roi de France et du maréchal « Soult qui a pu me faire fusiller et ne l'a pas fait. » Le bon prieur ne se contenta point de ces premières civilités. L'entretien s'anima, il me fallut prendre place, et attaquer, de concert avec lui, un plat de pois-chiches, empoisonné de poivre et de piment. Les manières, le langage du religieux m'étonnaient. L'archevêque m'occupait encore davantage : sa tête blanche, son rang, un grand caractère d'énergie et de sérénité empreint sur son visage, tout me dit d'abord que je me trouvais en présence de don Fray Isidro; à cette pensée, un respect religieux s'était emparé de moi. J'étais loin de croire que le prieur me fût connu... Le saint vieillard l'appela Fray Cayétano. A ce nom, je me retournai brusquement. Dans un abord si bienveillant et si facile, je ne reconnaissais pas l'ardent dominicain. « Notre père pro- « curateur, dit-il alors, en reprenant sans doute la conversa- « tion où elle était à mon arrivée, Fray Jaymé a eu tort « de lever l'étendard, tandis qu'il y a ici des troupes. Mais « il a du cœur ; il est opiniâtre : je suis bien sûr qu'il saura « se maintenir sur les grands chemins, et que le philosophe

« don Alonso n'arrivera pas sain et sauf dans l'encyclopédie « de Madrid ; son sort est entre bonnes mains. — Tout ce « que vous me racontez, reprit l'archevêque, m'attriste « beaucoup. L'initiative que nous avons prise en 1814 a eu « de tels résultats, qu'il me semble bien téméraire... — « Marie sans tache ! vous voilà encore dans vos moyens « termes ; n'avons-nous pas eu depuis trois mois assez de « patience ? On pouvait croire qu'une leçon de six années « avait appris quelque chose aux déistes, qu'ils se conten- « teraient d'être échappés à une camarilla par trop im- « bécile et trop oppressive. Point du tout ! les journaux « vous le disent ; c'est toujours à l'Église qu'ils en veulent ! « et elle ne songerait pas à se défendre ! vous verrez comme « ils vous traiteront à titre de Perse. Malgré mon intérêt « pour vous, je trouverais charmant de les voir payer par « leurs persécutions tout ce que vous faites pour eux depuis « tant d'années. — Ces persécutions, répondit le prélat, « prouveraient que les cours n'ont pas l'exclusif privilége « de l'injustice, et, si vous le voulez, de l'ingratitude. — Eh ! « qui songe à défendre tout ce que nous avons vu ? C'est le « régime de la vieille et pure monarchie qu'il faut rétablir « dans sa splendeur ; ce sont les conciles nationaux, com- « posés des paysans, des prêtres et des grands ! Les rois et « les philosophes sont les éternels ennemis des nations. « Contentons-nous d'écraser les premiers sur leurs trônes ; « mais, pour les seconds, point de miséricorde ! il faut les « exterminer. J'espère bien que l'ami don Alonso n'échap- « pera point à Jayme, qui nourrit contre lui de vieilles ven- « geances : la sainte Vierge sait que la solitude, le cloître, « la nécessité de renoncer aux ambitions laïques, n'ont « point calmé sa haine ; ainsi ce sera un de moins, et sûre- « ment le plus dangereux de tous ; car, malgré ce qu'il a « souffert, il est de ces caractères qui ne se lassent pas de « rester parmi les maudits de Dieu qu'on appelle des mo- « dérés. »

Je retrouvais maintenant Fray Cayétano, et j'admirais

quel rapide changement les passions politiques apportent dans les formes, le langage, le ton des hommes. L'archevêque reprit : « Les périls d'Alonso m'affligent; ils m'affligent « pour lui, pour sa femme charmante... — Quoi! que « voulez-vous dire? il serait marié? vous saviez donc qu'il « habitait de l'autre côté de la frontière? Nous venons de « l'apprendre! »

II.

En ce moment, un grand bruit de chevaux troubla le silence du monastère. Le prieur, qui avait peut-être ses raisons pour redouter une visite de Bartolomé, courut aux fenêtres : « Amour de Dieu! s'écria-t-il, c'est Fortunato, ce- « lui qui se donna le plaisir d'attacher au lit de torture un « homme tel que moi!... Mais maintenant il pense si bien! »

Un Castillan, dont le regard est spirituel et faux, la bouche gracieuse et cruelle, entre dans la salle où se poursuivait le déjeuner; il salue à peine l'archevêque, incline ses lèvres sur la main de Fray Cayétano, jette son manteau, s'assied et dit à mes convives muets : « Tous les Espagnols « fidèles doivent s'entendre pour sauver la cause commune, « celle de l'autel et du trône. La Fontana de Oro a décidé « unanimement le régicide et l'athéisme. Tous les couvents « doivent être détruits de fond en comble, les prêtres égor- « gés. — Les monstres! s'écrie le dominicain. — Déjà ils « ont porté l'insolence jusqu'à supplier Sa Majesté, vous « savez ce qu'ils appellent supplier, d'éloigner de sa per- « sonne ses plus humbles serviteurs. Quand les grands « d'Espagne, les titres de Castille qui entourent le trône, « sont des révolutionnaires exaltés, on dispute au malheu- « reux don Fernand le droit de conserver des domestiques « fidèles. Le confesseur de Sa Majesté est compris dans la « même réprobation. — Le confesseur! c'est épouvantable, « reprend Fray Cayétano; voyez s'il n'est pas temps de « courir aux armes. — J'espère peu des armes, répondit

« Fortunato. Nous avons contre nous, à d'honorables ex-
« ceptions près, le clergé séculier, la noblesse et les bou-
« tiques. Ayons le bon accord et le temps. La première
« chose à faire est d'empêcher le roi de jeter son manteau
« sur la révolution, et de la consacrer aux yeux de l'Eu-
« rope en ouvrant lui-même les cortès. J'ai préparé une
« évasion ; si nous échouons, il faudra que la Sainte Alliance
« détermine don Fernand à changer son ministère de dé-
« portés de haut parage. S'il est roi constitutionnel, il le
« peut, et une insulte ne sera plus faite à la majesté du
« trône par la présence d'hommes qui ont encouru l'ani-
« madversion royale : nous serons délivrés des plus fortes
« têtes du parti. Si les révolutionnaires s'y opposent, la
« captivité du monarque sera constatée ; alors... Mais déjà
« les choses marchent bien : Jaymé a des plans admirables.
« Je l'ai rencontré à la tête de dix hommes déterminés ;
« c'est un commencement de guerre civile qui servira à
« faire du bruit en Europe. Ils ont laissé passer plusieurs
« députations qui se rendent de la Biscaye auprès d'Alonso,
« pour l'inviter à presser son retour. J'ai remis au père
« procurateur une commission de capitaine-général de ces
« provinces : il fera juger cet homme, coupable d'avoir
« enfreint son ban, comme rebelle à son seigneur et maître ;
« ce sera un débarras et un exemple. »

L'archevêque croisa les mains avec une vive expression de douleur, et le prieur jeta sur lui un regard irrité. Je rappelai à mon hôte que j'étais venu visiter le monastère ; il manda le frère lai, et lui désigna deux religieux pour me conduire. L'un d'eux portait l'habit hiéronymite ; je sus bientôt qu'il avait été exilé par la réaction dans ce couvent étranger à son ordre. J'entendis nommer l'autre Fray Aparicio.

J'étais destiné à rencontrer partout, dans cette Espagne qui m'était si nouvelle, de vieilles connaissances. Quoique Fray Aparicio eût pris la robe blanche et noire, je l'aurais reconnu à ses formes grossières, à ses gestes, à son lan-

gage. Dès notre entrée dans la première cellule, il me demanda s'il était vrai que les Russes fussent attendus dans la basse Navarre. « On le dit beaucoup, ajouta-t-il; on assure que leurs logements sont faits, et des magasins préparés : qu'ils viennent! » poursuivit le religieux avec une vivacité de geste qu'on ne peut rencontrer que dans la Péninsule; « qu'ils viennent : amis ou ennemis, ils périront tous! Les ossements d'un million de Français dont « s'engraisse la terre des Espagnes, sont là pour avertir les « étrangers du sort que nous leur réservons. » L'ignorance de Fray Aparicio ne se bornait pas aux mouvements politiques. Il disait sur la distance et la force des États des choses dont je voyais son compagnon, homme évidemment très-éclairé, rougir pour lui. « Nous ne savons rien de ce qui se passe « hors de cette enceinte, me dit celui-ci; les fables les plus « extraordinaires, les bruits les plus absurdes circulent « quelquefois, et nous ne sommes détrompés que lorsqu'ils « paraissent défavorables à ce que certains esprits considèrent comme la cause de la foi. » Nous entrâmes dans la bibliothèque. Un vieux prêtre séculier s'y trouvait seul : ses yeux ardents sortaient de sa tête sillonnée par des rides profondes, comme il sortait lui-même d'un amas de livres antiques, dont son scapulaire noir essuyait la poudre séculaire. A notre aspect il court à nous, tenant avec peine un in-folio dans ses mains tremblantes : « Une découverte admirable! « nous dit-il avec empressement; voyez ceci : *Saint Thomas d'Aquin, de Regimine Principum, lib.* I *c.* 6. *Rex « potest destrui, vel refrenari ejus potestas,* mais pour cela « il faut une condition, et la voici : *vel refrenari ejus potestas si...* écoutez bien, *si potestate regia tyrannice abutatur.* Voilà qui est positif. Le grand saint Thomas est « pour nous. Je réserve au T. R. P. prieur, qui a toujours « les Pères à nous citer, un argument *ad hominem.* Vous « voyez bien ces notes? continua-t-il en nous montrant du « doigt une rame de feuilles volantes; je puis démontrer « que le *système* est conforme à toutes les doctrines de

« l'Ancien et du Nouveau Testament, aux maximes de l'É-
« glise, aux sentiments des Pères, au vœu de l'Évangile et
« même aux Décrétales... Encore quelques années de tra-
« vail, et j'aurai fini mon grand ouvrage sur les constitu-
« tions primitives de la monarchie. Grâce à Dieu, on peut
« écrire enfin ; la liberté espagnole me devra la possession
« de ses titres, et mon front chauve s'ombragera d'une
« couronne civique. Je ferai voir, clair comme le jour, que
« le droit public des Espagnes a toujours eu deux bases :
« la foi et la liberté ; que la souveraineté a résidé de tous
« temps dans les cortès, non-seulement en Aragon, mais
« aussi en Léon et Castille ; que la nation s'est toujours
« réservé le droit d'élire, de réprimer, et au besoin de des-
« tituer les rois. Je le prouve... — Vous êtes fou, interrom-
« pit Fray Aparicio, de passer dans ce taudis à bouquins
« des journées entières ! Nous avons bien besoin qu'on
« nous montre dans des livres les miracles de la Vierge
« Marie, ou bien les droits du peuple !. Est-il personne au
« monde qui doute en conscience des uns ou des autres ?
« Ceux qui les nient sont des imposteurs ; les philosophes
« comme les serviles. On ne discute pas avec de tels scé-
« lérats, on les tue. » Je parus étonné de ces doctrines. Il
reprit : « Je parle avec la franqueza espagnole. La nation
« veut le *système*, le roi l'a juré ; ils auront beau ici me
« faire des homélies, je réponds : *vox populi, vox Dei*. J'ai
« fait mes preuves pour la cause du roi, quand c'était le
« temps ; maintenant je suis pour la cause de la nation.
« Moi, je ne sais marcher que par le droit chemin : quand
« j'ai su le parti que prenait le très-révérend père procu-
« rateur, j'en ai prévenu le général constitutionnel, et je
« m'en fais gloire ; et je dis à tous ceux qui le trouveront
« mauvais : Fray Aparicio est citoyen espagnol ; il est libre ;
« *itaque*, il ne craint ni n'écoute personne. » A ce mot, le
religieux nous quitte pour aller recevoir une bénédiction
que le prieur donne tous les jours, en souvenir de celle
qu'autrefois la Vierge Marie elle-même distribuait aux mem-

bres de l'ordre, temps heureux où la mère de Jésus-Christ, dans sa tendresse pour les disciples de saint Dominique, se complaisait, *complacuit se*, à visiter toutes les nuits leurs cellules. Le vieux docteur qui me faisait ce récit eut soin de prendre un gros volume intitulé : *Chronicon fratrum predicatorum auctore R. P. M. fratre Antonio Senensi*; l'ouvrit à la page 27, et y relut deux ou trois fois en latin les détails qu'il m'avait déjà donnés. « Vous le voyez, pour-« suivit-il avec satisfaction, je suis toujours prêt à citer « mes auteurs. Je vais vous montrer une série de maximes « tirées des plus saints ouvrages, de lois promulguées dans « la monarchie, et de faits à l'appui. »

Mon guide et moi nous nous éloignâmes épouvantés. « Le docteur don Mathias, me dit-il, n'a pas toujours eu « des opinions aussi décidées. — Don Mathias! m'écriai-« je; lui que la restauration vit insulter don Alonso du « haut de la tribune chrétienne? — Lui-même; mais com-« ment vous est-il connu? » Le religieux, instruit de mon histoire, n'apprit pas sans un mouvement d'horreur que Fray Pablo, qu'un partisan de Joseph, habitait le voisinage. Il s'indignait de la permission que le gouvernement constitutionnel avait donnée aux afrancésados, de revoir la patrie. « Ils ne rentreront dans son sein, ajouta-t-il, que pour « y semer le désordre, en haine de ce Cadix dont la gloire « les condamne. »

Plus libre alors, je lui exprimai ma surprise des sentiments politiques que j'avais entendu énoncer dans une enceinte où je croyais de telles opinions unanimement proscrites. « Que serait-ce donc, me répondit-il, si, au lieu de « visiter un couvent de dominicains, de simples *fraylès*, « vous eussiez été conduit par le hasard dans une de nos « maisons de *mongès*, chez les ordres riches, ceux qui exi-« gent de la naissance, de l'éducation dans les profès, ceux « où les austérités du cloître n'ont pas la distraction des « quêtes et des prédications lointaines? Ici même, chez ces « *fraylès* roturiers, ignares et vivant au foyer du peuple, un

« grand nombre soupirent après le jour où une pension leur « serait assignée, la sécularisation permise, la liberté ren- « due. Croyez-le bien, des événements comme ceux que « nous avons traversés, n'ont pas passé en vain sur une « nation, ni même sur ses couvents. »

Comme il parlait ainsi, nous étions arrivés à l'église. Tous les frères priaient : leur attitude était symétriquement uniforme; chacun accompagnait les mêmes sons des mêmes gestes; il n'était pas jusqu'aux regards qu'on ne vît se lever et se baisser à la fois. « Aux deux premières stalles, continua « le hiéronymite, vous voyez de jeunes religieux qui sont ar- « dents contre la liberté. Lors de la guerre, ils venaient de « naître. La révolution qu'elle a opérée dans les lumières « et dans les habitudes ne pouvait les atteindre au sortir « du berceau. Ils seraient effrayés d'avoir à entrer dans le « siècle, cette espèce d'enfer vivant dont on leur a fait une « peinture horrible. Derrière ces néophytes se trouve un « vieillard qui a les mêmes raisons de penser comme eux. « Trop âgé en 1808 pour prendre avec nous les armes, « blanchi dans les pratiques du cloître, arrivé sur le bord « de la tombe, il ne saurait pas vivre, et tremblerait de « mourir, ailleurs que sous ces tristes voûtes. En face de « lui vous remarquez un frère aux formes athlétiques, au « regard impérieux et sévère : ce personnage est le père- « maître. C'est lui qui initie les novices aux pratiques di- « verses de la communauté. Il leur enseigne à mettre la « tunique, à porter la chape, à boire des deux mains, à « placer les inclinations à propos, à remplacer les minu- « tions périodiques de sang que la règle ordonne par la « pieuse saignée de la discipline. Le fouet est terrible dans « ses mains. Une faute nous a-t-elle mérité ce châtiment? « nous frémissons quand son tour arrive : à la manière « dont il frappe, on voit bien qu'il se sent à l'abri des re- « présailles. Le plaisir de commander quelquefois le con « sole du devoir d'obéir toujours. Au fond du chœur, près « du prie-Dieu des prélats, vous distinguez, aux signes de

« sa dévotion ardente, le seul frère d'un âge mûr qui se « prononce hautement contre la réforme. Il a l'oreille du « très-révérend Père prieur; toutes les grâces, toutes les « exceptions sont pour lui. Maintenant, nous triomphons « des craintes que la révolution inspire à qui nous fit « trembler si longtemps. Il y a bien encore quelques reli- « gieux dont les principes ne sont peut-être pas d'accord « avec les nôtres; des griefs personnels, des iniquités souf- « fertes, le désir de la vengeance, nous en rattachent un « grand nombre. Ils soupirent, comme nous, après le jour « où le congrès aura renversé ces murailles. Mais je trem- « ble que les passions ne s'emparent des cortès et ne leur « dictent des mesures téméraires. Il importe que la reli- « gion et la royauté ne soient point compromises dans l'an- « tique respect des peuples; car, s'il y avait péril pour « l'autel ou le trône, c'est à coup sûr la liberté seule qui « périrait. Tout sera perdu, la paix de la monarchie « comme le triomphe des institutions nouvelles, quand des « hommes tels qu'Argüelles ou Martinez de la Rosa, à la « fois si chers à la cause constitutionnelle, si fermes amis « de la modération et de l'ordre, seront dépassés par des « opinions plus violentes, et cesseront d'être les arbitres « de nos destinées. Une révolution qui a l'avantage de « n'être point faite par le peuple ou pour lui, ne pourrait « pas, comme la vôtre, se permettre impunément des « excès. »

La communauté avait quitté l'église et s'était répandue dans une vaste cour. L'agitation semblait régner dans cette enceinte consacrée à la paix. Des groupes nombreux entouraient çà et là quelques frères qui s'exprimaient avec une rare véhémence. D'autres se promenaient seuls, et ne semblaient pas les moins animés. Tous paraissaient en proie à de vives sollicitudes. On discutait un projet d'adresse aux cortès prochaines, afin de désavouer toute participation dans l'entreprise du père procurateur. Mon interlocuteur descendit aussitôt, et leur proposa d'envoyer un message à

l'Atsulaï pour supplier Alonso de répondre sans retard à l'appel de son roi et de sa patrie. Une longue acclamation attestait un assentiment presque unanime, quand la cloche appela tout à coup les religieux à la sacristie. La galerie, où le hiéronymite m'avait oublié, s'ouvrait sur cette vaste salle, dans laquelle se trouvaient perdus, loin du regard des hommes, au milieu des productions misérables d'une époque plus récente, quelques tableaux de l'ancienne école qui ne méritaient ni un tel voisinage, ni une telle obscurité. Les dominicains, à l'arrivée du prieur et de l'archevêque, se mirent à genoux et prièrent. Le vieux prélat bénit l'assemblée, et prit avec dignité la parole. Il dit que la résolution d'émettre du fond de ce pieux séjour une profession de sentiments politiques avait affligé le révérend père prieur : ce guide paternel ne voulait pas recourir à son pouvoir pour extirper une pensée contraire aux devoirs du cloître ; il préférait l'autorité de la persuasion, comme le divin Maître dont ils étaient tous les disciples. « J'espère, pour-« suivit don Fray Isidro, que vous écouterez aussi la voix « d'un de vos frères qui ne peut pas tarder à comparaître « devant le juge suprême. A Dieu ne plaise que je vienne « vous parler un langage contraire aux lois qui régissent « maintenant la monarchie. Il suffirait que le roi les eût « proclamées, pour que tout Espagnol leur dût obéissance ; « et nul de vous ne peut oublier les malheurs du milieu « desquels leur triomphe est sorti ! Mais il ne vous appar-« tient pas, non plus, d'oublier l'œuvre du Seigneur qui « n'est pas de ce monde, pour mêler votre voix aux cla-« meurs des partis. Que d'autres veillent au gouvernement « de cette Espagne chérie ! Vous, votre unique devoir est « de prier pour elle. »

Ces mots étaient prononcés avec calme et conviction. Le prieur seul parut les entendre avec colère. Il se leva ; sa voix était forte, son accent passionné. « Nous sommes tous « ici pour exprimer franchement notre pensée, dit-il. Je « permettrai à chacun de vous de parler à son tour ; mais

« auparavant je dois vous exposer nettement l'état des « choses.

« Vous avez entendu parler de la schismatique assemblée « constituante ; c'est ainsi que la nomme l'immortel Pie VI « dans son bref du 10 mars 1791. Ce saint pontife la flétrit « comme impie, parce qu'elle osa restreindre la juridiction « spirituelle, déroger aux préceptes du payement des dîmes « et des prémices, disposer des autres biens et droits de « l'Église, établir ce qu'on appelle la réforme du clergé sé- « culier et régulier ; voilà quels furent les attentats ! l'ana- « thème fut le châtiment !

« Maintenant une faction n'invoque-t-elle pas les « mêmes scandales ? est-il quelqu'un de vous qui veuille « tremper dans les mêmes crimes et appeler sur sa tête les « mêmes foudres ?

« Ne me dites pas qu'on ne nous demande que des sacri- « fices. De quel droit les hommes oseraient-ils porter la « main sur l'œuvre de Dieu ? Jésus-Christ a fait son Église « indépendante des pouvoirs terrestres. L'esprit saint ins- « pirait Osias et Athanase disant à l'empereur : *Ne vous « mêlez pas de nos affaires ! C'est à nous de conseiller les « vôtres.* L'esprit saint encore parlait par la bouche de Ba- « sile, confessant du haut de son trône que les laïques n'a- « vaient pas le droit de jeter un regard sur les matières « ecclésiastiques. Benoît XIV a consacré cette doctrine « comme seule orthodoxe ; et l'aigle du monde catholique, « Bossuet lui-même, a reconnu qu'on ne pouvait subordon- « ner l'Église à l'autorité civile, sans la détruire. C'est à « nous de maintenir l'arche sainte contre toute attaque, de « quelque nom sacré que les impies se prévalent ; et, s'il « arrivait qu'un de nos rois sacrifiât un moment ces divi- « nes maximes à des considérations profanes, il se trouve- « rait encore des ministres de l'autel, comme le cardinal « de Belluga, pour tancer sa faute, et un prince, comme « Philippe V, pour la reconnaître et la pleurer.

« Quiconque menace, quiconque abandonne quelque

« chose des prérogatives augustes de la religion, se met « en révolte contre la loi de Dieu. Il n'y a point de degrés « entre le bien et le mal, entre la vie et le tombeau, entre « le salut et la damnation éternelle. Il faut rester dans la « maison du Seigneur pour la desservir et la défendre, ou « aller avec les schismatiques grecs, avec Jean Huss, « Henri VIII, les huguenots et cette assemblée constituante, « qui n'a constitué, comme cela devait être, que l'impiété, « la spoliation et le régicide.

« L'État est tout entier dans l'Église, comme la maison, « construite par les faibles mains de l'homme, est dans cet « univers que Dieu a créé. De là vient qu'avec la foi, la « société politique s'évanouit. Le jour où la France perdit « ses congrégations, et le clergé français sa splendeur, cet « Empire, qui prétendait se passer de Dieu, fut ballotté de « tempête en tempête, de désastre en désastre, ainsi qu'un « vaisseau qui penserait n'avoir pas eu de constructeur et « voudrait se passer de pilote. Sentinelles avancées de l'É- « glise, préservons la nation espagnole des mêmes folies ; « nous lui épargnerons ainsi les mêmes malheurs.

« La peur est mauvaise conseillère; s'il se trouve parmi « vous quelque pusillanime qui s'épouvante des pervers, « qu'il ne croie pas les désarmer par son apostasie. Regar- « dez par-delà les Pyrénées! Demandez à la révolution « française ce qu'elle a fait des lévites qui ont plié devant « elle : elle les a assassinés.

« Craignez Dieu, mes frères, et vous serez craints des « hommes. Le peuple sait qu'il doit tout au clergé régu- « lier; il doit son culte immaculé à vos utiles rigueurs, ses « mœurs à vos saints exemples, ses longues prospérités à « vos prières. C'est depuis votre fondation que cette patrie « glorieuse a été reconquise sur les Sarrasins : c'est depuis « lors que l'Espagnol, reculant les bornes de l'univers, a « été salué roi de tout un monde. Le peuple sait encore que, « naguère, notre intervention, nos sacrifices et nos armes « ont délivré la monarchie, comme autrefois Rome fut

« défendue, selon saint Grégoire le Grand, contre les « menaces des Lombards, par les prières des vierges de Jé- « sus-Christ.

» Milice du ciel, restez fidèle au crucifix : votre voix lè- « vera des armées et brisera des murailles. En portant au « monstre de la révolution le coup de mort, vous imiterez « le fils de Marie vainqueur de l'enfer; car vous obéirez à « Dieu et vous sauverez les hommes. »

Le Père maître, quelques jeunes profès, les vieillards surtout accueillirent ce discours par des transports d'admiration et de joie; tous les autres se turent : seulement on voyait la lèvre du vieux don Mathias murmurer les passages des canons et des pères qu'il aurait opposés à ces maximes, s'il avait osé élever la voix contre son supérieur. Combattu entre soixante années de respect pour la discipline, et l'impatience de mettre au jour son érudition si longtemps enfouie, il aurait voulu recevoir l'exemple du courage; il poussait Fray Aparicio qui se leva d'abord : puis à l'aspect de l'assemblée silencieuse et immobile, le moine belliqueux retomba sur son siége comme si les foudres du Vatican l'eussent déjà frappé. Enfin un religieux, l'ami particulier du prieur, demanda la permission de rendre hommage aux maximes qui venaient d'édifier la communauté. Il parla longuement des persécutions de Tibère et de Dioclétien, des épreuves dont l'Église était toujours sortie triomphante, mais il ne dissimula point que cette fois le mal était au cœur. « Avouons-le, continua-t-il; la contagion n'a infecté « le troupeau que parce que les pasteurs en sont eux-mêmes « atteints. Les plus grands coupables sont les premiers du « sanctuaire. Le clergé, qu'on appelle séculier à juste titre, « puisqu'il est imbu de toutes les doctrines du siècle, a « seul livré à l'abomination le saint des saints. On l'a vu, « ennemi implacable des congrégations, rival acharné des « serviteurs de Jésus-Christ les plus laborieux et les plus « dédaignés, seconder les efforts de la philosophie contre « les défenseurs *réguliers* de l'ordre, conspirer la ruine des

« monastères avec les ennemis de Dieu et du roi, applaudir « enfin à la révolte aussi bien qu'au sacrilége. — Le clergé « séculier n'est pas le véritable auteur des maux de la re- « ligion, » interrompit d'une voix chancelante le doyen de la communauté; « les plus cruels ennemis de Dieu sont, « il faut bien le dire, dans l'état régulier lui-même. Les « ordres dont l'opulence et le libertinage ne peuvent se « comparer que l'un à l'autre; les *mongès*, tous les fils de « saint François, bénédictins, disciples de saint Léonard, « hiéronymites, chartreux, basiliens, ne font autre chose « que mettre le scandale et la discorde dans la maison du « Seigneur. Ouvriers inutiles, hôtes parasites, ils ne ser- « vent pas même par la parole, et, maintenant que les jours « d'orage sont venus, vous les verrez recevoir de riches « pensions en échange de leurs biens immenses, abandon- « ner ces dépôts sacrés de la foi de nos pères, profiter enfin « de la science et du doctorat, dont la plupart s'enorgueil- « lissent, pour obtenir des dignités séculières par le patro- « nage des grands, des puissants du monde dont ils sont si « vains d'être issus. — Il faut bien le confesser, reprit un « autre dominicain; parmi les *fraylès* même, il est des or- « dres de qui les haines jalouses et l'impureté populaire.... » — Ici l'archevêque fit un signe à l'orateur, et dit avec un accent plein d'émotion : « Réunissons-nous à tous les fils « de notre mère commune, la sainte Église romaine, pour « la défendre contre les assauts de la philosophie. En pré- « sence de cette ennemie redoutable, n'éclaircissons pas « nos rangs : cherchons plutôt à les grossir. Songeons, « d'ailleurs, que nous ne sommes pas ici pour accuser des « frères, mais pour en ramener.

Le hiéronymite se leva. Ses traits avaient de l'énergie et de la dignité. Don Fray Isidro étendit sa main vers lui d'une manière aussi imposante que paternelle : le religieux s'inclina et reprit sa place. L'archevêque poursuivit : « Il « ne nous reste plus qu'à oublier les propositions impru- « dentes qui ont été soulevées, et à prier Dieu de les ou-

« blier comme nous. — N'en déplaise à votre seigneurie il-
« lustrissime, s'écria le prieur, il nous reste à punir les
« coupables. — Les punir! dit avec fureur Fray Aparicio;
« quel est votre droit? La constitution de la monarchie dé-
« clare que tous les Espagnols sont égaux. » — L'approba-
tion se peignit sur quelques visages; une joie ironique sur quelques autres, et la douleur sur le plus grand nombre. Étonné de n'être pas soutenu, Fray Aparicio se renferma dans son scapulaire. L'archevêque se hâta de dire : « Une
« parole exécrable a été entendue; nous ignorerons quelle
« bouche l'a proférée; mais ce ne sera pas trop d'un
« jeûne général de trois jours pour nous purifier tous.
« Voilà, mon frère, ajouta-t-il en s'adressant au prieur,
« le châtiment que vous avez jugé utile. Vous promet-
« tez avec moi de ne pas en poursuivre d'autres. » — Le père promit, la main sur son cœur; il s'agenouilla contre terre. Tous les frères suivirent son exemple, et la voûte retentit des hymnes de David. Bientôt on suspendit les chants, le baiser de réconciliation fut échangé, la sacristie demeura solitaire. Dans leur émotion des discordes qui avaient agité le cloître, quelques frères, en se retournant vers la grande image du Christ, ne marquèrent pas assez attentivement sur leur front et leur poitrine le signe du chrétien. Un seul d'entre eux fut aperçu du prieur qui infligea deux mois de prison au coupable : c'était Fray Aparicio; il baissa la tête et subit la sentence.

III

Quand les religieux furent retournés à leurs œuvres saintes, l'archevêque déclara au prieur étonné qu'il allait accomplir la tâche que la communauté avait voulu prendre. Il demanda un guide pour se rendre auprès du banni dont Fortunato et Jaymé conspiraient la perte. On chercha Antonio dans Urdax. Urdax était désert. Ce qui y restait de femmes et de vieillards n'avait jamais franchi la limite des

disait en contemplant le rivage Cantabre et la chaîne profonde des Pyrénées. L'exil a été inventé par les tyrans pour que les cœurs généreux sachent bien ce qu'est la patrie. Tout à coup une voile légère paraît, avance, aborde; la première, Guatimotzila, qu'une mantille épaisse dérobe à la curiosité d'un peuple nouveau, s'est élancée, et, à sa suite, Alonso est dans les bras de Maria et de sa mère. « Je vous « le disais bien, » s'écrie, après un moment, Guatimotzila dominant son émotion : « quand on a vu de telles joies à de si grands cœurs on a assez vécu. »

« Les nobles exilés, dont tous les biens étaient saisis, n'auraient su comment subsister si quelques diamants qu'avait emportés Maria ne leur eussent donné les moyens d'avoir, dans ces montagnes, au plus près de la frontière espagnole, un humble châlet et une non moins humble existence. On était encore à Saint-Jean-de-Luz. On contemplait la scène immense. Le soleil descendait sous les flots. « Je ne suis pas pour rien sa fille, dit Guatimotzila : je vais faire comme lui; j'irai me coucher à l'extrémité de ces horizons. Mais auparavant ne pensez-vous pas que j'aie droit à une récompense? — Ah! sans doute, répondirent en même temps doña Léonor, Alonso et Maria. Quelle autre, au milieu des malheurs de l'Espagne, pouvait faire autant pour nous? — Eh bien! ce que je vous demande, c'est qu'une fille soit rendue à doña Léonor, et qu'un lien éternel unisse deux vies que Dieu a si visiblement formées l'une pour l'autre. » Il y eut un long silence. Maria le rompit la première : « La seule lettre que j'aie reçue du Peñon de Velez m'avertissait que mes honneurs et mes richesses élevaient une barrière insurmontable entre nous. Un homme, ajoutait Alonso, ne possède dignement que les dignités qu'il tient de ses pères, ou de lui-même.

« L'objection est levée, répondit-il. Bannie, tu combleras les vœux du banni, et tes titres périront du fait de n'avoir pas pris les ordres du roi. » — En parlant ainsi, il était tombé à genoux, sa tête penchée sur la main de Maria.

« Ah ! cette main, s'écria-t-il, je ne l'ai jamais tant pressée.
« Combien de fois, dans ces dernières années, j'aurais voulu
« y incliner mon front ! A ce moment solennel, qui comble
« ma vie, je remercie Dieu de deux grandes grâces qu'il
« m'a faites par suite de l'existence exceptionnelle qui a été
« notre partage, l'une que tu aies tenu trop de place dans
« mon cœur pour que jamais femme ait eu de droits sur
« moi, et l'autre, que je n'aie pu avoir pour toi que des
« sentiments purs comme le fond de ton âme et comme
« l'azur du ciel ! »

« Moi-même, continua l'archevêque, j'étais relégué à Fontarabie. Maria me demanda si je pouvais venir passer quelques moments sur la terre de France, ou sans péril les recevoir sur la terre espagnole. Ils y vinrent. La nuit, dans une chapelle au bord de l'Océan, au milieu d'un solennel silence, j'ai, continuant mes bénédictions de la Corogne, consacré ce lien, fondé sur ce qu'il y a de plus grand dans ce monde, l'union sous la main de Dieu.

« Au retour, Guatimotzila s'embarqua pour le Mexique. Quand elle y aborda, ses forces étaient épuisées. Son cœur cessa de battre pour jamais.

« Maintenant, je cours auprès du noble couple. Don Alonso est nécessaire à notre Espagne. Une constitution, à jamais déplorable par sa conformité avec vos essais révolutionnaires, est née au milieu de l'effervescence de la guerre nationale. Quand les efforts magnanimes de l'Angleterre, et les nôtres, nous eurent reconquis don Fernand, quelques hommes, parmi lesquels je m'honore d'être compté, essayèrent d'arracher la monarchie à l'alternative de licence populaire et de pouvoir absolu que préparait l'œuvre informe de notre assemblée constituante. Dieu a frappé nos tentatives d'impuissance. Des méchants ont régné à la place des lois; au code de l'anarchie a succédé un déplorable despotisme; au despotisme succède une révolution inévitable. Les hommes tels qu'Alonso peuvent seuls l'enchaîner aux pieds du monarque. Par eux, le trône et

l'autel resteront debout; c'est plus que je n'espérais il y a quelques mois : le temps, la raison publique, Dieu, feront le reste. »

Déjà nous apercevions à nos pieds Aïnhoa et la vallée. Dans un chemin, ombragé de chênes verts et de sycomores, nous joignîmes deux femmes qui marchaient à pas lents devant nous. Elles portaient le vêtement espagnol, une mantille flottante et une étroite basquine. La taille de l'une, moins svelte et moins légère, annonçait plus d'années. « Ma « fille, disait-elle, ne t'étonne pas d'être ainsi abandonnée. « Étourdis ou perfides, les hommes ne savent que trahir. « Malheureuses sont les femmes de pouvoir aimer! Elles « ne trouvent pas sur la terre de cœurs qui leur répondent. « Dieu seul mérite notre amour. »

Elles arrivèrent en même temps que nous auprès de l'ermitage. La grande porte était ouverte : on voyait à l'autel l'anachorète, surpris de l'affluence inattendue des paysans de plusieurs cantons voisins; sur les degrés de l'étroit sanctuaire, priaient un Andaloux et une jeune fille de Navarre reconnaissable aux tresses flottantes de ses longs cheveux noirs. Un Basque, que distinguait sa haute taille, et une jeune femme, agenouillée à ses côtés, occupaient tous les regards Derrière eux se tenait debout Bartolomé avec son état-major. Les villageois d'Urdax, leurs chapeaux ornés de rubans rouges et jaunes, couvraient le parvis, en s'émerveillant d'avoir retrouvé, sur ces crêtes solitaires, la maîtresse chérie, par qui un intendant détesté ne tarderait pas, sans doute, à perdre son formidable pouvoir. La plupart formaient cercle autour d'un enfant qui se jouait avec un gros chien, sur le parvis de la chapelle, sans remarquer le respect que tous ces hommes paraissaient avoir pour lui. Il est vêtu comme les habitants du Béarn. Ses cheveux blonds tombent à grandes boucles sur ses épaules; son œil est plein d'esprit et de douceur; jamais cet âge n'eut tant de beauté dans les traits, tant de vie dans les regards. Les deux Espagnoles en sont frappées à la fois; la

plus âgée le prend et l'embrasse : il se défendait de ses caresses. « Bel enfant! demande-t-elle, un simple Basque ne « t'a point donné le jour. Où es-tu né? — Ici, répond-il, en « cherchant à fuir; mais je suis Castillan. — Et tu te « nommes?..... — Manuelito, du vrai nom de maman qui « s'appelle aussi Maria de las Angustias; et, depuis ce ma- « tin, on l'appelle de plus l'excellentissime marquise. — « Qu'as-tu dit?... et ton père? — Maman lui dit : *Alma* « *mia* (1), ou bien mon Alonso. »

A ce mot, doña Matéa, car c'était elle, se précipite avec égarement dans l'ermitage. « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, « voilà donc ce que tu me réservais au terme de mon exil! » Tout le monde s'étonne. Antonio et Paquita se lèvent. Saisi d'horreur à l'aspect d'une afrancésada, à l'aspect de la comtesse, Bartolomé agite son sabre dans le fourreau; le Basque et sa compagne regardent l'étrangère : c'étaient Alonso et Maria, Maria qui ne fut jamais si belle que sous ses vêtements grossiers, dans son bonheur d'épouse et de mère. Fray Pablo a prêté l'oreille aux sons d'une voix qui ne lui est que trop connue. « Quel est cet accent parti « de l'enfer? dit-il; chassez, chassez loin de moi l'impie! O « mon père, mon père, pardonne; tu sais qui t'assassina! » La comtesse éperdue portait autour de soi un regard épouvanté; la fureur y brillait encore. Tout accablée qu'elle était, elle semblait menacer et les deux époux, et le frère qu'ils contemplaient avec surprise. Don Fray Isidro étend vers elle une de ses mains, de l'autre il lui montre le ciel. On dirait si bien le juge suprême que Fernanda se précipite entre le prêtre auguste et sa mère : elle s'écrie : « Grâce! grâce! » et Maria implore comme elle le saint vieillard. « Ce n'est « pas moi, dit-il à Matéa qui incline la tête, ce n'est pas « moi qu'il faut prier. Je ne suis sur la terre que pour an- « noncer des miséricordes. Là haut sont les justices que le « remords seul peut fléchir. »

[1] Mon âme.

Matéa restait immobile; quelques moments s'écoulent, Fernanda l'appelle, et l'écho du voisinage répond seul à sa voix. On entoure la comtesse, on la soulève; son regard appesanti cherche cette Maria qu'elle a tant haïe, tant persécutée. « Je me suis repentie, » dit-elle d'une voix éteinte, et ses yeux se ferment pour ne plus se rouvrir.

La marquise se hâte d'arracher sa jeune amie à cette scène affreuse. Alonso en est distrait par l'égarement et le désespoir de ce frère, dans lequel il a retrouvé un compagnon d'exil, après l'avoir si longtemps combattu. Il essaye de rappeler les sens de Fray Pablo, qui l'écoute, le contemple et ne le reconnaît pas. « Vous vous appelez Alonso? dit l'er-
« mite; ah! n'est-ce pas vous dont l'obstination déplorable
« a fait tous les maux de notre patrie, vous qui l'avez livrée
« à six ans de dévastation, pour la livrer plus tard à six ans
« de despotisme; vous par qui la faction de Cadix a pu
« dicter des lois anarchiques au reste de l'Espagne; vous
« par qui notre père a trouvé la mort au sein d'une guerre
« furibonde? — Malheureux! répond Alonso, arrête! c'est
« ce que tu nommes le parti de Cadix, c'est l'Espagne qui
« pardonne. » A ce mot, l'anachorète s'émeut; il saisit la main fraternelle. — « Viens, reprend Alonso, viens voir
« notre pauvre mère, qui, depuis longues années, ne peut
« plus quitter le foyer auquel ses souffrances l'attachent. »
Ils vont sortir de la demeure sacrée : un obstacle leur ferme le passage; devant eux repose celle que tous deux aimèrent. Pablo lui donne des pleurs; Alonso tressaille, et, s'inclinant sur ce corps glacé : « Tel est donc, s'écrie-t-il, le destin
« d'un amour coupable! pour elle vingt ans de désespoir!
« pour moi vingt ans de persécutions et des remords qui
« ne finiront pas! »

L'archevêque l'entraîna, et des paysans dressèrent à la hâte un brancard, pour porter à l'église du village tout ce qui restait sur la terre de cette Matéa, naguère si passionnée et si brillante.

Don Alonso s'éloigna d'un pas rapide; il rejoignit la mar-

quise qui gravissait l'Atsulai en soutenant Fernanda. Antonio, la fille de Bartolomé, Bartolomé lui-même, tout Urdax les entourait en silence. Don Juan de Dios les poursuivait de louanges qui se perdaient dans les astres. Son père, l'alcalde don Géronimo balbutiait des phrases constitutionnelles pour capter les bonnes grâces du nouveau propriétaire de l'*État*, et il murmurait des patenôtres pour faire sa paix avec Dieu.

On arriva enfin à la chaumière où tant de vertus habitèrent ignorées. Les Basques d'Aïnhoa sont accourus; mon hôtesse apporte le manuscrit que son fils a trouvé quatre années auparavant sur la grande route de Navarre, et elle restitue ces précieux mémoires à celui qui les a tracés, heureuse d'obtenir, au prix de ce sacrifice, quelques paroles de l'étranger dont la renommée ne se lasse plus de raconter des merveilles. La foule reste attentive et muette devant cet humble toit qu'autrefois on fuyait, devant ce proscrit qu'on dédaigna si longtemps; mais ce proscrit est un grand citoyen, cette simple demeure sert d'asile à d'illustres infortunes : tous les regards s'y attachent; tous les cœurs frémissent; tous les yeux sont humides... Non! la vertu n'est pas un nom stérile; elle aussi a sa magie. Seulement cette puissance n'est pas de celles qui ont besoin de pompes éclatantes, de bruit, de coups d'autorité pour faire impression sur les esprits. Elle charme, simplement parce qu'elle est la vertu; et son empire, loin de déchoir en vieillissant, prend, avec les années, avec les siècles, des forces nouvelles. Le destin des choses humaines n'est pas fait pour sa divine nature.

Cependant, Alonso apprit de l'archevêque quelle tâche lui imposait son pays. Antonio et Bartolomé ne le lui avaient expliqué que d'une manière confuse. Pressé, ainsi que sa compagne, de porter aux pieds de Dieu la première expression de sa surprise et de sa reconnaissance, il était allé, pour la première fois, à l'ermitage dont il avait toujours évité l'approche, le sachant desservi par un prêtre espagnol.

En écoutant don Fray Isidro, il montra l'empreinte insultante que portaient ses mains, et déclara qu'il vivrait sur la terre d'exil. « Je puis faire mille vœux, dit-il, pour ceux « qui prétendirent m'infliger le déshonneur; mais vivre « près d'eux, jamais! » — Les prières du prélat et ses exhortations échouèrent contre une inébranlable volonté. Les députations des villes voisines se succédaient; dans le nombre des nouveaux venus se trouva don Diègue, chef politique de la province. L'hommage du bon hidalgo ne fut pas celui qui toucha le moins l'illustre banni, auquel tous ces citoyens, de rangs et de partis divers, demandaient, après de si longues discordes et de si longs malheurs, de veiller sur leurs communes destinées. On voyait qu'Alonso était très-ému : il serrait son fils dans ses bras pour cacher à tous les regards le trouble de son âme; mais sa résolution ne fléchit pas.

Don Domingo, qui accourait de sa retraite lointaine, venait d'apprendre à Bayonne, par les gens de don Carlos, quel intérêt avait appelé le duc sur la crête des Pyrénées. Il arriva : c'était pour voir Fernanda éplorée. En pressant la fille contre son sein, le Gaditan cherchait la mère, comme s'il eût craint de rencontrer la présence d'une afrancésada. Il sut qu'elle n'était plus, et fut accablé. La triste orpheline cachait sa douleur dans le cabinet écarté où la guitare de son amie était suspendue près des armes oisives de don Alonso; peut-être au milieu de son infortune, ne pouvait-elle s'empêcher de penser que celui qui devait être associé à toutes les peines de sa vie, n'était pas à ses côtés pour soutenir son courage. Doña Léonor oubliait, dans le soin de sécher les larmes de la jeune Espagnole, le bonheur qu'elle avait éprouvé en retrouvant Pablo; et la marquise, toujours occupée à répandre du bien autour de soi, essayait d'attendrir Bartolomé en faveur d'Antonio et de Paquita. Un riche établissement qu'elle leur assurait dans ses domaines, ne touchait pas le fier Aragonais; mais la mémoire d'Enriquez, mort victime des vengeances de Fortunato, et

dont la renommée grandissait de jour en jour, les prières de l'héroïne de Saragosse, plus que tout le souvenir de la Gitana, née aussi sous le ciel de l'Andalousie, l'emportèrent sur la crainte d'accepter un gendre dont le sang n'était pas peut-être d'une *pureté* à toute épreuve, et Antonio put serrer dans ses bras celle qu'il savait si bien chérir. Les habitants d'Urdax poussèrent des cris de joie : ceux d'Aïnhoa se rappelèrent la romance amoureuse qu'ils avaient entendue; ils applaudirent à l'union du tendre guitariste et de sa belle amie. Les villageois de Béarn et de Navarre, tout à coup réconciliés, se promirent de franchir désormais la frontière.

Pendant ce temps les Espagnols, drapés de leurs manteaux, l'air grave, ne trahissant leur joie profonde que par une expression plus animée de leur regard, et par le sourire à demi caché sous la moustache épaisse de la plupart d'entre eux, formaient une sorte de sénat ou d'aréopage qui avait quelque chose d'antique. Tous ces citoyens d'une même patrie, si longtemps dispersés par l'orage, s'entretenaient de leurs épreuves diverses. Ils parlaient de cette Espagne qu'ils avaient défendue, de leurs enfants morts au champ d'honneur, de leurs maisons embrasées, de leurs propres exploits. Puis le passé s'oublia; on parla de l'avenir, de cet avenir nouveau, immense, qui s'était ouvert pour la nation affranchie. Tous mesuraient la carrière avec une semblable joie. On vit bientôt qu'ils étaient loin de la contempler avec des vœux semblables. Don Fray Isidro déclara que le gouvernement représentatif, le seul qui pût évidemment guérir les longues plaies de la monarchie, ne saurait jeter des racines profondes, si les ordres (*los estamentos*) n'étaient, comme avant les usurpations de Charles Ier, investis du dépôt des libertés publiques. Don Mathias répondit que, loin de là, il était temps de conformer l'ordre politique à l'ordre religieux, de faire passer l'Évangile dans les lois, et de consacrer l'égalité que proclama le christianisme. Beaucoup applaudirent. Il ajouta que les cortès devaient abolir la noblesse : ce mot fut accueilli par un rire unanime. La

Péninsule est la contrée du monde où une telle proposition sera longtemps le moins contagieuse; il n'est pas un Espagnol qui ne se crût lésé : aussi je ne sais si, dans le cours entier de la révolution, le vœu du docteur s'est une autre fois fait entendre.

Au milieu de ces dissertations, Alonso garda le silence. On voyait en lui de grandes pensées; on cherchait à les deviner : un sentiment douloureux était la seule chose qu'on pût démêler dans ses traits. Au contraire, Pablo souriait, Pablo qui se retourna vers l'archevêque afin de lui dire : « Vous voyez qu'il n'était, pour la royauté comme pour « l'Église, de salut que par nous. » Et il ajouta tout haut : « Le système des deux chambres est le seul qui puisse tout « sauver. Il faudra, tôt ou tard, en revenir à la constitution « de Bayonne. » — Un murmure sourd se fit entendre. — « La constitution de Bayonne! » s'écria Bartolomé en frémissant de colère : la présence d'Alonso et de Maria protégeait seul l'Afrancésade contre une indignation dont il ne paraissait pas s'apercevoir; le mouvement de sa bouche exprimait le mépris et presque la pitié. « Insensés que nous « sommes! » s'écria le hiéronymite qui m'avait montré le « couvent; « bénissons Dieu d'avoir fait naître la révolution « espagnole, pour ainsi dire enchaînée. Autour d'elle sont « tracées des limites, incomplètes sans doute, mais qu'elle « ne peut franchir. Profitons de ce bienfait de notre desti- « née : ne nous lançons pas à plaisir dans le champ des « innovations, champ immense où nos pas ne s'arrêteraient « peut-être que devant les cachots du pouvoir absolu, ou « aux pieds d'échafauds régicides. Le temps est un législa- « teur qui saura, mieux que les passions du jour, améliorer « nos lois. »

Un étranger arrivait par le chemin de l'ermitage : c'était sir Georges. Il fut étonné de voir un cercle nombreux réuni autour du Castillan, le complimenta en peu de mots, pressa la main de l'archevêque, celle de don Diègue, et discuta les vices de la constitution. « Ces vices, reprit de

nouveau le religieux, nous les connaissons tous; mais nous « ne demandons à Dieu qu'une chose, c'est qu'on nous laisse « en paix. Notre gouvernement, tout mauvais qu'il puisse « être, vaudra mieux encore que le régime qui vient de « s'évanouir; et, quand celui-là s'établissait parmi des fu- « reurs populaires et des parjures, sur les ruines d'un « système que des traités avaient mis sous la garantie de « tous les rois, je n'ai pas ouï dire que vous vous fussiez « jetés entre nous et les proscripteurs. » — Un applaudissement, trois fois répété, couvrit ces mots. L'Anglais, irrité, répondit : « J'ai, comme l'Europe entière, gémi de « vos malheurs; mon pays, qui s'honore d'avoir pris votre « indépendance sous la protection de ses victoires, ambi- « tionne pour vous un repos que vous avez noblement con- « quis; mais, plus âgés dans la carrière des institutions « libres, nous savons qu'il n'y a que malheur et crime là « où la royauté n'est pas puissante, là où elle n'est pas res- « pectée. Vos institutions laissent le trône sans force, et « le ministère, sorti de vos premiers troubles, permettrait « à vos ennemis de dire que vous êtes sans respect pour la « majesté souveraine. Il importe, avant tout, que d'autres « choix... — Justice de Dieu! interrompit don Domingo, « quand la *camarilla* vient d'appesantir sur l'Espagne un « bras de fer, quand, tous les jours encore, on conspire au « palais contre les serments de la veille, vous voulez que « nous donnions de nouvelles armes à qui s'en servirait pour « abattre nos têtes. C'est déjà trop du pouvoir exécutif tout « entier, et d'une portion de la puissance législative dans « les mêmes mains; si les dépositaires de cette autorité « immense n'avaient souffert comme nous pour la cause de « la liberté, il faudrait aussitôt fortifier les garanties légales, « et montrer à l'Europe qu'il nous souvient que jamais « l'Espagne ne fut grande et glorieuse comme naguère, « alors qu'elle était sans *camarilla*, sans cour et sans roi. « — Sans roi, dit gravement don Juan de Dios, comme « étaient Carthage et Athènes. »

Tous les yeux se tournèrent vers Alonso. Durant le discours de sir Georges, une vive rougeur avait coloré son front; en écoutant don Domingo, une sorte de douleur magnanime alluma une nouvelle flamme dans son œil ardent. Tout à coup il se lève, s'écrie : « Je le vois trop, don Fer-« nand a besoin de tous ses sujets, et l'Espagne de tous ses « citoyens. Maria, poursuit-il, les jours du repos sont passés, « ceux du combat recommencent; quittons cette douce so-« litude : c'est loin d'ici que le devoir m'appelle. » Il dit, et les Castillans n'ont pas assez de voix pour le bénir.

Le généreux citoyen jetait tristement un dernier regard sur les lieux où, méconnu des hommes, éloigné des affaires et des grandeurs, il avait possédé tout ce qu'il y a de bonheur sur la terre... le bonheur, s'il en était où n'est pas la patrie! C'est en pleurant que la marquise disait adieu à ces montagnes qui la virent proscrite et la virent aimée. Mais Alonso parut avec l'habit militaire, l'écharpe, ses ordres : elle sentit la joie s'emparer de son âme. Le vêtement national, qu'elle venait de reprendre, semblait accroître en même temps son bonheur et sa beauté. A l'aspect de ces époux, si bien faits l'un pour l'autre, la foule les accueillit de cris joyeux que répétèrent sans fin les échos des montagnes. Les paysans espagnols ne se lassaient pas de contempler leur belle maîtresse et leur nouveau maître. Ils les accompagnèrent en se plaisant à les saluer du nom de marquis et de marquise de C***. Tous les bannis que le sort venait de rassembler dans ce canton, toute la noblesse de Navarre et de Guipuscoa, qui était accourue, grossissaient le cortége. L'archevêque et Bartolomé, Fray Pablo et don Diègue s'y montraient à la fois. On eût dit une marche triomphale; mais l'œil aurait cherché en vain de sanglants trophées. Si quelques femmes pleuraient, c'était d'attendrissement et de bonheur : le cœur pouvait s'associer à ces joies sans craindre qu'ailleurs des infortunés n'en gémissent. Il n'y avait de deuil que dans Aïnhoa : les habitants donnèrent des larmes à leurs hôtes; madame Hiriart

avait soin de répéter à ses voisins : « Moi, je ne m'y suis « pas trompée, je les ai constamment défendus; » et tous les Basques en disaient autant.

Les Espagnols avaient pris un grand chemin qui conduit aux rives de la Bidassoa ; je suivais des sentiers plus courts pour rejoindre la route de Madrid. Bientôt un cavalier arriva derrière moi à bride abattue, et mon ami don Carlos me serra la main tendrement. « Croiriez-vous, me dit-il, « que je ne suis arrivé au sommet de l'Atsulaï qu'après le « départ d'Alonso et de Fernanda? — Je le crois sans « peine, lui répondis-je; le temps va droit devant lui, com- « ment n'irait-il pas plus vite que vous? — La faute n'en « est pas à moi, reprit-il, mais au grand empereur et roi « Charles Ier ou Charles V, comme il vous plaira de l'appe- « ler. Le pouvoir absolu enfante le désœuvrement; l'ar- « deur de la température produit l'activité : le *Flâneur* « naquit un jour de leur alliance. Cette fois, pourtant, un « grand intérêt m'a retenu loin de la reine de mes pensées. « J'ai appris, à Urdax, que la bande de mon frère s'était « grossie de quelques Biscaynes. Ces peuples, libres et ré- « publicains de tout temps, voient avec peine le régime « constitutionnel accomplir ce que le grand Charles III n'a « pu faire, c'est-à-dire les soumettre aux lois de Madrid, « au droit commun, à des impôts, et surtout aux douanes. « Je suis parti avec une vingtaine de dragons, dans l'es- « poir de donner une correction fraternelle aux factieux. « Nous n'avons pu les joindre. On assure qu'ils sont em- « busqués dans les gorges de Salinas pour enlever Alonso; « mais je serai là : Dieu sait que je suis un géant sur le « champ de bataille. Ma divine Fernanda ne me sera point « ravie, et l'heureux époux de Maria brillera dans le poste « où le roi et l'Espagne l'appellent. »

Ce récit, que j'abrége, fut accompagné de brûlantes expressions d'amour. Il s'y mêlait un portrait de la jeune comtesse, qui me parut fidèle comme la poésie peut l'être, et le duc, monté sur un coursier d'Andalousie, que ma ha-

quenée béarnaise n'aurait pu suivre, partit au galop pour retrouver sa belle fiancée.

J'avais déjà regagné la grande route au-dessous de Saint-Jean-de-Luz. Devant moi, le pic des Trois-Couronnes m'annonçait depuis longtemps que la terre de France allait finir; posé sur les monts espagnols comme un vaste diadème, ce rocher colossal arrête les regards autant par la coupe droite et roide de ses contours que par la hauteur imposante de ses triples fleurons. L'Arioste eût dit que Charlemagne avait laissé ses trois couronnes dans ces lieux voisins du tombeau de Roland; et le poëte de nos jours saluerait cette crête singulière, placée aux confins des monarchies de Louis XIV et de Philippe V, comme un emblème des trois empires que la Providence destinait aux fils du grand roi.

Tout à coup, je vis deux hommes près de moi; l'un d'eux traînait un grand sabre en discourant sur la liberté et l'égalité. C'était encore don Carlos qui, s'étant hasardé au milieu de ravins inondés et de rocs escarpés, pour atteindre plus vite Fernanda, venait d'être désarçonné dans un de ces essais périlleux; son coursier s'était enfui, et il faisait route avec l'étudiant don Juan de Dios, qui n'avait pu suivre le cortége. Je voulais lui offrir ma monture; mais il n'était pas facile d'interrompre l'entretien. « Sainte égalité! « s'écria l'étudiant, tu es l'axe ou plutôt l'écliptique du « monde social. — Sans doute, reprit le duc, on ne peut « faire à la loi de l'égalité universelle qu'une exception, « ainsi qu'un grand seigneur l'a démontré, il y a peu de « jours, du haut de la tribune de la Fontana de Oro..... « — Point d'exception! toutes les têtes doivent être sou- « mises à cet inexorable et bienfaisant niveau..... — Cer- « tainement, hormis toutefois, comme le duc de *** l'a « établi si bien, les dames, dont la courtoisie espagnole..... « — J'en conviens : il y a l'aristocratie platonique du beau « sexe, comme il y a l'aristocratie intellectuelle de la « science. Un docteur, par exemple, qui possède les divines

« *catégories* d'Aristote, ne saurait être confondu avec l'igno-
« rant vulgaire. L'égalité n'est autre chose que la prééminence naturelle d'un gradué des écoles, sur ce qu'on
« appelle les titres de Castille et les grands d'Espagne. —
« Démonio! les titres de Castille et les grands d'Espagne
« sur la même ligne! Docteur, je vous conseille d'étudier
« encore les catégories. — Moi, j'aurais besoin d'étudier
« encore quelque chose! repartit don Juan de Dios, » et il se livra sans réserve à tous les emportements de son orgueil de savant offensé. « Je voudrais bien savoir, disait-il, d'où
« vient aux grands cette prétention d'être distingués des
« titres de Castille et des autres humains? ont-ils un sang
« plus pur, descendent-ils davantage des Goths? — Seigneur
« bachelier, vous parlez de noblesse comme un aveugle
« des couleurs; vous comprendrez ces choses-là quand
« vous aurez des aïeux! — Dieu de Stagire et de Roncevaux,
« tu l'as entendu! don Juan de Dios sans aïeux! — Eh bien!
« si vous avez des ancêtres, ce sont eux qui ont tort d'avoir
« des descendants. » — A ce mot, le fils de l'alcalde d'Urdax prend le couteau navarrais dans les longues basques de son habit noir, et fond en fureur sur le duc qui pare les coups avec le fourreau de son cimeterre. Je voulus en vain séparer les deux champions de l'égalité : le bachelier s'acharnait à obtenir une vengeance. Don Carlos se lassa de la défensive; il appliqua au gradué quelques corrections sévères, le mit en fuite et le poursuivit si bien que je les perdis de vue.

Parvenu sur la croupe de longues collines qui, d'un côté, vont s'appuyer aux Pyrénées, de l'autre, opposer une barrière à l'Océan, le voyageur voit une vallée vaste et profonde s'ouvrir au-dessous de lui; plusieurs canaux en partagent l'étendue : c'est la Bidassoa qui, arrivant pressée entre les montagnes au passage de Béhobie, divise tout à coup ses eaux et ne les rassemble, une lieue plus loin, dans un lit grossi par les marées, que pour se perdre au sein de la vaste mer. Devant vous, sur les crêtes des montagnes, s'élève l'ermitage de Saint-Martial; une tour carrée, qu'un

gros de maisons entoure, décore le fond du bassin ; là est Irun : plus loin, sur la limite de l'Océan, se montre Fontarabie, et le bourg d'Andaye est assis au déclin des collines françaises.

Tous ces lieux rappellent des noms à jamais grands parmi les hommes. C'est là que les conquérants disent, depuis Louis XIV, qu'il n'y a plus de Pyrénées ; et il y a toujours des Pyrénées, parce qu'il n'est pas donné à la puissance des armes d'aplanir les barrières qui séparent les États. Vous cherchez l'île des Faisans : fameuse seulement dans l'histoire, elle est inconnue des hommes simples qui l'ont incessamment sous les yeux. Une prairie d'environ trente pas de longueur, et que la Bidassoa menace d'emporter dans son cours, vit don Luis de Haro et Mazarin disposer de l'avenir de deux grands peuples. Là, Louis XIV, dans tout le faste de sa jeunesse et de sa cour, vint recevoir des mains du roi des Espagnes la femme qui devait parer le trône de ses stériles vertus. Là, les deux monarques jurèrent la paix des Pyrénées. Un taureau noir, qui regarde dans le miroir des eaux ses cornes menaçantes, est le seul habitant d'un lieu sur lequel le monde tint ses regards fixés.

En descendant vers le fleuve, ou plutôt vers le torrent rapide, je vis se déployer, d'un côté, de riches habitations éparses dans les campagnes ; de l'autre, sur la rive espagnole, des maisons basses, noires, ruinées, qui attristaient la scène au lieu de l'embellir. On n'aurait pas besoin de dire à l'étranger que là les domaines de la France finissent, que là ceux du Saint-Office commencent. Pourtant la majesté des monts, la richesse de la vallée, la variété du paysage, ces clochers, cette nappe immense des mers qui se déroule devant les regards, donnent au site un aspect imposant comme cette pensée que là s'arrêtent deux grands empires ; là deux patries se séparent.

La guerre détruisit le pont qui les unissait, et la paix ne devait pas le relever. Le bac ne passe l'étranger d'un bord à l'autre que lorsque le soleil règne sur l'horizon. C'était

l'heure où les ténèbres sont dissipées sans que le jour soit levé encore. Au-dessus des montagnes brillaient les premiers rayons de la lumière, et les nuages d'azur épars vers l'Orient commençaient à revêtir des couleurs brillantes. Les brises délicieuses du matin rafraîchissaient les airs. On entendait au loin les vagues expirer en frémissant sur la plage, et une autre harmonie plus douce retentissait le long de la Bidassoa : tout Irun, tout Fontarabie sont accourus en habits de fête pour recevoir les bannis. Les fanfares répètent des airs nationaux : mille voix les accompagnent; et, sur la rive française, Antonio avec sa Paquita; l'archevêque, appuyé sur le bras de don Domingo; doña Léonor, dont le cœur retrouve de tous côtés une patrie; Pablo; le Xativan; Fernanda, que sa mère n'accompagne pas sur la terre promise, Fernanda, que don Carlos rejoint enfin et serre dans ses bras; Alonso et Maria qui confondent leurs embrassements et leurs douces larmes; tous recueillent avec une sorte d'ivresse les accents partis de la rive natale. On dirait que l'Espagne elle-même célèbre, par ses chants, le retour des fils qu'on lui a si longtemps ravis. Sous de tels auspices s'écoulait l'année 1820.

Bientôt une voix domine ce concert : une voix dont la mélodie, mariée en même temps aux sons légers de la guitare et aux bruits lointains de l'Océan, porte un religieux attendrissement dans tous les cœurs.

« Amour, liberté, gloire, oserai-je vous chanter? Oserai-
« je chanter le bonheur? Amour, liberté, gloire, ce n'est
« pas pour vous que j'accorde ma lyre; mon pied foule en-
« core la terre d'exil! Compagne du proscrit, je dirai l'es-
« pérance.

« La voilà cette terre sacrée où notre cœur battit pour la
« première fois, où coulèrent nos premiers pleurs! Les
« voilà ces enfants d'une même patrie près de qui la guerre
« nous vit combattre sous un même étendard...., loin de

« qui la paix jeta nos destinées errantes! Oh! trois fois « bénie la force divine qui a jusqu'ici soutenu nos courages! « Quelle âme ne se glacerait sous le ciel de l'étranger sans « l'espérance?

« Adieu, terre de l'hospitalité! noble France, un peuple « d'exilés te salue! Ceux qui te combattirent sont venus « reposer leur tête menacée à l'ombre de tes armes, à « l'ombre de tes lois! Patrie du savoir et de l'honneur, « comment ne serais-tu pas le sanctuaire de cette fille de « la vertu, de cette compagne des Muses qu'on nomme la « Liberté? Un flambeau à la main, tu guides nos pas dans « la carrière : tu nous instruis par le souvenir de tes mal- « heurs; tu nous instruis par l'exemple de ta prospérité. « Ah! qu'il y ait une alliance éternelle entre nous! Comme « toi soumise au sceptre d'un Bourbon, désormais libre « comme toi, l'Espagne un jour peut-être sera ton émule « de magnificence et de félicité; aujourd'hui elle te recon- « nait pour sœur aînée. Ton roi t'a donné le bonheur : nous « devons au nôtre l'espérance.

« Quelle est cette vierge puissante qui, du haut des cieux, « est descendue sur mon pays? Le bouclier du Cid arme « son bras; son front rayonne de gloire; l'amour n'a pas « de plus doux sourire; comme la messagère du jour elle « verse sur les humains des torrents de lumière, et sous ses « pas naissent les fleurs.... Fille du ciel, c'est toi qui t'ap- « pelles la Liberté, non pas cette effroyable Euménide dont « le bras agite dans les airs une hache ensanglantée. Déité « noble et pure, je pourrais te chanter! mais, hélas! je suis « Espagnole et n'ose encore dire que l'espérance!

« Quel avenir se découvre à mes yeux? D'où vient que la « misère et la barbarie s'enfuient vers d'autres climats? « pourquoi ces champs incultes se couvrent-ils de mois- « sons, ces fleuves de barques légères, ces plaines désertes,

« ces silencieuses montagnes de chœurs joyeux? Mon fils « grandira sans entraves; son âme façonnée, non plus au « bruit des chaînes, mais aux mâles accents de la tribune, « planera fièrement dans les cieux; il se complaira aux « combats du génie et de la vertu, comme l'aigle cherche « l'éclat des foudres et le retentissement des tonnerres. Il « ne mendiera point une place obscure aux foyers de l'é- « tranger; il élèvera ses fils aux lieux où vécurent ses an- « cêtres. Sainte liberté! n'exige pas mes chants. Je suis « mère : laisse-moi dire l'espérance. »

Ici on entendit des sanglots. Il y avait dans la foule un homme qui pleurait; c'était le père du malheureux Estevan : tous s'émurent; Maria reprit :

« D'autres diront l'amour, la liberté, la gloire! Je suis « chrétienne, je dirai l'espérance. Compagne fidèle de notre « pèlerinage, elle ne s'envole pas, comme le bonheur, sur « les ailes de l'instant qui fuit; elle marche devant nous, et, « quand la terre échappe à son empire, elle nous livre le « ciel où nous attendent les êtres chéris qui ne sont plus; « pour elle l'avenir est l'éternité. Champions de la justice, « jusque dans nos infortunes, bénissons notre partage. Les « méchants ont des triomphes d'un jour; mais leur triom- « phe est sans gloire, et ce n'est pas pour leurs revers que « Dieu fit l'espérance.

« Don Fernand! ton enfance ne vit pas le soufire maternel! « ta jeunesse ignora les douceurs de la terre natale! ton « règne s'écoulait dans le silence d'un tombeau..... Le si- « lence! quand les gémissements n'importunaient pas ton « oreille. Esclave tour à tour d'un courtisan impie, d'un « despote étranger, de conseillers inexorables, que ton « cœur s'ouvre au plaisir pour la première fois! La patrie, « cette autre mère, te tend les bras avec ivresse; vois son « front se couronner de lierre et de myrte! entends ses

« hymnes d'amour! Ah! sans doute, pour toi déjà luit le « bonheur, puisqu'à nos yeux luit l'espérance.

« Amour, liberté, gloire, oserai-je vous chanter? Oserai-je chanter le bonheur? Amour, liberté, gloire, c'est « pour vous désormais que j'accorderai ma lyre. Le soleil « s'est levé sur les montagnes tel qu'un roi qui contemple « ses domaines. La barque désirée se détache du rivage. « Volons! Ici, ma voix conserve un accent plaintif. Volons! « là je dirai mieux que l'espérance. »

Le rameur du Guipuscoa, qu'enveloppe la longue robe noire, aborde le sol français. Les Espagnols s'élancent tous à la fois sur le bac qui peut à peine contenir la foule impatiente. On quitte la rive : un cri de vive le Roi! vive la constitution! s'élève; puis un profond silence succède à l'acclamation unanime : on dirait que les coups pressés de la rame portent sur le cœur des bannis; une même émotion mouille leurs yeux de pleurs.... Enfin le fleuve est derrière eux.

La France obtient un dernier regard, et Alonso, sa bien-aimée, tous foulent la terre des Espagnes. La population les accueille avec transport, un char de triomphe est préparé pour l'heureux époux de Maria; il va y monter avec l'héroïne de Saragosse. Le couple glorieux tombe à genoux : Pablo et don Diègue, Fernanda et don Carlos les imitent; tous pressent de leur front le rivage sacré; le peuple s'incline comme eux sous la bénédiction solennelle de don Fray Isidro : des citoyens ne peuvent perdre une patrie ou la retrouver sans que leur pensée ne s'élève aussitôt vers ce Dieu juste et fort qui, tôt ou tard, venge les proscrits.

FIN.

ÉPILOGUE

VINGT ANS PLUS TARD

L'ESPAGNE

PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1840.

ÉPILOGUE

VINGT ANS PLUS TARD.

TOLÈDE EN DÉCEMBRE 1841.

I.

Vingt ans s'étaient écoulés. L'obscur voyageur de 1820, l'auteur de l'histoire qu'on vient de lire, avait atteint les grands plateaux de la vie. Déjà il ne tenait qu'à lui de mesurer du regard l'autre partie de la route; il en apercevait les aspects sévères, les descentes prochaines et rapides, les glaciers inévitables, comme le voyageur, arrivé du lac Majeur et des bords du Tésin au sommet du Saint-Gothard, voit apparaître devant lui les sombres et tristes perspectives qui l'attendent, en ayant encore sous les yeux les champs de l'Italie.

Dans ce laps orageux des années et des empires, bien des révolutions avaient passé sur l'Espagne comme sur la France. Le hasard des vicissitudes publiques, et l'action rapide de nos institutions m'avaient donné une place dans les affaires de mon pays. Je venais d'être nommé à l'ambassade d'Espagne, après avoir décliné longtemps l'honneur

de ce très-grand poste. Les objections nombreuses et sincères que j'avais opposées au vœu persévérant du roi, et à la cordiale insistance de ses illustres ministres des affaires étrangères et de l'instruction publique, se rattachaient, dans ma pensée, aux pénibles sujets de méditation qui s'offraient de toutes parts aux regards attentifs. Mon esprit était fatigué et découragé; découragé profondément, à l'égard du premier des intérêts de ce monde : la patrie, ses lois, ses destinées, l'avenir inconnu et sombre qui l'attendait. Serviteur dévoué de la monarchie constitutionnelle, y voyant la loi générale du siècle, la nécessité particulière des Français et, pensais-je, leur plus cher orgueil, j'avais le malheur de croire ce beau et difficile régime plus difficile que jamais par l'effet de la révolution de 1830, à moins d'un perpétuel miracle de la sagesse publique qui ne se produisait pas. J'espérais ce miracle moins que jamais, depuis le renversement du ministère du 15 avril, l'affaiblissement marqué des institutions qui en avait été la suite, et la grande crise intérieure et extérieure de 1840. C'était avoir le destin de l'homme assis à un banc de rameurs, qui continue à lutter fidèlement, sans espérer que le courant soit vaincu. « La France, dis-je un jour, dans une circon-« stance solennelle, à la chambre des pairs, ne sait pas de « combien près elle côtoie l'extrême désordre! » En effet, elle ne le savait pas. Personne ne le savait. Celui même qui parlait ainsi croyait l'habile et sage prince qui régnait sur la France, destiné à terminer pacifiquement, sur le penchant de tous les abîmes, sa longue et intrépide carrière. C'était encore trop compter sur la fortune! Ce roi selon la volonté du pays était réservé aux mêmes catastrophes que le roi selon la loi des siècles. Louis-Philippe devait passer du trône à l'exil comme Charles X, et plus rudement. Contre lui, la révolution qui l'avait couronné se préparait à prendre l'offensive avec assurance et avec furie. Quand on a dans l'esprit de telles perspectives, on n'a pas de goût à servir son pays au dehors, dans des postes d'ap-

parat. Devant l'étranger, on voudrait représenter sa force et sa gloire, point ses instabilités et ses périls.

L'état de l'Espagne me fournissait d'autres objections. Ce noble et malheureux pays était en proie à une de ces crises, qui semblent désormais la loi de sa destinée. La révolution de 1820, suite inévitable des événements de 1814, avait entraîné l'intervention française de 1823, et cette intervention, très-glorieuse pour la maison de Bourbon, pour ses princes, pour son armée, pour le drapeau des vieilles gloires nationales, si promptement enrichi, après les désastres de l'Empire, de gloires nouvelles, en Espagne, en Grèce, en Afrique, partout, cette intervention avait nécessairement amené, malgré le loyal et inutile effort de l'ordonnance d'Andujar, le rétablissement du pouvoir absolu. Mais, comme ce livre entier avait essayé de le démontrer à la France et à l'Europe, le pouvoir absolu ne devait renaître, un moment, que pour rouvrir cette carrière de réactions contraires qui menaçait d'être pour un grand peuple un labyrinthe sans issue. C'est ce qui était arrivé, seulement par des ressorts qu'aucune prévoyance humaine n'aurait pu imaginer. C'était Ferdinand VII qui avait profité de ses droits ressaisis pour faire renaître, par son testament, un article de la constitution de Cadix foudroyée par nos armes, et cet article devait par degrés faire surgir tout le reste. Ce prince abolit de sa pleine puissance la loi salique que Philippe V avait instituée; il rétablit le vieux droit national espagnol, et une guerre civile formidable mit aux prises les trois grandes tendances de la nation. Les masses se soulevèrent pour le droit nouveau représenté par don Carlos, parce qu'avec ce prince c'étaient les anciennes idées, les vieux principes, le pouvoir absolu qui seraient restés en possession de l'Espagne. L'Espagne constitutionnelle se prononça tout entière pour la loi ancienne et la jeune doña Isabel, sachant bien que les idées nouvelles seraient son unique appui. Mais là éclata presque aussitôt une division profonde. Les classes élevées

de la nation, sous le nom de parti conservateur ou modéré, voulaient une monarchie libérale, mais forte, respectée, appuyée au système des deux chambres. Dans ce milieu les inclinations étaient naturellement françaises, car, catholique et monarchique tout ensemble, la France n'avait que de bons exemples à donner. Le parti progressiste ou exalté cherchait sa force dans le secours de l'Angleterre. Cette double lutte, pendant près de dix années, multiplia pour la royauté tous les périls, pour la nation toutes les catastrophes, jusqu'au jour où, en 1840, un général qui avait eu la fortune de présider aux efforts expirants de la guerre civile, se laissa porter par la révolution sur la première marche du trône, au lieu et place de la veuve de Ferdinand VII, régente du royaume, qui l'avait comblé de gloire et d'honneurs. Régent à son tour, don Baldomero Espartero, duc de la Victoire, imprimait aux événements, par son intervention menaçante, un caractère nouveau.

Du fait des démocrates et de leurs alliés, un soldat était le maître de la monarchie espagnole. Il était le gardien et le tuteur des deux petites filles de Lous XIV, séparées de leur mère quand elles avaient à peine onze ans et restées seules, sans appui, en quelque sorte comme des otages dans la région du trône. On pouvait se demander si l'Espagne n'était pas destinée à voir se répéter, dans son sein, la seule scène de nos brusques changements qui n'y eut pas été tentée encore. On célébrait tout haut les avantages d'une royauté militaire. Des fumées d'imitations impériales circulaient dans les états-majors. Les journaux du gouvernement n'appelaient plus Don Baldomero que le *triomphateur couronné de lauriers*, *le héros de cent et cent batailles*, dénominations qui eussent paru déclamatoires, appliquées à Napoléon, qui couraient davantage ce péril appliquées au général Espartero. Une coterie bruyante était accusée par le parti modéré d'exciter le sujet tout puissant à faire des pas de plus vers l'autorité souveraine. Lui-même prêtait à ces accusations par son application à se parer, non-seule-

ment de tous les attributs effectifs du pouvoir royal, mais de toutes ces pompes du trône que les régents conservent avec soin au prince mineur, pour que les deux droits ne puissent jamais se confondre. On l'avait vu pousser la poursuite du parallèle impérial jusqu'à reproduire littéralement, dans des circonstances solennelles, des discours que le monde connaissait depuis quarante ans, qui avaient rempli les pages du *Moniteur*, qui faisaient partie des actes éclatants du consulat et de l'empire. Les faits suivraient-ils les paroles? Espartero avait-il en lui l'étoffe usurpatrice des soldats heureux? Bien des esprits considéraient que ce dénouement pouvait entrer dans les plans d'un homme d'État anglais dès-lors célèbre. De la grandeur serait donnée par là à sa haine connue pour la maison de Bourbon. La branche aînée était tombée du trône de France; la branche cadette pouvait avoir le même sort : la branche espagnole ne tenait qu'à un fil : Naples et Parme seraient un jeu : par là serait obtenue une éclatante revanche du traité d'Utrecht, et, du fait des révolutions, la colonie anglaise du Portugal s'agrandirait de la péninsule entière, celle de Malte de la Sicile, de l'Italie, tandis que du même coup la papauté s'abaisserait devant la double couronne de Henri VIII. Les agitations de l'Occident sont la chaîne visible de cette trame cachée.

C'est au milieu de cette situation extraordinaire et violente, qu'éloigné de Paris depuis longtemps, je fus mandé auprès du roi pour recevoir la proposition de l'ambassade d'Espagne. Il ne pouvait y avoir de circonstances plus contraires à mes sentiments et à mes principes : une crise révolutionnaire, des perspectives d'usurpation, le triomphe d'une influence rivale. Le roi ne me dissimula point qu'il s'agissait d'aller couvrir, du nom de la France et de la personne de son représentant, la couronne des Espagnes et l'auguste orpheline chargée de la porter. Il fallait prévoir, à la fois, les périls que les luttes sanglantes des factions jusque dans son palais avaient déjà fait courir à sa vie, et ceux que les bruits d'usurpation pouvaient faire courir à son autorité!

Le roi daigna même faire valoir le vœu pressant d'une reine et d'une mère. Les questions ainsi posées ne se discutent plus.

L'obéissance me fut rendue plus facile par les perspectives qu'il m'était permis d'attacher, dans l'intérêt du sang de Louis XIV et pour le maintien de son ouvrage, à la question du mariage, dont le monde politique commençait dès-lors à se préoccuper. Si incertain que fût ce lointain avenir, il me traçait un grand but. On s'éloigne de la patrie avec plus de courage, quand c'est pour la servir.

II.

C'est entre toutes ces pensées que la nombreuse ambassade qu'il plut au roi de constituer avait quitté Paris. Elle comprenait le duc de Glucksbierg, qui débutait dans la carrière; M. Mercier, parvenu depuis aux premiers postes; le vicomte de Couëssin, neveu du maréchal Macdonald; le marquis de Contades, gendre du maréchal de Castellane qui commandait alors à Perpignan, plus tard, député conservateur dans nos assemblées; le comte Werner de Mérode, beau-frère de M. de Montalembert, membre français de l'illustre maison Belge, qui a pris pour devise : « plus d'honneur que d'honneurs ! » Le comte de Damrémont, fils du général en chef del'expédition de Constantine, qui était à Madrid avant nous, et avait assisté le chef de légation dans les graves conjonctures qu'on venait de traverser, était venu à notre rencontre jusqu'à la frontière. Nous devions retrouver à Madrid M. Pageot, chargé d'affaires de France depuis la retraite du comte de La Redorte, c'est-à-dire depuis près de deux années, dans la situation la plus difficile qui fut jamais. Bayonne était le commun rendez-vous. Bayonne, ville éminemment française, qui a la moitié de ses artères sur le territoire espagnol, ressent toutes les commotions de la Péninsule avec une ardeur et une intelligence qu'on ne retrou-

verait nulle part ailleurs. L'arrivée de l'ambassade, dans les circonstances où l'on était, émut la cité entière. Les empressements des autorités, les réceptions des corps, une foule de grandes questions à reconnaître et à étudier, une foule d'indications locales à recueillir, dans le mouvement des affaires, des hospitalités charmantes, jamais moments ne furent mieux remplis. Le dirai-je? Au milieu de cette animation, de cet apparat, de tant d'intérêts différents, une chose entre toutes me toucha profondément et reste un des doux souvenirs de ma vie; ce fut une visite étrange, inattendue, d'une vieille femme octogénaire, venue pour me voir de son lointain village, au bras d'une nièce qui lui servait d'interprète. C'était la bonne madame Hiriart d'Aïnhoa, sur qui vingt ans de plus avaient passé, et qui portait vivement ce fardeau. Pourquoi madame Hiriart? C'est qu'il y avait une aventure qui allait de son cœur au mien.

Peu de temps après la première publication du livre de don Alonso, je reçus une lettre admirablement écrite, fort bien tournée, d'un enfant de ces montagnes, qui me remerciait de lui avoir donné place dans mon histoire, et me demandait de faire quelque chose de plus pour lui en lui ouvrant une carrière. L'épître était signée Hiriart, d'Aïnhoa. J'y vis une plaisanterie à l'adresse du roman historique, et je ne songeais point à répondre, quand j'eus un remords : je réfléchis à mes regrets s'il se pouvait que la lettre fût véritable. Je m'enquis près des autorités locales, et, mes doutes dissipés, j'obtins sans peine l'entrée de mon jeune correspondant dans l'administration des douanes. Il se rencontra que c'était un homme de mérite. Son avancement fut rapide. Il parvint à des emplois élevés dans ce grand service. J'avais eu l'occasion de le recevoir, l'année précédente, au ministère de l'instruction publique, et j'avais trouvé ses manières et sa conversation dignes de sa situation et de ses lumières. On voit ce qu'il y avait de commun entre la bonne madame Hiriart et moi, pourquoi, informée par la voix publique qu'un de ses hôtes igno-

rés de 1820 traversait maintenant la contrée en qualité d'ambassadeur de France, elle accourait sur son passage. Je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement elle fut reçue. Mais ce qu'aucune parole ne dira, c'est sa reconnaissance, sa satisfaction, ses transports. Elle y mettait cette vivacité du Midi, qui a tant de vérité et, par là, tant de charme. Il était évident qu'elle me confondait, dans son admiration comme dans sa tendresse, avec ce fils dont elle était si fière. Quoique ne parlant que basque, elle aurait pu se passer du truchement. Ses regards, ses invocations au ciel, ses pleurs de joie disaient mieux que tous les langages le sentiment qui débordait de son cœur. Je la gardai toute la journée auprès de moi. Les secrets d'État auraient pu se discuter sans péril devant elle. Elle s'était installée à mon foyer avec bonheur, tirant aussitôt de ses larges poches le fidèle tricot pour tromper l'activité de son âme, plus que pour exercer celle de ses mains. Elle jouissait de tout le mouvement qui se succédait devant elle, ravie sans être étonnée, et moi je songeais que cette admirable figure de vieille Béarnaise et de mère fortunée était la plus belle décoration qui pût échoir à une ambassade. Le général, ou, comme on a dit depuis, le maréchal Harispe survint. Elle eut des joies de plus. L'illustre guerrier la reconnut : il lui parla basque; elle put lui dire toutes ses pensées. Je crois que le tricot souffrit de l'aventure.

Je lui demandai s'il était bien vrai, comme elle me l'avait beaucoup dit, qu'elle m'aurait reconnu comme le lendemain de mon passage. Elle me répondit qu'elle se souvenait de moi très-bien, qu'elle me reconnaissait malgré tous les changements, y compris ceux des années, et m'en donna des raisons qui me touchèrent fort. Je ne sais si c'étaient des flatteries, mais les flatteurs ne les auraient pas trouvées.

Sur le soir, nous nous séparâmes. Je recueillis précieusement, je gardai comme un trésor, avec une vraie superstition, ces bénédictions d'un cœur de mère. Il me semble

que, de toutes les prières qui montent vers le trône de la Providence divine, aucune n'était plus propre à la fléchir.

C'est là le vrai dénoûment du livre d'Alonso. Il était très-imprévu; il reste un des bons souvenirs de ma vie. Les critiques les plus sévères doivent être désarmés. Le roman a donné naissance à l'histoire.

III.

Cependant l'ambassade partit pour la frontière, et se trouva bientôt transportée à Saint-Jean-de-Luz, sur les bords de la Bidassoa, en face de Fontarabie, près l'île des Faisans, parmi les souvenirs partout vivants du traité des Pyrénées! L'œuvre de Mazarin était si grande, qu'elle a résisté, depuis bientôt deux siècles, à toutes les révolutions. Les changements produits par l'abolition de la pragmatique de Philippe V, l'abandon de la loi salique et le rétablissement du droit antérieur, ajoutaient aux difficultés de la France et de ses organes, en laissant subsister le but : l'union des deux peuples, par le maintien de princes du même sang sur les deux grands trônes de l'Occident.

Je ne me lassais pas de contempler, après vingt ans, le spectacle déployé à nos regards : partout, en face de nous, cette chaîne de monts altiers dont les premiers étages grandissaient à la vue, de moment en moment; en avant, et pour ainsi dire au-dessus de nos têtes, le pic extraordinaire et symbolique des Trois Couronnes; près de nous, la mer aux flots mugissants qui accompagnaient de leur solennelle harmonie le cours silencieux de nos pensées; à nos pieds, ce fleuve, célèbre à l'égal du Scamandre ou du Simoïs, chétif autant qu'eux, plus rapide, et roulant ses eaux, comme une perpétuelle et mouvante barrière, entre les deux royaumes.

C'était là qu'avec la prescience du génie, le grand ministre avait, quarante années à l'avance, ordonné l'avenir. C'était là, encore une fois, que le grand Roi, dans tout l'éclat

de sa jeunesse et de sa puissance, était venu en personne sceller par son mariage les plans de Mazarin, pour en léguer à ses héritiers l'honneur et le fardeau!... Pourquoi ne peut-on passer indifférent aux lieux que les grands hommes ont empreints de leurs souvenirs? Ils semblent y avoir laissé une trace visible et presque quelque chose d'eux-mêmes. On éprouve la même impression d'admiration et de respect que si on se trouvait tout à coup en leur présence. Le dernier siècle a eu beau dire et beau faire : l'homme ne meurt pas!

Enfin, le pont de la Bidassoa s'ébranla sous nos pas. Nous étions arrivés à ce point où confinent les deux États, où, pour le voyageur, cesse la patrie! Notre escorte française, et les troupes espagnoles, qui nous attendaient sur l'autre rive, échangèrent le salut des armes. Ce fut chez chacun de nous un saisissement inexprimable. L'émotion de tant de grands souvenirs se confondit avec celle de nos adieux à la France, à ses enseignes, à ses soldats, aux autorités bienveillantes et empressées qui la représentaient auprès de nous. C'en était fait! Nous foulions la terre de Philippe II, les provinces vascongades, le pays des Cantabres. D'autres drapeaux, une autre armée, une autre langue, d'autres costumes, d'autres habitations, d'autres aspects nous environnaient, sans aucune des transitions, sans aucun des mélanges qui partout ailleurs accoutument l'esprit à ce saisissant passage d'un empire à un autre. Irun, la ville frontière; Saint-Sébastien, et son rocher aux vues magnifiques, avec ses salves lentes et retentissantes, que se renvoyaient longuement, d'écho en écho, la cité à la montagne et la montagne à la cité; Tolosa, la vieille capitale des Guipuzcoans; tous les villages enfin, tous les monastères, toutes les abbayes, tous les châteaux-forts, étalaient à nos yeux les murs noirs de siècles, les grilles de fer dramatiques, les panonceaux héréditaires, les balcons romanesques. Partout se montrait à nous, au fronton des églises, sur la façade des hôtels de

ville, dans les armoiries sculptées des Hidalgos, dans les enseignes des commerçants, aux barreaux historiés des fenêtres, l'écusson guerrier de nos aïeux, de nos princes, de la monarchie constitutionnelle de 1814. Chose étrange! le voyageur français le trouve gravé glorieusement par les alliances ou par la victoire sur tous les monuments et dans tous les palais de l'univers, depuis les profondeurs de l'Écosse jusqu'aux champs de la Palestine, depuis les confins de l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Amérique, et il est proscrit, depuis la date fatale du 13 février 1831, sur son territoire natal, il l'est au nom de la haine vraie ou supposée des fils pour la mémoire de leurs pères, des citoyens pour le passé de leur pays! Le voilà de tous côtés autour de nous... Ce n'est donc plus la France! Étrangers, nous sommes parmi les étrangers. Tout nous le rappelle, et plus que tout, les hommages qui nous environnent, les harangues qui nous accueillent, les paroles qu'il faut répondre. Nos cœurs sont doublement émus, du trouble involontaire d'avoir quitté la patrie, et de l'honneur de la représenter!

Nous avancions, accueillis partout avec honneur, par les ordres du cabinet espagnol. Après la sanglante levée de boucliers que les opinions conservatrices avaient hasardée prématurément au 7 octobre, sous la conduite de l'habile et brave général Concha, de l'intrépide et malheureux général Léon, le gouvernement nouveau, tout victorieux qu'il fût, avait désiré l'arrivée de l'ambassade française, dans l'espoir de faire sortir de sa présence un témoignage de confiance, sinon d'assentiment, et par conséquent une invitation au désarmement des partis, un élément de force pour son pouvoir. Les autorités avaient l'instruction de nous témoigner tous les empressements.

Mais leurs intentions furent dépassées par les populations sur toute la route, dans les provinces basques plus qu'ailleurs. Aux hommages officiels se joignaient partout le concours et les acclamations de toute cette Espagne monarchique, qui s'indignait du joug appesanti jusque sur le trône

par deux puissances également impopulaires sur ce vieux sol, les révolutionnaires du dedans et leurs alliés du dehors. Interprétant à son gré la pensée du souverain qui nous envoyait, l'Espagne saluait dans notre venue une promesse d'appui contre les idées d'usurpation et d'anarchie. Peut-être allait-elle jusqu'à y voir le signal d'une restauration soudaine des droits et de l'indépendance de la royauté.

Comme il arrive chez ces électriques nations du Midi, l'impression avait été très-vive. A ce même moment, les conseils qui régissaient l'Espagne décidèrent que le représentant de la France serait reçu à des conditions et dans des formes qui étaient contraires à toutes les règles des monarchies, qui auraient été une usurpation sur la couronne espagnole, et un abaissement pour les deux dynasties. Le régent voulut recevoir les lettres de créance au lieu et place de sa souveraine. Même avec la royauté au berceau, le monde ne vit jamais rien de semblable. Ces prétentions furent immédiatement repoussées, elles le furent par des notes successives que le cabinet de France crut devoir communiquer à toutes les cours, et auxquelles toutes adhérèrent comme à l'expression fidèle des véritables maximes du droit public européen. Les rapports avec le gouvernement que nous avions en face de nous restèrent suspendus, ce qui lui retirait sa meilleure chance d'apaiser les forces monarchiques et de les rallier par l'exemple du bon vouloir de la France. En attendant des instructions nouvelles, j'eus à chercher le lieu où elles pourraient, au milieu de l'excitation publique, nous trouver dans l'attitude d'une complète neutralité. Il fallait que ce fût partout ailleurs qu'à Madrid.

A Madrid, en effet, il était advenu que la grandesse, la magistrature, l'armée, l'Église, toute l'opinion conservatrice, c'est-à-dire l'Espagne même, avaient entouré de témoignages d'adhésion et de reconnaissance celui qui se trouvait investi du devoir de tenir en échec la politique progressiste et ses divers conseillers. Comment oublier, dans

cette foule illustre, deux grandes figures historiques, Castaños et Palafox, les héros de la guerre de l'indépendance, venant remercier, avec leur vaillance et leur loyauté castillanes, le gouvernement français, d'avoir défendu par ses maximes le trône des Espagnes, comme eux-mêmes l'avaient défendu par leur épée? Palafox, de la maison de Porto-Carrero, aussi dévoué que le cardinal son grand-oncle aux Bourbons et à la patrie, soldat digne de nos soldats, qui s'était honoré dans l'histoire, en succombant héroïquement, à Saragosse, devant Montebello et son armée, comme on s'honore en triomphant; Castaños, le doyen des guerriers de l'Europe, qui avait tout l'extérieur et tout le langage d'un véritable survivant de la chevalerie espagnole. Agé alors de quatre-vingt-six ans, mais blanchi et non plié sous la main du temps, l'entretien plein d'esprit, l'œil plein de feu, le sourire plein de cœur, toujours fier et intrépide, parlant de la France, qui l'avait élevé, avec tendresse et respect, de l'Espagne avec passion, avec orgueil, avec superstition, il se souvenait d'avoir été, lui aussi, Régent des Espagnes, sur le rocher de Cadix, pour sauver, rétablir et glorifier son Roi! De quel accent, et avec quelle effusion l'illustre vieillard rappelait qu'alors, toutes les fois que les ambassadeurs de l'Europe se présentaient devant lui, il faisait déposer leurs lettres de créance sur le trône vide, aux pieds du portrait de Ferdinand captif! Il mettait sa gloire à n'être pas suspect d'usurper sur son souverain absent [1].

IV.

Ces hommages de l'honneur espagnol à l'attitude et aux

[1] Le capitaine général Castaños, duc de Baylen, vient de mourir quelques jours après le duc de Wellington, dont il était l'un des plus illustres compagnons. Il a reçu de sa souveraine et de sa patrie les mêmes honneurs, que lord Wellington de la reine Victoria et de l'Angleterre.

intentions de la France avaient, pour la situation, et pour tant d'Espagnols éminents eux-mêmes, plusieurs sortes de dangers. Je résolus de quitter Madrid, de visiter Aranjuez et Tolède, de faire un établissement peut-être dans la capitale de la nouvelle Castille, jusqu'à l'arrivée des décisions du gouvernement du Roi. J'eus soin d'emmener l'ambassade entière.

Nous étions dans les derniers jours de décembre. Un soleil radieux prolongeait la magnificence de l'automne jusque sur ces extrêmes confins de l'hiver. Nous parcourûmes Aranjuez, sous l'escorte de sa milice nationale tout entière, troupe civique à la fois dévouée et superbe, qui par son uniforme nous rappelait la patrie, et qui était venue, dans son ardeur, à plusieurs lieues au devant de nous. Tout ce Versailles castillan, où le souffle de l'Italie et celui de la France semblent partout se confondre avec le génie espagnol, nous intéressait et nous charmait. On sent planer sur l'élégante et vaste création d'Herrera, le génie ouvert, libre, ami des arts, ami des nobles et poétiques jouissances, qui sied à la patrie de Cervantes, de Lope de Vega, de Calderon, et qui a distingué éminemment la maison de Bourbon, noble type de l'esprit français. Il respire, en ce beau lieu, dans l'air de splendeur et de vie que les travaux des derniers règnes ont répandu à travers les palais, les fabriques, les cascades, les fontaines, les jardins. Quand on a vu l'Escurial, on croit passer de l'empire de Philippe II aux temps de Charles III, de Louis XIV, des Médicis.

Le lendemain, nous partîmes au lever du jour pour Tolède, entourés toujours de la vaillante et fidèle milice nationale. Elle voulut nous accompagner jusqu'en vue de la vieille capitale de la Castille. Nous arrivâmes ainsi en sûreté au terme de notre course. Là aussi, la population, déjà prévenue, s'était levée pour nous recevoir, et tous ses magistrats marchaient à sa tête. La milice belliqueuse et magnifique, les troupes, le général en chef, vaillant officier, et son état-major, témoignaient des mêmes sympathies. Les acclamations de la foule, encore mieux que cet appa-

reil, nous souhaitaient la bienvenue. Qui eût dit à ce peuple, trente années auparavant, au milieu des fureurs et des ravages de sa résistance désespérée contre les actes de Bayonne, que les représentants de la France seraient ainsi reçus un jour ? On sentait l'influence de la politique régulière qui, depuis Louis XIV, aplanit les Pyrénées, à la place de celle des gouvernements sans traditions et sans racines, qui forcément les élève.

Ainsi, je voyais enfin Tolède, et Tolède est l'un des plus curieux spectacles, l'un des panoramas les plus saisissants que l'esprit puisse concevoir, en même temps que l'une des plus nobles cités, l'une des plus imposantes qui soient sorties des mains de l'histoire, c'est-à-dire des mains de Dieu et des hommes.

Tolède déploie les longues spirales de ses rues séculaires et le triple étage de ses monuments sans nombre, sur les flancs escarpés et au sommet d'une sorte de vaste roc, ou plutôt de promontoire gigantesque, majestueusement élancé du milieu d'une profonde déchirure du plateau des Castilles, au fond de laquelle court, en grondant, à travers un lit de rochers aigus, comme un torrent des Alpes ou des Pyrénées, le Tage en furie.

Le Tage, en arrivant à ce ravin sauvage qu'il semble creuser, et où il va rouler ses eaux, encaissé entre deux murailles colossales, rencontre l'obstacle de ce large pic, s'arrête, mugit, le bat de ses flots, puis le tourne, l'enveloppe, l'assiége, en fait, presque de tous côtés, une île inaccessible. La grande cité dont il baigne partout le pied, dont il trace l'enceinte et anime le site sévère, la *Cité impériale*, car elle porte ce titre, semble contempler, muette et immobile, du haut des gradins de son amphithéâtre, le *Roi des fleuves*, comme dit l'Espagne, son vaste contour, ses chutes bruyantes, ses colères contre les écueils écumeux qui l'affrontent, le vif éclat de sa nappe éblouissante, les mille éclairs de ses bonds innombrables. Elle se complaît à ce drame éternel de le voir, au plus profond de ce lit tourmenté, s'attaquer

sans cesse à ses fondements, s'y heurter à grand bruit, et lui offrir tout ensemble la décoration d'une vaste écharpe d'argent illuminée de tous les feux du jour, l'intérêt d'une forte et poétique barrière, le charme d'un sauvage et perpétuel concert. Sur l'autre rive se dresse, en face de la ville, comme une contrescarpe bâtie par des géants, le mur de granit dont les vives arêtes et l'immense hauteur formeraient seules un spectacle extraordinaire, si tout ne l'était pas dans ce tableau et, plus que tout, la ville même. En vous voyant séparé d'elle par ce lit de torrent si abrupte et si profond, vous étiez près de la croire inabordable, quand tout à coup vous est apparue, légèrement élancée dans les airs, l'arche du pont d'Alcantara, qui rapproche les deux côtés de l'abîme, l'un droit et nu, l'autre bâti, vivant, chargé de souvenirs et de monuments. Vos regards s'arrêtent étonnés. Vous êtes saisis d'admiration et de respect.

C'est là, en effet, que se déploie, dans sa magnificence, la vieille capitale des Espagnes, avec ses minarets d'autrefois que la croix surmonte, ses flèches, ses tours, ses remparts, ses palais, ses monastères, ses églises sans nombre, constructions tour à tour anciennes et modernes, élégantes et sévères, par qui revivent ensemble, avec toutes les architectures, toutes les dominations et tous les âges de la nation espagnole. Il en est de flamandes, d'italiennes, de mauresques, de gothiques, de romaines. Les mauresques et les gothiques dominent. Mais, d'un coup d'œil, vous embrassez le cours entier de l'histoire, depuis le palais de Dioclétien, que vous apercevez à vos pieds, jusqu'à celui des rois sarrasins qui brille plus haut, jusqu'à l'Alcazar de Charles-Quint qui règne au sommet. Il règne, peut-on dire : car il est assis à cinq cents pieds au-dessus de vos têtes, au plus haut de la cité; et, à la distance où nous sommes encore, il ressemble à une couronne gracieuse et superbe, qui dessine dans l'azur du ciel, comme autant de riches fleurons, ses dentelures suaves et ses nobles lignes. Non ! on ne peut se lasser d'admirer ces aspects inattendus et

magiques; on dirait les annales mêmes du grand peuple que nous visitons. De Trajan à Pélage, des califes aux empereurs, des conquérants de l'Amérique aux ardents souvenirs de la guerre de l'indépendance, tous les temps se dressaient devant nous, vivants et immortels.

Pour mieux parer la scène de tous les enchantements, nous avions un ciel sans nuages, un soleil radieux, une journée enfin resplendissante comme celles de l'été, dans ce cœur de l'hiver où nous étions. Ce n'est pas que le froid ne se fasse point sentir dans cet heureux climat; l'extrême hauteur du plateau des Castilles, qui est le plus élevé de l'Europe, le rend âpre souvent : il ne l'était pas à ce moment, et, la beauté du jour s'ajoutant à la beauté du lieu, nous jouissions sans mélange de la pompe inexprimable qui se déployait autour de nous. Nous aurions facilement oublié toutes les rigueurs du temps, s'il y avait eu, ce jour-là, quelque chose à oublier.

Nous étions arrivés au pont d'Alcantara, œuvre tour à tour de l'empereur Nerva, des princes arabes, des rois catholiques. Nous admirions déjà, sur l'autre rive, les tours séculaires qui auraient à redire tant de combats contre l'infidèle, tant d'efforts héroïques, tant de martyres sublimes, tant de rois superbes! Nous étions debout sur l'arche audacieuse. Nous avions suspendu la marche, ou plutôt le vol de nos mules frémissantes, qui mêlaient le bruit de leurs mille grelots aux mille voix du Tage. Comment passer, sans contempler à nos pieds le cours magique de cet enfant des monts de l'Aragon, se précipitant, à travers tous les accidents de son cours, pour traverser l'Espagne entière, la relier avec le Portugal, charmer Lisbonne, et se perdre, sous les yeux des descendants du Camoëns et de Vasco de Gama, dans l'Océan que ces grands hommes surent si bien assujettir et chanter!

Enfin, nous reprîmes notre course, à l'appel strident des Zagals et de leur chef; nos mules impatientes, lancées à l'assaut du rocher, comme si elles allaient tout briser, l'es-

caladèrent, tout d'une haleine, à travers les flots pressés des Tolèdans : en quelques moments nous avions gravi jusqu'au milieu de la place d'armes monumentale et imposante, théâtre autrefois des entrées royales, des combats judiciaires, de ce grand duel, sous l'œil du roi Alphonse VI, pour le choix du rituel romain ou du rituel national, c'est-à-dire Mozarabe, et cher, à ce titre, au patriotisme tolédan. Là nous attendaient la cour royale, les autorités civiles et militaires, le clergé, les harangues des corps, un peuple immense, un immense cri en l'honneur du trône espagnol et de la France. Ce ne furent que discours monarchiques et enthousiastes, espérances impatientes, provocations intrépides. La manière dont retentissaient autour de nous, résolus et exaspérés, les cris de : *Vive la reine! vive la France! vive l'ambassade française!* s'accordaient avec tout ce que nous avions vu et entendu depuis le passage des Pyrénées. C'était à se demander déjà, si, à tout prendre, dans Madrid, en face de ce gouvernement revêtu de tout l'appareil de la puissance, nous ne serions pas mieux prémunis contre les excitations et les entreprises auxquelles il nous était interdit de nous associer. Comment, d'ailleurs, ne pas redouter, pour le parti modéré lui-même, des entraînements prématurés? Tel était ce royaume des Espagnes dont on jugeait si mal au dehors, qu'on croyait révolutionnaire, et que les idées révolutionnaires, leurs partisans et leurs protecteurs indignaient! Le représentant de la France, en changeant de place, ne faisait que changer d'adhésions éclatantes et de glorieux périls.

V

Nos devoirs remplis, nous eûmes hâte de nous dérober à tous les empressements, d'achever notre course à travers les rues escarpées, étroites et tournantes de la cité, qui sont aussi un vestige des dominations orientales. Les abbayes, les couvents, les manoirs antiques, les résidences des

grands, les hôpitaux, ces palais des pauvres dans les sociétés chrétiennes, les établissements enfin de toute nature bordaient la haie de tous côtés, depuis les profondeurs de la ville jusqu'au parvis de la basilique de Dieu, jusqu'aux portes du palais des rois, en nous laissant toujours plus surpris de voir le charme des détails répondre partout à la majesté de l'ensemble. Le mouvement et le bruit d'une réception devenue officielle n'avaient pas réussi à nous distraire de tout ce qui frappait nos regards, plus que ce peuple bienveillant et fier, qui rend par sa fierté sa bienveillance plus chère, ne réussissait à nous faire perdre de vue les siècles morts de son histoire qui revivaient dans chaque pierre autour de nous.

On ne peut dire en quelques lignes à quel point Tolède rassemble tous les souvenirs, résume toutes les gloires des annales espagnoles. Colonie romaine au temps d'Auguste, et illustrée auparavant par ses luttes opiniâtres contre le joug de Rome, comme elle le fut plus tard par ses luttes contre les Sarrasins pendant trois cents ans d'une servitude héroïque, comme elle l'a été plus récemment par ses résistances contre les Français; capitale de la monarchie des Wisigoths à l'origine de la chrétienté, plus tard d'un royaume sarrasin dans l'empire immense des califes de Damas, de l'empire espagnol enfin, à l'époque où il s'appela la monarchie universelle et où le soleil ne se couchait pas sur ses domaines; siége, dans les temps barbares, de ces grands conciles qui représentaient à la fois la religion, la politique, la civilisation, et chef-lieu primatial du royaume catholique depuis lors, comptant parmi ses pontifes suprêmes le cardinal Albornos, le cardinal Ximénez, le cardinal Porto-Carrero, le cardinal de Bourbon, les noms les plus brillamment mêlés aux événements mémorables; étalant autrefois dans ses églises et dans ses palais les plus beaux chefs-d'œuvre de l'école espagnole, et conservant encore les plus riches trésors de l'Amérique convertis, par une piété fervente, en offrandes à Dieu et à ses

saints, elle a donné aux lettres le génie de Garcilasso de la Véga, aux arts les prodiges de ses armes célèbres qui firent l'admiration et l'envie de tous les guerriers du monde, à la grandeur du nom espagnol le règne de Charles Quint, à la mémoire des libertés féodales, pour ceux que charment encore les viriles communes du moyen âge, l'héroïsme de Jean de Padilla et de Doña Maria de Pacheco son intrépide veuve! Où trouverait-on nulle part une légende mieux remplie?

On la lit en quelque sorte gravée tout entière dans la liste des fondations charitables, pieuses et guerrières de ses princes et de ses citoyens; dans les richesses fabuleuses des églises où se conserve, avec le souvenir de tout ce qui a vécu d'illustre sur cette terre, la pensée commune et invariable de toutes les générations; plus encore, dans quelques monuments entre tous où on se sent, pour ainsi dire, face à face avec le passé de la cité et de la nation même. L'Alcazar, qui plane, comme un nid d'aigles, avec ses grandes et harmonieuses proportions, sur la contrée entière, depuis les montagnes de l'Escurial et de Somo-Sierra célèbres dans l'histoire, jusqu'à celles de la Manche, illustrées par le prince des romanciers mieux que n'eussent fait les rois et les conquérants, l'Alcazar a eu le sort de cette race de Charles-Quint qui le fonda. La guerre de la succession l'a réduit à l'état de ruine, en sorte qu'au-dessus de cette ruine altière qui domine tout, on sent la main souveraine de Louis XIV, sous laquelle redescendirent, au niveau voulu par l'équilibre des puissances et l'indépendance des couronnes, les grandeurs excessives de la maison d'Autriche dans ses deux empires.

Le couvent de Saint-Jean-des-Rois a l'air encore d'une mosquée égarée dans la métropole du royaume catholique, quoiqu'il étale à tous les yeux, comme des trophées de la vaillance espagnole, les chaînes que les rois maures destinaient à leurs captifs. Lui aussi, il porte visiblement, autant que l'Alcazar, d'autres traces plus récentes de l'action

terrible de la France. Mais quelles différences entre les temps ou les hommes, et pour nous quelle leçon! L'intervention de Louis XIV triompha, parce qu'elle était conforme au principe de la monarchie. Elle le perpétuait, en le renouvelant, sous l'empire d'une vacance faite de la main de Dieu, et en vertu des lois consacrées par les siècles. Aussi trouva-t-elle les cœurs et les bras de la nation espagnole ralliés au trône de Philippe V et de ses descendants. Celle où nous fûmes entraînés, il y a quarante ans, arbitraire, offensive, offensante, ne pouvait que déchirer l'Espagne au lieu de la régénérer, que l'exaspérer au lieu de la soumettre, qu'affaiblir et perdre celui qui l'avait voulue, par cet excès de sa hardiesse et de sa force, au lieu de le fortifier et de l'agrandir. La première était la suite de longs desseins, d'antiques droits, d'une politique unie par tous les liens à l'état du monde. La seconde accusait une situation, violente à force d'être exceptionnelle. Voilà ce que la plus vive et la plus haute des intelligences ne mesura point, et ce qui enfanta ces conséquences contraires, pour Louis XIV le succès et la grandeur, pour Napoléon le revers et la ruine. De là vient que, si le génie et la puissance du héros d'Arcole et des Pyramides lui permirent de tout tenter et de toucher à tout, sa destinée ne devait lui permettre, dans cette Europe entière qu'il parcourut en vainqueur, de rien fonder.

La cathédrale aussi montre à ceux qui la visitent la main de notre nation, mais comme il convient à un tel lieu, par les bienfaits de nos plus grands rois. Là s'est constitué, de génération en génération, un trésor immense, par l'effet d'un trésor plus grand, la foi des siècles. Les présents de saint Louis, entre tous les autres chefs de la France, ont brillé, de tout temps, au nombre des magnificences les plus révérées. Blanche de Castille était venue chez nos pères pour unir, par l'empire de ses saintes vertus, les deux nations et les deux couronnes. Son fils pouvait-il ne pas tourner un regard reconnaissant vers les autels d'une telle mère

des forces épuisées, peut-être même des espérances perdues. Devant ces œuvres, devant ces ruines chargées de siècles, on reprend, chose étrange! au sentiment de la durée. On oublie les instabilités d'un jour, pour se rattacher aux grandes vues, aux grands principes, aux grandes pensées qui subsistent à travers tous nos chaos et toutes nos destructions. Le présent à courte échéance s'efface devant la voix des siècles, pour faire place à des intérêts plus étendus, à un ordre d'idées plus général et supérieur, où va se fonder notre espoir. Emporté loin de la scène publique par les événements, pourquoi hésiterais-je à dire ma pensée? Les hommes ne doivent pas craindre que ceux qui mettent la main au gouvernail, aient l'instinct de ces naturelles grandeurs et le goût de ces hautes distractions; car ils ne porteront pas dans les affaires un regard moins sûr, des résolutions moins réfléchies, des mains moins désintéressées, et on saura que leur esprit a d'autres aliments que l'ambition, qu'ils pourraient perdre le pouvoir sans le regretter, qu'ils n'agiteraient pas le sol pour le reconquérir! Or, ce sont là, dans notre état social, quelques-uns des mille fléaux qui, alors, nous menaient visiblement aux abîmes.

VI.

La nuit était venue, et il se trouva que ses magnificences dépassaient celles qu'elle venait éteindre. C'était une nuit sainte, celle de Noël. La population tout entière épanchait ses flots sur les places et dans les rues, parée de ses habits de fête, des torches de cire jaune à la main, de grands feux de joie allumés de tous côtés, les cloches des quarante églises lancées à la volée sans repos. Les Tolédans semblaient n'avoir pas assez de pompes, de chants, de danses, à consacrer à la commémoration de la rédemption du monde. Mais leurs torches étaient de trop pour éclairer la scène. Un flambeau brillait, qui les inondait de clartés plus éclatantes que toutes les leurs, presque aussi éclatantes que

celles du jour. La lune resplendissait au ciel. Elle voyait le peuple catholique porter à la crèche de Bethléem les mêmes conjurations, dont les Crétois, il y a trois mille ans, entouraient le berceau d'un Dieu-enfant. Frappant témoignage de la diffusion antique des promesses, et de la longue attente des nations!

Partout les jeunes filles, armées d'un bruyant tambourin et l'agitant avec transport, improvisaient sur un air populaire des hymnes au Sauveur du monde, dans le but d'écarter de lui les complots de Satan. Leurs chants, rudes comme ceux de l'Afrique, et à moitié chrétiens, à moitié sauvages, s'accompagnaient de danses impétueuses qui auraient donné à cette scène, répétée sans fin autour de nous, je ne sais quel air d'un vaste et joyeux sabbat du Nord, si tout ne nous avait révélé le Midi, ses inspirations, ses réminiscences, sa mythologie peut-être. Les races, grandies dans les feux du soleil et dans sa lumière, portent en elles une flamme à part. Comment ne pas reconnaître cette flamme vivante, dans les regards, les mouvements, la parole, l'accent, le costume pittoresque et varié de toutes ces jeunes filles charmantes de l'Espagne? L'air qu'elles chantaient, uniformément simple et bref, mais plein de couleur, brusque, saisissant, nous émut comme tout le reste. Il se grava en traits profonds dans notre mémoire à tous.

L'année suivante, un soir, à Saint-Cloud, Mgr le duc d'Aumale, récemment arrivé d'Afrique, faisait entendre à la reine Christine, du haut du balcon des grands appartements, la musique du 17e léger, qu'il ramenait d'Algérie. Parmi ces airs guerriers il y en eut un qui me frappa. Je m'informai où nos soldats l'avaient trouvé. Il faisait partie de leurs conquêtes africaines. Il leur venait des Arabes, qui le tenaient de leurs pères, les Abencérages. Les Miramolins de Grenade et de Cordoue l'avaient rapporté avec eux, quand ils retournèrent camper, dépouillés et fugitifs, sur les ruines de Carthage et d'Hippone. Probablement, à leur

premier passage d'Afrique en Espagne, ils l'avaient apporté dans la Péninsule, et ils l'y laissèrent. C'était mon air de Tolède. L'Espagne est toujours l'empire des califes. La musique musulmane y sert à charmer le Christ dans son berceau. La gloire de nos princes et de nos soldats était allée retrouver dans les déserts de l'Atlas les titres de famille des deux races, les liens de parenté des deux civilisations et des deux rivages.

VII.

Nous avions entendu la messe de minuit, dans la cathédrale, l'âme pénétrée de la grandeur des âges chevaleresques et guerriers qui bâtirent à Dieu ces temples magnifiques. Les demi-jours mystérieux d'un éclairage incomplet en avaient encore agrandi pour nous l'immensité. En sortant de la nef auguste la beauté du ciel nous entraîna, de proche en proche, M. de M*** et moi, jusqu'aux rives du Tage, à l'autre extrémité de la ville, auprès d'un autre pont gothique et massif, jeté sur le fleuve à l'opposite de celui d'Alcantara, sous l'abri de portes et de tours qui ont assisté à tous les faits d'armes du lion castillan et du dragon infidèle. De là on voyait, sur l'autre rive du fleuve, se dresser devant nous, éclatante dans cette nuit splendide, l'espèce de muraille escarpée qui soutient le poids du plateau de la Castille, et l'empêche de s'effondrer dans le torrent. Nous demandâmes à l'officier de garde que les portes nous fussent ouvertes, pour jouir du spectacle, examiner de plus près le pont aux larges tours et sa gothique architecture, peut-être même escalader ces rudes arêtes et nous perdre dans cette solitude sauvage qui domine d'une façon extraordinaire le site entier. Cet amphithéâtre immobile contrastait avec les bruits de la ville par son vaste silence. Il semblait prêter une sorte d'auditoire immense et muet aux chants sacrés de tout ce peuple en joie et en prière.

La prétention de sortir à une pareille heure était une

nouveauté. Rien de semblable ne s'était fait sur la terre de Pélage et du Cid. Patients, actifs et intrépides jusqu'à l'héroïsme, quand un devoir commande, les Espagnols, ceux des classes inférieures, bien entendu, ressemblent encore quelque peu à ces Ibères de Tite-Live qui, voyant les Romains, sur le front de leurs camps, aller et venir sans nécessité, uniquement pour marcher, se distraire et converser, couraient à eux, et voulaient les reconduire, comme des esprits malades, à leurs tentes. L'heure indue ajoutait à ce sentiment. Nous répondîmes aux représentations multipliées que, précisément parce que c'était chose nouvelle, il n'y avait aucun danger. La solitude était une défense. Si hardis que soient les chercheurs de hasards, qui semblent particuliers au sol des Espagnes, sous le nom de Bandoleros, lequel d'entre eux s'égarerait à une pareille heure dans ce désert, et à quoi bon? A la différence des Ibères, les loyaux Castillans nous laissèrent libres de courir cette simple aventure. La barrière s'abaissa, les portes roulèrent sur leurs gonds. Déjà nous étions sur le pont qui semble presser le flot bouillonnant de ses arches pesantes. L'officier et sa troupe nous accompagnèrent d'un vœu ami : peu après, leurs regards avaient cessé de nous suivre dans les ombres du sentier qui monte à travers les rochers.

Nous eûmes bientôt gravi la rampe creusée dans le granit. Nous allions d'un pas rapide; nos poitrines soulevées bondissaient d'un bonheur nouveau, celui de la liberté et de la solitude. Qui ne sait à quel point c'est un bien réel de se sentir, par moments, séparés des hommes, d'être affranchis de leurs regards, d'échapper à leur puissance, de respirer en paix, tantôt pour nous recueillir, méditer, descendre en nous-mêmes et appartenir tout entiers à nos pensées, tantôt pour contempler sans entraves les œuvres de la Providence, en jouir, et nous élever des choses visibles et périssables à leur auteur invisible et éternel? C'était une telle source d'impressions profondes que cet isolement

à nos pieds, maintenant, tout ce qui le matin était sur nos têtes, et on ne saurait dire combien la scène était plus romantique et l'aspect plus saisissant. Seul, planait toujours sur son sommet escarpé, plus solennel et plus impérial que jamais, l'Alcazar, que ses ombres gigantesques grandissaient de cent coudées. Plus bas, s'élançait l'arche féerique du pont d'Alcantara, pour rejoindre le palais des rois maures et s'y enchaîner. Plus bas encore, l'œil distinguait dans les lointains de l'espace, indécis et profonds comme ceux du temps, la demeure des Césars, quelquefois de ceux que l'Espagne, dans ce sauvage et fatal régime de la monarchie sans loi stable, sans hérédité régulière, par acclamation et par hasard, donnait aux Romains, les Romains à l'univers. Et nous réfléchissions que ceux qui vinrent de ce sol privilégié comptèrent parmi les plus illustres de tous.

Ainsi, là, comme à notre arrivée par l'autre extrémité du vaste amphithéâtre, les annales de l'Espagne et du monde se déroulaient tout entières à nos yeux et à nos pensées. Mais l'effet était plus grand que sous les feux du jour. Il semblait qu'on vît se lever des profondeurs du gouffre, et s'avancer vers nous, la longue suite de générations qui avaient, à cette place, vécu, souffert, combattu, dans le cours entier des siècles, laissant après elles aux générations présentes la même carrière à fournir, pour arriver au même destin. Je les voyais passer devant moi. Je les interrogeais. Comment étaient tombées les nombreuses dominations qui avaient passé là? Parmi tant de ruines, quelles forces cachées avaient tenu l'Espagne debout? Quel principe si robuste l'avait rendue invincible dans ses luttes opiniâtres contre les plus grands empires de l'univers? Tour à tour celui des Césars, celui des Califes, celui de Napoléon se sont usés sur cette espèce de roche vive de l'indépendance, de la fierté, de la persévérance espagnoles. L'empire de Charles-Quint, au contraire, qui s'y appuya, put prétendre à la monarchie universelle! Sans l'épée de la France, il aurait assujetti le monde. Il embrassa le globe presque en-

tier, ce qui n'est arrivé à aucun autre pouvoir, dans sa vaste étreinte... Pourquoi cette double fortune?

On ne réfléchit pas assez à tous les prodiges accomplis par cette intrépide et calme nation, depuis son origine. A peine a-t-elle constitué sa première monarchie, contemporaine de celle de Clovis, elle brille aussitôt, dans cette nuit profonde, comme un phare subit, par les lumières, par les croyances, par les lois; elle a des institutions, des assemblées, des débats patriotiques et solennels, sous le nom de *Conciles* de Tolède ou de Burgos, dans lesquels nos préventions ne savent pas lire celui de *Conseils nationaux* qui nous charmerait. A ce moment arrive, des profondeurs de l'Orient, un courant qui va tout envahir! Il roule le cimeterre et le Coran jusqu'aux pieds de Charles Martel et au cœur de la France. L'Espagne est arrêtée dans son essor et inondée; elle passe de la carrière de la civilisation à celle des armes. Alors commence ce duel incomparable de sept cents ans, qui n'a rien d'égal dans les annales des peuples, duel inépuisable, héroïque, que couronne enfin la victoire. A la longue, le Castillan triomphe sans retour de l'oppresseur de sa foi et de sa patrie. Voilà aussitôt que pèse sur lui, par l'empire de Charles-Quint, une tâche nouvelle et immense. C'est le poids de l'Europe à porter. Il fait face partout aux difficultés et aux périls de ce fardeau. Il combat avec gloire, dans les Pays-Bas, en Allemagne, dans toute l'Italie. Il couvre la chrétienté du rempart de ses flottes, à Lépante; il l'étonne sur tous les champs de bataille des prodiges de cette infanterie espagnole, qui fonde les armées modernes et en commence la gloire. Ce labeur ne lui suffit pas. Il étend ses vues sur l'Afrique, et, d'une main, en couvre les rivages de monuments qui font aujourd'hui l'admiration de nos soldats, tandis que de l'autre il conquiert, il défriche, il bâtit, il police tout un hémisphère! Après l'avoir découvert et évangélisé, il le tient trois cents ans sous ses lois. Dans cet intervalle, navigateur, soldat, artisan, instituteur, mis-

ront fait si bien qu'ils pourront tomber sans défense sous la main du temps.

Il m'a toujours paru qu'on se trompait de supposer l'Espagne destinée à être le jouet des révolutions et la proie des chimères, comme nous l'avons été si souvent, comme nous le sommes aujourd'hui encore, dans notre recrudescence fatale de république et d'anarchie! Elle a en soi des freins; elle a des points d'arrêt. Elle possède à la fois tous ceux que l'ordre de la Providence a voulus pour le genre humain, et qui ailleurs sont épars ou imparfaits. Elle croit en Dieu; elle aime ses princes; elle respecte ses grands, ses pontifes, ses dogmes, ses lois, ses traditions, son passé, toutes choses qui constituent ce code natif et essentiel, que la main divine a gravé dans le cœur des hommes, que l'incrédulité effaça du nôtre, dans le siècle dernier, avec l'idée de Dieu même, que l'Angleterre s'est mise, depuis la réforme de 1830, à biffer chez elle, ligne à ligne, de la main de destructeurs modérés et bienveillants, méthodiques et implacables.

En réalité, toutes les parties de ce code inspiré auquel je crois, qui est aussi ancien que l'homme et de même origine, se tiennent entre elles. Toutes, par un heureux privilége, ne font qu'un dans l'âme de l'Espagnol, aussi bien que dans sa pensée, dans ses institutions aussi bien que dans son histoire! Il aime et vénère l'autorité comme la religion, parce qu'elle est un besoin de la nature humaine, la condition d'ordre et de vie des États, l'émanation et l'image de la Providence divine. L'autorité des souvenirs de la patrie, celle des ancêtres, celle des hiérarchies séculaires, celle des classes qui se transmettent de génération en génération le dépôt des lois, des mœurs et des gloires d'un peuple, sont de même extraction, de même nature, et ont sur lui le même empire. L'idée de détruire la société n'a point passé par son esprit et par son cœur depuis l'origine de la monarchie; on pourrait affirmer qu'elle n'y passera jamais. Il aurait à mettre à néant tant de parties de ses

croyances, de ses traditions, de ses commémorations patriotiques, qu'il penserait se détruire lui-même. Il en est ainsi à l'égard de son gouvernement. Vous l'entendrez parler de réformer ce gouvernement qu'il aime et qu'il honore, quand les esprits seront poussés à l'extrême; jamais de le renverser, parce qu'il est patient, parce qu'il est trempé à l'image de celui qui est éternel. Son mérite et sa force sont d'avoir foi au temps et à la Providence.

Il n'a point ces grandes et ardentes initiatives qui, d'un bond, conduisent nos pères à la Palestine et nous-mêmes au Kremlin, qui font de nous l'envie ou l'effroi du monde, qui semblent nous destiner à marcher à la tête des nations, comme la sape ou le flambeau, avec toute la gloire et tout le péril de ces ministères extrêmes. Il a dans l'esprit, avec le ressort qui porte quelquefois son âme aux derniers transports de la haine et de la colère, les vertus patientes qui ressemblent au rocher, ou le fendent au besoin. Ce caractère à part associe d'une façon remarquable à la résignation fataliste des Orientaux, dont il garde quelque empreinte, la modération réfléchie et intrépide du chrétien. A tous les échelons de l'état social, il a, dans ses habitudes, dans ses idées, dans ses goûts, dans ses desseins, quelque chose de tempéré, de sobre et d'austère qui n'exclut, on le sait, ni l'énergie du cœur, ni l'ardeur du sang, mais qui les contient et les gouverne. Son langage éclatant, dont la véhémence et la pompe tiennent à son génie plus qu'à sa passion, recèle généralement des résolutions méditées, fermes, invariables. Cet empire sur lui-même, cet équilibre entre ses dons contraires lui donnent l'esprit de la monarchie, avec les qualités essentielles qu'exigent les institutions libres. Il est ainsi à la fois l'homme le mieux fait pour la liberté politique, et celui qui peut le mieux s'en passer.

Un trait, en particulier, le rend propre éminemment aux gouvernements pondérés, en contribuant peut-être à l'y rendre plus indifférent qu'un autre. Sachant obéir, et remarquablement soumis aux lois, il porte en soi tous les

respects, et, avant tout, le plus nécessaire dans ce difficile régime, le respect de lui-même. Il l'a éminemment. Il associe en lui ces deux grandes forces du caractère, ces deux mâles beautés de l'âme humaine, l'obéissance et la dignité. Il est digne; il est fier envers et contre tous. Il l'est dans tous les rangs de la société, l'homme du peuple autant que le magistrat ou le grand d'Espagne. Il l'est, comme nous nous figurons les âmes républicaines, comme était le *civis romanus*, non pas à cause de la république, à cause de la conquête. Mais il est fier et non pas vain, ce qui fait qu'il ne connaît pas l'envie : car la vanité fomente ce vice abominable et l'orgueil l'écarte; la fierté l'ignore.

D'où l'aurait-il reçu, puisqu'il accepte religieusement la part que Dieu lui a faite au soleil, et qu'il s'en contente? Il a des raisons héréditaires d'être heureux de son lot dans ce monde. Il sait qu'il est chrétien, *vieux chrétien*, comme il se nomme; il se rappelle que pendant huit cents ans il a combattu, pied à pied, obstinément, pour conserver ce titre, le plus beau qu'il connaisse. Comment disputerait-il à quelques-uns des fils de l'Espagne des noms, des rangs, des honneurs, si inférieurs à ce qui constitue à ses yeux la solide grandeur et la vraie noblesse de tous? Il possède un autre titre encore qui, après celui-là, prime tous les autres dans sa pensée. Il est le conquérant des Amériques, *el conquistador de las Indias Occidentales!* En ce temps-là, il s'appelait Fernand Cortez. Que voulez-vous que ce favori du ciel désire de plus?... Heureux et noble peuple, qui tient plus de compte de la gloire publique que des distinctions particulières! Ses droits sur ce trésor de la gloire commune le consolent de n'avoir rien à prétendre dans les glorioles privées. C'est sa loi agraire. Voilà comment, par ses annales aussi bien que par ses croyances, par sa fierté aussi bien que par sa soumission, il se défend absolument contre tous les vices qui sapent partout ailleurs les gouvernements et les sociétés. On voit qu'en réalité, ce qui l'en défend surtout c'est la religion, ce sont ses espérances et ses maxi-

mes. Elle est au fond de toutes ses vertus, et elle en fait la puissance.

La gravité espagnole, si renommée dans le monde entier, n'est autre chose que l'empreinte visible de cette hauteur native, de cette modération et de cette dignité générales qui se réfléchissent dans les traits, dans les costumes, dans le langage, dans les mœurs de l'Espagnol. L'homme des classes inférieures n'a là ni des habitudes, ni une langue à part. Il se tient droit; il porte la tête haute. Sa langue castillane est un trésor dont il est jaloux, une musique splendide qui plaît à son oreille et à son cœur. Il la parle avec respect pour elle et pour soi, comme un vrai gentilhomme qu'il est, et comme tous les gentilshommes, ailleurs, ne le font pas. Il n'aurait garde de la compromettre et de la fausser par l'idiome ignoble de la populace, dans presque tous les pays du monde. Il sait bien que, par ces corruptions du langage et de la pensée, il offenserait Dieu; il offenserait les vieux Castillans; il s'offenserait lui-même. Vous pouvez l'aborder! Vous pouvez l'entendre! Son vocabulaire est celui de tout ce qui marche au-dessus de lui, dans l'échelle des hiérarchies de son pays. C'est un fils de Dieu qui ne dégrade rien de ce que Dieu lui a donné; il ne flétrit et n'abaisse rien de ce qu'il touche. Cette dignité naturelle, qui est le trait principal de sa figure, de sa démarche, de son discours, de son âme, est tellement innée et traditionnelle en lui, qu'elle se fera remarquer jusque dans les danses populaires, si vives et si décentes, si nationales et si réglées. On sent, dans ces jeunes hommes aux riants costumes, dans ces jeunes filles au regard brûlant et pur, un mélange imposant d'ardeur vaincue et de gravité indomptable. Car ce peuple est ainsi fait que croire en Dieu lui sert à tout, même à ses plaisirs.

Il est logique, ne connaissant pas la bassesse, de ne pas connaître l'insolence; de ne pas se complaire à la révolte, ne sachant pas la convoitise et ses colères. Il ignore par là les passions qui ailleurs ont soulevé si violem-

ment, dans tout le cours de l'histoire, la multitude contre la bourgeoisie; la bourgeoisie contre ceux qui sont déjà ce qu'elle travaille à être; tous, contre le prince devenu tout à coup l'ennemi public à un jour donné, sous les noms dissemblables et indifférents de Louis XVI, de Napoléon, de Charles X, de Louis-Philippe à l'heure où j'écris : passions sans repos, qui n'en laissent pas aux nations; mobiles funestes qu'on a pu rencontrer quelquefois dans les pays où les révolutions étaient endémiques au fond de tous les calculs, de toutes les haines et de tous les desseins, jusque dans les grandes situations et chez de grands esprits! Là fut toujours la plaie irrémédiable, celle qui voue un État au métier d'Ixion, qui ne lui permet ni paix, ni trêve.

L'Espagne ne porte point dans son sein cet affreux cancer; aussi avait-elle vécu sans révolutions jusqu'à nos jours, et n'en a-t-elle eu que d'accidentelles et à la surface, qui ne se sont attaquées jamais ni au souverain, ni à la société. Si on y regarde de près, on remarquera que ces soulèvements si nouveaux dans son histoire, et si multipliés dans les derniers temps, n'ont menacé que les situations ou les pouvoirs qui se trouvaient, à tort ou à raison, interposés entre le trône et la nation, point le trône même. Encore, pour lui donner ces secousses, il a fallu les événements surhumains que le monde a vus : il a fallu l'invasion, les menaces, ou l'action occulte de l'étranger, sous tous les noms et sous tous les prétextes; il a fallu les destinées de la patrie profondément troublées, au point de mettre tout Espagnol en demeure d'avoir un avis, de prendre une arme, de faire un choix, d'aller au scrutin dans les questions les plus ardues et les moins étudiées d'intérêt public; il a fallu, enfin, à la suite du testament de Ferdinand VII, deux droits royaux de même nature et de même origine, mais de dates et de consécrations diverses, l'un, plus antique, venu des Goths, qui s'est appuyé aux formes représentatives et aux idées modernes; l'autre, plus récent, venu de nos ancêtres avec Philippe V, et qui s'appuyait aux forces anciennes et

aux anciennes idées; celui-ci plus monarchique, en réalité, celui-là cependant plus espagnol. Ils se sont trouvés debout et en présence du fait même de la royauté. Dans le doute, la fidélité de cette race loyale a hésité. La guerre civile est née des scrupules de son obéissance aux lois de la patrie! Elle a interrogé le sphynx, et, restant sans réponse, le croyant du moins, elle s'est déchiré le sein. C'est ainsi que les discordes sont arrivées du trône aux sujets. Mais ces sujets, il faut le dire, même les plus disposés pour les maximes nouvelles, n'ont jamais attaqué l'ordre établi, jamais attaqué les hiérarchies, jamais attaqué la foi, jamais attaqué, dans ses droits essentiels, le pouvoir suprême. Quel spectacle que Doña Isabel, enfant, quand nous la contemplions hier, par un temps de convulsions, s'avançant entourée de sa cour et de ses gardes, au milieu de ses peuples, seule, sans une main de femme et de mère pour soutenir ses pas, avec le front haut, l'air confiant, la majesté d'une fille de Louis XIV et d'une héritière de Charles-Quint, grande, comme une reine, de tous les respects qui s'inclinent devant elle! Ces respects ont résisté à tous les assauts. Ils sont de nature à résister à toutes les épreuves. Ils ne sont pas la force du trône, car le trône prend sa force aux sources mêmes de ces dispositions admirables; mais ils sont la force de l'Espagne, et feront, jusque dans un lointain avenir, sa grandeur.

Oui, sa grandeur, dont les marques éclatent déjà de toutes parts! On commettait une très-grosse erreur historique, quand on parlait sans cesse de la décadence de l'Espagne. C'était juger les choses par un mirage qui abuse. L'erreur tenait à ce qu'il y a eu dans l'histoire une Espagne factice, fausse, accidentelle, éphémère, impossible, dont la fortuite puissance a étonné, ébloui, trompé le monde. Celle-là, en effet, n'existe plus. Née en un jour, d'un hasard auquel on a semblé ne pas prendre garde, celui d'un mariage et d'une hérédité, elle a mis, grâce au génie espagnol, trois cents ans à se dissoudre et à s'évanouir. Alors,

la véritable est venue. Elle date des débuts du siècle. C'est sur l'îlot de Cadix, dans la plus rude extrémité où ait été un peuple, dans le plus noble berceau qu'une ère publique ait jamais eu, qu'elle s'est constituée. On a vu, dès l'abord, ce dont elle était capable. On a pu juger, par ses premiers pas, de ce que ses réelles vertus lui préparaient de hautes et durables destinées.

Fait étrange! A peine le grand cartel contre les Sarrasins était-il vidé, au moment où tombait Grenade, et où, pour la première fois, la péninsule, sous la main de Ferdinand et d'Isabelle, reconnaissait les mêmes lois, quand, aux royaumes de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, un royaume d'Espagne succédait pour la première fois, dis-je, et que ce grand nom allait faire son apparition dans l'histoire, à ce moment même, il se trouva que la fortune de cette Espagne toute nouvelle, et celle d'une maison étrangère et lointaine, allaient, par le simple effet d'une alliance de famille, être unies, confondues, enchaînées. A la plus débile des héritières, à Jeanne la Folle, dans la personne de son fils, se trouva échoir le plus immense des héritages. L'Espagne, ce fut l'Empire; ce fut la Sardaigne, la Sicile, Naples, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, la Franche-Comté, l'Artois, la Flandre, les Pays-Bas, tout ce cercle de Bourgogne détaché alors de la France, comme l'Austrasie des premiers temps; ce fut encore le littoral africain, l'Amérique entière, un grand coin de l'Asie; à vrai dire, ce fut le monde. Ce faix à mouvoir la devait écraser. Le miracle est qu'elle ait réussi à le soutenir; qu'avec tout ce qui a passé dès lors d'influences étrangères sur elle, elle soit restée elle-même; qu'elle ait suffi, presqu'aussitôt démembrée, à cette œuvre immense et inaperçue de subjuguer, de civiliser, de créer l'Amérique, tout en faisant face à mille difficultés et à mille périls, dans le monde entier, sur la terre et sur les mers. Le faisceau s'est rompu par degrés, mais seulement comme il s'était formé, et par les mêmes causes, c'est-à-dire par les mariages, par les partages de famille,

par des faits indépendants du génie de l'Espagne et de son courage. Partages à l'abdication de Charles-Quint! Partages à la suite de la guerre de la succession et du traité d'Utrecht! Partages extrêmes, ou plutôt déchirement inévitable, séparation fortuite et forcée, au commencement du siècle, à travers le trouble profond de l'ordre des sociétés, quand un pouvoir extraordinaire, immense, dans cette lutte sans précédents des deux parts de la demeure de l'homme, la terre contre l'océan, essaye d'enchaîner les mers, intercepte cette grande route du genre humain, rompt le câble qui unissait l'ancien monde et le nouveau, sépare l'Amérique, qu'il n'entendait pas émanciper, de l'Espagne qu'il voulait assujettir, livre ainsi les populations américaines à l'incertitude, à la confusion universelles, et met toute cette moitié de la terre, qui était, grâce au peuple espagnol, la création et l'apanage de l'esprit monarchique, à la merci de l'inquiète et jalouse démocratie de Boston et de New-York! Tel est l'étrange tour que prennent quelquefois les choses d'ici-bas! Voilà, par suite de nos déceptions de liberté et de nos fantaisies d'innovations, en 1789 et après, toute une moitié du globe que nous habitons condamnée à des essais informes et des avortements convulsifs de république, dans lesquels s'useront misérablement le sang et le génie, Dieu sait de combien de générations humaines. Qui peut dire à quel point, par cet incident fatal, la face de l'univers a été changée? Rien n'est effrayant à l'imagination comme la fécondité du désordre.

L'Espagne, dans cet extrême péril, a pu se reconquérir elle-même. Elle n'a pu sauver cet empire, qui n'avait eu, pour l'immensité, rien de comparable dans l'histoire, dont elle serait restée la tutrice habile et bienveillante, que le temps aurait émancipé par degrés, en y faisant, comme le Portugal au Brésil, souche de royaumes florissants, et fortifiant ainsi le lien des deux mondes, au lieu de le briser. Quoi qu'il en soit, elle est innocente de la rupture de ce lien précieux et de la perte de sa domination. Celle-ci n'a péri qu'aux

mêmes événements qui ont détruit le vieux système colonial du monde, le nôtre surtout, et fait du continent américain ce qu'on l'a vu depuis. On ne peut assez le remarquer. Dans tout ce faisceau immense de territoires que l'Espagne a tenus sous sa main, il n'y a que la calme et intrépide Hollande qui se soit dégagée spontanément, résolûment, par la force des armes, au prix de soixante ans de combats. Pour tout le reste, le nœud s'est dénoué de lui-même et nécessairement.

Ainsi, le vieil empire austro-espagnol, qui n'était pas l'Espagne, que l'histoire a eu tort d'appeler de ce nom, transitoire et factice qu'il était, s'est brisé par la force des choses, par une force des choses invincible. Mais, tandis que l'Espagne allait se séparant, à chaque fois, d'annexes plus vastes qu'elle, il advenait qu'elle avait contracté dans ce contact de fatales et inévitables calamités : l'habitude de la richesse sans industrie, des finances sans impôts, de l'administration sans contrôle et, par suite, quelquefois sans intégrité, du gouvernement sans souci de l'acquiescement des peuples. Ce furent là les fruits funestes de possessions passagères et gigantesques, qui se détachaient successivement, comme les pièces d'une magnifique et lourde armure, trop grande pour le corps qui devait y être emprisonné. L'armure était partie, les meurtrissures restaient; le temps seul pouvait les guérir. Cette longue gloire lui a donc fait, avec des biens apparents, des maux réels. L'un de ces maux, qui dure encore, est le préjugé d'une décadence aussi fausse qu'était la grandeur.

Voilà comment on a cru que la nation espagnole s'abaissait, quand, en réalité, elle redevenait elle-même; qu'elle perdait de ses forces, quand elle était ramenée à ses forces réelles; qu'elle descendait de son rang, quand elle se mettait en marche pour une œuvre nouvelle, celle de fixer son rang naturel et légitime entre les nations. Cette opinion erronée du monde a été son plus véritable affaiblissement.

La vérité est que, depuis quarante ans, les choses sont

revenues au point où les avaient menées Ferdinand et Isabelle. La grande parenthèse de cet empire disparate et universel est fermée. Cette longue et fière aventure de trois siècles est finie. Tout ce qui était étranger et mensonger dans l'appareil de l'Espagne a disparu. La main de Napoléon lui a retiré un monde, en voulant lui donner sa race. Il a brisé sur son front ses dernières couronnes extérieures, les seules qui ne fussent pas d'emprunt, les seules qu'elle eût conquises, les seules qu'elle aurait pu garder encore, celles de l'autre hémisphère. De toutes ses grandeurs qui n'avaient été pour elle une gloire, qu'au risque d'être un péril, une corruption et une servitude, elle garde uniquement des vestiges et des souvenirs : les Philippines, aux extrémités de l'ancien continent; Cuba, au centre du nouveau; quelques postes sur le rivage de cette Afrique où elle nous précéda, et le titre d'infant d Espagne qu'a droit de porter le Bourbon de Naples qui n'est pas Français. Tous les bons esprits, à l'origine de cette situation, ont vu que ces débris étaient des excitations au réveil de sa marine et de son commerce, plus que des embarras pour sa puissance; qu'elle n'avait plus à s'occuper que de son propre gouvernement et de ses propres destinées; qu'elle n'aurait désormais à dépenser son énergie qu'à un seul point de vue, celui de sa prospérité propre, de sa sûreté, de ses influences. Vaste citadelle que baignent presque de tous côtés l'Océan et la Méditerranée, elle n'avait dorénavant rien à craindre de personne, et il ne lui fallait que des vaisseaux pour être en contact avec tout le monde, pour peser de tout son poids réel dans la balance de l'Europe : les beaux chantiers de Chiclana, qui se réveillaient, étaient prêts à les lui donner. Son soleil, ses rivages et sa patience native lui vaudront mieux que les mines du Mexique et du Potose. Déjà, sa richesse privée est très-grande, et étonne dans toutes ses cités. Elle étudie, maintenant qu'elle en a besoin, la science administrative qui constitue la richesse publique. Après avoir négligé de se donner des routes à elle-même, tandis que sa main libérale

tionnaire. Il grandit. Il met de l'ordre dans sa fortune. Il reconstitue sa marine. Il se fait compter dans le monde. Il répare par degrés les événements plus grands que ses forces. Pour accomplir tout cela, il sera indifféremment sujet de la monarchie ancienne ou nouvelle. Il voudra plus probablement la monarchie tempérée, et il saura s'y tenir. Voilà ce qu'indique l'étude de ses mœurs, de son génie et de ses annales!

J'avais ce trouble intime que font sentir une grande scène, un drame puissant, de sérieuses pensées, tout ce qui va au cœur et à l'âme. Je me levai. Comme Mazarin, il nous fallait *quitter tout cela*. Mais Mazarin le disait de son pouvoir, de ses grandeurs, de ses richesses; nous le disions de biens plus réels, et de plus vives jouissances. Mon jeune compagnon était de ceux qui savent les comprendre, remonter à leur source divine et y ajouter l'intérêt d'un entretien toujours vif et varié. Il fallut un effort pour nous arracher à nos dernières contemplations. L'aspect du ciel et de la terre était plus que jamais superbe; la lune, large et ardente comme un bouclier de feu, descendait avec lenteur sous l'horizon, et déjà, à l'Orient, on devinait, à ses clartés ranimées, cet autre flambeau plus éclatant devant lequel toute la milice du ciel allait s'effacer. Admirables tableaux, qui sont la consolation, la joie et l'instruction de l'esprit de l'homme! Succession superbe des bienfaits de la Providence, qui nous font oublier nos tristesses en élevant nos espérances! L'homme est tellement fait pour des intérêts plus grands que ce monde, qu'il ne peut se détacher de ces spectacles, sans éprouver quelque chose du même déchirement qu'à s'éloigner de la patrie.

Peu après nous quittions Tolède. Chaque pas avait prouvé que les difficultés, contre lesquelles j'avais voulu me prémunir, nous attendaient là plus qu'ailleurs. Nous ne tardâmes pas non plus à quitter Madrid en vertu des ordres venus de France, à rompre ainsi, avec éclat, le lien qui au-

rait pu rattacher un pouvoir sans racines aux seules forces capables de lui donner de la consistance et de la durée. Les faux conseils qui pesaient sur lui firent cette situation violente. Il n'eut pas assez de vigueur pour s'y soustraire, tout en sentant bien qu'avec l'éclat de ce divorce ses jours étaient comptés. Nous traversâmes l'Espagne parmi les cris d'adhésion et de reconnaissance des populations. Les acclamations, les actions de grâces, le concours allaient croissant, de cité en cité. Combien de fois, dans les montagnes, par des aspects magnifiques, des scènes et des impressions ineffaçables; il advint qu'un peuple entier accourût de tous les lieux circonvoisins, les alcaldes à sa tête, pour déblayer devant nous les routes encombrées par les neiges, et faciliter cette sortie triomphale, en se promettant notre prompt retour! Nous repassions la frontière avec un sentiment profond et consolant, fiers de plus en plus, pour notre pays, de la place que tenait son nom, malgré tous nos orages, dans la pensée d'une grande nation.

IX.

L'ambassade fut immédiatement suivie d'un acte important. Le premier secrétaire, M. Pageot, nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis, fut honoré, avant son départ pour l'Amérique, d'une mission qu'on est heureux de rencontrer parmi les souvenirs de ce temps; car elle est glorieuse, et sans précédents dans les annales de la diplomatie: ce fut la déclaration formelle adressée aux principales puissances, que la France, dans la question du mariage, ne consentirait pas à ce qu'un autre qu'un Bourbon s'assît sur le trône espagnol. Personne n'était plus digne, par les services et par le cœur, de porter ces nobles paroles à l'Europe; personne non plus n'était plus capable de les faire entendre à des interlocuteurs tels que lord Aberdeen, le comte de Bulow, le prince de Metternich. Par cet acte, le roi Louis-Philippe montrait une égale préoccupation du repos et de

la dignité de l'Espagne, des intérêts de la France et des devoirs du sang dont il était issu. C'était laisser après toi un grand exemple et un grand titre de gloire.

Un autre événement devait bientôt se produire; c'était la chute du sujet qui avait prétendu se saisir de toutes les prérogatives de ses souverains. Le Roi partageait pleinement, à cet égard, mes convictions. Il me reçut à bras ouverts. Il me remercia avec effusion d'avoir si bien *saisi la joint*, si promptement manifesté ses sentiments et sa politique. Il avait la bonté de tirer de là un argument pour me démontrer combien il avait eu raison de me vouloir dans un poste si périlleux et si difficile. « J'aurais été inconsolable, disait-il, que « mon ambassadeur, par précipitation, crainte de la respon- « sabilité, peur du bruit des journaux, incertitude des pré- « cédents, faiblesse du sentiment monarchique, eût fait cet « avantage à don Baldomero, et accepté cet affront pour « les deux couronnes. Mais j'étais bien tranquille! Vous « avez établi un grand principe de droit public. Toute l'Eu- « rope vous en remercie, vous avez vu dans quels termes: « l'Angleterre même ne conteste pas le droit; et l'avenir « prouvera combien vous avez eu raison! » Le roi poussait la bonne grâce jusqu'à savoir par cœur mes jugements sur les personnes et sur les choses; il voulait tous les répéter sans cesse. On conçoit qu'il m'avait été facile de présager, avec certitude, de courtes prospérités à un gouvernement d'origine et de tendances révolutionnaires, dans un pays qui, à mes yeux, ne l'était pas. L'opposition française était à un autre point de vue. Ce qui est moins naturel, c'est que Paris et le monde étaient près de sentir et de penser comme elle. J'avais écrit que l'homme qu'on croyait fort et durable n'avait pour lui ni les grands, ni le peuple, ni l'armée. On était convaincu qu'il avait l'armée, qu'elle se personnifiait en lui, et qu'il était le maître absolu de l'Espagne. On le regardait comme un autre Napoléon. Il résultait de là que, croire à sa chute paraissait une insoutenable préoccupation, rompre avec son pouvoir, une grande faute : c'était rompre

avec l'Espagne même; et Dieu sait tout ce qu'il y avait à dire sur l'alliance des deux États, sur le malheur et le tort de la briser! Entouré d'adhésions sur le territoire espagnol, je trouvai, dans les couloirs des chambres et du monde, une vraie tempête, accrue de tout ce qu'il y a naturellement de zèle partout pour rendre plus difficile la situation d'un homme public qui rencontre une difficulté sur sa route. Le bruit s'était répandu qu'une de mes dépêches au département des affaires étrangères contenait ces incroyables paroles : « Pour renverser le gouvernement actuel, il suffira « de vingt caporaux, vingt jours et un incident. » Mes amis m'abordaient avec inquiétude, en me disant : « Vous n'avez « pas écrit, bien entendu, ce qu'on vous prête? — Vous « vous trompez... je l'ai écrit! » Et mes amis s'éloignaient consternés.

Un jour, un loyal membre de l'ambassade, au sortir d'un salon officiel, vint me peindre l'état des esprits avec une émotion qui me toucha vivement. « Monsieur de C***, « lui dis-je, votre affliction m'inspire une vraie reconnais- « sance; mais croyez bien qu'on ne tue pas si aisément un « homme d'honneur sensé! Voulez-vous savoir comment je « vais conjurer cet orage? en me taisant absolument. La « tribune me traitera comme les journaux. Je serai accusé, « je serai interpellé sans cesse; je le serai par les plus « grands orateurs. Je donnerai le très-bon exemple d'un « homme public qui peut se taire, qui renonce à se défen- « dre, qui sait attendre. J'attendrai; je resterai immobile « à mon banc : et très-peu de temps ne se sera pas écoulé, « sans qu'on ne sache que ce qu'il y avait, dans mon silence, « c'était un jugement exact de la situation, la certitude de « n'avoir pas compromis l'intérêt de l'État, la conviction « d'avoir travaillé à rétablir la vraie union des deux pays, « l'union de la France conservatrice avec l'Espagne con- « servatrice. Soyez tranquille! votre amitié n'attendra pas « longtemps. »

En effet, quelques mois s'écoulèrent; les interpellations

se succédèrent sans repos. Puis, en Espagne, survint un incident, une question de cotons, tranchée dans le sens anglais. La Catalogne poussa des cris de désespoir. Un général parut avec une poignée de soldats, et toutes les erreurs accréditées parmi nous tombèrent, comme le gouvernement d'Espagne, devant l'épée de Narvaez. Celui qui tenait une si grande place dans les affaires de son pays, qu'on nommait le duc de la Victoire, qui passait pour avoir en d'autres circonstances vaillamment combattu, tomba, du faîte royal où il était assis, sans combat. L'apparition du duc de Valence avait suffi pour entraîner la nation et l'armée. Sa campagne ne dura pas vingt jours.

A la place de l'Espagne à laquelle croyaient l'opposition de France et quelques hommes d'État d'Angleterre, avait reparu l'Espagne véritable, celle que j'avais vue et entendue, notre réelle alliée. L'année suivante, dans le parlement anglais, pour expliquer cette catastrophe précipitée et imprévue, lord Palmerston ne trouva rien de mieux que de l'attribuer à l'ambassade française. C'était nous faire un honneur très-exagéré. Notre seul mérite avait été de connaître la situation, de savoir où était la force et où était la faiblesse.

Tout ce qui s'est passé depuis a constaté de plus en plus l'état véritable des faits et des esprits dans le royaume catholique. Les opinions monarchiques se sont trouvées si puissantes, qu'elles ont résisté sans effort à cette tourmente de 1848 qui a ébranlé l'Europe. Cette Espagne agitée s'est affermie par la tempête universelle.

J'aime à le dire; ce spectacle des hommes et des idées d'ordre régnant sans partage dans la Péninsule au milieu du déchaînement des révolutions européennes, est la consolation de l'exil où m'arrivent tous les contre-coups de nos malheurs. Il me fait compter les jours de ma rapide intervention dans les affaires de l'Espagne parmi les souvenirs les plus chers à ma retraite, comme la nuit de Tolède, ses magnificences et ses enchantements comptaient parmi les

plus douces heures de mes années de labeur, de lutte et de pouvoir.

Jersey, 1849.

X.

Des années encore ont passé; des secousses nouvelles sont venues, et ces secousses ont rendu témoignage des jugements que nous ayons invariablement soumis à l'appréciation des esprits sérieux. En effet, l'Espagne conservatrice ne résista pas seulement, en 1848, à l'ébranlement du monde, à la chute de la royauté française, aux entraînements de l'Italie, de l'Allemagne, de la Hongrie, des deux tiers de l'Europe; elle eut encore à se défendre des hostilités directes, des provocations avouées d'un Anglais illustre. La revanche des mariages espagnols et celle du traité d'Utrecht se faisaient trop attendre. L'Espagne fut obligée, pour se faire respecter, de renvoyer le ministre d'Angleterre par une lettre mémorable du duc de Sotomayor, et la monarchie espagnole put se croire désormais à l'épreuve de tous les orages. Un péril restait, celui des discordes intestines. Les influences qui dirigeaient les opinions conservatrices se divisèrent. La révolution pénétra à travers ces déchirements; elle plaça de nouveau sous le joug du régent de 1840 le trône et la nation. Puis la royauté, l'armée, l'esprit public se sont soulevés contre cette tyrannie; la lutte a été sanglante, la cause du trône et des lois a vaincu, et le pouvoir est revenu pour la seconde fois se replacer, comme de lui-même, sous l'autorité du maréchal Narvaez. Que faut-il? Constituer fortement les éléments d'ordre que le sol espagnol conserve encore. La royauté, la religion, les hiérarchies sociales sont restées debout au milieu de tous les malheurs : avec ces ancres, une nation qui a su les maintenir ne sombre pas en mer. Elle saura constituer enfin ses nouvelles destinées. Retranchée dans sa presqu'île, sa foi, ses mœurs inexpugnables, se reliant à elle-même par des chemins de fer, par des vaisseaux au reste du monde; riche de son sol, de son soleil, de son gé-

nie, elle se créera un avenir digne de ses annales de trois mille ans, l'un des plus beaux passés de nation qui se rencontre dans l'histoire des hommes.

Et vous, mon livre, allez maintenant! Vieux confident des sérieuses pensées de ma jeunesse, mon compagnon de route pendant toute la partie active de ma vie publique, convié à recommencer la carrière quand les heures solennelles de la mienne se font entendre, portez, portez ces présages favorables à un grand peuple; ils sont de saison encore, puisqu'ils ne sont pas de tous points réalisés : le propre des vers sibyllins est d'être de circonstance toujours [1].

Graveron, 3 octobre 1856.

[1] En marge est écrit : Il me fallait huit jours de plus ! (*Note de l'Éditeur.*)

FIN DE L'ÉPILOGUE.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEIZIÈME

RETOUR A L'ATSULAÏ ET REPRISE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Soulèvement de l'Espagne.

Retour à l'Atsulaï. — Reprise du récit de l'ermite. — Les Français au foyer du peuple espagnol. Esprit de l'armée. Esprit du gouvernement impérial. — État de la capitale. Fray Pablo à Madrid le 2 mai. Son intervention. — Palais du grand-duc de Berg. Espérances de la vieille cour. Passions de Matéa. — Confidence de Matéa à Pablo sur la marquise. Entrée de Pablo dans la junte d'État. — Voyages à Bayonne. Déclarations impériales. Renonciations de Charles IV. Instructions de Ferdinand. — Soumission apparente. Les grands à Bayonne. — Combats et deuil d'Alonso. Révoltes. — Désertion de Frey don Jaymé. — Soulèvement de la Navarre, de l'Aragon, de toutes les provinces. Héroïne de Saragosse. — Douleur de Matéa. Hésitation de Pablo. — Constitution de Bayonne. Esprit et avenir des grands. — Du gouvernement représentatif. . . 1

LIVRE DIX-SEPTIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Désastres de Baylen et de Lisbonne.

Entrée du roi Joseph à Madrid. Sa cour. État des esprits. — Accord de don Domingo et de don Fray Isidro. Nouvelle sinistre. — Sécurité de la cour de Joseph. — Bataille de Baylen et

capitulation de Cintra. Autres revers. — Fray Pablo emprisonné avec Bartolomé. — La Gitana. — Départs de Joseph et de l'armée. Joie publique. Retraite jusqu'à l'Èbre. Périls de Fray Pablo. Don Fray Isidro l'arrache aux meurtriers. — Processions. Troubles de Madrid. Entrée dans Madrid des généraux espagnols victorieux. — Fuite de Fray Pablo. . . 50

LIVRE DIX-HUITIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Levée du siége de Saragosse.

Arrivée de Fray Pablo au milieu d'une guérilla. — Composition de la guérilla. Spoliation et meurtre d'un alcalde. Meurtre de soldats français. —Village de Somo-Sierra. Matéa et dona Inès. Scène de soldats français et de bandits espagnols. Attaque subite. — Dangers et fuite de Matéa. Intervention d'Alonso. — Récit de Matéa sur la naissance de Maria. — Cour de Joseph à Miranda. — Suite du siége de Saragosse. Héroïne de Saragosse. — Don Carlos à Miranda. Ses efforts pour détacher le chambellan du parti de Joseph. — Dangers de don Alonso. Junte centrale. — Conférence d'Erfurth. 82

LIVRE DIX-NEUVIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

La cour de Vittoria.

Retour de Fray Pablo. Frey don Jaymé dans le camp français. Ses fureurs jalouses. — Le roi Joseph. Son portrait. — Lettre d'Alonso, son désespoir. Ses travaux. Travaux de la junte centrale. Difficultés sur la formation des cortès. — Apparition de la Gitana. Trouble de Jaymé. Son retour au camp espagnol. Colère de Matéa. — Prisonniers espagnols à Vittoria. Enriqué Enriquez. Don Estevan. — Négociation de Pablo avec Alonso. Passage de l'Èbre. Entrevue sur le tertre de Saint-Gadéa. Soulèvement de l'armée d'Alonso. Complot et révélation de Matéa. Confusion de Frey don Jaymé. Triomphe d'Alonso. 118

LIVRE VINGTIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Bataille de Burgos.

Tableau d'un village de la Vieille-Castille. — Maison de l'alcalde Leonardo. Maria del Carmen. Un prébendé. Catilina. Angel. — Querelles intestines. Danses. — Catéchisme politique. Arrivée d'Antonio. — Napoléon marche en avant. Succès de l'armée impériale. — Recrutement des factieux. Départ d'Angel et des volontaires. Approche des Français. — Fuite de tous les habitants en procession. —Village de Boécio. Légende de Sainte-Casilda. Chant de la Gitana. Lacs miraculeux. — Immersion d'Alonso blessé. Refuge dans des souterrains. Maria au chevet d'Alonso. — Sa guérison. — Apprêts pour livrer bataille. — Tambour français dans le souterrain. Fuite de Pablo.— Lanciers tués par Léonardo. — Napoléon à Bribiezca. Ses desseins. Son armée. Ses dispositions. — Dévouement d'Angel. Combat. Napoléon sur le champ de bataille. — Disparition de Maria et d'Alonso. — Le même jour, bataille rangée. Entrée des Français dans Burgos. Dénoûment de l'histoire de Catalina. 142

LIVRE VINGT-UNIÈME

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Occupation de Madrid.

Siége de Madrid. Environs de la capitale. Cimetière. Maison de Chamartin. Séjour de Napoléon. — Effervescence dans Madrid. Assaut. — Alonso prisonnier. Promotion de Bertrand. — Menaces de Napoléon. — Bivouacs français. — Entrevue de Fray Pablo et d'Alonso. Départ d'Alonso pour la France. — Le convoi attaqué par la bande de Bartolomé. Danger de Fray Pablo. Héroïsme d'Alonso et de Maria. — Dévouement de la cantinière *La Providence*. Délivrance d'Alonso. Retour de Pablo au camp français. — Occupation de Madrid. Visite de Napoléon. Retraite de l'armée anglaise. Succès du parti de Joseph. — Luxe et fête de Matéa. Apparition de don Luis. Sa malédiction

sur Fray Pablo. — Suite des victoires des Français. — Mariage de doña Inès avec Bertrand. Arrivée subite de son père don Géronimo d'Urdax. Découverte de ses rapports avec la Gitana. Invasion de Bartolomé et de sa quadrille dans la chapelle de la Monchloa. Mort d'Inès. Enlèvement de Matéa. . 191

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SUITE DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Campagne d'Andalousie.

Départ de Joseph pour l'Andalousie. Flagellations nocturnes. Sermons factieux de Fray Cayétano. — Alonso caché à Madrid. Sa fuite. — Départ de Pablo pour l'Estrémadure. — Parti espagnol cerné. Alonso et Maria. Évasion de leur armée. — Souffrances de Matéa captive. Arrivée d'Alonso et de Maria. Bivouac dans la ferme d'Enriqué Enriquez. Son récit d'une histoire semblable à celle de Maria. Trouble de la comtesse. — Nouvelles de l'arrivée de Joseph à Séville et du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Deuil général. Harangue d'Alonso. — Préparatifs de combat. Tentative pacifique de Pablo. Fureur des femmes. — Incendie et destruction du monastère où la marquise et la Gitana disparaissent ensemble dans les flammes. — Conquête de l'Andalousie par Joseph. Soumission générale. Décrets de Napoléon qui remettent la Péninsule en feu. 225

LIVRE VINGT-TROISIÈME

RENCONTRE ET RÉCIT D'UN MILICIEN.

Convocation des cortès.

Rencontre d'un *caque-au-lait* sur la route d'Ustaritz. Caque-au-laitière de la reine Hortense. — Portrait du voyageur qu'elle conduit en ce moment : milicien de Madrid et grand d'Espagne. — Don Carlos se fait connaître. Il reprend l'histoire de don Alonso. — Belle manœuvre du duc d'Albuquerque. Entrée de son armée dans Cadix. Réunion de la junte centrale. Dissolution. Régence. — Alonso l'un des régents. Marche de

son corps sur le comté de Niebla. Couvent historique de Palos. — Aspect de l'île de Cadix. Divisions entre la régence et la junte de Cadix. Affaires d'Amérique. Fautes. Insurrection des royaumes d'outre-mer. Intervention de l'Angleterre. — Siége de Cadix. État des partis. Entrée de la régence dans Cadix. — Ovation de Maria. — Décrets pour la réunion des cortès. Mode de convocation. Cardinal Quevedo. — Nouvelle des soumissions de Valençay. — Inclination des apostoliques à porter au trône la maison de Bragance. Attachement des libéraux à la maison de Bourbon et à don Fernand. — Élections. Députés américains. Composition de l'assemblée. — Ouverture des cortès. Premier décret. Discours d'Argüelles. Grand spectacle. 259

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN.

Constitution de Cadix.

Les cortès. Portrait du divin Argüelles.—Parti américain. Mexia. — Chefs des trois partis. — Déclaration de la souveraineté nationale. Autres actes des cortès. — Intrigues. Abolition de la régence des Cinq. Régence des Trois. — Disgrâce de don Alonso. Rencontre de don Cristoval. — Suite de l'histoire de Guatimotzila. Travaux parlementaires d'Alonso. Son trouble. Trouble de Maria. — Suite des Travaux des cortès. Constitution. Explication de ses défauts. — Vie de Cadix assiégée. Théâtre. Fêtes. Bombardement. Abolition du conseil de Castille. Affaire des biens ecclésiastiques. Fureurs des apostoliques. Discordes des *libéralès*. Intervention de l'Angleterre. Chagrins de Maria. Éducation de Fernandina. Sentiments de don Carlos. — Nouvelle régence des Cinq. Promulgation de la constitution. Adhésions du dedans et du dehors. — Interruption du récit de don Carlos. 304

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

FIN DU RÉCIT DE L'ERMITE.

Derniers effets de la politique impériale.

Approches d'Aïnhoa. Rencontre d'une voiture de voyage. Re-

tour à l'Atsulai. Reprise du récit de l'ermite. — Fautes multipliées de Napoléon dans le gouvernement de l'Espagne. État de la Péninsule. Cour de Joseph à Madrid. — Passions de la comtesse. Ses fureurs jalouses. Ses conseils. — Conseils de Pablo pour des rigueurs salutaires. Son éloquence homicide. Sa mission en Andalousie. — Résolution de Matéa de suivre Pablo. Menaces de la Gitana. — Voyage. Bertrand égorgé. — Despegna-Perros. Bartolomé battu et blessé. Mort de la Gitana. Arrivée à Cordoue. Expédition de l'ordre d'exécuter les rebelles. — Exécution. Trouble de Matéa. Mort de don Juan. Mort de don Luis. Désespoir de Pablo.

Interruption. Arrivée de don Carlos dans l'ermitage. Délire de l'ermite. — Retour à Ainhoa. Reprise du récit d'un milicien. 343

LIVRE VINGT-SIXIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN.

Levée du siége de Cadix.

Sentiments d'Alonso et de Maria. — Arrivée de doña Léonor à Cadix après la mort de don Luis et du duc de L***. — Fête du 2 mai. — Bruits de trahison sur l'arrivée d'une Française. Scène aux cortès. Déclaration de don Carlos. — Arrestation d'Alonso. Préventions universelles. — Entrée de Matéa dans sa prison pour achever de le perdre. — Invasion des Français. Combat d'Alonso et de Maria pour les repousser. Triomphe. — Matéa surprise dans Cadix. Vent Solano. — Suite des travaux des cortès constituantes. Question du Saint-Office. Questions américaines. Succès d'Alonso. Guatimotzila retrouvée. Don Cristoval s'embarque pour la fuir. Son naufrage. Sa mort. Guatimotzila au monastère de ***. — Levée du siége de Cadix. Joie universelle. Caractère de ce triomphe. 366

LIVRE VINGT-SEPTIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN.

Bataille de Vittoria.

Suite des travaux des cortès constituantes. Question de l'inqui-

sition. Résistances. — Nouvelle régence. Le cardinal de Bourbon. — Enriquez reconnaît doña Léonor. Doña Léonor savait que Maria n'était pas sa fille. Départ de Maria pour rejoindre le marquis. Départ de Matéa et de Fernanda. — Bataille de Vittoria. Fuite des Afrancésados. — Maria dans les lignes françaises. Détresse de Matéa. Détresse du marquis. *La Providence* le sauve. Maria le retrouve. Elle retrouve Fernanda. — Mort de *Sans Peur*. — Bivouac. Souper militaire. Arrivée de Matéa. Arrivée de Bartolomé. Mort de *la Providence*. Les Afrancésados saisis par le justicier. Ses vengeances. Efforts d'Antonio. Marche. — Fuite des prisonniers. — Leur arrivée à Urdax, puis sur le sol français. Croix d'Oholdisun. — Peines de l'exil. 389

LIVRE VINGT-HUITIÈME

SUITE DU RÉCIT D'UN MILICIEN.

Les cortès à Madrid.

État de l'Espagne affranchie. — Fin des cortès constituantes. Ouverture des cortès ordinaires. Composition de la nouvelle assemblée. — Alonso et don Carlos à Madrid. — Translation des cortès à Madrid. — Faux complot du prétendu général Audinot. — Traité de Valençay. Duc de San Carlos. Mot du député Reyna pour le rétablissement du pouvoir absolu. — — Manœuvres de Fortunato. — Libération de Ferdinand VII sans conditions. — Disgrâce et mort du marquis de C***. Deuil de Maria. — Course de taureaux. — Reconnaissance d'Enriquez et de Fortunato. Grande découverte de don Carlos. Dolorès retrouve sa fille au moment de la proscrire. — Croix d'Alonso. 421

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

FIN DU RÉCIT D'UN MILICIEN.

Rentrée de Ferdinand VII et gouvernement royal.

Tableau de la restauration en Espagne. — Entrée des princes sur le territoire espagnol. — Manifeste des *Perses*. Marche de

don Fernand. — Fêtes de Pâques à Valence. Cour du roi. — Fray Cayétano, Fortunato, Bartolomé. Don Carlos. — Le cardinal de Bourbon. Anecdotes. Marche du général Eguia. Offres d'Elio. Alarmes publiques. — Confiance du parti constitutionnel. Coup d'État. Arrestations. — Arrestation d'Alonso. — Joies populaires. Exécution et supplice de la *Nation*. — Entrée de don Fernand. — Camarilla. — Exil de don Fray Isidro. — Bannissement des Afrancésados. — Exil ou déportation des libéraux ; de Fray Aparicio, de Margarita, d'Elvire ; de Fray Cayétano, d'Estevan, de don Diègue ; de Maria, de don Carlos. — Tribunal de police. Commission d'État. Condamnations. — Départ d'Alonso pour les galères. Puissance de Fortunato. — Mariage du roi. — Emprisonnement de don Carlos. — Caractère du pouvoir royal. Maux publics. Soulèvement universel. Sociétés secrètes. Bandes constitutionnelles. Porlier. Lascy. — Mariage de l'infant don Francisco. — Insurrection de l'île de Léon. Insurrection de Madrid. Adoption de la constitution de Cadix. Clémence de la révolution espagnole. . 449

LIVRE TRENTIÈME.

CONCLUSION.

Rétablissement du gouvernement constitutionnel en 1820.

Rétablissement du gouvernement constitutionnel. — Rencontre de sir Georges. Agitation d'Urdax. — Monastère. Aspect du réfectoire. Père prieur. — Fray Cayétano, Don Fray Isidro. Soulèvement de Fray Jaymé contre la constitution. Complot contre Alonso. Arrivée de Fortunato. — Complot pour l'enlèvement du roi. — Fray Aparicio. Don Mathias. État des esprits dans le monastère. Discussion dans la sacristie. Discipline. — Dissensions intestines du clergé, des ordres religieux. — Don Fray Isidro à l'Atsulai. Récit de l'enlèvement d'Alonso aux présides, par Guatimotzila. Son arrivée à Saint-Jean-de-Lux, où il retrouve Maria et doña Leonor. Mariage de Maria et d'Alonso. Fin de Guatimotzila. — Entrée dans l'ermitage. Entrée de Fernanda et de Matéa. Surprise et désespoir de Matéa. Sa mort. — Reconnaissance d'Alonso et de Pablo. Don

Domingo. Don Diègue. Bartolomé. Antonio et Paquita. Fernanda et don Carlos. Sir Georges. — Députations à don Alonso. — Opinions contraires. Alonso et Maria quittent l'Atsulai. — Cortége. — Querelle de don Carlos et de don Juan de Dios. Bidassoa. Ile des Faisans. — Bac de Béhobie. — Adieux à la France. Chant de Maria. Triomphe d'Alonso et de la marquise. — Retour de tous les proscrits dans la patrie. . . . 485

ÉPILOGUE.

VINGT ANS PLUS TARD.

L'Espagne pendant la Révolution de 1840. 527

FIN.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

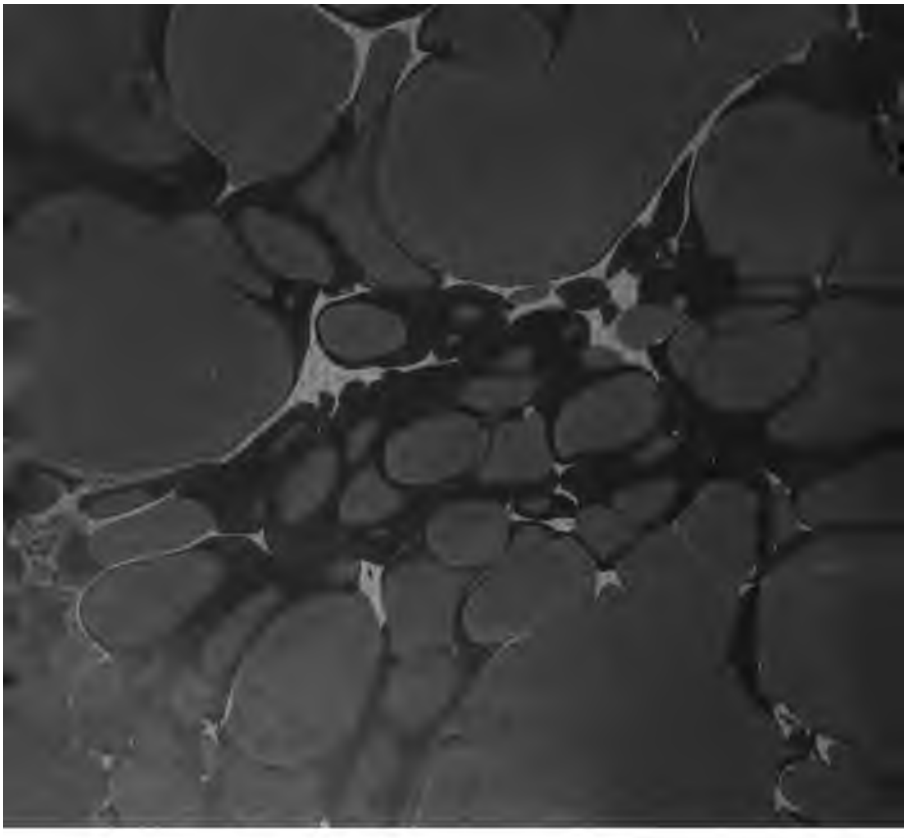
ERRATA

TOME PREMIER.

Pages 84, l. 15, le morale, lisez : *la* morale.
— 171, l. 8, le violence, lisez: *la* violence.
— 305, l. 25, Léonar, lisez : *Léonor*.
— 306, l. 35, mayordonnes, lisez : *majordomes*.
— 339, l. 15, ans retour, lisez : *sans* retour.
— 414, l. 28, Samo-Sierra, lisez : *Somo*-Sierra.
— 429, l. 10, l'umière, lisez : *lumière*.
Table, liv. I, Madame Visiart, lisez : *Hiriart*.
— liv. VI, Enrique Henriquez, lisez : *Enriquez*.

TOME SECOND.

— 41, l. 13, Pajitao, lisez : *Pajita*.
— 43, l. 27, esprtis, lisez : *esprits*.
— 102, l. 19, Je promi pourtants, lisez : Je *promis pourtant*.
— 141, l. 1, se s'était évanouie, lisez : *ne* s'était évanouie.
— 317, l. 2, bataille d'Istapan, lisez : *Actopan*.
Épigraphe, liv. XXVII, Sè, lisez : *Si*.



3 6105 015 005 387

CECIL H. GREEN LIBRA
STANFORD UNIVERSITY LIB
STANFORD, CALIFORNIA 943
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.
All books are subject to re

DATE DUE

MAR 1 3 2001

APR 2 2 2001